



**HAL**  
open science

# Benedetto Croce (1866-1952), un intellectuel libéral italien face à la guerre, à la paix et au totalitarisme

Rosina Scalise Springer Scalise

## ► To cite this version:

Rosina Scalise Springer Scalise. Benedetto Croce (1866-1952), un intellectuel libéral italien face à la guerre, à la paix et au totalitarisme. Science politique. Université de Strasbourg, 2012. Français. NNT : 2012STRAG033 . tel-00835129

**HAL Id: tel-00835129**

**<https://theses.hal.science/tel-00835129>**

Submitted on 18 Jun 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**ECOLE DOCTORALE DES SCIENCES DE L'HOMME ET DE LA SOCIÉTÉ**

Collège Doctoral Européen

**Doctorat en Histoire Contemporaine**

**SPRINGER SCALISE Rosina**

**BENEDETTO CROCE (1866-1952), UN INTELLECTUEL LIBÉRAL ITALIEN  
FACE À LA GUERRE, À LA PAIX ET AU TOTALITARISME**

*Thèse dirigée par : Jean-Noël GRANDHOMME*

*Maître de conférence (HdR) à l'UdS*

Soutenue le : 19 novembre 2012

**Jury :**

**M. CARREZ Maurice, Professeur à l'Université de Strasbourg**

**M. COCHET François, Professeur à l'Université de Lorraine, Metz**

**M. HEYRIES Hubert, Professeur à l'Université Paul Valéry -  
Montpellier III**



## RÉSUMÉ

L'objet de cette thèse est d'étudier d'une part la place que tient la guerre dans l'œuvre de l'historien et philosophe italien Benedetto Croce (1866-1952), à la fois lorsqu'il étudie l'Histoire, notamment celle du XIXe siècle, et lorsqu'il réagit aux événements dont il est le contemporain : guerres d'Ethiopie de 1896 et 1935, de Libye de 1911-1912 et « pacification » dans les années vingt et trente, Première Guerre mondiale, Guerre d'Espagne, Seconde Guerre mondiale. La guerre est-elle parfois légitime ? Est-elle nécessaire à la construction et à l'affermissement de l'état italien ? Ou au contraire est-elle à éviter à tout prix ? Ces questions sont complexes car la guerre n'est pas l'apanage du fascisme, mais a déjà été l'un des caractères importants du régime libéral qui a précédé le fascisme en Italie.

Ce travail de recherche porte également sur la pensée et l'action de Benedetto Croce en ce qui concerne le maintien puis la réinstauration de la paix, notamment après les deux guerres mondiales, et son engagement pro-européen.

L'étude s'est appuyée sur le croisement entre les œuvres de Benedetto Croce et les documents contenus dans les Archives d'état à Rome, comme les dossiers de la Police Politique fasciste qui a surveillé Croce pendant des décennies à cause de son engagement antifasciste.

Mots clef : Guerre, Paix, Histoire, Guerres Mondiales, Fascisme, Police Politique

## ABSTRACT

The subject of this thesis is first to study the part that war plays in the works of the Italian historian and philosopher, Benedetto Croce (1866-1952), when he studies History -in particular that of the 19th century- as well as when he reacts to the events of which he is a contemporary: wars in Ethiopia in 1896 and 1935, in Libya in 1911-1912 and “pacification” in the nineteen twenties and thirties, First World War, Spanish War, Second World War. Is war sometimes legitimate? Is it necessary to the construction and strengthening of the Italian State? Or on the contrary is it to be avoided at all costs? These are complex questions, for war is not the prerogative of fascism but has already been one of the important characteristics of the liberal regime that preceded fascism in Italy.

This research is also focused on the thought and action of Benedetto Croce concerning peace maintaining and then restoring, in particular after both world wars, and his commitment to Europe.

The study is based upon the interplay of Benedetto Croce’s works and the documents found in the State Archives in Rome, like the files of the fascist political police who watched Croce during decades because of his anti-fascist commitment.

Key words: War, Peace, History, World Wars, Fascism, Political Police

# Table des matières

Introduction.....	9
1.Première partie. Comprendre Benedetto Croce et son univers intellectuel.....	13
1.1.Biographie.....	13
1.1.1.La famille.....	13
1.1.2.Les études.....	17
1.1.3.Le séjour romain.....	20
1.1.4.Le retour à Naples.....	24
1.1.5.La découverte du marxisme.....	29
1.1.6.La collaboration avec Giovanni Gentile : la Critica.....	34
1.1.7.L'intérêt pour les écrivains contemporains.....	37
1.1.8.La course aux colonies : prélude à la Première Guerre mondiale.....	39
1.1.9.L'intellectuel face au premier conflit mondial.....	42
1.1.10.La défaite de Caporetto et la fin de la Grande Guerre.....	44
1.1.11.Au lendemain de la Grande Guerre : le traité de Versailles.....	47
1.1.12.L'entre-deux-guerres.....	49
1.1.13.L'avènement du fascisme.....	51
1.1.14.La relation entre Benedetto Croce et le fascisme.....	53
1.1.15.1919-1924 : la montée et la consolidation du pouvoir fasciste.....	56
1.2.Le libéralisme.....	58
1.2.1.Définition.....	58
1.2.2.Le libéralisme en Italie.....	63
1.2.2.1.Les courants libéraux pré-unitaires.....	63
1.2.2.2.Les courants libéraux post-unitaires.....	65
1.2.3.Le libéralisme au pouvoir.....	68
1.2.3.1.La période post-unitaire et le premier gouvernement Crispi.....	68
1.2.3.2.Le second gouvernement Crispi.....	75
1.2.3.3.La crise de l'état libéral : le tournant autoritaire de 1897.....	77
1.2.3.4.L'assassinat d'Umberto Ier : l'Italie libérale entre dans une nouvelle phase.....	80
1.2.3.5.Le deuxième gouvernement Giolitti.....	82
1.2.3.6.Un nouveau modèle : l'état administratif.....	84
1.2.3.7.L'Italie à la veille de la Grande Guerre.....	86
1.2.3.8.L'après-guerre et le syndrome de la victoire mutilée.....	90
1.2.4.Libéralisme et fascisme.....	96
1.2.4.1.Le fascisme arrive au pouvoir : s'agit-il de la fin du libéralisme ?.....	96
1.2.4.2.La création du régime dictatorial et le rôle des libéraux.....	100
1.2.4.3.Les industriels face au fascisme.....	103
1.2.4.4.Les libéraux pendant les années de dictature.....	106
1.2.4.5.Le colonialisme libéral et le colonialisme fasciste : continuité et opposition.....	108
1.2.5.Le libéralisme de Benedetto Croce.....	112
2.Deuxième partie. Les guerres mondiales et les périodes d'après-guerre.....	117
2.1. Considérations sur la guerre.....	117

2.1.1. La guerre.....	117
2.1.2. Les écrits de Benedetto Croce sur la guerre.....	118
2.1.2.1. Les écrits privés et les écrits publics.....	118
2.1.2.2. Réflexions sur la Première Guerre mondiale : les écrits publics.....	121
2.1.2.3. La Première Guerre mondiale à travers les Pagine sulla guerra.....	125
2.1.2.4. Les écrits privés sur la Première Guerre mondiale.....	131
2.1.3. L'acceptation de la guerre.....	134
2.1.4. La bourgeoisie, le prolétariat et la guerre.....	137
2.1.5. Les socialistes et la guerre selon Croce.....	139
2.1.6. La réalité de la guerre à travers les écrits pour les soldats morts au front	141
2.1.7. L'historien face à Caporetto.....	150
2.1.8. Réflexions sur la Victoire.....	155
2.1.9. Réflexions de l'Après-guerre.....	156
2.1.10. L'opposition à la création de la Société des Nations.....	161
2.2. L'avènement du fascisme et les années de dictature : l'isolement de Benedetto Croce.....	164
2.3. La Seconde Guerre mondiale.....	169
2.3.1. Réflexions sur la Seconde Guerre mondiale.....	169
2.3.2. L'Italie : un pays déchiré.....	172
2.3.3. Le séjour à Capri.....	179
2.3.4. Les premiers désaccords avec les nouvelles forces politiques.....	183
2.3.5. Croce face aux bombardements et à la souffrance de son peuple.....	190
2.3.6. La nouvelle configuration politique et l'arrivée de Palmiro Togliatti.....	199
2.3.7. La rencontre avec Togliatti : le souvenir amer des victimes du fascisme	201
2.3.8. Un deuxième Gouvernement Badoglio.....	203
2.3.9. Réflexions sur l'avenir de l'humanité.....	204
2.3.10. Croce se questionne dans ses Ecrits et Discours Politiques.....	207
2.4. L'après-guerre.....	217
2.4.1. La nouvelle relation de Croce avec les nations victorieuses.....	217
2.4.2. L'opposition aux Traités de Paix.....	220
2.4.3. La reconstruction de l'état italien.....	223
2.4.4. La question de l'épuration.....	224
2.4.5. L'épuration des criminel nazis.....	231
2.4.6. Ce Grand Tribunal qu'est l'Histoire.....	234
2.4.7. Une épuration particulière : celle de la famille royale.....	236
2.4.8. La régence : de Umberto II au jeune Victor Emmanuel.....	243
2.4.9. Considérations sur Victor Emmanuel III : une lettre à Walter Lippmann	248
2.4.10. Un nouveau Parti Libéral.....	251
2.4.11. Le conflit... si indispensable au bon fonctionnement de l'état.....	254
2.4.12. Communisme, libéralisme, révolution : la nouvelle position de Croce	257
3. Troisième partie. Benedetto Croce, un penseur sous surveillance : ses réflexions sur l'Allemagne et l'Humanité, son suivi par la Police Politique italienne.....	261
3.1. L'avenir de l'Allemagne au sein de l'Europe.....	261
3.1.1. Réflexions sur l'Allemagne : l'Histoire a-t-elle été défaillante ?.....	261
3.1.2. Les raisons de l'amour de Croce pour l'Allemagne.....	262

3.1.3.Ce démon qui était sous-jacent dans la culture allemande.....	265
3.1.4.Considérations sur l'Allemagne : l'éclatement de la Grande Guerre.....	268
3.1.5.Réflexions sur l'Allemagne de Weimar.....	269
3.1.6.L'Allemagne de Hitler.....	273
3.1.7.Après la Guerre : une réconciliation possible avec l'Allemagne.....	275
3.2.Réflexions sur l'avenir de l'humanité.....	280
3.2.1.La guerre comme idéal.....	280
3.2.2.La paix perpétuelle ? ce n'est qu'un idéal.....	285
3.2.3.Le mythe des peuples et des races.....	287
3.2.4.La liberté et la justice.....	289
3.2.5.La liberté : une éternelle rivale de la justice.....	291
3.3.Croce dans le collimateur du Duce : ses relations avec la Police Politique.....	294
3.3.1.Un intellectuel gênant.....	294
3.3.2.Pourquoi Mussolini a-t-il toléré Croce ?.....	300
3.3.3.Un accord entre Croce et Mussolini a-t-il vraiment existé ?.....	303
3.3.3.1.Une grande surprise.....	303
3.3.3.2.Un compromis possible entre le Duce et Croce ?.....	306
3.3.3.3.Les possibles intermédiaires d'un accord avec Mussolini.....	315
3.3.3.4.Un accord imparfait.....	318
3.3.3.5.Le plan de Cesare a-t-il été mis en place ?.....	324
3.3.3.6.La publication de Storia d'Europa nel secolo decimonono.....	327
3.3.3.7.D'autres éléments concordants.....	330
3.3.4.L'inquiétude du Duce face à la popularité de Croce.....	339
3.3.5.Des revirements dans la pensée de Croce.....	346
3.3.6.La nomination à l'Académie d'Italie.....	348
3.3.7.Les journaux : cette obsession éternelle du Duce.....	351
3.3.8.La correspondance confisquée entre Croce et Vossler.....	361
3.3.9.La lettre d'un italien à Croce.....	374
3.3.10.Les dossiers vides.....	381
Conclusion.....	386
SOURCES.....	392
1.Sources manuscrites : Archives d'état, Rome.....	392
1.1. Divisione Polizia Politica, Fascicules Personnels, 1927-1944 .....	393
1.2. Pubblica Sicurezza, Divisione Affari Generali e Riservati .....	393
1.3. Personale Pubblica Istruzione.....	394
1.4. Segreteria Particolare del Duce.....	394
2.Sources éditées.....	395
2.1.Sources narratives de B. Croce.....	395
2.2.Etudes sur les sources narratives.....	398
BIBLIOGRAPHIE.....	401
1.Dictionnaires.....	401
2.Travaux à caractère biographique.....	402
3.Bibliographie générale.....	404
3.1.Travaux sur l'histoire des conflits.....	404
3.2.Travaux sur les doctrines politiques.....	406



3.3.Travaux traitant d'histoire politique et sociale en Italie et en Europe.....	408
3.4.Travaux sur le fascisme.....	412
3.5.Travaux sur les échanges épistolaires de B. Croce.....	414

## Introduction

Entre 1914 et 1945 l'Europe est bouleversée par une série d'événements importants appelés à marquer durablement les esprits. Ce que certains historiens appellent le « siècle bref » est caractérisé par des revendications politiques et économiques portées par les classes populaires qui mèneront certains pays à des révolutions, et qui les feront craindre dans d'autres. Un siècle également caractérisé par la montée des dictatures qui mènent une politique de génocides et persécutions massives de "races" et de classes sociales. La réelle portée des événements et la perception de ce qui se passait échappait sûrement au plus grand nombre, surtout dans une époque où les moyens d'information étaient limités et moins accessibles aux masses. Mais les esprits les plus attentifs s'en rendirent compte et lancèrent des signaux d'alerte. Certains d'entre eux furent forcés, par la dureté des événements, de revoir leurs croyances et leur conception de la vie. Parmi eux, l'historien et philosophe italien Benedetto Croce sur lequel porte cette étude. Il s'agit d'un humaniste dont le talent, extrêmement polymorphe, s'est épanoui dans plusieurs domaines : il a été historien, philosophe et critique littéraire. Son œuvre, extrêmement prolifique, couvre une période d'environ soixante ans. Tout au long de ces années, de nombreux événements de grande portée ont marqué l'histoire non seulement de l'Italie mais de l'Europe entière. Il s'agit de la Première Guerre mondiale, de la montée du communisme, du fascisme et du nazisme, de la Seconde Guerre mondiale. La gravité de ces événements a eu d'importantes répercussions sur cet homme de culture et a modifié profondément sa vision de la politique, de l'histoire, de la littérature. Dans ce travail nous nous proposons de suivre à travers les écrits privés et publics de cet intellectuel la manière dont une telle évolution s'est produite, car, loin d'être un parcours linéaire, elle a été le résultat d'un chemin tortueux et a longuement travaillé son âme. De plus, il s'agit d'une étude qui arrive au moment où l'on découvre de nouveaux documents : missives, cahiers personnels et textes écrits par Benedetto Croce, qui ont été récemment publiés. Cela a permis de faire émerger des aspects ignorés jusqu'à présent. Ainsi, alors que certains éléments de sa pensée considérés

jusque là comme connus avec certitude par ses critiques ont vacillé, cette analyse apporte un nouvel éclairage en démasquant certaines idées préconçues sur cet auteur. Il s'agit surtout de voir, à travers cette étude la place que la guerre occupe dans l'univers spirituel de Croce. En effet la guerre n'a pas été simplement l'apanage des régimes dictatoriaux, mais elle a été aussi promue par les courants libéraux auxquels Croce appartenait. Il s'agit alors d'étudier comment cet historien réagit face à la guerre et à la paix. Les réflexions de Croce face aux deux conflits mondiaux constitueront l'objet central de cette étude, mais nous nous questionnerons aussi sur le silence de cet intellectuel face à la Guerre d'Espagne, aux milices que Mussolini y avait envoyées entre 1937 et 1939, ainsi qu'à son manque de réaction face à l'occupation de l'Ethiopie par l'Italie en 1935.

La figure de Benedetto Croce est importante non seulement pour sa spéculation philosophique, mais aussi pour son activité littéraire et son engagement politique. En effet, il a suivi de près les événements cruciaux de l'histoire italienne et, pendant les années de la dictature fasciste, il n'a pas hésité à s'ériger en ferme opposant au régime de Mussolini et en conscience morale d'un peuple anéanti par la guerre et les atrocités commises par les « chemises noires ». Mussolini ne pouvait pas se défaire si facilement de cet opposant car il était très connu à l'étranger et ses oeuvres avaient été publiées dans plusieurs pays. Grâce à cette position privilégiée, l'historien devient aussi le bastion autour duquel se retrouve l'opposition antifasciste, et auquel font référence les intellectuels exilés par le régime, en particulier ceux qui avaient trouvé refuge en France. Dans la période qui suit l'armistice du 8 septembre 1943 et la chute du fascisme, Croce essaye d'obtenir des Alliés des conditions de paix plus favorables pour l'Italie, en luttant contre un éventuel démembrement de son pays. Une fois la guerre terminée, l'historien se consacre à la reconstruction de son pays qui se trouve plongé dans le chaos institutionnel. Il participe vivement au débat entre les partisans de la constitution républicaine et ceux qui sont favorables au maintien de la monarchie constitutionnelle. Quand les élections de 1946 marquent le passage à la République, il collabore à la rédaction de la nouvelle constitution de la Péninsule, qui entrera en vigueur le 1er janvier 1948.

Ainsi, l'activité de cet historien et philosophe est intimement liée à l'histoire italienne. Cependant, il ne s'agit pas d'une figure isolée dans un contexte national, puisque Croce était un homme de culture inscrit dans un contexte européen dont il percevait l'importance et les enjeux. Il avait créé autour de lui un réseau de relations et d'échanges avec d'autres écrivains, historiens, philosophes et scientifiques. Cette ouverture d'esprit lui avait donné la conscience de l'importance du patrimoine culturel et spirituel commun aux peuples d'Europe, patrimoine qu'il avait opposé aux nationalismes qui triomphaient en Allemagne et en Italie, dont il avait perçu la nature violente et xénophobe. Il n'avait pas non plus hésité à dénoncer les deux grands stratèges du nazisme et du fascisme, en démasquant la soif de pouvoir et les raisons économiques qui les avaient menés à une politique agressive envers les autres nations et répressive dans leurs propres pays.

La Seconde Guerre mondiale, avec son lot de violences, laisse une blessure profonde dans l'âme de ce philosophe qui l'avait anticipée et en avait dénoncé *ante tempore* le danger pour les peuples européens. Des documents inédits sortis des archives ces dernières années démontrent que son esprit a été profondément bouleversé par le caractère atroce et irrationnel de la guerre, et que l'optimisme qui animait sa vision de l'Histoire et du progrès humain a alors vacillé. L'immense catastrophe qui s'est présentée aux yeux de l'historien a forcé ce dernier à envisager différemment sa relation à l'Allemagne, pays pour lequel il nourrissait une véritable admiration, et dont il aimait la littérature et la philosophie. De la dureté des événements a aussi jailli une nouvelle réflexion sur le rôle du christianisme, de même qu'un regard différent a été posé sur plusieurs mouvements littéraires tels que le romantisme, le *decadentismo* et le futurisme.

Du point de vue géopolitique, les vicissitudes du conflit déterminent une nouvelle relation avec le monde anglo-saxon et génèrent une grande méfiance envers l'Union Soviétique. Sa correspondance permet, de plus, d'analyser la réflexion de Croce sur son propre pays. Bien que son âme soit déchirée, le philosophe arrive à dissocier son destin de celui de sa patrie, en affirmant qu'il serait préférable que l'Italie perde la guerre, puisque la victoire signifierait le triomphe du fascisme.

Dans les pages qui suivront nous essayerons donc de développer chacun de ces aspects, en détaillant les différentes étapes de l'évolution de la pensée de Croce, et les événements marquants qui en ont déterminé le parcours. La thèse sera articulée autour de deux axes. Le premier sera essentiellement informatif. Il aura pour objet de mettre en lumière le rôle de son éducation et de sa formation intellectuelle dans la construction de sa pensée politique, historiographique et philosophique, en quelque sorte le terreau de sa pensée. Ainsi nous verrons comment son adoption par les oncles Spaventa sera importante dans l'acquisition d'une conscience politique. Dans la deuxième partie nous étudierons la façon dont les événements politiques et historiques, en particulier la montée du fascisme, orientent Croce vers un engagement politique de plus en plus important et la façon dont son activité d'homme de lettres et d'historien en est infléchie.

Homme d'action, de réaction, de réflexion : l'enjeu de ce travail est de montrer comment toutes ses expériences se nourrissent les unes des autres. Après avoir rappelé brièvement les faits marquants de l'époque dans laquelle Croce a vécu, nous aurons aussi le souci de montrer combien les diverses facettes de cet humaniste (il est historien, critique littéraire, philosophe) en font un homme public dont la parole avait un poids non négligeable sur la scène internationale. L'examen des sources les plus récentes nous offre une nouvelle perspective sur cette période de sa vie et nous informe sur sa perception de la crise que l'Italie traversait. A un esprit si attentif, d'ailleurs, ne pouvait échapper la perte des valeurs qui était en train de se produire dans son pays, et les écrits de ces années, surtout ceux ayant un caractère privé, montrent l'inquiétude de cet homme devant la tournure des événements.

# 1. Première partie. Comprendre Benedetto Croce et son univers intellectuel

## 1.1. Biographie

### 1.1.1. La famille

Tout d'abord nous allons parcourir les étapes principales de la vie du philosophe. L'objectif est de mieux insérer son œuvre dans le contexte historique, de mettre en relief les principales caractéristiques de son éducation et sa formation politique, ainsi que les événements principaux de sa vie. Cela nous permettra de mieux analyser l'évolution de ses idées et de sa pensée. Dans un premier temps, la biographie décrira le contexte familial de l'historien et le climat politique dans lequel il a évolué.

Croce naît le 25 février 1866 à Pescasseroli dans une famille réactionnaire, hostile à l'engagement politique, fidèle à la dynastie des Bourbons de Naples. Les grands bouleversements politiques et historiques qui étaient survenus tout au long du dix-neuvième siècle, et qui avaient mené à l'unification italienne, ne semblent pas les avoir intéressés. Il s'agit de grands propriétaires terriens occupés à la défense de leurs privilèges et de leur position économique. Le chaos social et politique lié au processus d'unification nationale est perçu par cette classe comme un péril, et la famille de Croce semble s'en être tenue à l'écart et l'avoir observé avec méfiance. Pasquale Croce, père de l'historien, est décrit comme un homme diligent et scrupuleux qui passait ses journées à administrer les propriétés agricoles. Sa mère, Luisa Sipari, une femme très active et fortement liée à la tradition, s'occupait de la maison en se réveillant à l'aube, plus tôt que les domestiques. Dans le *Contributo alla critica di me stesso*, Croce décrit par petites touches son contexte familial :

*Mais si dans ma famille j'avais des exemples de paix, d'ordre, de labeur inépuisable : mon père toujours enfermé dans son bureau au milieu des papiers d'administration, et ma mère qui se réveillait avant tout le monde à l'aube et allait à*

*gauche et à droite dans la maison pour mettre en ordre et pour donner un coup de main aux femmes de ménage ; il manquait, de l'autre côté, toute résonance de vie publique et politique.<sup>1</sup>*

Malgré cette situation, son environnement familial lui sera utile pour l'acquisition de certaines valeurs et certaines habitudes. En plus de l'exemple de travail infatigable fourni par ses deux parents, l'historien revient souvent sur la façon dont sa mère lui avait transmis la passion pour l'art et aussi pour les monuments anciens. Il s'agit d'une circonstance importante car les visites aux églises et aux monuments de Naples, effectuées avec elle, ont fait naître en Croce l'intérêt pour le passé. L'influence de sa mère est aussi prépondérante dans le fait que le jeune Croce soit attiré par les humanités. Un détail significatif à cet égard est que la sphère de l'histoire et celle de la littérature sont déjà perçues par le jeune Croce comme étant liées, et en quelque manière complémentaires. Il affirme, en faisant référence à cette période :

*Pendant toute mon enfance j'eus toujours comme un cœur dans le cœur ; et ce cœur, cette intimité et cette tendance vers laquelle je penchais, était la littérature ou plutôt l'histoire.<sup>2</sup>*

Comme nous avons pu le voir, le noyau familial est très réactionnaire et apolitique. Croce dit de son père qu'il suivait la tradition des *galantuomini*<sup>3</sup> de Naples qui s'occupaient seulement de leur propre famille et de leurs propres affaires en se tenant loin des imbroglios de la politique. Cependant, cette famille de latifundistes comptait d'importants hommes politiques. C'est le cas des frères Spaventa<sup>4</sup> : Bertrando et Silvio.

---

<sup>1</sup> B. Croce, *Contributo alla critica di me stesso* : Contribution à la critique de moi-même, (dir. Giuseppe Galasso), Adelphi, Milan, 1989, p.16.

<sup>2</sup> *Op. cit.*, p.16.

<sup>3</sup> *Galantuomini* : hommes de bonnes manières.

<sup>4</sup> Bertrando Spaventa (1817-1883) : philosophe italien, figure de proue de l'hégélianisme en Italie, ses idées ont

Le premier est un philosophe hégélien, le deuxième un patriote qui avait connu la geôle en se battant pour l'unification nationale. Toutefois les parents de Croce évitaient tout contact entre le jeune Benedetto et ces deux membres de la famille, probablement pour éviter qu'ils ne marquent son esprit avec leurs idées. Croce dira, en se souvenant de cette circonstance :

---

eu une grande influence sur les changements occasionnés par l'unification du pays ainsi que sur la pensée philosophique du 20<sup>e</sup> siècle. Sa mère, Maria Anna Croce, fut la grand-tante de Benedetto Croce. Après des études au Séminaire Diocésain de Chieti à la suite desquelles il fut ordonné prêtre, il poursuivit ses études en 1840 à Naples, où il apprit l'allemand et l'anglais. Il fut ainsi l'un des premiers penseurs italiens à lire dans leur langue les œuvres de philosophes étrangers. Il se rapprocha des cercles libéraux et fonda sa propre école philosophique. Suite à la révocation de la Constitution en 1849 par Ferdinand II et à l'arrestation de son frère Silvio, il quitta Naples pour se rendre à Florence puis à Turin. Il abandonna la prêtrise et devint journaliste dans différentes publications piémontaises comme *Il Progresso* ou *Il Piemonte*. C'est à Turin qu'il se rapprocha des idées hégéliennes et engagea une polémique avec le journal jésuite *La Civiltà Cattolica*, sur la question de la nécessité de la religion pour le développement humain. Entre 1858 et 1860 il prit successivement les chaires de philosophie du droit à l'université de Modène, de l'histoire de la philosophie à l'université de Bologne puis celle de philosophie à l'université de Naples, où il exposa sa théorie du mouvement circulaire de la pensée philosophique entre l'Italie et l'Europe. Il tenta de démontrer que la philosophie moderne idéaliste et laïque trouve ses origines en Italie, même si elle atteint sa forme la plus élaborée en Allemagne. Il s'efforça d'assimiler la philosophie de Descartes à celle de Tommaso Campanella, de Spinoza à celle de Giordano Bruno, de Kant à celle de Giambattista Vico et Antonio Rosmini, ainsi que celle des idéalistes allemands à celle de Vincenzo Gioberti. Son but était de libérer la philosophie italienne de son provincialisme et d'y apporter un nouveau souffle, sans tomber dans le piège des nationalistes, contre lesquels il lança une vigoureuse polémique.

Les œuvres de Spaventa sur Hegel ont profondément influencé Giovanni Gentile et Benedetto Croce qui suivit ses cours à la mort de ses parents. Bertrando Spaventa fut également membre du parlement du Royaume d'Italie pendant trois mandats. Il était favorable à la laïcité et au suffrage universel, qui étaient pour lui source d'inspiration pour un développement harmonieux de la société, dans laquelle les individus et la communauté pourraient trouver les ressources pour une croissance « juste » et « ordonnée ». Voir à son sujet : Garin E., *Bertrando Spaventa*, Naples : Bibliopolis, 2007

Silvio Spaventa (1822 – 1893) : Frère cadet de Bertrando, journaliste et homme politique italien qui a joué un rôle de premier plan dans l'unification de l'Italie, et qui a exercé des positions importantes dans le nouvel état. Comme son frère, il fit ses études au Séminaire Diocésain de Chieti. Il commença ses activités politiques en 1840, quand il adressa une pétition au roi pour demander une constitution, avec deux autres étudiants. En 1843 il déménagea à Naples où il devint le tuteur de Benedetto Croce à la mort de ses parents et eu une grande influence sur celui-ci. Il s'intéressa à la pensée libérale et celle de Hegel, qui influença sa conception de l'état. Il écrivit que l'état devait être fort mais pas autoritaire. Il s'est également battu pour la séparation des sphères administratives et politiques du gouvernement, contre le « transformisme » de Depretis et en faveur du bipartisme britannique. Il fonda le journal *Il Nazionale* à Naples en 1848, à la suite de l'octroi d'une constitution. Son journal devint une référence dans la classe moyenne libérale. Il fonda également avec Luigi Stembrini et Filippo Agresti une société secrète, la *Grande Società dell'Unità Italiana*, dont le but était le renversement de la dynastie des Bourbon. Il fut arrêté en 1849, accusé de conspiration et sédition, et fut emprisonné puis condamné à l'exil en 1859. Il revint à Turin à la faveur d'une mutinerie sur le bateau qui devait l'emmener en Amérique avec d'autres exilés. A Turin il devint un soutien de Cavour et participa activement à l'annexion du Royaume des Deux Siciles par le futur Royaume d'Italie, au sein duquel il fut Ministre de la Police du gouvernement provisoire, député de l'alliance libérale *Destra Storica* (Droite Historique) de 1861 à 1889, sous-secrétaire au Ministère de l'Intérieur, membre du Conseil d'Etat, Ministre des Travaux Publics, puis sénateur en 1889. Il fut l'architecte de la politique de sécurité intérieure de l'état ainsi que de la nationalisation des chemins de fer, qui fit chuter le gouvernement et implorer la *Destra Storica*. A sa mort il reçut des funérailles nationales. Voir à son sujet : Croce E., *Silvio Spaventa*, Milan : Adelphi, 1969



*... et, quand, quelques années plus tard, je me préparais à fréquenter l'université, ma mère me prit à part et me recommanda de me garder d'écouter les cours de Spaventa, de peur qu'ils puissent m'arracher du cœur les principes de la religion.<sup>5</sup>*

Ce sera seulement à la suite d'un événement tragique et inattendu que Croce se retrouvera à fréquenter la maison de Bertrando Spaventa et à découvrir ainsi le charme de la politique, l'histoire et la philosophie.

Depuis son enfance, Croce manifeste une grande passion pour la lecture. Il affirme que dans cet intérêt pour les livres il retrouve les premiers signes de ce qu'il est devenu par la suite. Il s'agit d'une avidité qui le porte à lire et à écouter toute sorte de récits. Croce retourne à cette période de son enfance en parlant aussi du simple plaisir tactile que lui donnait le livre comme objet :

*... la joie des premiers livres de récits et d'histoires qui me furent mis ou qui me tombèrent entre les mains, l'affection pour le livre même dans sa matérialité, à tel point qu'à six ou sept ans je ne goûtais de plus grand plaisir que d'entrer, accompagné par ma mère, dans une librairie, de regarder ravi les volumes alignés dans les étagères, de suivre avec trépidation ceux que le libraire posait sur la table pour le choix et d'amener à la maison les nouveaux précieux achats, dont même l'odeur du papier imprimé me procurait une douce volupté.<sup>6</sup>*

---

<sup>5</sup> *Op. cit.*, p.17.

<sup>6</sup> *Op. cit.*, p.15.

### 1.1.2. Les études

Croce accomplit ses études dans un internat géré par des religieux. Il s'agit d'un *colleggio*<sup>7</sup> de prêtres catholiques où allaient les enfants de l'aristocratie fidèle au roi Ferdinand II. En partageant le temps et l'espace avec d'autres garçons de son âge, l'historien apprend non seulement à cohabiter avec les autres mais, comme il le dit :

*... je fis aussi l'expérience que les autres doivent être respectés, et que de toute manière ils ont des ongles pour se défendre. Et, en repensant à cela et aux sentiments de fidélité et d'honneur qui se forment en vivant en compagnie de gens du même âge et de différents tempéraments, je n'ai jamais pu me joindre à l'opprobre que l'on jette communément à l'éducation d'internat et à la préférence que, au dessus d'elle, on accorde à celle de famille.*<sup>8</sup>

Cette période passée en internat est très importante pour le futur développement de Croce. Comme on l'a déjà vu, il apprend les règles du *vivre ensemble*. De plus, c'est à partir de ce moment que sa foi juvénile vacille. Dans les années de lycée qui suivent, et pendant lesquelles Benedetto continue à suivre les cours dans l'école religieuse sans plus loger dans l'internat, ce détachement de la religion s'accroît et se structure. Il en parle comme d'une crise dont il ne fait pas état à sa famille, probablement pour ne pas la décevoir. L'historien fait souvent référence à cette période en affirmant :

*... à cette époque commença ma crise religieuse, que je tins soigneusement cachée à ma famille, et aussi aux amis, comme une infirmité honteuse.*<sup>9</sup>

---

<sup>7</sup> *Colleggio* : internat.

<sup>8</sup> *Op. cit.*, p.19-20.

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p.20.

Le philosophe qui nie toute idée transcendantale, en refusant le concept hégélien de l'état-Dieu commence ainsi son parcours de remise en cause de la religion. Probablement, comme le soutient Fausto Nicolini,<sup>10</sup> biographe et collaborateur de Croce, une des raisons de cette remise en question est aussi liée à la figure de Enrico Attanasio, le recteur de l'internat. Attanasio entraînait en effet ses élèves à des exercices spirituels assez particuliers puisque, dans la tentative de fortifier leur foi en la religion catholique, il accumulait toute sorte d'arguments, parmi lesquels prophéties et miracles, pour démontrer que toutes les autres religions étaient fausses et menteuses. Ce genre d'exercices se dévoile très important pour Croce car cela lui permet d'ouvrir son esprit au doute et à la remise en question. Comme le dit son biographe, il s'agit d'une levure jetée dans son esprit qui eut l'effet inverse, et éloigna le philosophe de la religion catholique. Il y a aussi un autre événement qui se produit pendant ces années de l'adolescence de Croce et sur lequel on pourra s'attarder. En effet, le futur philosophe, arrivé à ses dernières années de lycée, choisit de ne pas suivre les recommandations maternelles et d'assister aux cours universitaires de Bertrando Spaventa : l'un des deux cousins "bannis" par sa famille. Ce qui avait porté les parents de l'historien à regarder avec méfiance les deux frères était sans doute leur adhésion à l'idéologie libérale et leur dévotion à la cause *risorgimentale*. Bertrando, de plus, était un prêtre défroqué, et ce choix avait créé un scandale dans la famille de Croce où la religion occupait une place importante. L'historien, selon son biographe Nicolini, aimait raconter comment sa mère et sa grand-mère sursautaient à l'idée que cet homme avait célébré des messes dans leur palais. Bertrando Spaventa était par la suite devenu professeur de philosophie à l'université de Naples. Croce y suivait assidûment ses cours sans, cependant, oser se présenter à son cousin. Celui-ci, d'ailleurs, est mort peu de temps après sans savoir qu'au milieu de ses étudiants il y avait son parent. Difficile de dire ce qui avait poussé le jeune Croce à braver l'interdit familial. S'agissait-il seulement de la fascination pour l'interdit ? Ou bien était déjà apparue dans son âme la passion pour la philosophie ? Croce ne répond pas à cette question, mais il est certain

---

<sup>10</sup> Fausto Nicolini (1879-1965) était un critique littéraire et juriste napolitain. Il fut directeur de la revue *Napoli Nobilissima* ainsi que du recueil *Ecrivains d'Italie*, de la maison d'édition Laterza. Il écrivit de nombreux ouvrages sur l'oeuvre de Giambattista Vico. Ami intime de Croce, il publia sa biographie en 1962.

que pendant ces années il se rapproche de plus en plus de la philosophie, cette discipline qui constituera le terreau de sa première pensée. En même temps son intérêt se tourne aussi vers l'histoire et la littérature. Le jeune homme commence à écrire quelques petits essais sur des auteurs de la littérature italienne et sur la Didon de Virgile qui seront publiés en 1882 par l'un de ses professeurs, Ferdinando Flores, dans le supplément littéraire de *L'Opinione*. Pendant ces années Croce s'intéresse surtout aux traditions et au patrimoine culturel de sa région et de son village natal situé dans les Abruzzes, la région limitrophe de celle de Naples. Il essaie de repérer tout ce qui concerne ces traditions : chants, histoires, fables. Cette période est importante car Croce découvre aussi certains des écrits de Francesco De Sanctis,<sup>11</sup> en particulier les *Nuovi Saggi Critici*. Une autre découverte importante est celle du poète Giosué Carducci<sup>12</sup> qui séduit le jeune Croce. Il lit les *Odi barbare*, les *Giambi* et *Epodi*, les sonnets religieux et non-religieux. A partir de ce moment De Sanctis et Carducci deviennent ses maîtres. Du premier, Croce affirme avoir appris certaines idées directrices pour son jugement littéraire, en faisant dans un premier temps moins attention à sa disposition morale. Le jeune est aussi fortement impressionné par les attitudes batailleuses de Carducci. Il affirme avoir essayé de l'imiter en méprisant la frivolité de certains de ses camarades appartenant à la haute bourgeoisie de Naples. Toujours en dédaignant la disposition de ces jeunes, Croce affirme avoir senti :

*... un certain idéal de lutte civile, qui restait d'ailleurs en moi très superficiel et  
pauvre en contenu éthique sérieux.*<sup>13</sup>

Cette phase d'insouciance où le philosophe fait ses premiers essais littéraires et

---

<sup>11</sup> Francesco De Sanctis (1817-1883) était un écrivain, philosophe et critique littéraire. Il est considéré comme le fondateur de la critique littéraire moderne en Italie.

<sup>12</sup> Giosué Carducci (1835-1907) est l'un des principaux poètes italiens. Il a été le premier italien à recevoir le Prix Nobel de la littérature en 1906. Ses idées républicaines ont une grande importance dans la vie culturelle de l'époque.

<sup>13</sup> *Op. cit.*, p.22.

cherche ses repères dans le monde de la culture, se terminera avec un événement tragique qui, en bouleversant irrémédiablement la vie de Croce, lui fera prendre une tournure décisive.

### 1.1.3. Le séjour romain

En 1883 le jeune Benedetto obtient le *diploma di maturità*, l'équivalent du baccalauréat français. Ayant conclu le cycle secondaire de ses études, il quitte Naples avec sa famille pour passer les vacances d'été à Ischia. L'île avait été dans le passé le théâtre d'un horrible tremblement de terre qui en avait détruit les deux tiers (en 1881). Malgré cela, elle continuait à être le lieu de vacances des familles aisées de Naples, et la reconstruction avait été effectuée sans prendre vraiment en compte la nature sismique du territoire. Le 28 juillet 1883 la catastrophe naturelle se répète, et cette fois aussi prend une dimension terrible. Les villas où l'aristocratie passait ses heures de plaisir sont réduites à un amas de décombres en dessous desquels des centaines de personnes restent emprisonnées. Cette catastrophe est à l'origine d'un traumatisme profond qui restera toujours au fond de l'âme de l'historien. Le jeune Croce perd sa mère, son père et sa sœur. Il est lui-même enseveli sous les décombres pendant plusieurs jours sous une pluie torrentielle. Il en est enfin extrait avec de multiples fractures qui le contraindront à boiter tout au long de sa vie.

Les dégâts psychologiques qui dérivent de cette tragédie sont énormes. L'historien évitera d'en parler jusqu'à la fin de ses jours. Il confie toutefois à ses écrits ses réflexions, en parlant de l'angoisse qui l'a saisi à partir de ce moment et dont il n'est jamais vraiment parvenu à se libérer. Les années qui suivent représentent pour Croce une période très sombre. Une fois extrait des décombres, il est soigné de manière sommaire et envoyé à Rome, avec son frère, chez le cousin Silvio Spaventa qui s'est proposé de leur servir de tuteur. Ici l'orphelin, encore bouleversé par la tragédie qui l'a touché, se retrouve dans un contexte familial complètement différent de celui qu'il connaissait dans sa famille d'origine. Silvio Spaventa est un homme

politique très actif et sa maison pullule de députés, hommes politiques et intellectuels engagés. Pour Croce il s'agit de quelque chose de nouveau qui a un effet étourdissant :

*A Rome, je restai au début l'air rêveur, au milieu d'une société si différente de celle qui jusque là m'entourait, chez un homme politique qui faisait énormément autorité, parmi des députés, et des professeurs, et des journalistes qui fréquentaient sa maison, au milieu de disputes politiques, de droit, de science, et avec les répercussions proches des débats et des querelles du Parlement (la maison même était située dans la rue de la Mission, à côté du palais de Montecitorio).<sup>14</sup>*

Cette nouvelle dimension, qui aurait pu dans un autre moment être gratifiante pour le jeune, en lui faisant découvrir la fascination de la politique, se dévoile extrêmement négative dans les conditions du moment car l'âme de Croce est encore trop bouleversée, et il est probablement en quête de calme. Ainsi, dans le vacarme de la maison de Silvio Spaventa, il passe une des pires périodes de sa vie, en proie à la solitude, à l'angoisse existentielle, à l'envie de suicide. Dans ses mémoires il revient sur ce moment et s'exprime ainsi :

*Et moi, je n'étais pas préparé à accueillir en moi cette nouvelle forme de vie, et la politique de ces années-là non plus (les années de Depretis,<sup>15</sup> en 1884 et 1885). Le sarcasme avec lequel cette politique était persécutée et vitupérée par Spaventa et ses amis et habitués, pouvait me remplir à nouveau le coeur de confiance et m'allumer*

---

<sup>14</sup> *Op. cit.*, p.22-23.

<sup>15</sup> Agostino Depretis (1813-1887) était un homme politique dont l'oeuvre a été fondamentale dans l'Italie après l'unification nationale. Il est le créateur de la doctrine italienne du « transformisme », où les ministères sont des coteries dominées par la corruption et l'intrigue. Il est président du Conseil des ministres en 1876-1878, 1878-1879 et 1881-1887. Son action gouvernementale est importante. Il réforme l'administration, il rend l'enseignement primaire obligatoire en 1877. En 1882, il fait adopter une réforme électorale qui agrandit le corps civique. Hostile à la France, qui vient de ruiner les vues italiennes sur la Tunisie (traité de protectorat de 1881), il se rapproche de l'Allemagne et de l'Autriche avec lesquelles il signe le traité de la Triple Alliance, visant à isoler la France en Europe. Il engage l'Italie dans la colonisation de l'Afrique.

*d'enthousiasme, et me soulever en quelque manière hors du découragement dans lequel j'étais tombé. L'étourdissement du malheur domestique qui m'avait touché, l'état maladif de mon organisme qui ne souffrait d'aucune maladie déterminée et qui semblait souffrir de toutes, le manque de clarté sur moi-même et sur le chemin à parcourir, les concepts incertains sur les fins et sur la signification de la vie joints aux autres inquiétudes juvéniles m'enlevaient tout bonheur d'espérer et m'amenaient à me considérer flétri avant d'avoir fleuri, vieux avant d'être devenu jeune. Ces années furent mes années les plus douloureuses et les plus sombres : les seules pendant lesquelles, posant la tête sur le coussin, j'ai assez souvent fortement désiré ne pas me réveiller au matin, et même des pensées de suicide m'étaient venues à l'esprit.<sup>16</sup>*

L'état dans lequel Croce se trouve ne lui permet pas de tirer profit du séjour chez Spaventa ; il n'a pas d'amis ni de loisirs, et passe la plupart de son temps enfermé dans les bibliothèques, en particulier dans la Casanatense. C'est à ce moment que, probablement conseillé par son tuteur, il entreprend des études de droit. Le choix se révèle erroné et cela ne fait qu'empirer la situation puisque même les études tournent mal. Croce affirme ne pas avoir suivi les cours ni s'être présenté aux examens. En revanche, en flânant dans les différentes bibliothèques, il peut consulter des anciens volumes, faire des recherches et commencer à mettre en place cette méthode d'autodidacte qui fera de lui l'intellectuel qu'on connaît.

Malgré la forte souffrance dont il est chargé, ce séjour romain est quand même important car, pendant la deuxième année, Benedetto décide d'assister aux cours de philosophie dispensés à l'université *Sapienza* par Antonio Labriola<sup>17</sup>. Celui-ci est un

---

<sup>16</sup> *Op. cit.*, p.22-23.

<sup>17</sup> Antonio Labriola (1843-1904) : philosophe et homme politique italien, ami personnel de Friedrich Engels, il fut l'un des diffuseurs principaux du marxisme en Italie, en particulier avec ses travaux sur la conception matérialiste de l'histoire. Radical à ses débuts, ce professeur de philosophie à l'université de Rome a soutenu l'essor du Parti socialiste italien, né en 1892, en conseillant l'un de ses dirigeants, Filippo Turati, mais sans jamais en approuver pleinement l'orientation qui lui paraissait par trop électoraliste. Il fut le maître de Benedetto Croce, en contact avec Georges Sorel et Karl Kautsky. Il se rangea du côté du marxisme orthodoxe dans le débat sur la crise du marxisme à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, mais en développa une conception ouverte et très problématisée, en particulier dans la polémique avec le positiviste Tomáš Masaryk (« *À propos de la crise du marxisme* », 1899). L'évolutionnisme de son marxisme révéla néanmoins ses contradictions internes lorsqu'il se déclara favorable, en 1902, à la politique d'expansion coloniale de l'Italie. Il a exercé par la suite une influence

ancien philosophe hégélien. Le jeune Benedetto l'avait connu chez son oncle car Labriola était un habitué de la maison de Spaventa où se déroulaient souvent des débats très enflammés entre lui, ancien hégélien, et Bertrando qui était resté fidèle à Hegel et qui défendait les théories évolutionnistes et historicistes. Ainsi, fasciné par le charisme de Labriola, Croce fréquente assidûment ses cours. Il s'agit d'une phase importante de sa vie car, comme il le dira plus tard, ces cours ne lui apprirent pas des pensées mais à penser. En particulier le futur historien commence à s'interroger sur les concepts de plaisir et de douleur, de pureté et d'impureté, principes qui plus tard constitueront le fondement de sa pensée historique sur la Guerre.

De même que pour la philosophie, l'intérêt du jeune Croce se tourne aussi vers l'histoire. Ces deux disciplines l'accompagneront tout au long de sa vie. Très tôt il prend ses distances avec le milieu universitaire, et continue son chemin d'érudition et de formation en autodidacte. Si du point de vue politique il y a un attachement de plus en plus fort à la tradition *risorgimentale*, du point de vue philosophique et historique, ses maîtres à penser deviennent Giambattista Vico<sup>18</sup>, Kant, Hegel et De Sanctis. Le jeune homme peut enfin retrouver sa dimension et se retrouver lui-même car les cours de Labriola sont aussi une manière de mettre de l'ordre dans sa vie, et de dépasser le chaos mental qui avait suivi l'accident. Il dit à ce propos :

*Et ces cours vinrent de façon inattendue à l'encontre de mon besoin angoissé de me refaire de manière rationnelle une foi en la vie et en ses buts et devoirs, ayant perdu le guide de la doctrine religieuse et me sentant en même temps poursuivi par des théories matérialistes, sensualistes et associationnistes.*<sup>19</sup>

---

remarquable sur les intellectuels communistes grâce à la lecture qu'en firent les marxistes russes et italiens, dont Antonio Gramsci.

<sup>18</sup> Giambattista Vico (1668 – 1744) : philosophe napolitain qui élaborait une métaphysique et une philosophie de l'histoire selon laquelle les sociétés humaines progressent à travers une série de phases allant de la barbarie à la civilisation pour retourner à la barbarie (« *corsi et ricorsi* »). Il est catholique sincère et en même temps il adhère au mouvement moderniste de son temps. Dieu étant le créateur de toute chose, la vraie connaissance n'appartient qu'à Lui. L'histoire telle que Vico la comprend montre "l'Existence dans la Nature d'une République Eternelle qui, établie par la Providence Divine, revêt toujours les meilleures formes possibles" (Titre de la conclusion de *La Science Nouvelle*, son œuvre majeure, dont la dernière version est achevée en 1743). Voir à son sujet : Cristofolini P., *Vico et l'histoire*, Paris : PUF 1995

<sup>19</sup> *Op. cit.*, p.21.



Labriola est un disciple de Herbart.<sup>20</sup> La découverte de cette philosophie permettra à Croce de méditer sur le devoir être opposé à l'être. Il raconte qu'il fixait sur du papier les points essentiels des cours de Labriola et qu'il y réfléchissait sans cesse au matin à son réveil. Il s'agit d'une phase importante car toutes ses pensées aboutiront, beaucoup d'années plus tard, en une forme théorique clarifiée, dans sa *Philosophie de la pratique* qu'il définit, à cause de ces souvenirs, comme une œuvre presque biographique. Comme l'affirme Nicolini, ces cours eurent un effet qui pourrait être comparé à celui d'un grand panier de fleurs devant une ruche, et le futur philosophe a toujours été reconnaissant envers Labriola.

Le jeune homme, toutefois, ne semble pas se rendre encore compte qu'en se questionnant, et en tourmentant son esprit avec les nombreuses interrogations déchaînées par les cours de son maître, il fait ses premiers pas sur le chemin qui le portera à être l'un des plus grands historiens et philosophes du vingtième siècle. Entre temps, en 1886, Croce décide de mettre fin à son séjour romain et, ayant obtenu l'accord de son tuteur, il retourne vivre à Naples tout seul, même s'il n'as pas encore atteint la majorité que la loi de l'époque fixait à 21 ans.

#### **1.1.4. Le retour à Naples**

Naples est une ville très peuplée et grouillante qui a été pendant le royaume des Bourbons la capitale de l'Italie du Sud. Pendant les années en question, cette ville est très active et héberge plusieurs centres culturels, entre autres celui de Giustino Fortunato,<sup>21</sup> un écrivain qui s'intéressait beaucoup à la région de Naples et à l'Italie du

---

<sup>20</sup> Johann Friedrich Herbart (1776-1841) était un philosophe allemand considéré comme le fondateur de la pédagogie en tant que champ scientifique et académique. Les principes de sa méthodologie pourraient être résumés par ces trois termes : montrer, associer, enseigner. Montrer chaque apport nouveau qui est expliqué, examiné de manière approfondie. Associer ce qui est dit à des éléments déjà acquis permet d'améliorer le volume de connaissance et d'instruction. Enseigner, c'est-à-dire formaliser un certain nombre de connaissances de manière méthodique, afin de dégager les idées essentielles.

<sup>21</sup> Giustino Fortunato (1848-1932) : homme politique et un historien italien, il fut élu à la Chambre des Députés en 1880. Il fonda avec Villari, Nitti et Salvemini un groupe « méridionaliste », dont l'objectif était de résoudre les problèmes économiques et sociaux du sud de l'Italie après l'unification. Il s'opposait ainsi au gouvernement du nouvel état qui favorisait selon lui le nord du pays.

Sud, et qui en premier avait dénoncé l'état de misère du *Meridione* en mettant en évidence la situation de deux Italies qui s'était profilée au lendemain de l'unification nationale. Un autre centre culturel est celui du duc di Caianello Pasquale del Pezzo et de sa femme. Il s'agit d'un couple très cultivé chez lequel Croce se rendait assez souvent, d'autant plus que le duc avait été son camarade de classe. Croce fréquente aussi la maison des ducs d'Andria. Enrichetta Capecelatro, femme du duc, était une spécialiste du russe et avait traduit les romans de Tolstoi et Dostoïewski. Mais il n'y a pas que des salons culturels à cette époque à Naples. La ville est aussi le siège d'impression de nombreux journaux à caractère national et régional. C'est le cas du *Piccolo* fondé et dirigé par Rocco de Zerbi, le *Corriere del Mattino*, fondé en 1876 et dirigé par Martino Caferio. Il y a enfin le *Corriere di Napoli*, dirigé par Edoardo Scarfoglio<sup>22</sup> et Matilde Serao<sup>23</sup>. Il s'agit de deux intellectuels qui auront un rôle très important dans les années à venir, surtout dans la période qui précède l'entrée de l'Italie dans la Première Guerre mondiale.

En 1893, cinq années après sa parution, ce journal est d'ailleurs destiné à disparaître à cause des divergences entre les deux directeurs et le mécène Matteo Schilizzi. Scarfoglio et Serao fondent alors avec leurs propres moyens un nouveau journal, *Il Mattino*, qui deviendra le plus important de l'Italie méridionale. Dans ce journal, Matilde continue de s'occuper d'une rubrique avec le titre *Api, mosconi e vespe* (*Abeilles, grosses mouches et guêpes*). Voilà l'ambiance culturelle que l'historien trouve une fois rentré à Naples.

Dans les années qui suivent son retour, Croce se consacre à l'apprentissage de la langue allemande. Il s'agit d'un choix important car cela laisse entrevoir un intérêt naissant pour cette culture et peut-être aussi une volonté de lire les auteurs que Labriola lui avait fait connaître dans leur langue originale car, comme Croce dit dans

---

<sup>22</sup> Edoardo Scarfoglio (1860 – 1917) : journaliste et auteur italien, dont les œuvres de fiction réaliste avec l'utilisation d'un langage familier et direct ont marqué une rupture avec le style plus sophistiqué de la littérature italienne qui avait cours jusqu'alors. Il fonda plusieurs journaux avec sa femme Matilde Serao, dont notamment *Il Mattino* à Naples. Dans ses éditoriaux, Scarfoglio soutint la politique expansionniste du gouvernement italien.

<sup>23</sup> Matilde Serao (1856 – 1927) : journaliste et romancière italienne, elle fut rendue célèbre par la publication de son *Novelle* par un journal de Rocco de Zerbi, *Il Piccolo*, puis par son premier roman, *Fantasia* (1883). Elle mena à la fois son travail de journaliste et celui d'écrivain de renom. Elle fut l'écrivain des joies et douleurs du peuple italien, une idéaliste qui mettait en avant la beauté et noblesse de l'être humain. Voir à leur sujet : Castronovo V., *La Stampa italiana dall'unità al fascismo*, Bari : Laterza, 1995

ses mémoires : « ... la foi en le "livre allemand" m'avait été inculquée par Spaventa et renforcée par Labriola ». <sup>24</sup> Le jeune homme entreprend aussi plusieurs voyages culturels à l'étranger, en particulier en France, Hollande, Espagne, Portugal. Il y a aussi un voyage en Allemagne qui, cependant, le déçoit. Probablement l'Allemagne qu'il s'attendait à trouver est celle des romans de son enfance. Croce pensait donc à des châteaux, à des nobles chevaliers, à des filles très vertueuses. Le scénario qui se présente à lui est très différent. Croce souligne qu'à ce moment de son histoire, l'Allemagne affiche avec fierté les signes de son triomphe récent sur la France et, en même temps, son ambition de l'imiter.

Dans cette phase de sa vie, Croce passe aussi beaucoup de temps dans les bibliothèques de sa ville. Il fréquente surtout la bibliothèque Nazionale et l'Universitaria, la Brancacciana, celle des Padri dell'Oratorio et celle du Liceo musicale di San Pietro à Maiella. La Brancacciana en particulier est une bibliothèque très ancienne, qui avait été constituée et ouverte au public par les cardinaux Brancaccio vers la fin du dix-septième siècle. Celle des Padri dell'Oratorio était encore plus ancienne, remontant à la fin du seizième siècle, et abritait les recherches de Giambattista Vico. Benedetto Croce doit aussi, alors qu'il est devenu indépendant, s'occuper de la grande propriété familiale dont il a hérité. Il s'agit surtout d'énormes terrains agricoles, sa famille faisant partie de cette aristocratie foncière typique de l'Italie méridionale. Le philosophe dit à ce propos qu'il s'en est occupé sans l'amour ni l'intelligence que son père y avait apporté. Comme le dit Fabio Fernando Rizi :

*... Croce ne doit pas être vu comme un noble fermier, comme un landlord de l'Italie méridionale. Il n'avait pas l'inclination pratique pour être un landlord et [...] souvent il organisait ses activités économiques de manière à avoir le moins de problèmes possible, en laissant la gestion et la supervision à d'autres. Dès que son frère l'eut rejoint à Naples après avoir abandonné la carrière militaire, Croce lui confia la direction des affaires économiques et consacra toutes son énergie aux études*

---

<sup>24</sup> *Op. cit.*, p.27.

*et aux activités culturelles, en trouvant ainsi sa vocation naturelle.*<sup>25</sup>

Cette période de la vie de l'historien semble être plus sereine et plus ordonnée. Ses intérêts culturels se définissent mieux, et le choix de Naples lui permet de retrouver ses racines et de profiter d'un environnement plus familial. Malgré cela, Croce affirme que ce n'est pas encore dans ces premières années de son séjour napolitain qu'il acquiert réellement conscience de sa vocation philosophique et historique. En effet, si à Rome son âme était trop bouleversée, ici à Naples de nouvelles entraves et un climat culturel assez fermé retardent la découverte de sa vocation. Ainsi il écrit :

*Et non seulement je ne pris pas conscience de ma vocation philosophique, mais la lueur qui parfois brillait fut presque occultée une fois que je fus retourné à Naples en 1886 ; quand ma vie se fit plus ordonnée, mon âme plus sereine et parfois presque satisfaite. Cela toutefois arriva car, en ayant laissé la société romaine politicarde, âcre de passions, je rentrais dans une société complètement composée de bibliothécaires, d'archivistes, d'érudits, de curieux, et d'autres gens honnêtes, bons et doux, hommes vieux ou mûrs pour la plupart, qui n'avaient pas l'habitude du trop penser, et auxquels je m'accoutumais, et presque m'adaptais, au moins dans l'extrinsèque.*<sup>26</sup>

Comme il le dit, ses spéculations philosophiques sont pour le moment cantonnées à un petit coin de son âme, d'où de temps en temps elles poussent des cris de reproche et de rappel à une vie plus sévère. Au cours de la période entre 1886 et 1892, Croce se consacre uniquement à des recherches érudites. Plusieurs écrits, fruits de ces recherches, sont publiés dans cette période. Il s'agit d'œuvres centrées sur l'histoire napolitaine qui laissent transparaître l'amour que l'auteur a pour sa terre et pour sa

<sup>25</sup> F. F. Rizzi, *Benedetto Croce and Italian fascism*, University of Toronto Press, Toronto, 2003, p.16.

<sup>26</sup> B. Croce, *Contributo alla critica di me stesso*, (dir. Giuseppe Galasso), Adelphi, Milano, 1989, p.26.

ville. Entre autres on trouve le volume *La Rivoluzione napoletana del 1799. Biografie, racconti, ricerche*, l'histoire chronologique *I teatri di Napoli dal Rinascimento alla fine del secolo decimottavo*. Les recherches de cette phase aboutissent aussi à des écrits et à des essais qui feront par la suite partie d'œuvres complètes, c'est le cas des fragments d'un livre sur le dix-huitième siècle à Naples qui seront recueillis dans le volume *Profili e aneddoti settecenteschi* et certains essais réunis par la suite dans le volume sur la littérature du dix-septième siècle. Il s'agit donc essentiellement d'œuvres d'érudition qui ont quand même une valeur importante dans la vie du philosophe car, comme il le dira par la suite :

*... j'aperçois maintenant certains aspects positifs. En premier lieu la satisfaction avec laquelle j'évoquais ces images du passé, un exutoire à ma fantaisie juvénile, avide de rêves poétiques et d'exercices littéraires, et en deuxième lieu les recherches assidues et fatigantes, une discipline formelle que j'étais en train d'acquérir pour le labeur au service de la science ...<sup>27</sup>*

Cependant, c'est plutôt l'aspect négatif de ce travail qui sera formateur pour Croce puisque ce dernier, qui s'était complètement plongé dans la recherche d'anecdotes et de curiosités, en nourrit une sorte d'écoeurement qui le portera, par la suite, à s'intéresser uniquement à ce qui est "utile". Ces premières publications ont une double valeur pour Croce car si d'un côté elles constituent son entrée publique dans le monde littéraire, de l'autre elles représentent la clôture d'une période de sa vie. A partir de ce moment, il commence à penser à une œuvre qui n'ait plus un intérêt strictement régional mais qui soit de plus grande envergure. L'idée est celle d'un travail centré non sur l'histoire politique mais sur l'histoire morale, une histoire des sentiments et de la vie spirituelle italienne, à partir de la Renaissance.

A cette fin, il fait des recherches sur les relations qui existent entre la

---

<sup>27</sup> *Op. cit.*, p.29.

civilisation italienne et les peuples étrangers, et sur leurs influences réciproques. Une partie des informations recueillies confluera dans le volume *La Spagna nella vita italiana*. Le futur historien essaie aussi pendant ces années de combler ses lacunes historiques et littéraires. Cette recherche l'amène à consulter plusieurs livres italiens et allemands sur la philosophie et la méthodologie de l'histoire. En ce contexte Croce lit pour la première fois *La scienza nuova* de Giambattista Vico. Le résultat de ces recherches est *La storia ridotta sotto il concetto generale dell'arte*, volume que Croce écrit tout d'un souffle, en 1893, en un seul soir (dit-il). Il s'agit d'un travail important auquel ne sont pas étrangères les idées qui étaient venues à l'esprit de l'auteur pendant qu'il suivait les fameux cours de Labriola. Cet ouvrage fut pour lui une révélation, car il lui permit de voir clairement des concepts confus et l'émerveilla par la facilité avec laquelle il l'avait écrit.

#### **1.1.5. La découverte du marxisme**

Ces années sont très importantes car Croce découvre, grâce à Labriola, les idées marxistes. Son ancien maître était en effet devenu un grand connaisseur de cette doctrine, en particulier du matérialisme historique. Fidèle aux idéaux du *Risorgimento*, Labriola s'intéressait aux aspects du marxisme relatifs à la revendication des peuples à disposer d'eux-mêmes, à la laïcité de la pensée et de la civilisation. La manière dont les socialistes italiens discutaient de ces questions semblait à ce philosophe réductrice et même fautive. Il tonnait surtout contre le journal socialiste *Avanti* qui définissait la patrie comme un concept bourgeois. Ce fort sentiment de la patrie, associé à l'intransigeance envers les oppressions politiques et l'obscurantisme de l'Eglise, était un principe partagé par le maître et son ancien élève. En 1895 Labriola lui envoie, pour qu'il l'édite, un de ses essais sur la conception matérialiste de l'histoire, celui sur le *Manifeste du Parti Communiste*. Ce volume est destiné à bouleverser profondément l'âme du futur historien qui affirme :

*... je lus et relus, et je me sentis à nouveau complètement allumer l'esprit, et je ne pus plus me détourner de ces pensées et de ces problèmes qui s'enracinaient et s'élargissaient dans mon esprit.*<sup>28</sup>

A partir de ce moment, Croce commence à étudier l'économie, en laissant complètement de côté les recherches sur l'Espagne et sur son influence dans la vie italienne. A la grande stupeur de son ancien maître, les idéaux du socialisme conquièrent le jeune homme qui admire cette discipline puisque l'économie et la philosophie (en tant que conception générale de la réalité) y sont strictement liées jusqu'à former une seule chose. De plus, les recherches sur le marxisme le portent à consulter beaucoup de revues et de journaux allemands et italiens en faisant naître en lui un certain intérêt pour la politique. Il en parle comme d'une première passion politique dont l'effet est décrit ainsi :

*... ils me bouleversèrent complètement [...] en me donnant une étrange saveur de nouveauté comme à celui qui pour la première fois, et non plus jeune, tombe amoureux et observe en lui-même le procès mystérieux de la passion.*<sup>29</sup>

Comme l'affirme Rizi, la découverte du marxisme constitue pour Croce un moment charnière. Dans les années qui suivent, le philosophe fait publier à ses propres frais deux essais de Labriola : *Del materialismo storico : delucidazioni preliminari (Du matérialisme historique : élucidations préliminaires)*, en 1896, et *Discorrendo di filosofia e socialismo (En discutant de philosophie et socialisme)*, en 1898. A partir de ce moment, une nouvelle perspective de travail s'ouvre devant lui, et ses études prennent une autre direction. L'enthousiasme du jeune homme est si fort que, dans les mois qui suivent, il lit avec passion toutes les grandes oeuvres de Marx, Engels et

---

<sup>28</sup> *Op. cit.*, p.33.

<sup>29</sup> *Op. cit.*, p.34.

d'autres écrivains socialistes italiens et allemands. En cette période qu'on pourrait définir comme la "phase socialiste" de Croce, le futur philosophe rentre aussi en communication avec le socialiste syndicaliste Georges Sorel. Il s'agit d'un point important, car cette dernière connaissance lui sera par la suite reprochée par certains de ses critiques. Croce sera en effet accusé d'avoir préconisé la violence dans l'action politique en faisant connaître les écrits de Sorel.

Il faudrait s'attarder sur ces années-là et sur la portée réelle de son intérêt pour le socialisme. Comme on l'a vu, la découverte de cette discipline est très importante pour Croce. Il entame des études très poussées pour pouvoir bien la maîtriser et éclaircir ses points obscurs. Dans cette perspective, il arrive même à emprunter des documents directement à Engels, se servant probablement de l'aide de Labriola. Le chercheur Fabio Fernando Rizi a beaucoup étudié les relations existant entre Croce et le marxisme. Il souligne à ce propos qu'il existe une double influence : celle que le marxisme a eu sur Croce et celle que les écrits marxistes de Croce ont eu sur un courant du marxisme allemand. Il en parle ainsi :

*En peu de temps, Croce a produit plusieurs essais sur le matérialisme historique et l'économie marxiste, et ses écrits, au grand dam de Labriola, sont devenus un élément du courant de révision du marxisme qui a commencé au sein du parti social démocrate allemand via Bernstein. Celui-ci affirmait que le capitalisme pouvait être transformé graduellement et que les ouvriers pouvaient arriver à leurs fins par des moyens démocratiques.<sup>30</sup>*

Les recherches sur le marxisme contraignent Croce à étudier l'économie et la philosophie. Elles le portent aussi à se plonger dans l'héritage de Hegel et de la dialectique. Le philosophe affirme même avoir acquis de Marx la conception de la vie comme étant une lutte continue et aussi un sens du réalisme historique et du concret

---

<sup>30</sup> F. F. Rizi, *Benedetto Croce and Italian fascism*, University of Toronto Press, Toronto, 2003, p.18.



politique. C'est toujours grâce à son intérêt pour le marxisme que Croce se rapproche de la politique, qui devient par la suite une de ses passions les plus fortes.

Cependant, l'historien n'a jamais adhéré au Parti Socialiste Italien, n'a jamais eu aucun mandat politique ni fait des actions de propagande malgré le fait que de nombreuses personnes, et non des moindres, pensaient qu'il était membre du parti. Fausto Nicolini nous apprend en effet à ce propos que Turati même s'était une fois adressé à Croce en l'appelant *compagno*.<sup>31</sup> Même la rédaction du journal socialiste *Avanti* avait inséré de façon erronée Croce dans la liste des ses abonnés, probablement parce qu'il avait fait un don assez important lors de la fondation de ce journal, en 1896.

Croce avait été aussi en correspondance avec des leaders socialistes, il avait aidé des membres du parti en difficulté économique et avait écrit des articles pour des journaux socialistes. Quand, en 1898, des émeutes éclatent à Milan à cause des pénuries alimentaires et du prix du pain en hausse, il adresse une lettre de solidarité à Turati qui a été incarcéré à la suite de l'atmosphère de panique qui s'est créée. Il condamne ainsi la sévérité de la répression et la politique réactionnaire qui a suivi. Toujours dans cet esprit, quand le gouvernement bâillonne les journaux de l'opposition, Croce se bat pour le maintien de la liberté de la presse. Malgré cela, l'intérêt du philosophe pour le marxisme demeure sur un plan que l'on pourrait définir comme intellectuel. Néanmoins, dans sa vie privée, le jeune homme affiche une attitude que Rizzi définit comme : *rebel against the prevailing social conventions*.<sup>32</sup> Ainsi il proteste contre la politique du gouvernement, contre l'attitude du roi, refuse de participer à des cérémonies officielles auxquelles il était censé assister en raison du statut de sa famille. En cette période, Croce s'intéresse aussi aux mouvements d'émancipation féministe, et commence une relation avec Angelina Zampanelli.<sup>33</sup> Malgré la désapprobation de leur entourage, le couple vit en union libre jusqu'à la mort de celle-ci, en 1913. L'événement, qui peut sembler insignifiant de nos jours, fit

---

<sup>31</sup> *Compagno* : camarade.

<sup>32</sup> *rebel against the prevailing social conventions* : rebelle contre les conventions sociales en vigueur.

<sup>33</sup> Angelina Zampanelli. Il s'agit d'une jeune femme de très humble origine. Il n'y a pas d'informations biographiques sur elle. Nous savons seulement de F. Nicolini qu'elle est morte très jeune.

grand bruit à l'époque et déclencha non seulement l'indignation publique mais occasionna aussi par la suite à Croce des problèmes dans sa carrière politique.

Toutefois, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, les réflexions et les recherches qui avaient accompagné cette période de rapprochement avec le marxisme portent Croce, quelques années plus tard, à désavouer cette discipline et à s'en éloigner définitivement, à la plus grande déception de Labriola.

L'historien affirme qu'il était arrivé à la conclusion que le matérialisme historique était doublement fallacieux, à la fois comme matérialisme et comme conception du cours historique selon un dessein prédéterminé. À partir de ce moment, ses intérêts se dirigeront à nouveau vers la philosophie et l'histoire. Ainsi se termine la période socialiste de Croce. Malgré cela, le philosophe ne cessera jamais de reconnaître à ce courant idéologique une grande importance.

Entre temps, le nouveau siècle avait mené l'Italie vers un plus grand progrès économique et une plus grande démocratie. Malgré cela, les problèmes sociaux ne s'étaient pas résolus, bien au contraire, ils s'étaient accrus et de nouveaux acteurs politiques étaient apparus à l'horizon amenant le monde entier, l'Italie comprise, vers un conflit d'une dimension énorme et qui produit des pertes catastrophiques. Pour Croce commence une autre phase qui est celle proprement philosophique. Ce retournement n'est pas étranger aux sentiments suscités dans son âme par l'expérience du marxisme car Croce fera souvent référence aux traits communs qu'ont ces deux disciplines. Ainsi il dit :

*Du tumulte de ces années me resta, comme un bon fruit, l'expérience accrue des problèmes et l'esprit philosophique revigoré. La philosophie prit dès lors une part de plus en plus importante dans mes études, ...*<sup>34</sup>

---

<sup>34</sup> *Op. cit.*, p.35.

### 1.1.6. La collaboration avec Giovanni Gentile : la *Critica*

Un autre événement important de cette période est l'éloignement de Labriola et le début de l'amitié avec Giovanni Gentile.<sup>35</sup> Ce dernier est aussi un hégélien et Croce affirme qu'entre eux il y a des affinités pratiques, mentales et culturelles. C'est le début d'une collaboration étroite destinée à durer très longtemps, mais qui ne survivra pas à l'avènement du fascisme. Entre temps dans ce nouveau contexte, meilleur que celui de ses premières années à Naples, Croce recommence à s'occuper de philosophie. Il reprend ainsi ses spéculations sur l'art qu'il avait mises de côté depuis ses années de lycée. Son projet est celui de composer une *Estetica* et une *Storia dell'Estetica* mais il ne s'agit pas d'un travail facile, et il se retrouve pendant plusieurs mois à tourner en rond, en proie à des doutes et des incertitudes. Croce parle de lacunes qui se multiplient et des certitudes qui ondoient et se confondent. Le philosophe semble verser dans un état de confusion générale. Malgré cela, ses efforts aboutissent et, au bout de plusieurs mois, il peut compléter l'œuvre *Tesi fondamentali di un'estetica come scienza dell'espressione e linguistica generale*. Ce livre donne à l'auteur de nouvelles énergies. Il dit à ce propos que cet ouvrage, dans lequel il avait cru avoir vidé son cerveau, le lui avait en fait rempli de nouvelle philosophie.

Ainsi, en 1903, Croce fonde la revue *Critica* qu'il finance lui-même jusqu'à ce qu'en 1906 l'éditeur Laterza prenne le relais. C'est dans ces pages qu'il fera entendre sa voix contre l'entrée en guerre de l'Italie. La revue témoigne de la collaboration avec le philosophe Giovanni Gentile. Le premier s'occupe de recenser l'activité philosophique italienne à partir de 1850, tandis que Croce se charge de traiter l'histoire de la littérature italienne dans la même période. Il le fait avec beaucoup d'enthousiasme en s'intéressant surtout aux auteurs modernes et contemporains, tels que Fogazzaro, De Amicis, Verga, Serao. Cette nouvelle revue enthousiasme le

---

<sup>35</sup> Giovanni Gentile (1875-1944) était un philosophe italien, idéaliste et néo-hégélien. Pendant les années du fascisme il devient le philosophe officiel du régime. Il se décrit lui-même comme le « philosophe du fascisme », et a en grande partie rédigé pour Benito Mussolini la *Doctrina du fascisme* en 1932. Il est également à l'origine de l'idéalisme actuel, un courant philosophique qui entendait se distinguer de l'idéalisme transcendantal de Kant et de l'idéalisme absolu de Hegel. Il est exécuté à Florence par un commando de résistants peu après l'armistice de 1943. Voir l'ouvrage suivant : Allegri Sidi-Maamar N., *Entre philosophie et politique, Giovanni Gentile : un philosophe engagé sous le fascisme*, Paris : l'Harmattan, 2001

philosophe pour qui elle :

... signe le début d'une époque de ma vie, celle de la maturité, de l'accord entre moi-même et la réalité.<sup>36</sup>

Cette phrase fait référence au fait que jusqu'à présent Croce avait souffert de ce qu'il définissait comme une disharmonie entre ce qu'il faisait et ce qu'il sentait devoir faire. Le philosophe parle de ce sentiment comme d'une scission entre l'homme pratique et l'homme théorique. La rédaction de *Critica* semble avoir ressoudé cette fracture. Croce se sent ainsi être à sa juste place et faire de la politique au sens large, car cette revue est pour lui un service rendu à la culture italienne. Les publications commencent en 1903 et, à partir de ce moment, *Critica* apparaît tous les deux mois pendant quatorze ans. Elle circule largement et reçoit plusieurs souscriptions, même depuis l'étranger. Ce qui est intéressant c'est qu'à travers ses pages transparaît déjà l'inquiétude et la méfiance de l'auteur envers certains mouvements tels que le futurisme et le *decadentismo*.

Ces années-là sont aussi très prolifiques pour l'historien, et plusieurs œuvres sont éditées au même moment que les articles de *Critica*. C'est le cas de la collection des *Classici della filosofia moderna* et des *Scrittori d'Italia*. Ces années sont aussi très importantes car Croce fait son entrée active dans la politique. En 1901, le conseil municipal de Naples étant révoqué à cause d'irrégularités administratives, le nouveau commissaire, envoyé par le roi, nomme Croce comme collaborateur à l'éducation nationale. Alors qu'il s'est toujours refusé à exercer la profession d'enseignant, il accepte et prend en charge l'administration de nombreuses écoles primaires gérées jusqu'alors par la mairie. Cette tâche, bien qu'importante, n'entrave pas la réflexion philosophique, et plusieurs œuvres paraissent pendant ces années. C'est le cas de *Logica* en 1905, de *Ciò ch'è vivo e ciò ch'è morto nella filosofia di Hegel* en 1906, de

---

<sup>36</sup> *Op. cit.*, p.41.

*Filosofia del diritto come Economica* en 1907, de *Filosofia della pratica* en 1908, d'une nouvelle édition plus développée de *Logica* en 1909. En 1910 ce sera *Problemi di Estetica*, en 1911 une monographie sur Vico, en 1912 les premiers mémoires de *Teoria della storiografia*, en 1913 il y a les autres sur le même sujet et le *Breviario di Estetica*. Comme nous pouvons le voir, le philosophe travaille à un rythme extrêmement soutenu. Ces années sont définies par l'écrivain comme les plus fertiles de sa vie. Il dit de cette période heureuse et prolifique :

*... c'est la sortie des angoisses de la période précédente, la résolution de mes conflits intérieurs, l'obtention d'une tranquillité. Je n'entends pas plaisir et repos, mais fatigue et travail harmonieux, sans discontinuer, et avec de l'assurance. Et je n'entends pas non plus avoir coupé en deux le processus de l'apprendre et du produire, comme si avant j'avais appris et maintenant simplement je mettais en œuvre ce que j'ai appris. Parce que ce que vraiment il me semble avoir appris en rentrant dans cette période ce qu'est l'art d'apprendre ...*<sup>37</sup>

Comme nous l'avons vu, en 1906 Croce édite l'essai *Ciò che è vivo e ciò che è morto della filosofia di Hegel* qui résume ses longues études sur la pensée de Hegel. Le principe de cet ouvrage, et des autres qui suivront sur le même sujet, c'est le dépassement de la triade Lieu, Nature, Esprit, pour arriver à la suprématie du seul Esprit.

L'Esprit devient ainsi la fondation du système philosophique de Croce ; les autres éléments ne sont qu'une création de l'Esprit, y compris la Nature qui, comme l'affirme le philosophe, n'est rien d'autre qu'un aspect de la même dialectique spirituelle. Croce a ainsi élaboré son propre système philosophique. Les œuvres qui le constituent seront publiées en Italie et à l'étranger en remportant de grands succès. Malgré cela, son âme reste profondément bouleversée, toujours sujette à une angoisse

---

<sup>37</sup> *Op. cit.*, p.44.

qui est désormais devenue existentielle. Le philosophe écrit à ce propos :

*... l'angoisse aiguë dont j'ai tellement souffert en ma jeunesse est désormais une angoisse chronique, et de sauvage et fière elle est devenue domestiquée et adoucie, parce que [...] j'en connais désormais les symptômes, le remède, l'évolution, et ainsi j'ai acquis le calme, que la maturité des années porte à ceux qui, bien entendu, ont travaillé pour mûrir.<sup>38</sup>*

Ainsi, même en esquissant en public une certaine tranquillité, Croce reste au fond de lui-même un homme extrêmement inquiet, et les événements qui bientôt se produiront dans le monde ne feront qu'accroître ce sentiment d'inquiétude.

#### **1.1.7. L'intérêt pour les écrivains contemporains**

Les années de *Critica* correspondent ainsi pour le philosophe au début d'une nouvelle période. Celle-ci est également caractérisée par un intérêt croissant à l'égard des auteurs qui lui étaient contemporains. Ainsi, parallèlement à la revue, trois collections sont éditées par l'historien. Il s'agit de la *Biblioteca di cultura moderna*, des *Classici della filosofia moderna*, toutes deux fondées en 1907, et des *Scrittori d'Italia* fondée en 1910. Ce sont des œuvres qui ont joué un rôle très important dans le monde culturel de l'époque, car on pouvait y trouver des informations sur les auteurs italiens et étrangers les plus récents.

Quand Croce décide d'assumer la direction de la *Biblioteca di cultura moderna*, il se fixe trois buts : donner à tous ceux qui avaient des idées intéressantes à proposer, mêmes aux plus jeunes et aux débutants, la possibilité d'écrire des contributions dans n'importe quel domaine de la culture ; rendre accessible les meilleures œuvres qui

---

<sup>38</sup> *Op. cit.*, p.69.

étaient produites à l'étranger, même sur d'autres continents ; faire connaître des écrivains de l'Italie méridionale qui étaient peu connus à cause du manque d'éditeurs, comme Vittorio Imbriani, Bertrando Spaventa, Francesco De Sanctis. En ce qui concerne les *Classici della filosofia moderna*, le but de Croce dans cette œuvre co-dirigée par Gentile, est de faire connaître les écrits qui ont été publiés en Europe depuis la Renaissance, entre autres ceux de Hegel. La direction de *Scrittori d'Italia* est confiée à Fausto Nicolini. La préoccupation du philosophe est de rendre ces volumes facilement consultables et, à cette fin, il préfère les références historiques aux références philologiques. Il demande aussi que les poètes choisis soient les meilleurs, ou bien qu'ils aient au moins laissé une empreinte culturelle ou témoigné des courants culturels de leur époque. Les plus grandes nouveautés toutefois concernent les auteurs de prose. En ce cas Croce conseille à Nicolini de ne pas choisir uniquement les auteurs d'œuvres littéraires, mais aussi ceux qui ont écrit des traités économiques, philosophiques, historiques. En somme il reconnaît la possibilité de considérer comme œuvres littéraires toutes celles qui avaient marqué, de quelque manière que ce soit, la culture italienne. Cette légitimité donnée aux œuvres qui ne contiennent pas des arguments strictement littéraires est une nouveauté pour l'époque. Le choix est encore plus important si l'on pense que ce débat a existé jusqu'à une époque très récente. Les trois collections, avec leurs spécificités et leurs objectifs, témoignent de la grande ouverture d'esprit de Croce et de l'importance que son œuvre a eu dans le monde culturel italien. Il a donné aux jeunes la possibilité de mieux connaître les auteurs italiens contemporains, il leur a aussi permis d'avoir un regard d'ensemble sur les œuvres étrangères. Il s'agit d'un grand enseignement et d'un encouragement à dépasser les limites nationales. L'importance de l'œuvre de Croce dans l'éducation des jeunes a d'ailleurs été reconnue même par des historiens hostiles à l'historien. C'est le cas de Denis Mac Smith qui, même en imputant à Croce la plupart des malheurs arrivés à l'Italie pendant les années en question, y compris la responsabilité de la montée au pouvoir du fascisme, affirme quand même que :

... ses attaques contre les modes courantes, du marxisme à D'Annunzio<sup>39</sup>, donnèrent une nouvelle vie dans la pensée italienne. Croce n'eut jamais une carrière académique et toutefois son influence dans le monde de la culture fut énorme. La beauté de son style, l'universalité de ses intérêts et la force de ses idées lui permirent d'être lu et discuté par tout le public cultivé, et il se retrouva à devenir une sorte d'antiPape laïque, de roi-philosophe sans couronne.<sup>40</sup>

Cet historien porte également son attention sur le binôme Croce-Gentile et sur l'importance de leur production avant que le fascisme ne les sépare. Ainsi il écrit que Giovanni Gentile tendait plus que Croce à être un philosophe pur, et eut peut-être une plus large suite dans les écoles et les universités ; mais jusqu'à ce que le fascisme ne divise ces deux hommes, le respect pour les valeurs spirituelles qui les rapprochent s'introduit dans le système éducatif italien, en influençant ainsi les idées des personnes cultivées sur une quantité de sujets.

### **1.1.8. La course aux colonies : prélude à la Première Guerre mondiale**

Dans les dernières décennies du dix-neuvième siècle, les rivalités entre les états

---

<sup>39</sup> Gabriele D'Annunzio (1863 – 1938) : écrivain, principal représentant du décadentisme italien, héros de la Première Guerre mondiale, il soutient le fascisme à ses débuts et s'en éloigne par la suite. La critique littéraire voit très vite en lui un enfant prodige. Son premier roman, *Il Piacere* (*Le Plaisir* traduit en français sous le titre de *L'enfant de volupté*), paru en 1889, est suivi en 1891 par *L'Innocente* (traduit en français sous le titre *L'Intrus*, puis *L'Innocent*) et *Giovanni Episcopo* en 1892. Ces trois romans font une forte impression sur le public. *L'Innocente* est encensé par les critiques littéraires étrangers. En 1897, il est élu à la Chambre des députés pour un mandat de trois ans. Il y siège parmi les indépendants. Peu après le déclenchement de la Première Guerre mondiale, il fait de nombreux discours publics en faveur de l'entrée en guerre de l'Italie dans le camp allié. D'Annunzio s'engage volontairement dans l'aviation, et perd l'usage d'un œil dans un accident de vol. La Première Guerre mondiale renforce ses idées nationalistes et irrédentistes, et il fait ouvertement campagne pour que l'Italie devienne une puissance européenne de premier plan. Aventurier, il s'empare notamment de la ville de Rijeka (*Fiume* en italien) qu'il offre à l'État italien, chassant les troupes d'occupation alliées (Français, Américains et Britanniques). Après l'affaire de Fiume, il se retire dans sa maison du lac de Garde. Mussolini lui accorde des funérailles nationales après son décès, survenu le 1<sup>er</sup> mars 1938 à la suite d'une hémorragie cérébrale, dans sa demeure de Gardone Riviera.

<sup>40</sup> D. Mac Smith, *Storia d'Italia 1861/1958*, Laterza, Bari, 1959, p.393.



européens et les désirs d'expansion territoriale déclenchent une course frénétique à l'acquisition de colonies, en particulier en Afrique et en Asie. Ces territoires d'outre-mer deviennent l'endroit où les tensions internationales se déchaînent et les conflits qui y explosent préfigurent le jeu stratégique de la Première Guerre mondiale. Au milieu de tout cela, l'Italie essaye aussi de construire son empire colonial. Le pays vient d'être unifié et cherche une place internationale. A l'intérieur, les structures administratives sont fragiles et les tensions sociales prennent de plus en plus d'ampleur. L'aventure coloniale se présente comme un détournement des problèmes sociaux et, en même temps, comme une possibilité d'acquérir une position de prestige parmi les autres puissances. L'Italie se lance ainsi dans la conquête de l'Ethiopie, qui n'est pas destinée à aboutir, et qui rendra la situation interne encore plus compliquée.

La politique coloniale, menée par Francesco Crispi<sup>41</sup>, se conclut par un grand échec. L'armée italienne subit une première défaite à Dogali en 1887, et est définitivement battue à Adoua le 1er mars 1896. Les séquelles de cette défaite sont tellement importantes que Crispi est contraint à présenter sa démission. Entre temps à l'intérieur du pays, les tensions s'accroissent et dégénèrent en révoltes réprimées dans le sang.

Au début du vingtième siècle, cette période de fort autoritarisme connaît un tournant avec le nouveau roi, Victor Emmanuel III, et avec le nouveau président du conseil, Giovanni Giolitti<sup>42</sup> qui se montrent plus ouverts aux réformes politiques et aux

<sup>41</sup> Francesco Crispi (1819 – 1901) : homme d'État italien du Royaume d'Italie, il participe au soulèvement de 1848-49 dans le royaume des Deux-Siciles puis à sa conquête avec Garibaldi en 1860. Il devient ministre de l'Intérieur et des Finances dans le nouveau gouvernement sicilien, puis député républicain de Palerme en 1861, mais en 1864, il décide de rallier la monarchie. En 1876, il est élu président de la Chambre des députés. En décembre 1877, Depretis l'appelle dans son ministère au poste de ministre de l'Intérieur jusqu'en mars 1878. Il est aussi connu pour avoir fait usage de la politique du transformisme initié par Depretis.

Redevenu député, Crispi critique la politique de Depretis, mais en 1887, celui-ci doit le rappeler au ministère de l'Intérieur. En janvier 1887, Crispi est nommé président du Conseil des ministres. Il le restera jusqu'au 31 janvier 1891. Il accentue la politique coloniale de l'Italie en Afrique. Après l'intermède du gouvernement Giovanni Giolitti, il reprend le 15 décembre 1893 la direction du gouvernement, qu'il conserve jusqu'à sa démission suite au désastre de la bataille d'Adoua en mars 1896. Il démissionne également de son poste de député, mais il est réélu à Palerme en 1898. Crispi a dominé la dernière décennie du 19<sup>e</sup> siècle en Italie. Surtout, nombre de ses idées ainsi que son style de gouvernement en font l'un des inspirateurs de Mussolini.

<sup>42</sup> Giovanni Giolitti (1842 – 1928) : homme politique italien, Président du Conseil à cinq reprises entre 1892 et 1921. Homme fort de l'Italie dans les années précédant la Première Guerre mondiale, il symbolise l'accès au pouvoir de la génération qui n'a pas pris part au *Risorgimento*. En 1882, il est élu député de Coni (Piémont), il siège à la gauche constitutionnelle. Il commence alors une carrière ministérielle. Il est un praticien du "transformisme politique". Il pratique le clientélisme, la corruption et les pressions électorales. En 1889-1890 il devient ministre des finances dans le cabinet Crispi qu'il quitte après un désaccord sur les économies à réaliser.

exigences des différentes classes sociales. Giolitti essaie aussi de mettre en place une politique d'expansion coloniale en Afrique. Ce sont surtout les entrepreneurs en quête d'avantages économiques qui alimentent cette politique. Elle est toutefois vue de manière positive par d'autres catégories sociales et politiques. En particulier, les opposants du Parti Socialiste pensent que la Libye pourra être utilisée comme colonie de peuplement en "absorbant" ainsi la population en excès dans la Péninsule. Cette situation aurait permis, selon eux, de résoudre une partie des difficultés économiques, et d'arriver à faire face à un des problèmes endémiques de l'Italie : le surpeuplement. Ainsi, en 1911, l'Italie envahit la Libye qui a été peinte par la propagande officielle comme un Eldorado. Les conditions réelles du pays sont très différentes et, comme l'affirme Mac Smith, si les paysans de l'Italie méridionale avaient été mis au courant des conditions effectives, ils n'y seraient sûrement pas allés, car il s'agissait d'une terre bien plus aride et improductive que celle où ils étaient nés. En réalité ce que le gouvernement cherche est surtout une revanche après les défaites brûlantes de Dogali et Adua. Ainsi il se lance dans la conquête du territoire qui appartient à la Turquie. Le pays est effectivement conquis, mais avec une grande dépense d'argent public qui ne permet pas une amélioration de la situation économique.

Cet événement est particulièrement important pour la manière dont il façonne les consciences des italiens. En effet il galvanise la population civile et lui fait rêver de plus en plus d'un Empire colonial. A la différence des guerres du *Risorgimento*, l'Italie ne se bat, cette fois, pas pour sa propre indépendance, mais il s'agit d'un acte de prévarication sur un territoire appartenant à une autre nation, et, en plus, dont la population est sans défense. Elle habitue les consciences à l'utilisation de la force dans les querelles entre états européens, et à l'irrespect des Traités internationaux.

---

En mai 1892, le roi le nomme Président du conseil des ministres et ministre de l'Intérieur. Il doit se retirer en novembre 1893, après des accusations de corruption lors du Scandale de la Banca Romana : il a fait nommer sénateur le directeur de la Banca Romana, qui finance sa vie politique. Son départ sanctionne aussi son échec à réprimer l'agitation des fasci de travailleurs en Sicile. De 1901 à 1903, il est le ministre de l'Intérieur du cabinet Giuseppe Zanardelli. Dans les dix années qui suivent il est constamment au pouvoir, comme président du Conseil de novembre 1903 à mars 1905, de mai 1906 à décembre 1909, d'avril 1911 à mars 1914 cumulant également le poste de ministre de l'Intérieur. Au début de la Première Guerre mondiale, Giolitti se fait l'avocat de la neutralité italienne. Après la guerre, il est de nouveau président du Conseil de juin 1920 à juin 1921. Il ne parvient pas à faire face aux troubles sociaux qui agitent l'Italie. Aussi se rapproche-t-il de Benito Mussolini, qu'il pousse vers le pouvoir. Cependant il refuse de figurer sur les listes de députés créées autour du parti fasciste. En 1928, il passe dans l'opposition au régime qui vient de créer un nouveau type de représentation politique : le parlement corporatiste.

### 1.1.9. L'intellectuel face au premier conflit mondial

L'éclatement de la Première Guerre mondiale ne surprend pas le philosophe. Il dit à ce propos qu'elle était dans l'air depuis quarante ans. Dans la Péninsule, cet événement plonge l'opinion publique dans un débat enflammé entre les partisans de l'entrée en guerre, les *interventisti*, et les *neutralisti*, qui préfèrent que le pays s'en abstienne. L'Italie fait d'ailleurs partie de la Triple Alliance et devrait intervenir aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche. L'historien fait partie des *neutralisti* et défend la thèse selon laquelle la participation de l'Italie à la guerre est prématurée. Ses écrits révèlent son horreur pour ce conflit qui se présente avec des dimensions nouvelles dans l'histoire. Il redoute aussi la perte de la conscience morale qui pourrait frapper l'Europe à la suite d'une guerre aussi sanglante. Il sent que l'entrée de son pays dans la fournaise est inévitable, mais se bat pour qu'il n'y rentre pas trop tôt, en n'y étant pas préparé. Ainsi, depuis les pages de *Critica* il tonne contre la participation de l'Italie. Toujours dans ce but, il fait valoir sa parole en tenant plusieurs discours publics. Le 8 avril 1915, quand son pays est désormais sur le point d'entrer en guerre, il écrit dans son cahier personnel:

*... autour de moi rugit la guerre qui probablement investira aussi l'Italie ; et cette guerre grandiose, et encore obscure dans ses déroulements et dans ses tendances cachées, cette guerre qui pourra être suivie par une agitation générale ou par une profonde torpeur, on ne peut pas prévoir quelles difficultés elle nous réservera dans le futur proche et quelles tâches elle nous donnera à accomplir. Mon âme reste suspendue ; et son image, projetée dans le futur, apparaît bouleversée comme celle qui est réfléchi sur la surface d'une eau démontée.<sup>43</sup>*

Il se rend en effet compte que, cette fois, le conflit présente des dimensions nouvelles

---

<sup>43</sup> B. Croce, *Contributo alla critica di me stesso*, (dir. Giuseppe Galasso), Adelphi, Milan, 1989 p.70.

dans l'Histoire, et redoute l'accoutumance à la cruauté et à la déshumanisation. Malgré cela, il est un homme fidèle à l'idéologie *risorgimentale*, et il est ainsi prêt à accepter le choix de son pays. Ainsi, au premier coup de canon, il arrête toute polémique. Il écrit à ce propos :

*Quant aux hommes, leur devoir et leur intérêt est de se battre pour leur pays,  
pour le côté de la barricade où l'histoire les a placés.*<sup>44</sup>

Toutefois l'acceptation de Croce n'est pas un acte de résignation passive, et il continuera à faire entendre sa voix, en affirmant que l'idée d'une guerre rapide est fallacieuse et en condamnant les pressions du gouvernement sur un parlement encore irrésolu. Dès lors, Croce suit les événements de la guerre en s'associant au destin de son pays. Quand la défaite de Caporetto en octobre 1917<sup>45</sup> dévoile aux italiens la vraie nature du conflit, il répond à ceux qui lui font remarquer le bien-fondé de ses mises en garde, que les discussions appartiennent au passé et que la critique des événements est réservée à l'Histoire. Il ne s'agit plus désormais que de contribuer à la victoire de la meilleure manière possible.

Pour Croce, en tant qu'historien et philosophe, contribuer à la victoire signifie chercher la vérité cachée par la rhétorique de guerre et combattre certains scientifiques qui falsifient la vérité parce qu'ils sont au service du parti politique au pouvoir. Comme le fait remarquer Fausto Nicolini, cette recherche est axée sur trois points fondamentaux. Il s'agit avant tout de défendre l'histoire, la philosophie, la science, l'art, en somme le patrimoine intellectuel et moral commun aux différents peuples européens qui risque maintenant d'être compromis par l'état général d'hostilité. Par la suite il s'agit de combattre la tendance de certains hommes de science à fausser la

---

<sup>44</sup> S. Romano, *La philosophie comme histoire de la liberté, contre le positivisme*, Editions du Seuil, Paris, 1983 (textes choisis), p.21.

<sup>45</sup> Il s'agit de l'une de plus grandes défaites subies par l'armée italienne. Les soldats italiens n'arrivent pas à contrecarrer l'offensive ennemie et battent en retraite pendant des kilomètres. Les pertes humaines sont aussi très importantes.

vérité avec le prétexte de servir la patrie ou le parti. Le troisième objectif que l'historien se donne est la défense du principe de force et puissance contre ce qu'il appelle une conception *tribunalizia*<sup>46</sup> de la politique. Ainsi Croce défend les philosophes et écrivains comme Kant et Goethe, et les compositeurs, comme Beethoven et Wagner. Ces hommes étaient en effet devenus des bêtes noires et la culture officielle s'était dépêchée de les clouer au pilori dans le cadre de la diabolisation de l'ennemi.

Cette recherche du vrai suscite une forte réaction de la part des fidèles du régime, et à partir de ce moment, Croce sera un intellectuel gênant à cause de son activité qui dénonce les mensonges du pouvoir politique. Malgré le scandale que ses opinions ont déclenché, il continue à travailler assidûment en défendant, dans ses écrits, le principe de l'état comme force intellectuelle et morale, et de l'indépendance de l'homme de culture qui doit exercer son office au-dessus de toute querelle politique et de tout intérêt national. Ce choix de défendre la culture allemande coûtera d'ailleurs cher au philosophe, car plusieurs années plus tard certains critiques y verront une idéalisation de ce pays et un signe précurseur de l'orientation politique que Mussolini aurait envers cette nation. Croce, en réalité, défend la culture dont ce pays a été porteur tout au long du dix-neuvième siècle, et s'oppose au processus de refus de l'autre et de sa culture, qui peut se produire pendant les guerres. Cette volonté répondait au principe soutenu par Croce que l'homme de science, s'il veut vraiment faire du bien à sa patrie, doit être *super partes*.

#### **1.1.10. La défaite de Caporetto et la fin de la Grande Guerre**

Le 24 octobre 1917 se produit sur les champs de bataille ce que les historiens français appellent la Déroute de Caporetto. L'événement, que les historiens italiens préfèrent définir comme la Défaite de Caporetto, est l'un des plus importants du premier conflit mondial. Ce jour-là les armées autrichienne et allemande défoncent la

---

<sup>46</sup> *Tribunalizia* : qui suit les règles des Tribunaux.

ligne de front située près de l'Isonzo, contraignant ainsi l'armée italienne à battre en retraite jusqu'au Piave. Il s'agit d'un événement appelé à marquer les consciences, d'autant plus que le recul s'est effectué dans le chaos et la panique générale. En Italie, les répercussions politiques ne tardent pas à se faire sentir car, comme on l'a vu, une large partie de l'opinion publique n'était pas favorable à l'intervention.

Cet échec semble démontrer le bien fondé des mises en garde des *neutralisti* et ouvre à nouveau le débat sur la question de la participation à la Grande Guerre. Au milieu du marasme général, Croce réagit de manière sereine à cette situation. En effet, loin de pointer du doigt ceux qui avaient été responsables de l'entrée en guerre de l'Italie, il fait observer qu'il est inutile de regarder en arrière et qu'il faut maintenant faire son possible pour dépasser ce moment critique. Il avoue à ses proches avoir même eu de la peine pour cet épisode déshonorant, et qui, de plus, avait démontré l'impréparation et l'inefficacité de l'armée italienne.

Ainsi, dans les jours suivant la défaite, dans l'article *Parole di un italiano*, publié dans le *Giornale d'Italia*, il élève sa voix contre la fausse rhétorique de guerre dont les effets néfastes sont désormais visibles aux yeux de tous les italiens. A travers ces pages, l'écrivain incite ses compatriotes à résister,<sup>47</sup> à riposter et à repousser à nouveau l'armée ennemie. Cette catastrophe militaire semble avoir permis au lettré de s'approprier définitivement cette guerre. De plus, il en profite pour souligner que maintenant l'armée italienne a une plus grande responsabilité dans la guerre, et qu'elle devra compter sur ses propres forces car les circonstances internationales ne sont plus favorables.

Entre temps la Grande Guerre touche à sa fin ; la victoire de Caporetto est éphémère, les autrichiens et les allemands n'arrivent pas à garder le territoire occupé. En août 1918 les allemands sont battus à Amiens ; en peu de temps tous leurs alliés cèdent. En septembre la Bulgarie demande l'armistice, en octobre c'est le tour de la Turquie, le 4 novembre 1918 l'Autriche fait de même. En Allemagne une série de révoltes militaires, puis ouvrières, qui éclatent à Berlin et à Munich, contraignent Guillaume II à abdiquer ; le 11 novembre 1918 ce pays est aussi contraint à cesser les

---

<sup>47</sup> Entretiens de nombreux renforts ont été envoyés au front.

hostilités. La Grande Guerre est ainsi arrivée à sa conclusion.

L'événement suscite une grande euphorie, mais Croce, en désaccord avec l'enthousiasme général, pointe du doigt les plaies avec lesquelles l'Italie est sortie du conflit, et essaie d'attirer l'attention sur le danger que ces blessures peuvent représenter pour l'avenir du pays. Son sentiment de joie est parcouru d'un frisson d'inquiétude, l'avenir se présente comme un ciel dans lequel avancent de gros nuages pleins de pluie. Le philosophe écrit :

*... l'intensité mineure de ma joie est due au fait qu'il s'agit de joie et donc, en même temps, d'une sollicitude pensive pour les nouvelles difficultés, pour les nouveaux problèmes qui dérivent de cette nouvelle situation, pour les nouvelles tâches qui mûrissent en elle [...]. Notre Italie sort de cette guerre comme d'une grave et mortelle maladie, avec des plaies ouvertes, avec des faiblesses dangereuses dans sa chair...<sup>48</sup>*

Dans ce premier après-guerre, Croce est aussi préoccupé par la situation internationale. Cette guerre a en effet mené à la disparition des Empires Centraux. Ainsi les équilibres géostratégiques traditionnels sont complètement altérés. La nouvelle configuration politique de l'Europe suscite la méfiance du philosophe qui craint la précarité du nouvel équilibre. Il affirme à ce sujet :

*... et de grands empires qui avaient pendant des siècles rassemblé et discipliné les peuples d'une grande partie de l'Europe, et avaient dirigé leurs études vers l'évolution de la pensée, de la civilisation et du progrès humain, se sont écroulés ; de grands empires riches en mémoire et en gloire. Toute personne d'âme noble ne peut*

---

<sup>48</sup> Il s'agit de l'une de plus grandes défaites subies par l'armée italienne. Les soldats italiens n'arrivent pas à contrecarrer l'offensive ennemie et battent en retraite pendant des kilomètres. Les pertes humaines sont aussi très importantes.

*que ressentir un sentiment de révérence devant l'accomplissement inexorable du destin historique qui brise et dissipe les états et les individus pour créer de nouvelles formes de vie.*<sup>49</sup>

### **1.1.11. Au lendemain de la Grande Guerre : le traité de Versailles**

En janvier 1919 les pays vainqueurs se retrouvent à Paris pour négocier les conditions de paix à imposer à l'Allemagne. Croce demande à cette occasion que la paix ne soit pas trop punitive envers ce pays. L'historien est en effet persuadé que des conditions trop humiliantes imposées à l'Allemagne ne feraient qu'accroître la haine de ce pays envers les autres. De plus, cette situation rendrait impossible la réconciliation entre les états européens, et pourrait être la source d'un nouveau conflit.

Les négociations de paix ont comme base le programme du président américain Woodrow Wilson. Il s'agissait des quatorze points qui devaient entraîner la mise en place d'un nouvel ordre international et donner une nouvelle configuration à l'Europe. Le but était surtout d'éviter le recours à la Guerre dans les contentieux entre les états à travers la création d'une structure supranationale. Cependant, c'est surtout la crainte historique de la France envers l'Allemagne qui prévaut pendant les négociations de Paris. La France soumet ses partenaires à de fortes pressions pour que la paix soit punitive et détruise économiquement et militairement son voisin. Ainsi, à l'issue de la conférence, l'Allemagne doit restituer l'Alsace et la Lorraine, elle doit aussi céder à la Pologne le "couloir de Dantzig" qui coupe la Prusse en deux morceaux. De plus, l'Allemagne perd toutes ses colonies, doit démobiliser son armée, et se voit imposer une indemnité de guerre très élevée. Le pays est ainsi condamné au *krach* économique qui s'ajoute à l'amertume de la défaite militaire. Le scénario qui se présente est celui, catastrophique, que l'auteur aurait voulu éviter. Dans les écrits de ces années, Croce dénonce cette situation. Il stigmatise cette paix humiliante et, selon lui, injuste, et s'inquiète pour l'avenir.

---

<sup>49</sup> *Op. cit.*, p.290.



Ce qui frappe l'historien est tout d'abord la nature rancunière des sanctions imposées à l'Allemagne. Il était en effet opposé à ce système dans le fonctionnement des états. En outre, la solidarité et la coopération entre les pays européens étaient pour lui des valeurs importantes, au delà de la parenthèse de la Guerre. Il se rend compte que la dureté des sanctions imposées à l'Allemagne ne permettra pas à ce pays de s'extraire de sa condition de détresse, et alimentera le sentiment de revanche de ce peuple. Il avait toujours prôné, et le fera aussi par la suite, le respect du peuple vaincu. Ainsi il affirme qu'il faut :

*... éviter de s'en prendre à l'ennemi vaincu dans sa fierté ou d'infliger un coup mortel à l'estime qu'il a de soi.<sup>50</sup>*

Dans les écrits des années qui suivent la Guerre, l'historien, dressant le constat des pertes humaines que le conflit a provoquées, met sur le même plan son peuple et le peuple vaincu. Ainsi il exprime son désarroi pour les jeunes vies qui ont été emportées d'un côté comme de l'autre.<sup>51</sup> Il affirme aussi que sa douleur est encore plus forte pour le peuple vaincu, car cet immense sacrifice humain n'a pas permis d'assurer la victoire. Dans ces écrits, l'adversaire n'est jamais un ennemi, il est tout simplement un homme qui vit et sent de la même manière que les autres, et que le destin a placé de l'autre côté de la barricade. Croce se rapproche des souffrances des peuples vaincus et décrit leurs angoisses avec grande délicatesse et attention.

Il s'agit d'une réflexion très importante qui, une fois de plus, dissocie Croce de son environnement, et fait de lui un Européen avant l'heure. En essayant d'attirer l'attention sur les souffrances des peuples ennemis, l'intellectuel s'oppose à ce nationalisme exacerbé que la Première Guerre mondiale avait laissé en héritage aux peuples européens. Ce même nationalisme, qui prend avec le temps des aspects

---

<sup>50</sup> *Op. cit.*, p.106.

<sup>51</sup> Nous aurons l'occasion de revenir sur cette thématique dans la partie dédiée aux interrelations entre Croce et le premier conflit mondial.

inquiétants, finit par nier l'humanité de tout adversaire : politique et idéologique, ouvrant ainsi la voie aux aberrations de la Deuxième Guerre mondiale.

### 1.1.12. L'entre-deux-guerres

Au lendemain du premier conflit mondial, Croce ne se fait pas d'illusions et, en écrivant à son ami Karl Vossler,<sup>52</sup> il exprime sa crainte que les années futures puissent être tristes pour tout le monde. Malgré cela il continue son œuvre intellectuelle et politique. En 1920 il devient ministre de l'éducation nationale dans le gouvernement de Giolitti. Sa tâche principale est la réforme de la *scuola media*,<sup>53</sup> demandée fortement par les *popolari*<sup>54</sup> de Luigi Sturzo.<sup>55</sup> Il s'y dédie avec application et scrupule car, comme il l'affirme, c'est pour lui une sorte de service militaire compensatoire, par rapport à tous ceux qui, pendant la guerre, ont servi de chair à canon.

Pendant ces années, exerçant sa fonction de ministre, Croce fait valoir le principe de la laïcité de l'état et s'oppose à l'institution de l'enseignement de la religion dans les écoles. Il se bat aussi pour l'institution d'un examen d'état qui régisse l'accès à l'Université. C'est dans l'accomplissement de cette tâche que le surprend l'avènement du fascisme.

Ce mouvement jaillit sur la scène politique avec grand fracas. Il est caractérisé par un nationalisme féroce et par la volonté de récupérer les territoires du nord-est de la Péninsule, dans l'actuelle Croatie. Il s'agit d'un aspect important car cette volonté

---

<sup>52</sup> Karl Vossler (1872 – 1949) : universitaire allemand, philologue romaniste. Considéré comme le promoteur de " l'école de linguistique idéaliste " qui cherche à étudier ensemble l'évolution de la dimension morphologique (correction grammaticale et lexicale) et artistique (qualité littéraire et poétique) de la langue, son œuvre est un travail comparatiste de grande valeur portant sur les œuvres et les mouvements littéraires, au sein des aires linguistiques romanes (Italie, France, Provence, Espagne). Sa méthode consiste à resituer le sujet parlant dans son contexte sociologique historique, ce qui en fait un des fondateurs de la sociologie comparative historique. Il s'intéressait également à la pensée italienne contemporaine, subissant notamment l'influence de Croce.

<sup>53</sup> *Scuola Media* : Collège.

<sup>54</sup> *Popolari* : Membres du parti populaire.

<sup>55</sup> Luigi Sturzo (1871-1959) était un prêtre catholique et un homme politique italien. L'activité de Sturzo a tourné autour d'une question fondamentale : permettre l'expression des catholiques en politique et offrir une alternative catholique et sociale au mouvement ouvrier et socialiste. A cette fin il avait fondé en 1918 le parti populaire italien. Au cours des années vingt, en raison de son opposition au fascisme, il est contraint à l'exil. Voir à son sujet : Guccione E., *Luigi Sturzo*, Palerme : Flaccovio, 2010

avait été à la base du processus du *Risorgimento*. De plus, Benito Mussolini se proposait d'apporter du calme dans un climat politique incandescent et à l'intérieur d'un pays bouleversé par les agitations sociales. Cela fait que Croce, dans un premier temps, voit de manière assez favorable ce parti et son stratège.

Pour mieux expliquer cette situation, il faudrait à présent s'attarder sur les conditions politiques et sociales de l'Italie pendant les années en question. Comme nous l'avons vu, le pays était sorti gagnant du conflit. Cependant, la victoire avait coûté énormément, et au niveau économique, et au niveau des pertes humaines. Ce grand sacrifice avait rapporté très peu, car non seulement les conquêtes territoriales avaient été moins importantes que ce qui avait été prévu, mais l'état des finances et de l'économie était catastrophique. Le spectre des grèves et des révoltes sociales, partiellement exorcisé pendant les années de conflit, se présente à nouveau avec une puissance accrue car, de plus, les promesses de redistribution des terres faites aux soldats n'avaient pas été tenues. Le pays présente en cette phase des problèmes de toute sorte : l'agriculture est improductive car les terrains ont été abandonnés pendant trop longtemps, les usines, qui avaient produit jusque là du matériel militaire, n'arrivent pas à se reconvertir à une économie civile. De plus, le budget de l'état est en grand déficit et l'économie s'écroule sous les coups d'une forte inflation (la lire a perdu presque la moitié de sa valeur par rapport à 1914). Le résultat est un nationalisme exaspéré autour duquel se retrouvent les masses, et qui rend la situation politique et sociale encore plus difficile à gérer.

C'est pendant ces années que se forge dans la Péninsule le mythe de la victoire mutilée par rapport aux territoires qui n'avaient pas été récupérés. Cette expression avait d'ailleurs été créée par D'Annunzio. Il s'agit d'un aventurier charismatique destiné à avoir un rôle de plus en plus important dans les années à venir, en particulier au service du fascisme. Les mises en garde de Croce semblent donc bien fondées. En 1919 ce poète occupe la ville de Rijeka (Fiume pour les italiens) située en Croatie. L'entreprise est destinée à attirer l'attention sur cette question et à démontrer la volonté de l'Italie de continuer sa lutte pour les territoires *irredenti*.<sup>56</sup> Ainsi, en guidant

---

<sup>56</sup> *Irredenti* : de l'irrédentisme, doctrine politique italienne énoncée en 1870, qui revendiquait l'annexion de l'ensemble des territoires de langue italienne, ou supposés tels.

une armée de mercenaires, D'Annunzio occupe la ville qui était sous contrôle international ; il la déclare italienne et forme un Gouvernement autonome avec l'appui de la population locale d'origine italienne. Le coup de force n'aura pas de succès immédiat, mais les conséquences psychologiques et politiques seront importantes par la suite, et le fascisme saura se l'approprier. L'occupation de Fiume dure une année, à la suite du refus catégorique de D'Annunzio d'abandonner la ville, malgré l'accord que Giolitti avait signé avec le Gouvernement des serbes, des croates et des slovènes. Le poète et son armée seront évacués par la force.

Il est maintenant intéressant de voir quel a été le comportement de Croce par rapport à l'insubordination qui caractérise cette période, car une grève avait éclaté dans son propre ministère. Le philosophe pourrait être défini de nos jours comme un réformiste. Il ne niait pas aux classes moins aisées la possibilité de gravir l'échelle sociale, mais il excluait que cela puisse se faire à travers une révolution. Ainsi, Croce n'hésitait pas à sanctionner les grévistes en recourant même, dans les cas plus graves, au licenciement.

### 1.1.13. L'avènement du fascisme

Entre 1919 et 1920 on constate en Italie une accentuation des problèmes économiques et des désordres sociaux. Ce qu'on définit comme le *biennio rosso*<sup>57</sup> est caractérisé par une longue série de grèves, d'occupation d'usines et d'agitation politique. Durant l'été 1919, dans les plus grandes villes italiennes éclatent des émeutes liées aux prix élevés des denrées alimentaires, et dans les campagnes se produisent des phénomènes d'occupation abusive des terres, surtout de la part de rescapés de la guerre. Ces événements sont encore plus importants dans les zones de la *pianura padana (plaine padane)* où historiquement il y eut une présence importante des mouvements anarchistes, et où les travailleurs saisonniers de l'agriculture sont

---

<sup>57</sup> *Biennio rosso* : « les deux années rouges », période pendant laquelle se produisirent, surtout en Italie du Nord, des mobilisations paysannes, des manifestations d'ouvriers, des occupations de terrains et d'usines avec parfois des tentatives d'autogestion. Ces agitations furent accompagnées d'affrontements violents.

organisés par les syndicats. Il y a, dans cette région en particulier, la présence des *Leghe rosse*,<sup>58</sup> socialistes, et des *Leghe bianche*,<sup>59</sup> catholiques. Dans cette situation explosive Giovanni Giolitti, à la tête du gouvernement, essaie de rétablir l'ordre en cherchant l'appui des catholiques et en trouvant un compromis avec les socialistes. Ces deux forces avaient en effet gagné les élections de 1919. Les socialistes, toutefois, ne semblent pas être accessibles à la modération et, enflammés par la révolution russe, organisent des conseils d'ouvriers à la manière des soviets, en s'organisant pour auto-gérer la production des usines. Cette situation ne fait qu'accentuer les craintes de la bourgeoisie et des industriels qui ont peur d'une révolution communiste. D'autant plus que, sous l'emprise d'une si grande agitation sociale, les entrepreneurs avaient dû céder aux revendications salariales des ouvriers.

Benito Mussolini profite de cette situation. Il crée le *fascismo*, en 1919, qui pour le moment n'est pas encore un parti mais un simple mouvement. Ce mouvement, financé par les grands propriétaires terriens, les industriels et les entrepreneurs fait consensus aussi au sein de la classe moyenne et de tous ceux qui veulent rétablir un état d'ordre social. Organisé en milices paramilitaires, le fascisme a au début une fonction essentiellement répressive. Les escadrons de *camicie nere*<sup>60</sup> utilisent la violence pour réprimer les grèves et les rébellions si fréquentes en cette période. Si dans les campagnes l'œuvre des milices s'effectue à travers des expéditions punitives extrêmement violentes, elles agissent dans les villes surtout en tant que garantes de l'ordre. A cette fin, les chemises noires n'hésitent pas à se substituer aux chauffeurs de tramway en grève pour assurer le bon déroulement des transports en commun, ou bien à s'introduire dans les usines pour faire le travail des ouvriers grévistes, en assurant ainsi la continuité de l'activité productive. Dans cette situation, si une partie de la population voit dans les fascistes une bande de criminels capables d'actes exécrables, une autre partie ne tarde pas à les identifier comme les « hommes de la providence ».<sup>61</sup> Il faudrait maintenant se questionner sur ce que Benedetto Croce pense du fascisme et

---

<sup>58</sup> *Leghe rosse* : ligues rouges.

<sup>59</sup> *Leghe bianche* : ligues blanches.

<sup>60</sup> *camicie nere* : chemises noires.

<sup>61</sup> Uomini della Provvidenza.

de leur chef.

Dans cette première période Croce fait partie de ceux qui voient dans le fascisme une force positive, capable de ramener le pays à la normalité. Même en étant parfois en désaccord sur la méthode utilisée, le philosophe n'est pas opposé aux buts que Mussolini met en avant. De plus il croit que ce mouvement chaotique et violent pourra par la suite être domestiqué et, une fois dissous dans l'un des partis politiques traditionnels, il pourra être intégré à l'état de droit. Il s'agissait bien sûr d'un mauvais calcul. Toutefois, il faut remarquer que si Croce a été assez confiant sur la possibilité "d'appivoiser" ce mouvement (devenu entre-temps un parti), il a toujours regardé son chef avec une certaine méfiance.

Cependant, les relations entre Benedetto Croce et le fascisme en cette période historique sont extrêmement compliquées, et il faudrait s'attarder sur cette question.

#### **1.1.14. La relation entre Benedetto Croce et le fascisme**

Les relations entre Croce et le fascisme ont une grande importance. Pendant les années de dictature l'historien est le seul antifasciste qui jouit d'une certaine liberté d'expression et qui peut continuer à afficher ses idées sans être persécuté. On pourrait imaginer l'existence d'un accord entre le philosophe et le Duce mais aucune preuve peut justifier une situation de ce genre, d'ailleurs Croce et sa famille ont été eux-mêmes victimes de la violence fasciste. Si Croce a pu continuer à écrire et même à éditer certaines de ses œuvres en pleine dictature fasciste, c'est parce qu'il était un intellectuel mondialement reconnu et Mussolini ne pouvait pas le censurer avec la même facilité que les autres. De plus l'exemple de Croce pouvait être un atout pour le régime, car cela pouvait prouver qu'en Italie la liberté d'expression existait réellement. Cependant, des documents que nous avons pu trouver aux Archives d'état à Rome brisent les certitudes, et ouvrent la voie à certains doutes quant à ce possible pacte.

On ne peut cacher que dans un premier moment Croce ne s'est pas rendu compte du danger dont cette formation de milices para-militaires était porteuse. Le

fascisme était en outre favorable à la récupération des territoires du nord-est de la Péninsule. Cela induit en erreur même certains esprits parmi les plus attentifs de l'époque, ainsi que Croce qui y voit un prolongement des idéaux propres au *Risorgimento*. Il y avait aussi d'autres aspects, comme la garantie de l'ordre et de la discipline, qui portaient l'historien à voir ce parti d'un bon œil, car, selon lui, cette force politique était la seule capable à faire cesser l'anarchie générale qui régnait en Italie. Probablement la vraie nature de Benito Mussolini échappait à Croce, mais il est indéniable que le philosophe était au courant des méthodes peu orthodoxes avec lesquelles les milices fascistes dispensaient l'ordre et la discipline. L'inquiétude du philosophe par rapport à la tournure prise par les événements apparaît aussi dans ses conversations avec Gentile qui nous ont été référées par Nicolini, pendant lesquels Croce demande avec insistance quand la situation redeviendra normale et quand les violences cesseront. Son attitude attentiste est soulignée par Nicolini lorsqu'il écrit :

*... cela ne devrait pas étonner que, depuis le mois d'octobre 1922 jusqu'aux derniers mois du 1924, l'attitude qu'il a prise envers le fascisme était non pas [...] une opposition inflexible et ouverte, mais une posture d'attente. Une attente devenue en outre de moins en moins optimiste, au fur et à mesure que le fascisme déposait les atours trompeurs dans lesquels il s'était drapé devant les italiens...<sup>62</sup>*

Il y a pendant ces années une sorte d'incapacité de voir au fond des choses et de réaliser le danger des violences fascistes. Même à l'occasion des maltraitances physiques que les escadrons avaient infligées à l'intellectuel antifasciste Piero Gobetti<sup>63</sup> (le jeune était mort à la suite de ses blessures) le philosophe ne veut pas

<sup>62</sup> F. Nicolini, *Croce, La vita sociale della nuova Italia*, UTET, Torino, 1962, p.342.

<sup>63</sup> Piero Gobetti (1901-1926) : intellectuel libéral qui a créé de nombreuses revues. Sa pensée est proche des idéaux du *Risorgimento* de Carlo Cattaneo. Il a participé à la revue *Ordine Nuovo* d'Antonio Gramsci, avant de rompre avec lui en février 1922. L'assassinat de Matteotti l'incite à s'opposer frontalement au régime de Mussolini. Le 5 septembre 1924, Gobetti est victime d'une violente agression des *chemises noires* sur ordre personnel de *Duce*. Il projette à ce moment une révolution libérale. A cette fin, il constitue le réseau des *Amis de la révolution libérale*, mais sa revue est interdite, ainsi que toute son activité éditoriale. En 1925 il s'exile à Paris, où il meurt des séquelles de son agression. Il réfléchit à l'histoire italienne, et soutient que c'est le manque de

imaginer que le Duce est à l'origine de tout cela, et préfère croire que les milices en ont pris l'initiative toutes seules, à la suite d'un article que Gobetti avait fait publier.

Il y a aussi une autre circonstance qui, à tort, est considérée comme un indice de philo-fascisme de Croce. Il s'agit de la collaboration du philosophe au journal *Politica* fondé en 1918 et dirigé par Francesco Coppola et Alfredo Rocco, deux leaders nationalistes. Le second aura aussi un rôle important dans le futur régime. Comme l'affirme Rizzi, Antonio Gramsci et Denis Mac Smith ont vu en cette circonstance un rapprochement de Croce à l'idéologie fasciste. La situation est peut-être beaucoup plus simple. Elle est due tout simplement à l'amitié qui existait entre Croce et Coppola qui, de plus, étaient tous les deux originaires de Naples. En cette même période, lors d'un voyage en Allemagne, le philosophe exprime son admiration pour la république de Weimar et affirme qu'il n'aurait jamais pensé que les choses pouvaient si mal évoluer par la suite dans ce pays. Sûrement cet état d'âme était valable aussi par rapport à ce que l'auteur pensait de l'Italie, car il n'avait pas réalisé que le fascisme était une bête à l'appétit vorace dont la Péninsule ne se serait pas libérée très facilement. En 1920 l'auteur fait montre de cet optimisme peut-être exagéré en écrivant, dans une lettre à son ami Vossler les mots suivants :

*Tu verras qu'aussi les conditions politiques de l'Allemagne s'amélioreront. Les extrémistes de droite et de gauche ne peuvent pas passer à l'action et les modérés finiront par reprendre les rênes, comme cela semble se produire chez nous.*<sup>64</sup>

Cette première phase, que l'auteur lui-même définit comme la phase *romantica* du fascisme, est destinée à s'éroder lentement et à terminer lorsque, en 1924, l'assassinat

---

grandes réformes libérales après le *Risorgimento*, qui a entraîné la déception des masses, et a été à l'origine du phénomène fasciste. Ce qui a ouvert la voie au fascisme a été aussi, selon lui, l'absence d'une élite capable d'assumer ses responsabilités et de se transformer en véritable classe dirigeante, au lieu de se comporter en parasite comme cela a été le cas de la bourgeoisie italienne. Voir à son sujet Aliquò Mazzei F., *Piero Gobetti. Profilo di un rivoluzionario liberale*, Firenze : Pugliese, 2008

<sup>64</sup> E. Cutinelli-Réndina, *Carteggio Croce-Vossler 1899-1949*, Bibliopolis, Naples, 1991, p.265.



de Giacomo Matteotti<sup>65</sup> porte Croce à s'éloigner définitivement de ce parti politique et à le condamner fermement.

### 1.1.15. 1919-1924 : la montée et la consolidation du pouvoir fasciste

Malgré les violences commises par les chemises noires et la terreur qu'elles sèment dans les campagnes, pendant les élections de 1921 le fascisme n'obtient qu'une poignée de voix qui, cependant, lui permet d'entrer au Parlement. Entretemps le mouvement est devenu un véritable parti politique qui, toutefois, ne se sépare pas de ses milices paramilitaires. Celles-ci continuent à opérer dans l'illégalité, protégées par le gouvernement et la police. Son habile stratège a également modifié le programme et s'est déclaré favorable à la monarchie. Ainsi il acquiert les faveurs du roi Victor Emmanuel III et des hautes sphères militaires qui n'ont plus de motif d'arrêter sa course au pouvoir.

En 1922 les syndicats entreprennent une grève générale à laquelle participent plusieurs organisations et partis politiques en demandant le retour à la légalité. Cette situation se révèle une arme à double tranchant car Mussolini fait passer cette grève comme un début de révolution bolchevique en déclenchant les peurs et les angoisses des industriels, de la haute bourgeoisie et aussi des classes moyennes. Dans cette situation, les fascistes se présentent comme les "tuteurs" de l'ordre social, ainsi ils remplacent les grévistes dans leurs fonctions, mais cette fois-ci ils vont plus loin et en arrivent à commettre une série d'attaques et d'agressions contre les manifestants et contre le siège de journaux politiques adverses.

Si la nature violente de cette organisation politique est évidente, la prise de conscience de la classe politique libérale, à la tête du pays, tarde à arriver. Derrière cette indifférence face aux violences des escadrons il y a probablement plus qu'une

---

<sup>65</sup> Giacomo Matteotti (1885 – 1924) était un député socialiste italien. Son assassinat par un groupe fasciste et les événements qui suivirent sont considérés comme l'un des tournants majeurs du régime mussolinien vers une forme plus autoritaire de gouvernement. Voir à son sujet : Silvestri C., *Matteotti, Mussolini e il dramma italiano*, Rome : Ruffolo, 1947

simple incompréhension du phénomène. En effet, pendant ces années le Gouvernement italien manifeste une sorte de complaisance car, *de facto*, en ayant recours à ces méthodes si peu orthodoxes Mussolini éteint les éventuels foyers de révolution. La plupart des dirigeants libéraux croit que le fascisme est finalement le *male minore*<sup>66</sup> pour la Péninsule et espère que, une fois l'ordre rétabli, Mussolini et ses acolytes pourront être éduqués et mettront ainsi de côté la matraque. Le Duce, de plus, utilise dans cette phase une politique avisée car il se montre très bien disposé envers tous les acteurs politiques, y compris le Vatican, en gagnant la confiance de tout le monde. Croce fait partie de ceux qui dans cette époque sous-évaluent la situation. Par la suite il retournera sur cette phase de sa réflexion en reconnaissant avoir commis une grosse erreur. Ainsi il affirme :

*... [le] fascisme, que je considèrai, à vrai dire et de manière peu avisée, comme un épisode de l'après-guerre avec certains traits de réaction juvénile et patriotique, qui se serait dissipé sans faire du mal et même en laissant derrière soi quelques effets bénéfiques.*<sup>67</sup>

L'historien ne dissimule donc pas qu'il a reconnu à ce parti certains mérites. Cependant il n'a jamais soutenu ses méthodes, ni accepté ses actes de violence.

Si Croce n'est plus socialiste, s'il n'est séduit qu'à la marge par les idées fascistes, quelle est alors sa pensée politique ? Croce se dit libéral. Voyons alors quelle est cette idéologie et comment Croce s'inscrit dans ce courant.

---

<sup>66</sup> *Le male minore* : le moindre mal.

<sup>67</sup> B. Croce, *Contributo alla critica di me stesso*, (dir. G. Galasso), Adelphi, Milano, 1989, p.99.

## 1.2. Le libéralisme

### 1.2.1. Définition

Si l'on compare la définition de « libéralisme » dans des dictionnaires usuels de différentes langues, français, italien et anglais, on peut remarquer de grandes différences. Ce terme, ou l'adjectif associé (plus utilisé en anglais américain), est utilisé pour désigner une doctrine politique, économique, une opinion ou un comportement social.

Ainsi, le français utilise ce même mot pour caractériser à la fois la doctrine politique et la doctrine économique :

1. *Attitude, doctrine des libéraux, partisans de la liberté politique, de la liberté de conscience. Ensemble des doctrines qui tendent à garantir les libertés individuelles dans la société.*
2. *Doctrine économique classique prônant la libre entreprise, la libre concurrence et le libre jeu des initiatives individuelles.*<sup>68</sup>

L'italien, en revanche, fait la différence entre doctrine politique et doctrine économique, en utilisant deux termes différents, « liberalismo » et « liberismo » :

*« liberalismo » : Doctrine et mouvement politique qui a pour centre les problèmes de la liberté individuelle, qui soutient la limitation du pouvoir de l'état et la primauté de la conscience morale de l'individu.*

*« liberismo » : Doctrine économique qui promeut un système basé sur la libre concurrence et qui limite l'intervention de l'état à la défense du processus de compétition et à l'attribution des services d'intérêt public qui ne peuvent pas être*

---

<sup>68</sup> F. Nicolini, *Croce, La vita sociale della nuova Italia*, UTET, Torino, 1962, p.342.

*obtenus par le moyen du marché.*<sup>69</sup>

En anglais, enfin, selon le type de langue (anglais britannique ou américain), le terme « liberalism » prend des sens différents : doctrine politique (et aussi mouvement religieux protestant) pour l'anglais britannique, il n'est que très rarement utilisé en anglais américain (le mot n'a pas d'entrée dans le dictionnaire) qui se contente de l'adjectif « liberal » pour désigner un comportement ou une opinion. Nous trouvons ainsi en anglais britannique :

*« liberalism » : 1. opinions, pratiques, ou politiques libérales.*

*2. mouvement du Protestantisme moderne qui rejette l'autorité biblique.*

*« liberal » : 1. qui se réfère à ou qui a un point de vue social et politique favorisant le progrès et la réforme.*

*2. qui se réfère à ou qui met en oeuvre une politique ou un point de vue préconisant la liberté individuelle.*<sup>70</sup>

Voici la définition en anglais américain :

*« liberal » : 1. ouvert à de nouveaux comportements ou opinions et disposé à écarter les valeurs traditionnelles.*

*2. favorable à ou respectueux des droits et libertés individuelles.*

*3. (dans un contexte politique) qui favorise la liberté individuelle maximum par la réforme politique et sociale.*

*4. (au Royaume Uni) appartenant à ou caractéristique des Libéraux ou du Parti*

---

<sup>69</sup> F. Nicolini, *Croce, La vita sociale della nuova Italia*, UTET, Torino, 1962, p.342.

<sup>70</sup> L. Urdang, *Collins Dictionary of the English language*, William Collins Sons and Co. Ltd., Glasgow, 1986, p.484.

## *Libéral.*<sup>71</sup>

Benedetto Croce est ainsi un « libéral », plus dans un sens politique et philosophique qu'économique. Pour mieux approfondir ce concept de libéralisme, il est nécessaire de se référer à des dictionnaires des doctrines politiques, également dans différentes langues. Ainsi, dans *The Oxford Companion To Politics Of The World*, le libéralisme est d'abord défini en tant qu'idéologie et vision du monde :

*Dans une définition a minima, nous pouvons dire que le libéralisme considère l'individu comme le siège des valeurs morales et que chaque individu a la même valeur. [...] Le libéralisme est une vision du monde, une idéologie, et l'adopter c'est prendre position.*<sup>72</sup>

Il s'agit donc d'une vision éthique du libéralisme intimement lié à la vie et à la conduite de l'individu.

Le *Dictionnaire d'Histoire Politique du XXe siècle*, développe également les différents aspects du terme libéralisme : doctrine politique et économique, et philosophie de l'individu.

*Le libéralisme est un terme polysémique qui recouvre des pensées et des réalités variées et qui ont en outre évolué au cours du siècle. Cependant, si divers soit-il, il repose sur plusieurs fondements issus d'une philosophie de l'homme différente à la fois des partisans de l'absolutisme et du socialisme. [...] Le libéralisme affirme de son côté « qu'en chaque homme il y a un tyran sanguinaire et un ange de bonté (...), un mélange indissociable de Bien et de Mal », chacun ayant « son versant lumineux et*

---

<sup>71</sup> E. J. Jewell and F. Abate, *The New Oxford American Dictionary*, Oxford University Press, Oxford, 2001, p.982.

<sup>72</sup> W. A. Joseph, M. Kahler, G. Nzongola-Ntalaja, B. B. Stallings, M. Weir, *The Oxford Companion To Politics Of The World*, Oxford University Press, NewYork-Oxford, 1993, p.538.

*son ombre ».*<sup>73</sup>

Cette définition est centrée sur la dimension humaine du libéralisme et sur la conception de l'homme que cette doctrine adopte. Ainsi, tout être humain posséderait à la naissance des droits naturels, parmi lesquels le plus important est la liberté, la liberté individuelle. C'est la raison pour laquelle,

*... le pouvoir de l'état doit toujours résulter du libre consentement des gens, d'un contrat, afin qu'il soit limité*<sup>74</sup>.

De plus, les libéraux, conformément à ce qui est établi par Locke (1690) et Montesquieu (1748) sont favorables à la séparation des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire à l'intérieur de l'état car :

*Si un des pouvoirs tend à abuser de ses prérogatives, les hommes ont le droit de se révolter contre lui. Le libéralisme ainsi ne reconnaît pas de l'obéissance comme une valeur absolue, mais seulement une valeur relative. Le libéralisme ne doit pas cependant être confondu avec l'anarchisme comme la liberté avec la licence. Les libéraux reconnaissent en effet la nécessité d'un état. Ne croyant pas en la bonté naturelle de l'homme, ils ne croient pas dans le dépérissement de l'état.*<sup>75</sup>

Cette définition rassemble les thématiques des droits individuels, de la liberté de conscience, du fonctionnement de l'état, du libéralisme en tant que valeur morale et

---

<sup>73</sup> C. Hocq, *Dictionnaire d'Histoire Politique du XXe siècle*, Editions Ellipses, Paris, 2005, p.572.

<sup>74</sup> *Op. cit.*, p.572.

<sup>75</sup> *Op. cit.*, p.572.

organisation politique.

Enfin, il est intéressant d'étudier la définition apportée par un point de vue opposé au libéralisme dans le *Dictionnaire Critique du Marxisme*. Loin d'utiliser cette définition de manière univoque et exclusive, nous pouvons y faire référence dans la mesure où, au delà des schémas sociaux et du langage spécifique de cette doctrine, la définition de ce dictionnaire présente bien les limites et les dérives du libéralisme. De plus, il s'agit d'un regard extérieur porté par la doctrine antagoniste au libéralisme à laquelle Croce n'a pas été insensible dans sa jeunesse. De la même manière que le libéralisme, le marxisme a été le grand protagoniste de l'histoire européenne du dix-neuvième et du vingtième siècle. Comme le libéralisme, le marxisme a été à la fois une discipline politique et économique. Ainsi, selon le *Dictionnaire Critique du Marxisme*,

*La notion de libéralisme appartient au vocabulaire politique bourgeois qui la définit, de façon abstraite, comme l'attachement à la liberté, et qui l'utilise à un double niveau. Au niveau individuel, le libéralisme serait l'attitude consistant à admettre les opinions des autres, même si on ne les partage pas et leurs actions, même si on ne les approuve pas, tout en réclamant, pour soi, la même liberté. Au niveau collectif, le libéralisme caractériserait un type de régime politique fondé sur le pluralisme et l'existence, reconnue et garantie, de libertés publiques.*

*Le libéralisme est une tolérance de nantis, qui s'arrête d'ailleurs souvent aux limites de la « vie privée ». Collectivement, le libéralisme n'a qu'une portée restreinte, dans la mesure où il consiste à défendre et à valoriser certaines libertés, celles dont la bourgeoisie a eu besoin historiquement pour construire un système correspondant à ses intérêts de classe.*

*Comme, d'ailleurs, le capitalisme réduit de plus en plus le champ des libertés, le terme « libéralisme » se vide de son contenu politique, et devient simplement idéologique. Il ne s'agit plus guère, pour la bourgeoisie, que d'une union de combat, visant à disqualifier les régimes qui ne reposent pas sur la même articulation*

*constitutionnelle que la démocratie bourgeoise.*<sup>76</sup>

Selon cette définition, le libéralisme n'est donc qu'une invention bourgeoise. Il est aussi l'instrument dont la bourgeoisie se sert pour défendre ses privilèges en faisant semblant de respecter l'opinion et les droits des autres classes sociales.

A ce titre, il est intéressant de noter que Croce, en particulier lorsqu'il était ministre, n'a pas hésité à faire intervenir les forces de l'ordre pour mettre fin à des grèves et des occupations de terres et d'usines, qui menaçaient ses intérêts de grand propriétaire terrien. Ceci illustre la dichotomie entre discours sur la liberté et intérêts de classe.

## **1.2.2. Le libéralisme en Italie**

### **1.2.2.1. Les courants libéraux pré-unitaires**

*Tracer un profil de l'histoire des doctrines politiques en Italie peut sembler une entreprise téméraire ; elle l'est certainement si l'on n'énonce pas tout de suite la méthodologie et les intentions.*<sup>77</sup>

C'est ainsi que l'historien Ettore A. Albertoni s'exprime sur la possibilité de parcourir l'histoire des doctrines politiques en Italie. Ce jugement tient à la difficulté de tirer les fils d'une histoire qui remonte jusqu'à la pensée et aux oeuvres de Niccolò Machiavel,<sup>78</sup> qui est caractérisée par une pluralité d'acteurs politiques, parmi lesquels

---

<sup>76</sup> G. Labica, G. Bensussan, *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Quadrige/Puf, Paris, 1982, p.653.

<sup>77</sup> E. A. Albertoni, *Histoire des doctrines politiques en Italie*, Presses Universitaires de France, Paris, 1981, p.3.

<sup>78</sup> Niccolò Machiavel (1469-1527) fut un historien et écrivain politique italien. Il a eu d'importantes charges politiques dans le territoire de la Péninsule et à l'étranger. Parmi ses oeuvres les plus importantes il y a *Le Prince* où il développe ses idées politiques avec une grande rigueur de méthode et froideur de logique. Selon lui, la « république » est plus propre à maintenir les états mais la « tyrannie » à les fonder.



on trouve l'Eglise, et qui présente de forts particularismes régionaux et citoyens.

Le libéralisme est à la base du mouvement d'unification nationale italienne. Les premières idées libérales qui se répandent dans la Péninsule suite à la révolution française, et à l'aventure napoléonienne en Italie, sont à l'origine d'un nouveau concept de nation ; elles forment les esprits et forgent la conscience de l'unification nationale. Parmi les doctrines politiques de l'unification, plusieurs s'inspirent d'un proto-libéralisme. Le juriste Gian Domenico Romagnosi<sup>79</sup>, par exemple, confère à sa pensée politico-juridique un aspect démocratique et social bien précis. Son oeuvre *Della Costituzione di una Monarchia Nazionale Rappresentativa* (1815) développe un projet d'organisation libérale éloignée du modèle anglais. Polémiquant avec Rousseau, Romagnosi croit que l'individu fonde lui-même la société avec ses droits et ses pouvoirs, et ses relations avec les autres individus. Fervent patriote, il connaît les prisons autrichiennes et devient l'éducateur de toute une génération d'historiens et de penseurs politiques. Une autre pensée empreinte de libéralisme est constituée par le catholicisme-libéral de Antonio Rosmini<sup>80</sup>. Une expression de cette pensée est son oeuvre *Le cinque piaghe della Santa Chiesa* (1848). On ne peut pas omettre d'ajouter Giuseppe Mazzini<sup>81</sup>, le héros de l'indépendance italienne, qui revendique l'unité et l'indépendance nationale avant tout comme donnée éthique et religieuse.

---

<sup>79</sup> Gian Domenico Romagnosi, (1761 – 1835) : juriste, philosophe et physicien italien. En 1782 il s'inscrit à l'Université de Parme, où il obtient un diplôme en droit le 8 août 1786. Il prône une nouvelle forme de philosophie civile, une science qui étudie les formes et les conditions de la civilisation historique des nations, révélant la loi maximum et unique des événements politiques, sociaux et culturels des peuples. Sa construction philosophique n'ayant pas de place pour une métaphysique, il fut attaqué par les spiritualistes et en particulier par Antonio Rosmini. Romagnosi peut à juste titre être considéré comme le précurseur du positivisme italien.

<sup>80</sup> Antonio Rosmini (1797 – 1855) : prêtre et un philosophe italien. Antonio Rosmini appartient à une famille de la noblesse aisée ; il entre au séminaire, et après des études à Pavie et Padoue, est ordonné prêtre le 21 avril 1821. En 1828, il fonde un nouvel ordre religieux, l'Institut de la Charité. Les membres peuvent être prêtres ou laïcs, et se consacrent à la prédication, à l'enseignement de la jeunesse, et aux œuvres de charité, qu'elles soient matérielles, morales ou intellectuelles. Deux de ses ouvrages, *Les Cinq blessures de la Sainte Église* et *La Constitution de la justice sociale*, sont placés à l'Index en 1849. Rosmini fait acte de soumission à Rome et se retire à Stresa, où il meurt six ans plus tard. Avant sa mort, il apprend que la censure pesant sur ses écrits a été levée par la Congrégation de l'Index. Il a été béatifié le 18 novembre 2007.

<sup>81</sup> Giuseppe Mazzini (1805 – 1872) : révolutionnaire et patriote italien, fervent républicain et combattant pour la réalisation de l'unité italienne. Il est l'un des protagonistes du Risorgimento. Mazzini a participé et soutenu tous les mouvements insurrectionnels en Italie qui se sont avérés pour leur grande majorité des échecs mais son action a eu pour effet d'ébranler les petits États de la péninsule et d'inquiéter les plus grands comme le Royaume de Sardaigne, puis le Royaume d'Italie à partir de 1861, la France et l'Empire d'Autriche. Ses idées et son action politique ont largement contribué à la naissance de l'État unitaire italien alors que les condamnations de différents tribunaux l'ont forcé à l'exil et la clandestinité jusqu'à sa mort. Les théories mazziniennes sont d'une grande importance dans la définition de la forme républicaine de l'État.

La Maison régnante de Savoie, quant à elle, affiche un libéralisme modéré. Elle comprend l'importance de se mettre à la tête du processus d'unification, et met au service de ce dernier son armée et sa force économique constituée par l'introduction de nouvelles techniques de production et par une entente très forte entre l'aristocratie et la bourgeoisie.<sup>82</sup> De plus, Camillo Benso, comte de Cavour<sup>83</sup>, est le responsable de l'introduction de ces nouvelles techniques et de la transformation du Piémont en un état moderne et avancé. Il adhère à un libéralisme d'inspiration anglaise qui trouve beaucoup de consensus, et permet d'unifier et de mobiliser de grandes forces. Son habilité diplomatique et stratégique sera fondamentale pour atteindre l'unification nationale. Sa conception de l'état est basée sur la présence et la prédominance de la Chambre des Députés. Ce modèle sera élargi du Royaume de Sardaigne à l'état italien et restera en vigueur jusqu'à ce que le fascisme ne le supprime. Cesare Balbo (1789-1853) est défini par E. A. Albertoni comme un libéral qui forge sur le plan doctrinaire, l'instance conciliatrice et unificatrice de ce groupe. Il croit en un libéralisme constitutionnel modéré qui refuse la réaction et l'anarchisme révolutionnaire. Son projet est constitué par quatre points fondamentaux : une Italie unitaire régie par une monarchie constitutionnelle (la Maison de Savoie) ; la présence d'institutions parlementaires ; la séparation de l'Eglise et de l'état ; l'introduction du libéralisme économique.

#### **1.2.2.2. Les courants libéraux post-unitaires**

Une des caractéristiques distinctives et unificatrices du libéralisme italien, qui détermine en partie les événements futurs de la Péninsule, est le rejet de la démocratie

---

<sup>82</sup> Cette maison régnante était déjà à la tête du Royaume de Sardaigne constitué en 1848-49.

<sup>83</sup> Camillo Benso, comte de Cavour (1810 – 1861) : homme politique libéral piémontais, important partisan et acteur de l'unité italienne. Il est l'un des protagonistes du Risorgimento. Il est ministre du Royaume de Sardaigne de 1850 à 1852, chef du gouvernement de 1852 à 1859 et de 1860 à 1861. Il s'oppose ouvertement aux idées républicaines de Giuseppe Mazzini, ennemi des rois et conspirateur irréductible, et se trouve souvent en conflit avec Giuseppe Garibaldi dont il craint les actions et leur potentiel révolutionnaire. En 1861, avec la proclamation du Royaume d'Italie, il devient le premier président du Conseil du nouvel État italien. En politique intérieure, il soutient l'adoption et la défense du Statut albertin. Dans le domaine de l'économie, Cavour fait la promotion du libre-échange avec les États voisins, remanie le système des impôts, incite à la coopération entre les secteurs publics et privés. Il meurt alors qu'il occupe la fonction de président du Conseil.

fondée sur le suffrage universel. Le principe du gouvernement populaire de Rousseau n'est pas partagé par les penseurs italiens, et en particulier par les plus importants d'entre eux tels que Gaetano Mosca<sup>84</sup> et Benedetto Croce. C'est justement par ces deux auteurs que nous commencerons notre analyse. Mosca élabore la théorie de la *classe politique*. Celle-ci établit une relation entre le groupe minoritaire qui détient le pouvoir et qu'il définit comme *classe politique* et l'accord qui s'établit entre gouvernants et gouvernés qu'il définit comme *formule politique*. Il considère l'état libéral comme l'ensemble des mécanismes et des institutions morales, sociales et juridiques qui disciplinent l'exercice du pouvoir. Mosca envisage la création d'une nouvelle classe politique cultivée, économiquement autonome et moralement intègre, qui puisse diriger au mieux le pays. On peut retrouver en ce concept un écho de la théorie des élites de Pareto. Cette théorie sera reprise aussi par l'autre grand représentant du libéralisme italien, Benedetto Croce, et constituera la base de la pensée politique de ce dernier. De manière générale, on peut voir que Croce vit le libéralisme de manière éthique. Son libéralisme, sur lequel on reviendra de manière plus détaillée par la suite, est une véritable religion. Albertoni le définit comme une donnée pré-politique et pré-institutionnelle.

Parmi les représentants du courant libéral italien, on trouve aussi le groupe

---

<sup>84</sup> Gaetano Mosca (1858-1941) : chercheur en science politique, journaliste et haut fonctionnaire, il fut Licencié en droit de l'université de Palerme en 1881. Il a développé la théorie de l'élitisme et celle de la classe politique. Professeur de droit constitutionnel à l'université de Turin en 1896, il devient professeur de droit public à l'université de Rome en 1924, et s'établit définitivement dans la capitale. Mosca occupera par la suite d'autres postes universitaires. En 1909, il est élu à la Camera dei Deputati, où il siège jusqu'en 1919. Mosca est sous-secrétaire aux colonies de 1914 à 1916. En 1919, il est nommé sénateur à vie. Il occupe activement ce poste jusqu'en 1926. Pendant la dictature fasciste, Mosca se retira de la vie politique pour se consacrer à l'enseignement et à la recherche. Voir à son sujet Albertoni E. A., *Mosca and the Theory of Elitism*, Oxford : Basil Blackwell, 1987

constitué par Luigi Einaudi<sup>85</sup>, Gaetano Salvemini<sup>86</sup> et Francesco Saverio Nitti.<sup>87</sup> Leur pensée libérale est nourrie d'économie et de science empirique. Ce qui semble important est que ce groupe de représentants secondaires élabore une conception d'un libéralisme fondé sur la démocratie, en opposition au libéralisme "élitiste" qui avait jusqu'alors été en vogue en Italie. Ce concept sera repris par le libéral irrédentiste et antifasciste Giovanni Amendola (1882-1926) et par Piero Gobetti qui le proposeront comme une alternative viable au fascisme dans un contexte où les jours de l'état libéral sont comptés. Comme on le verra par la suite, Gobetti soutient, dans la revue *Rivoluzione liberale (Révolution libérale)* dont il est le directeur, la nécessité d'un nouveau libéralisme étroitement lié à la démocratie et capable de guider les forces ouvrières, populaires et paysannes. Ces jeunes intellectuels mourront tous deux suite aux blessures et aux coups des escadrons fascistes. Parmi ces courants libéraux post-unitaires on pourrait aussi compter le socialisme libéral de Carlo Rosselli (1899-1937).

---

<sup>85</sup> Luigi Einaudi (1874-1961) : universitaire, économiste, journaliste et homme politique italien. Titulaire de la chaire de science financière à l'Université de Turin, principal représentant de l'École libérale italienne puis gouverneur de la Banque d'Italie entre 1945 et 1948, il fut par la suite élu président de la République de 1948 à 1955.

<sup>86</sup> Gaetano Salvemini (1873-1957) : historien et homme politique italien. Il obtient la chaire d'histoire moderne à l'université de Messine en 1901. En 1908, le tremblement de terre anéantit sa famille, il perd sa femme, ses cinq enfants et sa sœur. Élu député en 1919, il défend le suffrage universel et travaille au relèvement économique de l'Italie du Sud et adhère aux thèses « méridionalistes ». En 1925, Salvemini est cofondateur à Florence du premier journal antifasciste clandestin: "Ne pas céder" ("*Non Mollare*"). Arrêté à Rome par la police fasciste le 8 juin 1925, il bénéficie d'une amnistie en août et il se réfugie clandestinement en France. À Paris, en novembre 1929, il est l'un des fondateurs du mouvement "Giustizia e Libertà". En 1939, alors aux Etats-Unis, il crée la "*Mazzini Society*", association politique antifasciste, à Northampton (Massachusetts) avec un groupe d'adhérents de "Giustizia e Libertà". Il rentre en Italie en 1947 et reprend l'enseignement à l'Université de Florence. Il continue à différents niveaux la lutte politique inspirée d'une vision laïque de la vie, à l'aversion contre les dogmes et les nébulosités idéologiques, contre la bureaucratie, le cléricisme. Voir à son sujet : Lucchese, S. : *Federalismo, socialismo e questione meridionale* in Gaetano Salvemini. Manduria (Provincia Tarent): Lacaita, 2004

<sup>87</sup> Francesco Saverio Nitti (1868-1953) : homme politique italien. De 1911 à 1914, il a été ministre de l'agriculture, de l'industrie et du commerce au sein du gouvernement de Giovanni Giolitti. En 1917, il devient ministre des Finances au sein du gouvernement Orlando et ce, jusqu'en 1919. Il est président du conseil des ministres du Royaume d'Italie du 23 juin 1919 au 15 juin 1920 et à plusieurs reprises ministre. Il est le premier Président du Conseil provenant du Parti radical. Il s'oppose au démembrement de l'Allemagne et à la politique de réparation imposée à ce pays par le traité de Versailles. Il s'exile après que les squadristi fascistes dévastent sa maison du quartier Prati. Il se rend d'abord à Zurich puis à Paris, où il prend part, pendant 20 ans, à une intense activité antifasciste et il rédige un essai *La Democrazia*. En 1943, il est arrêté par les SS et interné au château d'Iter dans le Tyrol. Après la fin de la Seconde Guerre mondiale il est membre de la *Consulta Nazionale* de 1945 à 1946, député de l'Assemblée constituante de 1946 à 1948 sénateur de 1948 à 1953. Au printemps 1952, il est chef de file du cartel électoral formé par les partis laïques et de gauche, qui se présente aux élections pour le renouvellement du conseil municipal de Rome contre la démocratie chrétienne. Voir à son sujet : Galante Garrone A., *I radicali in Italia (1849-1925)*, Milan : Garzanti, 1973

Cet intellectuel, fervent antifasciste, sera tué par des sicaires de la Cagoule sur l'ordre de Mussolini durant son exil en France. Rosselli essaie d'expliquer et de comprendre la dramatique expérience italienne, la perte de l'état de droit et l'instauration de la dictature, à travers son livre *Socialismo liberale*, écrit en 1928. Il essaie de fournir, lui aussi, une alternative viable au fascisme, et propose une synthèse assez particulière entre libéralisme et socialisme, les deux doctrines politiques combattues par Mussolini.

### **1.2.3. Le libéralisme au pouvoir**

#### **1.2.3.1. La période post-unitaire et le premier gouvernement Crispi**

En 1861 un nouvel état fait son apparition sur la scène européenne. Ce qui n'était que « une expression territoriale » devient une entité politique, après un long processus d'unification nationale commencé au début du XVIIIe siècle. L'Italie de cette période ne présente pas les limites actuelles ; il s'agit d'un embryon qui se développera petit à petit, à travers des conflits armés continus, pour arriver à la configuration géographique de nos jours. En particulier, l'Italie de 1861 n'a pas encore Rome comme capitale car la ville appartient au Pape qui la garde jalousement (elle sera conquise en 1870 et deviendra capitale en 1871). Manquent aussi plusieurs territoires du nord-est de la Péninsule<sup>88</sup> appartenant à l'Empire austro-hongrois. Ce premier embryon de l'état italien sera défini dès le début comme une « création libérale » car le processus d'unification nationale avait été mené par l'élite bourgeoise libérale du pays en conformité avec les idéaux de liberté et d'autodétermination des peuples prônés par cette doctrine. Encore aujourd'hui on parle de cette époque comme la phase véritablement libérale du Royaume d'Italie en opposant cette période à celle fortement réactionnaire qui suivrait. Pourtant plusieurs facteurs dans cette phase de fin

---

<sup>88</sup> La Vénétie est conquise en 1866, le Trentin et l'Istrie en 1919.

du *Risorgimento* semblent contredire cette opinion. L'historien américain Denis Mac Smith parle d'une Italie qui manque en elle d'une culture unitaire puisque les classes cultivées regardent vers la France, et les aristocraties libérales vers l'Angleterre. De plus, le processus d'unification nationale a été mené par la haute bourgeoisie et sert les intérêts de cette dernière. Les foules qui avaient cru dans le renouveau et les idéaux propagés par les troupes de Giuseppe Garibaldi, seront vite déçues, en particulier dans le sud de l'Italie où la situation prend tout de suite une tournure réactionnaire favorable à l'aristocratie locale. A Bronte,<sup>89</sup> en 1860, Garibaldi en personne ordonne le massacre des paysans qui, en suivant son enseignement, s'étaient révoltés contre les latifundistes locaux en demandant une redistribution des terres. Yvan Gouesbier dit de cette période :

*Mais l'unité intervint comme un phénomène de surface, tardif et hasardeux, après des siècles d'existence sous la forme de nation culturelle, et le succès final n'empêcha pas quelques humiliations supplémentaires.<sup>90</sup>*

Les années suivantes seront encore plus sombres pour la population et pour la petite bourgeoisie car non seulement ces deux classes sociales payeront le prix de l'unification, mais c'est surtout sur elles que s'abattra la réaction. Le pouvoir n'hésitera pas à utiliser toute forme de violence contre les revendications politiques et sociales du prolétariat. Le nouveau siècle ne voit pas un changement de la situation. Au Piémont, d'où le mouvement de libération nationale était parti, Cavour met un place une politique autoritaire en censurant ou en provoquant la faillite des journaux ayant des orientations politiques différentes des siennes. A Milan, en 1898, le général Fiorenzo Bava Beccaris ordonne de disperser à coups de canon la foule qui proteste contre la hausse du prix des denrées alimentaires. On pourrait se demander quelle est la raison

---

<sup>89</sup> En Sicile, en province de Catane. Benedetto Radice, *Memorie storiche di Bronte*, Bronte, ed. Banca Popolare, 1984.

<sup>90</sup> Y. Gouesbier, *La maison de sable, Histoire et politique en Italie, de Benedetto Croce à Renzo De Felice*, Ecole Française de Rome, Rome, 2007, p.234.

de tant de radicalisme réactionnaire. La question semble très pertinente surtout si l'on pense que ces événements se passaient dans une nation qui venait de réaliser son unification et qui était guidée par une élite libérale. Il est presque impossible de donner une réponse univoque à cette question mais une analyse des événements post-unitaires peut nous fournir une clef de compréhension de cette dérive autoritaire qui caractérise l'Italie dans les années qui suivent l'unification nationale et qui, en quelque sorte, marque l'histoire future de ce jeune état.

Selon les historiens Giovanni Sabbatucci et Vittorio Vidotto<sup>91</sup>, l'Italie post-unitaire a le problème commun à tous les pays entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe où une greffe de contenus démocratiques a été attachée au tronc du système libéral. D'autres historiens voient les événements de cette époque comme quelque chose de beaucoup plus compliqué qui a en partie déterminé la dérive fasciste des années vingt. C'est le cas de l'analyse de Gioacchino Salvemini et de Gaetano Volpe<sup>92</sup>. Benedetto Croce, quant à lui, y voit des agents viraux qui attaquent un corps sain et qui le dévorent lentement. Charles Boulay parle de cette période en la définissant comme l'ère du *trasformismo*, pendant laquelle la gauche représente les intérêts des industriels du nord et la droite ceux des grands propriétaires méridionaux. Mac Smith arrive même à remettre en cause les idées qui sont à la base du jeune état italien, en affirmant que l'Italie unifiée n'a pas des fondations solides puisqu'elle naît du libéralisme et le libéralisme ne coïncide pas toujours avec le rationalisme. Mais ces années, qui voient la naissance et la consolidation des structures gouvernementales et juridiques italiennes, sont importantes car les lignes directrices de la politique du pays prennent forme. Elles sont destinées à marquer profondément l'histoire future de la Péninsule. Il semble très intéressant de prendre en compte ici le jugement du politologue Giovanni Sartori :

*C'est au moment du décollage que l'électorat est malléable et qu'il reçoit et absorbe*

---

<sup>91</sup> Sabbatucci G. et Vidotto V. (dir.), *Storia d'Italia, Liberalismo e democrazia 1887-1914*, Bari : Laterza, 1999

<sup>92</sup> Cavina P. et Grilli L., *Gaetano Salvemini e Gioacchino Volpe : dalla storia medievale alla storia contemporanea*, Pisa : Ed. Della Normale, 2008

*une empreinte déterminée. Par la suite la cire se refroidit, l'empreinte est celle qui est, et pour la remodeler il faut beaucoup d'efforts. En effet, une fois qu'un système de parti décolle avec une marque déterminée, nous devons faire les comptes avec des phénomènes formidables de viscosité de base.*<sup>93</sup>

Il s'agit à présent d'observer, au delà du jugement porté par ces hommes de culture, la nature des institutions politiques italiennes au lendemain de l'unification et de voir comment la fragilité de ces institutions a déterminé la catastrophe future. L'Italie, on l'a dit, a été une création libérale ; elle a été le modèle de réussite de l'idéologie libérale en Europe et à l'étranger. Cependant, cet état a produit, quelques décennies plus tard, le fascisme et l'état autoritaire qui ont détruit les structures institutionnelles existantes, en causant aussi la fin de l'idéologie libérale. Ce n'est pas par hasard si l'histoire du libéralisme (politique) en Italie se termine avec la fin de la Seconde Guerre mondiale. L'histoire italienne est surtout l'histoire des relations très compliquées entre libéralisme et démocratie. Il serait alors important de se pencher sur la nature de ces relations au lendemain du processus d'unification nationale.

L'Italie de 1861 est un état faible affecté par de graves problèmes structurels. En son sein, les conservateurs attaquent fortement les libéraux. Les polémiques concernent surtout le fonctionnement de l'état, en particulier la présence de la *Camera dei deputati*.<sup>94</sup> Dans les dix ans qui suivent l'unification, le régime libéral se montre fidèle au modèle *statalista* de 1861<sup>95</sup> et essaie même de le renforcer. En cette fin du XIXe siècle apparaissent aussi les premiers partis de masse, le Parti Socialiste, le parti républicain, le parti radical, qui gagneront progressivement du terrain au détriment du libéralisme. Nous pouvons imaginer que ce fort centralisme a nuit à l'Italie puisqu'ainsi les droits des citoyens et leur liberté étaient réduits, à la différence de ce qui s'était produit dans le libéralisme anglais ou bien dans la France post-révolutionnaire.

En ces premières années de la phase post-unitaire c'est la droite qui est au

---

<sup>93</sup> G. Sartori, *Teoria dei partiti e caso italiano*, SugarCo, Milan, 1982, p.21.

<sup>94</sup> *Camera dei deputati* : Chambre des députés.

<sup>95</sup> Modèle fondé sur la présence d'un état très centralisé.



pouvoir. Ce premier gouvernement est caractérisé par un considérable agrandissement du réseau de chemin de fer et par une première modernisation du pays, mais il y a une forte aggravation des impôts indirects, en particulier de ceux qui pèsent sur les classes plus pauvres. C'est le cas de la *tassa sul macinato*<sup>96</sup> qui impose aux paysans un paiement pour toute quantité de céréales portée au moulin à moudre. La taxe est particulièrement lourde pour cette catégorie sociale qui se nourrit surtout des dérivés de ces produits de la terre. Les conditions de misère du prolétariat rural, et l'indifférence du pouvoir à ses demandes, donnent vie à un phénomène de dissidence et d'insubordination à l'état, particulièrement présent en Italie méridionale et connu sous le nom de *brigantaggio*.<sup>97</sup> Les *briganti* sont des paysans pauvres qui pour échapper aux dettes, aux taxes et au service militaire, prennent le maquis. Ce phénomène prend vite de l'ampleur, et les *briganti* arrivent à accomplir des vols, des séquestrations de notables locaux. Leur opposition à la politique menée dans la jeune nation italienne, les porte aussi à faire des attaques armées contre les gendarmeries, les mairies et tout ce qui représente l'état italien qu'ils ne reconnaissent pas. La situation dégénère en une sorte de guerre civile qui fait de nombreuses victimes. Pour endiguer ce phénomène, sont nécessaires la militarisation des lieux, la mise en place de l'état de siège, l'introduction de lois particulièrement répressives. Selon certains historien, le phénomène n'a jamais complètement disparu et, en perdant dans les années qui ont suivi son aspect spontané et romantique, il s'est transformé en un mouvement de plus en plus organisé et hiérarchisé : la Mafia.

Une réforme importante mise en place par la droite, en ces années, est l'abolition des systèmes de lois, mesures, poids et monnaies existant dans les différents états italiens avant l'unification nationale, et la mise en vigueur sur tout le territoire national du système du Piémont. Le gouvernement reconnaît aussi qu'une certaine somme soit payée chaque année au Pape comme dédommagement pour les dégâts causés par la conquête de Rome.

Même en ayant fait l'unité d'Italie et en ayant accompli certaines réformes

---

<sup>96</sup> *Tassa sul macinato* : taxe sur les produits moulus.

<sup>97</sup> *Brigantaggio* : Brigandage. Sur cette question, voir l'ouvrage suivant : Malfese F., *Storia del brigantaggio dopo l'Unità*, Milan : Feltrinelli, 1966

structurelles, la droite italienne a été sourde aux problèmes réels du pays : le droit de vote reste très limité, l'instruction est négligée, le soutien aux entreprises et au développement économique est insuffisant. Ainsi la droite entre en crise, tandis que la gauche gagne des consensus. En 1876, le roi charge Agostino Depretis de former un nouveau gouvernement. Sous Depretis se vérifie un rapprochement graduel avec l'Allemagne qui est ratifié par l'entrée de l'Italie dans la Triple Alliance, en 1882.

Le vrai tournant se produit toutefois en Italie avec l'arrivée au pouvoir de Francesco Crispi qui succède à Depretis en 1887. Le nouveau chef du gouvernement met en oeuvre une grande réforme des structures politiques en renforçant le pouvoir exécutif et en affaiblissant le Parlement. Dans le domaine économique il choisit le protectionnisme. Ce choix, appliqué aux produits de l'agriculture, sera néfaste pour le Sud de la Péninsule qui ne pourra plus exporter ses produits à cause des taxes très lourdes qui grèvent ces derniers, et qui sera obligé de payer des taxes très importantes sur les produits importés. Le Nord du pays, par contre, bénéficie de cette politique car les produits cultivés en ces zones ne sont pas particulièrement voués à l'exportation puisque sa production agricole est similaire à celle de l'Europe centrale et orientale, tandis qu'il pourra consommer des produits venant du Sud (blé, huile, vin) à des prix plus avantageux que précédemment quand ces produits arrivaient importés du Sud de la France.

Ces années voient l'Italie du Nord entrer dans la phase de seconde industrialisation au rythme des autres pays de l'Europe occidentale, tandis que dans le Sud la pauvreté, l'analphabétisme, les maladies liées à la malnutrition, continuent à être une véritable plaie. Parmi les plus importantes innovations libérales figure l'introduction du droit de grève et de la liberté d'association. La peine de mort est aussi abolie. A cette ouverture sociale et politique correspond un renforcement du système répressif, en particulier des pouvoirs de la police et la promulgation de certaines lois garantissant un minimum de couverture sociale des classes sociales les plus défavorisées. Crispi introduit cette mesure malgré le fait que les classes sociales aisées y voient un caractère anti-libéral.

En ce qui concerne la politique étrangère, les tensions avec la France liées aux

relations commerciales et à la déception après l'affaire tunisienne (1881)<sup>98</sup> continuent de s'aggraver, autant que les querelles politiques dues à l'acquisition des colonies. En ces années l'Italie s'éloigne graduellement de la France et se rapproche de l'Allemagne. Entretemps dans le pays la question coloniale devient de plus en plus importante. La situation italienne de ces années est bien représentée par l'expression de l'historien Max Gallo, qui définit ce pays comme un petit garçon qui veut jouer dans la cour des grands !

L'Italie de ces années veut un empire colonial qui puisse témoigner de son prestige comme les autres grandes puissances européennes. L'opinion publique est poussée à y voir quelque chose de positif, dans le sens où l'acquisition de nouveaux territoires en Afrique sera utile pour l'installation de la population en excès dans les zones méridionales. Les aspirations de l'Italie sont surtout dirigées vers la Libye et l'Ethiopie, mais rencontrent des obstacles car la Libye appartient à l'Empire ottoman et l'Ethiopie n'accepte pas le protectorat italien. Entretemps autour de Crispi se développe une forte opposition qui se retrouve autour de Felice Cavallotti<sup>99</sup>. L'opposition demande la sortie de la Triplice, l'instauration de bonnes relations avec la France, la primauté donnée au Parlement, la décentralisation. Elle demande aussi la mise en place de certaines mesures sociales telles que la réduction de la journée de travail à huit heures, la tutelle du travail des femmes et des mineurs, l'instauration d'une caisse pour les retraites et les pensions d'invalidité. En 1891 ces tensions, jointes à de graves problèmes financiers, contraignent Crispi à démissionner.

Le nouveau gouvernement fait long feu, et en 1892 Antonio Di Rudini<sup>100</sup>, qui avait osé soulever la question épineuse des dépenses de guerre, est remplacé par Giolitti. Il s'agit d'un grand tournant historique car il marque le passage à un autre type

---

<sup>98</sup> Instauration du protectorat de la France sur la Tunisie.

<sup>99</sup> Felice Cavallotti (1842 – 1898) : journaliste, publiciste et homme politique italien de gauche du 19<sup>e</sup> siècle. Il prit part aux campagnes du Risorgimento de 1860 et 1866 au sein du corps garibaldien. Il acquit une certaine notoriété journalistique par les caricatures et pamphlets anti-monarchistes qu'il publia dans la *Gazzetta di Milano* et la *Gazzettino Rosa* entre 1866 et 1872. Co-fondateur du Parti Radical historique, il fut élu au parlement en septembre 1878 et il succéda en 1886 à la tête de l'extrême-gauche italienne à la mort de Agostino Bertani. Son éloquence acerbe et ses plaidoyers pour une réforme démocratique des institutions italiennes en firent une des figures les plus populaires de la vie politique de son pays après Francesco Crispi contre lequel il mena d'incessantes campagnes.

<sup>100</sup> Voir l'ouvrage suivant : Seton-Watson C., *Italy from liberalism to fascism; 1870-1925*, Londres : Methuen, 1967, pp.185-186

de libéralisme, moins réactionnaire. La nouvelle période connaît aussi l'introduction du suffrage universel et la croissance des mouvements socialistes qui commencent à s'organiser, comme en témoigne l'épisode des *Fasci Siciliani*.<sup>101</sup> Entretemps éclatent de nombreux scandales financiers dans les quels Giolitti est impliqué. Cette situation porte le premier à devoir démissionner, et le pouvoir passera à nouveau à Crispi.

### 1.2.3.2. Le second gouvernement Crispi

Avec le retour au pouvoir du vieux stratège l'agitation est à nouveau réprimée dans le sang, selon l'ancienne habitude de cet homme d'état. Les rescapés des massacres se retrouvent face aux juges et écotent de sévères condamnations. En même temps, les procès engagés à l'encontre des responsables des scandales financiers se concluent avec l'acquittement des tous les inculpés, même de ceux qui avaient avoué leur faute. Le libéralisme mis en place en cette phase de l'histoire italienne présente donc des caractères très particuliers. Il semble être affecté par de fortes tendances à l'autoritarisme, à la corruption, au refus des règles démocratiques, à la négation de la question sociale ; il s'agit d'ailleurs d'un ensemble de caractéristiques qui restera une constante dans l'histoire de l'état italien. Parmi elles il y a le contraste entre le Nord du pays, riche et industrialisé, et le Sud qui est pauvre avec une économie basée sur le *latifundium*. Mais il y a quelque chose de plus général qui apparaît pendant ces années : c'est la fragilité des institutions et l'alternance rapide des ministères.

L'Italie se lance à ce moment dans une entreprise coloniale qui, une fois de plus, veut imiter les autres pays libéraux. Il s'agit d'une expédition dans la corne de l'Afrique, qui a pour but la conquête de l'Ethiopie. A l'intérieur de la Péninsule des voix s'élèvent contre cette campagne ; il n'est pas facile de justifier cette conquête auprès de l'opinion publique. L'Ethiopie est un pays chrétien, gouverné par une ancienne maison régnante représentée par le Négus Menelik. Le clergé a des

---

<sup>101</sup> *Fasci Siciliani dei Lavoratori (Ligues des Ouvriers Siciliens)* : mouvement d'inspiration socialiste des années 1889-1894 qui demandait de nouveaux droits pour les classes les plus exploitées de l'île et le partage des terres. Après avoir connu son apogée en 1893, une répression féroce du gouvernement Crispi a mis fin en 1894 à un violent conflit social qui a frisé l'insurrection.

difficultés à accepter cela. Les socialistes ne sont pas non plus favorables à cette campagne ; parmi les voix qui s'y opposent il y a celle du socialiste Andrea Costa qui déplore le fait que cette conquête ait comme justification le faux principe d'une race inférieure qui doit être éduquée par une race supérieure. Malgré les voix discordantes, en 1896 le pays se lance dans cette aventure qui se terminera par un désastre militaire. L'armée italienne sera en effet anéantie par les forces éthiopiennes à Adoua. Les conséquences dans le pays sont énormes, Crispi est forcé de démissionner. C'est le marquis Di Rudinì qui reprend les rennes du pouvoir. Il met en place deux importantes mesures sociales : la Caisse nationale de prévoyance pour l'invalidité et la vieillesse, et l'assurance obligatoire pour les ouvriers contre les accidents de travail. Le libéralisme de Di Rudinì présente une connotation sociale. Il y a aussi une amnistie envers ceux qui avaient été condamnés par les tribunaux de 1894. Le nouveau président du Conseil se donne comme but de relancer l'économie, renoncer à la politique coloniale, et instaurer des bonnes relations avec la France.

Dans le pays, entretemps, continuent à prévaloir les théories fondées sur une vision "oligarchique" du pouvoir politique. L'intellectuel Gaetano Mosca,<sup>102</sup> fondateur des sciences politiques en Italie, s'oppose à la participation des masses à la politique, et en 1912 vote contre le suffrage universel masculin. Di Rudinì partage les mêmes opinions ; d'ailleurs en 1882 il s'était opposé à la possibilité d'élargir la base du suffrage. L'historien Barbagallo écrit à ce propos :

*L'identification d'une double structure du pouvoir -exercice formel et détention effective- ouvrait un grand champ d'analyse aux différences et aux relations entre classes dominantes et classes dirigeantes, groupes politiques et intérêts économiques, politiques de profession et de classes sociales.<sup>103</sup>*

---

<sup>102</sup> Gaetano Mosca : (1858-1941) était un chercheur en sciences politiques, journaliste et haut fonctionnaire. Il a développé la théorie de l'élitisme.

<sup>103</sup> G. Sabbatucci e V. Vidotto, *Storia d'Italia*, 3. *Liberalismo e democrazia, 1887-1914*, Laterza, Bari, 1999, p.51.

Mais la reine de cette période de l'histoire italienne est la bourgeoisie. Après avoir été à la tête du mouvement d'unification nationale, la bourgeoisie est la principale protagoniste de la politique crispienne. Di Rudinì essaie de modifier la situation et envisage, malgré ses concessions aux classes sociales les plus humbles, de rendre le pouvoir à la classe des riches propriétaires terriens, à laquelle lui-même appartient. Cependant, la tentative n'aboutit pas car l'histoire ne fait pas marche arrière, et la bourgeoisie garde son pouvoir.

Dans l'Italie de ces années les mouvements anarchistes et socialistes font entendre leur voix dans les élections de 1897. Au cours de ces élections l'extrême gauche arrive à faire élire quatre-vingt députés. La peur des *rouges* prend ainsi consistance et devient une réalité destinée à marquer profondément l'avenir du pays. La grande nouveauté liée au résultat de ces élections est aussi l'adhésion de certains secteurs de la petite bourgeoisie et des artisans, ouvriers, commerçants au Parti Socialiste. Une adhésion imputable au fait que ces classes ont été déçues par le processus d'unification nationale et par la politique libérale menée dans l'Italie post-unitaire. Le socialisme exerce une énorme force d'attraction pendant ces années, de nombreux intellectuels se rapprochent de ce courant politique. Dans certains cas même les enfants des classes sociales les plus aisées y adhèrent. Comme on l'a vu, même Croce connaît une phase socialiste, et pourtant il appartenait à la plus haute aristocratie terrienne méridionale.

### **1.2.3.3. La crise de l'état libéral : le tournant autoritaire de 1897**

Pendant l'été de 1897 se produit en Italie une grave crise économique et sociale. Les prix des denrées alimentaires connaissent une brusque augmentation à cause de mauvaises récoltes. Les foules demandent alors l'abolition des taxes douanières et la libéralisation du prix du blé. La situation laisse transparaître une des caractéristiques du libéralisme italien de ces années où le libéralisme politique s'accompagne, en

matière économique, d'un fort protectionnisme. Parmi ceux qui demandent une libéralisation du prix des denrées alimentaires de base se distinguent des personnalités qui auront un rôle important à l'intérieur du pays dans les années à venir. Il s'agit en particulier d'un groupe composé d'économistes et d'hommes politiques qui placent leur opposition au protectionnisme sur un plan idéologique et politique. Parmi les premiers on trouve Vilfredo Pareto<sup>104</sup> et Luigi Einaudi. Et parmi les deuxièmes, Filippo Turati et Giuseppe E. Modigliani.<sup>105</sup> Cet événement est important aussi car il marque une dérive autoritaire dans la politique de Di Rudini puisque le marquis, touché entre autre dans ses intérêts de latifundiste, réprime durement les manifestations. Les mouvements socialistes sont bien organisés, et le mouvement catholique, qui a aussi la capacité de mobiliser les masses, se joignent à eux : les choses ne peuvent pas se dérouler comme les autres fois. Aux revendications politiques sur le prix du blé s'ajoutent, au cours de la même année, les révoltes des ouvriers agricoles de la région du Pô, du Latium et des Pouilles qui demandent une augmentation des salaires et des réductions de la journée de travail. L'agitation continue l'année suivante et prend de l'ampleur. Le gouvernement répond en promulguant l'état de siège. Une fois de plus, le jeune état italien se retrouve confronté à la violence des masses et à la répression politique qui s'en suit. L'historien Frédéric Chabod, en parlant du fascisme, fait référence à cette période, et affirme que la violence remonte à loin et est en réalité une « vieille histoire dans l'histoire de l'Italie ».<sup>106</sup>

Les émeutes dégénèrent particulièrement à Milan où, comme l'on a vu, le général Bava Beccaris fait tirer contre les insurgés en provoquant une centaine de morts. Cet événement provoque une forte réprobation, d'autant plus que pour son action le général reçoit un titre honorifique de la part du roi Umberto Ier. Cet événement est suivi par une grande vague réactionnaire avec l'emprisonnement des députés, hommes politiques et journalistes socialistes, républicains, catholiques, et

---

<sup>104</sup> Vilfredo Pareto (1848-1923) était un sociologue et économiste italien. Il a apporté de nombreuses contributions importantes dans ces deux matières, en particulier dans l'étude de la distribution du revenu et dans l'analyse des choix individuels.

<sup>105</sup> Giuseppe E. Modigliani (1872-1947) était un homme politique antifasciste italien. En 1894 il a été parmi les fondateurs de la section de Livourne du Parti Socialiste italien. Il a été député en 1913.

<sup>106</sup> F. Chabod, *L'Italia contemporanea (1918-1948)*, Einaudi, Turin, 1961, p.60.

avec la suppression de leurs associations et journaux. Cette répression est globalement approuvée par les libéraux, en particulier par Giuseppe Zanardelli,<sup>107</sup> mais suscite quand même la réprobation de certains d'entre eux, c'est le cas du directeur du *Corriere della Sera* Eugenio Torelli Viollier. Les mois qui suivent voient le marquis Di Rudini serrer encore plus les rangs, il propose une série de lois à caractère fortement réactionnaire concernant la possibilité de militariser les cheminots et les employés des postes en cas de grève, de limiter fortement la liberté de presse, d'association, d'enseignement. Le roi et le Parlement se sentent en ces années en devoir de protéger l'état des anarchistes, des socialistes, des républicains. Ils ont recours systématiquement à la force sans véritablement résoudre la question sociale. De l'autre côté, la petite bourgeoisie, les ouvriers, les paysans qui se retrouvent autour des mouvements socialistes et anarchistes ne veulent pas abandonner la lutte. La situation, poussée à l'exaspération, est destinée à exploser dans la période suivante. Cette phase historique, et la violence qui l'accompagne, n'est pas sans conséquences pour l'avenir du pays. En examinant ce qui se passe pendant ces années, l'historien italien Emilio Gentile parle même d'un lien direct entre ces événements et le fascisme. Ainsi il écrit :

*Le fascisme trouve ses origines dans le processus de crise et de transformation de la société et de l'état engagé en Italie dans les dernières décennies du XIXe siècle, avec l'amorce de l'industrialisation et de la modernisation accompagnées de phénomènes de mobilisation sociale, qui impliquèrent le prolétariat et les classes moyennes et donnèrent une forte impulsion à la politisation des masses à la veille de la Grande Guerre.*<sup>108</sup>

Mac Smith définit les dernières années du XIXe siècle comme « un addentellato »<sup>109</sup> entre la tradition *risorgimentale* du passé et le nationalisme exaspéré

---

<sup>107</sup> Giuseppe Zanardelli : juriste et homme politique. Il fut président du Conseil de 1901 à 1903.

<sup>108</sup> E. Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, Gallimard, Paris, 2004, p.21.

<sup>109</sup> D. Mac Smith, *Storia d'Italia*, Laterza, Bari, 1959, p.293.



de l'avenir. Le mot *addentellato*, difficile à traduire, contient l'idée d'une interconnexion de deux périodes, comme si l'une tenait serrée l'autre entre ses dents. A travers cette définition, il veut souligner la manière dont, en cette phase historique, se définissent de manière presque inéluctable les lignes successives de la politique italienne. Croce, quant à lui, dira qu'en cette période l'Italie sentait déjà le besoin d'un dictateur, mais que pour le moment ce péril est évité grâce aux lueurs de conscience libérale encore présentes dans le pays.

#### **1.2.3.4. L'assassinat d'Umberto Ier : l'Italie libérale entre dans une nouvelle phase**

Le 29 juillet 1900 le roi d'Italie est tué par l'anarchiste Gaetano Bresci, de retour des Etats-Unis pour venger les morts de Milan de 1898. Le roi avait d'ailleurs échappé à d'autres attentats dans les années précédentes. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cet événement n'entraîne pas un tournant réactionnaire mais ouvre à une nouvelle époque fondée sur une autre définition des relations entre le pouvoir et les classes sociales. Ce retournement coïncide avec le retour au pouvoir de Giovanni Giolitti qui se charge d'établir un dialogue plus ouvert avec les classes sociales plus démunies et de mettre en place une réforme de l'impôt destinée à équilibrer les relations entre les classes. L'Italie se dirige vers un libéralisme réel garantissant les libertés fondamentales de l'individu selon un principe de liberté progressive. En 1901 le nouveau roi nomme Zanardelli président du Conseil. Le député, très âgé, choisit Giolitti comme associé et ce dernier, étant aussi ministre de l'Intérieur, prend les rennes effectives du pouvoir. Cette année est définie comme *la svolta liberale* : le tournant libéral. Entretemps dans les campagnes se poursuivent les grèves des paysans dont les conditions de vie sont encore difficiles. Giolitti choisit de ne pas intervenir. Les propriétaires terriens se sentent abandonnés par l'état et désirent un retour à l'état autoritaire précédent pour éviter les grèves.

Le choix de Giolitti de ne pas envoyer les troupes lors des grèves répond à une

volonté précise de ne pas faire coïncider les intérêts de l'état avec ceux des grands propriétaires terriens. Ce choix permet au gouvernement Giolitti d'obtenir l'appui des socialistes mais lui aliène le soutien d'autres secteurs. Cette situation porte le *premier* à renoncer à son projet de réforme fiscale qui, d'ailleurs, n'avait pas non plus été approuvé par le Conseil des ministres. Barbagallo dit à ce propos :

*Les résistances sociales prévalaient sur les projets politiques, les intérêts de classe étaient plus forts que les desseins de nouvel équilibre social même quand ces derniers étaient globalement partagés par les leaders les plus représentatifs de groupes politiques opposés : Giolitti et Sonnino.<sup>110</sup> Ainsi le système fiscal, mécanisme central dans les relations entre classes, apparaissait intouchable.<sup>111</sup>*

Entretemps dans le pays le décalage entre le Nord et le Sud continue à être une plaie ouverte. De plus, dans les zones pauvres du sud commencent à apparaître des relations particulières entre politique, économie et Mafia. Le gouvernement introduit à ce moment une législation spéciale qui rencontre de fortes oppositions parmi les intellectuels et politiques méridionaux libéraux qui y voient une manière de contrôler les régions méridionales arriérées.

Au niveau culturel, pendant ces années se diffusent des courants dérivés de l'idéalisme qui s'opposent à la démocratie et au rationalisme. Ceci aura de fortes répercussions par la suite, quand ces théories seront reprises et exploitées par le fascisme. Dans le pays se produisent également des manifestations irrédentistes, en partie dues à l'expansionnisme de l'Autriche sur les Balkans. Ces manifestations perdent progressivement leur caractère démocratique et républicain pour devenir de plus en plus nationalistes et monarchiques. Cette situation aura un impact important dans les événements successifs.

---

<sup>110</sup> Sidney Sonnino : homme politique conservateur, président du Conseil de février à mai 1906 puis de décembre 1909 à mars 1910.

<sup>111</sup> G. Sabbatucci e V. Vidotto, *Storia d'Italia, 3. Liberalismo e democrazia, 1887-1914*, Laterza, Bari, 1999, p.75-76.

Autre nouveauté de l'Italie de ces années est le rapprochement avec la France, voulu aussi par le nouveau roi Victor Emmanuel III. Ce rapprochement se concrétise par des négociations menées en secret avec la France au cours desquelles l'Italie voit reconnues ses aspirations sur la Libye. De manière assez étrange, Croce n'écrit rien pendant cette période. Il semble que la tournure prise par les événements ne l'intéresse pas.

### **1.2.3.5. Le deuxième gouvernement Giolitti**

En 1903 Giolitti entame son deuxième mandat à la présidence du Conseil. Les projets réactionnaires du passé semblent avoir été définitivement mis de côté. Giolitti se lance dans un projet de démocratie libérale de laquelle se rapprochent aussi des socialistes guidés par Turati. Cette situation produit une scission à l'intérieur du Parti Socialiste entre les réformistes et les intransigeants. Ces derniers sont guidés par Lazzarri et Labriola qui représentent deux intérêts différents : le premier le monde ouvrier, le deuxième le Midi du pays exclu du processus de production de la richesse. Les intellectuels et libéraux du pays assument une position très particulière puisqu'ils s'opposent aux projets de réformisme libéral-démocratique mis en place par Giolitti. Ils s'agit des mêmes personnalités qui avaient fait partie du mouvement anti-autoritaire de la fin du siècle, entre autres Maffeo Pantaleoni, Pareto, Giustino Fortunato, Gaetano Salvemini. Nous pourrions alors nous demander comment cela est-il possible. En effet, en cette phase, ces hommes de culture s'opposent à la politique de Giolitti qu'ils voient comme un protectionnisme corporatiste qui unit socialistes et giolittiens.

D'ailleurs, l'association entre libéraux et socialistes est vouée à l'échec puisque les libéraux radicaux se détachent des socialistes à la suite de l'éclatement d'une nouvelle vague de grèves dans laquelle ils ne se reconnaissent pas. La rupture de ce groupe aura aussi des conséquences importantes par la suite car elle avait garanti un front compact contre l'autoritarisme. A partir de ce moment, la politique italienne sera sujette à une polarisation progressive qui verra un durcissement de l'affrontement entre

socialistes et libéraux. A la période de Giolitti succède aussi une fragmentation du tissu social qui entraîne une opposition de plus en plus forte entre les classes. Pendant cette période, on assiste à un déplacement de la petite bourgeoisie vers des positions conservatrices. Dans le Nord de la Péninsule il y a une nouvelle vague d'irrédentisme, dans le sud les conditions de vie toujours assez dures portent des milliers de personnes à émigrer vers l'Amérique. Cette émigration entraîne de nombreuses conséquences puisque plusieurs éléments anarchistes et dissidents s'en vont, la naissance d'un mouvement ouvrier organisé est retardée, les salaires augmentent car il y a moins d'offre de main-d'oeuvre, les versements des émigrés arrivent d'outre-Atlantique, un coup très fort est infligé aux usuriers, et se diffuse le besoin de savoir lire et écrire.

Toujours en ces années, les forces libérales mènent une politique anticléricale, en s'inspirant de ce qui arrive en France. Elles essayent surtout d'accéder au gouvernement des villes, en faisant des alliances avec les socialistes réformistes. Là où elles y arrivent, elles mettent en place un programme qui voit, en particulier, la création d'écoles élémentaires pour l'instruction obligatoire, d'écoles rurales dans les zones de campagne dont le but est aussi de distribuer des vaccins contre la malaria et des repas gratuits.

Les historiens et les hommes politiques ne s'entendent pas tous sur cette période. Ainsi, si Croce s'oppose d'abord fortement à Giolitti pendant que celui-ci est au pouvoir, il revient en plein fascisme sur ces années de *giolittismo* et modifie son jugement en parlant d'une Italie en évolution. L'historien Paolo Bonetti, quant à lui, parle de cette phase historique comme d'une période où le libéralisme est atteint d'une contradiction permanente qui restera dans l'histoire italienne et déterminera la catastrophe future. Mac Smith inclut ces années dans une longue époque qui va de l'unité à Mussolini pendant laquelle c'est le gouvernement qui fait les élections et non l'inverse, et partis et Parlement ne sont pas faits en Italie les uns pour les autres. Le Duce, quant à lui, parlera souvent de cette période comme d'une phase où la politique italienne est caractérisée par la médiocrité. Il fait référence à l'Italie de ces années en utilisant la dénomination méprisante d'*Italiotta*. Une grande partie de sa politique, et de sa propagande, sera axée en opposition à *l'Italiotta giolittiana*.

### 1.2.3.6. Un nouveau modèle : l'état administratif

En 1912 Giolitti introduit le suffrage universel masculin. Cet événement permet aux masses d'entrer dans la politique italienne. Les années qui suivent sont marquées par le besoin d'un état administratif opposé à l'état libéral ou libéral-réformiste proposé jusque là par la classe politique. Ce modèle d'état doit garantir l'indépendance de l'administration face aux groupes de pouvoir tels les industriels ou l'aristocratie terrienne. Le nouvel état est caractérisé par une réduction du rôle législatif du Parlement. Barbagallo dit à propos de cette nouvelle forme d'état :

*... [il] trouvera les conditions les plus adéquates pour son affirmation en un état autoritaire, décidé à suspendre la protection des libertés individuelles et le fonctionnement des institutions du Parlement : ce qui se passera par la suite avec le régime fasciste.<sup>112</sup>*

Le besoin d'un nouveau type d'état témoigne de la crise des institutions libérales à l'intérieur d'une société qui est de plus en plus complexe. L'état qui avait jusque là garanti seulement les droits d'une petite élite dirigeante capitaliste n'est plus en mesure de garantir les droits d'une société en évolution où de plus en plus de groupes sociaux demandent à être représentés. Elle n'est plus viable surtout dans le nouveau cadre politique italien où les classes économiquement inférieures participent à la vie politique et où les mouvements socialistes, anarchistes et catholiques sont de mieux en mieux organisés.

Dans ce climat politique et social, des nombreuses voix discordantes se retrouvent autour de Giolitti. Sa politique, fondée sur la médiation entre les différentes

---

<sup>112</sup> G. Sabbatucci e V. Vidotto, *Storia d'Italia*, 3. *Liberalismo e democrazia, 1887-1914*, Laterza, Bari, 1999, p.107.

classes sociales, n'est plus adéquate et n'arrive plus à satisfaire aucun d'entre elles. L'insatisfaction trouve un fort écho aussi parmi les intellectuels qui publient la revue *La Voce*. La fin du dernier ministère de Giolitti est marquée par ce que certains historiens appellent *le divorce d'avec la culture* puisque ce seront en particulier les intellectuels qui se détachent et condamnent fortement le gouvernement. La dernière expérience gouvernementale de Giolitti est celle qui couvre les années 1911-1914 et qui se termine avec l'éclatement de la Première Guerre mondiale. L'homme d'état essaie de créer une coalition avec les socialistes réformistes Ivanoe Bonomi et Leonida Bissolati. Il semble vouloir retourner à un libéralisme plus démocratique. Son projet ne se concrétise pas, à la suite du refus des socialistes réformistes, ainsi Giolitti fera appel aux radicaux réformistes en la personne de Francesco S. Nitti auquel seront confiés certains ministères.

Comme on l'a déjà vu, la plus grande nouveauté de ce mandat est l'introduction, en 1912, du suffrage universel masculin qui constitue l'une des plus importantes réalisations de la politique libérale réformiste de Giolitti. Pour pouvoir voter il faut avoir vingt et un ans, être alphabétisé, avoir fait le service militaire. Dans la même année il y a aussi la création de la première entreprise publique de gestion économique : l'Institut national des assurances. Il s'agit d'une institution particulière qui voit le jour après de longues polémiques, venant en particulier des libéraux qui pensaient que l'état était incapable de gérer des entreprises économiques, et qui présente une nature très particulière. Barbagallo la décrit ainsi :

*... [il] était le premier organisme publique de gestion économique, distinct de l'état, doté d'une personnalité juridique et d'une structure organisationnelle de type libéral.*

113

Un événement très important de ces années est, nous l'avons déjà vu, la politisation progressive des masses. Ce processus portera ces dernières à se sentir

---

<sup>113</sup> *Op. cit.*, p.116.

étrangères aux alliances parlementaires, où leurs intérêts ne sont guère représentés, et de se retrouver plutôt dans les partis extraparlimentaires. C'est le cas du Parti Socialiste et ce sera le cas du Parti Nationaliste. Le seul événement qui semble unir l'opinion publique italienne en ces années est l'occupation de la Libye. Ce fait laisse transparaitre une adhésion de toutes les classes à un nationalisme abstrait qui constitue en partie une dérive du patriotisme de l'époque *risorgimentale*. Mais cet événement n'est pas anodin car en cette période, et pas seulement en Italie, se diffuse une idéologie exaltant les instincts, la force, la domination : les idées qui seront à la base du mouvement nationaliste d'abord et fasciste par la suite.

### 1.2.3.7. L'Italie à la veille de la Grande Guerre

La première décennie du vingtième siècle s'ouvre avec d'importantes nouveautés. En 1911 il y a la conquête de la Libye. En 1912 naît le Parti Socialiste réformiste de Bissolati et Bonomi, dans la même année se produit la scission de l'Union Syndicale et la création de l'Union Syndicale Italienne de tendance révolutionnaire. Toujours en 1912, au congrès du Parti Nationaliste, les éléments les plus extrémistes s'opposant à la démocratie et au libéralisme obtiennent la majorité. Les nouveaux partis de masse viennent s'ajouter au Partito dei Lavoratori Italiani, qui avait été fondé en 1892. La création de ce parti s'était accompagnée de l'exclusion des anarchistes. Parmi les plus grandes nouveautés de cette période il y a ce que l'historien MauRizio Degl'Innocenti appelle *l'astro nascente*<sup>114</sup> : Benito Mussolini. Au congrès national de Reggio Emilia en juillet 1912 ce socialiste révolutionnaire fait exclure Bissolati et Bonomi ; dans la même année il accède au poste de directeur du journal socialiste *Avanti*. Il s'agit d'un homme charismatique doté d'un grand talent politique. Habile diplomate et harangueur des foules, Mussolini est destiné à avoir un grand succès dans le climat incandescent de l'Italie de ces années. Un autre mouvement qui cherche une légitimité politique est celui des socialistes révolutionnaires. En 1914

---

<sup>114</sup> *L'astro nascente* : l'astre naissant.

Giolitti est contraint de laisser le pouvoir, on lui reproche des fraudes électorales et des violences qui ont eu lieu au cours des dernières élections. Cette fois-ci il est définitivement éloigné du pouvoir.

Un autre événement très important de ces années est ce que les historiens définissent comme la *settimana rossa*.<sup>115</sup> En juin 1914 se produit en effet une semaine de violentes émeutes de paysans et prolétaires qui prennent très vite le caractère d'une véritable insurrection : les lignes du télégraphe sont interrompues, il y a des échanges de coups de feu avec l'armée, certains officiers sont capturés. L'insurrection est durement réprimée par les forces de l'ordre. Cet événement, qui n'est pas sans conséquences pour l'avenir du pays, trouve son origine dans le meurtre de manifestants antimilitaristes perpétré par la police à Ancône, et ouvre le *biennio rosso* de 1920-1921. Cette situation entraîne aussi la scission à l'intérieur de la gauche institutionnelle puisque la CGDL (Confederazione Generale Del Lavoro) intervient pour mettre fin à la grève sans consulter le parti. Cette situation génère une grande polémique entre le syndicat et le parti. La situation est destinée à dégénérer avec l'assassinat de l'héritier au trône d'Autriche qui ouvre la voie à la Première Guerre mondiale.

L'Italie entre ainsi dans une nouvelle vague de violentes révoltes ouvrières et de dures répressions gouvernementales. Après les années de Giolitti, le libéralisme italien semble à nouveau assumer un aspect réactionnaire et antidémocratique. Cette évolution transparaît dans les mots de Pantaleoni rapportés par Luisa Mangoni :

*Il me semble que les faits démontrent que la plus grande erreur du XIXe siècle fût de croire que l'on pouvait gouverner sans la force ; à cette erreur capitale s'en ajoutent d'autres qui lui servent de couronne, ce sont le suffrage universel, l'instruction obligatoire, le concept d'égalité entre citoyens, etc.*<sup>116</sup>

Croce, l'un des principaux représentants du Parti Libéral italien, affirme dans ces

---

<sup>115</sup> *Settimana rossa* : semaine rouge.

<sup>116</sup> G. Sabbatucci e V. Vidotto, *Storia d'Italia, 3. Liberalismo e democrazia, 1887-1914*, Laterza, Bari, 1999, p.495-6.



mêmes années, que « le simple Droit n'est rien d'autre que la force ».<sup>117</sup> Comme on le verra par la suite, il voit même dans l'éclatement de la Première Guerre mondiale une confirmation de son jugement. Il se déclare opposé aux grèves de cette période, en particulier celles de la *settimana rossa*, qui sont pour lui une manière de semer le désordre et d'interrompre le déroulement normal des choses.

En 1914 l'éclatement de la Première Guerre mondiale met fin, pendant une courte période, à l'agitation du monde du travail et plonge l'Italie dans un débat enflammé entre les *interventisti* (favorables à l'entrée en guerre du pays) et les *neutralisti* (qui préfèrent que le pays s'en abstienne). Des violences quotidiennes éclatent, les nationalistes frappent leurs adversaires, le gouvernement n'intervient pas. La situation ressemble terriblement à ce qui arrivera dans l'après-guerre lors des expéditions des *squadre* fascistes. Selon l'historien Luigi Salvatorelli, le fascisme italien trouve son origine dans ces événements qui précèdent la Première Guerre mondiale. Plus exactement, il affirme que l'origine se trouverait dans le *radioso maggio*<sup>118</sup> de 1915, quand une série de violences eut lieu pour contraindre le Parlement encore irrésolu à participer au conflit. Toujours selon cet historien, pendant les années de guerre, le danger extérieur a détourné l'attention de l'ennemi intérieur, mais dans les années qui suivent la guerre, les violences politiques réapparaissent. D'autres historiens, comme Croce, pensent que les origines sont plutôt à chercher dans les tranchées de cette Première Guerre mondiale, dans ces entrailles de la terre où des milliers de jeunes gens avaient été contraints de voir toutes sortes d'atrocités. De plus, la dimension inédite de ce conflit avait porté à la perte de la conscience collective, conduisant en quelque sorte à la banalisation de la violence. Il est très difficile d'établir à quel moment se produisit cette acceptation collective de la violence (physique, morale et politique), mais il est certain qu'il y a une relation très étroite entre le fascisme et la Grande Guerre à laquelle l'Italie est sur le point de participer.

Les années qui précèdent l'éclatement de la Première Guerre mondiale ont pour l'Italie une importance fondamentale car non seulement se définissent en cette période les futurs équilibres sociaux et politiques, mais des personnages tels que Mussolini

---

<sup>117</sup> B. Croce, *Pagine Sparse*, vol. I, Laterza, Bari, 1960, p.459.

<sup>118</sup> *Radioso maggio* : le radieux mois de mai.

font leur entrée réelle sur la scène politique. Ces années voient une lente érosion de l'état de droit qui culmine dans la Marche sur Rome.

Comme nous l'avons déjà vu, les années 1910-1914 coïncident aussi avec la fin du *giolittismo*. Cet ancien homme d'état reçoit désormais de fortes critiques venant de tous bords. Giuseppe Prezzolini écrit dans la revue *La Voce*, dont il est l'éditeur, que le gouvernement Giolitti a été caractérisé par le refus de la démocratie et par toute sorte de corruption. Il dit aussi, et cela semble intéressant pour les événements futurs, que les seuls intérêts représentés sont ceux des plus forts et des plus agressifs. Salvemini dit que c'est seulement avec la disparition du système créé par Giolitti qu'il peut y avoir en Italie l'avènement de la démocratie. A gauche et à droite la réaction à la politique giolittienne se radicalise. On trouve d'un côté les socialistes révolutionnaires et de l'autre les nationalistes. Le premier parti prône la subversion de l'état de droit, le deuxième l'abandon du système démocratique. En 1914, Giolitti perd son pouvoir car il ne peut plus compter sur la majorité. Son successeur est Antonio Salandra.

L'année 1915 marque l'entrée en guerre de l'Italie. L'historien Alexander De Grand dit, à propos de cette guerre, qu'elle eût un rôle fondamental dans l'érosion du pouvoir de Giolitti car Salandra n'aurait jamais été capable d'attaquer le président du Conseil si la Première Guerre mondiale n'avait pas éclaté. Une fois prise la décision d'entrer en guerre, l'Italie hésite entre l'engagement au côté de la Triple Alliance (dont elle est toujours membre) ou bien de la Triple Entente. Elle demande en échange de son engagement l'annexion de Trente et Trieste, du Quarnaro, de certaines îles de la Dalmatie, l'internationalisation du port albanais de Valona. Une négociation avec l'Autriche ne semble pas être possible car Trente et Trieste se trouvent à l'intérieur de ses frontières. Ainsi les hésitations de l'Italie se terminent avec la dénonciation de la Triple Alliance et l'entrée dans l'Entente. Les intellectuels et les hommes politiques font tout leur possible pour que la guerre soit perçue comme une quatrième guerre *risorgimentale* qui portera le pays à conquérir les territoires du nord-est, considérés comme *irredenti*. Mais l'Italie n'est pas prête pour la guerre, il lui manque tout : les munitions, l'armement, l'entraînement des soldats. Cette impréparation militaire et morale conduit au désastre de Caporetto en 1917. Il s'agit d'un choc émotionnel très

fort pour la population et pour les soldats car tous se trouvent confrontés à une guerre d'usure qui se passe dans l'immobilité des tranchées, tandis qu'ils s'attendaient aux gestes glorieux des guerres du *Risorgimento*. L'opinion publique, exaspérée par la longueur et les difficultés de la guerre, prend à ce moment ses distances d'avec la propagande gouvernementale. Plusieurs manifestations pacifistes se déroulent dans les principales villes italiennes. Le Pape intervient en protestant contre l'inutilité de ce massacre. Le général Cadorna et d'autres hauts gradés se retrouvent face aux tribunaux pour rendre compte des erreurs qui avaient amené à cette catastrophe. Giolitti demande que le conflit prenne fin en démontrant l'énorme coût économique et humain que cela comporte. Les rênes politiques passent alors à Vittorio Emanuele Orlando qui devient président du Conseil en 1917. C'est Orlando, avec Sonnino, qui représente l'Italie à la conférence de paix de Paris, et c'est à ce moment que se produit un événement inattendu qui aura des répercussions très importantes par la suite.

#### **1.2.3.8. L'après-guerre et le syndrome de la victoire mutilée**

Lors de la conférence de paix de 1919 l'Italie s'attend à obtenir les territoires de Fiume et de la Dalmatie qui lui avaient été promis lors de l'entrée dans le conflit. La disparition de l'Empire austro-hongrois semble faciliter les choses et l'Italie compte sur la présence d'une forte minorité italienne dans ces territoires. Les choses ne se déroulent pas ainsi car, de manière imprévisible, au moins pour la délégation italienne présente aux négociations de paix, ces terres sont octroyées au jeune état des serbes, des croates et des slovènes. Les conséquences de cette décision sont néfastes, un fort sentiment d'humiliation gagne le pouvoir et l'opinion publique. L'indignation est à son comble et, à partir de ce moment, on parle dans le pays de *vittoria mutilata*.<sup>119</sup> Vittorio Emanuele Orlando est contraint à présenter sa démission puisqu'il n'a plus le soutien de la Chambre des députés. Une nouvelle coalition démocratique est formée et Nitti en est le dirigeant. Dans le pays entretemps se diffusent de plus en plus les idées

---

<sup>119</sup> *Vittoria mutilata* : victoire mutilée.

nationalistes dont le poète Gabriele D'Annunzio est le porte-parole. La situation est proche de l'explosion. Cela arrivera à Fiume en 1919 quand D'Annunzio occupe la ville avec des milices en promulguant *in loco* une sorte de république que plusieurs historiens définissent comme un banc d'essai pour le fascisme. Le Gouvernement sera obligé de les évacuer par la force en 1921 après des négociations infructueuses. Pour Croce cette période est celle des « dittature larvate ».<sup>120</sup>

Mais qu'arrive-t-il à la politique italienne en cette phase ? En reprenant le fameux jugement de Sartori, l'historien Stefano De Luca le complète ainsi :

*Si l'on réfléchit sur l'histoire de la démocratie italienne, la profondeur et la persistance de l'empreinte laissée par sa genèse apparaissent stupéfiantes. Notre système politique acquit en effet, entre 1919 et 1922, une physionomie dont les traits principaux - fragmentation des partis, polarisation idéologique, instabilité gouvernementale - réapparurent après la défaite du fascisme, quand le système démocratique connût sa « deuxième renaissance » (1945-48), et après la crise de la « première République » (1992-94).<sup>121</sup>*

Les élections de 1919 balayent d'un trait la vieille élite politique d'avant-guerre. Il s'agit d'un énorme séisme politique. Les socialistes obtiennent la majorité des sièges, le Parti Populaire, qui venait pourtant d'être créé, obtient aussi de bons résultats. Les libéraux reculent en perdant presque la moitié de leurs députés. Les résultats sont encore plus importants si l'on pense qu'à partir de ce moment l'ancienne classe libérale qui avait gouverné le pays est obligée de s'allier soit avec les populistes soit avec les socialistes pour pouvoir gouverner. Une autre nouveauté de cette période est l'apparition sur la scène politique d'un nouveau parti, celui des vétérans de guerre. Certains membres de ce parti, avec ceux du Parti Nationaliste, constitueront quelques

---

<sup>120</sup> B. Croce, *Storia d'Europa nel secolo decimono*, Laterza, Bari, 1953, p.346.

*Dittature larvate* : dictatures en larve.

<sup>121</sup> Stefano De Luca, *Il « secolo breve » della democrazia italiana (1919-2008)*, in *Ventesimo secolo*, Rubbettino, Anno VIII, 2009, p.9.

années plus tard le premier noyau du fascisme : celui de *San Sepolcro*.<sup>122</sup> Entretemps dans le pays les grèves recommencent, une partie des ouvriers veut la révolution et la constitution d'une république sur le modèle soviétique, une partie des paysans et des vétérans demande une distribution des terres qui, d'ailleurs, leur avait été promise lors de Caporetto. La petite bourgeoisie craint de plonger dans la misère car elle paie le prix le plus fort de la guerre ; elle craint aussi les grèves, l'avènement d'une révolution bolchevique, la perte des biens. Cette petite bourgeoisie veut un état fort, régénéré moralement et économiquement. Il en est de même pour la haute bourgeoisie. Le résultat des élections ne fait qu'augmenter cette crainte.

A cette situation s'ajoute la détresse des anciens combattants qui ont des difficultés à se réadapter à la vie de tous les jours. Plusieurs d'entre eux n'ont pas retrouvé du travail et souffrent de cette situation, en particulier ceux qui avaient reçu des distinctions importantes au front. Il y a une situation d'agitation généralisée, un activisme qui ne trouve pas, pour le moment, d'exutoire. La polarisation politique et idéologique de ces années, qui est d'ailleurs exprimée par le résultat des élections, s'aiguise de plus en plus. De Luca analyse bien la situation :

*Les deux nouvelles « religions politiques » qui se partagent les places -ce nouveau lieu de la politique, où on se mobilise, où l'on tient les comizi<sup>123</sup> et où de plus en plus souvent on s'affronte physiquement- sont le socialisme et le nationalisme : c'est le concept de nation qui, depuis la guerre de Libye, divise leurs partisans. Le conflit entre nationalisme et internationalisme (entre nation et « anti-nation ») est la première forme de polarisation idéologique qui se manifeste dans l'Italie du Vingtième siècle, en portant avec elle la diabolisation de l'adversaire et la disposition à l'utilisation de la violence.<sup>124</sup>*

---

<sup>122</sup> *San Sepolcro* : place de Milan sur laquelle , le 23 mars 1919, Mussolini avait proclamé les principes du fascisme au cours d'un rassemblement.

<sup>123</sup> *Comizi* : tribunes publiques d'où les représentants de chaque parti ou coalition expliquent leur programme et tâchent de convaincre leur auditoire.

<sup>124</sup> *Op. cit.*, p.9.

Le Parti Socialiste abandonne à ce moment tout programme modéré et toute forme de collaboration avec les partis « bourgeois », et a pour objectif la révolution et l'institution d'une République socialiste. D'ailleurs la révolution et la guerre ont toujours formé un binôme dans l'histoire de la démocratie de masse italienne. En 1921-1922 une nouvelle vague de grèves et d'occupation d'usines secoue l'Italie. Il s'agit, comme cela a déjà dit, du *biennio rosso*. Face à ces nouveaux désordres, les industriels et la haute bourgeoisie, mais aussi la petite et moyenne bourgeoisie, se sentent abandonnés par la vieille classe libérale qui n'oppose pas une forte réaction aux agitations sociales. Ces classes se tournent ainsi vers le nouveau parti fondé par Mussolini qui défend la propriété à travers toute sorte de moyens, jusqu'à des actions violentes.

Dans cette phase ce parti a en effet une double nature : urbaine et rurale. En contexte urbain les fascistes se présentent comme les garants de l'ordre en se substituant aux conducteurs de train et de tramways en grève, ou en effectuant les tâches des ouvriers qui occupaient les usines. Ils permettent ainsi au cycle productif de reprendre son cours. En contexte agraire la situation est différente car c'est dans les campagnes reculées que les *chemises noires* dévoilent leur vraie nature et utilisent les méthodes les plus brutales contre les paysans qui occupent les terres. Les expéditions punitives plus féroces se produisent dans la vallée du Pô où les mouvements syndicalistes sont plus forts et mieux organisés. Benito Mussolini, d'ailleurs, est originaire de cette région. Les communistes et les socialistes n'arrivent pas à opposer un front commun au fascisme car en cette période ils se disputent le pouvoir. Quant aux deux autres forces politiques qui ne font pas recours à la violence, les populaires et les libéraux, elles n'ont aucune possibilité de gagner le pouvoir dans ce climat social, et en seront écartées. Ces deux partis politiques en outre sont divisés par des polémiques intérieures car Salandra et Giolitti n'apprécient pas le prêtre Luigi Sturzo, fondateur du Parti Populaire. Salandra voit en Sturzo même un ennemi à la manière des socialistes, et éprouve plutôt de la sympathie pour le jeune Mussolini qui, selon lui, les a libérés du danger d'une révolution bolchevique. Le Parti Socialiste, de plus,

est affecté par des scissions en série. Il y a tout d'abord celle de 1921 qui divise la gauche italienne en deux partis : le Parti Socialiste Italien, au sein duquel se retrouvent deux courants, l'un maximaliste et l'autre réformiste, et le Parti Communiste d'Italie.<sup>125</sup> En 1922 les réformistes sont exclus du PSI. Ils fonderont en au cours de la même année le Parti Socialiste Unifié. En 1923 seront exclus tous ceux qui ont adhéré à la Troisième Internationale. Cette politique de division non seulement affaiblit le Parti Socialiste qui, pourtant, avait eu la majorité dans les urnes, mais provoque aussi la dispersion de l'électorat. Les classes sociales plus humbles et moins cultivées sont désorientées face aux différents courants dans lesquels le parti s'est fragmenté et ont des difficultés à s'y retrouver. Les fascistes, par contre, sont de mieux en mieux organisés ; ils peuvent compter sur un appareil solide de milices privées et sur un financement considérable venant de l'aristocratie foncière, des armateurs, de la haute bourgeoisie industrielle.

Conscients de leurs succès et de leur force, les fascistes cherchent maintenant une légitimation politique et utilisent leurs milices pour y arriver. Les élections de 1921 se déroulent dans un climat de violence. Les *chemises noires* surveillent les sièges électoraux et parfois stationnent même près de l'isoloir en intimidant les votants. Malgré l'utilisation de ces méthodes, ils auront très peu de voix, mais réussiront à entrer au Parlement avec une trentaine de députés. L'autre parti qui entre au Parlement après cette élection est le parti communiste avec une quinzaine de sièges. La classe libérale d'ascendance *risorgimentale*, en revanche, est affaiblie par les résultats électoraux et n'arrive pas à se constituer en parti politique. Le Parti Libéral en Italie sera constitué seulement en 1922, vingt jours avant la Marche sur Rome.

Mais ces élections ont une grande importance car elles marquent aussi la fin du dernier gouvernement Giolitti (le cinquième) et la faillite de son projet d'intégrer le fascisme à la coalition libérale. Mussolini en effet démontre tout de suite ne pas vouloir abandonner ses anciennes méthodes, ne pas vouloir se défaire de ses milices personnelles, ne pas vouloir être englobé dans la coalition de Giolitti. Le projet d'intégrer le parti fasciste au groupe libéral déjà existant peut sembler étonnant,

---

<sup>125</sup> PCdI : Parti Communiste d'Italie.

pourtant cet ancien président n'est pas le seul en ces années à penser pouvoir "domestiquer" le fascisme. D'autres représentants de la classe libérale semblent avoir cru en la possibilité d'une coalition avec le parti de Mussolini. En somme les libéraux italiens ne se rendent pas compte de la dangerosité du fascisme ni de son chef. Il s'agit d'une erreur fatale pour le futur de l'Italie et du libéralisme.

Cette élection laisse aussi transparaître le passage qui a eu lieu en Italie d'une démocratie parlementaire, typique du dix-neuvième siècle, à une démocratie de partis, typique du vingtième siècle. Si l'ancien système était organisé sur la base de personnalités charismatiques qui se mettaient à la tête de grandes formations politiques, cette fois-ci la scène politique italienne présente plusieurs partis politiques ayant chacun un programme bien défini. De plus, la politique a atteint les masses. Elle se fait désormais sur les places publiques, dans les cafés. Les députés qui siègent au Parlement votent selon ce qui a été délibéré par leurs partis. L'Italie est en somme entrée dans la modernité. Au moins au niveau de l'organisation politique. Les grandes lignes de la démocratie italienne sont aussi bien définies : la fragmentation des partis, l'affrontement violent entre les coalitions politiques, la tendance à l'instabilité gouvernementale. Cette dernière caractéristique semble être fondamentale : entre 1919 et 1921 se succèdent cinq gouvernements, entre 1921 et 1922 s'en succèdent trois. La responsabilité de cette instabilité semble être due à deux conditions : la fragmentation dont on a parlé, qui rend difficile la survie des coalitions, et la polarisation idéologique, qui réduit le nombre des partis ayant une légitimité parlementaire.

#### **1.2.4. Libéralisme et fascisme**

##### **1.2.4.1. Le fascisme arrive au pouvoir : s'agit-il de la fin du**



## **libéralisme ?**

Comme nous avons pu le voir, les années 1920-21 marquent le banc d'essai du fascisme avant la grande action de la Marche sur Rome. A travers l'expérience de la prise de Fiume, des grèves brisées, le fascisme consolide son pouvoir, en réalise la portée réelle, comprend que la classe libérale ne veut (et ne peut) pas s'opposer à ses actions. En ces années Mussolini cherche à tisser des liens avec la monarchie. Dans ce but, avec l'un des revirements qui le caractérisent, il rejette l'idéologie républicaine du premier fascisme, et se rapproche du roi Victor Emmanuel III qui n'hésite pas à lui offrir son soutien. Il sympathise avec la reine Margherita. Le futur Duce instaure des relations aussi avec le prince d'Aoste, un cousin de Victor Emmanuel III. Il s'agit d'un personnage clef car ce prince est le candidat potentiel au trône après le monarque légitime. Il a déjà été sur le point de s'emparer du pouvoir. Victor Emmanuel III le craint car il est très charismatique et a une forte personnalité, deux qualités dont il est dépourvu. Ce lien avec le prince d'Aoste est fondamental car par la suite Mussolini se servira de la rivalité existant entre lui et Victor Emmanuel III pour obtenir de ce dernier plus de concessions et de pouvoir. Le futur Duce acquiert aussi à ce moment les faveurs du clergé qui, préoccupé par les grèves continuelles et l'audience de Don Sturzo auprès des masses de déshérités urbains et ruraux, décide de lui retirer son soutien et se tourne vers Mussolini. Désormais le futur dictateur a la faveur de tous les secteurs : la classe politique, la bourgeoisie, l'aristocratie latifundiste, la Cour, l'Eglise. Il est désormais prêt à tenter le grand coup : la prise du pouvoir à travers un coup de force.

Le pouvoir politique est détenu à ce moment par Facta qui a succédé à Giolitti. Il s'agit d'un grand collaborateur de ce dernier, destiné probablement à gérer le pouvoir pendant une courte période avant que Giolitti ne réapparaisse, comme cela s'était déjà produit dans les quatre gouvernements précédents. Mais cette fois-ci l'action de Mussolini bouleverse leurs plans. La nuit de la Marche sur Rome, Facta semble réaliser la gravité de la situation et décide de déclarer l'état de siège. L'action semble vouée à l'échec car les militaires et en particulier la marine sont fidèles au roi et prêts à

intervenir. Mussolini, quant à lui, à préféré attendre l'évolution des choses dans la villa de sa maîtresse Margherita Sarfatti, située près de la frontière avec la Suisse. Cette proximité à la frontière lui permet d'avoir une voie de sortie au cas où l'action n'aboutirait pas. Il s'agit de sa tactique : ne pas courir trop de risques et intervenir quand les jeux sont faits.

Mais qu'arrive-t-il cette nuit du 28 octobre 1922 ? Pourquoi l'ancienne classe libérale n'intervient-elle pas et n'arrête-t-elle pas Mussolini ? Les historiens ne semblent pas être en accord sur cet événement. Probablement les dirigeants de l'ancienne classe libérale croyaient encore pouvoir maîtriser Mussolini. Même les esprits les plus attentifs de l'époque semblent encore nourrir des espoirs à l'égard du Duce. Croce, par exemple, est parmi ceux qui pensent qu'il faut encore donner du temps au fascisme et à son chef pour accomplir leur parcours. En parlant du vote de confiance qu'il avait donné au futur Duce, il le commente en disant que celui-ci avait servi pour mettre Mussolini dans une sorte de cage car désormais, comme condition pour rester au pouvoir, il aurait dû renoncer à la violence et se convertir aux méthodes démocratiques. Il est clair qu'il n'avait pas réellement perçu la nature et la dangerosité de Mussolini ; de même il n'avait pas compris que Mussolini n'était pas un homme à se laisser "mettre en cage" ni à se faire dicter des conditions et à respecter les promesses faites. L'engagement de Croce en faveur du chef du fascisme semble avoir joué un rôle fondamental dans la montée au pouvoir de ce dernier. La parole de Croce a en effet un poids important dans l'Italie de ces années. Il est le principal représentant du courant libéral et est un intellectuel dont les oeuvres ont été traduites et publiées dans le monde entier. Son engagement n'est pas sans conséquences sur le choix de la coalition libérale d'accepter l'entrée de Mussolini au gouvernement malgré les méthodes illégales qu'il a employées.

Cependant, au-delà et au-dessus de tous, ce sera une autre force qui aidera Mussolini à garder le pouvoir fraîchement conquis : le roi. Ce dernier refuse en effet de signer l'acte de proclamation de l'état de siège. C'est à lui que revenait le dernier mot sur le coup d'état qui venait de se produire, car il ne faut pas oublier que l'Italie était à ce moment une monarchie constitutionnelle. De plus, le pays était régit par le

*Statuto Albertino*<sup>126</sup>, l'ancienne constitution du royaume de Piémont – Sardaigne qui avait été étendue à tout le pays après l'unification. Ce statut laissait une grande marge de manoeuvre au roi et lui permettait d'avoir carte blanche dans certaines situations. Cette faiblesse de l'appareil institutionnel italien s'était déjà manifestée par le passé quand, par exemple, le roi avait pu décréter l'entrée de l'Italie dans la Première Guerre mondiale sans avoir dû en rendre compte au Parlement. Les conditions ambiguës créées par le *Statuto Albertino* font que cette fois-ci le roi a une fois de plus la possibilité de choisir, et il choisit Mussolini. Le lendemain du coup d'état, Victor Emmanuel III en personne institutionnalise la prise du pouvoir du Duce. Il félicite le nouvel homme d'état, et affirme être heureux de lui confier le pays. La politique de rapprochement avec le monarque, semble donc avoir eu un poids fondamental dans le succès du fascisme. La présence de certaines conditions de faiblesse institutionnelle dues à la désuétude du *Statuto Albertino* ont constitué aussi une raison de ce succès. La classe libérale n'est donc pas la seule responsable de la dérive de ces années ni de la perte du régime démocratique. D'ailleurs y a-t-il un véritable régime démocratique dans un état où le monarque a le droit de décider sans consulter le Parlement ? Peut-être la démocratie était-elle déjà inexistante dans l'Italie de ces années ou bien non-effective ? Cette situation a sans doute créé une zone d'ombre, un interstice entre le pouvoir et ceux qui l'exercent qui a permis aux *dittature larvate* de s'affirmer.

De manière plus générale aucune classe politique, ni économique, ne s'est rendue compte de la dangerosité du fascisme. Ce qui semble échapper à l'élite dirigeante est la nature du fascisme qui se présente comme un phénomène nouveau dans l'Histoire. Chabod commente ainsi cette situation et la volonté de l'ancienne classe libérale et des autres détenteurs du pouvoir de trouver un compromis avec le fascisme :

---

<sup>126</sup> *Statuto Albertino* : Statut Albertin, Statut fondamental de la Monarchie de Savoie concédé le 4 mars 1848, est dit Statut albertin ou *Statuto*, du nom du roi qui le promulgua, Charles-Albert de Savoie. Il fut adopté pour le royaume de Piémont-Sardaigne, succédant aux vieux États de Savoie le 4 mars 1848 et fut défini dans son *Préambule* autographe de Charles-Albert, « Loi fondamentale perpétuelle et irrévocable de la Monarchie » sarde. Le 17 mars 1861, avec la création du royaume d'Italie, il devint la constitution de la nouvelle Italie unie jusqu'en 1946 quand, par décrets législatifs, fut adopté un régime constitutionnel transitoire jusqu'à la mise en œuvre de la constitution de la république italienne, le 1er janvier 1948. Voir à ce sujet : Porciani I., *La festa della nazione: rappresentazione dello Stato e spazi sociali nell'Italia unita*, Bologna : Il Mulino, 1997

*En 1921-22, donc, ceux qui évaluent le fascisme sur la base des vieilles formules de la lutte politique et parlementaire, peuvent encore croire en la possibilité de le flatter, de s'en servir, de lui confier la part de l'assistant, pour s'en débarrasser par la suite. Mais justement ici réside l'erreur fondamentale d'évaluation. Le fascisme n'est pas une force politique vieux style.<sup>127</sup>*

Il faudrait se demander à présent si avec la montée au pouvoir de Mussolini le libéralisme est arrivé à sa fin. Il est difficile de donner une réponse univoque. Plusieurs membres du parti, en particulier parmi la bourgeoisie industrielle, ont continué à garder leur carte de membre, et cela jusqu'en 1932 quand le fascisme les a contraints à s'en défaire pour prendre la carte de membre du parti fasciste. Les deux partis ont graduellement convergé en un seul car, au fur et à mesure que le fascisme prenait pied, les programmes de ces deux partis devenaient similaires. L'historien F. H. Adler à ce propos s'exprime ainsi :

*Sans une telle direction hégémonique exercée par les industriels, la classe dirigeante rassasiée s'est ainsi trouvée dans un état désagrégé, immobilisé, ayant besoin d'une force exogène pour servir d'intermédiaire entre les secteurs qui la constituaient, ainsi qu'entre le bloc bourgeois dans son ensemble et la strate des classes défavorisées. Cette force exogène, cette agrégation négative, était le fascisme.<sup>128</sup>*

Ainsi la force du fascisme semble résider dans la capacité de Mussolini à se tourner vers les intérêts de toutes les classes sociales, à la différence de l'ancienne coalition libérale. Cette politique est toutefois le fruit d'une série de revirements du Duce qui se

---

<sup>127</sup> F. Chabod, *L'Italia contemporanea (1918-1948)*, Einaudi, Turin, 1961, p.69.

<sup>128</sup> F. Hugh Adler, *Italian industrialists from liberalism to fascism, Political Development of the Industrial Bourgeoisie, 1906- 1934*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995, p.250.

tourne vers une classe ou bien vers l'autre selon ses nécessités et ses besoins du moment. Elle est néanmoins destinée à la faillite car, comme le dit Mac Smith, ainsi faisant le Duce ferme les portes derrière lui. Il laisse sur son chemin des ennemis et cette situation est destinée à se retourner contre lui.

#### **1.2.4.2. La création du régime dictatorial et le rôle des libéraux**

La période qui suit 1922 voit le fascisme consolider sa position. Les milices sont intégrées dans le corps de la police et de la gendarmerie nationale, une législation concernant le travail est promulguée, le système des corporations est mis en place. La classe libérale semble accepter la politique mussolinienne et plusieurs membres de ce parti adhèrent au fascisme. Parmi les cas les plus éclatants d'anciens libéraux qui se tournent vers le parti du Duce, il y a celui du philosophe Giovanni Gentile, un proche collaborateur étroit et ami de Croce, qui non seulement intègre les rangs de Mussolini mais devient même, dans les années qui suivent, le philosophe du régime. Certains historiens parlent de cette période comme du libéral-fascisme en considérant que l'ancienne classe libérale a été en grande partie absorbée par ce nouveau parti et en a épousé les principes. Restent néanmoins dans cette période certaines voix de désaccord, et parmi la classe libérale certains intellectuels et hommes politiques semblent méfiants face aux méthodes peu orthodoxes dont Mussolini s'est servi pour accéder au pouvoir, et dont il semble ne pas vouloir se défaire. C'est en particulier le député socialiste Giacomo Matteotti qui conteste en 1924 la politique de violence mise en pratique par les fascistes et les fraudes électorales dont ils s'étaient servis à cette occasion. Quelques jours plus tard, Matteotti sera séquestré par un commando de *chemises noires* et son cadavre sera retrouvé décapité quelques jours plus tard dans les campagnes qui entourent la capitale.

Cet assassinat suscite une forte vague d'indignation dans le pays, toutes les classes sociales prennent leurs distances du fascisme. Mussolini semble tomber de son piédestal tandis que dans les sièges du parti on décroche les symboles du fascisme et

on se défait de l'uniforme fasciste. En cette occasion, qui aurait pu effectivement déterminer la chute du fascisme ou au moins la disparition de Mussolini, celui-ci reçoit un fort appui des libéraux et, une fois de plus, du roi. L'événement témoigne de la conduite ambiguë tenue par les libéraux pendant ces années. Ce qui est le plus surprenant est que, parmi ceux qui votent la *fiducia*<sup>129</sup> au gouvernement Mussolini, il y a encore Croce. Ce dernier, comme on l'a déjà vu, joue un rôle fondamental à ce moment car il prend la défense de Mussolini et, dans un discours resté célèbre, affirme qu'il faut donner au fascisme le temps d'accomplir son propre parcours, et invite les libéraux à bien réfléchir et donner un vote « prudent » et « patriotique ».<sup>130</sup> Les exhortations contenues dans ce discours seront suivies par la coalition libérale. D'ailleurs à cette même occasion les libéraux se dissocient des socialistes et ne participent pas au mouvement de sécession que ceux-ci avaient mis en place en quittant le Parlement et en se retirant sur la colline de l'Aventin. Cette politique ne peut qu'arranger Mussolini.

Cependant, les libéraux italiens ne sont pas les seuls à démontrer une certaine sympathie pour Mussolini. Dans le reste du monde, des personnalités politiques célèbres déclarent éprouver une grande fascination pour le chef du fascisme. C'est le cas du roi George d'Angleterre ou de son ministre des Affaires étrangères lord Chamberlain, du président américain Roosevelt et du futur premier ministre anglais Churchill. Ce dernier affirmera que le mouvement créé par Mussolini avait rendu un service à tous et avait été un antidote au poison russe. Tous semblent donc admirer la personne qui a ramené le "calme" dans le pays. Ils semblent aussi satisfaits de la cessation des grèves dans les usines, des trains qui arrivent à l'heure ; en somme du nouveau système qui s'est instauré dans le pays. Cette bienveillance générale à l'égard de l'Italie de Mussolini sera évidente lors de l'invasion de l'Ethiopie en 1935. En effet, à cette occasion, les sanctions infligées à l'Italie seront particulièrement légères, elles ne concerneront pas, dans un premier temps, l'importation de pétrole, charbon, fer, acier et d'autres matières premières indispensables à l'économie italienne ainsi qu'à son armée ; de plus elles ne seront respectées pratiquement par aucun pays.

---

<sup>129</sup> *Fiducia* : confiance.

<sup>130</sup> Discours prononcé à la Chambre des députés le 26 juin 1926.

Max Gallo souligne l'importance de la conquête de l'Ethiopie pour les équilibres futurs entre les nations européennes en affirmant qu'à cette occasion :

*Là-bas, en Afrique, avant la Rhénanie, les troupes d'un état européen, l'état fasciste, ont délibérément passé outre aux traités ; l'aviation, avant Guernica, a bombardé les agglomérations ; les populations civiles ont été frappées par la guerre mais aussi par la répression. Car l'ordre, là-bas, comme plus tard en Europe occupée, devait être maintenu.*<sup>131</sup>

Conscient d'avoir été épargné dans l'affaire d'Ethiopie, Mussolini continue sa politique intérieure. Dans les mois qui suivent il se rapproche de plus en plus des industriels, dont les intérêts sont maintenant plus importants que ceux des propriétaires terriens, et absorbe aussi le Parti Nationaliste. Le Duce sait que le soutien du Pape et du clergé est important et entreprend une série de démarches envers le Vatican. A cette fin, il promet la solution de la Question Romaine qui n'avait pas encore été réglée depuis la prise de Rome et son annexion à l'Italie en 1871. Cette politique débouche en 1929 sur la signature des *Patti Lateranensi (Accords du Latran)* qui permettront à l'Eglise d'avoir une forte marge de manoeuvre dans la vie politique italienne en échange du soutien donné à Mussolini. A cette occasion Mussolini fixe les élections. Il joue habilement sur le sentiment religieux des italiens et met un oeuvre une large propagande qui explique aux italiens qu'un vote en faveur du Duce est un vote en faveur du Pape. Il s'agit d'une propagande bien orchestrée car ces élections le porteront au triomphe. L'Eglise avait d'ailleurs présenté à cette occasion Mussolini comme « l'homme de la Providence », le seul capable de résoudre un conflit entre état et Eglise qui continuait depuis la fin du *Risorgimento*.

---

<sup>131</sup> M. Gallo, *L'affaire d'Ethiopie, aux origines de la guerre mondiale*, Editions du centurion, Paris, 1967, p.8.

### 1.2.4.3. Les industriels face au fascisme

La position des industriels dans ces années d'instauration de la dictature est particulière. Ils avaient soutenu le mouvement créé par Mussolini car cela permettait de faire cesser les grèves dans leurs usines. Par la suite ils continuent à financer la politique du Duce car, dans la première phase, Mussolini reste proche des principes du libéralisme économique et ils continuent à voir leurs intérêts représentés. Même face à l'assassinat de Matteotti, *Confindustria*, le syndicat des entrepreneurs fondé en 1910, ne change pas sa ligne de conduite. Mais avec la mise en place de l'état corporatif, et la nationalisation massive des entreprises, la situation va changer, car désormais le Duce met en place une politique qui ne peut plus satisfaire la classe des industriels. On essaiera à présent de voir comment cette politique de détachement graduel des industriels a eu lieu.

Au lendemain de la Marche sur Rome *Confindustria* est aux côtés de Mussolini, mais en novembre 1922 le système des corporations est déjà approuvé. A partir de ce moment certains éléments du fascisme semblent vouloir en finir avec cette collaboration, et lancent même des invectives contre *Confindustria*. Rossoni, par exemple, dira qu'elle ne peut pas représenter le pays car elle est constituée d'éléments anti-nationaux. La situation, toutefois, reste avantageuse pour le syndicat des entrepreneurs car Mussolini lui laisse une grande marge de manoeuvre et substitue les représentants des autres syndicats par des membres du Parti National Fasciste. Rien ne laisse présager à ce moment que *Confindustria* sera bientôt engloutie par le fascisme comme les autres organismes représentatifs de l'état libéral. Gino Olivetti, promoteur et secrétaire de *Confindustria*, ne fait pas de commentaires lors de l'assassinat de Matteotti mais il demande que dans ses usines il y ait une pause en son honneur. Cet homme fait partie, comme Margherita Sarfatti, de cette élite culturelle et économique juive qui offre son soutien inconditionnel au Duce. Leur aide sera fondamentale pour Mussolini, en particulier dans les années de mise en place du pouvoir.

Malgré le choix de leur organisme représentatif, tous les entrepreneurs ne sont pas favorables à Mussolini et à ses méthodes. Au lendemain du meurtre, un groupe



d'entrepreneurs libéraux veut qu'il y ait une séparation entre libéralisme et fascisme, et demande le soutien de *Confindustria*. A ce propos, Adler relate une lettre que Luis Albertini, éditeur du *Corriere della Sera*, écrit à Einaudi. A travers ses lignes on peut percevoir l'inquiétude et la tristesse d'Albertini de ne pas avoir réussi à faire voter au meeting des industriels une résolution condamnant les violences fascistes. L'action, qu'il aurait dû mener à terme avec Amendola, n'a pas été couronnée de succès, à cause du manque de soutien des industriels. Dans sa lettre, il demande alors à Einaudi d'écrire un article stigmatisant le silence de Confindustria et de demander aussi aux industriels ce qu'ils pensent de ce qu'il appelle la « deuxième vague » des violences fascistes. L'article sera effectivement publié dans le *Corriere della Sera* du 6 août 1924 avec le titre *Il silenzio degli industriali*. Dans les pages de son journal Einaudi demande aux « capitaines de l'Italie économique » de prendre position par rapport à l'assassinat de Matteotti et à la reprise généralisée des violences fascistes. La réponse des industriels à cet article sera de dire qu'il est nécessaire d'avoir en Italie un état fort pour que l'économie soit en croissance, pour que les grèves cessent et pour que le bilan soit stabilisé. La raison de leur silence à l'égard de Mussolini est expliquée par les industriels comme un besoin de paix sociale, une raison chère aussi à la bourgeoisie. Ainsi pour obtenir cette « paix sociale » les industriels sont prêts à sacrifier « la dignité de l'homme libre ». Croce, de son côté, ne participe pas à cette polémique. Un choix qui est surprenant si l'on pense à son grand intérêt pour la vie culturelle et politique italienne. Ses écrits ne présentent pas le moindre commentaire sur les événements de l'Italie de cette période.

Entretiens, dans un document adressé au Duce, les industriels demandent une limitation des interférences politique dans l'économie en faveur de l'une ou de l'autre classe, et définissent ces interférences comme étant opportunistes. Cette riposte est-elle le prélude à un soulèvement de la classe des industriels jusqu'à là si dévouée au fascisme ?

Il s'agit probablement de la réaction d'un organisme qui sent sur lui le poids des pressions fascistes et qui se sent en devoir de se positionner par rapport à ces dernières. Malgré cette situation de tension, *Confindustria* ne semble pas vouloir renier

son soutien au Duce. Le divorce d'avec le fascisme n'est donc pas pour le moment.

Néanmoins, la prise de position de *Confindustria* à l'égard de Mussolini suscite beaucoup d'enthousiasme, en particulier parmi les socialistes liés au journal *Avanti*. De même que les libéraux, les anciens combattants et d'autres groupes politiques qui semblent satisfaits de ce pas fait par *Confindustria*. Encouragés par cette action, un groupe de libéraux et d'industriels guidé par l'ancien chef du gouvernement Giolitti, de retour, demande à Mussolini de démissionner. Lors du vote de confiance, cependant, certains parmi eux s'abstiennent ou bien ne sont pas présents. La majorité passera alors à ceux, parmi les industriels et les libéraux, qui veulent que Mussolini reste. C'est le cas de Benni, Olivetti, Donegani ; c'est le cas de Croce aussi comme nous l'avons déjà vu.

Sûr de lui-même après le résultat de ce vote qui lui démontre le consensus d'une bonne partie de la classe libérale et des industriels en sa faveur, Mussolini prononce le célèbre discours où il se définit comme l'émissaire moral de l'assassinat de Matteotti. A ce discours il fait suivre l'instauration de la dictature.

Pendant l'année 1925 beaucoup de choses changent. Les libertés fondamentales des italiens sont supprimées, les partis et les associations dissous, l'opposition est contrainte à se taire ou à s'exiler, le pouvoir du *premier* est disjoint du Parlement. C'est le début de l'état dictatorial et *Confindustria* doit accepter une série de concessions et d'ajustements intérieurs pour pouvoir survivre à cette nouvelle situation. A partir de ce moment l'état italien est un état fasciste et *Confindustria*, qui jusqu'alors avait continué à exister sans jamais se définir comme une association fasciste, est contrainte à devenir telle. Elle veut alors à la fois avoir un siège dans le Grand Conseil Fasciste, et exister en tant qu'organisme autonome. Pour ce faire, elle adopte un statut qui fait d'elle une sorte d'état dans l'état fasciste. Elle exploite habilement les contradictions présentes dans le système fasciste et arrive à garantir son existence. Elle est la seule organisation présente dans l'orbite fasciste qui a des ressources propres, un leader, des compétences techniques. Rien ne change pour cette organisation, à part bien sûr le fait de devoir rajouter à sa dénomination l'attribut « fasciste » en 1926.

#### 1.2.4.4. Les libéraux pendant les années de dictature

La période qui suit le Patto di Palazzo Vidoni voit ainsi la transition, assez brutale, vers un état dictatorial et corporatif. C'est l'état-parti. En matière économique, aucun des engagements pris par la délégation fasciste présente à Palazzo Vidoni ne sera respecté. Le Grand Conseil rejette aussi les recommandations de la Commission de Solon concernant la création de corporations internes pluralistes. Cette suppression constitue un gros coup infligé à l'élite libérale industrielle car les corporations internes avaient constitué, lors des négociations de Palazzo Vidoni, la seule victoire des industriels. De plus elles avaient une valeur importante pour FIAT car c'était au sein de cette entreprise que se produisit, en 1906, la première expérience de représentation syndicale née d'un compromis entre cette entreprise d'automobile et le syndicat FIOM. Ainsi, à partir de l'année 1925, le pays évolue vers un système fondé sur des corporations de métier où l'économie est entièrement gérée par l'état fasciste. A l'intérieur de ce système, les directives sont imposées par le régime, l'économie est planifiée, la circulation des marchandises est sujette au protectionnisme économique. Les syndicats sont supprimés et remplacés par des délégations, présentes dans chaque entreprise, composées par les employés qui se montrent les plus fidèles au régime. Ces derniers ne sont pas élus par les travailleurs mais sont nommés directement par le pouvoir, leur tâche n'est pas de représenter les ouvriers mais de les surveiller, leur donner des ordres et, le cas échéant, les dénoncer aux *gerarchi*.<sup>132</sup>

Dans cet situation la classe libérale italienne se divise : d'un côté il y a ceux qui acceptent le fascisme et essaient d'y survivre de l'intérieur, de l'autre ceux qui ne l'acceptent pas et partent en exil. Cette scission concerne et la classe politique libérale et la classe économique libérale. Certains de ceux qui acceptent le régime sont d'ailleurs récompensés par Mussolini avec des postes importants. C'est le cas du philosophe Giovanni Gentile ou bien de l'économiste Gino Olivetti. *Confindustria*, nous l'avons vu, continue à exister à côté du Syndicat fasciste des corporations.

---

<sup>132</sup> *Gerarchi* : dignitaires fascistes.

D'ailleurs l'adaptation aux règles imposées par le régime n'a pas toujours des effets négatifs. Pendant la Grande Dépression, par exemple, la nationalisation massive des entreprises en faillite mise en place par le Duce permet aux entrepreneurs italiens de limiter leurs pertes, en optimisant leurs profits lors de la reprise économique.

Dans l'après-guerre les industriels profitent des aides américaines et du grand développement économique qui se produit en Italie à partir des années cinquante. Ainsi non seulement ils peuvent rester à la tête de leurs entreprises, mais ils multiplient leur patrimoine de manière exponentielle. La compromission initiale avec le fascisme ne pèse pas sur le développement ultérieur de leurs entreprises ni sur leur situation personnelle. Certains d'entre eux, en particulier des membres de la famille Agnelli, ont des postes importants dans le nouveau gouvernement de la Péninsule et participent activement à la vie politique italienne.

La situation est différente pour l'ancienne classe politique libérale. Cette dernière n'arrive pas à survivre au fascisme, ni à faire oublier aux italiens sa culpabilité pour avoir soutenu initialement Mussolini. Parmi les causes de la disparition de ce parti, il semble y avoir aussi son incapacité à impliquer les masses. Comme le théorisait Piero Gobetti entre 1922 et 1925, il y aurait dû avoir une révolution libérale qui aurait apporté au Parti Libéral de nouvelles énergies à travers des élites intellectuelles fidèles à l'idéologie libérale et capables d'entraîner avec elles les masses prolétaires, en transformant la lutte prolétaire en lutte libérale. Les libéraux ne semblent pas prêter attention aux conseils venant des *intellectuels éclairés* de l'époque et c'est le fascisme qui s'empare des foules.

La tentative de Croce de reconstituer le parti après la guerre en s'inspirant des libéraux anglais n'aboutit pas. Ce dernier, qui avait été le dirigeant du Parti Libéral, refuse dans les années en question de devenir président de la République et se retire de la vie publique jusqu'à sa mort en 1952.

#### **1.2.4.5. Le colonialisme libéral et le colonialisme fasciste : continuité et opposition**

L'année 1925 marque donc la fin du libéral-fascisme et la transition brutale vers un "fascisme pur", néanmoins une dose d'idéologie libérale reste présente dans le fascisme : l'impérialisme. Le mouvement patriotique se transforme et devient impérialiste d'abord et fasciste par la suite, les deux auteurs de cette transformation sont Crispi et Mussolini. L'impérialisme fasciste sera quand même différent de l'impérialisme libéral. La différence consiste en les mauvais traitements infligés aux populations civiles à travers les tortures, les travaux forcés, l'extermination de masse, mais surtout dans l'idéologie qui est à la base de l'appropriation du territoire d'autrui. L'impérialisme fasciste, en effet, laisse de côté toute volonté d'éduquer et de civiliser les peuples, qui avait été à la base du colonialisme libéral, et est caractérisé par des contenus fortement nationalistes et racistes. A propos de cette reprise de l'idéologie impérialiste et de la politique coloniale qui l'accompagne, l'historien Mario Isnenghi dit :

*Ce sentiment de guerre sociale et de guerre juste, cette idée d'une solution par la voie militaire, et à l'étranger, de la question paysanne, cette utilisation nationale du prolétariat rural, augmentent et perdurent dans les décennies à venir, sans aucune solution de continuité entre Italie libérale et Italie fasciste.<sup>133</sup>*

C'est toujours cet historien qui souligne comment la réalité de ce qui se passait en Libye et des horreurs commises contre la population étaient sujets à une censure qui, avant d'être politique et militaire, était mentale ! Le fascisme semble même hériter des déficits du colonialisme libéral. C'est le cas du manque de connaissance des territoires, des populations locales, l'incapacité d'évaluer les risques de conflits avec les autres puissances européennes. Ainsi que ses prédécesseurs, Mussolini sous-évalue la préparation militaire des troupes locales et surévalue, en certains cas, les richesses et la productivité des territoires. Ainsi l'acquisition des certaines colonies se dévoile

---

<sup>133</sup> M. Isnenghi in : A. Del Boca, M. Legnani, M.G. Rossi, *Il regime fascista*, Laterza, Bari, 1995, p.145.

coûteuse et inutile. C'est le cas en particulier pour la corne de l'Afrique. Non seulement ces territoires n'arrivent pas à absorber la population en excès en Italie, mais ils demandent des investissements énormes pour la fertilisation des terres et pour la construction des infrastructures. De plus, dans les zones intérieures, l'armée italienne est contrainte à défendre le territoire contre les mouvements indépendantistes. Il s'agit d'une *guerrilla* continue qui est usante pour l'armée et les civils. En ce qui concerne les rapports avec les autres nations développées, le Duce est encore plus irresponsable. Il suffit de voir les sanctions qui s'abattent sur l'Italie à l'occasion de la conquête de l'Ethiopie.

Mais l'histoire coloniale de l'Italie et ses liens avec l'ancienne classe libérale ne se termine pas ici, car des historiens font remonter la puissance du fascisme, et son affirmation, aux forces sociales déchaînées lors de l'entreprise coloniale. Ainsi Isnenghi affirme :

*En laissant faire distraitement, en finissant par offrir uniquement aux nationalistes et aux colonialistes l'image de défenseurs acharnés des « besoins de la nation » [...], en permettant une croissance incontrôlée quantitative et (non qualitative) du personnel colonial, les derniers dirigeants libéraux contribuèrent de facto à accroître et à alimenter ces mêmes forces subversives, nationalistes et révisionnistes qui en octobre 1922 les renversèrent.<sup>134</sup>*

Cette hypothèse semble exagérée car le fascisme est tout de même un mouvement endogène. Les milices qui défilent durant la Marche sur Rome sont des *irréguliers* et, à la différence du franquisme, elles sont présentes sur le territoire national et non dans les colonies. Néanmoins la reprise de la politique coloniale et de l'idéologie impérialiste permet à Mussolini de recueillir un grand consensus auprès des foules et de galvaniser les forces armées. La reprise du colonialisme et l'acquisition des

---

<sup>134</sup> *Op. cit.*, p.366.

territoires africains constitue un atout pour le Duce, surtout dans un pays qui avait connu des échecs et des déceptions cuisants comme ceux de Dogali et d'Adoua. Cependant, le colonialisme fasciste ne tarde pas à assumer un aspect bien différent de celui de la matrice libérale. Des actes de grande cruauté sont commis contre les populations civiles et beaucoup d'exécutions sommaires de civils ont lieu. A un certain moment la politique coloniale vire même à l'*apartheid* avec l'introduction de mesures très strictes concernant la séparation des colons et de la population locale.

La première loi raciale promulguée en Italie, le décret royal 880 du 19 avril 1937, vise les italiens vivant dans les colonies et interdit les mariages "mixtes". Cette loi déchaîne de fortes protestations parmi les militaires italiens présents sur les lieux car nombre d'entre eux s'étaient liés à des femmes indigènes et en avaient eu des enfants. Cette grande diffusion des mariages et des unions libres entre colons italiens et femmes africaines est d'ailleurs une des caractéristiques du colonialisme italien. A partir de la fin des années trente, cette situation devient embarrassante pour le Duce, surtout après le rapprochement d'avec l'Allemagne et l'adoption de la théorie de la race aryenne. Mussolini sent alors le besoin de mettre fin à ce phénomène et, dans ce but, promulgue des lois très sévères. Les mesures prises prévoient en effet la prison pour les italiens qui osent contaminer la pureté raciale en s'unissant à des femmes africaines. De plus, ces lois comportent des entraves à la concession de la nationalité italienne aux enfants issus des unions mixtes et, dans certains cas, empêchent les pères italiens de reconnaître leurs enfants si ceux-ci étaient nés d'unions mixtes.

Ainsi le colonialisme fasciste prend ses distances de ce qui avait été le colonialisme libéral. L'intérêt pour les anciennes cultures du territoire, manifesté à travers des fouilles archéologiques, ou bien pour le développement local, manifesté à travers la construction d'infrastructures, cesse définitivement car les nouveaux critères sont ceux de la rentabilité et de l'exploitation méthodique du territoire et de la population. Le Duce exige qu'il y ait des espaces séparés pour les italiens (les blancs) et les autochtones (les noirs) dans les cinémas, les transports en commun, les parcs. Les critères utilisés sont ceux de la ségrégation raciale. A cela se succèdent pendants de masse et massacres accomplis au gaz. Quand l'Empire est proclamé, en 1936, les

indigènes sont définitivement considérés comme des "sujets". C'est avec cette terminologie qu'ils sont indiqués dans les documents officiels et dans les discours publics du Duce et des *gerarchi*.

Cet aspect du colonialisme fasciste pourrait être lié à l'élément nationaliste qui compose le fascisme dès son origine. Il ne faut pas oublier que le premier noyau de ce parti est bien constitué par les anciens combattants de la Première Guerre mondiale et par les nationalistes. On pourrait penser que l'idéologie nationaliste est la seule à survivre à l'intérieur du fascisme, une fois que ce mouvement a englouti tous les partis et les courants politiques qui le composaient. L'historien Emilio Gentile dit à ce propos :

*L'idée répandue d'une capture idéologique du fascisme par le nationalisme est donc infondée ou plutôt, si l'on peut parler de « capture », il faut inverser le processus, au sens où c'est le fascisme qui absorba le nationalisme, lequel survécut à l'intérieur de son idéologie sous la forme d'un courant clair et distinct, mais jamais totalement assimilé.<sup>135</sup>*

La réduction des populations locales à de simples sujets, ainsi que l'insistance de la rhétorique fasciste sur cet aspect, pourraient donc être mises en relation avec la vocation fortement nationaliste du fascisme. Cette situation pourrait aussi mieux expliquer l'importance capitale de la création d'un Empire dans le régime de Mussolini.

### **1.2.5. Le libéralisme de Benedetto Croce**

Nous allons maintenant étudier plus en détail la position de Croce par rapport à

---

<sup>135</sup> E. Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétations*, Gallimard, Paris, 2004, p.139.



l'idéologie libérale. Comme indiqué précédemment, il a été le représentant du libéralisme en Italie et sans son charisme ce parti n'est plus arrivé à se reconstituer après la Seconde Guerre mondiale. De plus, il a introduit la distinction importante entre libéralisme comme doctrine économique et libéralisme comme doctrine politique. Il a toujours considéré le libéralisme économique comme une dégénérescence du libéralisme politique qui aurait certainement porté les peuples à des catastrophes financières. Cet historien s'est toujours battu pour que cette distinction soit maintenue et, dans ce but, il a employé deux mots différents : *liberismo*, pour la première acception, et *liberalismo*, pour la seconde. Il serait alors important de se demander de quelle manière l'auteur perçoit le libéralisme et à quel type de libéralisme il fait référence.

Sans doute le libéralisme de Croce est-il celui qui puise ses racines dans le *Risorgimento*. Cette doctrine politique, ayant ses origines dans les Lumières, avait permis aux italiens de se reconnaître en tant que peuple, de retrouver leur indépendance, de se constituer en tant qu'état-nation. Le libéralisme de l'auteur se reconnaît en ce qu'il définit *mazzianesimo*<sup>136</sup> en l'honneur du *leader* de l'indépendance italienne Giuseppe Mazzini. Cet attachement à la tradition *risorgimentale*, uni à la conscience du rôle que la doctrine libérale avait eu dans le processus d'unification nationale, est présente dans une missive que Croce écrit à Vittorio Enzo Alfieri, philosophe libéral qui a été un de ses derniers disciples. En s'adressant à lui, Croce affirme que son libéralisme est quelque chose qu'il a dans le sang, comme un fils moral des hommes qui ont fait le *Risorgimento*.

Ainsi, loin d'être simplement une doctrine politique, le libéralisme est pour Croce un *credo*. Il le transforme en une religion laïque et en fait sa règle de vie. Le libéralisme est pour lui « une conception de la vie avec une attitude éthique correspondante ».<sup>137</sup> Cette doctrine à laquelle il s'est consacré constitue un *summum* indépassable. Croce en parle ainsi :

---

<sup>136</sup> *Mazzianesimo* : théories politiques de Giuseppe Mazzini.

<sup>137</sup> B. Croce, *La Storia come Pensiero e come Azione*, Laterza, Bari, 1952, p.247.

... *l'idée libérale n'est pas surmontable, parce que n'est pas surmontable l'idéal moral avec lequel elle coïncide substantiellement.*<sup>138</sup>

Le libéralisme de Croce se situe ainsi bien au-dessus de la foi politique ou de l'appartenance à un parti. Il s'agit d'une valeur absolue qui parfois prend même les contours d'une entité transcendante. L'historien Rizi le définit comme une « conception philosophique méta-politique »<sup>139</sup> en faisant référence en particulier au libéralisme des années de la Seconde Guerre mondiale. Loin de fournir une description exhaustive du libéralisme crocien, qui reste un phénomène extrêmement complexe, ces réflexions expliquent bien l'attachement de l'historien à la doctrine libérale et les raisons pour lesquelles après la fin de la Seconde Guerre mondiale, et la disparition du Parti Libéral, Croce ne voudra plus adhérer à aucun autre parti politique. Elles permettent de comprendre la grande nostalgie qui ressort de ses écrits à caractère politique quand il parle de la désintégration de son parti. Dans ces écrits l'Italie libérale est sujette à une révision mentale qui parfois porte l'auteur à édulcorer la réalité en la plaçant dans un contexte de rêve. Cela est encore plus étonnant lorsqu'il parle de la période de Giolitti qu'il avait fortement critiquée à l'époque des faits. Ainsi l'historien parle d'une doctrine qui a donné aux peuples des années de sérénité et de joie en leur permettant d'envisager l'avenir avec enthousiasme et confiance. Il regrette aussi que ses contemporains conçoivent le libéralisme comme une grande illusion.

Le Parti Libéral est, selon lui, une formation historique qui est arrivée à maturité dans le dix-neuvième siècle et dont la phase de préparation va de la Renaissance et de la Réforme aux Lumières. L'historien reconnaît la liberté comme fondement du système libéral. Il affirme qu'une institution libérale naît quand un ou plusieurs hommes reconnaissent à plein titre les autres hommes aussi libres qu'eux. Cependant, son idéal de liberté ne coïncide pas avec les institutions dites "démocratiques". Croce en effet fait la distinction entre « liberté » et « égalité », et affirme à plusieurs reprises dans ses écrits que ce n'est pas à travers la démocratie

---

<sup>138</sup> *Op. cit.*, p.259.

<sup>139</sup> F.F. Rizi, *Benedetto Croce and italian fascism*, University of Toronto Press, Toronto, 2003, p.98.

qu'on réalise la liberté. Selon cet historien, le pouvoir des masses, en particulier le droit de vote qui leur est accordé, peut porter au pouvoir des tyrans sans scrupules car malheureusement les masses n'ont pas toujours une solide éducation à la liberté. Ainsi le philosophe préconise un système où les rennes du pouvoir, ainsi que le droit de vote, sont limités à ce qu'il définit comme les *élites éclairées*. La doctrine libérale est conçue selon lui pour les aristocraties et n'a pas de prise sur les masses d'individus, qu'il appelle les *moltitudini*.<sup>140</sup> Pour justifier cette affirmation Croce dit : « La liberté, il faut la voir dans le cercle où elle existe ».<sup>141</sup>

Une telle vision du libéralisme, de la liberté et de la gestion de la "chose publique" ouvre la voie à des questions épineuses qui concernent le bien fondé de nos propres structures législatives. Ce concept de participation sélective à la gestion des institutions étatiques peut être reproché à Croce. Cela explique aussi la raison pour laquelle les idées de ce philosophe ont été souvent difficiles à accepter et l'ont fait devenir un intellectuel gênant. A cause de ces propos, il peut être fait le reproche à Croce d'avoir disjoint le libéralisme de la démocratie en préparant ainsi le terrain à la montée au pouvoir du fascisme. L'historien, toutefois, revient sur ce point en affirmant que la démocratie est intrinsèquement liée au libéralisme. A ce propos il écrit :

*... sans le libéralisme, la démocratie a une tendance à la prépondérance de la quantité ou des masses et a pour conséquence la dictature, sans la démocratie le libéralisme devient paresseux...*<sup>142</sup>

Croce établit ainsi une relation dialectique entre les deux notions et la nomme : *Legge storica*.<sup>143</sup>

Nous pourrions à présent nous attarder sur la manière dont le philosophe perçoit

---

<sup>140</sup> *Moltitudini* : multitudes.

<sup>141</sup> B. Croce, *La Storia come Pensiero e come Azione*, Laterza, Bari, 1952, p.245.

<sup>142</sup> B. Croce, *Nuove Pagine Sparse, serie prima*, Laterza, Bari, 1949, p.330.

<sup>143</sup> *Legge storica* : loi historique.

le libéralisme économique, cette doctrine qui, étant dérivée du concept de propriété intrinsèque au libéralisme, prône la liberté des marchés et la libre concurrence des entreprises en limitant fortement l'intervention de l'état. En affrontant cet argument, le philosophe affirme que le vrai libéralisme économique n'exclut pas que l'état intervienne en certaines situations. Il est fortement opposé au libéralisme complètement détaché de l'intervention publique, car celui-ci est fortement sujet aux lois du marché et a des coûts humains et sociaux très importants. En parlant de ce dernier type de libéralisme il le définit comme *liberismo*. L'historien fait une distinction nette entre *liberalismo* et *liberismo*, en affirmant que le *liberalismo* est un principe moral et politique tandis que le *liberismo* est seulement une manière de produire, un *laissez-faire*. Convaincu de la supériorité du concept politique par rapport au concept économique, l'historien affirme :

*L'idéal libéral a une nature religieuse, et l'histoire de la liberté est une histoire religieuse qui en continu juge et domine l'histoire économique, et n'est déjà pas histoire économique qui se sert de la religion comme d'un masque ...*<sup>144</sup>

Croce trace donc une ligne de démarcation nette entre les deux notions de libéralisme. Il précise aussi que le libéralisme économique est subordonné au libéralisme moral et politique. Quant au *liberismo*, il fait preuve en ce domaine d'une grande clairvoyance, car il arrive à prévoir l'effondrement du système capitaliste fondé sur cette doctrine économique. Il dit, à ce propos, que la catastrophe arrivera un jour, et nécessitera bien l'intervention de l'état.

Dans les années qui suivent le second conflit mondial, Croce met de côté son "libéralisme radical" et semble favorable à une alliance avec les socialistes contre le cléricanisme et le communisme. Les relations compliquées qu'il avait étudiées tout au long de son parcours entre libéralisme, démocratie, *liberismo* et socialisme sont

---

<sup>144</sup> B. Croce, *Conversazioni Critiche, serie V*, Laterza, Bari, 1907, p.289.

résumées dans l'une de ses réflexions des dernières années de sa vie où le philosophe dit désirer un « libéralisme démocratique » et un « socialisme libéral ». Dans les écrits de cette dernière période, le philosophe explique la raison pour laquelle il s'est toujours opposé à la méthode révolutionnaire et a toujours regardé avec méfiance les doctrines politiques qui envisageaient un changement violent de la société, car selon lui la doctrine libérale souhaite que la Liberté accomplisse les révolutions par une évolution continue.

Quelques considérations sur le libéralisme pourraient encore naître des raisons qui portent Croce à s'éloigner de son parti en sympathisant avec Mussolini, et par rapport à la continuité que cet historien perçoit à un certain moment entre libéralisme et fascisme. Dans ces écrits l'auteur revient sur les deux points. Ainsi il affirme que son *credo* libéral n'est pas en opposition avec le soutien qu'il a donné à un certain moment au fascisme, car pour lui le fascisme avait été la seule solution viable dans une situation où la classe libérale n'arrivait pas à sortir l'Italie de l'anarchie. Il tient à préciser quand même n'avoir jamais caressé ou flatté le fascisme et avoir cru que Mussolini n'aurait jamais dévié du parcours libéral.

## **2. Deuxième partie. Les guerres mondiales et les périodes d'après-guerre**

## 2.1. Considérations sur la guerre

### 2.1.1. La guerre

En essayant de trouver une définition au mot "guerre" Benedetto Croce la classe comme le fléau avec lequel les hommes se flagellent les uns les autres, en opposition aux fléaux naturels qui s'abattent sur l'humanité sans que celle-ci ne puisse rien faire.<sup>145</sup> Ayant vécu au cours d'un siècle caractérisé par la guerre, cet historien s'est longuement interrogé sur les raisons qui portent les états à la mener, et sur la nature profonde de cette dernière. Il a aussi essayé d'analyser la raison du déclenchement d'une si grande quantité de guerres. Guerres qui ont ravagé la période allant de la première moitié du dix-neuvième siècle jusqu'à la moitié du siècle suivant avec les guerres d'indépendance nationale, les guerres coloniales, la Première Guerre mondiale, la guerre civile espagnole, la Seconde Guerre mondiale, sans compter la révolution bolchévique qui se termine par une guerre civile. Dans ses écrits, Croce soutient que les guerres du vingtième siècle entretiennent une relation de filiation avec celles du dix-neuvième et sont le résultat de la grande éclosion culturelle et spirituelle de ce siècle. Cette période historique, qui a vu plusieurs peuples européens gagner leur indépendance et se constituer en tant qu'état-nation, a en effet produit, dans le siècle suivant, une sorte de fatigue et de torpeur intellectuelles qui ont porté les peuples européens à perdre leur conscience morale et civique. A ce propos il écrit :

*La merveilleuse floraison politique, économique, intellectuelle, artistique du glorieux dix-neuvième siècle a produit une lassitude dont les effets ont été les « conflagrations », comme elles furent appelées, ou les guerres chaotiques et contradictoires, où de la part des vainqueurs ou des vaincus se trouvaient les mêmes tendances bonnes ou mauvaises, progressives et régressives (d'où le mot « massacre inutile » qui fut prononcé par un Pape), et maintenant ce monde découragé et agité,*

---

<sup>145</sup> B. Croce, *La storia come pensiero e come azione*, 1952, Laterza, Bari, 1952, p.159.

*peureux et féroce ment prêt à tout. Nous sommes proches d'une crise bénéfique, ou il faudra que la société humaine passe encore par d'autres stades pathologiques.*<sup>146</sup>

Ces lignes, en plus de donner une définition du concept de guerre ainsi qu'il est perçu par le philosophe, laissent transparaître son inquiétude par rapport à l'avenir et sa crainte quant à la possibilité d'une Troisième Guerre mondiale produite par cette humanité désemparée sortie des deux conflits précédents. Cette peur de l'éclatement d'un troisième conflit mondial ne quitte jamais le philosophe. A partir de 1945 elle sera présente dans ses écrits jusqu'à la fin de sa vie. C'est une circonstance qui dénonce l'impact psychologique très fort que les deux guerres mondiales ont eu sur l'historien. Mais ce n'est pas la seule. En effet, au cours de ces réflexions sur la possibilité d'une Troisième Guerre mondiale, l'historien affirme que ce sera à nouveau l'Allemagne qui l'entraînera. Ce fait témoigne de la grande méfiance que cet homme de culture, à l'instar de nombre de ses contemporains, ressent face au peuple allemand au lendemain du dernier conflit mondial. Il témoigne aussi du fait que ce peuple, à la suite du rôle joué dans les deux guerres mondiales, sera associé pendant des décennies à l'idée même de guerre.

## **2.1.2. Les écrits de Benedetto Croce sur la guerre**

### **2.1.2.1. Les écrits privés et les écrits publics**

Les réflexions de Croce à l'égard de la guerre relèvent d'une grande importance surtout si l'on considère la prédominance que celle-ci a eue au cours du vingtième siècle. Comme on l'a vu, cet historien est confronté, au cours de sa vie, à un nombre important de guerres. Ainsi il est contraint à exprimer son jugement à l'égard de ces conflits, à leur nécessité, à leur raison morale. Ses considérations ne sont pas

---

<sup>146</sup> B. Croce, *Due anni di vita politica italiana (1946-1947)*, Laterza, Bari, 1948, p.103.

univoques et on peut remarquer de fortes différences entre ce qu'il affirme dans ses écrits privés, en particulier ses cahiers personnels et sa correspondance épistolaire, et ce qu'il dit dans ses écrits ayant une valeur publique, en particulier ses oeuvres destinées à l'édition, ses articles, ses discours politiques. Dans ces derniers écrits, l'historien affiche une grande sérénité face aux guerres qui se profilent à l'horizon. Il semble persuadé de la nécessité du conflit armé dans le fonctionnement des états et de l'inéluctabilité de ce dernier, et ne semble donc pas considérer la guerre de manière négative.

La guerre a été une caractéristique intrinsèque des régimes libéraux en Europe, et en Italie elle a été le moyen par lequel s'est réalisée l'unification nationale. Ainsi elle a assumé une valeur constructive auprès des générations nées entre la fin du dix-neuvième et le début du vingtième siècle. Croce n'hésite pas à affirmer dans ses premiers écrits que les guerres et les luttes des états sont des « actions divines » et que les individus doivent les accepter et s'y soumettre.<sup>147</sup> Dans ses écrits privés, en revanche, le philosophe semble horrifié face aux conflits armés et il exprime son désespoir. Il semblait alors intéressant d'analyser les différences que nous pouvons relever dans les réflexions publiques et privées de l'auteur. Il est important aussi de voir quelle est l'évolution de sa pensée par rapport aux guerres dont il a une expérience directe, car l'atrocité de ces conflits, et les conséquences terribles qu'ils avaient eues sur les populations européennes, porte cet historien à envisager différemment le concept de guerre, cette entité si commune aux hommes de son âge.

Dans un de ses premiers écrits, le philosophe, convaincu de l'inévitabilité du conflit dans le bon fonctionnement des états, affirme :

*Les états sont de merveilleux animaux, puissants, colossaux ; mais ils ne veulent rien d'autre que vivre, et, pour ne pas mourir, acceptent n'importe quelle possibilité qu'on leur offre. Pour autant (ils pensent) on vit, l'avenir s'occupera du reste.*<sup>148</sup>

---

<sup>147</sup> E. Cutinelli-Rendina, *Carteggio Croce - Vossler 1899-1949*, Bibliopolis, Naples, 1991, p.210.

<sup>148</sup> B. Croce, *Etica e Politica*, in *Saggi Filosofici*, Laterza, Bari, 1956, p.181.



Toujours en parlant de la guerre, le philosophe affirme :

*Dans la guerre, est moral tout ce qui permet d'obtenir un succès non passager, mais la victoire, un triomphe qui ne soit pas uniquement matériel et éphémère mais spirituel et durable sur l'adversaire, le triomphe de la capacité, de la prudence, de la clairvoyance, qui assure au peuple vainqueur et à l'humanité toute entière le bénéfice de la lutte.<sup>149</sup>*

Ainsi il nie le respect de tout principe moral en situation de conflit et autorise l'utilisation de la force non seulement dans les relations entre états, mais aussi à l'intérieur de chaque état. L'éthique n'a pas de place dans les premiers écrits de l'auteur ; tout semble être acceptable face à la possibilité d'une victoire. Mais il faut que cette victoire assure à l'humanité quelques bénéfices.

Le principe de l'utilisation de la force à l'intérieur des états a une grande importance car c'est pour cette raison que Croce a soutenu Mussolini dans un premier temps. En effet, selon cet historien, le Duce avait été capable d'établir un gouvernement fort dans un contexte de chaos civil et social. Croce affirme être reconnaissant envers Mussolini de la même manière que les intellectuels de la Renaissance étaient reconnaissants envers les tyrans qui leur assuraient la paix. En se servant de ses milices privées, Mussolini avait, selon lui, fait cesser les révoltes rurales et urbaines dans lesquelles l'Italie avait plongé, et avait rétabli la paix sociale en garantissant ainsi à Croce la possibilité de se dédier à ses études dans la tranquillité. Les méthodes violentes dont Mussolini s'était servi pour faire régner l'ordre et la

---

<sup>149</sup> B. Croce, *La philosophie comme histoire de la liberté, contre le positivisme*, Editions du Seuil, Paris, 1983, p.23.

situation de guerre civile dans laquelle il avait plongé le pays ne semblent pas poser de problèmes moraux à l'historien car selon lui, comme nous l'avons déjà vu, dans les états libéraux le consensus est imposé par la force.

Ainsi la guerre, en tant que conflit national entre états ou en tant que conflit civil entre partis politiques, est non seulement acceptée dans ses écrits initiaux par le philosophe, mais est aussi perçue comme une entité bienfaisante capable de rétablir l'ordre social à l'intérieur d'un état et d'y garantir de meilleures conditions de vie, au moins pour les intellectuels. Cependant, le concept de guerre est graduellement rejeté par l'historien, au fur et à mesure que celui-ci en découvre le caractère destructeur, des biens et des personnes, ainsi que l'instrumentalisation que des aventuriers sans scrupules peuvent en faire. A la suite de deux conflits mondiaux auxquels il assiste, sa réflexion politique change beaucoup, et Croce élabore un nouveau concept : celui de la force soumise à l'activité morale et à la conscience éthique.<sup>150</sup>

#### **2.1.2.2. Réflexions sur la Première Guerre mondiale : les écrits publics**

Nous pourrions commencer notre analyse par l'examen de la pensée du philosophe lors de l'éclatement de la Première Guerre mondiale. Comme cela a été indiqué, à la veille de ce conflit, Croce est un *neutralista*. Dans son oeuvre *Pagine Sparse* il ne semble pas redouter la guerre, et affirme y voir une confirmation au fait que « le simple Droit n'est rien d'autre que la force ».<sup>151</sup> Ses écrits privés, en revanche, révèlent son horreur pour ce conflit qui se présente avec des dimensions historiques nouvelles. Il redoute aussi la perte de la conscience morale qui pourrait frapper l'Europe à la suite d'un conflit si sanglant. Il sent que l'entrée de son pays dans la fournaise est inévitable, mais se bat pour qu'il n'y rentre pas trop tôt, en n'y étant pas préparé. Malgré ses prises de position fermes, cet homme, fidèle à la tradition

---

<sup>150</sup> B. Croce, *La storia come pensiero e come azione*, Laterza, Bari, 1952, p.233.

<sup>151</sup> B. Croce, *Pagine Sparse, volume primo*, Laterza, Bari, 1960, p.459.

*risorgimentale*, se déclare néanmoins prêt à accepter le choix du gouvernement et, le cœur lourd, s'incline devant la volonté du chef du gouvernement et du roi de participer à la guerre. En tant qu'héritier des hommes qui ont créé la nation italienne, Croce croit que dès le premier coup de canon, il faut arrêter toute polémique et se déployer du côté de la Patrie quelle que soit son opinion personnelle. Ainsi il vote au Sénat en faveur de la guerre. Toujours à ce propos il affirme :

*Quant aux hommes, leur devoir et leur intérêt est de se battre pour leur pays, du côté de la barricade où l'histoire les a placés.*<sup>152</sup>

Au cours de ces années, l'historien ressent la nécessité de s'identifier pleinement aux choix et au destin de sa patrie, surtout en cas de guerre. Croce explique ce sentiment comme un « ... devoir de se faire tout un avec son propre peuple qui se bat ». <sup>153</sup> Nous pourrions parler d'une sorte de symbiose qui le porte à ne pas pouvoir vivre ou décider de manière opposée à son pays. En faisant toujours référence à cet impératif moral de se placer du côté de sa patrie, le philosophe utilise une métaphore dont la terminologie est typiquement militaire. Ainsi il affirme que les hommes sont des garnisons et des sentinelles placées un peu partout par l'esprit du monde et que, en abandonnant les places que ce dernier leur a confié, ils serviraient mal cet esprit. <sup>154</sup> Il est très intéressant que Croce explique son sentiment de loyauté à son propre pays à travers une image qui ramène à une ligne militaire. De plus, dans cette métaphore, il prend comme exemple les soldats qui ont le rôle de surveillance. Le choix de cette image, qui est censée représenter un état d'esprit, laisse entrevoir une certaine identification de l'historien à la guerre. Elle permet aussi d'analyser le premier noyau de cette théorie qu'il perfectionnera par la suite, avec l'expérience des autres conflits,

---

<sup>152</sup> B. Croce, *La philosophie comme histoire de la liberté, contre le positivisme*, Editions du Seuil, Paris, 1983, p.21.

<sup>153</sup> B. Croce, *Contributo alla critica di me stesso* (dir. Giuseppe Galasso), Adelphi, Milano, 1989, p.81.

<sup>154</sup> B. Croce, *L'Italia dal 1914 al 1918, Pagine sulla guerra*, Laterza, Bari, 1950, p.34.

selon laquelle l'individu a une fonction de surveillance et de défense de l'humanité face aux forces qui peuvent entraîner une descente aux enfers.

Cependant, Croce ne doit pas seulement accepter l'éclatement de la guerre et l'entrée de son pays dans le conflit mais il doit aussi accepter que l'Italie y rentre au côté de la Triple Entente. C'est un coup très dur pour l'historien car il était en faveur de la Triple Alliance. Ce choix répondait en effet à son admiration pour l'Allemagne mais aussi, et surtout, au fait que l'adhésion à la Triple Alliance avait été signée officiellement et le philosophe était opposé à ce revirement de l'Italie qui faisait suite à des négociations secrètes. Toutefois, Croce sait qu'il ne peut pas s'opposer au choix de son gouvernement, et affirme avoir salué ses « *tendenze tripliciste* »<sup>155</sup> comme on salue beaucoup de choses qui entrent dans l'ombre du passé et ne se verront plus.

Malgré ce choix, il continue à faire entendre sa voix, en soulignant que l'idée d'une guerre-éclair est fallacieuse, et en condamnant les pressions du gouvernement sur un Parlement encore irrésolu. Dès lors, Croce suit les événements de la guerre en s'associant au destin de son pays. Quand la catastrophe de Caporetto dévoile aux italiens la vraie nature du conflit, il répond à ceux qui lui font remarquer le bien-fondé de ses mises en garde, que les discussions appartiennent au passé et que la critique des événements est réservée à l'Histoire. Il ne s'agit plus désormais que de contribuer à la victoire de la meilleure manière qui soit. Pour Croce, en tant que philosophe, concourir à la victoire signifie faire tout son possible pour chercher la vérité cachée par la rhétorique de guerre, et combattre certains scientifiques qui falsifient la vérité parce qu'ils sont au service du pouvoir. Cette recherche du vrai suscite d'ailleurs une forte réaction de la part des fidèles du régime, et à partir de ce moment, Croce sera un intellectuel " gênant " à cause de son activité qui dénonce les mensonges du pouvoir politique. Cet attribut caractérisera d'ailleurs toute l'oeuvre et la pensée du philosophe par la suite.

Malgré le scandale que ses opinions ont déclenché, il continue à travailler assidûment en défendant, dans ses écrits, le principe de l'état comme Force, et de l'indépendance de l'homme de culture qui doit exercer son office au-dessus de toute

---

<sup>155</sup> *Tendenze tripliciste* : tendances triplicistes.

querelle politique et de tout intérêt national. Dans les écrits de ces années, Croce dénonce l'attitude de certains hommes politiques et de certains intellectuels italiens qui mènent une guerre à la culture germanique en clouant au pilori des lettrés, des scientifiques, des musiciens allemands. Il se bat contre cette "guerre culturelle" menée contre les intellectuels originaires de l'autre côté du front, et soutient le principe selon lequel il existe un patrimoine culturel commun à tous les peuples européens qu'il faut apposer à la rhétorique de guerre.<sup>156</sup> De manière plus spécifique, l'Allemagne est porteuse d'une grande culture, grâce surtout à la spéculation philosophique développée entre la fin du dix-huitième et le début du dix-neuvième siècle. La culture dont ce pays est porteur représente un grand acquis, non seulement pour le peuple allemand mais pour l'humanité entière. Ainsi Croce se bat pour que ce mérite du peuple allemand soit reconnu au delà de la parenthèse de cette guerre qui l'oppose à d'autres peuples. A ce propos il interroge les autres hommes de culture en affirmant :

*... le grand âge de la pensée allemande, celui qui se déroula de 1780 à 1830, n'appartient pas en particulier à l'Allemagne, de la même manière que la pensée classique hellénistique n'appartient pas à la Grèce d'aujourd'hui, mais à l'humanité ?<sup>157</sup>*

Ce grand attachement au patrimoine spirituel et culturel allemand, et ce fort sentiment de reconnaissance ressenti par l'historien à l'égard de ce pays, disparaîtront toutefois avec l'expérience traumatique de la Seconde Guerre mondiale et du rôle joué par l'Allemagne. Après ce second conflit, Croce rejette son attachement à ce pays que, pourtant, il considérait comme sa patrie spirituelle. Comme nous le verrons par la suite, de manière plus générale, Croce renonce même à l'idéal de patrie après le second conflit mondial.

---

<sup>156</sup> B. Croce, *L'Italia dal 1914 al 1918, Pagine sulla guerra*, Laterza, Bari, 1950, p.3-4.

<sup>157</sup> *Op. cit.*, p.20.

### 2.1.2.3. La Première Guerre mondiale à travers les *Pagine sulla guerra*

Dans les écrits à caractère privé l'acceptation de la Guerre, et de l'entrée en guerre de l'Italie, semble être très graduelle. Il n'en va pas de même dans les écrits destinés à la publication. En effet dans ces derniers Croce se montre tout de suite solidaire du choix de son pays et affirme avoir laissé de côté ses réticences du début. Il y a un grand nombre d'écrits sur la Première Guerre mondiale ; la plupart dans un ouvrage intitulé par l'historien : *L'Italia dal 1914 al 1918, pagine sulla guerra*. Comme le titre le laisse imaginer, Croce rassemble dans cet ouvrage ses réflexions sur le premier conflit dont l'éclatement, la durée et l'énorme tribut en vies humaines le bouleverse profondément. A l'intérieur sont présents aussi les textes de certains entretiens que le philosophe avait accordés à propos du conflit et de l'entrée en guerre de l'Italie. Dans cet ouvrage qui a été réédité plusieurs fois, même après la Seconde Guerre mondiale, l'historien ne définit jamais la guerre de 1914-1918 comme la Première Guerre mondiale car, comme il le dit, il éprouve une sorte de retenue à appliquer aux guerres les numéraux ordinaux.<sup>158</sup> Il affirme que pour ce même principe il a préféré, dans le titre déjà, utiliser les repères temporels pour indiquer le conflit auquel il fait référence. Dans ces pages le philosophe ne s'oppose pas à l'entrée en guerre de l'Italie, mais affirme qu'elle est prématurée et qu'il s'agit d'une décision précipitée. Il s'oppose aussi à la propagande d'état qui essaye de manipuler l'opinion publique nationale en faisant les louanges de la guerre, et en la justifiant à travers des raisonnements compliqués et habiles. Dans ces mots, destinés à condamner ce genre de pratiques, émerge aussi la vision de la guerre de Croce selon une autre perspective, celle des sentiments. Ainsi en décembre 1914 le philosophe affirme :

*Mais ce qui m'étonne est surtout la tentative d'amener un peuple à la guerre à force de raisonnements et de sollicitations. La guerre est comme l'amour et le dédain : quelque*

---

<sup>158</sup> *Op. cit.*, p.5.

*chose que mille raisonnements et incitations ne produisent pas, mais qui tout à coup, on ne sait pas comment, se produit par elle même, envahit l'âme et le corps au centuple et dirige les forces, et se justifie par elle même, pour la seule raison qu'elle est et agit.*

*Je souhaite à mon pays de faire la guerre seulement quand il sera entré spontanément dans cette crise d'amour et de fureur, qui est désireuse de victoire ou au moins de lutte glorieuse. Et je pense avec terreur à ce qui est arrivé à certains peuples (et même l'histoire de l'Italie en offre des exemples), quand la guerre a été provoquée par les jugements des impatients.<sup>159</sup>*

A partir du moment où le gouvernement italien, le 23 mai 1915, annonce son entrée en guerre, Croce renonce à ses réticences et se déploie au côté de son pays. Il fait preuve à ce moment d'un esprit fortement patriotique et estime que :

*... la pensée d'abandonner (à moins qu'on soit contraint par une force inéluctable) la patrie qu'on estime ne pas être la plus appropriée mais qui est [notre patrie] naturelle, pour une patrie meilleure mais artificielle me semble égoïste, en sentant (ou est-ce une superstition religieuse ?) que l'endroit où la Providence nous fait naître, en ce même lieu elle nous confie l'exercice de nos devoirs.<sup>160</sup>*

Ainsi, selon l'historien, tout citoyen doit maintenant accomplir son devoir pour contribuer à la victoire. A travers les pages de ce volume consacré aux années de guerre il invite ainsi tous les travailleurs à faire leur devoir encore mieux qu'en temps de paix pour contribuer ensemble à la victoire italienne.<sup>161</sup> Croce a à ce moment des mots extrêmement durs sur l'histoire, sur la vie et sur la guerre qu'il met en relation. Il

---

<sup>159</sup> *Op. cit.*, p.19.

<sup>160</sup> *Op. cit.*, p.172.

<sup>161</sup> *Op. cit.*, p.27.

affirme en effet :

*Mais comment peut-on méconnaître, d'ailleurs, que la vie est lutte, et lutte sans pitié, et que la guerre est sa loi, et que l'histoire est histoire de guerres et non de paix, d'actes de force et non d'acceptation, et que cette lutte se déroule chaque jour, et gare à ceux qui n'y participent pas et n'y prennent pas parti, aux neutralis et aux hommes aux « mains propres », qui sont des mains qui pendent le long des hanches ?<sup>162</sup>*

Le philosophe termine sa réflexion en affirmant qu'il sait bien que l'Italie, en tant que nation, a été créée sur la base de nobles idéaux, et avec le but d'accomplir des oeuvres d'amour et de civilisation mais qu'il est impossible de se soustraire aux nécessités du moment historique et de rentrer dans la mêlée. Ainsi il écrit :

*... même si l'Italie le voulait, elle ne pourrait pas se soustraire à la nécessité d'être injuste parmi les injustes et arrogante parmi les arrogants.<sup>163</sup>*

En parlant de la guerre il dit à présent que c'est « une chose sur laquelle il n'y a rien à dire » car il faut simplement la faire.<sup>164</sup> Toujours dans ces écrits Croce arrive même à justifier la guerre dans la mesure où celle-ci permet aux habitants des différentes régions de l'Italie de se retrouver autour d'un projet commun. Pour l'historien cette condition est très importante car, selon lui, ces populations avaient eu jusque là une histoire particulière et très peu de caractères en commun. Maintenant la situation est bien différente car les habitants des diverses régions italiennes ont un but en commun et désirent tous la victoire. Cette guerre est importante pour l'historien car

---

<sup>162</sup> *Op. cit.*, p.30.

<sup>163</sup> B. Croce, *L'Italia dal 1914 al 1918, pagine sulla guerra*, Laterza, Bari, 1950, p.30.

<sup>164</sup> *Op. cit.*, p.156.



elle permet un élargissement du territoire national. Ainsi la guerre prend un visage positif et Croce en tresse presque les louanges. A ce propos il écrit :

*... l'Italie d'aujourd'hui dans laquelle les populations, déjà presque inconnues l'une à l'autre, des régions les plus lointaines se sentent réellement une et italiennes, et même les donnicciuole<sup>165</sup> et les monelli<sup>166</sup> suivent avec une participation vivace l'oeuvre de l'armée nationale qui défend les Alpes, essaie de meilleures frontières pour l'état, lui garantit des voies en Afrique et en Orient.<sup>167</sup>*

La guerre, en tant que lutte des états, devient à cette étape de la réflexion du philosophe indispensable dans leur fonctionnement, en particulier dans la structure de ce qu'il définit comme le « Stato Etico ».<sup>168</sup> Il affirme ainsi :

*Justement parce que l'état est une valeur éthique, ou bien en tant que valeur éthique, il se défend en luttant pour affirmer, conserver et développer, avec lui-même, la valeur éthique qu'il renferme en lui-même.<sup>169</sup>*

Arrivé à ce stade de réflexion l'historien loue ce qui est en train de se passer sur les champs de bataille, en affirmant que, si dans le passé l'Italie n'a pas toujours su défendre ses frontières, et a ainsi permis depuis la fin de l'Empire romain à des hordes d'envahisseurs d'entrer sur son propre territoire, maintenant, guidée par le général Luigi Cadorna, l'armée italienne est en train de se racheter d'une honte « quinze fois

---

<sup>165</sup> *Donnicciuola* : femme d'origine humble, généralement peu cultivée.

<sup>166</sup> *Monello* : enfant des rues.

<sup>167</sup> *Op. cit.*, p.142.

<sup>168</sup> *Op. cit.*, p.157.

<sup>169</sup> *Op. cit.*, p.157.

séculaire ».<sup>170</sup> Selon Croce, cette guerre est propédeutique pour l'Italie car, à travers elle, le pays peut enfin retrouver un esprit national et une conscience unitaire. Il s'agit d'un acquis positif qui peut être transmis à la postérité. A ce propos il écrit que sa nation :

*Est en train de prouver donc avec les faits que le peuple italien a atteint désormais la cohésion nationale et politique, dont l'expression est la force de l'armée.*<sup>171</sup>

Il affirme aussi que :

*Même si, c'est une manière de parler, avec la présente guerre nous n'atteignons pas d'autre résultat que celui de pouvoir regarder la tête haute, de pair à pair, les autres peuples du monde, le bénéfice, non seulement moral, mais politique, serait immense.*

*Les générations à venir béniraient toujours la génération qui l'a soutenue et accomplie, comme nous bénissons ceux qui, avec leurs efforts, leur martyre, leur sang, donnèrent à l'Italie la liberté et l'indépendance.*<sup>172</sup>

Cette acceptation de la guerre n'est cependant pas totale. Comme avons déjà pu le constater, il reste au fond de l'âme du philosophe une certaine inquiétude par rapport aux conséquences que ce conflit peut entraîner sur le moral et les comportements des soldats, et sur les difficultés de réintégration que ceux-ci peuvent rencontrer à leur retour du front. Le philosophe a aussi d'importantes réflexions sur l'état d'âme de ceux qui, comme lui, n'ont pas été envoyés au combat, et sont restés chez eux en attendant des nouvelles et en espérant que leurs proches reviennent des champs de bataille. En

---

<sup>170</sup> *Op. cit.*, p.222.

<sup>171</sup> *Op. cit.*, p.222.

<sup>172</sup> *Op. cit.*, p.222-3.

décrivant la condition de ceux qui n'ont pas été mobilisés Croce écrit :

*Mais, entretemps, la condition de ceux qui sont restés à la maison est presque pire, frémissants pour le destin de leur patrie, tendus dans l'anxiété pour le sort de ceux qui leur sont chers ou bouleversés pour les pertes subies, perturbés ou empêchés dans leur activité habituelle, conduits à tout instant à la pensée de la guerre, et en n'entendant pas pour des années et des années parler d'autre chose et en ne parlant pas d'autre chose.<sup>173</sup>*

La condition de ceux qui ont été épargnés au front est ainsi, selon l'historien, celle d'individus atrophiés, qui ont perdu toute intelligence et présence d'esprit. Le philosophe décrit une humanité vidée de vitalité qui est prête à croire à tout et qui peut être une proie facile pour des aventuriers sans scrupules. Il commence ainsi une réflexion qui est approfondie par la suite quand, à la fin du conflit, cette inquiétude de l'historien se transforme en peur réelle face à l'entrée en scène de personnages tels que Benito Mussolini et Adolf Hitler. C'est ainsi que Croce décrit la société qui l'entoure en se questionnant sur la disparition des personnes rationnelles :

*Où sont autour de nous les yeux brillant d'intelligence, les mots chaleureux, les desseins audacieux, le rire subtil, qu'on entendait dans les années dont un abîme nous sépare ? A leur place des visages fatigués, des yeux éteints, des intelligences obtuses, et une promptitude à accepter comme réalité toute bêtise qu'on raconte, et comme vérité toute doctrine parmi les plus grossières et branlantes, que des hommes fanatiques et arrogants viennent affirmer.<sup>174</sup>*

---

<sup>173</sup> *Op. cit.*, p.209.

<sup>174</sup> *Op. cit.*, p.209.

A travers cette réflexion nous pouvons également percevoir que le philosophe se rend compte que la guerre a constitué une césure irréparable entre la société d'avant et la société qui lui est contemporaine. La période d'avant-guerre n'est pas si lointaine car il écrit ces pages le 1er septembre 1917 ; pour autant, en faisant référence aux années qui ont précédé le conflit, il se rend compte qu'il ne peut plus y avoir de continuité entre ce qui est et ce qui a été.

#### **2.1.2.4. Les écrits privés sur la Première Guerre mondiale**

Comme cela a déjà été mentionné, les cahiers privés de Croce, ainsi que sa correspondance, révèlent la terreur de l'historien face à cette guerre, ainsi que sa crainte pour l'avenir. Ces réflexions nous offrent un portrait de l'historien très différent de celui des articles, des revues et des autres écrits à caractère public. A la différence de ce qu'il avait affirmé dans ces dernières oeuvres, dans ses écrits personnels Croce est complètement désemparé face à l'éclatement du premier conflit mondial. C'est le cas de ce qu'il affirme dans son échange épistolaire avec l'intellectuel allemand Karl Vossler. Cet échange de missives se révèle être d'une grande importance car il permet d'analyser, de manière détaillée, les états d'âme de l'auteur face à la guerre. Les lettres ont été écrites et envoyées tout au long d'une période qui va de 1899 à 1949. Ainsi, elles couvrent les deux guerres mondiales, la période qui les précède, et celle qui les suit. Elles constituent une source primaire fondamentale pour la connaissance de la pensée intime du philosophe, à l'instar des autres échanges épistolaires, surtout si l'on considère que celui-ci a laissé très peu d'écrits sur lui même.

Jusqu'au 16 août 1914 les lettres laissent transparaître une quotidienneté scandée par des rythmes habituels. Croce et Vossler parlent d'arguments littéraires et culturels. Le 14 août la situation change très brusquement. La « conflagration européenne » bouleverse la vie des deux correspondants. Croce écrit qu'il ne sait même pas si son correspondant recevra la lettre puisqu'il craint que les correspondances de l'étranger ne sont pas distribuées en Allemagne. Il redoute aussi

que Vossler ait été appelé au front. L'historien semble profondément surpris par l'éclatement du conflit. En se faisant le porte-parole de toute l'opinion publique italienne, il explique ce qu'est pour lui la guerre, en affirmant :

*Nos esprits, à nous tous en Italie, sont bouleversés par la terrible crise que maintenant nous traversons, et qui est produite par des forces supérieures à toute volonté individuelle.*<sup>175</sup>

La guerre prend ainsi les contours d'une entité trônant au dessus des hommes, au moins des consciences individuelles, et à laquelle l'individu en tant que *monade* est obligé de se soumettre. Cette réflexion semble déjà entacher la confiance absolue que Croce avait manifesté à l'égard de l'être humain. La Guerre, même en étant nécessaire au bon fonctionnement des états, exige tout de même son tribut de vie humaine, et représente un moment de stase et de régression du progrès humain. Probablement en son moi intime, Croce avait espéré que cela ne se produise pas. Cette considération pourrait expliquer son étonnement face à l'éclatement du conflit, malgré le fait qu'à plusieurs reprises il avait affirmé que cette guerre était prévisible, qu'il l'avait vue arriver de très loin, et qu'elle était dans l'air depuis environ quarante ans. A l'intérieur de cette même correspondance, quelques lignes de l'auteur pourraient témoigner de cet état de faits. En effet, Croce semble espérer jusqu'à la dernière minute que la guerre n'éclate pas, et écrit à son correspondant :

*Et si cette guerre [...] se résolvait en un spasme à vide, qui annoncerait qu'on rentre désormais dans une nouvelle phase de l'histoire ? Je t'avoue que je caresse souvent cette pensée.*<sup>176</sup>

---

<sup>175</sup> E. Cutinelli-Rendina, *Carteggio Croce - Vossler 1899-1949*, Bibliopolis, Naples, 1991, p.184.

<sup>176</sup> *Op. cit.*, p.189.

Comme nous avons pu le voir dans ses écrits publics, dès le début des hostilités, Croce est au côté de sa Patrie, et fait tout son possible pour concourir à la victoire de son pays. Cette réflexion, contrairement à d'autres, trouve un écho dans ses écrits privés. Son âge, ainsi que sa position sociale, lui évitent d'être envoyé au front. Ainsi il choisit de faire un service militaire alternatif pour son pays. C'est lui même qui explique en quoi consiste ce service :

*En ne pouvant pas combattre en ces jours avec le canon, je fais avec le stylo le peu que je sais et que je peux faire au service de mon pays.<sup>177</sup>*

La fidélité à la cause nationale, qui impose à Croce de mettre de côté ses propres convictions politiques, émerge aussi dans cette correspondance, et y trouve une explication théorique. Croce parle, en effet, de la manière dont il est partagé entre son action en tant qu'homme, qui vit dans les limites d'un état-nation, et son action en tant que philosophe, qui appartient à une communauté métaphysique et métahistorique, au delà de toute limite nationale. Ces deux "natures" lui imposent des choix différents et souvent inconciliables. Ainsi il affirme :

*... en tant que philosophe, je suis né dans le cosmos, mais en tant qu'homme je suis né en Italie.<sup>178</sup>*

### **2.1.3. L 'acceptation de la guerre**

A la veille de la Première Guerre mondiale, l'historien semble être extrêmement inquiet par rapport à l'avenir. Il redoute surtout l'état d'agitation général qui suivra le conflit. Il écrit ainsi dans ses cahiers personnels :

---

<sup>177</sup> *Op. cit.*, p.188.

<sup>178</sup> *Op. cit.*, p.194.

*Mais j'écris ces pages pendant qu'autour de moi rugit la guerre, qui très probablement investira aussi l'Italie ; cette guerre grandiose est encore obscure dans ses évolutions et dans ses tendances rangées, cette guerre qui pourra être suivie d'une agitation générale ou d'une torpeur profonde, on ne peut pas prévoir quelles souffrances elle va nous apporter dans le proche avenir et quels devoirs elle nous assignera. L'âme reste suspendue ; et l'image de soi-même, projetée dans l'avenir, brille bouleversée comme celle réfléchie dans le miroir d'une eau en tempête.<sup>179</sup>*

Ainsi, dans ces années Croce ne réalise pas encore quelle sera la portée réelle de la guerre, mais préconise déjà une possible agitation future dans les différents états européens. Face à cette situation, il semble très préoccupé. Le portrait qu'il offre de lui-même est très différent de celui que présentent les écrits à caractère public. En effet, face à cette guerre qui se profile à l'horizon même certains traumatismes liés à l'enfance du philosophe semblent réapparaître. Il affirme en effet sentir à nouveau l'angoisse qui l'avait envahi lors de la mort violente de ses parents et dont il n'arrive plus à se défaire. Ainsi il écrit :

*Et aussi désormais les ténèbres s'épaississent à nouveau à chaque fois sur mon intellect ; mais l'angoisse aigüe dont j'ai tellement souffert dans ma jeunesse, est désormais une angoisse chronique et, de sauvage et fauve, elle s'est domestiquée et adoucie.<sup>180</sup>*

L'historien tente toutefois de rester le plus serein possible malgré la situation. Il se reconforte en voulant croire au caractère positif des desseins de l'Histoire :

---

<sup>179</sup> B. Croce, *Contributo alla critica di me stesso* (dir. Giuseppe Galasso), Adelphi, Milan, 1989, p.70.

<sup>180</sup> *Op. cit.*, p.68.

*Je suis habitué à reconnaître la rationalité de tout ce qui arrive.*<sup>181</sup>

A travers l'examen de ses écrits privés, nous pouvons observer que Croce accomplit graduellement son parcours d'acceptation de la guerre. C'est un parcours très difficile car cette fois il s'agit d'une guerre de portée européenne qui par la suite se transforme en guerre mondiale. Elle remet en question le patrimoine commun aux peuples occidentaux et marque un arrêt de la civilisation. Pour l'historien tout cela constitue une régression de l'humanité et, à un niveau plus personnel, une remise en question de ses convictions politiques et éthiques. A cette situation, déjà difficile, s'ajoute le fait que l'historien doit accepter aussi l'entrée en guerre de son propre pays, qui dans un premier moment semblait être épargné par le conflit, et de plus, comme nous l'avons vu, l'Italie entre en guerre aux côtés de la Triple Entente.

Si à un niveau théorique Croce reconnaît la nécessité de la Guerre de manière générale, et de cette guerre en particulier, au niveau humain il est anéanti face aux horreurs et à la perte de valeurs que cela comporte. Cette déchirure intérieure est particulièrement présente dans l'échange épistolaire avec Vossler et permet de rendre compte des écarts, et parfois des contradictions, que nous pouvons trouver dans les deux genres d'écrits. C'est le philosophe même qui décrit son âme tiraillée d'un côté et de l'autre face à la réalité de la guerre. Il écrit à son ami :

*Je ne te dis pas quelle peine me donne ce qui nécessairement arrive. L'esprit reconnaît la nécessité et le coeur souffre.*<sup>182</sup>

Nous pourrions encore nous attarder sur les réflexions de Croce concernant

---

<sup>181</sup> *Op. cit.*, p.68.

<sup>182</sup> E. Cutinelli-Rendina, *Carteggio Croce - Vossler 1899-1949*, Bibliopolis, Naples, 1991, p.198.



l'acceptation du conflit en analysant ce que le philosophe pense de la nature « divine » de ce dernier. Ce thème, déjà évoqué de manière générale, revient dans les missives adressées à Vossler ; mais cette fois-ci l'historien approfondit et amplifie son analyse. Ainsi il affirme que les individus doivent accepter les guerres et s'y soumettre, sans soumettre, pour autant, leur propre activité théorique, mais seulement leur activité pratique. Sans soumettre les affections personnelles et privées mais seulement les affections politiques. Le philosophe recommande à son ami allemand d'opérer cette séparation entre ce qui est propre à la vie affective de l'individu et ce qui relève de sa vie pratique et politique. Pour Croce cette distinction est d'une importance fondamentale car, le cas échéant, la barbarie reviendrait dominer le monde.

Tout au long des hostilités Croce ne refuse jamais son soutien à l'Italie et espère vivement la victoire de son pays. A ce propos il écrit :

*... [j'étais] toujours tendu dans l'angoisse et dans le désir de la victoire italienne.*<sup>183</sup>

Cet attachement au sort de son propre pays n'est pas toutefois un chauvinisme et Croce n'oublie jamais qu'il appartient à une entité plus grande que l'Italie : l'Europe et le Monde. Cet historien a toujours cru en un fort lien existant entre les peuples, au delà des parenthèses constituées par les guerres. C'est pour cela qu'il s'est fortement opposé à la rhétorique de guerre qui tendait à diaboliser l'adversaire. Ainsi, durant les hostilités, Croce demande le respect de la culture des pays ennemis et des hommes de culture de ces pays sur la base de l'idée que, même pendant les conflits, il y a un accord d'humanité et de respect des cultures. Après la guerre, comme nous le verrons, il demande que les ennemis vaincus ne soient pas trop humiliés car n'étant non plus des ennemis mais des hommes comme les autres.

Les événements liés à la Première Guerre mondiale portent Croce à revoir sa conception de l'Histoire. Celui qui avait théorisé « l'historicisme absolu » et qui avait

---

<sup>183</sup> B. Croce, *Croce-Mann Lettere 1930-36*, in *Il Dissidio spirituale della Germania con l'Europa*, Laterza, Bari, 1944, p.49.

affirmé que « tout se résout dans l'Histoire », <sup>184</sup> semble maintenant remettre en question cet axiome, et soutenir la perfectibilité des desseins de l'Histoire. Croce affirme dans une de ses missives à Vossler que l'Histoire est turbulente et pleine de surprises. Cette réflexion aurait été impensable avant la Première Guerre mondiale car Croce vouait un culte à l'Histoire. De même, sa philosophie idéaliste liée à la prédominance de l'Esprit est sujette à révision :

*Entretiens, nous les individus essayons de nous conduire de la meilleure manière possible et laissons l'esprit du monde déplier sa logique intriquée et cachée !...* <sup>185</sup>

#### **2.1.4. La bourgeoisie, le prolétariat et la guerre**

Une autre réflexion de l'auteur en ces années d'hostilités concerne le rôle de la bourgeoisie et du prolétariat dans les conflits armés. Croce analyse cette relation dans un écrit du 14 septembre 1917 intitulé : *La guerra e la borghesia*. Il s'agit d'un pamphlet adressé à un certain Bergamini, publié par le *Giornale d'Italia* le 17 septembre de la même année. Croce affirme dès les premières lignes qu'il s'autorise une exception en choisissant, cette fois-ci, de proposer aux lecteurs du journal un argument de politique plutôt que de littérature. Il affirme que cette exception se justifie car il s'agit de « politique inoffensive ». <sup>186</sup> Le philosophe désire, à travers cet article, donner son opinion sur la question épineuse des classes sociales plus humbles qui servent de chair à canon durant les guerres. Croce affirme avoir été sollicité pour s'exprimer à ce propos suite à la lecture du livre d'un historien autrichien, qu'il ne cite pas, et d'avoir entendu les mêmes propos lors du Conseil provincial de Cuneo. Il dit aussi avoir entendu des paysans se plaindre de cette situation avec un mélange de rancune et de tristesse. Selon le philosophe, la supériorité numérique des paysans et des ouvriers

---

<sup>184</sup> B. Croce, *Contributo alla critica di me stesso* (dir. Giuseppe Galasso), Adelphi, Milan, 1989, p.102.

<sup>185</sup> E. Cutinelli-Rendina, *Carteggio Croce - Vossler 1899-1949*, Bibliopolis, Naples, 1991, p.212.

<sup>186</sup> B. Croce, *L'Italia dal 1914 al 1918, pagine sulla guerra*, Laterza, Bari, 1950, p.214.

dans l'armée est due simplement au fait qu'ils représentent la majeure partie de la société civile. Ceci ne doit donc pas induire l'opinion publique à penser que la grande et petite bourgeoisie ne paient pas leur tribut à la guerre. Croce invite ainsi les lecteurs à réfléchir au fait que toute famille bourgeoise a perdu des êtres chers dans le conflit, et que de nombreux bourgeois se sont distingués grâce à leur courage sur les champs de bataille. Il souligne que la bourgeoisie a fourni à l'armée presque tous ses officiers. L'appartenance à cette classe politique mise en cause pour sa conduite durant la guerre porte Croce à être particulièrement virulent ; ainsi dans ces pages il n'hésite pas à pointer du doigt le grand nombre de déserteurs et de fugitifs qui a été constaté tout au long du conflit et qui, selon lui, ne sont pas du tout d'origine bourgeoise.<sup>187</sup> L'historien croit que la Guerre n'est jamais faite seulement par une seule classe sociale et que la bourgeoisie et le prolétariat y ont des rôles différents mais complémentaires. La bourgeoisie, en particulier, en ayant fourni les gradés, a une tâche bien plus importante car elle a eu des responsabilités plus grandes. Parmi celles-ci, il y a la grande responsabilité de déclarer la guerre. A ce propos Croce affirme :

*Comme s'il y avait quelque chose d'étrange et d'immoral dans le fait que la perplexité angoissante et la grave responsabilité de délibérer sur la guerre sont malheureusement dévolues aux classes cultivées et dirigeantes : lesquelles ainsi payent deux fois, une première avec le cerveau et une deuxième avec leur propre personne ! Aux autres classes reviennent par contre seulement l'exécution et le devoir de persister : choses de suprême importance et très nobles, mais considérablement moins orageuses et tourmentées, parce qu'obéir est méritoire, mais est aussi plus simple et plus reposant que commander.<sup>188</sup>*

C'est ainsi que l'historien perçoit les relations entre la bourgeoisie et le prolétariat face à la guerre qui depuis désormais trois ans (deux pour l'Italie) ensanglante l'Europe. Les

---

<sup>187</sup> Il fait référence à ses propres statistiques qui ne nous sont pas connues.

<sup>188</sup> B. Croce, *L'Italia dal 1914 al 1918, pagine sulla guerra*, Laterza, Bari, 1950, p.217.

dernières lignes de ce pamphlet démontrent aussi que Croce, probablement comme d'autres de ses contemporains, n'est pas encore tout à fait rassuré face à la possibilité d'une révolution des prolétaires semblable à la révolution bolchévique. En effet, il affirme que sa grande peur est désormais diminuée car la Russie a prêté secours aux armées alliées dans le printemps de 1916.<sup>189</sup>

### 2.1.5. Les socialistes et la guerre selon Croce

Croce analyse aussi, en ces pages, la position des socialistes italiens face à la Première Guerre mondiale. Le Parti Socialiste avait en effet fortement condamné ce conflit et l'entrée en guerre de l'Italie. Pour Croce cette position est inadmissible car, comme nous l'avons déjà mentionné, il est un homme de foi *risorgimentale*, et pour lui il est impensable de ne pas accepter le choix de son propre pays. Ainsi, dans un pamphlet du 24 septembre 1917, il a des mots extrêmement durs à l'égard des socialistes italiens qu'il oppose aux socialistes allemands. Selon Croce, à travers leur dissociation de la guerre, les socialistes italiens discréditent la grande oeuvre qui est en train de se dérouler sous les yeux des italiens.<sup>190</sup> Pour lui la guerre est à ce moment une condition intrinsèque de la vie des états, et la volonté de ce courant politique de s'y opposer malgré le choix du gouvernement est insoutenable. En s'adressant idéalement aux socialistes, il les invite donc à réfléchir à l'irrationalité de leur pensée :

*Et je voudrais demander aux socialistes cultivés et rationnels [...]s'ils croient réellement que le socialisme -en admettant que son idéal d'ordre social se réalise un jour- peut se passer de la force de l'état, que ce soit de l'état prolétaire avec l'armée jointe, la discipline, la hiérarchie, le sentiment d'honneur, les traditions et les gloires militaires, les primes et les peines, et toutes les autres choses nécessaires ? Même si l'on attend des miracles du socialisme, on n'attendra certainement pas qu'il change la configuration des terres et des mers, et les caractères ethniques et historiques des*

---

<sup>189</sup> *Op. cit.*, p.217.

<sup>190</sup> *Op. cit.*, p.223.

*différentes populations, et les intérêts antithétiques qui en dérivent, et dont la composition instable sera toujours déterminée ou par le fait de combattre ou bien par le fait de se tenir en respect réciproque.*<sup>191</sup>

Nous pouvons ici remarquer que l'historien perçoit la guerre comme une entité qui vit en symbiose avec les états et dont l'éclatement ne peut être évité. Ainsi il s'adresse aux socialistes pour qu'ils mettent de côté leurs idées pacifistes et acceptent l'entrée de leur pays dans le conflit. Il semble très proche à ce moment des socialistes allemands qui, selon lui, ont fusionné avec leur état en particulier lors de cette guerre.<sup>192</sup> Croce profite de cette occasion pour rappeler aux socialistes que l'état se fonde sur les expressions de force, et que cette guerre en représente une en donnant aux jeunes la possibilité de se battre sur les champs de bataille pour leur patrie. Il accuse les membres du mouvement socialiste d'avoir une opinion un peu simpliste sur la vie des états en imaginant qu'on puisse se passer de ces manifestations de la force. L'historien exprime son opposition à leur choix en ayant même recours à des mots offensants. Il affirme :

*...et je [...]n'arrive pas à comprendre comment on peut maintenant, de la part des socialistes, désirer ou essayer de détruire un patrimoine de force, dont ils devraient aspirer à être les héritiers, et qu'il faudrait en revanche qu'ils se mettent à l'oeuvre pour le défendre et qu'ils contribuent à l'accroître. Mais eux, les superficiels, imaginent toujours que la société et le monde sont en pâte à modeler, qu'ils pourront à nouveau la pétrir et la façonner à leur manière, avec leurs petits cerveaux et leurs doigts inaptes !*<sup>193</sup>

#### **2.1.6. La réalité de la guerre à travers les écrits pour les soldats**

---

<sup>191</sup> *Op. cit.*, p.223-4.

<sup>192</sup> *Op. cit.*, p.225.

<sup>193</sup> *Op. cit.*, p.226.

## morts au front

Pendant les années 1914-1918 Croce écrit des pages destinées à honorer des soldats morts à la guerre. Il s'agit de jeunes qu'il a connu directement ou indirectement et dont le décès le plonge dans un état de profonde consternation. A travers ces lignes émerge la douleur de l'historien pour ces jeunes vies sacrifiées à la guerre. Ses mots sont destinés à leur rendre un dernier hommage, et retracent les étapes essentielles de leur jeune existence. Ce genre d'écrits permet de voir la guerre selon une perspective particulière, et témoigne du sentiment d'impuissance et de la douleur du philosophe qui, bien qu'épargné par les difficultés et les périls du front, est quand même contraint d'accepter la perte des personnes aimées. De la même manière il se réjouit de la réception des bonnes nouvelles concernant les soldats qui ont survécu. Parmi ces écrits il y a celui en honneur d'Emilio Ricci<sup>194</sup> que Croce rédige le 27 août 1916 et titre *Per un giovane medico e poeta caduto in guerra*. Dès les premières lignes, l'historien affirme qu'un des aspects de ce conflit est le grand nombre de jeunes qui se sont montrés prêts à répondre à l'appel aux armes et à s'immoler sur l'autel de la patrie. Il souligne aussi comment la guerre permet aux individus qui ont le plus de courage et de bonne volonté de se manifester. Ainsi il semble même reconnaître à la Guerre un caractère positif consistant en la sélection de l'humanité ; une pensée qui ressemble en quelque manière à ce que les *futuristes* pensaient sur le même argument. En effet Croce affirme que dans la vie de tous les jours il arrive d'être entouré le plus souvent par des individus « troubles », « compliqués », « gâtés », et que :

*Il faut des périodes de crise, il faut la guerre, pour que les autres se réveillent, ceux qui opèrent et ne crient pas, ceux qui aiment et ne s'agitent pas sur la scène : la Guerre, et encore plus la Mort, qui les sort pour un instant de l'ombre, qui dévoile le cours de la vie, et parfois elle nous permet de lire les paroles émues et graves qu'ils écrivent pour eux et pour les personnes qui leur sont proches, en émouvant leur coeur.*

---

<sup>194</sup> Emilio Ricci (1891-1915) était un médecin et un poète italien. Il a été un héros de la Grande Guerre.

<sup>195</sup> *Op. cit.*, p.145.

En parcourant la vie de ces jeunes, le philosophe souligne surtout leurs qualités morales, leurs nobles actions envers les autres. Dans le cas de E. Ricci l'attention se concentre sur son oeuvre de médecin qui l'avait porté à quitter Naples pour secourir les rescapés du tremblement de terre de Messine,<sup>196</sup> et ensuite, une fois sur le front, à prêter secours aux soldats blessés. Croce ne connaît ce jeune homme qu'à travers les poèmes que celui-ci lui avait envoyé pour que le philosophe les lise et donne son avis. Malgré cette absence de connaissance directe, nous pouvons percevoir l'affection de Croce pour cette jeune vie qui, comme toutes les vies fauchées par la guerre, est, selon l'historien, une perte infligée non seulement à ses proches mais à toute la nation.

Un autre écrit de ce même genre est celui en l'honneur de Innocenzo Ferraioli.<sup>197</sup> Dans ses réflexions sur la mort de ce jeune homme Croce déplore, dès les premières lignes, le grand nombre de vies humaines que la guerre a englouties. Il est très proche de la douleur des mères de l'Europe entière à qui reste désormais, comme seul souvenir de leur propre fils mort à la guerre, les lettres que celui-ci envoyait du front. Le philosophe trouve des paroles de profonde compassion en décrivant le chagrin de ces mères et la fin de ces vies qui avaient beaucoup d'aspirations et de rêves. Il écrit :

*Combien et combien de jeunes vies, riches d'espoirs et de promesses se sont déroulées rapidement et se sont terminées de manière similaire à celle qui se reflète dans les pages de cette brochure ! Et combien de mères, partout à travers les terres d'Europe, serrent maintenant, en tant que relique suprême, et relisent et baignent de leurs pleurs, un petit faisceau de lettres brèves et de cartes postales qui leur arrivèrent pendant quelques semaines ou pendant quelques mois, des campements et des tranchées, et qu'une balle de fusil, l'éclatement d'une grenade, interrompit pour*

---

<sup>196</sup> Le tremblement de terre en question n'est pas spécifié mais il s'agit probablement de celui de 1908.

<sup>197</sup> Nous n'avons pas plus de nouvelles biographiques sur ce jeune homme.

*toujours !*

Malgré cette douleur cosmique, Croce affirme que chacune de ces jeunes vies mérite une attention particulière. Il semble même qu'il veuille les sortir de l'amalgame général dans lequel la mort sur les champs de bataille les a placées, à cette multitude infinie de deuils dus à la guerre qu'il nomme « l'angoisse universelle ».<sup>198</sup> C'est à cette fin qu'il écrit quelques lignes sur ceux qu'il a eu l'occasion de connaître directement ou indirectement, dans l'espoir de transmettre leur souvenir aux générations futures. Ferraioli est un jeune homme de 21 ans parti en guerre en juillet 1915 et mort en juin 1917 en accomplissant l'oeuvre de *guastatore*.<sup>199</sup> Cette circonstance le rend particulièrement louable aux yeux de Croce qui, à ce moment, semble avoir accepté la dure logique de la guerre qui se déroule en dehors de tout règlement. Ce qui est intéressant dans ce bref écrit est que ce jeune soldat a été abattu en essayant de cisailer les barbelés ennemis, une action qui nous ramène directement à la réalité de la Première Guerre mondiale où ces opérations étaient très répandues et constituaient le seul moyen pour avancer sur le front adverse.

A ce même genre d'écrits appartient celui en l'honneur d'Enzo Petraccone,<sup>200</sup> officier pendant la Première Guerre mondiale. Croce choisit cette fois de faire commencer son écrit par quelques lignes d'une lettre que ce jeune soldat lui avait envoyée depuis le front. Nous retrouvons dans cet extrait plusieurs informations sur la réalité des champs de bataille ainsi que des *topoi* typiques de la Première Guerre mondiale. C'est le cas de la présence d'un chien qui est aux côtés du soldat dans les garnisons et dans les tranchées. Croce affirme qu'il est devenu si intime du jeune Petraccone que celui-ci lui adresse la parole. Cette situation nous ramène à d'autres témoignages sur la présence d'animaux, la plupart des chiens et des chats, abandonnés par les civils, qui devenaient les *mascottes* des armées présentes sur les lieux, en

---

<sup>198</sup> B. Croce, *L'Italia dal 1914 al 1918, pagine sulla guerra*, Laterza, Bari, 1950, p.176.

<sup>199</sup> *Guastatore* : soldat qui est formé à la destruction des oeuvres ennemies et aux actions de sabotage dans leurs lignes arrières. Ces actions sont très diffusées durant la Première Guerre mondiale. Le correspondant en français est nettoyeur de tranchée.

<sup>200</sup> Enzo Petraccone (1891-1915) était un médecin et poète. Il a été un héros de la Première Guerre mondiale.



faisant ainsi partie intégrante du quotidien des soldats. Jean Noël Grandhomme fait référence à cette réalité dans son oeuvre : *La Première Guerre mondiale en France*.<sup>201</sup> Cependant, ce qui émerge, au dessus de tout, dans les quelques lignes écrites par le militaire, est la profonde détresse morale et psychologique dans laquelle il a sombré ; une détresse qui le porte à affirmer que désormais il ne croit plus à rien, sauf à lui-même.<sup>202</sup> La dure réalité des champs de bataille semble donc avoir plongé Enzo dans un état de nihilisme total et de perte de conscience et de confiance. Le jeune soldat connaissait Croce depuis 1908, quand encore étudiant il s'était adressé au philosophe pour lui demander conseil sur ses recherches.<sup>203</sup> Ensuite, en janvier 1918, depuis le front, il avait envoyé à l'historien ses propres cahiers de guerre.<sup>204</sup> Arrivé à sa troisième année sur le front, le militaire semble être conscient de la précarité de sa situation, même s'il ne le dit pas explicitement, et préfère confier ses écrits à l'historien pour que ce dernier les conserve. Croce semble être profondément frappé par la tristesse, le pessimisme, le scepticisme qui transparaissent dans ces écrits du front. Il affirme à ce propos :

*Ceux qui les liront, comme je les lus à l'époque, seront frappés par la tristesse amère qui les pénètre, par la profession ouverte qu'on y fait de scepticisme et de pessimisme, par la défiance qu'on y manifeste sur ce qui s'appelle les idéaux, par le manque d'amour pour la vie en elle-même.*<sup>205</sup>

Les écrits de Petraccone (il tient à préciser qu'il ne s'agit pas de cahiers) témoignent donc plus que les deux autres de la réalité des champs de bataille. Ils montrent surtout

---

<sup>201</sup> J.N. Grandhomme, *La Première Guerre mondiale en France*, Editions Ouest France, Rennes, 2002, p.37.

<sup>202</sup> B. Croce, *L'Italia dal 1914 al 1918, pagine sulla guerra*, Laterza, Bari, 1950, p.301.

<sup>203</sup> La maison napolitaine de Croce était très fréquentée par les jeunes. L'historien possédait une énorme collection d'ouvrages qu'il ne prêtait jamais, mais qu'il laissait consulter par ceux qui le lui demandaient.

<sup>204</sup> J. N. Grandhomme fait aussi référence à l'habitude des soldats de tenir des cahiers ou des journaux de tranchée. J.N. Grandhomme, *La Première Guerre mondiale en France*, Editions Ouest France, Rennes, 2002, p.38.

<sup>205</sup> B. Croce, *L'Italia dal 1914 al 1918, pagine sulla guerra*, Laterza, Bari, 1950, p.301-2.

l'état d'anéantissement physique et psychologique dans lequel tombaient ces jeunes hommes dont un grand nombre était parti plein d'enthousiasme. Ils dévoilent aussi une réalité différente de celle de la propagande officielle.

Croce souligne le fait que la guerre, les batailles, les combats, sont très peu mentionnés malgré le fait que Petraccone soit un officier et qu'il se trouve combattre sur le plateau d'Asiago, l'un des lieux où se sont déroulées les plus sanglantes batailles du premier conflit mondial. Il n'y a aucune trace, pas même des événements de Caporetto. Croce affirme :

*... la guerre y est à peine mentionnée, et seulement presque comme arrière-plan de paysage ; [dans ces écrits] composés pour leur plus grande partie entre la fin de 1917 et le début de 1918, il n'y a pas de trace des événements de ces jours-là, ni de souffrance et de passion pour la patrie dont on ne parle jamais.<sup>206</sup>*

Pour l'historien cette situation témoigne du fait que la plupart des combattants n'avait pas d'idéologie, contrairement à ce que l'on a voulu montrer par la suite, mais combattaient seulement par esprit d'obéissance. Pour Petraccone, comme pour les autres jeunes, Croce propose, en accord avec les familles, de publier un recueil de leurs écrits destiné à perpétuer leur souvenir pour la postérité. Ainsi il parcourt les étapes principales de la vie de ce jeune homme, jusqu'à son enrôlement, à son départ au front qui, dans ce cas aussi, constitue un moment de rupture brutale avec la vie d'avant. Comme pour les deux autres cas, l'historien prend le soin de raconter les circonstances de la mort de Petraccone survenue le 15 juin 1918. Ce jeune homme avait été abattu par les *arditi*<sup>207</sup> autrichiens pendant que, sous une pluie de projectiles, il essayait de réparer les lignes téléphoniques. A travers ce récit nous sommes confrontés à la réalité de la Première Guerre mondiale où les actions de sabotage

---

<sup>206</sup> *Op. cit.*, p.302.

<sup>207</sup> *Ardito* : soldat des troupes choisies constituées pendant la Première Guerre mondiale, formées à l'assaut et aux actions particulièrement risquées.

étaient très répandues car elles constituaient la seule possibilité de pénétrer dans les lignes ennemies. A la différence de ce que nous avons vu pour le jeune Ferraioli, cette fois-ci ce sont les troupes spéciales autrichiennes qui lancent une attaque contre les lignes italiennes. Croce tient aussi à souligner que le détachement auquel Petraccone appartenait a été presque entièrement anéanti. Une information qui nous renvoie, une fois de plus, à la triste réalité du premier conflit mondial et à son énorme tribut en vies humaines. Ces détachements qui étaient fauchés en entier pour acquérir quelques mètres de territoire.

Dans cet écrit nous pouvons aussi percevoir les difficultés de ceux qui ont été épargnés sur le front, mais qui souffrent quand même de la perte d'êtres chers. Croce explique sa difficulté à entrer dans les chambres de sa maison où le jeune Enzo avait été son hôte. Il affirme :

*... chaque chambre, chaque coin me parle de lui, où si longuement nous avons passé du temps, et il travaillait à côté de moi et me donnait affectueusement de multiples aides.*<sup>208</sup>

L'historien n'est pas touché directement par la Guerre, il n'est pas enrôlé, n'a pas de fils, et ses parents les plus proches ne sont pas mobilisés non plus. Malgré cela, la perte de ces jeunes qui fréquentaient sa maison napolitaine le plonge dans un état de grand chagrin. C'est pour lui le prix à payer à la Guerre.

Parmi ces écrits il y a celui en honneur de Otto Braun<sup>209</sup> qui constitue en quelque manière un *unicum*. Il s'agit en effet d'un jeune soldat allemand mort en avril 1918 en combattant dans l'armée prussienne. Ce choix peut sembler surprenant ; pourtant on sait que Croce a un esprit très européen et qu'à ce moment il est encore très lié à l'Allemagne et admire beaucoup la culture de ce pays. Même en ayant choisi de se ranger entièrement du côté de sa patrie, il ne voit pas dans l'Allemagne et dans

---

<sup>208</sup> *Op. cit.*, p.311.

<sup>209</sup> Nous n'avons pas d'autres informations biographiques sur ce jeune.

ses alliés des ennemis, mais seulement des peuples que le destin a placés de l'autre côté de la barricade. Ainsi dans ses écrits la mort d'un jeune soldat allemand a la même place que la mort d'un jeune soldat italien. Ce qui surprend est plutôt le contenu des cahiers du jeune Otto dont Croce publie quelques extraits. Parti en guerre comme volontaire en 1914, Otto a seulement dix-sept ans, et est un exemple de ces jeunes qui faisaient tout leur possible (certains même en falsifiant leurs documents) pour pouvoir aller au front malgré leur âge. Ceci témoigne d'ailleurs de l'enthousiasme que la Première Guerre mondiale avait suscité parmi les jeunes ; un aspect qu'on ne retrouvera pas, au moins parmi la jeunesse italienne, dans la Deuxième Guerre mondiale. Le jeune Braun avait pu être enrôlé grâce à la faveur d'un général faisant partie de sa famille. Malheureusement il avait trouvé la mort, en avril 1918, sur le front français. Dans ses écrits Otto fait l'éloge de la guerre qui est, selon lui, une grande occasion offerte aux jeunes de sa génération pour endurcir le corps et l'esprit, et se transformer en véritables hommes.<sup>210</sup> La Guerre est pour lui une expérience qui porte l'être humain à la complétude de soi-même, morale et physique. Il est exalté malgré la dureté de sa vie sur les champs de bataille et les tranchées ; un aspect qui transparait quand même dans ses cahiers. Ainsi il écrit :

*... ma jeunesse fut heureuse et pleine comme très peu de gens en ont joui, [...] mais sans cette période de vie militaire, sous plusieurs aspects méchante et âpre, elle se serait abîmée : elle était trop pure, trop bonne, trop ouatée ; elle fuyait toute chose laide, le contact avec beaucoup d'hommes. Maintenant il me semble que l'équilibre est rétabli.<sup>211</sup>*

La Guerre est donc pour ce jeune une expérience hautement formatrice. Mais il ne s'agit pas de la seule donnée qui est offerte par les paroles de Otto ; car ce jeune soldat a des mots et des pensées qui font présager les idées nationales-socialistes qui se

---

<sup>210</sup> *Op. cit.*, p.322.

<sup>211</sup> *Op. cit.*, p.322.

répandront par la suite en Allemagne. C'est le cas de la partie des cahiers où le jeune Braun parle de la nécessité de l'égoïsme des états. A ce propos il s'exprime ainsi:

*Je tiens comme un point ferme que dans l'intérêt général de l'humanité il est inconditionnellement nécessaire que chaque nation conduise une politique réellement égoïste, ainsi que même les socialistes devraient le faire s'ils arrivaient au pouvoir.<sup>212</sup>*

Le témoignage de Braun, repris par Croce, semble donc particulièrement intéressant car non seulement il vient de l'autre côté du front ; mais, à la différence des autres, il s'agit d'un soldat qui n'a pas perdu son enthousiasme, et qui continue à parler avec emphase de cette Première Guerre mondiale. Croce, de son côté, rapporte quelques extraits des cahiers du jeune homme, mais ne fait aucun commentaire sur cette exaltation de la Guerre qui est faite par Otto. De la même manière que pour les autres, il fait l'éloge des qualités de cette personne, et souligne l'avenir très prometteur auquel la Guerre a mis fin.

Un autre écrit en honneur d'un jeune soldat mort au front est celui consacré à Mario Tancredi Rossi,<sup>213</sup> tombé le 16 juin 1917. Nous pourrions nous attarder sur ce dernier car il présente des caractéristiques similaires à ceux que nous venons de voir, et en particulier à celui d'Otto Braun, mais il apporte aussi des éléments nouveaux. Dans les écrits de Rossi, par exemple, nous avons le témoignage (indirect) d'un détachement entièrement détruit, ce qui nous ramène aux écrits sur Petraccone où son propre détachement avait été presque entièrement anéanti, et le jeune Enzo y avait trouvé la mort lui aussi. Mais la plupart des éléments présent dans ce dernier écrit nous ramène à celui sur O. Braun. Comme Otto, Mario Tancredi Rossi affirme être fier de mourir sur les champs de bataille. Dans ce cas aussi, Croce ne connaît pas directement le jeune homme ; ainsi il se fie aux écrits de ce dernier dont il sélectionne et publie quelques passages. Rossi est cependant le seul de ces jeunes hommes dont Croce veut

---

<sup>212</sup> *Op. cit.*, p.325.

<sup>213</sup> Nous n'avons pas plus d'informations biographiques sur Mario Tancredi Rossi.

perpétuer le souvenir, à ne pas être un gradé. Il est un simple soldat.

Quelques jours avant sa mort, Rossi affirme qu'il mourra serein et heureux sous le ciel bleu clair d'Italie ayant sur les yeux la gloire.<sup>214</sup> Croce commente certaines des affirmations du jeune homme en écrivant que pour Rossi la conception de la Guerre est éthique et, en même temps, religieuse. Croce affirme aussi que :

*La haut, sur les montagnes, dans les tranchées, le tragique et le sublime de cette conception des choses se présentaient à lui...*<sup>215</sup>

Un autre élément nouveau est constitué par la conception même de cette Première Guerre mondiale. Pour Rossi il s'agit d'une guerre juste que les peuples latins mènent contre « la lignée d'Attila et d'Alaric », brutale et « assoiffée de sang ».<sup>216</sup> Ainsi dans la victoire italienne réside la rédemption de l'humanité. Il s'agit donc d'une exaltation de la Guerre qui n'a pas d'accents proto-nationalistes et belliqueux comme celle du jeune Braun, mais fondée plutôt sur des raisons morales et éthiques.

Ce genre d'écrits nous permet de voir la Première Guerre mondiale de différentes manières. Il s'agit de versions indirectes, de sources secondaires, et ce que nous savons est limité à ce que Croce a sélectionné des écrits de ces jeunes. Cependant, les pages consacrées aux soldats morts au front nous offrent un aperçu de ce grand conflit qui a bouleversé l'histoire de l'humanité, ainsi que de l'état psychologique et physique de certains parmi ceux qui l'ont fait, et de leur approche face à la Guerre. Il nous renseignent plus encore sur Croce lui même.

### **2.1.7. L'historien face à Caporetto**

---

<sup>214</sup> *Op. cit.*, p.341.

<sup>215</sup> *Op. cit.*, p.342.

<sup>216</sup> *Op. cit.*, p.342.

La Déroute de Caporetto a constitué pour l'opinion publique italienne un moment de grand choc émotionnel et psychologique. Non seulement elle a démontré l'impréparation militaire des soldats italiens et l'incapacité des hauts gradés de gérer la situation, mais a aussi dévoilé la véritable nature de la guerre qui jusque là avait été sous-estimée. Croce aurait pu profiter de cette situation pour faire valoir ses mises en garde initiales par rapport à la réelle nature de la Guerre et à la situation du pays et de l'armée, mais ce n'est pas ainsi que l'historien agit. En effet il a entretemps pleinement épousé la cause du conflit, et Caporetto devient pour lui un moment pour prôner plus que jamais la cohésion nationale et pour inciter les italiens à se battre avec encore plus de motivation et de fureur.

La catastrophe qui vient de se produire porte le philosophe à "s'approprier" définitivement cette guerre que pourtant il n'avait pas voulue. Un écrit assez important qui reflète les conditions de l'Italie après la défaite de Caporetto est présent dans les *Pagine sulla guerra*, et pour cet écrit Croce choisit le titre significatif de : *La Riscossa*.<sup>217</sup> A l'intérieur de *La Riscossa* est présent un manifeste qui a un titre tout aussi emblématique : *Parole di un italiano*.<sup>218</sup> Dans ce manifeste l'historien donne libre cours à ce qu'il ressent en son âme. Il affirme l'avoir écrit à la demande des directeurs des journaux, en luttant contre la retenue qu'on sent toujours en s'adressant à ses propres concitoyens en tant que réprobateur et conseiller. Il s'agit d'une sorte de lettre intime pour laquelle l'écrivain choisit le caractère italique. Ce manifeste est publié par le *Giornale d'Italia* le 5 novembre 1917, ensuite il est repris par presque tous les journaux italiens. Le philosophe s'en sert pour affirmer que ce conflit est désormais vraiment devenu le conflit des italiens. Les conditions qui l'avaient rendu plus facile et qui avaient fait croire en une résolution immédiate se sont révélées trompeuses, et désormais n'existent plus ; il faut maintenant se battre avec encore plus de force et de conviction.

La première partie du manifeste est particulièrement lyrique, et il semble opportun d'en reporter entièrement le texte. Croce s'adresse à une nation entière qui est désorientée et sous le choc suite à ce qui vient de se passer à Caporetto, cette nation

---

<sup>217</sup> *La Riscossa* : la revanche.

<sup>218</sup> *Parole di un italiano* : mots d'un italien.

qui à ce moment, comme par la suite, a besoin d'entendre sa voix ; ainsi il affirme :

*La guerre qui jusqu'à maintenant avait été facilitée par certaines conditions internationales, était la nôtre seulement en partie ; désormais elle devient la nôtre.*

*Tous les italiens le sentent avec le coeur tumultueux.*

*Mais je voudrais qu'une pensée austère nous remplisse tous : la pensée que notre but prochain et urgent ne doit pas être déjà celui, générique, de vaincre, mais l'autre spécifique de résister et combattre. Parce qu'il y a des moments où victoire ou défaite deviennent, face à l'honneur national et à la dignité d'hommes, une affaire secondaire. Une victoire facile est une défaite morale et réelle ; mais même une défaite âprement disputée, est une victoire tant morale qu'effective.*

*Pour ces raisons c'est à nous maintenant de nous conforter en images de victoire, et d'imaginer des possibilités, mais seulement avec une âme concordante, avec une âme féroce, comme disaient les Romains, vouloir chasser l'ennemi de notre sol, et réunir toutes nos forces à ce seul but.<sup>219</sup>*

L'historien affirme qu'une grande partie des italiens s'est laissée tromper sur la triste réalité de la vie et de l'histoire. Ils n'ont pas voulu voir ce qui se passait au même moment dans des pays lointains où ceux qui prônaient le pacifisme et l'internationalisme pratiquaient, en réalité, un nationalisme rigide en s'en remettant à leurs souverains au détriment des autres peuples. Dans cet appel aux italiens, Croce semble présenter une conception de la guerre aux accents futuristes. Il s'agit d'une exception car il s'était toujours opposé à ce courant artistique et littéraire qu'il considérait comme une dégénérescence du romantisme, dangereux pour les consciences. Le ton et les mots choisis par le philosophe diffèrent de ceux qu'il emploie dans ses autres écrits à caractère public. On peut ressentir un fort investissement personnel et un éloge de la guerre en tant qu'élément purificateur ;

---

<sup>219</sup> *Op. cit.*, p.229.



Cette guerre devient ainsi presque l'hygiène du monde des futuristes. Croce s'exprime ainsi :

*Mais les résidus extrêmes de ces illusions pernicieuses, de ces trahisons pratiques, sont en train de disparaître rapidement, consumés par le feu de la guerre, qui, en brûlant le pire de ce qui nous sommes [...], nous redonne la conscience pure, religieuse, d'hommes qui défendent des choses sacrées, qui savent que la puissance de les défendre se trouve toute en eux mêmes, et que nous seront appelés à répondre de l'usage de cette puissance par les générations suivantes qui nous jugerons. Si cette seule pensée nous occupe, en guidant et en renforçant notre oeuvre, qu'il advienne ce qu'il advienne, sûrement nous gagnerons.*<sup>220</sup>

Loin d'être simplement un événement traumatique, Caporetto semble donc constituer pour Croce un moment de forte cohésion avec sa patrie. Il incite ses compatriotes à en faire autant à travers des manifestes publiés sur les journaux locaux et nationaux, comme celui que nous venons de voir. A travers ces écrits, il cherche surtout à remonter le moral des soldats mais aussi de la population civile qui est fatiguée à cause de la durée de la guerre, de son énorme tribut en vies humaines qui a désormais touché toutes les familles, mais aussi des sacrifices quotidiens liés au manque de nourriture, à la hausse des prix, aux bombardements. Croce cherche à ce moment à souligner l'importance et la valeur d'une guerre durement gagnée qui accroît l'importance de la victoire future, en laquelle il croit. Il souligne que ce qui vient de se passer avec la déroute<sup>221</sup> de Caporetto n'est que la perte d'une bataille et n'a aucune valeur définitive. Malgré cela, le philosophe se rend compte du fort impact émotionnel que cet événement a créé dans l'opinion publique, et affirme qu'à partir de ce moment il y a tout à reconstruire car un monde entier s'est écroulé pour les italiens.

*Un mondo da ricostruire* est le titre d'un autre écrit sur le même thème faisant

---

<sup>220</sup> *Op. cit.*, p.230.

<sup>221</sup> Croce, lui-même, n'emploie pas ce mot, parlant simplement d'une « défaite ».

également partie du recueil *La Riscossa*. Ici l'écrivain prône, une fois de plus, la nécessité d'une cohésion nationale, d'un élan guerrier, de l'envie de se battre jusqu'au dernier souffle. Comme il le dit, pour arriver à vaincre, il ne suffit plus comme dans les batailles d'autrefois d'un condottiere habile, mais il faut compter sur la force de ce qu'il appelle « un peuple en armes ». <sup>222</sup> Ce pamphlet est aussi caractérisé par l'abondance d'expressions qui renvoient au feu purificateur, à la fournaise ardente, à la catharsis de l'humanité à travers un événement destructeur et violent. Des mots qui surprennent car ils n'appartiennent pas du tout au registre stylistique conventionnel de cet auteur. Ils démontrent une forte implication personnelle de sa part, et même une exaltation à certains moments. C'est le cas de l'extrait qui suit :

*Un monde s'est écroulé pour nous avec le revers qu'a connu l'Italie sur l'Isonzo et avec l'invasion de notre territoire par l'adversaire ; mais en ce moment même surgit l'exigence et la possibilité d'un nouveau monde à reconstruire. Et à reconstruire non une fois la paix rétablie avec des mots et des mesures subtiles, mais maintenant, dans la fureur de la guerre, quand la fournaise est ardente et quand la masse incandescente coule.* <sup>223</sup>

Mais il y a aussi une autre nouveauté dans ces écrits, c'est la référence de l'historien à la Providence. Ceci est d'autant plus surprenant que cette entité est ici utilisée en son acception mystique et religieuse. Croce affirme :

*Et voilà, le malheur a ouvert le processus de purification, et son ministre, la douleur, est à l'oeuvre pour le pousser à l'achèvement. Les malheurs ne sont rien d'autre que les moyens utilisés par la Providence pour secouer l'inertie, pour agrandir violemment les étroitesse des esprits et des coeurs ; et nous devons accueillir la*

---

<sup>222</sup> *Op. cit.*, p.231.

<sup>223</sup> *Op. cit.*, p.231.

*douleur avec un esprit équitable, [la douleur] qui semble un si fier ennemi mais qui, pourtant, est notre vrai ami.*<sup>224</sup>

Comme nous pouvons à nouveau le constater, Croce fait référence aux concepts de purification, de catharsis à travers la souffrance et la douleur, des concepts qui touchent tous à la sphère de la chrétienté. Il est aussi intéressant de voir dans ce contexte la valeur qui est donnée à l'adverbe « violemment ». Quelques lignes plus loin Croce affirme vouloir une Italie qui se bat de toutes ses forces contre l'étranger, et dit préférer cette image plus « saignante » (sanguinante)<sup>225</sup> à celle d'une Italie qui gagne à travers de petits acquis et sans grandes batailles. Il est clair que le choix de ce lexique est surprenant, mais il est beaucoup plus difficile de comprendre les causes qui ont porté l'auteur à s'exprimer ainsi. Il pourrait s'agir d'une " immersion " dans le jargon et dans la réalité de la guerre, ou tout simplement d'un expédient pour secouer ses compatriotes en se servant d'images fortes. Il affirme ainsi que ce qui s'est passé doit être perçu comme le juste châtement pour les fautes de son pays, et écrit, avec un oxymoron, que ses compatriotes doivent l'accepter « avec une glorieuse humilité ».<sup>226</sup>

### **2.1.8. Réflexions sur la Victoire**

Examinons à présent la réaction de Croce face à la Victoire. Ses réflexions contenues dans *La Riscossa* analysent aussi cet événement. Pour lui il s'agit d'une victoire méritée car les italiens après Caporetto s'étaient battus avec beaucoup de courage dans une situation défavorable, en s'opposant à des armées supérieures en nombre, bien entraînées et équipées, installées en position d'avantage.<sup>227</sup> Malgré cela il

---

<sup>224</sup> *Op. cit.*, p.231.

<sup>225</sup> *Op. cit.*, p.232.

<sup>226</sup> *Op. cit.* p.232.

<sup>227</sup> *Op. cit.*, p.288.

n'a pas envie de s'unir aux célébrations. Il affirme que l'Italie, comme toutes les autres nations victorieuses, sort de cette guerre avec de graves problèmes structureaux, qui sûrement seront lourds de conséquences pour l'avenir. Toutes les familles ont été touchées par des deuils, et à cela il faut ajouter la perte d'amis et de connaissances. Ses écrits, qui dans les jours qui avaient suivis Caporetto, étaient tonitruants et batailleurs, sont désormais calmes et empreints de tristesse. Ils touchent la corde des sentiments, surtout quand l'historien fait une référence aux jeunes vies fauchées par la Guerre :

*Et des centaines de milliers de nos concitoyens ont péri, et chacun de nous revoit en ce moment les visages tristes des amis que nous avons perdus, déchiquetés par la mitrailleuse, morts sur des rochers arides ou parmi les buissons, loin de leurs maisons et de leurs êtres chers.<sup>228</sup>*

Face à cette situation Croce se demande quelle raison il pourrait y avoir de fêter la fin de la guerre. Il s'inquiète aussi de la disparition des Grands Empires qui avaient jusque là garanti un certain équilibre en Europe. Ce changement soudain de la situation géopolitique est pour le philosophe source de réflexion et d'une certaine angoisse car il se demande comment les peuples européens vont réagir face à cette perte de repères :

*Et de grands empires, qui avaient pendant des siècles rassemblé et discipliné les gens d'une grande partie de l'Europe, et les avaient dressé au travail de la pensée et de la civilisation, au progrès humain, sont maintenant tombés ; de grands empires riches de mémoires et de gloires ; et toute âme gentille ne peut que ressentir de la révérence face à l'accomplissement inexorable du destin historique qui brise et dissipe les états, de la même manière que les individus, pour créer de nouvelles formes de vie.<sup>229</sup>*

---

<sup>228</sup> *Op. cit.*, p.289.

<sup>229</sup> *Op. cit.*, p.289-90.

### 2.1.9. Réflexions de l'Après-guerre

A la fin du premier conflit mondial Croce prône le renouement des relations entre les peuples européens et le retour à la coopération scientifique dans cette Europe si cruellement éprouvée. Pour lui il n'y a pas de vainqueurs et de vaincus car toutes les populations ont souffert de la guerre, et les pertes humaines ont été énormes de chaque côté. L'historien sent le besoin de rétablir une fraternité scientifique en Europe :

*... le monde a besoin maintenant d'un peu de tolérance réciproque, de charité chrétienne, et d'amour.<sup>230</sup>*

En cette phase d'après-guerre, le philosophe emploie des mots de respect et de pitié à l'égard des ennemis. Ces derniers sont pour lui non des adversaires mais des hommes comme les autres. Il dit à ce moment admirer encore le peuple allemand, malgré le rôle que celui-ci a joué dans la guerre. Dans une des missives à Vossler, il écrit :

*... j'admire avec toute mon âme le peuple allemand, et j'ai souffert de ses souffrances et de son malheur qui l'a agrandi en mon âme.<sup>231</sup>*

Il y a de manière générale une empathie avec les peuples vaincus de la Grande Guerre. Ces derniers, selon Croce, vivent les mêmes difficultés que les autres populations qui ont participé au conflit, et en plus doivent accepter que tous leurs sacrifices et leurs privations n'ont servi à rien. L'historien affirme à ce sujet :

*Et la même désolation se retrouve dans le monde tout entier, parmi nos peuples alliés*

---

<sup>230</sup> E. Cutinelli-Rendina, *Carteggio Croce - Vossler 1899-1949*, Bibliopolis, Naples, 1991, p.211.

<sup>231</sup> *Op. cit.*, p.210.

*et parmi nos adversaires, hommes comme nous, désolés plus que nous, parce que tous leurs proches qui sont morts, toutes les privations, tous les sacrifices n'ont pas réussi à les sauver de la défaite.*<sup>232</sup>

Au lendemain de la Première Guerre mondiale Croce ne dit rien du traité de Saint Germain avec l'Autriche qui apporte de nouveaux territoires à l'Italie. Il est aussi muet face aux propositions du président américain Woodrow Wilson. Le philosophe concentre son attention sur l'état moral des populations européennes, et, en désaccord avec l'enthousiasme général, pointe du doigt les plaies avec lesquelles les différents pays sont sortis du conflit en essayant d'attirer l'attention sur le danger que ces blessures peuvent représenter pour l'avenir de l'Europe. Déjà quand le premier conflit mondial se profilait à l'horizon il avait affirmé :

*A la fin de la guerre, l'Europe sera à moitié abrutie.*<sup>233</sup>

Il soutient maintenant que cette terrible tragédie des peuples, avec ses dimensions inédites dans l'Histoire et son grand tribut de sang, a marqué la fin d'une époque et l'entrée dans une nouvelle où il n'est pas exclu qu'il y ait d'autres conflits armés de portée mondiale. Il redoute aussi l'agitation générale dans laquelle ce conflit a plongé l'humanité, ce désir d'action, qui peut ouvrir la voie à des dérives en tout genre :

*Notre Italie sort de cette guerre comme d'une maladie grave et mortelle, avec des plaies ouvertes, avec des blessures dangereuses dans sa chair...*<sup>234</sup>

---

<sup>232</sup> B. Croce, *L'Italia dal 1914 al 1918, Pagine sulla guerra*, Laterza, Bari, 1950, p.289.

<sup>233</sup> E. Cutinelli-Rendina, *Carteggio Croce - Vossler 1899-1949*, Bibliopolis, Naples, 1991, p.180.

<sup>234</sup> B. Croce, *L'Italia dal 1914 al 1918, Pagine sulla guerra*, Laterza, Bari, 1950, p.289.

L'historien déplore aussi les traités qui ont mis fin à ce conflit mondial car ils n'ont pas tenu compte des aspirations des peuples. De plus ils ont été trop durs à l'égard de l'Allemagne et ont trop humilié ce peuple. Ainsi ils sont porteurs d'autres situations de contentieux entre les peuples européens. En faisant référence au traité de Versailles et aux autres traités qui ont mis fin à la Première Guerre mondiale, il évoque :

*... une paix en piteux état qui branlait de tous les côtés.*<sup>235</sup>

Dans cette réflexion Croce insiste sur la responsabilité que les dirigeants des nations européennes portent dans la définition des conditions qui sont à la base des traités de paix. En tant qu'européen convaincu, il croit que l'Histoire ne se joue plus à un niveau national et que ce qui arrive dans un pays de l'Europe a des répercussions inévitables sur tous les autres. Ainsi la responsabilité de l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale est partagée entre plusieurs acteurs européens et ne peut pas être attribuée uniquement au peuple allemand car la guerre :

*... est une maladie qui peut toujours se rechuter.*<sup>236</sup>

Selon l'historien le sentiment d'humiliation ressenti par ce peuple peut créer les conditions propices à un deuxième conflit mondial. Les responsables de cette situation sont à rechercher parmi ceux qui ont élaboré et soumis ce pays à des conditions de paix destinées à l'annihiler économiquement, militairement et politiquement, en mortifiant ainsi sa population. Plutôt qu'infliger à l'Allemagne une punition exemplaire, on devrait permettre à ce pays d'être inclus à nouveau dans le processus de

---

<sup>235</sup> B. Croce, *Il dissidio spirituale della Germania con l'Europa*, Laterza, Bari, 1944, p.15.

<sup>236</sup> *Op. cit.*, p.46.

construction européenne et de faire amende honorable pour ses erreurs. Selon le philosophe il faut à tout prix éviter dans les traités de paix de :

*... frapper l'ennemi vaincu en son honneur ou de trop le mortifier dans l'estime de soi ;*<sup>237</sup>

Ce lien que l'historien ressent entre la paix humiliante imposée à l'Allemagne et le rôle que ce pays joue dans la Seconde Guerre mondiale répond à sa propre conception de l'Histoire. En effet, selon Croce, il y a dans tous les événements historiques un lien de cause à effet. Il est tellement persuadé de ce principe qu'il affirme qu'un philosophe qui n'a entendu parler d'aucun événement pourrait deviner toute l'histoire passée et toute l'histoire à venir en se servant du principe cause-effet. Il soutient que, dans les événements historiques, les précédents n'expliquent pas toujours tout mais se profilent derrière tout événement et jouent un rôle important :

*...ils ne sont pas causa mais causa sui, « c'est à dire non cause ni effet mais activité créatrice ».*<sup>238</sup>

Mais il y a une autre réflexion de l'historien qui semble vouloir exonérer le peuple allemand des responsabilités qui lui sont reprochées à la fin de la guerre, et c'est celle de la place de l'individu dans l'Histoire. Comme nous avons pu le constater, Croce croit que les actions du peuple allemand ont été le résultat d'une série de causes secondaires qui ont été, entre autres, une réaction extrême aux conditions que les pays vainqueurs lui avaient imposées. Dans cette réflexion l'historien va encore plus loin, et explique le comportement du peuple allemand comme une nécessité due au contexte

---

<sup>237</sup> B. Croce, *L'Italia dal 1914 al 1918, Pagine sulla guerra*, Laterza, Bari, 1950, p.106.

<sup>238</sup> B. Croce, *Nuove Pagine Sparse, serie seconda*, Ricciardi, Naples, 1960, p.25.



historique qui lui a été propre. Cette affirmation acquiert une base théorique dans ses écrits :

*... étrange illusion ou imagination qu'il reste quelque chose d'un individu en dehors de l'histoire dont il est partie prenante.*<sup>239</sup>

Au lendemain de la fin des hostilités le philosophe exprime son opinion sur la République de Weimar qui vient d'être mise en place en Allemagne. Son échange épistolaire avec Thomas Mann laisse transparaître un regard positif envers la jeune République. Pour lui il s'agit d'une nouvelle page de l'histoire allemande qui devrait permettre à ce pays d'entrer dans une nouvelle phase historique en expiant ses erreurs. A cette époque il accomplit un voyage en Allemagne au cours duquel il rencontre les hommes de culture avec lesquels il est en relations épistolaires : Thomas Mann, Karl Vossler, Albert Einstein. Il profite de ce séjour pour leur demander leur opinion sur la République de Weimar. Dans ses écrits il parle d'une Allemagne où tout le monde semble tourné vers un avenir meilleur et personne ne s'aperçoit du danger qui le guette. De manière assez étrange, cette idée d'un avenir heureux est aussi partagée par les autres personnes avec qui il échange, et pourtant ce sont tous des hommes de grande culture au courant des événements de portée européenne et mondiale. Par la suite Croce reviendra sur ce jugement un peu naïf porté sur la République de Weimar, et il affirme que celle-ci :

*... agitait en effet le nazisme : ce que, vraiment, je n'avais pas compris.*<sup>240</sup>

---

<sup>239</sup> *Op. cit.*, p.26.

<sup>240</sup> B. Croce, *Croce-Mann Lettere 1930-36*, in *Il Dissidio spirituale della Germania con l'Europa*, Laterza, Bari, 1944, p.53.

Mais les germes du fascisme et du nazisme selon Croce sont présent, au lendemain de la fin des hostilités, à peu près dans tous les pays européens, et si dans certains ils ont pu se manifester, cela est dû à des circonstances sociales, politiques et économiques particulières. Ce n'est pas la faute d'un seul peuple. En faisant référence à cette période qui voit partout en Europe un désir irrationnel d'activité qui trouve son exutoire dans les mouvements d'extrême droite, le philosophe dit qu'en ce moment naissent les « dictatures en larve ».<sup>241</sup> Dans ses écrits privés il affirme ainsi :

*Et déjà, quand j'écrivais mon livre, commençaient à fleurir les flirts avec la Contre-Réforme, l'absolutisme, la règle [imposée] d'en Haut, la littérature et l'art sensuel ; et mon histoire<sup>242</sup> fut, aussi, une protestation implicite contre ceci.<sup>243</sup>*

#### **2.1.10. L'opposition à la création de la Société des Nations**

Au lendemain de la fin de la Première Guerre mondiale, la position de Croce est une fois de plus celle d'un *outsider*. Cet intellectuel s'oppose en effet durement à la création de la Société des Nations. Pourtant dans ses oeuvres il avait souvent exprimé le souhait de la mise en place d'une structure internationale de ce genre. Nous pourrions alors analyser les causes d'une pareille opposition. Le philosophe en parle lors d'une interview donnée au journal de Rome *Il Tempo*, le 17 janvier 1919, et qui a été par la suite insérée dans le recueil *Pagine sulla Guerra*. L'historien affirme que la Société des Nations a toujours existé et c'est bien l'Histoire elle-même qui est Société des Nations. En effet si l'histoire a toujours pu se dérouler c'est justement grâce à la coopération des nations, et donc à leur société.<sup>244</sup> Pour Croce la Société des Nations est une sorte de structure super-étatique, un *Superstato*<sup>245</sup>. Il affirme que la nation italienne

<sup>241</sup> B. Croce, *Storia d'Europa nel secolo decimo nono*, Laterza, Bari, 1953, p.346.

<sup>242</sup> Il parle de son livre : *Storia d'Italia dal 1871 al 1915*.

<sup>243</sup> B. Croce, *Contributo alla critica di me stesso*, (a cura di Giuseppe Galasso), Adelphi, Milano, 1989, p.76.

<sup>244</sup> B. Croce, *L'Italia dal 1914 al 1918, pagine sulla guerra*, Laterza, Bari, 1950, p.291.

<sup>245</sup> *Op. cit.*, p.291.

de 1861 peut être considérée comme un modèle de Société des Nations, quand ce nouvel état a englobé les différentes entités politico-territoriales déjà existants. La présence d'un organisme super-étatique, cependant, n'évitera pas les querelles entre les états ; elle pourrait même en créer davantage. En effet, selon Croce, la vie des états est caractérisée irrémédiablement par la lutte sociale et politique parmi les classes économiques, les groupes de pouvoir, les individus. Ces affrontements présentent une intensité variable, et leur apogée est la Révolution. Les luttes internes aux états peuvent se multiplier de manière exponentielle quand il s'agit des relations entre différentes nations. Ainsi la création d'une Société des Nations ne peut que porter la lutte politique et sociale sur un plan encore plus élevé car international. Croce affirme à ce propos :

*La vie des nations dans leurs relations donne à voir quelque chose de similaire, ou au moins d'analogue, c'est-à-dire dans leur unité internationale. En elles aussi la lutte est quotidienne, et les compromis sont donnés par les négociations diplomatiques, par les traités de commerce, par les ententes, par les alliances, par la formation d'équilibres plus ou moins durables ; qui est la vie de ce qu'on appelle la Paix : des luttes et des compromis qui, à certains moments, s'intensifient et produisent, dans la société internationale, le pendant des révolutions, qu'est la Guerre. Après laquelle on a une nouvelle organisation ; c'est-à-dire que recommence un processus de luttes avec un rythme moins intensif, qu'est la nouvelle période de paix. Telle est la Société des Nations, aussi efficace que celle de la nation formée en un seul état. C'est pourquoi je vous disais que vouloir créer une Société des Nations c'est vouloir créer ce qui existe déjà.<sup>246</sup>*

Une fois de plus Croce affirme ce qu'il pense de la nature de la guerre, et il ne cache pas son scepticisme à l'égard de la création de la Société des Nations. Mais cette

---

<sup>246</sup> *Op. cit.*, p.291-2.

interview laisse transparaître d'autres concepts importants, car il semble que Croce ait à ce moment une conception positive de la guerre. Celle-ci, comme il le dit, permet une vie meilleure que celle d'avant :

*Pourquoi a-t-on fait la guerre, sinon pour vivre plus pleinement à notre guise, de manière plus digne, plus élevée, plus puissante ? Tous, vainqueurs et vaincus respirons certainement une vie spirituelle supérieure à celle d'avant la guerre.*<sup>247</sup>

Il est difficile d'établir si l'écrivain croit effectivement en ce qu'il affirme au cours de cette interview, ou bien s'il s'agit d'une manière d'esquisser en public une certaine assurance personnelle, comme cela a déjà été le cas dans d'autres écrits à caractère public. Ces mots sont, de toute manière, en contradiction avec ce qu'il dit dans d'autres écrits où on peut percevoir ses craintes pour l'avenir et où il parle des difficultés et de la perte des repères moraux et spirituels de l'Après-guerre. Il y a quand même un nouvel aspect quant à sa conception de la guerre. En effet, face à son interlocuteur qui lui demande de manière insistante ce qu'il pense de la nature des guerres, Croce affirme qu'elles cesseront quand elles deviendront antiéconomiques :

*[La guerre dans sa forme contingente] pourra cesser, et cessera, comme beaucoup d'autres, quand l'avantage qu'elle produit sera devenu inférieur au dégât qu'elle cause, c'est à dire quand la guerre sera devenue peu rentable pour l'humanité, antiéconomique. Mais si ceci est en train d'arriver bientôt, c'est une matière de prévisions ; et, comme vous le savez, je n'aime pas les prévisions, peut-être parce que je suis inapte à en faire.*<sup>248</sup>

---

<sup>247</sup> *Op. cit.*, p.293.

<sup>248</sup> *Op. cit.*, p.293.

De manière plus détaillée, Croce ne pense pas que des peuples de culture, de mentalité, d'us et coutumes différents puissent s'entendre et donner naissance à un organisme supranational sans que cela crée d'avantage de conflits. Il invite le journaliste qui l'interroge à réfléchir aux différences de civilisation entre les peuples européens. Il prend à titre d'exemple les différences entre les civilisations gauloise et germanique. Ainsi il affirme par rapport à l'avenir de la Société des Nations :

*... il s'agit d'une gestation obscure qui pourra produire soit une créature belle et sereine comme un Dieu, soit un monstre effrayant, dont nous devons nous défendre.*

*On verra bien...*<sup>249</sup>

## **2.2. L'avènement du fascisme et les années de dictature : l'isolement de Benedetto Croce**

Dans la période qui suit la fin du premier conflit mondial, Croce est très inquiet de la situation qui se présente à son pays. Il n'a pas tout à fait tort, car la période qui suit la Première Guerre mondiale est caractérisée par l'entrée sur la scène politique du parti fondé par Benito Mussolini. En mai 1921 le futur Duce fait irruption au Parlement, et devient l'arbitre de la situation face aux autres partis qui, même en ayant la majorité, n'arrivent pas à s'organiser. En 1922, les actes violents continuent avec l'incendie du siège du journal socialiste *Avanti*. Animé par un nationalisme enflammé et en opposition féroce aux forces socialistes, le fascisme est favorable à la République et à la récupération des territoires du nord-est de la Péninsule. Cela induit en erreur même certains esprits des plus attentifs de l'époque, qui y voient un prolongement des idéaux propres au *Risorgimento*. Comme nous l'avons déjà vu précédemment, Croce fait partie de ceux-ci. Toutefois il s'éloigne du parti fasciste au fur et à mesure que les actes de violence se manifestent, et s'en éloigne définitivement à la suite de l'assassinat du député socialiste Giacomo Matteotti, en 1924. Dans la même année il rompt aussi avec son ami et collaborateur, le philosophe Giovanni Gentile, qui avait adhéré au fascisme.

---

<sup>249</sup> *Op. cit.*, p.293.

A partir de ce moment, l'historien se retire de la vie politique en continuant à exprimer librement ses idées, et en appelant le peuple italien à éveiller sa conscience morale annihilée par la propagande fasciste. Face aux violences des escadrons de *chemises noires* qui deviennent constantes, face à un processus de perte de conscience civique et de brutalisation de la société qui se déroule en Italie ces années-là, Croce exprime son angoisse et son désarroi en particulier à travers les missives adressées à l'écrivain Karl Vossler. A travers ces lignes nous pouvons voir la grande souffrance de cet historien confronté à la crise de la société qui l'entoure, mais confronté aussi à la conscience de ne rien pouvoir faire pour changer la situation. Il écrit ainsi :

*... notre Europe est encore dans un état de grave torpeur intellectuelle et morale, une torpeur rompue par des manifestations de violence qui simulent la force. J'espère toujours une reprise vitale, de celles qui arrivent dans l'histoire et dans la vie à travers des processus cachés et presque mystérieux. Mais, entretemps, les hommes de ma génération et dans une certaine mesure, de la tienne, restent comme des sentinelles perdues. Beaucoup d'honneur, mais beaucoup de mélancolie et aussi de tristesse.*<sup>250</sup>

Ce sentiment d'étrangeté et ce processus d'aliénation à l'égard de la société dans laquelle il vit, sont aussi perceptibles dans d'autres missives. Au fur et à mesure que la violence augmente à l'intérieur de la société italienne, la souffrance de l'historien s'accroît, et à un certain moment il affirme même être mal physiquement, en plus de l'être psychologiquement, à cause de ce qu'il voit autour de lui. En tant que *homo politicus* au sens étymologique, Croce manifeste un sentiment d'empathie avec la communauté à laquelle il appartient, même si cette communauté n'est pas simplement la *poleis* mais c'est l'Europe entière. En pleine dictature fasciste, il affirme que son âme est :

*... offensée par les laideurs auxquelles nous assistons depuis des années et qui semblent maintenant aller crescendo.*<sup>251</sup>

---

<sup>250</sup> E. Cutinelli - Rendina, *Carteggio Croce - Vossler 1899 - 1949*, Bibliopolis, Naples, 2009, p.347.

<sup>251</sup> *Op. cit.*, p.368.

Dans la même lettre le philosophe essaie de se donner courage en espérant que cela passera car, pour le moment, il affiche encore un certain optimisme, même s'il est plus mitigé qu'auparavant. Cet espoir en une évolution positive de la situation est présente aussi quand, au lendemain de l'effondrement de la République de Weimar, Croce observe la montée au pouvoir du nazisme. Dans l'une de ses lettres à Vossler il commente aussi la situation politique allemande :

*Tu verras que les conditions politiques de l'Allemagne s'amélioreront aussi. Les extrémistes de droite et de gauche ne peuvent pas passer à l'action et les modérés finiront par reprendre les rênes, comme cela semble être en train de se passer chez nous.*<sup>252</sup>

Ainsi nous pouvons observer que non seulement l'historien est optimiste à l'égard de l'avenir du peuple allemand, mais il l'est aussi à l'égard de son propre peuple. Ce qui semble aussi intéressant est de voir qu'en cette phase le philosophe définit les nazis et les fascistes comme des « extrémistes de droite ». La nouveauté de ces deux mouvements et leur nature révolutionnaire et subversive, contre l'ordre constitué, ne semblent pas être perçues par l'auteur.

Dans cette période l'historien est assez vague quand il parle du parti national socialiste. Il n'utilise jamais ce terme, ni ne prononce, pour le moment, le nom de Hitler. Pour lui ce parti, et son guide suprême, se situent à l'intérieur du parcours de militarisation de la société mis en place par Bismarck que Croce définit comme *bismarckisme*. Ce parcours a consisté, selon lui, en une "prussianisation" des populations allemandes qui étaient l'une après l'autre conquises par la Prusse. Ces dernières ont été assimilées de force à l'Empire prussien et ont été obligées de perdre leurs traditions en adhérant aux critères et aux valeurs qui régissaient l'état prussien, parmi lesquels il y avait en particulier le culte de la guerre et de la force. A ce propos l'historien établit une distinction précise entre la politique de Bismarck et le *bismarckisme*. Il affirme ne pas être opposé à la politique de cet homme d'état, mais souligne que celle-ci a généré une crise dans la société allemande et les autres pays européens qui ont été conquis par la Prusse. Etant encore assez optimiste quant au sort

---

<sup>252</sup> *Op. cit.*, p.265.

de l'humanité, Croce pense que la civilisation de l'Europe sera capable de surmonter ce moment d'égarement :

*Le Bismarck auquel j'ai fait allusion était le Bismarck symbole d'un système ou d'un courant éthique et politique, auquel je ne nie même pas la réalité et l'importance, mais que je considère être une crise que la civilisation européenne doit dépasser ; et que tôt ou tard, et peut-être après un intervalle de quasi barbarie, elle dépassera.*<sup>253</sup>

Cette réflexion sur le *bismarckisme* constitue d'ailleurs le noyau d'une pensée qui sera amplement développée dans les années suivantes, en particulier dans les écrits qui suivent la Seconde Guerre mondiale, sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir.

A partir de la moitié des années vingt, Croce se retire donc dans sa vie privée car en contradiction avec le régime. La vie de cet historien sous le fascisme peut être définie comme celle d'un étranger vivant dans son propre pays. Croce a en effet un statut particulier car, à la différence des autres opposants à Mussolini il peut continuer à vivre dans sa patrie. En même temps il est rejeté par ses anciennes connaissances à cause de son opposition au Duce. Ce sont les années de consensus et de vénération de Mussolini, et Croce, en tant que détracteur de celui-ci, est considéré comme quelqu'un avec qui il est préférable de ne pas avoir trop de relations. Lui même affirme au sujet de cette période, que dans sa ville et dans son propre quartier plusieurs personnes avec lesquelles il était en bonnes relations depuis toujours font maintenant semblant de ne pas le connaître, ou bien évitent de s'entretenir avec lui. Les intellectuels et les universitaires font aussi tout leur possible pour l'ignorer en évitant même de prononcer son nom. Cependant, Croce ne désespère pas car sa maison, vidée de certaines anciennes connaissances, se remplit de nouvelles, et en particulier de jeunes. En ces années l'historien a un rôle fondamental auprès de la nouvelle génération, en particulier de ceux qui ont grandi sous le fascisme et qui n'ont jamais connu l'état de droit, car Croce leur permet de préserver leur conscience critique, ainsi que de découvrir et de croire aux valeurs de la liberté et de la démocratie. En 1928 le philosophe édite son livre *Storia d'Italia dal 1871 al 1915* qui réussit à contourner la censure fasciste. Cette œuvre, écrite et publiée en pleine dictature mussolinienne,

---

<sup>253</sup> *Op. cit.*, p.330.



contient l'histoire de l'Italie libérale et démocratique. Elle a une valeur formative importante pour les jeunes, car elle constitue la seule alternative aux œuvres de la propagande fasciste qui prônent l'état dictatorial comme unique forme possible. Croce est conscient de l'importance de son œuvre qui, délibérément, s'arrête à la césure dramatique de la Première Guerre mondiale, cet événement qui, selon lui, a changé la société italienne et ouvert la voie au fascisme. En parlant de son livre il affirme :

*Je crois qu'elle est en partie l'histoire de nous tous, nous Européens. [...] Je me sens mieux psychologiquement et physiquement maintenant que je me suis déchargé de ce poids et que j'ai payé cette dette envers la génération à laquelle j'ai appartenu.<sup>254</sup>*

Encore aujourd'hui il n'est pas facile de comprendre les raisons qui ont permis à l'historien de continuer à vivre, et même à publier, dans l'Italie fasciste. Cependant, malgré ce statut privilégié, en novembre 1926 un escadron de *chemises noires* fait irruption dans la maison napolitaine de Croce. L'intellectuel et sa famille sont épargnés, mais une partie des meubles et des livres est détruite. Cette intimidation d'un homme de culture, devenu de plus en plus gênant, reste un acte isolé. Croce, de son côté, ne se laisse pas décourager et continue son activité antifasciste dans ce climat incandescent qui en Italie annonce déjà la future guerre civile.

Ainsi, au lendemain de la Première Guerre mondiale, Croce parle encore de l'Italie en la définissant sa Patrie. Il n'a pas encore de ressentiment pour l'Allemagne. De plus cette guerre ne remet pas en cause le sentiment d'appartenance à une communauté européenne ; ce sentiment devient même plus fort en ces années.

### **2.3. La Seconde Guerre mondiale**

#### **2.3.1. Réflexions sur la Seconde Guerre mondiale**

L'assassinat du député socialiste Matteotti marque le début d'une série de violences de plus en plus accrues (dont Mussolini n'hésite même pas à se déclarer responsable) qui plongent la Péninsule d'abord dans la dictature et ensuite dans la

---

<sup>254</sup> *Op. cit.*, p.328. La génération à laquelle l'historien fait référence n'est pas la sienne au sens propre, mais c'est la génération précédente, celle du *Risorgimento* car, au niveau spirituel, Croce s'est toujours senti comme faisant partie de cette génération qui a créé la nation italienne.

guerre. Celle-ci arrive en 1940 pour l'Italie fasciste qui y entre au côté de l'Allemagne nazie. Face à la déclaration de guerre Croce semble résigné et, en faisant référence à la situation de régression que ce nouveau conflit représente, il affirme, toujours dans une missive à son ami Vossler :

*Et nous sommes retournés vingt-cinq ans en arrière.*<sup>255</sup>

Ce deuxième conflit est source de nouvelles angoisses pour l'historien qui redoute la guerre en elle même et les conséquences que cela entraîne. Conscient des horreurs générées par le premier conflit mondial, cette fois il est encore plus inquiet pour l'avenir de l'Europe et pour la situation offerte aux nouvelles générations. Son état d'âme transparaît dans ces mots :

*... la terre sur laquelle nous avons vécu et vivons et où doivent vivre nos enfants  
tremble sous nos pieds et menace de s'ouvrir en un gouffre.*<sup>256</sup>

Contrairement à ce qui était arrivé lors du premier conflit mondial, Croce ne peut se résoudre à se soumettre au choix du gouvernement, et il veut se dissocier du sort de son propre pays dans lequel il ne se reconnaît plus.

Cette guerre est perçue par l'historien avec beaucoup d'appréhension. Face à cet événement les écrits privés et les écrits publics ne présentent pas de différences notables. Ils semblent au contraire converger sur certaines thématiques. Croce ne voit plus dans ce conflit un prolongement des guerres du *Risorgimento*. Il est complètement opposé à cette guerre et à l'homme qui la mène. Son désarroi face à cette énième retombée dans la barbarie, ainsi que la conscience du fait que les êtres humains ne sont pas en mesure de l'empêcher, est visible dans ses écrits. L'historien affirme qu'il ne croyait pas qu'il y aurait un autre conflit mondial et qu'il est triste de devoir associer aux guerres des nombres ordinaux. Il affirme avoir cru, inutilement, que l'humanité avait soldé sa dette en vies humaines après la Première Guerre mondiale. Il ne cache

---

<sup>255</sup> *Op. cit.*, p.383.

<sup>256</sup> *Op. cit.*, p.385.

plus son inquiétude, même pas dans les œuvres destinées à la publication ; ainsi dans son livre *Pagine sulla guerra* :

*... nous nous bercâmes d'illusions sur le fait que nous avions satisfait, non seulement pour notre génération, mais aussi pour les deux ou trois suivantes, de nos enfants et petits enfants, la dette qui pèse sur les hommes : celle de se tuer les uns les autres à l'issue de certains intervalles appelés paix.*<sup>257</sup>

Face à ce nouveau conflit, l'historien semble préoccupé surtout par le sort des jeunes. Il sait que ce sont ces nouvelles vies qui vont payer le plus lourd tribut à la Guerre. Beaucoup parmi eux ne reviendront plus, ceux qui seront de retour seront marqués pour toujours par cette expérience et pour eux rien ne sera plus comme avant. Il sait aussi que c'est surtout vers les jeunes gens qu'est dirigée la propagande fasciste car ils sont plus fragiles et plus perméables. Il redoute qu'à leur retour des champs de bataille ces jeunes remettent en marche des mécanismes semblables à ceux qui s'étaient produits lors du premier conflit, et déclenchent une Troisième Guerre mondiale. Face à la propagande d'état qui les veut virils et belliqueux, et qui donne à cette nouvelle guerre un aspect ludique, Croce constate :

*Les jeunes et la guerre... ils recommencent à jouer à ce jeu.*<sup>258</sup>

Croce est conscient que ce conflit ne peut pas être associé au processus *risorgimentale*. Il s'agit d'une guerre d'agression menée sur des principes d'épuration ethnique et raciale. Ce sentiment est aussi partagé par la majorité de l'opinion publique italienne car il s'agit de la première guerre en Italie où il n'y a pas le phénomène des volontaires. Cette fois Croce ne peut pas être du côté de sa patrie. Dans les dernières années du conflit, face aux horreurs commises par les armées allemande et italienne, l'historien espère même que son pays perde la guerre tout en sachant que cela aura des conséquences néfastes pour l'avenir de sa patrie et le sien. Dans un de ses écrits privés

---

<sup>257</sup> B. Croce, *L'Italia dal 1914 al 1918, Pagine sulla guerra*, Laterza, Bari, 1950, p.5.

<sup>258</sup> B. Croce, *Scritti e discorsi politici*, Laterza, Bari, 1973, p.84.

il explique ainsi les raisons de sa décision :

*L'insensibilité que j'éprouvais, dans les derniers temps de la guerre, à ne pas me ranger entièrement aux côtés de ma patrie, a été pour moi source d'angoisse, parce que la victoire de l'Allemagne signifiait l'asservissement de l'Europe sous une Allemagne dégénérée, qui n'aurait pas épargné à l'Italie la vieille morgue allemande et le mépris.<sup>259</sup>*

L'entrée en guerre des Etats-Unis et de l'Union Soviétique marque un tournant et condamne les allemands et leurs alliés à un lent et inexorable repli. En Italie les conséquences de ces événements amènent, le 8 septembre 1943, à la signature de l'armistice avec les Alliés, qui entraîne à son tour une guerre civile.

L'historien réagit aux événements en entreprenant une série de démarches auprès des Alliés pour préparer le terrain des futures négociations de paix, et en essayant de coordonner les actions de différents groupes de résistants. Malgré la décision de se détacher du sort de son pays, au lendemain de la fin de la guerre, Croce, bien que d'un âge avancé (il avait presque 80 ans), affronte de nombreux voyages pour convaincre les chefs d'état des nations victorieuses à adoucir les sanctions à infliger à l'Italie, et souhaite la paix entre les nations européennes et le retour à la coopération internationale. Il fait aussi partie de l'assemblée qui est chargée d'élaborer la nouvelle constitution du Pays, devenu entretemps une République. Ainsi les nécessités de l'après-guerre contraignent l'individu Croce à mettre de côté son différend d'avec son pays qui, malgré cela, ne sera plus jamais pour lui sa patrie à cause du rôle que l'Italie a joué dans la Seconde Guerre mondiale.

Ce deuxième conflit, avec son lot de violence, laisse une blessure profonde dans l'âme de cet homme de culture qui l'avait anticipé et en avait dénoncé *antetempore* le danger pour les peuples européens. Les échanges épistolaires sortis des archives ces dernières années démontrent que son esprit a été profondément secoué par l'atrocité et l'irrationalité de la guerre, et que l'optimisme qui animait sa vision de l'histoire et du progrès humain a alors vacillé. Ce qui semble intéressant est surtout de voir que, à la fin de cette guerre, l'historien a complètement perdu sa confiance en l'être humain. Ainsi il affirme dans l'un de ses écrits :

---

<sup>259</sup> B. Croce, *Contributo alla critica di me stesso* (dir. Giuseppe Galasso), Adelphi, Milan, 1989, p.102.

*... comme on a pu le voir souvent dans les sentiments, les pensées et les résonances de la dernière guerre, en vérité l'Antéchrist n'est ni un homme, ni une institution, ni une classe, ni une race, ni un peuple, ni un état, mais une tendance de notre âme [...] il ne vient pas parmi nous, il est en nous.*<sup>260</sup>

Selon Croce, les allemands de Bismarck, dégénérés en ceux d'Hitler ont été produits par l'Histoire et, toujours par l'Histoire, peuvent être reconvertis et modifiés, mais à condition que la conversion vienne d'eux mêmes. Dans cette réflexion de la fin de la guerre il semble que l'être humain possède à nouveau un rôle important dans l'Histoire et peut encore maîtriser son destin. Mais ce n'est en fait pas le cas, car la conclusion à laquelle le philosophe arrive, à la suite des horreurs vues pendant les deux Guerres mondiales, est en réalité très sombre et ne laisse pas d'espoir.

### **2.3.2. L'Italie : un pays déchiré**

A partir de la signature de l'armistice du 8 septembre 1943, la Péninsule devient le théâtre de la guerre européenne qu'elle reproduit en une sorte de mise en abîme. Ainsi, si le sud du pays est dans les mains des Alliés, débarqués en Sicile en juillet 1943, dans le nord a été constitué par Hitler et Mussolini la République de Salò en septembre de la même année. Le pays est ainsi coupé en deux unités politico-administratives autonomes en guerre l'une contre l'autre. La situation s'aggrave quand au sein de la République de Salò se déchaîne une lutte effrénée entre les résistants et les milices encore fidèles au régime ; à cette lutte participent, malgré eux, les citoyens vivant dans cette zone, souvent mobilisés de force par les nazis et fascistes. On assiste ainsi à un conflit dans le conflit.

Nous allons alors voir quel est le rôle de Croce dans cette phase si délicate de l'histoire italienne. La plupart de ses réflexions sont contenues dans son œuvre : *Quando l'Italia era tagliata in due (Quand l'Italie était coupée en deux)*. Il s'agit d'un extrait d'un de ses cahiers qui recueille les actes et les réflexions de l'auteur entre juillet

---

<sup>260</sup> B. Croce, *La philosophie comme histoire de la liberté, contre le positivisme*, Editions du Seuil, Paris, 1983, p.40.

1943 et juin 1944. A travers ces pages, nous pouvons voir que l'auteur a eu un poids non négligeable dans les événements et les transactions de ces années.

La dédicace qui sert de préambule à l'œuvre contient une pensée de Croce pour sa ville, Naples, et pour tous ceux qui, dans cette ville, en 1799, s'étaient battus pour l'unité nationale. L'historien montre une fois de plus son attachement et sa vénération pour le *Risorgimento* qui est pour lui le *nec plus ultra* de l'histoire nationale. Il dit aussi éprouver une grande reconnaissance envers les hommes qui l'ont fait. Ainsi, il dédie son cahier à Naples et à ces hommes. Pour lui cette phase historique où l'Italie est à nouveau divisée et disputée entre deux armées ennemies ramène à la période qui a précédé l'unification nationale. C'est une grande souffrance pour Croce qui écrit :

*A ma Naples qui n'a pas demandé ni rêvé d'autonomies et de séparatismes ; religieusement fidèle à cette idée de l'unité nationale que ses hommes de 1799 défendirent parmi les premiers, je dédie le « cahier » d'une période dans laquelle séparés de facto, nous pensions continuellement à l'Italie en désirant fortement redevenir une seule chose avec elle.*<sup>261</sup>

Dans ces pages Croce parle de la guerre en cours, de ses tentatives de rentrer en contact avec des généraux américains présents sur place.

L'auteur décrit surtout les visites officielles qu'il reçoit dans la villa qu'il occupe. Il y a d'un côté les autorités alliées, et de l'autre, les anciens dignitaires fascistes ou bien leurs familles qui lui demandent d'intercéder auprès de la nouvelle administration pour être épargnés.

Il s'agit d'un moment particulièrement difficile pour l'auteur car le sort de son pays est incertain. Cependant, l'extrait choisi par Croce est celui qui commence le 25 juillet 1943, jour où il apprend la nouvelle de la chute de Mussolini et l'installation du nouveau Gouvernement confié au maréchal Pietro Badoglio<sup>262</sup>. L'historien commente

---

<sup>261</sup> B. Croce, *Quando l'Italia era tagliata in due, Estratto di un diario (Luglio 1943-Giugno 1944)*, Laterza, Bari, 1948, p.V.

<sup>262</sup> Pietro Badoglio (1871 – 1956) : militaire et homme politique italien. Maréchal, il commanda l'armée italienne pendant la Guerre d'Éthiopie et devint Président du Conseil de Royaume d'Italie après la chute de Mussolini en 1943. Il conclut l'armistice avec les Alliés. Au printemps 1944, Palmiro Togliatti rentre d'URSS et se déclare disposé à collaborer avec la monarchie. Le 22 avril, Badoglio peut constituer un troisième gouvernement, avec l'appui des antifascistes. Mais au lendemain de la libération de Rome, les formations politiques du Conseil National de la Résistance refusent de reconduire Badoglio au pouvoir et il est remplacé par Ivanoe Bonomi. Voir l'ouvrage suivant : Vailati V., *Badoglio racconta*, 468 p., Turin : Ilte, 1955

cet événement en affirmant :

*Le sentiment que j'éprouve est celui de la libération d'un mal qui pesait sur le centre de mon âme : restent les maux dérivés et les périls ; mais ce mal ne reviendra plus.*<sup>263</sup>

Toutefois, comme Croce le comprend bien, la fin de Mussolini et des années de dictature n'est qu'une étape dans le processus de renaissance de l'Italie, et beaucoup reste encore à faire. L'avenir est incertain et le pays présente des plaies ouvertes. A ce propos il note :

*Aussi cette nuit j'ai très peu dormi, de minuit à quatre heures. Ma pensée est fixée sur le sort de l'Italie : le fascisme apparaît déjà comme un passé, un cycle fermé, et je ne savoure pas le plaisir de la vengeance ; mais l'Italie est un présent douloureux.*<sup>264</sup>

Ce qui est difficile à accepter est surtout le jugement porté contre l'Italie par des hommes d'état étrangers, en particulier anglais. Croce affirme avoir un sentiment de révolte face à ces jugements, mais préfère cette situation humiliante à une victoire obtenue aux côtés des allemands de Hitler, car cela aurait signifié coopérer à l'esclavage de toute l'Europe.<sup>265</sup> Il ne nie pas son sentiment de répulsion face aux personnes qui ont vite changé de parti, et qui à la suite de la ruine de Mussolini se sont tournés vers d'autres acteurs politiques. Comme il arrive souvent dans ce genre d'écrits ayant un caractère privé, Croce ne veut pas être pessimiste, et espère que tout cela ne soit pas simplement un choix de convenance et que les deux décennies de dictature fasciste n'aient pas complètement effacé chez ses concitoyens le souvenir et la valeur de la liberté et de la démocratie, et que maintenant ils les cherchent à nouveau. Ainsi il écrit :

---

<sup>263</sup> *Op. cit.*, p.V.

<sup>264</sup> *Op. cit.*, p.1.

<sup>265</sup> *Op. cit.*, p.2.

*Certainement pas imprévu mais toujours répugnant est le spectacle des rapides changements politiques auquel on assiste ; et toutefois il se mêle à ceci quelque chose qui semble sincère et sain : une expansion, une joie éprouvée pour le retour du nom et des apparences de la liberté, et on pense que l'oppression et la corruption fascistes n'étaient pas arrivées à en éteindre le souvenir dans le cœur des italiens.<sup>266</sup>*

Le philosophe, en cette période, fait preuve d'une empathie avec le sort de son pays. Il affirme ne plus dormir la nuit, avoir des journées angoissées et agitées, ne pas réussir à se concentrer dans ses études. L'avenir de l'Italie semble le tracasser sans cesse. Sa souffrance est psychologique et physique en même temps :

*Je suis sans envie de rien et fatigué comme je ne l'ai jamais été. Je dors peu la nuit : la ruine de l'Italie est toujours devant moi.<sup>267</sup>*

Le 27 août 1943 la situation semble arriver à un tournant. Croce note qu'il lui a été annoncé un accord avec les anglais et les américains.<sup>268</sup> Face à cette nouvelle situation il affirme être plus serein car il sent que :

*... on sort de l'enchevêtrement pour prendre une voie douloureuse mais droite.<sup>269</sup>*

L'âme de Croce est tellement bouleversée face aux tragédies des dernières années que, à l'annonce de cette nouvelle, il écrit avoir passé une journée entière en pensant qu'il s'agissait d'imaginations fantastiques.<sup>270</sup>

Le 3 septembre l'écrivain note la date du débarquement des Alliés en Calabre, mais curieusement il ne commente pas cette nouvelle. Le 8 septembre Croce écrit que l'armistice est enfin signé. Quelques jours auparavant il avait reçu un message sibyllin

---

<sup>266</sup> *Op. cit.*, p.2.

<sup>267</sup> *Op. cit.*, p.4.

<sup>268</sup> Il affirme que c'est une certaine G.B. qui lui a annoncé la conclusion de l'accord. Il n'y a pas d'autre information sur l'identité de cette personne.

<sup>269</sup> *Op. cit.*, p.5.

<sup>270</sup> *Op. cit.*, p.5.



où, à travers un appel téléphonique fait à la Banque Commerciale depuis Rome on avait dit : « Le malade est guéri. Avertissez de ceci le sénateur Croce ». <sup>271</sup> A cette occasion, l'historien ne dit pas qui est la personne ayant transmis le message, mais seulement qu'il s'agit de quelqu'un de sérieux. Cependant, son âme est tellement bouleversée qu'une fois de plus il affirme avoir eu des réticences à le croire jusqu'à l'annonce officielle du 8 septembre.

Le 12 septembre Croce note que Mussolini a été libéré par les troupes allemandes ; cette fois aussi il n'y a aucun commentaire. Ce qui préoccupe le plus l'historien à ce moment ce sont les bombardements, le manque de nourriture, les coupures d'eau et d'électricité, les vengeances possibles contre la population allemande présente sur le territoire national, les actes de barbarie de l'armée allemande sur la population civile italienne. Nous verrons ces aspects de manière plus détaillée par la suite.

C'est à ce moment que les autorités de Sorrento demandent à Croce de se transférer ailleurs, dans l'île de Capri, avec sa famille, car on craint un enlèvement de la part des patrouilles allemandes qui errent encore sur les collines près de Sorrento et qui pourraient se servir de la personne de Croce pour demander une rançon ou bien négocier leur liberté. Croce fait preuve de courage et de son attachement à ses concitoyens en refusant cette proposition. Il affirme à ce propos :

*...je ne pouvais pas le faire, pour des raisons pratiques ainsi que pour des raisons morales, car je ne voulais pas créer une panique au sein de la population locale avec une sorte de fugue.* <sup>272</sup>

L'historien a, à ce moment, une fonction presque emblématique pour les italiens. Maintenant, comme pendant les années de dictature, Croce est le bastion autour duquel se retrouve l'opinion publique nationale. Il semble reconnaître et assumer ce rôle, ainsi, avec sa famille, il prend le risque de rester pour le moment à Sorrento.

Il est intéressant et curieux en même temps de noter que souvent les anciens *gerarchi* <sup>273</sup> envoient leurs filles ou bien leurs femmes, dans l'espoir qu'une figure

---

<sup>271</sup> *Op. cit.*, p.5.

<sup>272</sup> *Op. cit.*, p.7.

<sup>273</sup> *Gerarchi* : haut dignitaires fascistes.

féminine puisse être utile pour obtenir plus facilement la *captatio benevolentiae*. La procession s'ouvre avec la visite des filles de l'ancien *podestà*<sup>274</sup> de Sorrento. Elles sont décrites par le philosophe comme étant en proie à une forte crise de désespoir :

*... en pleurant, en criant, en s'agitant parce que leur père, allé à Maiori chez les anglo-américains [...], a été retenu par eux.*<sup>275</sup>

Croce affirme vouloir les aider. Mais ceci n'est pas sa seule préoccupation à ce moment car, entretemps, il est aussi contraint de s'éloigner de la villa où il habite à cause d'une mine découverte dans les alentours. En outre, les craintes d'une prise en otage deviennent de plus en plus importantes, au point que les plus hautes autorités locales du gouvernement de transition lui conseillent de partir. Cette fois-ci, en ayant peur surtout pour les membres de sa famille, l'écrivain accepte de laisser Sorrento pour être transféré dans l'île de Capri. Les jours qui suivent sont pleins d'angoisse pour Croce. Le lendemain se répand la nouvelle que les allemands ont encerclé la maison qu'il occupait à Sorrento et où sont restées sa femme Adèle et une de ses filles, Alda. Pour Croce il s'agit d'un moment terrible :

*J'ai eu une heure d'angoisse atroce en pensant à des maltraitances ou à l'emprisonnement de ma femme et de ma fille.*<sup>276</sup>

Heureusement tout se résout, et l'historien peut revoir sa famille qui est aussi amenée à Capri. Nous pouvons donc observer que, même en ayant échappé aux champs de bataille et aux privations alimentaires, Croce a néanmoins une vie difficile, pendant les années de dictature fasciste de même qu'après l'armistice. L'angoisse et la précarité existentielle, pour lui et pour les membres de sa famille, ne le lâchent jamais : il s'agit d'une condition psychologiquement usante.

Un autre exemple de la situation difficile dans laquelle Croce se trouve est

---

<sup>274</sup> *Podestà* : les *podestà* avaient été substitués aux maires dans le système mis en place par Mussolini.

<sup>275</sup> *Op. cit.*, p.8.

<sup>276</sup> *Op. cit.*, p.9.

constitué par le communiqué que le 18 septembre, Mussolini, libéré par Hitler, adresse aux italiens par radio. Il n'a pas la force de l'écouter, mais dans ce discours c'est le Duce lui-même qui s'adresse à Croce. Conscient du poids que ce dernier a sur l'opinion publique nationale, et de ses relations avec les Alliés, Mussolini affirme que Croce et les autres qui comme lui ont abusé de la patience du régime seraient rigoureusement punis.<sup>277</sup> La menace est prise au sérieux et les anglais font savoir, à travers un autre communiqué, que l'historien est en sécurité sous leur protection. Croce vit donc de grands tourments, partagé entre la peur d'un enlèvement par des unités allemandes en déroute, d'un retour au pouvoir de Mussolini, de changements continuels de résidence au cours desquels il n'a pas non plus la possibilité de se retrouver avec l'intégralité de sa famille.

Au cours de ces mêmes jours l'annonce de la mort d'autres jeunes qu'il connaissait plonge l'écrivain dans un état de profond désespoir. Parmi eux l'écrivain note la mort de Lucetti à son retour du *confino*<sup>278</sup> de Ventotene<sup>279</sup> le 19 septembre 1943. Il s'agit d'un cas particulier car le Lucetti en question est Gino, le jeune anarchiste qui le 11 septembre 1926 avait attenté à la vie de Mussolini. Ce jeune homme trouve la mort le 17 septembre 1943, peu de jours après sa libération du camp de Ventotene où il avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité à la suite de l'attentat. Selon Croce, il décède à cause d'un coup de mitrailleuse pendant son voyage vers Ischia. Cette annotation nous permet d'observer la douleur de l'historien pour ce jeune que, pour autant, Croce considère comme un ennemi idéologique. Comme nous l'avions déjà vu pour le jeune soldat allemand, Croce ne fait pas de distinction entre l'être humain qui est d'un côté de la barricade et celui qui est de l'autre côté ; une barricade qui, dans ce cas, est purement idéologique.

### 2.3.3. Le séjour à Capri

Le transfert en urgence à Capri ouvre pour Croce une nouvelle période. Ici l'historien rencontre différentes personnalités politiques et littéraires, mais surtout de simples soldats étrangers, en particulier américains qui, ayant entendu parler de lui, et ayant étudié ses œuvres, veulent le connaître personnellement. Pour Croce c'est une période plus sereine malgré les bombardements, la séparation d'avec une partie de sa

---

<sup>277</sup> *Op. cit.*, p.11.

<sup>278</sup> *Confino* : c'était une mesure mise en place par Mussolini à l'égard des antifascistes les moins dangereux. Ceux-ci étaient envoyés dans des zones de frontière ou dans des îles, le plus loin possible de leur lieu de résidence. Le but était de les isoler des autres antifascistes et de mieux les contrôler.

<sup>279</sup> Ventotene est une petite île italienne d'origine volcanique située au large de la Campanie, dans la mer Tyrrhénienne.

famille qui est restée à Naples, l'avenir toujours incertain de l'Italie. A cet endroit il rencontre Tito Zaniboni,<sup>280</sup> un autre de ceux qui avaient attenté à la vie du Duce, venant lui aussi de Ventotene. Plusieurs personnalités militaires se rendent chez Croce. Sa maison est aussi fréquentée par des journalistes qui sentent la nécessité d'avoir son opinion sur les événements cruciaux de cette période. C'est le cas du journaliste Whitaker<sup>281</sup> du *Chicago Daily News*, du général Donovan<sup>282</sup> (très proche de Roosevelt), de l'officier Tompkins.<sup>283</sup> A la question de ce qui serait utile pour le sort de la guerre à ce moment, Croce répond que l'idéal serait, selon lui, de former des légions italiennes prêtes à collaborer avec les anglo-américains pour libérer le pays de l'armée allemande. Invité à proposer une personne qui pourrait éventuellement les commander, il fournit le nom du général Pavone.<sup>284</sup> Croce note aussi une information intéressante car il affirme avoir compris, de ces conversations, que les anglo-américains n'ont pas encore décidé du système à mettre en place en Europe en cas de victoire :

*J'ai aussi appris, en conversant, que les anglo-américains n'annoncent pour le moment rien sinon le programme assez vague d'établir en Italie et en Europe des régimes qui soient entre système conservateur et communisme.*<sup>285</sup>

La lecture de ces cahiers nous fournit donc des informations précieuses car non seulement elle nous permet de suivre une partie des tractations en cours en Italie, mais elle nous offre aussi la possibilité d'observer la manière dont les puissances victorieuses s'interrogent sur l'organisation à donner à l'Europe.

De la même manière que lors de la Première Guerre mondiale, l'historien craint le futur, la disposition d'âme de ceux qui reviendront des champs de bataille, la nouvelle organisation européenne, la possibilité d'un nouveau conflit mondial. Ainsi il

---

<sup>280</sup> Tito Zaniboni (1883-1960) a été un homme politique italien. Il est connu surtout pour avoir organisé le premier attentat contre Mussolini, le 4 novembre 1925, et pour avoir été haut commissaire pour l'épuration nationale du fascisme après Seconde Guerre mondiale.

<sup>281</sup> Il s'agit probablement du journaliste américain Brian Whitaker.

<sup>282</sup> William J. Donovan (1883-1959) major-général, avocat et officier des services secrets, chef du Bureau des Services Stratégiques (OSS).

<sup>283</sup> Aucun élément biographique existe sur Tompkins. Il s'agit probablement de Edward Tompkins (1915) officier de liaison pendant la Seconde Guerre mondiale. Il a été par la suite diplomate, ambassadeur britannique en France de 1972 à 1975.

<sup>284</sup> Il s'agit de Claudio Pavone (1920) un historien et résistant italien. Il a été un haut fonctionnaire aux Archives d'Etat à Rome.

<sup>285</sup> B. Croce, *Quando l'Italia era tagliata in due, Estratto di un diario (Luglio 1943-Giugno 1944)*, Laterza, Bari, 1948, p.12.

dit :

*Que seront [ces régimes] ? On ne peut pas dire que ce seront des régimes de liberté pleine et entière, parce qu'ils n'auront besoin ni de circonlocutions ni d'indications si vagues [de la part des acteurs politiques]. J'ai appris aussi que le mot « fascisme » est interprété de la manière la plus variée et différente par le public américain et que selon les manières dont il est interprété, il recueille d'ardents partisans. Dans sa logique intrinsèque et dans sa réalité laide ce n'est pas généralement clair. En Amérique et en Angleterre il y a de fortes appréhensions de la part des libéraux parce que les tempéraments fascistes se multiplient ; et la guerre les favorise, et on ne sait pas ce qui pourra advenir après la guerre de beaucoup de gens qui ont donné des ordres, qui voudront continuer à commander et qui ne reviendront pas facilement à l'ordre antérieur à la guerre.<sup>286</sup>*

C'est toujours pendant la période de résidence surveillée à Capri que Croce réussit à former, grâce à l'intercession du général Donovan, un Comité provisoire pour combattre les troupes allemandes présentes sur le territoire italien. Il le nomme : « Fronte nazionale della liberazione ».<sup>287</sup> De la même manière qu'il l'avait fait lors de la diffusion du *Manifesto degli intellettuali antifascisti*, il s'engage maintenant à écrire un *manifesto* aux italiens qui est diffusé à travers la radio. Il s'agit d'un appel à ses concitoyens pour qu'ils s'engagent dans les légions du général Pavone. Il est donc très important de voir le rôle fondamental que Croce exerce en cette période si délicate de l'histoire italienne, et qui a été souvent oublié par la suite.

L'historien ne cache pas sa tristesse et sa souffrance liée au sort du pays, et affirme avoir eu beaucoup de mal à écrire son *manifesto* car :

*... ce qu'on dit et ce qu'on voit d'ici de ce qui se passe à Naples m'opprime l'âme.<sup>288</sup>*

---

<sup>286</sup> *Op. cit.*, p.12-3.

<sup>287</sup> *Op. cit.*, p.13.

<sup>288</sup> *Op. cit.*, p.13.

Nous pourrions nous demander à présent comment Croce envisage ces légions ayant pour but la libération de l'Italie. En ce qui concerne la constitution de ces unités spéciales, l'historien s'inspire, une fois de plus, de ce qui avait été fait lors du *Risorgimento* en affirmant :

*... les légions de volontaires ne pouvaient que suivre l'exemple donné par Garibaldi en 1859 et en 1866, donc être composées d'italiens de tout parti ayant l'idéal commun de chasser l'étranger, et de s'adjoindre à l'armée régulière.*<sup>289</sup>

Il s'oppose à ce moment à ceux qui voudraient former des légions politiquement indépendantes du gouvernement Badoglio. Croce est tiraillé d'un côté et de l'autre par la furie des événements. La situation est pour lui épuisante, d'autant plus que, comme nous l'avons indiqué, il est très âgé. Il s'inquiète terriblement pour le sort de son pays, de sa propre ville, du peuple auquel il appartient. Sa pensée va aussi au-delà des limites nationales, et l'historien réfléchit beaucoup au droit international, aux relations entre les nations et, une fois de plus, à la guerre. A ce propos il écrit :

*Cette nuit je me suis réveillé peu après trois heures et je n'ai pas pu reprendre le sommeil. Je suis resté là à ruminer sur la guerre, le droit international et autres concepts analogues, en essayant, sous le pincement de la passion terrible de ces jours, de choisir la partie à condamner moralement ; mais la conclusion était la confirmation raffermie de la vieille théorie que la guerre ne se joue ni moralement ni juridiquement, et que quand il y a la guerre, il n'y a d'autre possibilité ni d'autre devoir que d'essayer de la vaincre.*<sup>290</sup>

Nous pouvons donc observer que les réflexions sur la Guerre amènent l'écrivain aux mêmes conclusions que lors du premier conflit mondial. Croce se déploie maintenant

---

<sup>289</sup> *Op. cit.*, p.16.

<sup>290</sup> *Op. cit.*, p.17.

du côté du gouvernement Badoglio qu'il faut selon lui respecter car c'est le gouvernement légitime de l'Italie. A ce propos il se réfère aux conversations qu'il a eues avec son entourage qui veut que l'action du Comité soit menée en ignorant le régime provisoire du roi et de Badoglio. L'historien affirme que certaines de ses connaissances veulent même que les actions soient menées contre ces deux autorités.<sup>291</sup> Face à ces différentes possibilités il affirme :

*... nous devons former de troupes de volontaires qui ne prêtent serment ni au roi ni à Badoglio, mais qui ne fassent de démonstrations ni monarchistes ni antimonarchistes, et pensent uniquement à chasser les allemands et à se battre pour l'honneur.*<sup>292</sup>

Entretiens, le 7 octobre, Croce reçoit un message de Badoglio en personne. En effet, il avait envoyé auprès du maréchal deux de ses collaborateurs, Raimondo<sup>293</sup> et Tarchiani<sup>294</sup>, avec une lettre de présentation de sa part. Ce document leur avait permis d'être tout de suite introduits chez l'homme qui à ce moment dirige l'Italie. Les négociations avaient abouti à une sorte de compromis : le Comité aurait agi de manière indépendante du roi, et Badoglio n'aurait posé aucun obstacle.<sup>295</sup>

Les démarches entreprises à ce moment par Croce, ainsi que l'importance des personnalités politiques et militaires avec lesquelles il est en relation, illustrent bien le rôle crucial que cet historien a joué dans cette phase finale de la Deuxième Guerre mondiale. Elles montrent aussi le prix de l'opinion de Croce, une opinion fortement recherchée mais aussi crainte et critiquée. Le fait de nous trouver face à un journal intime (que par la suite Croce décide de publier) nous permet aussi de suivre pas à pas le développement de la situation, et de prendre conscience de la difficulté des négociations qui ont été à la base de chaque avancée.

A ce moment Croce est une célébrité ; les journalistes font tout ce qu'ils peuvent pour être reçus à son domicile et obtenir des entretiens. Ils prennent des

---

<sup>291</sup> *Op. cit.*, p.17.

<sup>292</sup> *Op. cit.*, p.17.

<sup>293</sup> Il ne spécifie pas s'il s'agit d'un prénom ou bien d'un nom de famille. La personne en question devrait être Raimondo Craveri (1912-1992), le beau-fils de Croce.

<sup>294</sup> Il devrait s'agir d'Alberto Tarchiani (1885-1964), grand ami de Croce et de Craveri. R. Craveri et A. Tarchiani sont, de même que Croce, des intellectuels libéraux et antifascistes.

<sup>295</sup> *Op. cit.*, p.17-8.

photos de lui et de sa famille.<sup>296</sup> Ils lui demandent souvent des articles sur le fascisme, mais en vain car, comme il l'affirme dans son journal intime, Croce n'est pas capable à ce moment d'écrire sur les années de dictature. Ceci témoigne, entre autres, de l'impact psychologique terrible que la dictature mussolinienne a eu sur son âme. Cette décision de Croce peut paraître surprenante, mais elle est en réalité compréhensible si on analyse la situation personnelle du philosophe et celle de son pays. La période de dictature est en effet encore assez proche, la guerre n'est pas encore terminée, Mussolini a été libéré, et a fondé la République de Salò. Il a encore des sympathisants. A cette situation s'ajoute la guerre civile, qui est pour Croce l'un de pires héritages laissés par le fascisme. De plus, en cette phase de la fin de la guerre, le pays est bombardé sans cesse par les allemands et aussi par les anglo-américains qui s'affrontent sur le territoire italien. Pour Croce, comme nous le verrons par la suite, les bombardements sont douloureux à vivre. Même s'il en est épargné, l'écrivain ne peut pas s'empêcher de souffrir en pensant à la destruction de vies et de biens qu'ils produisent. Nous pouvons ainsi comprendre que Croce ne soit pas en mesure, pour le moment, de parler du fascisme et des années de dictature.

#### **2.3.4. Les premiers désaccords avec les nouvelles forces politiques**

Parmi les efforts et les projets de Croce il y a celui de créer un journal indépendant dont le but serait d'informer ses compatriotes sur les événements liés à la guerre. Pendant cette période, le manque de papier a en effet porté à la suspension des journaux nationaux. Toutefois, il rencontre des résistances auprès de l'autorité américaine. Après une phase de reconnaissance absolue, où l'historien est redevenu le personnage public d'avant le fascisme, commence maintenant pour Croce une période de frictions avec les autorités alliées, mais aussi avec les comités de résistants, et les représentants des nouveaux partis politiques. Ces frictions sont destinées à s'accroître avec le temps et à plonger l'historien dans un nouvel état d'isolement qui, cette fois-ci, dure jusqu'à sa mort. Le 27 octobre Croce écrit être indigné parce que les représentants du Comité de Libération Nationale de Naples ont fait entrer dans leur groupe, outre les représentants de six partis, également ceux des combattants et des mutilés. Pour Croce il s'agit d'une erreur car les combattants et les mutilés sont déjà inscrits dans les six partis. Mais ce n'est pas le seul. L'écrivain affirme que les représentants du Comité ont

---

<sup>296</sup> *Op. cit.*, p.18-9.



aussi :

*... commis l'erreur de protester contre la formation de groupes de volontaires, en soulevant la question de la monarchie et de la république, ce qui ne sert à rien d'autre qu'à éteindre l'ardeur des volontaires, alors que nous aurions accepté qu'ils fussent monarchistes ou républicains, selon l'exemple de Garibaldi.<sup>297</sup>*

Dans ses notes il affirme aussi :

*En troisième lieu, ils ont voté contre ma proposition du journal à confier à Del Secolo comme directeur, en n'ayant compris que vaguement ce en quoi consistait la question, et en y mettant fin avec courtoisie ou compassion.<sup>298</sup>*

Croce commence donc à avoir des difficultés. Tous ses projets rencontrent des obstacles et des forces qui s'y opposent. Il y a de plus en plus de différends avec ses propres concitoyens, et en particulier avec les jeunes. Cette circonstance est d'autant plus surprenante car jusque là ses concitoyens l'avaient soutenu et les jeunes l'avaient admiré, il suffit de se rappeler comment sa maison était remplie de jeunes qui s'y rendaient en défiant même l'interdiction du régime. Pour les autorités anglo-américaines il reste, en revanche, le référent dans les négociations de cette phase finale de la guerre.

Parmi ses projets qui s'effondrent il y a celui de constituer des noyaux de volontaires prêts à lutter pour chasser les allemands du pays. Face à cette situation l'historien commente :

*C'est pénible de voir disperser toute cette ardeur de jeunes accourus ici avec une volonté généreuse.<sup>299</sup>*

---

<sup>297</sup> *Op. cit.*, p.23.

<sup>298</sup> *Op. cit.*, p.23-4.

<sup>299</sup> *Op. cit.*, p.27.

Comme nous l'avons déjà vu, Croce choisit à ce moment de ne pas dénoncer ceux qui dans son entourage s'étaient gravement compromis avec le fascisme. Il s'agit d'un choix difficile à expliquer et comprendre (l'écrivain ne l'a d'ailleurs jamais expliqué) et qui est inacceptable pour ses compatriotes, mais aussi pour les Alliés. Croce note dans son journal intime une visite du 9 novembre :

*Le chef de la police anglaise ici à Sorrento s'est présenté à moi, en entrant avec un certain dédain et avec un air sévère pour me manifester sa surprise que moi, opposant au fascisme, joue le protecteur de tous les fascistes de Sorrento et de Capri contre lesquels il agit.<sup>300</sup>*

Pour Croce il est très difficile de dénoncer les anciens fascistes. Il affirme avoir le sentiment que la plupart des italiens a accepté le fascisme par nécessité et peur, qu'il est ainsi impossible de réduire le pays à un champ où quelques « purs » ou « prétendus purs » accusent et condamnent la majeure partie de leurs concitoyens, et qu'il faut maintenant utiliser, en compagnie de la justice, également l'indulgence et l'amnistie.<sup>301</sup> Il s'agit cependant d'un discours qui est très dur à comprendre et à accepter dans un climat incandescent comme celui de l'Italie de ces années. Le pays est déchiré par une terrible guerre civile entre fascistes et antifascistes. Les crimes commis sous le régime sont une plaie ouverte et on assiste un peu partout à des exécutions sommaires des anciens dignitaires fascistes. La position de Croce, tournée vers la réconciliation nationale, est prématurée, elle ne peut être comprise. Il est même soupçonné par son entourage de vouloir protéger les anciens fascistes.

De manière plus générale, Croce est en désaccord avec la plupart des forces politiques et militaires présentes sur le territoire national. Ses projets sont rejetés, ses idées ne sont pas partagées ni prises en compte. Aussi son projet de créer un nouveau Parti Libéral ne trouve pas de consensus. Il est sujet à une révision qui l'éloigne beaucoup du plan initial de l'auteur qui, le 13 novembre, écrit :

---

<sup>300</sup> *Op. cit.*, p.28-9.

<sup>301</sup> *Op. cit.*, p.29.

*Ce matin, au moment où j'étais en train de m'éveiller, je méditais sur ce qui est en train de m'arriver. J'ai travaillé à fournir des concepts clairs et solides sur ce qu'est le libéralisme [...] en le ramenant à la pure tradition de Cavour qui n'était pas un conservateur mais un radical ; et voilà qu'on m'a opposé une mixture de couleur libérale mais de réalité communiste ou de toute manière dictatoriale et qui, en n'osant pas s'appeler ouvertement socialisme et socialisme révolutionnaire, a adopté le nom de Parti d'Action.<sup>302</sup>*

*Je continuerai à le combattre sur le champ des idées, parce qu'il éduque mal les gens et les habitue à tenir ensemble des concepts contradictoires qui peuvent avoir des conséquences pratiques pernicieuses ; mais il n'est pas dit que les cerveaux faibles et ceux qui sont révolutionnaires ou plutôt brouillons, aient le dessus contre les esprits sérieux, loyaux et clairs.<sup>303</sup>*

Ceci nous donne l'impression que le philosophe a de nouveau peur d'une révolution communiste ; mais il voit par-dessus tout tous ses plans s'effondrer, et pas seulement au niveau politique, car à ce même moment il doit accepter que ses projets de formation de brigades italiennes et de création d'un journal indépendant sont aussi destinés à l'échec. Sa réaction est celle de la colère mais aussi tristesse et déception. Dans la même journée, il donne libre cours à ses sentiments et note dans son journal intime :

*J'avais obtenu, sans prier et en conservant la plus grande dignité italienne, que le commandement américain consentisse à la formation de corps de volontaires avec le drapeau italien. [...] Le fait est que ce corps en formation a été dissous.<sup>304</sup>*

---

<sup>302</sup> Parmi les fondateurs du *Partito d'Azione* il y a curieusement Raimondo Craveri, le beau-fils de Croce qui jusque là avait entretenu de bonnes relations avec Croce en partageant les idées et les projets de ce dernier, y compris celui de former les légions de volontaires. Nous pouvons ainsi observer que Croce, en cette phase, a des conflits même à l'intérieur de sa propre famille.

<sup>303</sup> *Op. cit.*, p.31.

<sup>304</sup> *Op. cit.*, p.31.

Croce se demande à ce moment qui peut avoir voulu une telle dissolution. Il formule différentes hypothèses qui nous permettent d'observer qu'il ne fait alors confiance à aucune de forces politico-militaires qui l'entourent. Ainsi il se demande s'il s'agit des Alliés, de Donovan, ou bien du roi et de son entourage. Il se demande aussi si le général qu'il avait désigné n'avait pas été à la hauteur. Croce regrette aussi le fait que le projet de journal qu'il voulait mettre en place a été refusé. D'ailleurs en faisant référence au bureau de l'autorité américaine qui gère la diffusion des informations, il le qualifie de « propagande psychologique ».<sup>305</sup>

Croce se demande si, derrière ces refus, il y a une volonté de maintenir l'Italie dans un état de chaos civil et politique :

*Je soupçonne que tout cela ne convienne à la politique anglaise qui veut que l'Italie soit un champ de bataille, mais qui veut laisser son peuple en condition d'infériorité et d'impuissance pour ne pas être embarrassée dans le remaniement qu'elle fera de l'Europe.*<sup>306</sup>

Face à cette situation Croce nourrit de grands doutes sur son activité d'homme politique, non seulement actuelle mais passée. Il se demande si cela n'aurait pas été mieux de se dédier uniquement à ses études. Il hésite même à se retirer, en laissant gérer cette situation si difficile aux autres forces. Il s'agit, cependant, d'un moment de doute passager car il continue à s'occuper de l'avenir de l'Italie.

En cette même période, à l'occasion d'un discours public tenu à l'université de Naples, Croce rencontre une forte opposition et même de l'hostilité auprès des jeunes. Pour lui il s'agit d'un événement très douloureux car il se retrouve au milieu des hurlements et du chahut des extrémistes et des communistes<sup>307</sup> qui n'acceptent pas son discours sur la monarchie.<sup>308</sup> C'est très difficile à vivre et à accepter pour lui car il avait vécu une situation semblable à l'époque du fascisme quand, au Sénat, il avait prononcé le discours contre le Concordat entre l'état et l'Eglise mis en acte par Mussolini. A ce

---

<sup>305</sup> *Op. cit.*, p.31.

<sup>306</sup> *Op. cit.*, p.32.

<sup>307</sup> C'est Croce qui les définit ainsi.

<sup>308</sup> Comme nous le verrons par la suite dans un paragraphe à part, Croce défend le maintien de la monarchie constitutionnelle mais soutient la nécessité de l'abdication du roi Vittorio Emanuele III. Son discours n'est pas accepté, car à ce moment les jeunes présents à l'université s'opposent vivement non seulement à la personne du roi Vittorio Emanuele III, mais aussi au maintien de la monarchie.

moment il avait rencontré l'opposition des chefs du fascisme qui avaient fait tout leur possible pour empêcher qu'il termine son discours, en y opposant des hurlements et des chahuts. Le 28 novembre 1943 il est face à la même situation, et note cet épisode. De ses mots transparaît la difficulté à vivre cet événement qui l'a ramené de manière brutale et inattendue à la période fasciste. Ainsi il affirme :

*... il y avait aussi beaucoup d'extrémistes et communistes qui, à chaque mot de mon discours où était fait la distinction entre la personne du roi et l'institution monarchique et quand était proposée la régence, ils m'interrompaient avec des hurlements, certainement concertés : « A bas la monarchie ! Dehors tous les Savoie ! République, république ! ».*<sup>309</sup>

Cet événement le porte aussi à formuler une réflexion sur l'accoutumance des mentalités à certaines habitudes fascistes. Il ne montre pas de rancune, mais l'épisode semble l'avoir beaucoup marqué, et il écrit :

*Parmi les hurlements ne manquait pas le mot Ré – pu – bli - que, scandé comme on avait l'habitude de faire avec celui de Du-ce-Du-ce, peut-être à cause de l'éducation reçue à cette école.*<sup>310</sup>

Ce fait est également raconté par l'un des disciples de Croce, Filippo Caracciolo<sup>311</sup> qui, dans son livre, ajoute un détail. Il affirme en effet avoir été présent lors de cette manifestation :

*Les jeunes d'une seule voix scandent le mot « ré – pu – bli - que, ré – pu – bli - que » comme ils scandaient jusqu'à il y a peu de mois le nom du Duce. Ils hurlent « mort au*

---

<sup>309</sup> *Op. cit.*, p.36.

<sup>310</sup> *Op. cit.*, p.36.

<sup>311</sup> Filippo Caracciolo (1903-1965) a été un homme politique et un antifasciste italien.

*roi » comme ils hurlaient « Nous vaincrons ».*<sup>312</sup>

Cet événement, raconté par Croce et par Caracciolo, fait comprendre comment les rituels fascistes étaient restés ancrés dans l'esprit des italiens, en particulier celui de la jeunesse. Caracciolo affirme aussi avoir admiré la fermeté et le courage dont Croce avait fait preuve face à cette situation.

Celui-ci, quant à lui, affirme avoir réagi à cette occasion de la même manière qu'il l'avait fait des années auparavant quand il s'était retrouvé face aux hurlements des sénateurs fascistes. Il ne se laisse pas impressionner, et malgré son âge et son état de santé, continue imperturbable son discours jusqu'au bout. Il s'oppose à cette tentative de "sabotage" en reprenant la parole à chaque fois que les chahuts l'ont interrompu. Dans son journal il souligne aussi qu'il a recommencé toujours par les derniers mots qui ont été couverts par les hurlements.

L'épisode est symptomatique des difficultés que Croce éprouve à ce moment auprès de l'opinion publique. Il n'est plus la figure charismatique d'autrefois. Sa position n'est pas comprise, et ne trouve plus de consensus auprès de l'opinion publique. La situation ne fait que s'aggraver dans les années suivantes. A partir de la moitié des années quarante, Croce vit une situation de grande incompréhension et de profonde solitude.

### **2.3.5. Croce face aux bombardements et à la souffrance de son peuple**

L'Italie devient en cette phase finale de la Deuxième Guerre mondiale un champ de bataille qui reproduit le plus grand conflit qui se déroule au niveau international. Les bombardements sont continus car sur le pays s'abattent les bombes des anglo-américains et des allemands en même temps (les Alliés essaient de détruire les

---

<sup>312</sup> F. Caracciolo, '43/44 *Diario di Napoli*, Vallecchi Editore, Florence, 1964, p.87. « Nous vaincrons » était aussi une phrase typiquement fasciste. Hurlée régulièrement lors des rituels et des manifestations du Régime.

positions stratégiques allemandes). A cela s'ajoute la souffrance de la population civile qui est sujette à des massacres de masse,<sup>313</sup> et à toute forme de violences. Les italiens sont aussi soumis à des restrictions alimentaires très dures, qui parfois frôlent la famine, au manque de médicaments et d'autres produits de première nécessité. Nous pourrions alors voir comment Croce vit et ressent cette situation, car même si son statut lui permet d'échapper aux restrictions les plus dures et d'être éloigné des bombardements les plus forts, il souffre beaucoup en voyant et en entendant, depuis sa résidence à Capri puis à Sorrento, le terrible bruit des bombes qui pleuvent, en particulier sur Naples.<sup>314</sup> Croce se trouve en effet, à ce moment, dans l'un des lieux les plus violemment bombardés de la Péninsule. Cette circonstance est due surtout au fait que la ligne de démarcation entre la zone tenue par les nazis et fascistes et celle sous contrôle des Alliés se trouve seulement à quelques centaines de kilomètres de distance de l'endroit où il réside.<sup>315</sup> Croce est aussi anéanti à l'annonce des massacres commis par l'armée allemande, et souffre terriblement en imaginant ce qu'endure son propre peuple. Il fait aussi tout son possible, en cette phase où il a un certain pouvoir de décision, pour soulager les souffrances des italiens, en se préoccupant, en particulier, des ravitaillements alimentaires.

En ce qui concerne les bombardements, il décrit de manière minutieuse la pluie de bombes presque quotidienne à laquelle il assiste. De ses notes ressort l'angoisse, la tristesse, mais surtout le sentiment d'impuissance. Il est à l'abri pendant que sur sa ville, et sur ses concitoyens, se déchaîne la furie de la guerre en l'un de ses pires aspects. L'historien craint pour sa famille car une partie de celle-ci est restée à Naples.

---

<sup>313</sup> Massacre des *Fosses Ardéatines* (Rome) le 24 mars 1944. Massacre de *Marzabotto* (Bologne) du 29 septembre au 5 octobre 1944).

<sup>314</sup> Au cours de la Seconde Guerre mondiale, la ville de Naples est bombardée cent fois. Entre 1943 et 1944 la densité des bombardements devient plus forte. La zone ciblée est celle du port. Cependant, les bombardements touchent aussi aux quartiers de résidence. Des nombreux civils perdent ainsi leur vie, et d'importants monuments historiques sont détruits.

<sup>315</sup> A partir du débarquement en Sicile, en juillet 1943, les forces alliées commencent leur avancée en Italie. En septembre 1943 les américains débarquent à Salerne, en Campanie, et les troupes britanniques à Tarente, dans les Pouilles. A partir de ce moment chaque armée avance sur un versant de l'Italie. Ainsi, en octobre, les britanniques sont à Termoli, en Molise, sur le versant adriatique, tandis que les américains remontent sur le versant tyrrhénien. Pendant la période décrite par Croce la ligne de démarcation de deux armées antagonistes, celle des Alliés, et celle des allemands, se situe entre Termoli et Pescara à Est, et Naples et Rome à Ouest. Le 22 janvier 1944 les Alliés débarquent à Anzio. En mai ils gagnent la bataille de Montecassino, et en juin ils libèrent Rome. Dans les mois qui suivent, ils parviennent à occuper Ancône et Rimini sur la mer Adriatique, et Florence sur la mer Tyrrhénienne. Les hostilités recommencent au printemps 1945. Les Alliés arrivent à percer les redoutables défenses de la ligne gothique en entrant dans la Plaine Padaine. Bologne est libérée le 21 avril. Les américains traversent le Pô et continuent leur avancée en suivant trois trajectoires : Milan, Turin, et Gênes. Les britanniques avancent vers Venise et Trieste. Le 25 avril le Comité de Libération Nationale déclare l'insurrection générale. Le 28 avril est signée la *Reddition de Caserte*. Les hostilités en Italie terminent officiellement le 2 mai 1945.

Il craint pour ses amis et pour ses connaissances, mais en tant qu'homme de culture qui aime sa ville natale, il est aussi attristé par la destruction des monuments et des œuvres d'art que les bombardements entraînent. De plus, tout cela se produit sous ses yeux. Le 2 août il écrit :

*Les bombardements de Naples ont repris, forts hier et très forts maintenant pendant que j'écris (environ 23 heures). D'ici nous y assistons, angoissés.*<sup>316</sup>

La violence des bombardements auxquels est sujette la ville de Naples à ce moment transparaît dans les descriptions de Croce qui, à travers très peu de lignes, réussit à donner au lecteur une idée de l'ampleur et de la force du bombardement. Le 4 août il note :

*Dans l'après-midi une terrible incursion sur Naples, exactement au milieu de la ville, avec une telle chute de bombes qu'ici tremblait, à travers la mer, la maison que nous habitons.*<sup>317</sup>

Le lendemain Croce note, avec beaucoup de douleur, qu'on lui a appris que, à la suite des bombardements massifs, la plupart des monuments historiques de Naples, entre autre l'église de Sainte Claire située près de sa maison, a été détruite. Pour Croce c'est un coup très dur. Son attachement au patrimoine culturel et architectural de sa ville est visible dans le choix de ses mots. Pour évoquer la destruction de ces monuments, il affirme que : « ils ont péri ».<sup>318</sup> Mais son désarroi ne se limite pas à ce qui se passe dans sa ville natale, car Croce souffre alors pour la destruction de toutes les villes italiennes<sup>319</sup> et de leur patrimoine artistique et culturel. Ainsi le 13 août il confie :

---

<sup>316</sup> B. Croce, *Quando l'Italia era tagliata in due, Estratto di un diario (Luglio 1943-Giugno 1944)*, Laterza, Bari, 1948, p.2.

<sup>317</sup> *Op. cit.*, p.3.

<sup>318</sup> *Op. cit.*, p.3.

<sup>319</sup> Rome, Florence, Bologne avaient été lourdement bombardées aussi. Une grande partie de leur patrimoine culturel avait été perdu.



*La destruction des villes italiennes et de leurs monuments et œuvres d'art me rend  
inconsolable.*<sup>320</sup>

Les informations contenues dans le cahier de Croce laissent aussi transparaître le problème des italiens qui sont restés sans abris à cause des bombardements. Lui même a permis à une personne restée sans toit d'habiter un local de sa propre maison de Naples.<sup>321</sup> Les références aux bombardements sont une constante, elles sont présentes dans presque toutes les pages du cahier. Angoisse, tristesse, impuissance, ainsi qu'un sentiment de culpabilité d'avoir été épargné se mêlent en ces lignes. Croce se sent coupable car il vit dans une sorte de petit paradis en sa résidence de Sorrento. D'ici il est loin des bombes, des privations alimentaires, de l'angoisse que vit la plupart de la population civile en Italie et partout dans le monde. L'historien a conscience de cette situation privilégiée.

*Moi même suis tenté par cet enchantement quand je regarde des balcons de ma  
chambre de bureau, écrit-il le 25 décembre, mais je suis retenu par une sorte de  
remords pour ce ravissement et cet abandon momentané que je sens immoral et illicite  
dans la tragédie de l'Italie et du monde.*<sup>322</sup>

Toujours à propos de la souffrance et des massacres endurés par les civils, Croce affirme, le 16 décembre, avoir entendu le lieutenant-colonel Whitaker<sup>323</sup> raconter que des prisonniers allemands avec lesquels il avait été en contact savaient que la guerre était perdue mais étaient prêts à combattre jusqu'au bout. Selon le colonel, ils n'éprouvent aucun remord pour les actes de cruauté commis contre les civils car ils affirment que « ils ont obéi aux ordres ».<sup>324</sup> Il s'agit d'une source seconde car ce sont des témoignages rapportés au philosophe par le colonel Whitaker qui est

---

<sup>320</sup> *Op. cit.*, p.4.

<sup>321</sup> *Op. cit.*, p.4. Aucune notice n'est fournie sur l'identité de cette personne.

<sup>322</sup> *Op. cit.*, p.48.

<sup>323</sup> William D. Whitaker (1915-2001) était un colonel canadien présent en Italie lors de la Seconde Guerre mondiale. Il a été aussi un écrivain.

<sup>324</sup> *Op. cit.*, p.44.

son ôte. L'information est quand même intéressante car elle nous permet d'explorer, indirectement, le point de vue des soldats allemands. Le colonel Whitaker, auquel Croce fait si souvent référence en cette partie du journal, semble d'ailleurs être la même personne compromise avec le massacre du camp de concentration de Dachau.<sup>325</sup>

A ce moment Croce pense beaucoup à la guerre qui est en train de s'achever et à ce qui reste à faire dans l'avenir. C'est toujours le 16 décembre que, en parlant du manque de motivation des soldats américains,<sup>326</sup> il fait une importante réflexion sur la guerre en cours, et affirme être arrivé à la conviction que :

*... ce n'est pas la guerre pour la liberté, mais, comme toutes les autres, pour l'indépendance, pour la domination et pour l'avantage économique et politique, et que la guerre pour la liberté devra être faite par la suite, et avec des moyens plus variés et plus adaptés qui ne soient pas les armes.*<sup>327</sup>

Croce affirme donc bien connaître les raisons qui ont poussé à cette guerre en particulier, et qui sont à l'origine de la Guerre de manière générale. Il pense déjà aux négociations qui suivront les hostilités, et souhaite que celles-ci soient menées de manière pacifique. En démontrant une fois de plus sa clairvoyance, il parle d'une guerre pour la liberté, car il craint la mise en place de régimes totalitaires, en particulier en Europe orientale. Il est aussi inquiet qu'une nouvelle dictature puisse être instaurée en Italie s'il y a un passage brutal de la forme monarchique à la forme républicaine :

*J'ai évité qu'on crie trop le mot « République », car j'étais soucieux de la condition d'un pays qui, sorti d'une dictature, pourrait, à travers une République, dont il lui manque la tradition et à laquelle il n'est pas prêt, tomber sous une nouvelle dictature.*

328

---

<sup>325</sup> Camp de concentration allemand où les Américains tuèrent, le 29 avril 1945, plusieurs dizaines de SS. Il s'agit d'un événement historique très controversé.

<sup>326</sup> Il s'agit aussi d'une information indirecte donnée à Croce par le colonel Whitaker.

<sup>327</sup> *Op. cit.*, p.44-5.

<sup>328</sup> *Op. cit.*, p.50.

Les réflexions de Croce sur l'avenir de son pays et de l'Europe reviennent quand même au présent au moment où l'auteur fait à nouveau référence aux violences de l'armée allemande contre la population civile. Au cours de la même journée, le 26 décembre 1943, l'historien note :

*Un colonel des Abruzzes (qui est avocat à Rome), Monsieur Carlo Sandirocco, m'a raconté ainsi qu'à mes amis des choses horribles sur ce qui s'est produit et se produit par la faute des allemands, des massacres, des viols, des maisons et villages entiers incendiés, et des pillages de tout ce qui est transportable, destruction de ce qui n'est pas transportable etc., dans la région des Abruzzes : des choses que non seulement je n'ose pas écrire, mais je n'ose pas me redire à moi même.<sup>329</sup>*

Face à cette furie de l'armée allemande le philosophe est annihilé, mais ce qui lui cause le plus de peine est la souffrance de ses concitoyens.

C'est toujours à travers ces récits que Croce apprend la destruction de Montenerodomo, le village d'où une partie de sa famille était originaire, où il était né, et auquel il était très attaché. Pire encore, il apprend, à travers le témoignage d'une réfugiée, la mort d'un membre de sa famille, une nièce qui dans sa fuite du village a sauté sur une mine. La personne qui le met au courant de cette mauvaise nouvelle est Alba de Céspedes<sup>330</sup> qui a franchi les lignes ennemies en fuyant Rome, et qui a traversé les territoires occupés par les allemands. Elle raconte les difficultés de cette fuite pendant laquelle elle a passé trente-sept jours dans une étable à Montenerodomo. C'est ainsi qu'elle a appris l'histoire d'Elisa, la nièce de Croce, et la rapporte maintenant à l'historien. Celui-ci ne fait pas de commentaires, et affirme qu'il s'agit d'une confirmation car il en était déjà au courant. Il dit aussi avoir pris connaissance que le pays a été dévasté, que l'ancienne maison de la famille Croce a été brûlée ainsi que l'église de *San Vito* qui servait de lieu de sépulture aux Croce et avait été édifiée en 1757 par un prêtre de sa famille. On imagine que pour lui il s'agit d'un coup extrêmement dur car, cette fois-ci, deux des fléaux de la Guerre qu'il redoute le plus, la mort des êtres humains et la destruction du patrimoine culturel, touchent sa propre

---

<sup>329</sup> *Op. cit.*, p.50.

<sup>330</sup> Alba de Céspedes (1911-1997) était une femme de lettres italienne, fille de l'ambassadeur cubain en Italie.

famille, mais étrangement il ne fait aucun commentaire dans son journal intime où il se limite, le 29 janvier 1944, à enregistrer les faits qui lui sont relatés.<sup>331</sup> Probablement le choc émotionnel ne lui permet pas de formuler de commentaire pour le moment, mais dans les jours qui suivent Croce affirme ressentir un fort malaise.<sup>332</sup>

A cette situation s'ajoute le fait que la libération de Rome par les Alliés, qui semblait imminente, tarde à arriver, et Croce se rend compte que les bombardements, et la souffrance de la population civile peut se prolonger encore longtemps. Le débarquement des forces alliées qui avait été annoncé n'aura pas lieu si tôt :

*Malheureusement les espoirs d'une entrée imminente dans Rome sont tombés, et aussi sur le front du débarquement des Alliés on se dirige vers une situation de stagnation.*<sup>333</sup>

En cette période Croce fait aussi un voyage à Naples où il peut constater personnellement les dégâts provoqués par la Guerre et les bombardements qu'il avait jusque là seulement entendus et vus de loin. Parmi les édifices touchés il y a celui de la *Società Storica* que lui même avait fondée. Comme toujours quand les émotions sont trop fortes pour lui, il ne commente pas les destructions auxquelles il est confronté, ni fait référence à son état d'âme face à tout cela. Il souligne par contre la présence d'un phénomène qui n'est pas nouveau en ce genre de cas : les vols commis par les civils et les soldats.<sup>334</sup>

Pendant sa brève permanence à Naples, Croce apprend aussi, en discutant avec le général Macfarlane, la mort d'un soldat qu'il connaissait personnellement, le major Malcolm Munthe<sup>335</sup> tué par une bombe près d'Anzio.<sup>336</sup> Croce était très reconnaissant à ce militaire qui avait risqué sa vie pour ramener de Capri à Sorrento une de ses filles, Alda, et sa femme, Adèle, lors du déménagement en urgence de septembre 1943 qu'on a déjà étudié. On peut imaginer que cette perte l'affecte beaucoup, mais, malgré cela, il ne fait pas de réflexions sur cette mort. Il se limite à souligner l'importance de

---

<sup>331</sup> *Op. cit.*, p.71.

<sup>332</sup> *Op. cit.*, p.72.

<sup>333</sup> *Op. cit.*, p.73.

<sup>334</sup> *Op. cit.*, p.74.

<sup>335</sup> Il s'agit du fils d'Axel Munthe, médecin et haut gradé pendant la Première Guerre mondiale qui avait, lui aussi, combattu et vécu en Italie. Le jeune Malcolm se fit remarquer pour l'accomplissement de missions très périlleuses. Il fit aussi des actions d'espionnage et de sabotage derrière les lignes ennemies. A son retour en Angleterre il se dédia à la politique au sein du parti conservateur.

<sup>336</sup> Il s'agit de l'endroit où a eu lieu le débarquement des Alliés.

l'action menée par le major Munthe qui lui avait permis de revoir sa fille et sa femme. Ce manque de réaction émotionnelle est un peu surprenant, en particulier par rapport à la première partie du cahier où Croce était très touché par les jeunes vies fauchées par la Guerre et exprimait sa grande douleur. Elle est aussi surprenante par rapport aux écrits de la Première Guerre mondiale sur les jeunes tombés au front où la douleur du philosophe était perceptible. Toutefois, par la suite il apprend que Munthe n'est pas décédé, mais blessé, et, à ce moment, il fait un peu montre de ses sentiments car il ajoute en incise qu'il a reçu la nouvelle avec une grande joie.<sup>337</sup> C'est le seul moment où nous pouvons ressentir, dans cette partie du cahier, son engagement émotionnel .

Croce dit avoir aussi reçu, lors de ce séjour à Naples, plusieurs personnes, dont il ne dit pas le nom, venues lui parler :

*... des visites variées pour des affaires variées, pour lesquelles on m'a demandé de l'aide et des conseils et qui, le plus souvent, étaient des effusions et des exutoires d'âmes souffrantes, comme on en écoute à chaque ouverture de bouche et qui versent de la souffrance dans nos cœurs déjà très souffrants eux-mêmes.*<sup>338</sup>

A travers ces notes qui remontent au 10 février, le philosophe nous met au courant de l'état d'âme des gens qui lui sont proches. Il semble alors avoir encore une fonction de guide et de soutien psychologique pour son entourage le plus proche. Il parle de ces visites aussi dans d'autres parties du journal.<sup>339</sup>

Croce fait aussi référence dans ces lignes à une série de lettres qu'il reçoit, et à travers lesquelles on lui demande de l'aide mais aussi des services de toute sorte. Un élément qui laisse supposer qu'il est encore une autorité morale, au moins dans sa région. L'historien note aussi, de manière amusée, qu'une belle-mère lui demande d'intercéder auprès de sa belle-fille pour une tentative de réconciliation.<sup>340</sup> Au delà de l'anecdote, la présence de ce genre de courrier adressé au philosophe nous fait comprendre qu'une partie de la population est très fragile psychologiquement au point de recourir à l'aide de Croce pour des raisons futiles, ou bien seulement pour parler de

---

<sup>337</sup> *Op. cit.*, p.75.

<sup>338</sup> *Op. cit.*, p.76.

<sup>339</sup> *Op. cit.*, p.82.

<sup>340</sup> *Op. cit.*, p.85.

sa propre souffrance. Elles nous permettent surtout de voir que le pays vit de grandes difficultés matérielles car Croce reçoit surtout des demandes d'aide économique. Le fait qu'autant de personnes s'adressent à lui laisse aussi transparaître qu'à ce moment l'Italie est un pays à l'abandon où il n'y a pas de référents politiques réels. Croce, pour sa part, est très dur à l'égard de son propre peuple. En faisant référence aux vingt ans où il a été oublié car il était un opposant au régime, il affirme maintenant que ses compatriotes sont égoïstes<sup>341</sup> et il semble être loin de leurs détresses.

Le 28 février l'historien apprend, toujours à travers le récit de certains réfugiés, que l'abbaye de Monte Cassino<sup>342</sup> a été détruite et que toute la zone a été dévastée. Cette fois il est anéanti, et se livre à des réflexions très profondes qui vont au delà des pertes purement matérielles que cette destruction représente, et qui le portent à des considérations hautement spirituelles :

*... j'ai entendu parler de la disparition là-bas de villes et bourgades entières et de la destruction de l'Abbaye historique : ceci m'a donné une nuit très triste. Toutes les pertes déjà subies, toutes les pertes de monuments et de documents de l'histoire italienne que l'on prévoit, ne trouvent pas de confort adéquat dans la pensée que ces pertes, ces ruines n'enlèvent pas à l'homme la force créatrice de l'esprit, qui reconstruira, comme dans le passé, un nouveau monde sur l'ancien. Ce que maintenant nous perdons, ce ne sont pas simplement des choses matérielles mais des instruments de vie spirituelle ; et j'éprouve pour elles des douleurs et des anxiétés comparables à celles de l'avare pour les richesses qu'il a accumulées.<sup>343</sup>*

Croce revient sur les bombardements le 15 mars 1944. Il écrit qu'une grande incursion allemande a eu lieu, et a rencontré l'opposition des Alliés. Il raconte avoir été amené dans le refuge souterrain de l'hôpital sur sa civière.<sup>344</sup> Il ne donne pas beaucoup de détails sur cet énième bombardement. En parlant de la contre-offensive des Alliés, il affirme qu'elle a été « gaillarde », un adjectif qui nous surprend en ce contexte de mort et destruction. Cependant, il ne s'agit que d'une indifférence apparente et, le lendemain, une phrase de l'écrivain laisse transparaître son énorme

---

<sup>341</sup> *Op. cit.*, p.85.

<sup>342</sup> L'abbaye du Monte Cassino (ou Mont Cassin en français) est située au sommet du mont éponyme. Fondée en 529 par saint Benoît de Nursie, elle est considérée comme le berceau de l'ordre des Bénédictins et son rôle dans l'histoire de la chrétienté fut immense. L'abbaye renfermait des trésors culturels d'une valeur inestimable.

<sup>343</sup> *Op. cit.*, p.86.

<sup>344</sup> Il se trouve à l'hôpital à cause de sa fracture à un bras.

souffrance face à ce qui vient de se produire. En faisant référence à un entretien eu avec De Nicola,<sup>345</sup> il affirme avoir eu connaissance par celui-ci des victimes et des destructions que le bombardement de la nuit précédente avait causé à Naples, en particulier dans l'église de *Monteoliveto*. Croce note qu'en entendant cette nouvelle son cerveau était « paralysé » et il ne réussissait plus à parler.<sup>346</sup> Il énumère aussi quelques uns des monuments détruits jusque là à Naples : l'église de *Santa Chiara*, à laquelle nous avons déjà fait référence, le musée des rois *Angioini*,<sup>347</sup> le musée des rois de la maison régnante d'Aragon<sup>348</sup>. Il s'agit de siècles d'histoire et de civilisation effacés en quelques minutes. Nous pouvons comprendre que ceci plonge l'historien dans un état d'âme comparable à une paralysie psychologique.

A travers les notes de Croce nous pouvons aussi percevoir la souffrance de familles qui ont été séparées à cause du front. C'est une nouvelle forme de difficulté à laquelle la population civile est confrontée alors, car plusieurs familles ont leurs membres éparpillés entre la zone occupée par l'armée allemande et la zone occupée par les Alliés. Croce parle de ces situations avec beaucoup d'empathie pour ces noyaux familiaux démembrés. Ainsi, le 29 février, il raconte la condition d'un certain Comte G. qui, après la conclusion de l'armistice, a traversé les lignes allemandes avec son fils, et a pu arriver dans le territoire contrôlé par les anglo-américains, mais qui n'avait plus de nouvelles de sa femme et des autres membres de sa famille.<sup>349</sup>

Les italiens vivent donc des moments de grande détresse, et ce cahier crocien en fait état. Dans ces pages nous pouvons également apprendre que des civils, pour échapper aux violences et aux représailles de l'armée allemande, n'hésitaient pas à fuir le nord d'Italie en franchissant la ligne de démarcation entre les deux armées. Probablement poussés par le désespoir, ils tentaient leur chance en accomplissant des marches exténuantes qui duraient des dizaines de jours. Au cours de ces marches, ils pouvaient trouver la mort à cause de la faim, du froid, mais ils pouvaient aussi être tués par les mines disséminées sur le terrain. A propos du Comte G., Croce se demande comment cet homme peut être serein malgré tout ce qui arrive à lui-même et au monde entier. En montrant une fois de plus que le sort du pays lui tient à cœur, et que ce qui

---

<sup>345</sup> Enrico De Nicola, (1877-1959) était un célèbre juriste, journaliste et homme d'Etat italien. Entre 1946 et 1948 il a été le premier à avoir occupé les fonctions de Président de la République italienne, avec le titre de « chef provisoire ».

<sup>346</sup> *Op. cit.*, p.91-2.

<sup>347</sup> *Angioini* : il s'agit de la dynastie française des Anjou qui a dominé cette partie de l'Italie méridionale entre le treizième et le quinzisième siècle en fondant le Royaume de Naples et de Sicile.

<sup>348</sup> *Aragonesi* : il s'agit de la maison régnante des Aragonais, d'origine espagnole, qui succède aux Anjou.

<sup>349</sup> *Op. cit.*, p.86.

est en train de se produire est pour lui une catastrophe terrifiante, il écrit, après un entretien avec le Comte :

*Après quoi, envierai-je le bonheur de tempérament qui permet à des hommes comme le Comte G. d'avoir la joie de vivre, malgré la ruine, voire la disparition de sa patrie, malgré la ruine imminente de la civilisation européenne ?*<sup>350</sup>

Cette considération sur le Comte G. constitue le préambule à une réflexion plus générale sur l'avenir de l'Europe et du monde car Croce redoute alors que se répète la situation qui a suivi au premier conflit mondial. Ses craintes, comme nous le verrons par la suite, le portent même à imaginer la possibilité d'une Troisième Guerre mondiale. Il a des moments de grand découragement. Il craint ainsi pour lui-même et pour l'humanité en général. Il s'interroge aussi, de manière très pragmatique, sur ce que les Alliés vont faire de l'Europe une fois qu'ils auront gagné la guerre.

### **2.3.6. La nouvelle configuration politique et l'arrivée de Palmiro Togliatti**

Dans son journal intime, *Quando l'Italia era tagliata in due*, Croce décrit également sa relation avec les anciennes forces politique qui, après avoir fui le pays pendant les années de dictature, reviennent et reprennent leur place dans le jeu politique. Parmi ces personnalités il y a le leader communiste Palmiro Togliatti<sup>351</sup> qui avait pu échapper à la persécution de Mussolini en trouvant refuge en U.R.S.S. Pour Croce son arrivée en Italie le 2 avril est le signe d'un changement soudain sur la scène politique. Son nom d'emprunt est Ercoli<sup>352</sup> mais il sait bien qu'il s'agit de Togliatti.<sup>353</sup>

---

<sup>350</sup> *Op. cit.*, p.87.

<sup>351</sup> Palmiro Togliatti : membre fondateur du Parti communiste italien en 1921 dont il fut le secrétaire de 1927 à 1934, puis de 1938 jusqu'à son décès en 1964. A partir de 1924, il dirige l'Internationale Communiste. Il a été ministre sans portefeuille dans le 2<sup>e</sup> gouvernement de Pietro Badoglio (1944), Ministre de justice dans le gouvernement de Ferruccio Parri (1945) et dans le 1<sup>er</sup> gouvernement de Alcide De Gasperi (1945-1946).

<sup>352</sup> Ercole Ercoli est effectivement le pseudonyme de Palmiro Togliatti. Il se servait de ce de nom de plume déjà pendant les années vingt pour écrire des manifestes de propagande antifasciste.

<sup>353</sup> *Op. cit.*, p.98.



L'arrivée de Togliatti n'est pas perçue de manière hostile par Croce qui pense que le leader du parti communiste est prêt à collaborer avec le gouvernement du maréchal Badoglio, mais note qu'il ne s'exprime pas sur la question de l'abdication du roi qui, pourtant, pour Croce, est fondamentale. L'historien estime toutefois que ce retour de Togliatti de Russie pourrait être une manoeuvre des Soviétiques<sup>354</sup> contre les anglo-américains. Selon lui, sous le prétexte d'intensifier la guerre contre les allemands, Staline essaie de garantir aux communistes italiens l'accès au pouvoir. Croce craint que, une fois au pouvoir, les communistes mènent une politique contre les autres partis qui pourrait nuire au Comité de Libération Nationale qui avait été formé avec le concours de presque tous les partis politiques. Nous pouvons ainsi remarquer que, à ce moment, Croce redoute fortement, pour l'avenir de son pays, l'action du parti communiste et de Churchill. Toujours dans cette même journée il note :

*Et si les communistes se mettent à collaborer avec Badoglio et avec le roi, que feront les autres partis, et en particulier le [parti] démocrate - chrétien, qui lui aussi, a ses « masses » et ne voudra pas les garder en dehors du gouvernement, en abandonnant le terrain aux communistes ?<sup>355</sup>*

Face à cette peur de deux grands partis de masse, et à l'arrivée du leader Togliatti, Croce décide de passer à l'action en faisant tout son possible pour garder l'unité des partis du Comité de Libération Nationale, et, en même temps, en se battant pour l'abdication du roi.<sup>356</sup> Encore une fois, il profite de cette occasion pour s'exprimer contre les hommes politiques du front allié :

---

<sup>354</sup> C'est ainsi que Croce définit l'URSS dans presque toutes ses oeuvres.

<sup>355</sup> *Op. cit.*, p.99.

<sup>356</sup> La question de l'abdication du roi et de l'approche de Croce face à la monarchie fera l'objet d'une étude dans un paragraphe à part.

*La faute de ce qui est arrivé ou était en train d'arriver incombe complètement aux hommes politiques anglo-américains, les Churchill et les Eden et les Roosevelt, qui ont repoussé à plusieurs mois les propositions raisonnables et raisonnées et les attentions des libéraux et des démocrates italiens qui demandaient l'éloignement du roi pour former un gouvernement démocratique.*<sup>357</sup>

Croce montre ainsi, une fois de plus, qu'il redoute les forces alliées bien plus que Staline, et semble croire que les anglo-américains conspirent pour laisser le roi Vittorio Emanuele III à sa place.

### **2.3.7. La rencontre avec Togliatti : le souvenir amer des victimes du fascisme**

Malgré les réticences de Croce, et ce qu'il écrit dans son journal intime, la première entrevue entre Togliatti et lui n'est pas négative. Ils se rencontrent pour discuter de l'avenir du pays dans le bureau de sa maison napolitaine où, d'ailleurs, le 6 avril 1944, la *Giunta*<sup>358</sup> fut nommée par le *Congresso di Bari*.<sup>359</sup> Croce affirme que Togliatti et lui ont discuté du passé, et que le leader du parti communiste lui a rappelé la ville de Turin du début des années vingt et le groupe de jeunes auxquels il appartenait et que l'historien connaissait aussi. Parmi eux Croce se souvient d'Antonio Gramsci et de Piero Gobetti. Il y a un moment de grande émotion quand il se rappelle d'une visite qu'il avait faite au siège de la revue *Ordine Nuovo*<sup>360</sup> où Gobetti lui avait donné rendez-vous. Croce affirme que lors de cette visite dans les locaux de *Ordine Nuovo* tout était prêt pour repousser un éventuel assaut des escadrons fascistes ;<sup>361</sup> il y

<sup>357</sup> *Op. cit.*, p.99.

<sup>358</sup> *Giunta* : comité, conseil.

<sup>359</sup> *Congresso di Bari* : congrès de Bari. Il s'agit du premier congrès des comités de libération nationale qui a lieu dans cette ville les 28 et 29 janvier 1944. Au cours de ce grand débat politique, tous les partis, à travers leurs représentants, sont invités à exprimer leurs idées et leurs propositions sur l'avenir de l'Italie.

<sup>360</sup> Il s'agit de la revue fondée en 1919 et dont Togliatti avait été le rédacteur en chef aux côtés d'Antonio Gramsci dans les années 1920.

<sup>361</sup> *Op. cit.*, p.101.

avait même les *cavalli di Frisia*<sup>362</sup> et d'autres équipements militaires :

*Togliatti m'a rappelé la Turin des années vingt, et le groupe de jeunes provenant de l'Université dont il faisait partie et que je connaissais, [...] et Gramsci qui y était le premier, et Gobetti, et une visite que je fis à leur journal communiste, l'Ordine Nuovo où j'avais rendez-vous avec Gobetti, que je trouvai déjà en pleine activité pour parer à toute éventualité avec les chevaux de frise et d'autres préparatifs militaires semblables.*<sup>363</sup>

La situation décrite nous ramène brusquement à la période d'avant guerre, quand le régime était en train de se consolider à travers l'utilisation généralisée de la violence. L'image du siège d'un journal transformé en un champ de bataille, avec de véritables barricades et des machines de guerre contre l'ennemi, nous fait bien comprendre la situation de presque guerre civile que le pays a vécue en cette période et qui a préparé à la véritable Guerre Civile qui suit l'armistice, et qui est encore en train de ravager l'Italie au moment où l'auteur écrit.

A ce moment les deux hommes politiques n'ont pas de différend, et sont plutôt réunis par l'émotion du souvenir de ces jeunes vies sacrifiées à la cause antifasciste. Croce affirme aussi que presque tous les jeunes du groupe dont parle Togliatti se sont convertis au « communisme » ou au « philo - communisme ».<sup>364</sup> Ils sont devenus ainsi ses ennemis idéologiques. Cependant, quand il fait référence aux évolutions politiques chez ces jeunes, Croce ne montre aucune rancune. Dans ces mots qu'il emploie transparaît seulement beaucoup de tristesse et d'émotion pour le sort que le fascisme leur a réservé.<sup>365</sup>

---

<sup>362</sup> *Cavalli di Frisia (chevaux de Frise)* : il s'agit d'une structure mobile robuste enveloppée dans du fil de fer, utilisée comme moyen de défense et de fortification.

<sup>363</sup> *Op. cit.*, p.101.

<sup>364</sup> *Op. cit.*, p.101.

<sup>365</sup> Il ne faut pas oublier que, malgré le différend idéologique survenu entre Croce et Gobetti, l'historien reste toujours attaché à ce jeune homme. Quand Gobetti meurt, Croce est parmi les rares personnes qui s'occupent des membres de sa famille. Il fait son possible pour que la jeune veuve, Ada, puisse faire des publications pour subvenir à ses besoins et ceux de son petit garçon. Croce aide aussi économiquement la famille de Gobetti.

Parmi tant de souvenirs émouvants et au milieu de tant de tristesse il y a quand même des éléments positifs. Croce affirme en effet être satisfait car Togliatti s'est montré prêt à collaborer et à accepter les propositions de Croce et des autres membres de son courant.<sup>366</sup> L'historien souligne en particulier que le leader communiste a accepté de mettre en place une *luogotenenza*<sup>367</sup> dans l'immédiat, sans attendre la libération de Rome. Selon Croce, il s'agit d'un grand pas en avant qui, cependant, ne met pas fin à la grande incertitude quant à l'avenir du pays.

### 2.3.8. Un deuxième Gouvernement Badoglio

La collaboration de Togliatti, totalement inespérée, se révèle fondamentale en cette phase. Badoglio, Togliatti, Croce et Sforza<sup>368</sup> mettent en place, avec l'aide des autres forces politiques, un gouvernement d'unité nationale, qui dure du 22 avril au 8 juin 1944. Il s'agit d'un gouvernement qui uni plusieurs forces politiques, très différentes les unes des autres : la Démocratie Chrétienne, le Parti Communiste, le Parti Socialiste, le Parti Libéral, le Parti d'Action, le Parti Démocratique du Travail, ainsi que des militaires et des spécialistes de disciplines économiques et juridiques. Le maréchal Badoglio est le Président du Conseil. Togliatti en est le Vice Président, Croce et Sforza sont parmi les ministres sans portefeuille. Il s'agit du gouvernement Badoglio II, une des premières expériences démocratiques en Italie après plus de vingt ans de dictature. C'est un moment important pour l'Histoire italienne car la nouvelle génération n'avait connu que le régime dictatorial fasciste, et, à la suite de l'effondrement du régime, la population civile n'avait eu aucun référent politique sinon les troupes d'occupation allemandes ou anglo-américaines. L'importance de ce deuxième gouvernement Badoglio, dans lequel Croce a eu un rôle fondamental, a fait l'objet d'une importante analyse de la part de l'historien italo-canadien Fabio Fernando

---

<sup>366</sup> Il s'agit en particulier de Enrico De Nicola et de Carlo Sforza.

<sup>367</sup> *Luogotenenza* : il s'agit d'une régence. Croce souhaite d'abord que le prince héritier Umberto assume le titre de roi. Mais par la suite, ayant aussi perdu confiance en ce dernier, il fait la proposition d'une régence assurée jusqu'à ce que le fils du prince Umberto n'ait atteint la majorité.

<sup>368</sup> Carlo Sforza (1872-1952) était un diplomate et un homme politique libéral, républicain convaincu. Il fut l'une des grandes figures morales de l'opposition au fascisme italien. Voir à son sujet : Carlo Sforza, *L'Italia dal 1914 al 1944 quale io la vidi*, Rome : Mondadori, 1945

Rizi. Dans son oeuvre, éditée en 2003, cet historien a longuement souligné l'importance de l'oeuvre de Croce dans ce deuxième gouvernement Badoglio. Ce gouvernement est en effet plus démocratique que le premier dans sa composition. A la différence de celui de 1943, composé presque exclusivement de militaires, celui-ci est ouvert à tous les partis politiques, le roi n'a pas de pouvoir décisionnel, et les anciens fascistes ont été presque tous éloignés. En faisant référence à cette expérience politique, Rizi affirme :

*Dans la confusion et dans le chaos de l'époque, Badoglio et Croce, avec l'aide de De Nicola, Sforza et Togliatti, a été capable de former un Gouvernement National " dur et autoritaire " qui a recomposé le Pays entre nord et sud, a recrée une unité nationale, et a préparé le terrain pour un changement institutionnel pacifique.<sup>369</sup>*

### **2.3.9. Réflexions sur l'avenir de l'humanité**

A ce moment Croce semble très pessimiste par rapport à l'avenir. Le poids de cette longue guerre pèse désormais sur lui. Il a l'impression de ne plus en voir la fin. Ce qui le préoccupe le plus, comme cela avait déjà été le cas lors de la Première Guerre mondiale, c'est la perte de conscience morale et civique. Il se demande souvent comment une humanité ainsi éprouvée peut reconstruire un monde semblable à celui qui existait avant 1914. Dans cette partie du cahier, il idéalise ce qui a été le monde d'avant la Première Guerre mondiale qui devient pour lui une sorte de petit paradis perdu :

*... nous, dans le fond tenace de notre âme, nous sommes encore dans l'attente que ressuscite un monde semblable à, (ou qui soit la suite de) celui dans lequel nous vécûmes déjà pendant plusieurs décennies, avant la guerre de 1914, un monde de paix, de travail, de collaboration nationale et internationale. Et en cela réside la source de notre angoisse implacable, parce que cet espoir s'éloigne de plus en plus et,*

---

<sup>369</sup> F. F. Rizi, *Benedetto Croce and Italian fascism*, University of Toronto Press, Toronto, 2003, p.245.

*pire encore, il se trouble et s'obscurcit. Nous devons prévoir non pas la résurrection de ce monde, son retour et son amélioration, mais une série à perte de vue de secousses, de bouleversements et de ruines à travers révolutions et guerres qui prendront un demi siècle, sinon plus, et pourront atteindre quelque chose de positif mais aussi conduire à la finis Europae. Nous devons nous détacher de ces espoirs avec résolution, nous faire à l'idée d'une vie à vivre sans stabilité, sans possibilité d'élaborer au dessus, comme un temps, une activité individuelle et sociale ordonnée ; d'une vie au jour le jour, si répugnante pour nous qui étions des hommes de travail, qui proposons des programmes réfléchis et les mettions en acte avec calme.*<sup>370</sup>

Croce affirme que ce qui se présente à l'humanité est désormais un monde branlant sur lequel il faut essayer de survivre sans jamais perdre la dignité d'hommes.

A ces réflexions morales et intellectuelles succèdent d'autres beaucoup plus pratiques. Croce a peur d'une dérive totalitaire dans les pays de l'Europe de l'Est mais aussi de l'Ouest. Il s'interroge sur le rôle que vont jouer les pays vainqueurs qui, selon lui, ont toujours sympathisé avec les régimes autoritaires. Il y a, à ce moment, une forte méfiance en particulier à l'égard de la Grande-Bretagne. Croce s'interroge beaucoup sur la manière dont ce pays va agir et utiliser la victoire qui est désormais presque garantie :

*... les conservateurs anglais font toujours l'amour avec le fascisme, comme déjà avec le nazisme et le franquisme.*<sup>371</sup>

Cette défiance à l'égard de la Grande-Bretagne n'abandonne jamais Croce. Elle était déjà présente en son âme pendant les années de dictature, se renforce vers la fin de la guerre et, comme on peut le voir dans les paragraphes qui suivent, reste ancrée en son esprit. A la fin des hostilités l'historien semble craindre Churchill encore plus que Staline. Les raisons de cette peur ne sont pas claires. Mais, de manière générale, nous pouvons dire que Croce ne croit plus en la capacité rationnelle de l'humanité. Pour lui

---

<sup>370</sup> B. Croce, *Quando l'Italia era tagliata in due, Estratto di un diario (Luglio 1943-Giugno 1944)*, Laterza, Bari, 1948, p.87-8.

<sup>371</sup> *Op. cit.*, p.89.

la Deuxième Guerre mondiale a été une preuve supplémentaire de la théorie qu'il avait déjà développée au cours du premier conflit : celle d'une perte collective de la conscience humaine. Ainsi son angoisse existentielle devient plus aigüe, et il semble éprouver des difficultés à accorder sa confiance aux êtres humains, en particulier aux hommes de pouvoir. Il affirme dans ce cahier que, selon lui, les anglais soutiennent aussi le roi Vittorio Emanuele III et font tout leur possible pour qu'il ne soit pas détrôné. Croce écrit que cette idée le travaille sans cesse et l'empêche de se consacrer à ses études avec sérénité.

Le 4 mars il tente même de trouver une solution à son "problème anglais" en concevant un plan :

*Je continue à faire avancer diligemment mes travaux littéraires en cours. Mais ma pensée revient toujours à la situation présente de la guerre et de la politique, et à celle particulière de l'Italie qui en dépend. La conclusion à laquelle je suis parvenu par rapport à cette dernière est que : étant donné le propos des hommes politiques anglais, représentés par Churchill, de soutenir le roi et les éléments fascistes en Italie, qu'ils estiment conservateurs, nous n'avons d'autre voie à tenter que de faire venir en Italie des hommes politiques et des observateurs anglais ayant de l'autorité et impartiaux, et qui voient réellement comment sont les choses et les fassent connaître en Angleterre, en agissant sur l'opinion publique qui s'oppose aux courants conservateurs.<sup>372</sup>*

Il affirme aussi que le Général Macfarlane et les autres hauts gradés militaires avec lesquels il a été en relation ne sont pas fiables car, malgré leurs discours, ils soutiennent la ligne politique dictée par Churchill. L'historien fait à ce propos une réflexion sur la condition du soldat, en particulier sur le haut gradé qui, en tant que militaire, ne peut ni faire ni concevoir une autre politique que celle qui est définie par celui qui gouverne son pays.<sup>373</sup>

---

<sup>372</sup> *Op. cit.*, p.89.

<sup>373</sup> *Op. cit.*, p.89.

### 2.3.10. Croce se questionne dans ses *Ecrits et Discours Politiques*

La fin de la Deuxième Guerre mondiale constitue pour Croce non seulement la fin d'un événement mais la fin d'une époque marquée par des bouleversements de portée mondiale. Ces événements (Première Guerre mondiale, révolution bolchevique, montée du fascisme et du nazisme, Seconde Guerre mondiale) ont marqué l'Histoire mais aussi la conscience collective des populations. L'historien craint l'avenir et la période qui s'ouvre car il se demande ce qu'une humanité si désemparée peut produire. Il se questionne aussi beaucoup sur le présent et sur l'origine de tous ces bouleversements. De manière plus particulière, il s'interroge sur l'origine du premier conflit mondial et sur son lien avec le deuxième. Il confie la plupart de ces réflexions aux pages de son œuvre : *Ecrits et Discours Politiques*, qui contiennent des éléments parmi les plus importants de la pensée de cet homme de culture. A travers la lecture de ces lignes, nous pouvons constater non seulement que les deux Guerres Mondiales ont été un événement traumatique pour Croce, mais aussi qu'elles ont produit des changements importants dans sa pensée et ont déterminé, pendant les années de conflit, un retournement perpétuel de certains concepts. Le premier de ceux-ci est le concept de l'"Ailleurs". Mais, avant d'analyser le thème de l'Ailleurs et de voir ce que cette entité représente pour le philosophe, il faudrait se demander quel est son contraire, et en quelle mesure son antonyme, loin de nier ce concept, le définit mieux. En effet, nous verrons que ces deux dimensions, dont l'une devrait nier l'autre, s'entremêlent constamment dans l'âme du philosophe, au point d'arriver à coexister pendant la phase finale de la guerre, plus exactement entre 1943 et 1945. Le contraire de l'Ailleurs ne peut qu'être l'Ici et en parlant d'Ici il ne s'agit pas de faire uniquement référence à un point géographique, mais aussi à une entité spirituelle et idéologique : à l'Ici moral de ce philosophe. Ainsi, si cet Ici spirituel concerne tout ce qui est propre aux valeurs morales de Croce, tout ce qui peuple son âme, l'Ailleurs ne pourra qu'être tout ce qui est étranger à son horizon spirituel, tout ce qui est loin de son univers éthique. Mais nous verrons également que cette frontière entre Ici et Ailleurs n'est pas aussi imperméable que cela. Nous nous intéresserons au thème de l'Ailleurs surtout en tant qu'entité spirituelle. Il faudrait alors parler *des Ailleurs*, en utilisant le pluriel, puisque ce qui est catégorie de l'esprit peut prendre de nombreuses formes et est caractérisé par la variété. Cependant, l'Ailleurs prendra également la forme d'une simple entité géographique, car on ne peut pas dépouiller ce concept de sa signification première.



Avant que le nazisme ne se profile à l'horizon, l'Ici spirituel de l'historien est constitué par une admiration profonde pour la littérature et la philosophie allemandes.<sup>374</sup> Mais les événements qui mènent à la Seconde Guerre mondiale sont à l'origine d'un différend moral en son âme qui porte Croce à prendre de plus en plus ses distances d'avec ce pays, en arrivant à le condamner fermement. La montée des nationalismes et la guerre, avec leur lot de violence et de rhétorique xénophobe et raciste, bouleversent profondément l'esprit du philosophe et ses repères moraux, contraignant Croce à renoncer à son Ici, qui lui est maintenant devenu étranger. C'est devenu l'Ailleurs !

A la perte de son univers moral, connu et rassurant, correspond toutefois l'acquisition d'un autre. La dissidence de Croce par rapport au régime de Mussolini ainsi que le refus de tout lien avec ce dernier, plongent l'historien, comme nous l'avons vu, dans une situation de fort isolement à l'intérieur de son propre pays, mais lui permettent de consacrer beaucoup de temps à la réflexion littéraire, historique et politique, et de tisser un réseau de relations épistolaires avec de nombreux intellectuels étrangers, ainsi qu'avec les opposants italiens au régime qui s'étaient exilés. En particulier, il se questionne sur la nature du fascisme et sur les conditions qui ont permis à un homme tel que Mussolini de rencontrer autant de succès auprès des masses. Ainsi, après avoir analysé les causes de la montée du fascisme en Italie, Croce met en garde l'humanité sur la possibilité qu'un pareil phénomène puisse se reproduire dans d'autres pays. La conscience des défis et des périls avec lesquels s'ouvre la nouvelle époque constitue son nouvel Ici spirituel, et l'historien, comme nous le verrons par la suite, s'engage à donner les signaux d'alerte.

Dans ce nouvel Ici spirituel même les repères géographiques sont bousculés par la dureté des événements. Non seulement l'Allemagne, nous l'avons déjà vu, était l'Ici et devient l'Ailleurs, mais cette période troublée oblige aussi Croce à envisager différemment sa relation à l'Angleterre. Ainsi, celui qui auparavant avait critiqué la faiblesse des sanctions que ce pays avait infligées à l'Italie lors de la conquête de l'Éthiopie, reconnaît que son âme était proche de l'Angleterre pendant la Guerre du fait de la lutte qu'elle menait contre le nazisme et le fascisme. En ces pages n'est pas présente l'hostilité et la méfiance que l'historien avait manifestées à l'égard de la Grande-Bretagne dans son journal intime. Il est difficile de dire s'il s'agit d'un autre écart entre les écrits destinés à la publication et ceux qui, dans un premier moment, avaient un caractère privé. Cependant, au fur et à mesure que Croce rejoint

---

<sup>374</sup> Nous verrons dans un paragraphe qui suit l'origine et les raisons de cette grande admiration.

spirituellement ce pays, il s'éloigne de sa propre patrie. Il s'agit bien sûr d'un éloignement qui ne se fait qu'à travers sa psyché, car Croce vivra dans la Péninsule jusqu'à la fin de ses jours. Cela est révélateur de la dissociation qui s'est créée entre l'individu Croce et l'Italie fasciste qu'il ne reconnaît plus et pour laquelle il en arrive même à souhaiter la défaite. Il s'agit ainsi d'une autre déchirure qui cette fois concerne la relation entre l'intellectuel napolitain et sa patrie. Comme nous le verrons par la suite, à la différence de celle d'avec l'Allemagne, celle-ci se recoud à la fin de la guerre en réconciliant dans l'âme de cet historien l'Ici et l'Ailleurs.

Tous ces exemples nous montrent de manière éclatante comment l'Ici et l'Ailleurs, pendant les années qui font l'objet de cette étude, se mélangent, s'intervertissent et se superposent dans l'univers spirituel de Croce. Nous pourrions à présent nous attarder sur chacun de ces exemples, en les analysant de manière plus détaillée. Pour ce qui est de la relation à l'Allemagne, avant que le nazisme ne se profile à l'horizon, le philosophe faisait montre d'une admiration totale pour la culture dont ce pays était porteur. Les raisons de cette admiration sont d'ailleurs bien expliquées dans ses *Ecrits et Discours Politiques* où Croce affirme que les penseurs et érudits allemands, entre les dernières décennies du dix-huitième siècle et les premières du dix-neuvième, avaient donné à la philosophie et à la philologie plus que tout autre peuple européen, en poursuivant l'œuvre antérieure d'autres pays d'Europe, surtout l'Italie. Toutefois, au fur et à mesure que l'on se rapproche du deuxième conflit, son jugement sur cette culture devient plus sévère. Il y a un éloignement graduel mais irréversible, presque une fêlure qui se transforme en gouffre et qui emporte ce pays vers un Ailleurs de plus en plus distant.

Déjà en 1927, lors d'un voyage dans l'Allemagne nazie, Croce est surpris et, en même temps, préoccupé par l'enthousiasme que les élites manifestent envers Benito Mussolini. Dans ses *Ecrits* il parle de ces premiers signaux d'alerte :

*... déjà quelques années auparavant, l'accueil fait par la nouvelle-née Allemagne démocratique et libérale à l'avènement du fascisme en Italie m'avait inquiété...*<sup>375</sup>

D'ailleurs il est surpris que cette inquiétude devant la tournure prise par les événements ne soit pas partagée par certains hommes de science et de culture à qui il

<sup>375</sup> B. Croce, *Scritti e Discorsi Politici*, vol.I, Laterza, Bari, 1973, p.154.

avait rendu visite à l'occasion de ce voyage, en particulier Albert Einstein et Thomas Mann. Ces derniers, même en manifestant une réprobation totale envers le fascisme, ne craignaient pas que quelque chose de semblable se produise en Allemagne. Croce dit à ce propos :

*... il me parut qu'ils ne soupçonnaient pas du tout la ruine bien plus grande qui était en train de s'abattre sur l'Allemagne, et peut-être qu'ils s'en rendirent compte seulement quand ils furent contraints eux aussi à s'exiler.<sup>376</sup>*

Une fois qu'Hitler accède au pouvoir et commence sa politique de persécution des juifs en promulguant sa théorie de la race supérieure, Croce, comme il l'avait déjà fait pendant la guerre de 1914-18, essaie de défendre malgré tout, à travers les pages de *Critica*, la science et la culture dont l'Allemagne est porteuse au delà de la parenthèse nazie. Mais il s'arrête très tôt car il se rend compte que la monstruosité des événements rend difficile toute explication. à partir de ce moment le sentiment d'aversion pour les actes commis par les nazis sera théorisé en ce que le philosophe appelle le différend spirituel d'avec l'Allemagne. Croce fait ainsi ses adieux à ce pays qui, selon lui, a quitté la dimension spirituelle qu'il partageait et est devenu en son âme l'Ailleurs. Mais la prise de distance ne se limite pas au pays, elle concerne le peuple entier. Et envers ce peuple, devenu étranger, Croce a des mots extrêmement durs :

*... nous les italiens, ceux d'entre nous qui font les fascistes, savent être de parfaite mauvaise foi, mais vous les allemands, vous y croyez vraiment. [...] Nous, avec la mauvaise foi, nous gardons au moins l'esprit lucide, et restons hommes, méchants mais hommes ; mais vous le perdez complètement et devenez des bêtes.<sup>377</sup>*

Ainsi, même les grandes qualités que Croce avait toujours reconnues au peuple germanique sont vues maintenant sous un autre aspect : loin d'être les garantes de

---

<sup>376</sup> *Op. cit.*, p.156.

<sup>377</sup> *Op. cit.*, p.158.

l'ordre et de la logique de la pensée, elles sont perverties et mises au service de l'écrasement et de la destruction méthodique des autres peuples. Même vers la fin de la guerre, quand les allemands ont baissé la tête et mis de côté leur mythe racial, il reste dans l'âme du philosophe un fort sentiment de méfiance envers cette nation ; elle constitue définitivement pour lui l'Ailleurs, et il ne s'y rendra plus.

C'est toujours à cause de cette méfiance que, en parlant de ce pays et de son peuple à travers les pages des *Ecrits et Discours Politiques*, Croce attire l'attention sur le jugement de Henry C. Wolfe spécialiste de politique étrangère nazie, selon lequel les allemands préparent la Troisième Guerre mondiale en prévision de la défaite imminente, puisqu'ils ne considèrent une guerre perdue que comme une bataille perdue. Les mots employés par le philosophe en analysant le jugement de Wolfe laissent très peu d'espoirs à ce pays, que pourtant Croce avait tellement aimé. En effet, il parle d'un :

*... grave problème allemand qui n'est pas seulement militaire mais d'une nature bien plus profonde...*<sup>378</sup>

Selon Croce, ce peuple a été condamné par l'Histoire puisqu'il a rendu son âme étrangère à l'idée de la liberté. En effet, en réfléchissant à l'origine de la liberté et à la possibilité qu'elle ait eu ses origines dans les forêts allemandes, le philosophe dira avec son ironie habituelle que les allemands avaient évidemment laissé cette liberté dans l'Ailleurs de ces forêts !

L'Ici spirituel et moral de Croce, en ce qui concerne la relation à l'Allemagne, se transforme donc définitivement en un Ailleurs rejeté et combattu avec force. Ce pays germanique auparavant porteur d'une si grande culture a laissé la place à une entité étrangère, dangereuse et imprévisible. Mais l'attention de l'historien n'est pas seulement attirée par l'Allemagne, et il se préoccupe de la possibilité qu'un phénomène comme celui du fascisme puisse apparaître dans un autre pays :

*... si le fascisme s'est manifesté en Italie sous une forme violente, ceci n'est pas un fait exclusivement italien, mais une disposition, tentative, aspiration, attente semée*

---

<sup>378</sup> *Op. cit.*, vol.II, p.19.

L'Ailleurs auquel Croce fait référence n'est pas seulement géographique mais il est aussi spirituel, car il met en garde l'humanité contre « *le péril idéologique du fascisme* » qui existe et qui est latent. Ce péril se dissimule au sein de la génération qui a intériorisé en son âme la méthode fasciste et qui pourrait l'adopter. Croce est conscient que ce n'est pas si facile d'effacer dans la population civile les traces de vingt années d'oppression et de violences. Selon lui, si les inscriptions célébrant le fascisme ont pu être facilement enlevées des murs, elles restent par contre imprimées ailleurs, et cet « ailleurs » est l'âme de millions de citoyens du monde. Ainsi l'écrivain recommande de ne pas considérer le fascisme tout simplement comme un *morbus italicus* mais plutôt comme une maladie contemporaine, dont l'Italie a souffert la première. Selon lui, les italiens ont maintenant produit les anticorps contre cette maladie, alors qu'elle peut encore atteindre le système immunitaire d'autres peuples qui n'en ont pas fait l'expérience ; ainsi le danger d'un nouveau fascisme n'est plus tellement dans la Péninsule mais il est surtout Ailleurs.

Cependant, les dégénérescences qui se sont produites dans l'Allemagne nazie et qui ont éloigné ce pays de l'âme de Croce ne sont qu'un produit de la guerre et des politiques xénophobes et racistes qui l'ont causée. L'historien en est conscient et parcourt les différentes étapes qui ont mené à la montée au pouvoir d'Hitler et Mussolini. Son analyse le porte à conclure que les origines du deuxième conflit mondial sont à rechercher ailleurs, et très loin : la Seconde Guerre mondiale a été générée dans les tranchées de la Première, puisque dans ces entrailles de la terre, des milliers d'hommes ont été déshabitués des travaux et habitudes de la vie civile, en ayant pour seule tâche l'exécution d'ordres. Cette situation a déformé leur esprit. Croce en parle ainsi dans ses *Ecrits* :

*... des tranchées, retournèrent dans les villes en grande multitude des hommes qui, habitués à commander et à être commandés, conservaient cette disposition d'esprit. [...] La classe nombreuse qu'on appelle d'habitude petite bourgeoisie regorgeait de gens au chômage et inquiets, sans envie ni capacité pour le travail technique et donc*

---

<sup>379</sup> *Op. cit.*, p.14.

*disposés aux aventures politiques.*<sup>380</sup>

Cette phase historique qui vient de s'achever, caractérisée par la dictature, la terreur et la guerre, laisse des blessures profondes dans l'âme de Croce. Il y réagit en se construisant son propre Ailleurs spirituel et en se plongeant dans ses études et ses analyses politiques et littéraires. Ainsi il peut échapper à sa réalité contingente, à son Ici dans lequel sévit le fascisme. Malgré cet éloignement spirituel, la souffrance de l'historien face à un réel si perturbé est quand même présente et transparaît dans les pages des *Ecrits* où, en parlant rétrospectivement des années de dictature fasciste et de guerre, il écrit :

*Je ne dirai pas ce qu'a été la vie de l'Italie dans la période qui alors s'ouvrit et qui a duré plus de vingt ans, puisque qui l'a vécue et a dû par nécessité l'observer et en parler, bien que cela soit uniquement pour s'y opposer, n'éprouve maintenant d'autre désir que de ne plus y penser et de ne plus en parler.*<sup>381</sup>

Pendant les années qui sont l'objet de cette étude, commence pour l'historien napolitain un chemin sinueux qui l'amène à se dissocier du destin de son pays. Il s'agit d'un choix difficile, dicté par la nécessité et par l'amour de la liberté, puisque le philosophe sait très bien qu'une victoire de l'Italie signifierait la victoire du fascisme et du nazisme. Malgré tout, ce choix génère une grande souffrance. Dans les *Ecrits* Croce en parle comme d'un *terrible travail* surtout pour un homme de sa génération, habitué à soutenir la patrie en cas de guerre, indépendamment de la justesse de ses raisons :

*... quand on entend le premier coup de canon, un peuple doit faire taire tous ses contrastes et se fondre en une seule volonté pour la défense et la victoire de la patrie, laquelle, qu'elle ait raison ou tort, est la patrie.*<sup>382</sup>

---

<sup>380</sup> *Op. cit.*, p.10.

<sup>381</sup> *Op. cit.*, p.12.

<sup>382</sup> *Op. cit.*, p.52.

Malgré ce principe axiomatique pour les gens de sa génération, le caractère atroce et irrationnel des événements oblige Croce à nier son soutien à son propre pays et à regarder ailleurs, en se sentant spirituellement plus proche des nations qui se battent à ce moment contre le nazisme et le fascisme :

*... nous recherchâmes avec anxiété la construction d'un avenir meilleur pour l'Italie non dans les succès militaires du soi-disant Axe ; mais dans les progrès lents et laborieux de l'Angleterre et plus tard de la Russie et de l'Amérique.*<sup>383</sup>

Ce choix s'explique par le fait que les Alliés pouvaient rendre aux italiens ce que le Duce leur avait enlevé : la liberté. A cette fin tout sacrifice est acceptable, même celui des incursions aériennes, des maisons et des monuments historiques dévastés, des victimes civiles. Les affirmations de Croce à ce sujet sont très différentes de ce qu'il avait écrit dans son cahier personnel lorsque les bombardements étaient en cours et remplissaient d'angoisse son quotidien :

*... nous accueillîmes ce qui arrivait comme une dure nécessité, mais une nécessité.*<sup>384</sup>

La déchirure idéologique qui s'est produite dans l'âme du philosophe entre lui et sa patrie oblige donc Croce à chercher ailleurs ses points de repères. Cependant, tout en reconnaissant la justesse de la lutte que les pays du bloc allié mènent contre le nazisme et le fascisme, il n'oublie pas les responsabilités que ces nations ont eues dans le succès de Benito Mussolini. Ainsi il pointe du doigt le consensus que le Duce avait trouvé à l'étranger. Il dit en effet qu'il :

*... ne fut possible aux insensés et violents de s'emparer des pouvoirs de l'état qu'avec la large adhésion et la grande admiration du monde entier.*<sup>385</sup>

---

<sup>383</sup> *Op. cit.*, p.52.

<sup>384</sup> *Op. cit.*, p.52.

<sup>385</sup> *Op. cit.*, vol.II, p.83.

Nous pouvons donc observer que Croce n'idéalise jamais son Ailleurs, mais qu'il y jette un regard critique. Le soutien européen dont Mussolini avait bénéficié lui avait ouvert les portes du pouvoir. C'est cette perception qui fait de Benedetto Croce un Européen *ante tempore* car il avait compris qu'un lien étroit existe entre les différents pays d'Europe. Les pages des *Ecrits Politiques* témoignent d'une âme attentive qui s'est toujours intéressée à ce qui se passait ailleurs, en utilisant les réalités spécifiques des différents peuples et pays européens comme les pièces d'un puzzle qu'on construit pour avoir une vision d'ensemble. Ainsi, selon Croce, ce qui se produit dans chaque nation n'est qu'un fragment de réalité dont l'analyse concourt à la reconstruction d'une plus grande Réalité. L'écrivain affirme avoir été spirituellement proche des républicains espagnols qui combattaient pour leur liberté et des tchèques qui subissaient les horreurs de l'invasion nazie. Ensuite, pendant les années de conflit, il a été attristé en écoutant les nouvelles des pays qui tombaient les uns après les autres sous le joug de Hitler : la Pologne, la Norvège, les Pays-Bas, la Belgique et enfin la France :

*Aucun d'entre nous ne regarda ces événements avec l'œil de celui qui calcule et pense à son propre avantage ; mais uniquement comme l'on regarde le sort immérité et cruel de ses propres frères.*<sup>386</sup>

Nous pouvons ainsi affirmer que l'âme de Croce a été constamment tournée vers l'Ailleurs, en particulier vers les pays qui souffraient comme l'Italie de la privation de liberté. Dès lors cet Ailleurs devient un point de repère qui permet à l'historien de se rapprocher spirituellement d'autres populations qui vivent des situations semblables à celles du peuple italien. Une fois de plus l'Ailleurs et l'Ici se mélangent et se superposent dans l'âme de l'auteur, car l'Ailleurs vers lequel Croce se tourne a des caractéristiques communes avec son Ici. Cependant, cette déchirure, à la différence de celle qui s'est ouverte dans sa relation à l'Allemagne, se recoud à la fin de la guerre. Ainsi le philosophe, qui pourtant avait utilisé des mots très durs envers les italiens qui soutenaient le régime mussolinien, ressent en son âme, une fois la guerre terminée, la nécessité d'une réconciliation nationale. Pour lui le fascisme, dont les concepts venaient de l'étranger, est une parenthèse dans l'histoire italienne : une incursion de

---

<sup>386</sup> *Op. cit.*, p.50.



l'Ailleurs dans l'Ici. Il s'y est opposé en critiquant âprement le régime en place, et en refusant tout contact avec le Duce et son entourage. L'Italie fasciste a été pour Croce un pays étranger, un Ailleurs dans lequel il ne se reconnaissait pas, et duquel il s'était éloigné spirituellement à travers ses études et sa spéculation philosophique. Cet état d'âme est visible au lendemain de la fin des hostilités quand Croce, en parlant des jeunes qui ont grandi sous le fascisme et auxquels il faut à présent apprendre les idéaux de la liberté, dit :

*Dans ces conditions, le régime qui a chuté nous rend la jeunesse italienne, que nous devons à nouveau serrer dans nos bras comme des enfants qui reviennent à nous, après une longue séparation, d'un pays lointain.*<sup>387</sup>

Les jeunes reviennent donc d'ailleurs, de cet Ailleurs qui les a englouti et qui maintenant les rend. Ils sont idéalement revenus mais un long chemin de reconstruction personnelle et morale les attend. A travers eux l'Ailleurs et l'Ici se réconcilient dans l'âme de Croce et finissent par être une seule entité. La nouvelle génération est la cause et, en même temps, l'effet de cette réconciliation puisqu'elle se fait à travers les jeunes et pour les jeunes. Envers les jeunes Croce semble d'ailleurs nourrir beaucoup d'espoir.

Comme nous avons pu le voir, l'expérience des dictatures et de la guerre mondiale contraint l'individu Croce à mettre en question son propre système de valeurs. Ainsi, ce qui était son univers connu et rassurant lui devient étranger et, inversement, certaines idées jadis étrangères viennent à constituer ses nouveaux repères. Cette situation génère à l'intérieur de son âme une osmose continue entre l'Ici et l'Ailleurs, et ces adverbes de lieu prennent des acceptions non plus simplement géographiques mais aussi morales et idéologiques. A l'intérieur de ces échanges, l'Ici et l'Ailleurs sont constamment en relation : ils s'affrontent, se mélangent, se superposent.

Ainsi le temps et l'espace sont privés de leur spécificité et de leur autonomie. L'Ailleurs fait souvent incursion dans l'Ici, en déformant la dimension spatio-temporelle classique où ces deux entités ne peuvent coexister.

---

<sup>387</sup> *Op. cit.*, p.42.

## 2.4. L'après-guerre

### 2.4.1. La nouvelle relation de Croce avec les nations victorieuses

Au lendemain du conflit, Croce adopte une position ambiguë à l'égard des Alliés. En effet, d'un côté il reconnaît à ces nations le mérite d'avoir libéré l'Europe du fascisme. Mais d'un autre côté, il s'étonne du succès que Mussolini a rencontré dans la presse internationale, et du consensus général qu'il a trouvé auprès des autres chefs d'état tout au long de sa marche vers le pouvoir. Selon lui, cette situation a enorgueilli le Duce et lui a permis de continuer sa politique agressive vers l'extérieur et répressive à l'intérieur. En particulier, Croce reproche aux états membres de la Société des Nations le fait de ne pas être intervenus militairement dans l'affaire de la conquête de l'Ethiopie. Croce dénonce cette négligence car, dit-il, cela aurait pu arrêter Mussolini dans sa folle course au pouvoir. Dès lors qu'il souligne la responsabilité des Alliés dans la ruine de l'Italie, il conviendra de s'interroger sur les raisons de cette position ambivalente et plus particulièrement envers l'un d'entre eux, l'Angleterre. D'un côté il reproche à cet état d'avoir implicitement soutenu le fascisme, car au moment de l'invasion de l'Ethiopie, il avait été un « spectateur inerte ». Il critique aussi ce pays pour le soutien qu'il apporte au roi Vittorio Emanuele III, coupable d'avoir livré l'Italie à Mussolini, et dont l'abdication est perçue par Croce comme inévitable. En même temps il reconnaît au peuple anglais le mérite d'avoir toujours gardé la monarchie, même en se défaisant de temps en temps de souverains qui n'étaient pas à la hauteur de leur tâche.

Dans les années qui suivent la fin de la guerre, Croce adopte une position étonnante et particulière sur le procès de Nuremberg et "l'épuration" de ceux qui avaient été gravement compromis avec le fascisme. Si dans la *defascistizzazione* il recommande la modération, en refusant même de porter plainte contre ceux qui s'étaient introduits dans sa maison, le philosophe est beaucoup plus dur avec les criminels nazis, dont il dit qu'ils doivent être immédiatement exécutés et sans

jugement, puisque, selon lui, la guerre se fait en dehors de toute institution juridique. Ainsi les tribunaux institués après la guerre n'auraient aucune valeur, puisqu'ils ont été mis en place par le vainqueur pour condamner et exécuter, sous le nom de criminels de guerre, des hommes politiques appartenant au peuple vaincu. De plus, la manière dont ces tribunaux ont été conçus et les règles qui les régissent sont une manière d'humilier davantage l'ennemi vaincu en lui imposant un jugement. Dans une de ses missives à Mann, il affirme qu'aucun peuple n'a le droit de châtier un autre peuple car :

*... on juge et on châtie dans le cadre de simples états en vertu des lois qui les régissent, mais pas où il n'y a d'autre loi que la lutte pour la domination ou les transactions entre les plus forts.*<sup>388</sup>

Ainsi, l'alternative que Croce propose au tribunal de Nuremberg a de quoi surprendre encore plus que sa volonté de ne pas reconnaître ces tribunaux car en situation de belligérance on ne juge pas les ennemis vaincus. A ce propos il fait référence aux pratiques des anciens Romains qui exécutaient les ennemis vaincus après les avoir fait défiler en public. L'historien affirme que l'instauration de ce genre de tribunaux est une manière de :

*... piétiner les peuples qui ont perdu une guerre en entrant dans leurs consciences et en condamnant leurs fautes et en prétendant qu'ils les reconnaissent et promettent de faire amende...*<sup>389</sup>

Cette dialectique qui se crée à la fin de la guerre où les vainqueurs se dressent comme

---

<sup>388</sup> B. Croce, *Croce-Mann Lettere 1930-36*, Pagano, Naples, 1980, p.64.

<sup>389</sup> B. Croce, *Contro l'approvazione del dettato della pace, Discorso tenuto all'assemblea costituente il 24 luglio 1947*, Laterza, Bari, 1947, p.7.

les juges des vaincus est perçue par le philosophe comme :

*... une infraction de la morale qui indubitablement arrive, mais non de la part des vaincus, mais plutôt des vainqueurs, non des jugés, mais des juges illégitimes.*<sup>390</sup>

Cette forte opposition aux tribunaux de Nuremberg tient probablement aussi à la conception de l'Histoire propre à Croce :

*L'histoire n'est pas justicière, mais justificatrice ; car elle ne saurait se faire justicière sans se faire injuste, en confondant la pensée avec la vie et en prenant pour des jugements de la pensée les attractions et les répulsions du sentiment.*<sup>391</sup>

#### **2.4.2. L'opposition aux Traités de Paix**

Après la Seconde Guerre mondiale, Croce tonne contre le traité de Paris du 10 février 1947.<sup>392</sup> Selon lui, son pays a joué un rôle important dans la phase finale du conflit et a été capable de désavouer son ancien allié en se rangeant du côté des Alliés. Il s'agit, selon lui, d'un acquis important qui devrait être reconnu par les autres

---

<sup>390</sup> *Op. cit.*, p.7.

<sup>391</sup> B. Croce, *La philosophie comme histoire de la liberté, contre le positivisme*, Editions du Seuil, Paris, 1983, p.166.

<sup>392</sup> Le traité de Paris a été conclu dans cette ville en 1947 entre les Alliés vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale : URSS, Etats-Unis, Royaume-Uni, France, Pologne, République fédérale populaire de Yougoslavie, Tchécoslovaquie et Royaume de Grèce, et les vaincus anciens alliés européens de l'Allemagne au sein de l'Axe : Italie, Royaume de Roumanie, Hongrie, République populaire de Bulgarie et Finlande. Le Traité prévoyait que l'Italie abandonne Zara (Zadar) et la majeure partie de l'Istrie (tandis que Trieste devenait une ville libre neutre), toutes ses possessions africaines (Libye, Erythrée, Somalie) ; qu'elle rende l'archipel du Dodécannèse à la Grèce, Tende et La Brigue à la France. L'Italie devait aussi payer des indemnités de guerre à l'URSS, à la Yougoslavie, à la Grèce, à l'Abyssinie, à l'Albanie.

chefs d'état. Face aux conditions qui sont imposées à l'Italie à travers ce traité, qu'il définit comme un Diktat, il affirme :

*Je ne pensais pas que le sort m'aurait, dans mes dernières années, réservé une douleur si transperçante que celle que je ressens en me voyant face à un document que nous sommes appelés à examiner, et en étant forcé par devoir de prendre la parole à son propos.<sup>393</sup>*

Le philosophe est conscient que *de facto* l'Italie a perdu la guerre. Dans ses écrits il revient sur cette situation avec une grande tristesse et résignation, tout en sachant qu'il a fait partie de ceux qui ont espéré la défaite de l'Italie :

*Nous, les italiens, avons perdu une guerre, et l'avons tous perdue, même ceux qui l'ont condamnée de tout leur être, même ceux qui ont été persécutés par le régime qui l'a déclarée.<sup>394</sup>*

Malgré les responsabilités qui incombent à l'Italie dans la Seconde Guerre mondiale, les conditions imposées à son pays, ne tiennent nullement compte, selon Croce, de l'armistice qu'il a conclu en 1943 et de ce que cela a signifié pour la partie du pays restée sous le contrôle de Hitler. Le grand tribut en vies humaines que le pays a payé avec la lutte contre le fascisme tout au long des années de dictature et avec la lutte des résistants au lendemain de la signature de l'armistice n'a pas davantage de valeur pour les signataires du traité de Paris. Croce semble déçu et affirme qu'il n'est pas juste que son pays soit exclu des négociations de paix, parce que dans la dernière partie de la guerre il s'est quand même battu aux cotés des autres pays victorieux et s'est libéré de la tyrannie fasciste. Il souligne aussi le fait que l'aide italienne a été très

---

<sup>393</sup> B. Croce, *Contro l'approvazione del trattato della pace, Discorso tenuto all'assemblea costituente il 24 luglio 1947*, Laterza, Bari, 1947, p.5.

<sup>394</sup> *Op. cit.*, p.5.

utile pour les Alliés. En ces moments cruciaux pour l'histoire italienne, depuis sa tribune au Parlement, Croce proclame de manière péremptoire :

*On ne peut pas approuver le diktat, le faire signifierait s'humilier et contracter une dette envers les générations futures.*<sup>395</sup>

Il se sent particulièrement responsable à l'égard des générations futures. Face à la signature de ce traité, qui a une importance fondamentale pour l'avenir du pays, il est profondément bouleversé. Il essaie de trouver un compromis moralement acceptable, car de toute manière il ne peut pas se passer de ses devoirs d'homme politique, et il sait que ce traité sera appliqué malgré la décision de ne pas le signer ; ainsi il choisit de l'accepter sans pour autant l'approuver. Il explique les raisons qui l'ont amené à cette solution de compromis, raisons qui reposent sur la volonté de laisser en héritage aux générations futures une Italie meilleure. L'historien écrit ainsi :

*... ceux pour qui aujourd'hui sera hier, les générations futures de l'Italie qui ne veut pas mourir, nos petits-fils et arrière-petits-fils nous tiendront responsables et reprocheront à notre génération d'avoir laissé critiquer, démoraliser et agenouiller notre Mère patrie pour qu'elle reçoive humblement un inique châtement ;*<sup>396</sup>

Malgré cette situation délicate, Croce ne se laisse pas démoraliser et, comme il l'avait déjà fait lors de la fin du premier conflit mondial, il souligne l'importance de la reprise des relations au sein de l'Europe, au delà des querelles politiques intestines propres à chaque nation. Il essaie en particulier de convaincre les chefs d'état des nations victorieuses qu'en imposant à l'Italie un traité si injuste et humiliant, ils risquent de

---

<sup>395</sup> *Op. cit.*, p.13.

<sup>396</sup> B. Croce, *Discorsi parlamentari*, Il Mulino, Bologne, 2002, p.202.

perdre un collaborateur européen fiable. De manière plus générale, il s'oppose aux conditions de paix imposées à toutes les nations qui ont perdu la guerre. Il se demande comment l'on peut penser punir si durement les pays vaincus, puis en faire des collaborateurs pour la nouvelle organisation européenne. Il regrette aussi, dans une optique plus chauvine, que certaines mesures soient prises contre l'Italie, car selon lui c'est l'Empire romain qui a créé la communauté qui ensuite a été l'Europe.

A travers ce traité les Alliés enlèvent aussi à l'Italie ses colonies en Afrique. Croce proteste vivement car, selon lui, l'Italie les a bien administrées et portées à la vie civile. Il proteste aussi contre l'obligation qui est faite à l'Italie de payer des réparations aux pays qui ont été sous son administration. Conformément à l'optique libérale, Croce croit en effet que la domination italienne a été positive pour ces populations et leur a permis de progresser. Ainsi il se montre extrêmement contrarié car une fois de plus les négociations d'après-guerre, selon lui, ne tiennent pas compte des mérites italiens. Il n'est cependant pas aveugle et sait au fond de son âme qu'une partie des malheurs qui s'abattent maintenant sur l'Italie sont imputables à son passé fasciste. Ainsi dans ses écrits plus personnels il reconnaît, en s'adressant aux italiens, qu'ils ont contracté des dettes, et doivent désormais les payer.<sup>397</sup> Cette réflexion semble en opposition à ce que Croce affirme dans les écrits à caractère public où il tonne sans cesse contre les sanctions qui sont infligées à son propre pays. Elle est importante car elle laisse transparaître un certain sentiment de culpabilité ressenti par l'historien face aux événements qui dans le passé ont permis la montée au pouvoir du fascisme ; il s'agit probablement de la conscience de la tâche qui pèse désormais sur l'Italie, et de sa volonté de faire amende.

### **2.4.3. La reconstruction de l'état italien**

Dans les années qui suivent la fin de la Guerre, Croce s'engage aussi dans l'oeuvre de reconstruction de son propre pays. Cela n'est pas facile car il s'agit de remettre en place les institutions démocratiques dans un pays qui a connu une phase de

---

<sup>397</sup> B. Croce, *Scritti e discorsi politici*, Laterza, Bari, 1973, p.192.

dictature assez longue, ainsi que la destruction de l'état de droit qui a suivi. Mais il s'agit surtout de réhabituer les mentalités à l'idéal démocratique. Pour Croce il est également important, dans cette phase, de réintégrer les juifs dans leurs droits et leur dignité de personnes. Il s'agit pour lui d'une tâche particulièrement importante à accomplir au plus tôt car les juifs ont beaucoup souffert sous le fascisme. Croce avait ainsi été particulièrement attentif à la souffrance de la population juive, et lors de la promulgation des lois antisémites, en 1938, il avait élevé sa voix pour leur défense. A ce moment il avait refusé de compléter un questionnaire concernant la classification raciale. Il l'avait renvoyé à l'expéditeur en refusant de se déclarer aryen et en se faisant passer comme un juif supposé. Après la guerre, l'historien, en tant qu'homme politique, sent la nécessité de rendre à cette partie de la population les droits civiques et sociaux dont le fascisme l'avait déchu. Sa réintégration fait partie des premières mesures prises par le philosophe en tant que ministre.

L'Italie de ces années est en plein chaos social et politique. Le Pays a été coupé en deux pendant deux ans et une terrible guerre civile a eu lieu. Cette situation a durement éprouvé la population civile, déjà mise à genou par la longue durée de la guerre, les bombardements, les affrontements sur le territoire entre les armées nazie et fasciste, et les Alliés. Croce reconnaît les grandes souffrances endurées par ses compatriotes sur lesquels pèse désormais aussi l'accusation d'avoir accepté le fascisme. A ce propos, il affirme que la faute n'est pas au peuple mais bien aux élites dirigeantes qui auraient dû le conduire vers la liberté et la démocratie, mais qui n'en ont pas été capables. Cette réflexion est d'ailleurs à mettre en relation avec son idée du libéralisme et de l'état dirigé par les élites. Il écrit ainsi que les gens qui ont suivi Hitler et Mussolini n'ont aucune culpabilité et qu'il ne lui paraît pas juste qu'ils paient pour cela car :

*... la responsabilité ultime de leur non-résistance incombe à la classe dirigeante ou à ceux qui en ont usurpé la place.*<sup>398</sup>

---

<sup>398</sup> B. Croce, *L'Italia nella vita internazionale. Discorso pronunciato in Roma il 21 settembre 1944*, Laterza, Bari, 1944, p.8.



Ceux qui en ont pris la place sont, selon Croce, des aventuriers sans scrupules, de grossiers personnages et des ignorants qui ont porté l'Italie à la ruine.

#### **2.4.4. La question de l'épuration**

Dans la période où Croce écrit son carnet (juillet 1943-juin 1944), la dictature fasciste est terminée mais, pour le moment, de nouvelles institutions politiques n'ont pas encore été mises en place. L'arrivée de Togliatti pourrait remuer le jeu politique et briser la solidarité qui avait été à la base de la constitution du Comité de Libération Nationale.<sup>399</sup> Croce craint plus que jamais pour l'avenir de son pays. Pour le moment, il peut compter sur l'accord avec Togliatti qui accepte ses propositions. Cette bonne disposition de la part de Togliatti est vécue par Croce comme le dénouement d'une situation difficile qui lui avait causé beaucoup d'anxiété. C'est ainsi que l'historien commente une réunion qu'il a eue avec le représentant du parti communiste :

*Togliatti a été parmi les premiers à donner son consentement au résultat que nous avons atteint et n'a formulé aucune difficulté ni objection. Ainsi on a fait un pas en avant ; mais ce qui suivra se présente avec de nombreuses incertitudes et périls. On fera notre possible maintenant pour faire entendre aux autorités alliées, et en*

---

<sup>399</sup> Comité de Libération Nationale : créé à Rome le 9 novembre 1943 a été un association de partis et de mouvements opposés au fascisme et à l'occupation allemande. Le CLN était composé de représentants de communistes du PCI, de catholiques de la Démocratie chrétienne, de libéraux PLI, de socialistes du PSIUP (nom du PSI durant la Résistance) et de démocrates-progressistes PDL. Lors de la séance de la création du CLN participèrent : Ivanoe Bonomi (PDL) (président), Giorgio Amendola (PCI), Alcide De Gasperi (DC), Ugo La Malfa (PdA), Pietro Nenni (PSI), Meuccio Ruini (DL), Alessandro Casati (PLI). Les mois suivants furent créés les comités régionaux puis les comités départementaux (*Comitati Provinciali*). Le premier président du CLN fut Ivanoe Bonomi qui, après la libération de Rome en 1944, pris la présidence du Conseil. Lui succédèrent à ce poste Ferruccio Parri, le 21 juin 1945, et Alcide De Gasperi, le 10 décembre 1945. Le CLN a coordonné et dirigé la Résistance et se partageait en CLNAI (Comité de libération nationale de l'Italie du Nord), et le CLNC (Comité de libération nationale du centre) ; il agissait dans la clandestinité pendant l'occupation et il eut la délégation des pouvoirs du gouvernement lors de la période d'insurrection nationale, ce fut lui qui décida de l'exécution de Benito Mussolini. Chaque parti représenté dans le CLN avait sa formation de partisans. Les comités furent dissous en 1947.

*particulier aux Anglais, de ne pas lever de nouveaux obstacles face à notre oeuvre, ce qui aurait amené à des dégâts pour nous et pour eux.*<sup>400</sup>

Il s'agit donc pour l'historien d'une conquête, mais seulement d'une petite conquête. L'Italie reste dans le marasme, et la vraie guerre n'est pas encore vaincue, d'autant plus que beaucoup d'anciens dignitaires fascistes restent en poste dans l'administration publique.

La présence d'un nombre important de fonctionnaires placés en position de pouvoir par le régime, ainsi que de hauts dirigeants qui se sont gravement compromis avec le fascisme, est parmi les graves problèmes qui se présentent en Italie après la Deuxième Guerre mondiale. Croce se rend compte qu'il est très important d'éloigner ceux-ci de leurs fonctions. Ce même problème se présente, dans la même période, en Allemagne et dans les autres pays envahis par Hitler. Confronté à cette question, l'historien prend des positions différentes. Dans son propre pays il recommande la modération, tandis qu'il demande qu'à l'étranger il n'y ait aucune pitié vers les fonctionnaires, les haut gradés et les collaborateurs du régime nazi. Il se montre également une grande dureté envers les criminels nazis et envers tous ceux qui se sont rendus coupables de collaboration avec le régime. Les raisons de cette divergence dans la manière de concevoir l'épuration en Italie et à l'étranger ne sont pas expliquées, mais le philosophe semble être à ce moment assez clément envers son peuple qui a été, selon lui, une victime du fascisme dans une situation où la monarchie, l'Eglise et même des chefs d'état étrangers ont eu une grande responsabilité dans l'instauration de la dictature. Le manque d'un fort mouvement antifasciste en Allemagne, ainsi que l'absence dans ce pays d'un mouvement semblable à la Résistance, portent en revanche Croce à attribuer ce qui s'est produit dans cette nation directement au peuple allemand.

Au niveau national, le problème de la *defascistizzazione* se présente très vite à lui après l'entrée en vigueur de l'armistice. Le 29 novembre 1943 Croce écrit sur son carnet personnel que dans le journal *Gazzetta di Bari* sont reportées une série de

---

<sup>400</sup> B. Croce, *Quando l'Italia era tagliata in due, estratto di un diario (Luglio 1943-Giugno 1944)*, Laterza, Bari, 1948, p.101.

mesures à prendre contre les fascistes coupables, mais que ceux-ci ne sont pas passibles de sanctions s'ils participent à la guerre contre les allemands en purgeant ainsi leur passé. De manière surprenante, à ce moment, Croce ne fait pas de commentaires à ce sujet.<sup>401</sup> Ce manque de réaction immédiate ne marque cependant pas un désintérêt de sa part car il sait bien que la présence de dignitaires fascistes dans l'administration représente une plaie pour l'Italie, et que le pays a besoin de se débarrasser de ces personnes. L'épuration est perçue par lui comme l'un des défis les plus difficiles qui se présentent au pays dans cette phase d'après-guerre. Le 2 décembre, Croce fait une réflexion importante qui nous permet de comprendre qu'il se rend bien compte du danger représenté par ces fonctionnaires fascistes dans l'administration, dans l'armée, et dans les autres secteurs vitaux de la nation. Ainsi, en commentant le fait que désormais plus personne ne semble s'intéresser à Mussolini, à part pour pester contre lui, il affirme que cette circonstance témoigne du fait que probablement l'ancien *Duce* est réellement mort dans les consciences. Cependant, ce constat n'est pas suffisant pour apaiser l'âme de Croce car Mussolini laisse derrière lui une :

*... corruption profonde [...] dans toutes les branches de la vie publique : même dans l'armée, même chez les gendarmes.*<sup>402</sup>

Croce craint de ce fait que Mussolini puisse devenir l'objet d'une réhabilitation dans les années qui suivront, car sa position pourrait être reconsidérée par ses « collègues historiens ».

Malgré la conscience des malheurs qui pourraient frapper l'Italie dans une situation pareille, Croce ne cesse de recommander la modération. Ainsi quand il apprend que Zaniboni, le même qui avait attenté à la vie de Mussolini, a été nommé magistrat suprême de l'épuration politique par le gouvernement du roi, il saisit :

*... cette occasion pour lui recommander encore une fois de mettre un frein à son*

---

<sup>401</sup> *Op. cit.*, p.37.

<sup>402</sup> *Op. cit.*, p.37.

Face à l'exubérance de Zaniboni, lui même un fort polémiste, Croce s'est senti un homme à l'esprit modéré et pondéré. Cette réflexion pourrait nous conduire à imaginer que l'âge avancé de Croce l'a mené à une attitude plus clémente, mais il y a une autre explication possible : l'expérience de deux guerres mondiales qui viennent de se terminer, a eu un impact psychologique très fort sur son âme en modifiant certains aspects de son caractère. Malgré cet entretien avec Zaniboni, il n'est pas rassuré. L'idée que celui-ci, à cause de son impétuosité, puisse être trop dur dans l'épuration continue à le tracasser. Pour cette raison, le 14 avril 1944, Croce profite d'une visite de Badoglio pour demander à celui-ci l'institution d'une Commission pour l'épuration, et l'invite à offrir à Zaniboni une tâche différente qui convient mieux à sa personnalité.<sup>404</sup>

On peut ainsi observer que la modération dans l'oeuvre de *defascistizzazione* est très importante pour Croce. Celui-ci se bat pour que l'épuration soit menée de la meilleure manière possible, et pour que cette action d'élimination soit menée par un organisme collégial plutôt que par une seule personne, car cette circonstance peut éviter que la sélection soit arbitraire.

L'épuration se révèle, toutefois, plus difficile que prévue car, une fois de plus dans l'histoire italienne, les différences entre le nord et le sud de la péninsule prennent une grande importance. De plus, dans le nord du pays la présence de la République de Salò et de l'armée nazie et fasciste avaient duré plus longtemps, en se transformant, comme nous l'avons vu, en force d'occupation après la signature de l'armistice. Les massacres et les atrocités commises durant cette période par les nazis et les fascistes, ainsi que la dureté des luttes des résistants avaient laissé un horrible souvenir dans la population civile et de très fortes rancunes envers les collaborateurs. Cette différence dans les événements historiques détermine une césure dans les deux parties du pays au moment où le premier décret concernant l'épuration est promulgué en décembre 1943. Le 3 mai 1944 Croce reçoit la visite du magistrat et président de la Cour de Cassation

---

<sup>403</sup> *Op. cit.*, p.85.

<sup>404</sup> *Op. cit.*, p.109.

Ettore Casati<sup>405</sup> qui lui a communiqué qu'à Naples les lois concernant la *defascistizzazione* ne sont pas appliquées car les juges les contournent en s'appuyant sur le principe de la "non rétroactivité"<sup>406</sup> des lois. Casati explique cette situation en tenant compte des événements historiques et du tempérament plus mitigé, selon lui, des méridionaux qui a rendu ici le régime fasciste moins dur. Il insiste toutefois sur la nécessité de juger les criminels fascistes dans le nord de la Péninsule pour éviter que dans ces zones aient lieu des vengeances privées. Face à ces considérations Croce affirme qu'il s'agit d'une situation grave, et qu'il posera la question dans le prochain Conseil des ministres.<sup>407</sup>

Le 4 mai Croce écrit sur son cahier qu'il revient de deux séances du Conseil des ministres à Salerne.<sup>408</sup> Il affirme que pendant le Conseil l'on a débattu du décret relatif à la *defascistizzazione*, et décrit ainsi ce qui a été établi :

*L'action à accomplir a été distinguée en trois parties :*

*1) la loi ainsi dite « defascistizzazione », comme maintenant on a l'habitude de l'appeler, c'est à dire le licenciement d'employés des ministères et des administrations locales ou parastatales, qui se sont gravement compromis avec le fascisme et qui ont la réputation d'en avoir conservé l'esprit et l'âme. Celle-ci est déjà en cours et déléguée, en tant que commissaire, à Omodeo ,<sup>409</sup>*

*2) la ainsi dite « épuration » qui concerne les non employés semblablement*

---

<sup>405</sup> Ettore Casati naît dans la province de Sondrio (Piemont) en 1873. C'est un illustre juriste. En 1943, après la fondation de la République de Salò, il refuse, malgré les menaces, de lui prêter serment, et demande de prendre une retraite anticipée. A ce moment il décide de passer les lignes allemandes pour se rendre dans le sud de la Péninsule contrôlé par les Anglo-Américains. Ayant réussi dans sa démarche, il arrive à Salerne où il devient ministre dans le gouvernement d'unité nationale de Badoglio. Il préside par la suite la Haute Cour pour les crimes fascistes. Il soutient à ce moment la thèse, fortement contestée, que l'épuration est surtout un "acte politique" et non "juridique" (comme le pensait Croce). Il est particulièrement favorable à la rétroactivité de la loi. Ses théories ne seront pas prises en compte car Croce, Togliatti et d'autres éminentes personnalités politiques et juridiques sont favorables à la thèse de la non-rétroactivité de la loi. Il meurt à Rome en 1945.

<sup>406</sup> "Rétroactivité" des lois d'épuration fasciste : il s'agit de la possibilité offerte par la législation d'ouvrir certains procès politiques qui avaient été menés de manière sommaire pour acquitter ainsi les coupables de délits commis pour favoriser l'affirmation du régime fasciste.

<sup>407</sup> *Op. cit.*, p.126.

<sup>408</sup> Le gouvernement d'unité nationale est installé dans cette ville puisque Rome est encore occupée par l'armée allemande.

<sup>409</sup> Adolfo Omodeo (1889-1946) était un historien et homme politique italien.

*compromis et réputés dangereux, contre lesquels des mesures administratives telles que la vigilance ou le confino sont à adopter ;*

*3) la punition des délits du fascisme étendue aux procès conclus avec absolutions ou amnisties ou même étouffés et qu'il faut certainement ouvrir à nouveau.<sup>410</sup>*

C'est ainsi que Croce explique, de manière détaillée, ce que le Conseil a établi par rapport à l'éloignement des ceux qui se sont compromis avec le régime. La situation semble assez claire, il y a même une distinction entre *defascistizzazione* et épuration, deux mots qui jusque là avaient été synonymes, ainsi qu'une distinction nette entre les différentes sortes de "compromissions" et les peines relatives. Ce qui semble intéressant c'est que, en cette phase, Croce, comme les autres ministres, n'hésite pas à faire référence à une peine largement utilisée par le fascisme : le *confino*. Cette situation est bien la preuve du fait que probablement, à ce moment, les consciences sont encore imprégnées des us et coutumes introduits par le fascisme et ancrées à la législation fasciste.

Le 11 mai l'historien revient sur le décret qui concerne l'épuration, il affirme qu'il a insisté, pendant le conseil de ce jour, pour que, à la différence de ce que voulait Casati, il n'y ait pas de rétroactivité pour les crimes fascistes. Croce affirme aussi que la peine de mort, établie par le code pénal fasciste, a été conservée pour le moment, vu que le pays reste encore dans un état de guerre. Croce voudrait toutefois, une fois rétabli l'ordre, abolir cette peine du code italien.<sup>411</sup> Il se réjouit aussi du fait que les discussions entre les ministres sont fructueuses et que le travail du Ministère avance bien.<sup>412</sup> Après des mois d'anxiété et de détresse confiées à son cahier, derrière lesquels on pouvaient percevoir que l'Italie était en proie au chaos politique et économique, il semble maintenant que le pays a retrouvé un minimum de constitutionnalité et se dirige vers un avenir plus serein. En faisant référence à cette période qui vient de se

---

<sup>410</sup> *Op. cit.*, p.127-8.

<sup>411</sup> *Op. cit.*, p.130.

<sup>412</sup> *Op. cit.*, p.130.

conclure, Croce parle du « désert qui a suivi l'armistice ». <sup>413</sup>

Pendant cette phase de réorganisation de sa propre nation, il médite encore sur la nature de la Guerre et sur sa signification profonde. Le 23 mai il prend part à un Conseil où, lors de la discussion sur la politique étrangère, est évoquée la question des méfaits des soldats italiens dans les pays occupés. Selon Croce, pour ces fautes il n'y a pas de preuve sûre. Il demande à Sforza, qui a écrit cette déclaration à la demande de Badoglio, d'enlever le passage dans lequel l'Italie promet des réparations. Il demande, en particulier, le retrait d'une phrase dans laquelle on prend l'engagement d'abolir le « crime de guerre » puisque, selon lui :

*... la guerre n'est ni un crime ni ne peut être abolie.* <sup>414</sup>

Malgré tout ce qui s'est passé, Croce ne semble pas avoir beaucoup changé sa vision de la guerre et de sa fonction dans l'histoire de l'humanité. A propos du terme *defascistizzazione*, il fait une réflexion assez intéressante, en affirmant entre parenthèses qu'il s'agit de :

*... (un mot laid qui, même s'il est contre le fascisme, a un son fasciste).* <sup>415</sup>

Ainsi, comme nous avons pu le constater, dans le processus d'élimination de ceux qui ont eu une connivence avec le fascisme, Croce recommande la modération en Italie. Sa position est complètement différente quand il s'exprime sur ce même sujet en prenant en considération les autres pays. En faisant référence aux criminels nazis, et à tous ceux qui ont sympathisé avec le régime nazi en Allemagne et dans les pays annexés

---

<sup>413</sup> *Op. cit.*, p.133.

<sup>414</sup> *Op. cit.*, p.134.

<sup>415</sup> *Op. cit.*, p.134.

par le Reich, Croce ne montre aucune pitié. Pour eux, comme nous le verrons ci-dessous, il préconise l'élimination, cette fois-ci physique, dans les plus brefs délais, sans même leur reconnaître le droit à un procès. Il s'oppose même à la mise en place du tribunal de Nuremberg.

#### **2.4.5. L'épuration des criminel nazis**

La dureté de la position de Croce à l'encontre des criminels nazis émerge à l'occasion de l'instauration des procès de Nuremberg, en 1946. A ce moment, Croce, qui n'avais jamais mis en question le bien fondé des tribunaux, surprend l'opinion publique en affirmant, dans un discours parlementaire, qu'il s'agit de :

*... tribunaux sans aucun fondement légal que le vainqueur a institués pour juger, condamner et pendre, sous le nom de criminels de guerre, des hommes politiques et des généraux des peuples vaincus en abandonnant une autre pratique, exempte d'hypocrisie, qui consistait, à une certaine époque, à ne pas laisser le bénéfice de la vie aux vaincus, ou à certains d'entre eux exigeant leur mise à mort, en parachevant et en concluant ainsi la guerre.<sup>416</sup>*

Pour toutes ces raisons, Croce demande que les criminels nazis soient fusillés sur place et sans procès. La mise en place de ces tribunaux, à ce moment de l'histoire, constitue même un :

*... signe inquiétant de trouble spirituel...<sup>417</sup>*

---

<sup>416</sup> B. Croce, *Discorsi Parlamentari*, Il Mulino, Naples, 2002, p.198. Extrait du discours sur le projet de loi « Approbation du Traité de paix entre les puissances Alliées et Associées et l'Italie », signé à Paris le 10 février 1947 (24 juillet 1947).

<sup>417</sup> B. Croce, *Due anni di vita politica italiana, (1946-1947)*, Laterza, Bari, 1948, p.134.



Sans se troubler face à cette affirmation si péremptoire, il proclame qu'il faut bien avoir « le courage de l'avouer ». <sup>418</sup> Cette théorie, selon laquelle il faut mettre à mort les criminels nazis, sans leur faire aucun procès, est détaillée dans d'autres oeuvres de l'auteur :

*... aujourd'hui on a pris l'habitude, qui serait inhumaine si elle n'avait été tristement ironique, de tenter de piétiner les peuples qui ont perdu une guerre, en entrant dans leurs consciences et en condamnant leurs fautes, et de prétendre qu'ils les reconnaissent et promettent de faire amende honorable ; ceci est d'une telle prétention que pas même Dieu, qui pourtant permet la guerre dans ses desseins cachés, ne la revendiquerait, parce qu'il ne scrute pas les actions des peuples dans le rôle que le destin et la trame historique leur assignent à chaque fois, mais il scrute uniquement les coeurs et les reins des individus, dans leur individualité, et ceux-ci n'ont pas de secrets pour lui.* <sup>419</sup>

Pour lui, ces tribunaux sont une :

*Indubitable infraction à la morale non de la part des vaincus, mais plutôt [de celle] des vainqueurs, non des accusés, mais des juges illégitimes.* <sup>420</sup>

Croce continue à tonner contre l'instauration de ces tribunaux dans son échange épistolaire avec Thomas Mann. Dans une lettre envoyée au moment de l'instauration du tribunal de Nuremberg, il affirme qu'aucun peuple n'a le droit d'en châtier un autre :

---

<sup>418</sup> *Op. cit.*, p.134.

<sup>419</sup> B. Croce, *Discorsi Parlamentari*, Il Mulino, Bologne, 2002, p.198.

<sup>420</sup> *Op. cit.*, p.198.

*On juge et on punit dans le cadre de chaque état grâce aux lois qui les régissent, mais non là où il n'y a d'autre loi que la lutte pour la domination ou les transactions parmi les plus forts.*<sup>421</sup>

Cependant, l'opposition de Croce au bien-fondé des tribunaux censés juger les criminels nazis, en Allemagne et ailleurs, n'est pas une opposition à toute forme de jugement. Il y a, selon lui, un jugement auquel aucun individu et aucun événement historique n'échappe, et c'est celui constitué par l'Histoire elle-même. Ainsi, dans l'une de ses oeuvres les plus connues, Croce écrit :

*L'Histoire devrait être la grande Cour de Cassation, qui reverrait tous les jugements troublés par les passions et par les erreurs des hommes, et les corrigerait en condamnant définitivement, comme en un jugement universel, en séparant ainsi les élus des damnés.*<sup>422</sup>

Selon Croce, les actes des hommes peuvent donc être jugés uniquement, et définitivement, par l'Histoire car c'est à l'intérieur de celle-ci qu'ils se déroulent. Il confirme ainsi la théorie, déjà exprimée ailleurs, que l'Histoire n'est pas seulement cause d'événements, mais elle est surtout *causa sui*.

#### **2.4.6. Ce Grand Tribunal qu'est l'Histoire**

Nous pourrions à présent nous demander de quelle manière fonctionne ce Grand Tribunal constitué par l'Histoire. Croce l'explique dans une autre de ses oeuvres les plus célèbres, qui est, cette fois, un ouvrage à caractère philosophique. L'auteur

---

<sup>421</sup> B. Croce, *Croce - Mann. Lettere 1930-36*, Pagano, Naples, 1991, p.64.

<sup>422</sup> B. Croce, *La storia come pensiero e come azione*, Laterza, Bari, 1952, p.205.

explique ainsi qu'il ne s'agit pas d'un véritable jugement mais plutôt d'une justification des événements historiques et de l'action des hommes :

*L'histoire n'est pas justicière, mais justificatrice ; car elle ne saurait se faire justicière sans se faire injuste, en confondant la pensée avec la vie et en prenant pour des jugements de la pensée les attractions et les répulsions du sentiment.*<sup>423</sup>

Croce semble revenir, à ce moment, aux prises de positions de ses premières oeuvres, quand il enseignait que l'Histoire est faite par les hommes, et que ses dérapages ne sont que des erreurs humaines : en tant que cause et résultat, l'Histoire, avec ses événements, ne peut être jugée que par elle-même. Cette conclusion nous ramène aux *Primi Saggi* :

*L'Histoire c'est nous-mêmes qui la faisons, en tenant compte, bien sûr, des conditions objectives dans lesquelles nous nous trouvons, mais avec nos idéaux, avec nos efforts, avec nos souffrances, sans qu'il nous soit permis de décharger ce fardeau sur les épaules de Dieux ou de l'Idée.*<sup>424</sup>

Ce jugement, qui ressent fortement l'influence de son idéalisme juvénile, illustre très bien comment cet homme de culture conçoit les relations entre l'Histoire, les hommes et les événements. Cette conviction de la primauté de l'Histoire, il ne faut pas l'oublier, avait porté Croce, dès 1919, à se déclarer opposé à la mise en place de la Société des Nations, car il affirmait que la Société des Nations avait toujours existé et que c'était

---

<sup>423</sup> B. Croce, *La philosophie comme histoire de la liberté, contre le positivisme*, Editions du Seuil, Paris, 1983, p.166.

<sup>424</sup> B. Croce, *Primi Saggi*, Laterza, Bari, 1951, p.68.

bien l'Histoire.<sup>425</sup>

Cette conception de la vie et de l'Histoire porte ainsi Croce à soutenir fermement que les actions des hommes, durant les périodes d'hostilité, échappent au jugement de tout organisme politique et juridique car, bien qu'elles soient abominables, elles se situent dans une dimension métaphysique au-dessus de toute institution nationale et supranationale. Nous pouvons ressentir dans cette pensée ce substrat philosophique latent qui nous rappelle que Croce a été aussi un grand philosophe. La philosophie est pour cet intellectuel un instrument pour interpréter l'Histoire ; cette conviction, à laquelle il arrive à la fin de sa vie, ressort fortement dans cette réflexion :

*... l'Histoire n'est pas précisément une idylle, mais [...] n'est pas davantage une « tragédie faite seulement d'horreurs » ; elle est un drame dans lequel tous les actes, tous les personnages, tous les choristes sont, au sens aristotélicien « médiocres », à la foi coupables et non coupables ; en eux le mal et le bien sont mêlés, pourtant le mal lui même finit par servir d'aiguillon ; c'est la liberté qui oeuvre, s'efforçant de rétablir les conditions sociales et politiques d'une liberté plus grande et toujours y parvenant. Celui qui veut se convaincre rapidement que la liberté ne peut vivre autrement qu'elle n'a vécu et qu'elle continuera à vivre dans l'histoire, que sa vie ne peut être que militante et dangereuse, qu'il pense un seul instant à un monde de liberté sans contrastes, sans menaces et sans oppressions d'aucune sorte, et aussitôt il reculera épouvanté, voyant surgir l'image de l'ennui infini, image pire que celle de la mort.<sup>426</sup>*

Toute action des êtres humains est donc "justifiable" à l'intérieur de ce grand drame

<sup>425</sup> Le jugement est rapporté par Giovanni Castellano dans son oeuvre : *B. Croce : Il filosofo, il critico, lo storico*, Laterza, Bari, 1936. G. Castellano a été l'un des collaborateurs les plus importants de Croce. Il est l'auteur de ce volume qui est la seule biographie existante sur l'auteur. Il semble que cette oeuvre ait été voulue par Croce, écrite sous sa direction, et probablement par l'historien lui même qui s'est caché derrière le nom de Castellano.

<sup>426</sup> B. Croce, *La philosophie comme histoire de la liberté, contre le positivisme*, Editions du Seuil, Paris, 1983, p.209. La même analogie se retrouve dans l'ouvrage : *La storia come pensiero e come azione*, Laterza, Bari, 1952, p.50.

qu'est l'Histoire. Il s'agit, selon Croce, d'une représentation théâtrale en plusieurs actes dont les actions individuelles échappent à la compréhension et se situent dans un dessein beaucoup plus général. Ainsi les responsables de certains événements historiques ne peuvent pas être jugés car dans ce drame nous sommes tous "coupables" et "non coupables" en même temps.

#### **2.4.7. Une épuration particulière : celle de la famille royale**

Au lendemain de la fin des hostilités en Italie s'ouvre une violente polémique liée aux années de fascisme car aucune classe politique et économique ne veut assumer la responsabilité de ce qui s'est produit. Cette polémique concerne en particulier la monarchie qui a été gravement compromise avec Mussolini. Face à ses responsabilités, la famille royale rejette la responsabilité du choix du fascisme sur le peuple italien, en déclarant qu'elle avait respecté la volonté du peuple en laissant le Duce à sa place. Il s'agit d'une dernière tentative de sauvetage de la monarchie dans une situation où la remise en question de la forme de l'état pourrait la détrôner. Croce défend à ce moment les populations qui, emportées par les événements historiques ont opté pour un état totalitaire et s'indigne profondément contre cette incapacité de la famille royale d'assumer ses responsabilités en les rejetant sur une population qui, exténuée par les horreurs de la guerre, la misère, le détresse du quotidien, n'a pas la force ni les moyens de se défendre de cette accusation. Croce essaie de laver le peuple italien de cette accusation d'avoir concouru à sa propre ruine :

*Je pense que le fascisme ne fut imaginé ni voulu par aucune classe sociale, ni soutenu par aucune d'entre elles. Il fut un égarement de conscience, une dépression civile et une beuverie, produite par la guerre, qui est survenue chez presque tous les peuples qui y ont participé, et en Italie, mais pas seulement en Italie, elle eut le dessus effectif grâce aux illusions, aux escroqueries et aux menaces.<sup>427</sup>*

<sup>427</sup> B. Croce, *Due anni di vita politica italiana (1946-1947)*, Laterza, Bari, 1948, p.83.

La question de la monarchie et du changement de la forme de l'état est, cependant, plus compliquée que cela. Croce était en effet très attaché à l'idée de la monarchie, et lié à la famille royale qu'il connaissait personnellement. Pendant la montée de la dictature, il avait espéré en vain que Victor Emmanuel III intervienne pour rétablir les libertés constitutionnelles supprimées par Mussolini. Cependant le manque de toute réaction de la part de Victor Emmanuel III, et la connivence du monarque avec le Duce provoquent un déchirement profond chez Croce, qui pendant longtemps s'était obstiné à ne pas croire ceux qui accusaient le roi de complicité avec le régime en place. Un épisode important indiquant l'évolution de sa pensée s'était produit en 1924 quand Croce avait été informé du fait que le roi avait refusé de lire le dossier concernant l'assassinat de Matteotti, dans lequel étaient présentes les preuves de la culpabilité de Mussolini, en expliquant que ce n'était pas son travail. A partir de ce moment Croce perd toute confiance envers le roi, et dans ses écrits il affirme que :

*... prétendre que l'Italie puisse conserver le roi actuel est comme prétendre qu'un vivant puisse rester enlacé à un cadavre.<sup>428</sup>*

Il continue néanmoins à soutenir la légitimité de la monarchie constitutionnelle. A la fin de la guerre, dans le processus de mise en place de nouvelles institutions à l'oeuvre en Italie, il est confronté à un choix difficile car désormais la monarchie italienne n'est plus légitime, à la lumière du lien qui s'est instauré entre le roi et le fascisme. Dès le 28 octobre 1943 il signale dans son journal que le duc Pietro Acquarone, ministre de la maison régnante, arrivé de Brindisi,<sup>429</sup> a fait son possible pour le convaincre d'accepter de maintenir le roi Victor Emmanuel sur le trône pour que les forces politiques italiennes se retrouvent autour de lui, et soient unies pour chasser les allemands.

---

<sup>428</sup> B. Croce, *Scritti e discorsi politici*, Laterza, Bari, 1973, p.43.

<sup>429</sup> Ville située dans les Pouilles où la famille royale avait trouvé refuge en quittant, le 9 septembre 1943, Rome qui était sous le contrôle de l'armée nazie.

L'entretien avec le duc n'a été qu'un « duo monotone ».<sup>430</sup> Cet épisode est pour Croce l'occasion de dire, de manière indirecte, ce qu'il pense de la monarchie :

*... et moi qui répliquais que la personne du roi a également perdu tout prestige auprès des classes populaires à cause de son dévouement au fascisme et ne pouvait donc donner aucune cohésion aux forces italiennes, ni permettre la formation d'un gouvernement, c'est-à-dire d'un ministère à caractère politique, parce que les représentants des différents partis auraient refusé d'entrer dans un ministère si le roi actuel restait à la tête de l'état.*<sup>431</sup>

Nous pouvons ainsi comprendre que Croce se rend compte que, indépendamment de son jugement, le roi Victor Emmanuel est gravement compromis, et ne peut plus représenter le pays. Toutefois, la situation est loin de se résoudre avec cette première visite, et l'historien est sujet, dans les mois qui suivent à de nombreuses pressions ayant pour but son soutien au maintien de l'institution monarchique ainsi que, dans certains cas, du roi lui-même. Son statut d'intellectuel et son autorité morale sont très probablement la raison pour laquelle la famille royale fait des pressions sur lui à travers des intermédiaires. Croce fait souvent recours, en analysant la situation, à la métaphore du suicide. Toujours dans cet extrait, il affirme avoir répondu au duc Acquarone que, malgré tous ses efforts, il n'aurait pu, ni à travers ses paroles ni par sa plume, rendre la vie à celui qui avait voulu se suicider.

Croce dévoile aussi un élément nouveau car il affirme que le duc lui a montré une lettre envoyée par le roi d'Angleterre au roi d'Italie, et lui a dit que les Alliés imposaient à l'Italie le maintien du roi Victor Emmanuel en soutenant que rien ne pouvait être fait contre cette volonté.<sup>432</sup> Cette information pourrait jeter une nouvelle lumière sur les relations diplomatiques entre le Royaume-Uni et l'Italie dans la phase

---

<sup>430</sup> B. Croce, *Quando l'Italia era tagliata in due, estratto di un diario (Luglio 1943-Giugno 1944)*, Laterza, Bari, 1948, p.24.

<sup>431</sup> *Op. cit.*, p.24.

<sup>432</sup> *Op. cit.*, p.24-5.

qui suit la fin des hostilités. Croce ne dit pas avoir lu ou analysé la lettre, mais avoir répondu à son interlocuteur que :

*... les vainqueurs peuvent tout demander; mais ils ne peuvent pas changer les sentiments d'un peuple et lui inspirer l'enthousiasme et la dévotion qu'il n'éprouve plus.*<sup>433</sup>

Malgré cette prise de position, il continue à être favorable au maintien de la monarchie à travers l'institution d'une régence. Il n'explique pas les raisons de cet attachement si fort à la monarchie, mais il est probable que l'historien, profondément lié à la tradition *risorgimentale*, reconnaît les mérites que la maison régnante des Savoie a eus dans le processus d'unification nationale. Une réflexion semble expliquer en partie sa position quant au maintien de la monarchie. Le 4 décembre il écrit dans son cahier :

*Quant à moi, je me persuade de plus en plus que l'idée de régence est très sage, aussi en considérant que la république a déjà été proclamée par le nazisme et le fascisme et nous, en nous déclarant républicains, nous nous trouverions sur le même terrain qu'eux ; là où la forme monarchique, conservée provisoirement, nous différencie nettement, parce qu'elle renvoie la question de monarchie ou république à la décision de l'ensemble du peuple italien, prise dans une forme légalement correcte, c'est-à-dire par le moyen d'une assemblée constituante et d'un plébiscite.*<sup>434</sup>

La question de la forme de l'état n'est, cependant, pas résolue, et dans les mois qui suivent Croce sera sollicité de tous les côtés pour prendre part à ce débat enflammé. L'abdication du roi s'impose désormais comme une nécessité. Le 21 novembre Croce

---

<sup>433</sup> *Op. cit.*, p.25.

<sup>434</sup> *Op. cit.*, p.39.



en parle avec Sforza, Tarchiani et d'autres collaborateurs pour trouver la manière la plus convenable de l'obtenir. En faisant référence à ceux qui lui apprennent qu'une rumeur le dit favorable au maintien du roi, il écrit :

*J'ai répondu en opposant un refus et une intransigeance des plus rigoureuses.*<sup>435</sup>

Nous pouvons ainsi observer que Croce ne revient pas sur sa décision. Ceci laisse transparaître une volonté claire de confirmer son choix face au peuple entier en évitant tout malentendu.

La conscience de la nécessité de l'abdication porte également Croce à répondre par la négative à une offre du député Vito Reale<sup>436</sup> qui lui propose de cesser les discussions sur l'abdication pendant une période. L'historien justifie ce refus en affirmant que cette suspension des discussions porterait le roi à profiter de ces quelques mois pour s'organiser, en consolidant sa position. Comme nous pouvons le voir, la volonté de chasser le roi du trône est à ce moment si forte dans l'âme de Croce que celui-ci oppose son refus à l'offre de trêve qui a pour but de procurer à la population une période de soulagement physique et matériel.<sup>437</sup> Cette nécessité de sauver la nation à travers l'élimination du roi est clairement perceptible dans ce passage :

*J'ai répondu qu'il nous est impossible de nous adapter à cette trêve qui serait contraire à notre sentiment et à la logique de l'action entreprise par nous, et qui nous porterait à remettre la victoire au roi qui prendrait l'avantage sur nous ; ainsi, grâce à notre état d'âme conciliant, nous en viendrions à perdre cette force que nous possédons et que nous voulons mettre en oeuvre dans le but essentiel de redresser la*

---

<sup>435</sup> *Op. cit.*, p.35.

<sup>436</sup> Vito Reale (1883-1953) était un homme politique italien. Il a été ministre dans le gouvernement Badoglio, puis député à l'Assemblée Constituante.

<sup>437</sup> *Op. cit.*, p.39.

*vie publique italienne, en éliminant, à travers le roi corrompu par le fascisme, le fascisme lui-même.*<sup>438</sup>

Ainsi, la véritable renaissance de l'Italie passe, selon le philosophe, par le renversement du roi Victor Emmanuel qui représente le fascisme lui-même, en ses pires aspects. A propos du départ du souverain, Croce parle non simplement d'une nécessité qui lui tient tout particulièrement à coeur mais d'une véritable foi partagée par d'autres hommes politiques et intellectuels à laquelle il ne peut pas renoncer :

*... malgré les sollicitations de gens de bien et de nos amis, il est nécessaire de conserver notre intransigeance, aussi pour que nos "coreligionnaires" de Rome et de l'Italie du nord ne trouvent une situation politique que nous avons compromise.*<sup>439</sup>

La foi de Croce envers le bien-fondé de l'institution monarchique le porte à montrer son opposition ferme à ceux qui lui font remarquer que le choix de la régence pourrait être un escamotage préalable pour passer à la forme républicaine, Croce répond :

*... nous ne sommes pas fascistes et certaines choses nous ne les faisons pas, et la régence aurait été prise au sérieux, et nous l'aurions défendue avec entière loyauté, même en ne pouvant être assuré de l'avenir qui ne dépend pas de nous mais de tout le peuple.*<sup>440</sup>

---

<sup>438</sup> *Op. cit.*, p.39.

<sup>439</sup> *Op. cit.*, p.42.

<sup>440</sup> *Op. cit.*, p.43.

Face au choix institutionnel et à Victor Emmanuel III, Croce adopte un état d'esprit qui est semblable à celui qu'il avait eu face au fascisme et à Benito Mussolini. En effet la nécessité d'éloigner le roi *fascistizzato* est perçue par lui comme un impératif moral. Il fait preuve d'une implacable fermeté qui transparaît dans ce qu'il écrit. Dans les pages de son cahier il tonne contre ceux qui essaient de le convaincre de baisser les bras en laissant le roi sur son trône, ainsi, le 11 décembre 1943 :

*Et j'ai répondu que nous ne transigerons pas, parce que nous sommes sûrs de voir juste et sentons avoir avec nous la raison morale, et que nous continuerons à taper toujours sur le même clou et utiliserons tous les moyens que nous réussirons à imaginer ou que les occasions nous fourniront, et nous verrons ce qui arrivera.<sup>441</sup>*

L'idée de la régence est à ce moment vue par Croce comme une des possibilités pour sortir de cette impasse. Face à une situation si compliquée, il propose en effet de passer le pouvoir au prince héritier Umberto.<sup>442</sup> Ceci permettrait à la monarchie de renaître et de se régénérer après les dérives et la compromission avec le fascisme du dernier roi. C'est dans cet esprit, en croyant que la monarchie peut se purifier et renaître de ses cendres, que Croce refuse l'idée d'une régence nommée par le roi comme le propose De Nicola. Il se montre hostile à cette idée, et le 30 décembre 1943 en explique les raisons :

*... ainsi [la régence nommée par le roi] contiendrait en elle de manière institutionnelle ce danger qui est problématique, éventuel et réparable dans le cas de la régence choisie par nous les libéraux. Je lui ai fait remarquer que sa proposition me semblait plus nuisible à l'institution monarchique que la nôtre, parce qu'elle en*

---

<sup>441</sup> *Op. cit.*, p.43.

<sup>442</sup> Umberto de Savoie (1904-1983) est le dernier roi d'Italie. Il régna durant 35 jours, du 9 mai au 13 juin 1946, ce qui lui vaut le surnom de *Re di Maggio* (Roi de Mai).

*frappe la racine, empêche que de celle-ci puisse resurgir une monarchie constitutionnelle régénérée avec un prince éduqué par la nouvelle Italie antifasciste et libérale, et mène logiquement vers la république...*<sup>443</sup>

Croce continue ainsi à croire fermement en la nécessité de la monarchie, et à faire confiance en la maison régnante des Savoie. Il croit que ce qui est arrivé n'est qu'une parenthèse due uniquement à l'incapacité à régner de Victor Emmanuel III. L'historien pense que la monarchie italienne peut encore se racheter à travers le prince héritier. Toutefois, il change d'avis à la suite d'une affirmation méprisante du prince, tenue à l'occasion d'une interview à un journal anglais.

#### **2.4.8. La régence : de Umberto II au jeune Victor Emmanuel**

Le 27 avril 1943 Croce note sur son cahier que le Prince du Piémont a tenu des propos scandaleux lors d'une entrevue au journal anglais *The Times* : l'Italie avait déclaré la guerre à la Grande Bretagne et à la France parce que Mussolini l'avait voulu, mais le peuple italien n'avait pas protesté et n'avait pas demandé à convoquer le Parlement. Cette déclaration indigne et afflige à la fois profondément Croce. L'historien sait que le peuple italien a été muet face à cette déclaration de guerre parce qu'il était sous le joug de la dictature et qu'en aucun cas il n'y a eu une volonté de belligérance de la part du simple citoyen. Il choisit de défendre son peuple face à cette affirmation calomnieuse à travers laquelle la famille royale essaie, une fois de plus, de rejeter ses propres responsabilités sur le peuple italien :

*...Comme si une protestation aurait été possible dans l'esclavage général de la presse, et comme si un Parlement avait existé encore en Italie, quand la Chambre ne comprenait plus de députés mais des Fasci e Corporazioni et était composée par des*

---

<sup>443</sup> *Op. cit.*, p.51-2.

*gens nommés par Mussolini en personne, et que lui, selon son bon vouloir et caprice, remaniait et remplaçait !<sup>444</sup>*

Cette fois-ci Croce ne se fait pas d'illusions et ne peut pas transiger :  
*Tout ceci le prince ne pouvait pas ou ne devait pas l'ignorer : l'ignorance serait, en ce cas-là, bien pire, c'est-à-dire beaucoup plus négative que la sophistication et le mensonge pour chercher une excuse à la monarchie. Si j'avais pris connaissance de cette interview hier, avant de recevoir sa visite, je lui en aurais parlé en termes forts.<sup>445</sup>*

Le bouleversement provoqué par cette interview est encore présent dans les jours qui suivent. Le 30 avril le philosophe confie qu'elle l'obsède. Il décide ainsi de démentir officiellement les affirmations du prince Umberto, et à travers une radio clandestine, il demande au Comité de Libération de Milan de s'unir à lui dans le démenti, auprès des puissances alliées, de ce que le prince a soutenu.

Le 3 mai Croce affirme avoir écrit un article de protestation contre les affirmations de l'héritier du trône, et envisage de le donner au journaliste Sprigge.<sup>446</sup> La publication de ses propos peut déclencher une réaction très forte de la part de la maison régnante, mais il est prêt à cette éventualité. A ce moment, il ressent un fort impératif moral qui le porte à renoncer à son attachement à la famille royale pour se placer entièrement du côté de sa patrie et de son peuple :

*Je prévois que, si [mon article] est publié, une réaction de colère de la part de la monarchie se déclencherà, mais qu'il advienne ce qu'il advienne, en ce moment très*

---

<sup>444</sup> *Op. cit.*, p.124.

<sup>445</sup> *Op. cit.*, p.124.

<sup>446</sup> Cecil Sprigge (1896-1959) était un journaliste anglais. Il a été le directeur du *Manchester Guardian* de 1929 à 1939. En 1943 il a été en Italie en tant que correspondant de guerre de l'agence Reuter. Il a été à Rome jusqu'en 1947. En 1953 il est retourné en Italie en tant que correspondant de *The Economist* et de *The Observer* jusqu'en 1953.

*délicat prévaut l'idée de la patrie.*<sup>447</sup>

Comme Croce l'avait prévu, cette déclaration faite par Umberto au *Times* va déclencher un véritable séisme dans la vie politique italienne, à tel point que même l'accession au trône du prince est remise en question. Dans la situation chaotique qui suit, Croce est forcé à chercher une autre solution à cette nouvelle situation. L'historien est de plus en plus fatigué, mais ne veut pas baisser les bras. La célèbre formule de la chair qui est fatiguée, mais de l'esprit qui est vif devient une constante dans son cahier personnel. Face à une réalité si dure, Croce trouve le salut à travers des plongées dans le passé. Il travaille en effet beaucoup sur des anciens textes dont l'étude lui permet d'échapper pendant quelques temps aux difficultés du réel et de la situation politique. Nous pourrions dire que cet intellectuel utilise à ce moment la littérature pour se soigner des mécomptes de l'Histoire. Le 2 mai Croce décrit la nature de ses divagations dans le passé :

*Ces plongées dans le passé ne sont pas pour moi des distractions, mais des bains reposants et fortifiants pour toute activité variée que je pourrais exercer. Je me sens, tout de suite après, plus fort et presque joyeux pour supporter les difficultés et les ennuis.*<sup>448</sup>

Ayant pris conscience du danger représenté par l'immaturité politique du prince héritier, Croce se rend compte qu'il est fondamental, à ce moment, de répondre aux affirmations de ce dernier. Ainsi, lors du Conseil du 4 mai, il refuse de renoncer à son projet de publier une réplique à l'interview du prince. Quand le maréchal Badoglio lui assure que le roi s'est engagé à interdire au prince de donner toute interview et manifestation publique, Croce répond que :

---

<sup>447</sup> *Op. cit.*, p.125-6.

<sup>448</sup> *Op. cit.*, p.125.

*... ceci rassure bien sûr sur l'avenir mais n'efface pas le passé, c'est à dire l'interview publiée par le Times, qui est un grand dégât pour la cause italienne ;*<sup>449</sup>

Cet entretien bouleverse énormément l'écrivain, et le porte à se méfier, de manière définitive, de toute la maison régnante. Croce note, toujours le 4 mai, que le prince, mis au courant de la dangerosité des affirmations contenues dans ses propos, a été invité à revoir ses déclarations, et a tout confirmé en n'y voyant rien de mauvais. L'historien semble être désolé face à cette situation :

*Cette entretien doit avoir été le produit de l'ambiance du milieu dans lequel le prince vit et qui ne brille pas par l'intelligence.*<sup>450</sup>

Malgré le scandale que les affirmations du prince ont déclenché, Croce essaie de sauver la monarchie une fois de plus. A cette fin il demande l'éloignement du pouvoir du prince héritier et la création d'une régence qui exercerait le pouvoir jusqu'à ce que le prince-enfant Victor Emmanuel atteigne la majorité. Cette possibilité n'est cependant pas prise en compte par le roi ni par son fils. Dans la période qui suit Croce semble avoir retrouvé une partie de sa confiance à l'égard de la monarchie. Dans une note de bas de page<sup>451</sup> aux écrits du 3 juin 1944, en faisant référence à cette malheureuse affirmation du prince, il écrit :

*... il me semblerait commettre un manquement à la vérité si je n'ajoutais ici que la défiance née de cette interview du Times resta en moi pendant plusieurs mois ; mais*

---

<sup>449</sup> *Op. cit.*, p.127.

<sup>450</sup> *Op. cit.*, p.129.

<sup>451</sup> Il s'agit d'une note qu'il ajoute en vue de la publication de son cahier.

*qu'après, en ayant eu l'occasion de revoir plusieurs fois le prince pour des consultations politiques en 1945 et au début de 1946, je remarquai sa culture politique toujours en progrès, sa manière attentive d'écouter, sa manière sérieuse de demander, sa conscience constitutionnelle, son sentiment de responsabilité personnelle qui avait été déficiente parce qu'il avait jusqu'alors été tenu à l'écart des affaires de ce peuple dont il était appelé à être roi.<sup>452</sup>*

Au moment où la situation se dégrade, à cause de l'entêtement de Victor Emmanuel III, qui ne veut pas lâcher le trône, Croce demande que la décision finale du changement de régime appartienne au peuple, par l'intermédiaire d'un référendum. Croce semble à ce moment prêt à tout pour défendre la monarchie, car malgré tout, elle reste pour lui la seule forme institutionnelle possible pour son pays ; toutefois quand le référendum ratifie le passage de l'Italie à la République, l'historien accepte l'évolution des choses et collabore vivement à la rédaction de la nouvelle constitution qui entre en vigueur le premier janvier 1948.

#### **2.4.9. Considérations sur Victor Emmanuel III : une lettre à Walter Lippmann**

En cette période d'après-guerre, Croce exprime son opinion sur le roi d'Italie dans une lettre adressée au journaliste américain Lippmann. Les réflexions de l'historien présentes dans cette missive sont particulièrement importantes car il s'agit d'un écrit ayant eu, au moins dans la conception, un caractère privé. Dans ces lignes nous pouvons retrouver un bilan général de ce qui a été l'oeuvre du roi pendant toutes les années où il a été au pouvoir. Croce est extrêmement dur, il passe en revue les responsabilités de Victor Emmanuel III dans les événements les plus importants de l'histoire italienne. Dès les premières lignes le monarque est défini comme « le

---

<sup>452</sup> *Op. cit.*, p.139.



principal responsable du fascisme ». <sup>453</sup> Croce l'accuse de ne pas avoir voulu signer l'état de siège, ouvrant ainsi la porte au Duce, et d'avoir menti au pays en faisant croire que Mussolini était la personne la plus appropriée pour gouverner la nation en proie au chaos. L'historien souligne aussi comment le roi a violé la constitution, a coupé toute relation avec les opposants, a dénié son aide aux opprimés du régime et sa collaboration à ceux qui protestaient. Les responsabilités de Victor Emmanuel III sont ainsi mises à nu dans une sorte de *crescendo* qui se termine par l'accusation d'avoir déclaré la Deuxième Guerre mondiale et d'avoir confié l'armée à Mussolini. En soulignant la gravité de ce dernier acte du roi, Croce affirme que l'article 5 du *Statuto Albertino* conférait à Victor Emmanuel le commandement de l'armée. Aucune circonstance atténuante ne lui est accordée ; même pas celle d'avoir enfin, en 1943, éloigné Mussolini du pouvoir et conclu l'armistice. Selon l'historien, le monarque a pris cette décision quand il s'est rendu compte que le fascisme était désormais fini et qu'il ne pouvait plus servir les intérêts de la monarchie. Ainsi, dans cet écrit, Croce nie ce qu'il avait affirmé ailleurs, en pointant maintenant du doigt l'opportunisme de Victor Emmanuel. Croce souligne le fait que le monarque a toujours défendu ses intérêts personnels :

*Et en recherchant ses intérêts sans prendre soin ni de la liberté, sur laquelle il avait prêté serment, ni de ses devoirs à l'égard du peuple dont il est citoyen et souverain ; à partir de ce moment, sa politique a été celle de garder en vie autant qu'il le pouvait des institutions et des hommes du fascisme, en les protégeant de manière à avoir dans le pays un parti qui défende ses intérêts matériels et l'appuie.* <sup>454</sup>

Dans ces réflexions Croce analyse toutes les actions entreprises par le monarque comme étant dictées par ses propres intérêts. Nous sommes loin du portrait qu'il nous avait fait dans d'autres écrits destinés à la publication où le monarque est représenté

---

<sup>453</sup> B. Croce, *Per la nuova vita dell'Italia, Scritti e Discorsi 1943-1944*, Ricciardi, Naples, 1944, p.21.

<sup>454</sup> *Op. cit.*, p.22.

comme un être dépourvu de volonté qui s'est laissé influencer par sa cour. Ici Victor Emmanuel III est représenté comme une personne prête à tout, capable de sacrifier toute une nation pour atteindre ses propres objectifs. Sa politique est présentée comme étant myope et qui a porté le pays à la catastrophe. Ainsi, en analysant l'événement récent de la déclaration de guerre à l'Allemagne, Croce affirme :

*Même quand il a déclaré la guerre à l'Allemagne, et quand il est en train de préparer des forces militaires à cette fin, il prend soin de les former de sorte à ce qu'elles lui servent de soutien pour se maintenir sur le trône ; et pour cela non seulement il accueille tous les fascistes, même les plus compromis et coupables d'être allés jeter des bombes en Espagne ou en Croatie, et avec eux les communistes à condition qu'ils se déclarent monarchistes et prêtent serment, mais-chose encore plus grave- de manière directe ou indirecte, avec des affiches ou avec des manoeuvres insidieuses, il interdit tout recrutement de volontaires ;<sup>455</sup>*

Selon Croce, c'est à cause des actes passés du roi, ainsi que de ses actions présentes que plusieurs personnalités politiques ont refusé de former un gouvernement. Cette situation est en train de provoquer une paralysie politique dans le pays, d'autant plus que le roi continue de refuser d'abdiquer. Croce fait preuve à ce moment d'une certaine détermination à chasser le roi en affirmant :

*Et tout cela parce que le roi doit tenter de rester à la place où en définitive il ne pourra en aucune manière rester !<sup>456</sup>*

En faisant référence au problème de l'abdication du roi, Croce souligne davantage

---

<sup>455</sup> *Op. cit.*, p.22.

<sup>456</sup> *Op. cit.*, p.22.

cette participation personnelle et ce besoin de libérer l'Italie d'un monarque si gravement compromis avec le fascisme en proclamant que l'abdication, autre qu'une question *institutionnelle*, est pour lui une question *personnelle*.

Dans cette lettre Croce revient sur la question de l'entrevue du prince héritier, et sur la nécessité d'une régence :

*Cette mutation, faite maintenant, sauverait l'institution monarchique ou en prolongerait, et peut-être en accroîtrait les espoirs ; et en Italie elle produirait la concorde des esprits et le sentiment du détachement accompli du passé fasciste.*<sup>457</sup>

Croce se demande aussi quel sera l'avenir de son pays. Ni le parti communiste ni l'Eglise catholique ont, selon lui, la force de construire. Il craint que les Alliés n'apportent pas leur concours à l'antifascisme et au libéralisme. Un doute s'installe alors dans son esprit : et si l'avenir était encore fasciste ou semi-fasciste ?

Nous pouvons ainsi constater que l'auteur a encore une grande inquiétude par rapport à l'avenir, et que les années de dictature ont laissé dans son âme une grande méfiance ainsi que la peur de ne pas pouvoir se libérer du fascisme :

*... mais surtout pour ce que j'en vois et observe ici à Naples, depuis que les Américains et les Anglais y sont arrivés, je suis parvenu à la conviction que, si le drapeau brandi par les Alliés dans la guerre était la restauration ou l'établissement de la liberté, dans la pratique on s'oriente vers une organisation fasciste ou semi-fasciste sous l'influence des cercles politiques et des intérêts économiques prédominants dans ces pays respectifs et surtout par peur du communisme, face auquel le fascisme n'est d'ailleurs pas une défense, comme on l'imagine ou comme les mensonges de Mussolini l'ont fait croire au monde, mais une préparation ou un substitut qui en reprend le pire.*

458

---

<sup>457</sup> *Op. cit.*, p.23.

<sup>458</sup> *Op. cit.*, p.24.

Comme Nous pouvons le voir, l'historien est très inquiet lorsqu'il envisage l'avenir. A ce moment il ne fait confiance à aucun des acteurs politiques. Il se méfie du roi, mais aussi des Alliés, et des représentants des autres partis politiques qui sont en train de se réorganiser. C'est un moment de grand découragement pour cet homme de culture à qui la dureté de la période qui vient de s'achever ne permet plus de songer à un avenir serein pour lui et pour son pays. A cette fin, Croce, qui avait affirmé pendant les hostilités de ne plus vouloir se dédier à politique, se lance dans la reconstruction du parti auquel il avait adhéré avant la guerre, et qui avait été pour lui un idéal moral : le Parti Libéral.

#### 2.4.10. Un nouveau Parti Libéral

Parmi les écrits qui suivent la fin du conflit, figure celui qui concerne la reconstruction d'un nouveau Parti Libéral. En effet, de manière inattendue, Croce non seulement n'arrête pas d'écrire sur le sujet, mais il envisage sérieusement une nouvelle création de son parti politique, avec pour modèle celui qui existait en Italie jusqu'en 1925, date de sa dissolution par le fascisme. Selon Croce, il s'agit maintenant de retourner à la source première de ce parti : la pensée de Camillo Benso comte de Cavour. Ce nouveau Parti Libéral doit être préservé de toute idéologie réactionnaire comme révolutionnaire. Cette fois, Croce lie sa réflexion à la nécessité de la liberté, condition *sine qua non* de la reconstruction du Parti Libéral. L'expérience de la dictature a, en effet, fait croître dans sa conscience l'importance de cette valeur qui trouvait très peu de place dans ses écrits précédents. Ainsi il s'agit de faire en sorte que le nouveau parti soit ouvert à tous les nouveaux besoins et qu'à l'intérieur toute action soit menée « *ope libertatis* ». <sup>459</sup> Pour bien souligner l'importance du débat politique et du libre échange d'opinions dans la réorganisation de ce parti, il affirme que Cavour :

---

<sup>459</sup> B. Croce, *Che cosa è il liberalismo. Premessa per la ricostruzione di un partito liberale italiano* in : *Per la nuova vita dell'Italia, Scritti e Discorsi 1943-1944*, Ricciardi, Napoli, 1944, p.102.

*... disait que jamais il ne se sentait si vigoureux et sûr que quand la Chambre [des députés] était ouverte, et lui exposé aux attaques des opposants.<sup>460</sup>*

De manière inattendue, en présentant son projet, Croce demande dans ses notes que ce nouveau Parti Libéral soit libre de toute compromission avec la forme institutionnelle que ce soit la monarchie constitutionnelle ou bien la république. Ainsi il semble avoir mis de côté sa foi de vieux monarchiste et ne plus tenir à ce que le Parti Libéral soit intimement lié à la monarchie constitutionnelle. Les vicissitudes de la maison régnante, ainsi que le comportement que celle-ci avait tenu à l'égard du fascisme ont été probablement à la base de ce changement. Cependant, cette évolution dans la conception du libéralisme, tout en laissant un espace plus large à la liberté, ne porte pas Croce à renoncer à une autre de ses plus intimes convictions : l'utilisation de la force dans le fonctionnement des états :

*Non que le libéralisme renonce à l'idée de la force, qui est la fondatrice et la garante des états. Mais cette force maintient et fait son possible pour protéger ce qu'on appelle les institutions libérales (liberté de parole, de presse et d'association, loi égale pour tous, représentations politiques et élections, et toutes les autres ) et elle ne s'oppose pas à la liberté des autres composantes de la société, comme c'est le cas dans les régimes absolutistes et totalitaires dont on a horreur et qu'on considère méprisables.<sup>461</sup>*

Dans cet écrit, et plus particulièrement dans ces lignes, Croce semble avoir franchi une étape fondamentale dans son processus graduel de rejet de la force en tant que violence, comme cela s'était produit dans la période fasciste. Ainsi, en approfondissant cette réflexion, il précise :

---

<sup>460</sup> *Op. cit.*, p.102.

<sup>461</sup> *Op. cit.*, p.103.

*Quand on a en face, comme malheureusement cela s'est produit pendant plus de vingt ans en Italie, un de ces régimes, non constitué d'une vraie et noble force, mais d'une violence incitée par la terreur et par la lâcheté, l'idéal libéral qui le combat avec tous les moyens qu'il peut se procurer (de protestations de la pensée, de la science et de la littérature à la non-participation passive, aux associations secrètes, à la presse clandestine, aux rebellions organisées), cette idée ne peut pas s'appeler un parti, justement parce qu'elle veut ouvrir le chemin à la formation des partis, condition préliminaire de vie politique et civile. Mais, une fois tombé le régime tyrannique, cette idée pourra et devra bien se muer en un parti qui soit parmi les autres partis, en luttant avec eux d'homme à homme et en formant avec eux des alliances ; en un parti qui prendra le nom de Parti Libéral.<sup>462</sup>*

Le nouvel idéal politique de Croce est donc celui d'un parti dont la force et la violence sont définitivement séparées. Il s'agit d'un premier pas vers la réflexion historique et philosophique qui porte Croce à soumettre la force à l'activité éthique.

#### **2.4.11. Le conflit... si indispensable au bon fonctionnement de l'état**

Parmi les réflexions qui accompagnent la fin de la Seconde Guerre mondiale, il y a une nouvelle conception du conflit et de son rôle à l'intérieur de l'état. Cette considération est liée aussi à une nouvelle réflexion sur le socialisme et le communisme au moment où, à la fin de la guerre, on se demande si ce système, déjà en place en Union Soviétique, va être étendu à toute l'Europe orientale. Malgré son intérêt initial pour le socialisme, Croce a été tout au long de sa vie un adversaire de cette doctrine. Cette aversion s'accroît vers la fin du conflit mondial face à la possibilité, qu'il percevait désormais réelle, d'une "bolchévisation" de l'Europe. L'opposition de l'historien au socialisme et communisme est fondé sur ses intérêts

---

<sup>462</sup> *Op. cit.*, p.103.

personnels car son statut de grand propriétaire terrien est incompatible avec les idéaux marxistes. Croce estime également que le système mis en place en U.R.S.S. s'éloigne des principes fondamentaux de la démocratie et de la liberté.

Dans *Per la storia del comunismo in quanto realtà politica* Croce se livre à d'importantes réflexions sur la nature du communisme en tant que réalité politique et idéal éthique en même temps. Ces réflexions sont fortement influencées par l'expérience de la guerre ; le conflit est d'ailleurs le prisme à travers lequel l'auteur considère et juge les doctrines socialistes et communistes, mais ce n'est pas le seul critère car les idéaux de liberté et de démocratie deviennent le critère fondamental. Croce se questionne particulièrement sur la possibilité de transformer cette doctrine économique en réalité politique. Il semble très inquiet face à la possibilité de l'instauration en Italie d'un régime socialiste. Ces réflexions sont intimement liées aux thématiques de la lutte et du conflit car, même si cela peut sembler paradoxal, ce qui préoccupe maintenant l'historien est que, selon lui, dans la propagande communiste on préconise une société dépourvue de toute lutte et de tout antagonisme social. Cette possibilité d'uniformiser les individus pour faire disparaître tout conflit dans la société est vue de manière négative par Croce qui, pourtant, dans les années vingt avait condamné très durement les désordres sociaux, en demandant que l'état mette un terme aux revendications des citoyens.

L'expérience de la Seconde Guerre mondiale semble ainsi avoir eu des répercussions même sur la perception que Croce a des conflits sociaux et de leur rôle dans le fonctionnement des états. En faisant référence à la propagande communiste, il écrit :

*... le noyau du communisme, en son idée ultime et directrice, dans le principe auquel il donne foi, ce n'est pas la positivité d'une action ou d'une institution, mais un coup d'épée dans l'eau qui, dans sa plus simple expression se résout dans la conception de l'idéal de la vie comme paix sans contrastes et sans compétition, et pourtant avec des sentiments et des concepts égaux, et avec des besoins égaux et satisfaits pour toutes*

*les composantes d'une société, une condition qui enlève radicalement la nécessité et la possibilité même des luttes des uns contre les autres, des victoires et des défaites des uns sur et sous les autres, et la nécessité même de l'organisation de l'état.*<sup>463</sup>

Si ces considérations peuvent sembler étonnantes en relation avec ce que Croce avait affirmé dans les années suivant le premier conflit mondial, celles qui suivent ont de quoi émerveiller le lecteur davantage car Croce reconnaît à la lutte la fonction de fondateur et de régisseur de l'état ; la lutte, en tant que conflit entre les différents acteurs sociaux, est la garante du bon fonctionnement du système étatique. Selon Croce, la volonté d'effacer le conflit à l'intérieur des états amène irrémédiablement à des erreurs :

*Toute erreur théorique a certainement quelque raison pratique qui, dans ce cas, se trouve dans l'angoisse et dans la douleur de la lutte, d'où elle s'efforce de s'extirper en rêvant et en désirant une vie sans lutte, c'est à dire une vie sans vie.*<sup>464</sup>

La lutte, déjà conçue comme indispensable au fonctionnement des états, devient ainsi indispensable aussi à la vie de l'individu qui, en l'absence de conflits, est dépourvu de vitalité. Dans ces lignes, Croce transpose une fois de plus la norme des états à la vie des individus en démontrant que dans sa réflexion l'individu et l'état sont intimement liés, voir assimilés.

Ces réflexions aboutissent au rejet absolu du communisme. En tonnant contre cette doctrine économique et politique, Croce ne lui laisse aucune raison d'exister, avec sa verve polémique habituelle :

*... le communisme, dans son idée, est non seulement une utopie, mais une utopie*

---

<sup>463</sup> B. Croce, *Per la storia del comunismo in quanto realtà politica*, Laterza, Bari, 1944, p.6.

<sup>464</sup> *Op. cit.*, p.6-7.



*absolue pourrait-on dire, non rachetable, irréalisable à n'importe quel âge, encore qu'on la pose dans l'avenir le plus lointain, dans celui qui se rapprochera de nous le plus tardivement.*<sup>465</sup>

Le communisme est donc définitivement condamné, et la raison fondamentale qui en fait une doctrine non réalisable selon Croce est son prétendu but de réaliser une société d'égaux sans conflits. Nous sommes très loin du rejet total de la violence et du conflit qui avait caractérisé les années de guerre ; en cette phase de fin de la Seconde Guerre mondiale, Croce se rapproche du moment où il affirmait que les "guerres" intérieures et extérieures des états étaient nécessaires. Cependant, l'accent est maintenant mis sur les conflits internes, ceux qui concernent les parties sociales.

#### **2.4.12. Communisme, libéralisme, révolution : la nouvelle position de Croce**

Dans les années qui marquent la fin du deuxième conflit mondial Croce s'interroge beaucoup sur le rôle du communisme, sur sa fonction, sur la possibilité de transformer cette doctrine en système étatique. Ses réflexions le portent même à tenter un rapprochement entre le communisme et le libéralisme, ces deux doctrines en conflit perpétuel. En cette phase de sa réflexion, Croce semble désirer une sorte de réconciliation et d'"oecuménisme" entre les différentes théories politiques et économiques. Il met en relation ces deux disciplines jusqu'au point de les assimiler. Il s'agit d'un processus qui se fait par étape, et qui, en partant de la négation de tout

---

<sup>465</sup> *Op. cit.*, p.7.

conflit entre les deux doctrines, en arrive à une osmose. Croce commence sa réflexion en niant toute opposition entre communisme et libéralisme. A ce propos il affirme :

*La conception libérale de la vie et de l'histoire n'est pas déjà l'antithèse de la thèse communiste, [...]. La relation que la conception libérale a avec la conception communiste est une relation de celui qui a le plus d'expérience et de méditation envers celui qui en a le moins et qui pour cela s'enveloppe de malentendus et d'équivoques ou se laisse transporter par l'imagination.<sup>466</sup>*

Face à cette possibilité de fondre en une seule doctrine communisme et libéralisme, Croce propose la « la troisième voie » qui, selon lui, est la plus adaptée à régir les états dans le processus de reconstruction européenne. Nous pourrions alors nous demander en quoi consiste cette troisième voie. Croce affirme dès le début qu'il a élaboré ce système en tant que chercheur d'histoire et de philosophie, et non en tant qu'économiste. Cette circonstance est intrigante car deux disciplines humanistes sont utilisées pour trouver une solution à une question qui est économique. Nous pouvons alors observer comment cet homme de culture procède. La solution qu'il propose est la suivante :

*La « troisième voie », pour se sortir du heurt de deux extrêmes et opposés, ne peut pas se trouver en dehors de l'accession à un principe supérieur qui comprenne, subordonne et résolve en soi le principe inférieur. Elle ne peut pas être une voie ou un sentier qui se trouve sur le même plan que les deux autres. C'est pour cela que je la montrai dans le concept de la liberté (« liberté » et non « libéralisme »), puisque ce n'est pas déjà un caractère accidentel, et néanmoins un attribut de la conscience morale, mais c'est cette conscience morale même, entendue dans sa concrète*

---

<sup>466</sup> *Op. cit.*, p.8.

*dynamique.*<sup>467</sup>

Cette aspiration à la liberté est encore plus importante si l'on considère la période historique dans laquelle Croce écrit, période qui voit la mise en place, dans la plupart des pays de l'Europe de l'est, de régimes politiques fondés sur le totalitarisme.

Dans ce pamphlet qui suit la Seconde Guerre mondiale, Croce semble aussi avoir dépassé son rejet de la « révolution » et des désordres sociaux en général. Il fait une analyse différente de ces événements historiques qui sont désormais pour lui indispensables et parfois même bénéfiques. Ainsi, en les lisant en une optique fidèle à l'idéologie libérale, il affirme :

*Ce n'est pas tant que l'âme libérale se refuse absolument aux dites révolutions, aux ruptures de la légalité et à l'interruption du déroulement régulier de la cohabitation humaine parce que l'histoire, dont elle se nourrit, lui a appris qu'il y a des révolutions nécessaires et bénéfiques...*<sup>468</sup>

Contrairement à ce que nous pourrions croire à la suite de ces affirmations, Croce n'accepte la « révolution » que sous certaines formes, c'est-à-dire celles moins violentes et mieux planifiées :

*... les révolutions inopportunes peuvent donner lieu à des anarchies, à des réactions conséquentes et à des retours à la barbarie ; il est naturel que [l'âme libérale] ne se résigne pas à des déroutes révolutionnaires sinon dans des situations extrêmes et qu'elle fasse son possible pour les éviter, en transformant, autant que faire se peut, les révolutions en évolutions et les batailles en négociations et en accords graduels.*<sup>469</sup>

---

<sup>467</sup> *Op. cit.*, p.29.

<sup>468</sup> *Op. cit.*, p.10.

<sup>469</sup> *Op. cit.*, p.10-11.

Comme nous pouvons le constater, Croce reste à peu près fidèle à son idée initiale de la révolution par évolution, mais il semble maintenant accepter que l'événement révolutionnaire ait lieu dans l'Histoire. Pour la première fois, dans cet écrit, l'historien fait la différence entre révolution "appropriée" et révolution "inappropriée". Le manque de révolution dans l'Italie des années vingt avait porté à l'avènement du fascisme. Même si cela semble hasardeux, nous pourrions mettre en relation cette acceptation partielle de la « révolution » avec l'événement traumatique de la dictature et de la Seconde Guerre mondiale qui ont amené Croce à considérer différemment le phénomène révolutionnaire.

Ce second conflit mondial, fortement redouté par Croce, est donc à l'origine d'une grande réflexion, mais aussi d'un profond bouleversement moral. Face à la Guerre qui oppose les peuples européens et qui représente un retour à la barbarie, le philosophe est obligé non seulement de remettre en question sa croyance en la perfectibilité des desseins de l'histoire, mais aussi à assumer une position différente face à certaines doctrines économiques et politiques, qu'auparavant il avait rejetées avec force, telles que le communisme. La dureté des événements porte aussi Croce à accepter, partiellement et sous condition, un concept que précédemment il avait refusé : la révolution. Les plus grands changements survenus dans son âme concernent en particulier sa relation à l'Allemagne. Croce est contraint à mettre en question la vénération qu'il avait eu pour ce pays et pour sa grande culture car le rôle que cette nation a eu dans le deuxième conflit mondial est en opposition aux principes philosophiques dont elle s'était fait porteur. Il s'agit d'une évolution lente, compliquée et contrastée tout au long de laquelle Croce a fait preuve, comme c'est souvent le cas dans sa réflexion, de plusieurs revirements.

### **3. Troisième partie. Benedetto Croce, un penseur sous surveillance : ses réflexions sur l'Allemagne et l'Humanité, son suivi par la Police Politique italienne**

#### **3.1. L'avenir de l'Allemagne au sein de l'Europe**

##### **3.1.1. Réflexions sur l'Allemagne : l'Histoire a-t-elle été défailante ?**

Parmi les grandes questions que Croce se pose à la fin de la guerre, il y a celles qui concernent l'Allemagne. Il condamne le rôle que ce pays a eu dans le conflit qui vient de s'achever, et en même temps il cherche une explication plausible à tant

d'horreurs. Il passe ainsi en revue l'histoire allemande à la recherche des causes qui ont porté ce peuple à renier son patrimoine idéologique et culturel en concourant à sa propre fin. A travers cette lecture du passé de l'Allemagne, Croce espère donner à ce pays la possibilité de retrouver une place en Europe et de commencer ainsi un processus de reconstruction. A un niveau plus personnel, l'historien a besoin d'accepter les agissements de ce peuple qu'il avait tellement admiré et regardé comme le modèle européen. Le rôle que l'Allemagne a eu dans le déchaînement du deuxième conflit mondial, ainsi que les actions exécrables dont il a été l'auteur dans les années d'hostilité démontrent que Croce avait commis une erreur. A un niveau plus général cela démontre que les desseins de l'Histoire sont toujours perfectibles et que cette discipline n'est pas toujours *magistra vitae*. Cette circonstance, ainsi que les autres événements liés au dernier conflit mondial, contraignent le philosophe à s'interroger sur le passé, le présent et l'avenir de ce pays ainsi que sur la place qu'on peut lui accorder dans la nouvelle Europe. Si Croce ne veut pas excuser le peuple allemand, il ne veut pas non plus le diaboliser. Il cherche simplement à analyser les événements qui ont marqué le développement de cette civilisation et qui ont pu être des causes potentielles de ce qui s'est produit. Plusieurs facteurs sont ainsi passés en revue : histoire, religion, immigration, économie, politique. Loin d'être peinte comme le boucher de l'Europe, l'Allemagne devient ainsi un incubateur dans lequel plusieurs éléments ont cohabité et se sont développés. Le résultat a été néfaste, néanmoins ce peuple peut encore se racheter et, grâce à cette grande richesse culturelle, concourir à la reconstruction européenne.

Au lendemain de la Guerre, le rejet et la colère qui avaient accompagné les réflexions de Croce sur l'Allemagne laissent donc la place à une volonté de compréhension et de réconciliation à l'égard de ce pays. Dans cette nouvelle disposition d'âme, Croce est contraint d'admettre que l'Histoire a été défailante. Contrairement à ce qu'il avait cru, elle ne peut pas expliquer ni garantir les agissements d'un peuple. Cependant, elle continue à avoir quand même un rôle central car elle peut encore fournir, à travers l'analyse de ses événements, une clef de compréhension des actions des êtres humains. Dans les chapitres suivants nous verrons

ainsi comment cette relation à l'Allemagne évolue et quelles sont les étapes principales de la réflexion de l'auteur.

### 3.1.2. Les raisons de l'amour de Croce pour l'Allemagne

Tout au long du premier conflit mondial, Croce avait défendu le choix du peuple allemand et s'était rangé du côté de l'Allemagne. La situation change à l'occasion de la Seconde Guerre mondiale quand Croce est confronté à ce conflit, à nouveau déclenché par l'Allemagne, et aux agissements de ce peuple. Sa réflexion évolue au fur et à mesure que ce conflit ensanglante l'Europe, et il passe de l'adoration pour ce pays à la colère et la haine. La plupart de ses considérations sont contenues dans un pamphlet publié dans la dernière année de guerre. Elles laissent transparaître la déception face au rôle que ce pays a joué dans les hostilités, mais aussi l'incompréhension, le désarroi, l'incapacité à trouver une explication à ce qui s'est produit. Cette explication, Croce la cherche une fois de plus dans l'Histoire, et en particulier dans l'histoire de ce pays mais la tâche est, comme nous pouvons le voir, très ardue car le rôle joué par l'Allemagne dans les événements de l'histoire contemporaine ne permet pas beaucoup d'explications.

Le titre que Croce choisit pour ce bref écrit est : *Il dissidio spirituale della Germania con l'Europa*.<sup>470</sup> Il laisse ainsi entendre que ce différend avec l'Allemagne concerne l'Europe entière et pas seulement son pays ou bien sa personne. Croce affirme dès la première ligne avoir été un germanophile et ne pas le regretter, mais il soutient aussi que ce sentiment de germanophilie a été généré par un consensus d'idéaux moraux et de sentiments, et qu'il peut disparaître si les agissements d'une nation ne rendent plus possible ce consensus. L'intellectuel est extrêmement clair sur ce point qu'il prend soin de bien expliquer dès la première page :

« Germanophile » (comme « anglophile » et « francophile » et autres) ne peut

<sup>470</sup> *Il dissidio spirituale della Germania con l'Europa* : Le différend spirituel de l'Allemagne avec l'Europe.

*s'entendre qu'en référence à quelque chose que l'on admire objectivement et qui soit un consensus de concepts, de tendances et d'idéaux moraux, d'institutions et de coutumes, de buts politiques et autres ; d'ailleurs il est bien vrai qu'avec la formation de ces consensus, cet amour s'allume, et avec leur évolution il varie, et en diminuant ou en manquant de ceux-ci, il s'éteint.*<sup>471</sup>

La situation de Croce est celle d'un intellectuel qui a cru en cette primauté spirituelle de l'Allemagne sur l'Europe, mais qui a dû définitivement accepter la réalité, et laisser éteindre son amour pour ce pays :

*Et je fus « germanophile », ou bien je fus appelé ainsi, tout d'abord parce que je commençai à tenir en haute estime la pensée et la méthode des études allemandes : qui n'était rien d'autre que la reconnaissance d'un fait historique, c'est à dire du fort élan que les penseurs et les doctes allemands, entre les dernières décennies du septième et les premières décennies du dix-neuvième siècle, avaient, plus que tout autre peuple européen, donné à la philosophie et à la philologie, en faisant ainsi avancer, d'ailleurs, l'oeuvre précédente d'autres pays d'Europe, et surtout de l'Italie.*<sup>472</sup>

Croce affirme ici qu'il ne pouvait pas ignorer ou négliger un acquis de si grande valeur. Selon lui, son attitude a été la même que celle des hommes du *Risorgimento* qui au moment même où ils combattaient la domination germanique en Italie, se mettaient à l'école de la pensée philosophique et historiographique allemande.<sup>473</sup>

Croce affirme donc avoir été germanophile en vertu de la grande floraison littéraire et philosophique que ce pays avait produit au cours du siècle précédent, et qui avait été un grand acquis pour l'Europe et pour le Monde entier. De la même manière,

---

<sup>471</sup> B. Croce, *Il dissidio spirituale della Germania con l'Europa*, Laterza, Bari, 1944, p.5.

<sup>472</sup> *Op. cit.*, p.6.

<sup>473</sup> *Op. cit.*, p.6.



il se dit un grand admirateur de la Philosophie de l'Esprit de Hegel :

*... j'ai voulu que toute mon oeuvre philosophique soit emprunte de Philosophie de l'esprit, et non de Métaphysique : ainsi, dans le concret de la philosophie qu'est l'histoire, j'ai voulu parler de l'histoire, de la franche histoire dans son unique forme pensable, et non une construction métaphysique arbitraire ou une « Philosophie de l'histoire ».*<sup>474</sup>

Les raisons de cet amour pour l'Allemagne sont donc surtout d'ordre intellectuel. Croce affirme aussi admirer profondément l'oeuvre d'Hegel et la philosophie idéaliste allemande. Il doit tout de même admettre que, malgré cette grande primauté intellectuelle, ce pays a dévié de son chemin. Quelles en sont alors les causes ? Pourquoi tout cela s'est-il produit ? Cette question n'a pas de réponse univoque. Plusieurs éléments sont pris en considération. Tout d'abord l'attention de Croce se focalise sur le courant culturel du romantisme.

### **3.1.3. Ce démon qui était sous-jacent dans la culture allemande**

Plusieurs facteurs ont été, selon Croce, à l'origine de ce qui s'est produit dans les années trente en Allemagne. Même si cela peut sembler étonnant, il trouve les causes de cette défaillance exactement dans la culture que cette nation avait produit au cours du XIXe siècle, et de manière plus précise, dans le courant du romantisme. Le romantisme est coupable, selon Croce, d'avoir été porteur de sentiments négatifs ainsi que d'avoir épousé, à un certain moment, la théorie de la race :

*Ce préjugé, d'ailleurs, avait un lien avec la théorie de la race qui trouva un terrain*

---

<sup>474</sup> *Op. cit.*, p.7-8.

*propice dans le romantisme moral morbide, bien qu'il ne fût pas encore parvenu à sa complétude naturaliste et matérialiste qu'il a maintenant atteint sous nos yeux.*<sup>475</sup>

Croce établit ainsi un lien entre le courant culturel du romantisme et les théories racistes qui se diffusent en Allemagne particulièrement au cours des années trente.<sup>476</sup>

Cette recherche des causes ne s'achève pas ici, car l'auteur attribue également l'origine du racisme à la division qui se faisait en Allemagne entre art classique et art romantique établissant entre ces deux genres une relation de dualisme. Selon Croce cette méthode de procéder à l'étude des courants culturels est néfaste :

*Je ne manquai pas, en esthétique et critique d'art, de combattre de manière implacable la funeste dualité d'art classique et d'art romantique, d'art du beau et d'art de la passion, d'art harmonique et d'art titanique, qui se dévoilait derrière toutes les autres choses semblables qui maintenant nuisent au jugement de l'art, en introduisant une scission dans le royaume de la beauté que seuls Grecs, Romains, italiens, Français et Anglais connaissaient, et respectaient comme critère du jugement esthétique.*<sup>477</sup>

De manière plus générale, Croce soutient qu'un démon a toujours somnolé dans la culture allemande. Cette culture qu'il avait pourtant tellement admiré. L'historien est alors obligé de la considérer très durement en ce qu'elle avait selon lui de néfaste et qui préparait aux aberrations futures.

Croce utilise ces pages aussi pour faire ses « confessions »<sup>478</sup>, et pour bien expliquer au lecteur quelle a été la nature de son lien avec l'Allemagne. Il affirme à ce

---

<sup>475</sup> *Op. cit.*, p.9.

<sup>476</sup> A. Rosenberg, théoricien du nazisme, développe ses théories raciales dans *Le Mythe du vingtième siècle* (1930) où il met en valeur l'homme nordique menacé par le métissage, les Juifs et les valeurs judéo-chrétiennes.

<sup>477</sup> *Op. cit.*, p.11.

<sup>478</sup> *Op. cit.*, p.11-12.

propos que son admiration particulière pour ce pays a été surtout due à l'image édulcorée que la lecture de certains romans avaient généré en lui pendant son enfance. Il s'agissait des romans du prêtre Schmidt :

*Celle-ci fut pour moi l'Allemagne, et je crois que pour ce rêve idyllique d'enfance, imprimé dans mon esprit, le premier voyage que je voulus faire hors d'Italie fut celui en Allemagne, presque pour accueillir en mon âme autant de vertus et autant de bonté humaine d'un Moyen Age encore vivant.*<sup>479</sup>

Ce premier voyage<sup>480</sup> semble cependant le décevoir fortement car il retrouve une nation où toute expression artistique est imitation, y compris l'architecture des châteaux qui n'est rien d'autre que du faux gothique du dix-neuvième siècle. C'est ainsi que Croce commente ce qu'il a eu l'occasion de voir :

*... partout je me retrouvai devant la fierté du triomphe récent sur la France et, en même temps, l'ambition de l'imiter, presque comme un ours qui danse dans le grosstädtisches Leben (la vie métropolitaine).*<sup>481</sup>

L'historien affirme donc d'avoir été déçu de ce premier voyage en Allemagne. Rétrospectivement il retrouve dans certains détails une phase embryonnaire de cette volonté de puissance allemande. Il ne s'agit que de ses souvenirs personnels, et pour cette raison il est difficile d'établir ce qui est réel et ce qui a été remanié à travers la conscience critique de l'auteur à la lumière de ce qui s'est passé par la suite, mais il est tout de même intéressant de voir ce que Croce caractérise comme signaux précurseurs

---

<sup>479</sup> *Op. cit.*, p.12.

<sup>480</sup> Il est difficile de dater de façon exacte ce premier voyage car Croce n'en parle pas dans sa biographie, mais les repères temporels laissent penser que c'est entre 1912 et 1914.

<sup>481</sup> *Op. cit.*, p.12.

de cet esprit nationaliste qui était déjà présent en Allemagne :

*Je m'émerveillai aussi devant l'adjectivation que je lus fréquemment dans les épigraphes, de deutsche treue (loyauté allemande), deutsche tapferkeit (bravoure allemande), deutsche grossmut (grandeur d'âme allemande), et je me dis en souriant qu'il semblait que les allemands avaient confisqué pour eux-mêmes toutes les vertus humaines communes.<sup>482</sup>*

Malgré ces considérations, Croce affirme avoir admiré et estimé cette Allemagne, de la même manière que le faisaient ses maîtres et tous les italiens, pour sa puissance militaire, pour sa doctrine, pour sa capacité technique et pour son sérieux dans la manière d'entendre la vie. Il affirme aussi avoir espéré que l'Italie lui ressemble en s'éloignant de l'exemple fourni par la France.<sup>483</sup>

#### **3.1.4. Considérations sur l'Allemagne : l'éclatement de la Grande Guerre**

Croce confesse dans son pamphlet avoir voté en faveur de la guerre, et ne pas avoir hésité à se ranger du côté de sa patrie. Même rétrospectivement son âme semble déchirée car il affirme :

*... une fois la guerre éclatée, en 1914, et vu que l'Italie y était entrée en 1915, j'étais toujours tendu dans l'angoisse et le désir de la victoire italienne, ayant voté pour la déclaration de guerre, en tant que citoyen discipliné, et ayant participé avec toute mon*

---

<sup>482</sup> *Op. cit.*, p.12.

<sup>483</sup> *Op. cit.*, p.12.

*âme aux aléas de celle-ci.*<sup>484</sup>

Pour Croce la guerre se fait sur les champs de bataille et non parmi les scientifiques et les hommes de lettres ; c'est pour cela qu'il défend, pendant toutes les hostilités, les hommes de culture allemands. A ce propos il fait des très importantes considérations sur la nature de la Guerre en général, et sur cette Grande Guerre en particulier. Il affirme ainsi :

*La guerre qui faisait rage était pour moi, alors, une guerre politique dans les relations de puissance, d'hégémonie, d'expansion coloniale ; et non sans raison je me méfiais des raisons idéales de liberté et de démocratie avec lesquelles on cherchait, surtout du côté de l'Entente, de lui mettre un drapeau.*<sup>485</sup>

Croce retient à ce moment qu'il est injuste de s'en prendre aux hommes de culture et les outrager, mais plutôt bien utiliser les armes en faisant son possible pour s'adjuger la victoire.

A la fin de la Grande Guerre il se rend compte que l'avenir est trouble et que les traités de paix n'ont pas abouti à une solution durable. Malgré cela, il s'efforce d'être optimiste, et souhaite de son côté un avenir de sérénité pour l'Europe. En ce qui concerne l'Allemagne, il espère que la République de Weimar pourra apporter de la stabilité dans ce pays en ouvrant une nouvelle époque :

*Cette même Allemagne semblait, avec la République de Weimar, en route pour cette vie politique de liberté qu'elle n'avait jamais sentie, mais seulement possédée de*

---

<sup>484</sup> *Op. cit.*, p.13.

<sup>485</sup> *Op. cit.*, p.13-14.

*manière superficielle, et pratiquée dans les soixante années précédentes...*<sup>486</sup>

L'historien est donc confiant vis-à-vis de cette République. Malgré cela, dans cette considération rétrospective, il reconnaît déjà dans l'Allemagne de l'époque les problèmes structureaux qui se manifesteront dans les années suivantes. Il fait en effet référence au nationalisme, au militarisme et à l'autoritarisme impérial, mais affirme aussi que l'Allemagne peut bien se sortir de ces malheurs et entreprendre un nouveau chemin grâce à ses grandes qualités telles que la capacité à travailler de manière intense et disciplinée, capacité qu'elle possède au dessus de tous les autres peuples.

### **3.1.5. Réflexions sur l'Allemagne de Weimar**

Croce se livre aussi, à ce moment, à des considérations sur la montée du racisme pendant la République de Weimar et sur le climat politique et moral qu'il avait trouvé lors d'un deuxième voyage en 1927. Croce souligne en particulier la manière dont Mussolini était estimé à ce moment par l'élite allemande. Il affirme en effet avoir été bien accueilli au cours de ce voyage et primé avec des diplômes *honoris causa*. Cependant, dans cet écrit, Croce n'omet pas de dire que son séjour a été attristé par les commentaires enthousiastes entendus sur le Duce :

*... je m'entendis dire, et pas seulement par une seule personne, que malgré la grande estime qu'ils nourrissaient pour moi, ils devaient me déclarer qu'ils admiraient notre grand homme, monsieur Mussolini (qui s'apprêtait à être désigné par son collègue Hitler comme étant de loin « le meilleur que l'Italie ait généré depuis la chute de l'Empire romain »).*<sup>487</sup>

---

<sup>486</sup> *Op. cit.*, p.15.

<sup>487</sup> *Op. cit.*, p.16.

Cette Allemagne qui adule Mussolini, au moins au niveau de ses élites, est donc source d'inquiétude pour Croce. Quelque chose qu'il n'arrive pas à comprendre s'agit à ce moment dans l'esprit des allemands. Ce quelque chose étant en effet le nazisme naissant.<sup>488</sup>

En 1931 Croce retourne dans le pays ; cette fois-ci il trouve une nation déchirée à cause des affrontements entre nazis et communistes, et mis à genou à cause de la terrible crise industrielle qui le traverse. Il affirme qu'à cette occasion il s'était entretenu avec des hommes politiques et des lettrés et qui l'avaient tous rassuré sur l'avenir de l'Allemagne que lui voyait s'assombrir. Il affirme avoir parlé à un certain Monsieur Simon,<sup>489</sup> directeur de la *Frankfurter Zeitung*, et lui avoir demandé ce qui selon lui serait arrivé. Ce dernier lui répond être convaincu que rien ne se serait produit car le peuple allemand était très intelligent. Croce rajoute, de manière ironique, qu'une année plus tard Monsieur Simon avait perdu son journal et avait été contraint de trouver refuge en France. Croce note qu'en Allemagne il y a, de manière générale, un grand optimisme par rapport à l'avenir. Il relate aussi, de manière indirecte, ses entretiens avec Albert Einstein et Thomas Mann qui démontrent une grande foi dans les idéaux libéraux et déplorent le fascisme italien. Croce affirme qu'il a eu l'impression que les deux hommes :

*... ne soupçonnaient guère la bien pire ruine qui s'approchait de l'Allemagne, et peut-être ils s'en rendirent compte seulement quand il furent forcés eux aussi à partir en exil.<sup>490</sup>*

La classe intellectuelle allemande de ces années fait donc preuve, selon Croce, de naïveté face à la situation compliquée qui règne dans le pays. Dans ces lignes nous

---

<sup>488</sup> *Op. cit.*, p.17.

<sup>489</sup> Il s'agit probablement de Gustav Simon (1900-1945).

<sup>490</sup> *Op. cit.*, p.18.

pouvons percevoir que le philosophe ressent encore de l'affection pour ce pays et pour son peuple, mais tout cela connaît une brutale interruption quand Hitler arrive au pouvoir :

*Mais, une fois que Hitler et les siens dominèrent vraiment l'Allemagne, ce qui fut annoncé par la violente persécution contre les juifs, les autodafés des livres des écrivains non appréciés, et la théorie raciste absolue, biologique et naturaliste telle qu'elle ne l'avait jamais été jusqu'à ce point, moi, en pleine cohérence avec la défense que j'avais déjà faite de l'Allemagne pendant la guerre de 1914-18 contre les calomnies que les écrivains de l'Entente lui réservaient, j'entrepris dans les petites notes culturelles et politiques de la revue La Critica, la défense de la science, de la moralité et du bon sens contre l'Allemagne nazie : polémique que je cessai à un certain moment car il n'y avait plus aucune raison bien construite pour la poursuivre.*

491

L'arrivée de Hitler au pouvoir marque donc un tournant car, à partir de ce moment, Croce ne peut plus défendre ce peuple ni la culture dont il est porteur. Face à ce qui vient de se produire, même la grande floraison culturelle allemande du dix-neuvième siècle paraît défailante. Face à certains intellectuels allemands qui affirment que Croce n'est pas en mesure de comprendre le renouvellement de ce pays ainsi que le grand avenir de l'esprit allemand, il répond :

*Mais je l'avais alors si bien compris que c'est pour cela que j'avais fait mes adieux à l' « Allemagne que j'avais aimée ». J'étais toujours resté le même ; mais l'Allemagne ne l'était plus.<sup>492</sup>*

---

<sup>491</sup> *Op. cit.*, p.18-9.

<sup>492</sup> *Op. cit.*, p.20.



Malgré cette prise de position, Croce n'écrit pas à cette époque sur la situation de l'Allemagne car il était impliqué dans la lutte contre le fascisme, et voulait se consacrer à cela.

Les pages qui suivent sont caractérisées par des mots extrêmement durs proférés à l'encontre de l'Allemagne et de son histoire. L'avènement du nazisme est maintenant vu comme un fait intrinsèque à l'Histoire de ce peuple ; il couvait dans les entrailles de la culture allemande, et se serait immanquablement un jour manifesté. De manière opposée, Croce "justifie" en quelque sorte le fascisme qui est pour lui un événement étranger à l'histoire italienne, une sorte d'accident dans l'histoire de ce peuple :

*Il y avait, par ailleurs, une différence intime et profonde entre le nazisme et le fascisme, parce que le premier était une crise terrible qui couvait dans l'histoire allemande depuis des siècles, et le second une construction étrangère à l'histoire italienne séculaire, même répugnante aux yeux de l'histoire récente et glorieuse de l'Italie du dix-neuvième siècle. Ainsi, le premier avait à la fois un aspect diabolique et tragique, et le second, même parmi les délits qu'il commettait, les destructions et les ruines, conservait invinciblement un aspect carnavalesque, comme tous le voyaient au premier coup d'oeil en s'essayant à comparer les deux chefs eux-mêmes.<sup>493</sup>*

L'arrivée de Hitler brise ainsi tout rêve de l'historien quant à la possibilité d'une rédemption de l'Allemagne et du retour de ce pays sur le droit chemin. La condamnation de Croce est ferme ; pour lui il ne s'agit pas d'un pays ou d'un peuple qui a dévié mais de l'accomplissement d'un dessein présent dans l'histoire allemande. Ce qui s'est produit est la démonstration que l'histoire de ce peuple a montré ses lacunes, mais, de manière plus générale, c'est l'Histoire des hommes qui a fait

---

<sup>493</sup> *Op. cit.*, p.21.

défaillance.

### 3.1.6. L'Allemagne de Hitler

Dans son pamphlet, Croce exprime à plusieurs reprises ses craintes, et surtout son refus de l'Allemagne du Führer. Il adhère au jugement d'un homme de culture allemand qu'il ne nomme pas, et qui a reconnu à l'Allemagne trois déficiences organiques dont ce peuple est conscient, et que même il cultive comme si elles étaient ses meilleures vertus. A propos de l'esprit allemand, Croce s'exprime ainsi :

*Parce que dans sa structure cérébrale il agit de cette manière : avec beaucoup de force de suggestion. La pensée métaphysique agit presque avec l'énergie primordiale de la passion ; ce qui conduit inévitablement au fanatisme du fanatisme, même si celui-ci n'est pas ancré dans les profondeurs de la nature. L'histoire a ensuite fait au peuple allemand le grave tort de lui avoir épargné jusqu'à aujourd'hui l'expérience d'une longue et dure servitude sous le pied de l'étranger ; expérience d'où naissent l'idée de la liberté et le sens de son besoin, comme il est arrivé en Irlande, en Pologne, en Italie, dans l'Angleterre saxonne. Il s'agit d'un déficit spirituel des plus graves conséquences, et qui pourrait être guéri par l'histoire peut-être seulement avec l'application de moyens héroïques. La troisième déficience, la plus désespérée de toutes, a été l'effet de la bataille entre Arminius et Varus en 9 après J.C. : de cette bataille qui eût pour conséquence le fait que les Romains renoncèrent pour toujours à la romanisation de l'Allemagne, en l'abandonnant à elle-même.<sup>494</sup>*

Cette romanisation manquée a eu, selon cet homme de culture auquel Croce fait référence, un effet néfaste pour l'Allemagne car ce peuple, à la différence des autres,

---

<sup>494</sup> *Op. cit.*, p.24.

n'a pas été en contact avec la vitalité de la culture latine et a mûri une attitude ainsi que des us et coutumes complètement différents des autres. Croce ajoute, de son côté, d'autres détails à ce jugement. Il invite ainsi les historiens à enquêter sur l'origine de ce différend entre l'Allemagne et l'Europe, qui s'est manifesté lors du dernier conflit mondial. Il affirme que les événements de la Guerre ne sont finalement que les manifestations du mal obscur que ce peuple a couvé en lui pendant des siècles :

*... ce germe, seul, donnait la pleine explication de certaines actions et de certains événements de l'histoire allemande et européenne jusqu'à nos jours, où nous l'avons vue jaillir. Et elle est devant nous toute en fureur d'offense et de défense. Offense et défense dans la forme folle et terrible d'un attentat contre l'Europe et contre le monde entier de la part d'un peuple qui, en se définissant comme une race, et une race élue, veut conduire tous les autres non pas à une civilisation plus élevée grâce à des idées plus élevées, comme la Grèce et Rome et l'Italie et la France et l'Angleterre firent en certaines périodes de leur histoire, mais elle veut tous les mettre sous la servitude de sa puissance sans idées ...<sup>495</sup>*

C'est bien là le portrait que Croce dresse d'une Allemagne de Hitler qui a déclenché cet autre conflit mondial en semant le chaos en Europe. Les historiens et les générations futures devront, selon l'historien, prendre en considération ce mal qui travaille le peuple allemand et l'étudier en y trouvant un remède car cet attentat contre l'Europe pourrait se reproduire.

### **3.1.7. Après la Guerre : une réconciliation possible avec l'Allemagne**

Malgré la dureté des mots qu'il emploie, Croce souhaite, après la Guerre, une

---

<sup>495</sup> *Op. cit.*, p.26.

réconciliation entre l'Allemagne et les autres pays européens. Il recommence à croire à ce moment en la possibilité que ce grand pays puisse encore jouer un rôle important en Europe :

*La faillite de cette gigantesque et majeure tentative de réaliser avec la force et la violence le rêve de la domination de l'Europe et, à travers l'Europe, du monde, cette faillite qui fait suite à beaucoup d'autres dans l'histoire allemande, en commençant par celle du Saint Empire romain, de la nation germanique unie à l'Italie, son « jardin de l'Empire ». Cette faillite, qui est suivie quelques années plus tard d'une guerre mondiale, devrait être l'expérience ultime qui produit dans le peuple allemand la catharsis nécessaire et le conduit à prendre sa place dans l'humanité, non comme le traître barbare, maître et boucher, mais comme un des peuples parmi les peuples, un des plus forts d'entre eux dans la compétition qui est intrinsèque à la vie de l'humanité et de la civilisation. La honte, qu'il ne pourra ne pas éprouver, du mal dont il se fait l'instrument, se convertira en force de bien comme chez les grands saints qui avaient été de grands pêcheurs.<sup>496</sup>*

Derrière ces mots aux accents religieux, nous pouvons percevoir que Croce croit encore en l'Allemagne, malgré les deux guerres mondiales que cette nation a déchaînées. Il croit surtout en la force de rédemption de ce pays. Il termine ces réflexions en affirmant que malgré les actes de barbarie que les soldats allemands ont commis pendant les années d'hostilité, l'Allemagne n'est pas un ennemi chronique, mais seulement un ennemi du présent. Cette donnée, selon lui, circonscrit historiquement le Mal. En faisant référence au problème allemand, il écrit le 28 décembre 1943 :

---

<sup>496</sup> *Op. cit.*, p.28-9.

...[il est] présent et non futur, contingent et non éternel comme le nazisme le voudrait, une éternelle terreur et tremblement du monde.<sup>497</sup>

Cette réflexion, qui met d'ailleurs fin aux *Confessions d'un italien* « germanophile », semble démontrer que l'historien a disjoint définitivement le mot "nazisme" et le mot "allemand", et a relégué le phénomène du nazisme à un moment particulier de l'histoire allemande. Cette réflexion n'est cependant pas suffisante pour mettre fin au questionnement de Croce. Toujours en cherchant dans le passé du peuple allemand et des autres peuples européens les racines du racisme, de la xénophobie et des autres « maladies » qui se sont manifestées au cours de son siècle, l'historien trouve une origine possible à ce rejet de l'autre dans un courant spécifique de l'histoire de la pensée allemande qu'il commente ainsi :

*Du racisme on pourrait tracer une préhistoire qui pourrait remonter aux invasions barbares et aurait son moment solennel dans la réponse très connue de Liutprand, évêque de Crémone, à l'empereur byzantin : « que nous, les Lombards, et avec nous les Saxons, les Francs, les Lotharingiens, les Souabes, les Burgondes, nous entendons par Romains quicquid ignobilitatis, quicquid timiditatis, quicquid avaritae, quicquid luxuriae, quicquid mendacii, immo quicquid vitiorum est,<sup>498</sup> caractères bien dignes d'un peuple bien surgi d'un ramassis de gens abjects et baptisés dans le sang de l'acte fratricide de Romulus ». (De legat. Constantin., 12)<sup>499</sup>*

Selon Croce cet événement avait produit une première scission entre "germanique" et "non germanique", qui s'était par la suite enkystée dans l'histoire allemande et s'était

---

<sup>497</sup> *Op. cit.*, p.30.

<sup>498</sup> Traduction : Tous les ignobles, les peureux, les avares, les luxurieux, les menteurs, et surtout les vicieux.

<sup>499</sup> B. Croce, *La Germania che abbiamo amata* in *Il dissidio spirituale della Germania con l'Europa*, Laterza, Bari, 1944, p.33.

manifestée en d'autres moments et en d'autres situations. Selon Croce, ce peuple a élevé au rang de doctrine scientifique ce sentiment, ainsi que l'idée biblique du "peuple élu", et celle de la "prédestination". L'histoire de l'art allemand ainsi que la littérature ont ainsi induit ce peuple en erreur en faisant la différence entre art ingénu et sentimental. Selon Croce ces concepts ont perdu la signification religieuse et philosophique des missions assignées aux différents peuples. Ainsi :

*... vu que le matérialisme a prévalu, les mêmes distinctions et divisions furent matérialisées avec le concept zoologique de race, et de race supérieure et race inférieure, l'une forte et l'autre faible, l'une destinée à commander et l'autre à servir.<sup>500</sup>*

En essayant de trouver une explication possible à ce qui s'est produit, Croce s'appuie sur sa théorie de l'historicisme absolu en affirmant que la pensée allemande avait commencé à s'éteindre quand, déjà vers la moitié du XIXe siècle, les courants culturels avaient séparé l'histoire de la philosophie. Selon lui ce schisme dans la culture allemande avait été à l'origine des tristes événements dont ce pays avait été responsable. Le peuple allemand a ainsi été, en quelque manière, acquitté de sa faute car une séparation irresponsable de deux disciplines qui étaient soudées l'une à l'autre a été à l'origine d'une désorientation. Par rapport à cette séparation inopportune Croce s'exprime ainsi :

*Déjà autour de 1830 [...] la pensée descendit des hauteurs sur lesquelles elle s'était élevée ; elle se fit timide en philosophie en se mettant à la suite des sciences naturelles, timide en histoire qu'elle recommença à séparer de la philosophie avec laquelle dans l'âge classique elle s'était soudée ; et dans la période du positivisme, de l'évolutionnisme et du sociologisme la pensée allemande n'occupa même pas les*

---

<sup>500</sup> *Op. cit.*, p.34.

*premières places, qui furent occupées par des anglais, des français et des italiens.*<sup>501</sup>

Cet appauvrissement de la culture allemande devient visible au fur et à mesure que dans le pays se diffusent les théories raciales :

*... la puissance intellectuelle et pratique d'autrefois avait existé en fonction de la puissance politique et de la race à tel point que, quand l'Allemagne devint un état unitaire et un empire, et fit beaucoup peser sur le monde son autorité et sa puissance, alors sa pensée et sa poésie ne donnèrent plus de nouveaux fruits semblables aux premiers.*<sup>502</sup>

Dans la tentative d'envisager une intégration de l'Allemagne dans la nouvelle Europe qui est en train de se construire, Croce cherche donc à pointer son doigt non plus sur ce peuple mais plutôt sur les défaillances auxquelles sa culture a été sujette. L'insistance sur les effets néfastes dus à la séparation entre l'histoire et la philosophie démontrent une fois de plus comment ces deux doctrines sont intimement liées dans la vision de Croce, et quel rôle important il leur confie dans l'évolution et l'élévation de l'Homme surtout à la suite de l'expérience dramatique des deux Guerres mondiales. L'Histoire et la Philosophie doivent en effet être soudées car l'une se résout dans l'autre. Leur union est indispensable au progrès de l'humanité, et a été à la base des grands acquis de l'Allemagne. Dans le dernier paragraphe de cet écrit, Croce semble être ouvert à une réconciliation personnelle avec l'Allemagne :

*Mais dans nos coeurs reste vivante l'Allemagne de la pensée et de la poésie, qui est celle que nous avons aimée de manière dévouée et que toujours nous aimons. Et nous*

---

<sup>501</sup> *Op. cit.*, p.41-2.

<sup>502</sup> *Op. cit.*, p.42.

*l'aimons non seulement pour son grand âge et ses grands auteurs, mais aussi pour tout ce que nous voyons encore luire d'elle en tant d'hommes allemands, qui, dans des conditions difficiles, en perpétuent avec nous les concepts et les idéaux, en regardant vers l'avenir.*<sup>503</sup>

Les conclusions sont ainsi assez optimistes dans la mesure où Croce semble donner à ce peuple, contre lequel il avait tonné tout au long des hostilités, la possibilité de se racheter, toujours en vertu de sa culture.

## **3.2. Réflexions sur l'avenir de l'humanité**

### **3.2.1. La guerre comme idéal**

Ceci est le titre assez étonnant d'un autre bref écrit de Croce qui remonte toujours à la fin des hostilités et qui est inséré dans *Il dissidio spirituale della Germania con l'Europa*. Dans ce bref écrit Croce donne la définition de ce qu'est selon lui la guerre. A travers cette lecture nous pouvons observer que sa pensée a changé par rapport à ce qu'il soutenait avant le second conflit mondial. La guerre est devenue un "idéal" que l'auteur défend. Il est difficile d'établir s'il s'agit d'une véritable conviction

---

<sup>503</sup> *Op. cit.*, p.43.



ou bien d'une réflexion dictée par les nécessités du moment. Sans doute, face à la place si large que la guerre a occupé dans le demi-siècle où Croce a vécu, il ne pouvait pas feindre d'ignorer cette réalité :

*Mais la guerre en tant que guerre, considérée en soi, ne se prête à aucune intelligence historique, écrit-il ne pouvant pas se référer à une catégorie propre ou bien à un idéal propre. En effet, elle est une fièvre qui s'allume périodiquement dans les veines des hommes. Les individus et les peuples, quelles que soient leurs qualités et leur élévation spirituelle, luttent au cours de l'évolution de cette fièvre pour s'écraser l'un l'autre et pour se détruire. Les vicissitudes de cette lutte peuvent être suivies par celui qui les regarde de manière détachée et de loin ou les lit dans les livres, avec une participation vivace de l'imagination et de l'émotion, pareille ou plus forte que celle avec laquelle on assiste aux spectacles de cirque, de salle de gymnastique ou de cinématographe ; mais substantiellement, elles se réduisent à un éternel se battre et être battus où la fortune joue un grand rôle et ne peut être réduite à une configuration historique, parce que ce lien (c'est-à-dire la logique et la signification historique) se retrouve ailleurs.<sup>504</sup>*

Les considérations de Croce sur la guerre se situent cette fois dans une dimension méta-historique où il n'y a pas forcément une explication. Loin d'être formatrice ou bien fléau, cette fois-ci, elle est simplement inévitable. On peut dire que Croce a intégré, malgré lui, l'idée que la guerre est malheureusement une partie importante de l'Histoire des êtres humains : la juguler est impossible, autant l'accepter... et pourquoi ne pas en faire un idéal.

Croce explique bien dans ce pamphlet qu'au fur et à mesure que l'être humain a progressé, il a choisi comme moyen de règlement des conflits une autre solution que la guerre. Pour autant cette réalité est quand même restée dans l'histoire humaine et s'est représentée à intervalles constants. Croce ne nie pas non plus que la guerre a été le

---

<sup>504</sup> *Op. cit.*, p.45.

moyen par lequel s'est réalisée l'unité italienne au cours du Risorgimento. Cependant, il affirme que la Seconde Guerre mondiale qui vient de s'achever a été à la base d'une césure avec l'histoire précédente car désormais ce qui auparavant était une inévitabilité ou même une « maladie » a une signification positive :

*Maintenant, malgré ce degré atteint par la civilisation, malgré ce général bon sens, il est arrivé que la guerre se soit affirmée comme idéal pour certains courants intellectuels ; et qu'au concept de la « guerre maladie » se soit substitué celui de la « guerre santé ». La milice perpétuelle, avec laquelle on veut symboliser la vie, est aussi une « guerre à la guerre », une « négation de la négation » comme l'on dit en termes philosophiques...<sup>505</sup>*

Ainsi selon Croce, la culture officielle propage l'image et l'idéologie de l'homme qui prend les armes non pas pour défendre sa famille mais plutôt pour le goût de faire la guerre. Encore une fois il affirme que la faute est aux mouvements culturels, et en particulier à celui du *decadentismo*. Ce courant a, selon lui, corrompu les sentiments et les a salis. Il a été en particulier responsable de la transformation du sentiment de l'amour de la patrie en nationalisme. On voit plus en détail comment cette transformation avait eu lieu selon Croce :

*... et il corrompt aussi la virile et naturelle résolution à combattre dans les guerres que le cours du monde suscite par nécessité, en la bouleversant en folie délictueuse d'exalter, de provoquer et d'inciter à la guerre qui fait renaître les maladies qu'on doit guérir ; et corrompt à la fois le patriotisme noble et humanitaire traditionnel en une sorte de bestialité féroce qui prit d'abord le nom de « nationalisme ».<sup>506</sup>*

---

<sup>505</sup> *Op. cit.*, p.47.

<sup>506</sup> *Op. cit.*, p.48.

Les êtres humains sortent pour le moment blanchis de ces dérives, au moins des pires d'entre elles, car la faute en retombe sur les mouvements culturels propagés par la propagande d'état. Parmi eux il y a pourtant un peuple que Croce n'oublie pas, et auquel il n'a de toute manière pas pardonné ce qui s'est passé. Ainsi, il revient sur la question du peuple allemand auquel, dans d'autres écrits de ce même recueil, il semblait avoir "pardonné" et affirme :

*Malgré tout cela, cet idéal ou contre-idéal se serait probablement épuisé dans le cercle de la littérature gonflée et vide s'il n'avait trouvé le soutien d'un peuple qui est au centre de l'Europe, qui en fit l'idée directrice de sa vie morale et politique, ayant mis de côté ce peu ou beaucoup d'universalisme et de cosmopolitisme qui luisait dans son grand âge philosophique et politique, s'étant fermé et rendu sourd à la substance de l'enseignement d'un Kant ou d'un Goethe.<sup>507</sup>*

Mais Croce n'accuse pas seulement le peuple allemand. En effet il essaie tout de même de contextualiser les choix de cette nation à la lumière de sa propre Histoire récente. Plusieurs facteurs sont ainsi analysés, entre autre l'unité réalisée seulement au dix-neuvième siècle :

*Ce serait une explication assez insuffisante et au contraire inappropriée de faire porter la responsabilité de tout ceci à l'Allemagne, arrivée tard à l'unité et à la puissance que l'unité lui donnait, et prise par le besoin d'expansion et de domination auquel il n'était pas possible de poser des limites contre d'autres peuples qui possédaient un empire mondial, parce que ce besoin aurait pu trouver satisfaction avec des moyens politique, et même dans le cas des armes et de la guerre, sans aucune*

---

<sup>507</sup> *Op. cit.*, p.48.

*nécessité d'empoisonner à cette fin les sources mêmes de la vie morale.*<sup>508</sup>

L'Allemagne a cédé facilement à cet instinct belliqueux car, selon Croce, sa tradition n'était pas celle de l'Empire romain ou grec mais simplement celui des invasions barbares. Et ses héros nationaux n'étaient ni Achille, ni Hector ni Andromaque mais des hommes et des femmes brutaux et sanguinaires. Si l'histoire ancienne n'a pas été formatrice pour l'Allemagne, l'histoire récente ne l'est pas non plus car Frédéric II de Hohenzollern et Bismarck ont encore davantage façonné cette mentalité et cet esprit belliqueux et belliciste :

*[Bismarck] donna son empreinte à la nouvelle Allemagne avec ce qu'il portait en lui de dur, de sarcastique et de cynique, empreinte que ceux qui lui succédèrent lui calquèrent plus fortement sur le visage.*<sup>509</sup>

Pour toutes ces raisons contenues dans son histoire et dans le caractère des hommes qui l'ont faite, l'Allemagne était destinée à une dérive totalitaire et raciste. Cependant, dans ses écrits, Croce va encore plus loin, et attribue certains des événements terribles qui ont eu lieu dans ce pays germanique, à la composante juive présente dans sa culture depuis des siècles. Ceci est d'autant plus étonnant que les nazis avaient voulu anéantir la population juive. Les lignes qui suivent ont de quoi surprendre le lecteur :

*Une fois que [ces traditions juives] et d'autres traditions historiques allemandes semblables ont fusionné avec le decadentismo romantique dont on a déjà parlé, cela eu pour conséquence le racisme, la forme nouvelle et zoologique du mythe du peuple élu « qui ne se laisse pas contaminer par les autres » ; à tel point qu'on dirait que la*

---

<sup>508</sup> *Op. cit.*, p.48.

<sup>509</sup> *Op. cit.*, p.49.

*lutte d'extermination entreprise par le germanisme contre l'hébraïsme n'est rien d'autre que le jalousie et la rivalité de métier, parce que, comme il est bien connu, ce concept est rigoureusement hébraïque et fut conçu et mis en acte au quatrième siècle avant Jésus Christ...*<sup>510</sup>

Il est vraiment difficile d'analyser ces pages où Croce attribue les convictions des nazis à une volonté d'imiter certaines pratiques juives où même de les avoir intégrées à tel point dans leur patrimoine culturel qu'ils ont été conduits à les reproduire. La lecture de ces pages doit être contextualisée dans le climat qui régnait à la fin de la guerre, dans une situation où le philosophe cherchait désespérément une solution logique aux horreurs dont il avait été le spectateur, en passant en revue tous les aspects possibles de l'histoire et de la culture allemandes.

### **3.2.2. La paix perpétuelle ? ce n'est qu'un idéal...**

Face à ce qui s'est produit Croce ne croit plus à la guerre comme solution, mais, d'un autre côté, il nie aussi que la paix puisse être un idéal perpétuel. La paix, selon lui, peut être seulement temporaire, dans le meilleur des cas, et peut durer tant que tous les peuples y trouvent leur avantage. Ainsi, après cette Seconde Guerre mondiale il préconise une paix la plus longue possible et qui peut se réaliser surtout si la mentalité des hommes change. Ainsi, ayant perdu toute illusion, il écrit :

---

<sup>510</sup> *Op. cit.*, p.49.

*... la paix perpétuelle est une utopie perpétuelle, parce qu'elle ne vise ni plus ni moins qu'à briser le ressort de la vie humaine, qui est dans la douleur et dans le danger. Mais ce qu'on devrait faire, facilité par les leçons de l'expérience, c'est de nettoyer nos esprits de tout résidu, et d'arracher la plus petite racine ou filament de la « guerre comme idéal », et contre le guerrier faire valoir le marchand, aussi averti en cela par l'expérience que les marchands, quand ils y sont attirés par nécessité, savent tenir tête aux guerriers et vaincre...<sup>511</sup>*

Ce que Croce souhaite est donc un changement profond dans la société qui, selon lui, s'est militarisée de plus en plus en devenant une société de guerriers. Cette société ne peut que produire la guerre et c'est contre cette attitude qu'il faut se battre, si l'on souhaite une paix qui dure le plus longtemps possible. Quant à une paix définitive, l'historien n'y croit désormais plus.

Croce espère ainsi que cette mentalité qui a prôné la guerre comme idéal suprême tout au long du XIXe siècle soit dépassée. Dans ce pamphlet, l'historien est toujours très dur à l'égard de l'Allemagne, car il souligne comment cet idéal célébrant la guerre, a été en particulier accueilli et mis en pratique par les allemands :

*... il n'est pas utile maintenant d'aller en recueillant ou en multipliant les exemples quand on a, depuis des années, fermement devant les yeux le spectacle d'un peuple qui contribua dans le passé au travail européen, qui, étant entré dans un horrible délire, a non seulement hissé le négatif à la place du positif, et a fait de la guerre, qui fut comptée pendant des siècles comme une des trois calamités, avec la peste et la famine, un idéal de vie supérieur, le seul qui soit digne de l'homme germanique, guerrier et héros par nature...<sup>512</sup>*

---

<sup>511</sup> *Op. cit.*, p.50-1.

<sup>512</sup> B. Croce, *I doveri e il dovere in Il dissidio spirituale della Germania con l'Europa*, Laterza, Bari, 1944, p.55.

Croce lie cette réflexion sur l'idéal de la guerre à celui de la patrie qui selon lui a aussi été sujet à une dégénérescence au cours du XIXe siècle, en particulier dans l'esprit allemand. Ainsi il explique ce qui devrait être l'amour pour la patrie envers laquelle il y a non seulement des droits mais aussi des devoirs :

*... mais elle a aussi conféré un absolutisme abstrait au concept de la patrie et au devoir de défense de la patrie. Parce que l'amour pour la patrie a une justification et une qualité morale seulement quand il naît et vit au sein de l'humanité, pour laquelle il reste, pour partie, son image en miniature et son symbole, et pour l'autre il est le but évident, bien que non exclusif, de nos devoirs.<sup>513</sup>*

Même dans un écrit qui a pour but de parler de la guerre et de la paix, Croce n'oublie pas de revenir à l'Allemagne, aux erreurs commises par ce peuple... Dans ses écrits de la fin de la guerre, ce pays devient une idée fixe, car Croce n'arrive pas à dépasser le traumatisme dû à son incapacité à expliquer ce qui est arrivé. La plupart de ses réflexions s'achèvent avec une pensée pour le cas allemand. En faisant toujours référence aux agissements de ce peuple, il affirme :

*Comment cela se fait-il que les allemands que nous aimâmes d'abord pour la fine pensée de leur philosophie classique, pour la poésie de Goethe, pour la musique et pour l'aspect débonnaire de leur honnête et laborieuse coutume, et même nous les admirâmes pour les services qu'ils rendaient à la science et à la technique, pour la richesse et la puissance à laquelle ils avaient hissé leur pays, soient devenus ce qu'ils sont maintenant ? A savoir objet d'horreur dans le monde entier, de la part de toute sorte de personnes. Ceci est un problème parsemé de terribles difficultés qui se présentera à tous le jour où l'on devra rétablir une cohabitation entre les peuples et où l'on ne pensera certainement pas à effacer de la terre le peuple allemand.<sup>514</sup>*

---

<sup>513</sup> *Op. cit.*, p.55.

<sup>514</sup> *Op. cit.*, p.58-9.

Ce "problème allemand" reste donc ancré dans l'esprit de Croce. Le philosophe continue à s'interroger jusqu'à la fin de sa vie sur la manière dont ce peuple peut à nouveau être intégré dans l'Histoire européenne. Il est très difficile de tirer les conclusions de ses réflexions, mais on peut dire qu'il reste un pessimisme de fond.

### 3.2.3. Le mythe des peuples et des races

Croce reconnaît que son siècle a été dominé par le mythe des races, ce qui a porté, selon lui, à une exaltation de l'idée de peuple, et donc au nazisme. Sa pensée revient une fois de plus avec insistance vers l'Allemagne et au rôle que ce peuple a joué lors de la dernière guerre mondiale. Il essaie toujours d'enquêter sur les raisons profondes qui ont porté ce peuple à commettre certains actes. Cette fois il en trouve la raison dans une sorte d'insatisfaction que les allemands ont ressentie tout au long de leur histoire :

*Mais peut-être dans leur morgue emprunte de supériorité à l'égard les autres peuples, dans leur candidature à l'empire européen ou même mondial, dans leur rêve de voir toujours vaincre les arguments de la force, [...] il y a plus qu'il ne semble de prime abord une conscience tourmentée et cachée d'infériorité de ne pas être arrivés jusqu'à maintenant à concourir avec les autres peuples dans la vivacité et la clarté de l'intuition, dans le tact et dans la politesse et dans l'art de se comporter, [...] dans le fait de se faire respecter en respectant les autres : tant et si bien qu'à la place de leur ambition exterminée et leur rêve du Kolossal, il ne reste rien d'autre que le fait d'essayer de s'imposer par la violence. Le fouet, le bâton et autant d'armes plus modernes, plus scientifiques et plus terrifiantes ont remplacé ou se sont rajoutées à celles-ci ; elles leur ont semblé des moyens conduisant à parvenir, à travers des voies*



*plus courtes, à la domination du monde...*<sup>515</sup>

Dans le terrible scénario qui se présente à Croce après la guerre, même le concept de « triomphe » a changé de contenu et de représentation. Ce qui était perçu auparavant comme le but de tout conflit qu'il fallait absolument atteindre, et qui donnait même une justification aux guerres, est désormais vu de manière différente et soumis à des limites morales :

*Les triomphes -dit déjà un de leurs poètes du temps où même l'Allemagne se réchauffait aux rayons de la liberté européenne- équivalent à des défaites quand leur fruit consiste en des lamentations et en la haine sans limite du monde.*<sup>516</sup>

Croce revient ainsi sur son jugement initial du triomphe. Ce concept semble désormais moins exclusif, car il affirme que le triomphe ne doit pas être source de haine de la part des autres nations. Sa pensée est encore tournée vers les événements récents, le rôle joué par l'Allemagne, et la manière dont cette nation a érigé et transformé en idéal le mythe des peuples et des races. Tout au long de ces années, les agissements de ce peuple pèsent lourdement sur ses relations avec les autres nations, et Croce connaît bien la portée de ces tensions.

Il est très intéressant que cette réflexion apparaisse dans la page qui sert de clôture au pamphlet *Il dissidio spirituale della Germania con l'Europa*. Cette même page clôt aussi la partie *I doveri e il dovere*<sup>517</sup> qui peut être perçue comme une invitation à adopter un comportement le plus éthique possible lors des hostilités. Croce ne nous en dit pas plus, et il interrompt sa réflexion sans la développer ultérieurement comme il l'avait fait dans d'autres écrits et à l'intérieur de ce même écrit.

---

<sup>515</sup> *Op. cit.*, p.59-60.

<sup>516</sup> *Op. cit.*, p.60.

<sup>517</sup> *I doveri e il dovere* : Les devoirs et le devoir.

### 3.2.4. La liberté et la justice

Au cours de la dernière année de guerre, Croce s'interroge aussi sur le concept de « liberté » et sur celui de « justice » et sur leurs relations. Dans ses nouvelles réflexions il cherche à établir un lien entre ces deux notions. Ainsi il affirme en s'interrogeant :

*Quel est donc le vrai contenu mental du mot « liberté » et du mot « justice », et quel est le rapport entre ces deux mots ? L'un peut-il aller de pair avec l'autre ou doit-il être résolu par l'autre et dans l'autre ?<sup>518</sup>*

Croce répond à ces interrogations en affirmant que la liberté est la spiritualité de l'homme, son activité et sa réalité. Le raisonnement qui suit n'est pas des plus simples :

*... et puisque la liberté est l'essence de l'homme, et l'homme la possède en sa qualité d'homme, il ne faut pas comprendre littéralement et matériellement l'expression qu'il est nécessaire de « donner la liberté » à l'homme, ce qui n'est pas possible parce qu'il l'a déjà en soi. Il est tellement peu probable qu'on puisse la lui donner, qu'on ne peut la lui enlever ; et tous les oppresseurs de la liberté ont bien pu éliminer certains hommes, empêcher plus ou moins une certaine manière d'agir, contraindre à ne pas prononcer certaines vérités et à réciter certains mensonges, mais ils n'ont pu enlever à l'humanité la liberté, c'est à dire le tissu de sa vie, que les efforts de la violence, au lieu de la détruire, ressoudent et restaurent là où elle est affaiblie.<sup>519</sup>*

---

<sup>518</sup> B. Croce, *Libertà e Giustizia, revisione di due concetti filosofici*, Laterza, Bari, 1944, p.6.

<sup>519</sup> *Op. cit.*, p.6-7.

Ces réflexions sont d'autant plus importantes si on les met en relation avec ce que Croce affirmait dans les mêmes années sur la manière de faire justice en fusillant sur place et sans procès les criminels de guerre nazis, même s'il n'a jamais mis en doute le bien fondé des tribunaux ni des autres organismes régissant le pouvoir judiciaire. Dans ce pamphlet il souligne que la première acception du mot Justice est la désignation du concept de bien moral, la deuxième est celle qui sert pour entendre droit et légalité. En faisant référence à ces deux concepts, il affirme qu'ils sont le fondement de toute société humaine et de tout état. Ils sont indispensables dans le fonctionnement des nations car :

*Ordre, légalité, état, droit, justice sont le premier degré de la vie pratique, la condition de la vie morale et de la liberté ;<sup>520</sup>*

Cette réflexion, presque contemporaine à celle sur l'exécution sans jugement des criminels nazis, nous surprend mais ce n'est pas la première fois que cela se produit car dans les années qui suivent le deuxième conflit mondial, Croce connaît des revirements assez importants sur plusieurs concepts fondamentaux. En effet, ce qui s'est produit a complètement bouleversé son univers spirituel et moral en produisant une perte des repères ou bien un changement soudain et radical sur la manière de percevoir certaines valeurs.

### **3.2.5. La liberté : une éternelle rivale de la justice**

Selon Croce, les concepts de « liberté » et de « justice », régissant la vie des êtres humains, se trouvent souvent opposés l'un à l'autre. La liberté, en particulier,

---

<sup>520</sup> *Op. cit.*, p.11.

semble être en opposition à toute autre valeur éthique, et en lutte perpétuelle pour garantir sa propre existence. Croce la définit ainsi :

*... Satan et le mal et la non-liberté couvent toujours dans l'esprit de l'homme et se cachent sous toute forme de vie sociale et historique, et [...] la stase du bien est-elle aussi absurde que la stase du mal ? L'éthique de la liberté, intrinsèquement sévère pour ce caractère de perpétuel combattant qui lui est propre, trouve toujours en face et contre elle les autres idéaux qui posent la fin de la vie dans le plaisir, dans le repos, dans le bonheur; dans la béatitude...<sup>521</sup>*

Cette réflexion emprunte même la figure de Satan aux textes sacrés pour en faire une allégorie des forces négatives qui s'opposent à la liberté. Croce voit ici la liberté à travers une optique guerrière car selon lui elle est contrainte à se battre éternellement pour exister. Dans les lignes qui suivent ce concept se précise davantage car Croce le conjugue avec son idée du libéralisme :

*Certainement la conception libérale est consciente qu'elle n'apporte pas la paix mais plutôt la guerre, non l'aisance mais la peine, non l'oisiveté mais le travail, et elle n'entend pas tromper et leurrer ceux à qui elle s'adresse, et elle préfère les conquêtes fatigantes et lentes...<sup>522</sup>*

Croce achève ces réflexions en affirmant la primauté absolue de la liberté, une affirmation importante qu'il a probablement mûrie pendant les années d'hostilité car, comme on a pu l'observer, il n'accordait pas une grande importance à ce principe avant les deux guerres mondiales. C'est qui est encore plus important c'est que désormais

---

<sup>521</sup> B. Croce, *Libertà e Giustizia, revisione di due concetti filosofici*, Laterza, Bari, 1944, p.18.

<sup>522</sup> *Op. cit.*, p.23.

Croce tisse un lien entre la liberté et la morale. Il s'était tu face aux violences perpétrées par les escadrons fascistes au cours des années vingt. A ce moment il avait soutenu que, face à l'insubordination sociale, il fallait parfois utiliser la manière forte et mettre en parenthèse les libertés personnelles et collectives. Les événements liés aux deux guerres mondiales ont modifié sa vision de la vie, en le portant à changer d'avis. Ainsi il affirme :

*... Mais les problèmes [...] ne peuvent pas être formulés et résolus, sinon selon le critère moral de la liberté-morale, et en vain a-t-on été tenté de les traiter par le moyen des schémas extrinsèques et matériels, avec des propositions d'organisation sociale comme celles du libéralisme et du communisme, qui sont les deux extrêmes de la série, et avec les autres qui sont intermédiaires entre celles-ci ; le défaut de tous est celui de n'être ni purement économiques ni purement moraux, génériques et abstraits, et pour cela nécessaires et arbitraires.<sup>523</sup>*

Le principe de la liberté est la thématique fédératrice et dominante de ce pamphlet qui se termine par l'affirmation suivante :

*[Il faut résoudre ces problèmes] en se tenant à l'unique critère de la liberté ; ce qui veut dire qu'il faut toujours choisir dans chaque cas cette solution qui pRomeut la liberté, c'est à dire l'élévation de la civilisation.<sup>524</sup>*

L'Homme nouveau que Croce choisit n'est plus l'individu fort, capable de briser les émeutes et de s'imposer sur les masses, mais c'est :

---

<sup>523</sup> *Op. cit.*, p.25-6.

<sup>524</sup> *Op. cit.*, p.26.

*... l'homme d'action qui ne l'est vraiment que s'il est en même temps prudent et audacieux, conservateur et révolutionnaire.*<sup>525</sup>

Cette "audace" à laquelle Croce fait référence n'a pas le même contenu que dans ses réflexions des années trente. En effet, il la définit ainsi :

*Une audace d'autant plus résolue et sûre qu'elle n'obéit pas tant aux intérêts économiques particuliers d'une unique classe sociale, mais à la voix de la conscience et à la vision inspirée des voies de l'histoire.*<sup>526</sup>

La réflexion sur ce nouvel individu régisseur des états clôt ce pamphlet qui se termine par une notion très intéressante car Croce dit avoir, à ce moment, terminé son oeuvre en tant qu'homme de pensée : maintenant c'est à l'homme d'action d'agir. En affirmant cela, il pense probablement aux tâches diplomatiques et politiques qui l'attendent dans l'après-guerre.

En mai 1943, il semble donc avoir beaucoup évolué quant à sa conception de la vie et de l'être humain. De manière plus particulière, un grand bouleversement s'est produit dans sa perception de la guerre, du fonctionnement des états, des relations entre le pouvoir et les individus. L'Histoire a occupé une place maîtresse dans ces réflexions car elle reste au-dessus des êtres humains, parcourant ses « voies » infinies.

### **3.3. Croce dans le collimateur du Duce : ses relations avec la Police Politique**

---

<sup>525</sup> *Op. cit.*, p.27.

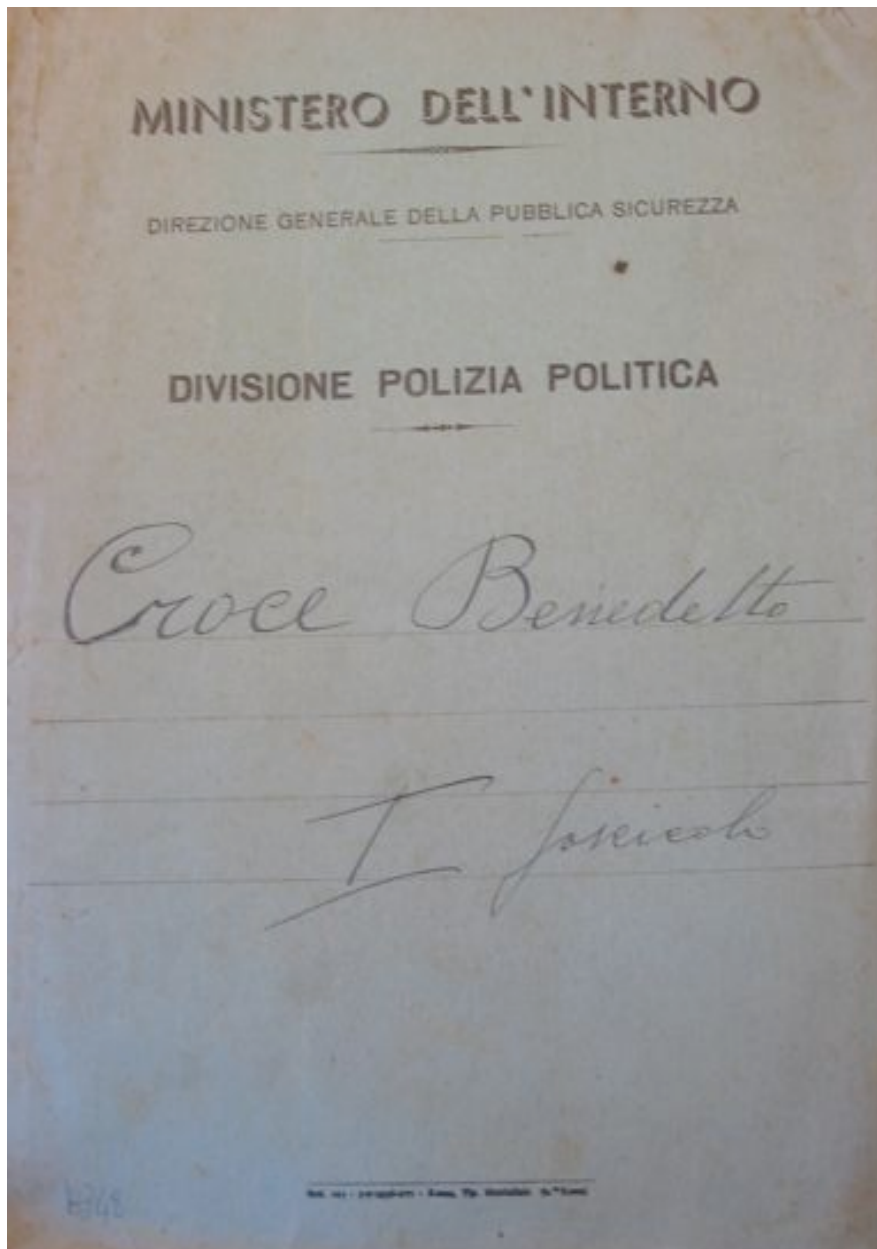
<sup>526</sup> *Op. cit.*, p.27.

### 3.3.1. Un intellectuel gênant

Depuis son arrivée au pouvoir, Mussolini fait surveiller Croce. Nous pouvons voir ci-dessous la photographie de la couverture du dossier de Benedetto Croce<sup>527</sup> :

---

<sup>527</sup> Dossier de la Police Politique, Archives Centrales de l'Etat, Rome, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 1er fascicule.



*Illustration 1: Couverture du dossier de la Police Politique sur B. Croce, enveloppe 348, 1er fascicule*

Au fur et à mesure que Croce affiche son antifascisme, le Duce accentue son activité de contrôle. Ainsi tous ceux qui fréquentent la maison de Croce à Naples sont suivis et tous les correspondants épistolaires de l'historien font, à leur tour, l'objet de contrôles et de filatures. De cette manière de nombreux intellectuels européens avec lesquels Croce était en contact entrent dans le collimateur du régime, c'est le cas notamment de Karl Vossler. La Censure repère aussi un grand nombre d'individus ordinaires, la



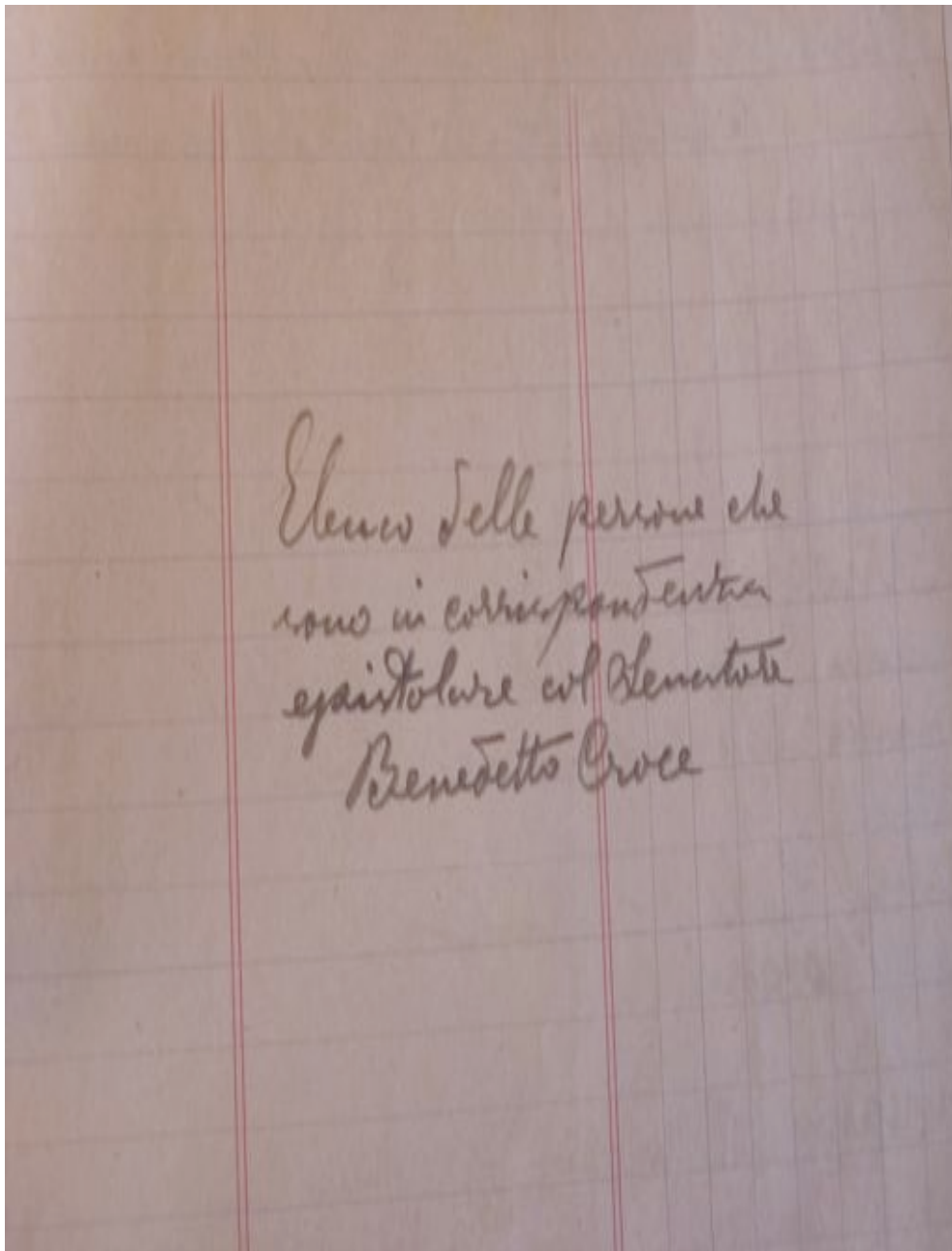
plupart étant des jeunes qui se rendaient chez Croce pour des conseils ou bien pour demander son aide. La famille de Croce est aussi suivie dans ses déplacements et sa correspondance est passée au peigne fin. Ainsi environ trois cent personnes faisant partie de l'entourage de Croce sont suivies ou bien ont eu leur correspondance interceptée par les agents secrets. Le nombre de procès verbaux écrits et de lettres réquisitionnées est ainsi énorme malgré le fait qu'un nombre important d'éléments semble avoir été retiré des dossiers. Il existe même un cahier avec la liste de toutes les personnes en communication avec Croce. Voici à quoi ressemble ce cahier ainsi que la page de présentation :<sup>528</sup>

---

<sup>528</sup> Dossier de la Police Politique, Archives Centrales de l'Etat, Rome, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 1er fascicule.



*Illustration 2: Couverture du cahier renfermant la liste des contacts de B. Croce, établi par la Police Politique, enveloppe 348, 1er fascicule*



*Illustration 3: Première page du cahier renfermant les contacts de B. Croce, enveloppe 348, 1er fascicule*

Avant d'analyser les mécanismes mis en place par la Censure fasciste, en particulier pendant la période de consolidation du régime totalitaire, nous pourrions nous attarder sur ces documents censurés qui semblent être de nature très variée ainsi que sur leur contenu. Les agents qui suivent Croce font parfois des commentaires personnels qui laissent transparaître leur fidélité au Duce en affirmant qu'ils ne comprennent pas pourquoi cet intellectuel s'en prend autant au chef du fascisme. Parfois ils utilisent même des insultes. Le Duce, de son côté, semble être

particulièrement intéressé par ce que la presse étrangère écrit sur le philosophe et sur son activité antifasciste. Vers la fin des hostilités, après l'armistice de 1943, la Censure s'intéresse en particulier au rôle que Croce aura auprès des Alliés. Les agents de la Police Politique continuent à l'espionner même au cours de l'année 1943 quand le fascisme est désormais en train de rendre son dernier souffle. Il semble alors important d'étudier une partie de ces documents dans le but d'analyser les mécanismes de surveillance du pouvoir totalitaire, l'évolution de la pensée de Croce à travers les documents trouvés dans ses dossiers, ainsi que l'intérêt que Mussolini manifestait à l'encontre de cet intellectuel et du succès qu'il rencontrait à l'étranger.

Mais cette étude peut nous donner d'autres informations de grande importance, en nous permettant par exemple d'éclairer les situations parfois ambiguës ayant existé entre Croce et Mussolini. A partir de la fin des années quarante Croce a vécu une situation de grand isolement culturel et affectif. Ceci a été dû en particulier à des soupçons existant quant à un accord entre lui et Mussolini, qui lui aurait permis de continuer à écrire et à vivre en Italie en échange de faire preuve, dans ses oeuvres, d'une certaine indulgence à l'égard du Duce. Il est difficile d'établir si cet accord a eu lieu, mais les dossiers de suivi contenus dans les Archives d'état semblent donner quelques indices en ce sens, au moins au début de la dictature, car ils démontrent que Mussolini est intervenu en 1927 pour demander d'arrêter immédiatement toute filature et toute interception de courrier visant Croce. Le document en question est signé par le Duce en personne.

Les pages qui suivent permettront de mieux éclairer certains points obscurs, même si un grand nombre des questions restent ouvertes. C'est le cas du dossier, vide, établi par le Ministère de l'Education Nationale sur Croce, mais c'est aussi le cas d'autres anomalies qui peuvent se retrouver dans la lecture et l'examen des dossiers de la Police Politique. Leur étude est intéressante car non seulement il s'agit de matériel très peu exploité mais cela nous amène aussi à nous interroger sur une partie de l'Histoire contemporaine que les italiens ont préféré oublier, ou bien effacer. Il suffit, à ce propos, de nous rappeler que la plupart des informateurs restent anonymes et que des documents d'une importance fondamentale, tels que les documents qui

établissaient la correspondance entre des codes et des noms, ceux des informateurs et des agents de la police secrète, ont également disparu.

Nous pourrions ainsi nous attarder sur l'analyse de quelques uns de ces documents dont l'étude détaillée est impossible car il s'agit d'une quantité de matériel énorme. Nous considérons ces documents comme emblématiques.

### 3.3.2. Pourquoi Mussolini a-t-il toléré Croce ?

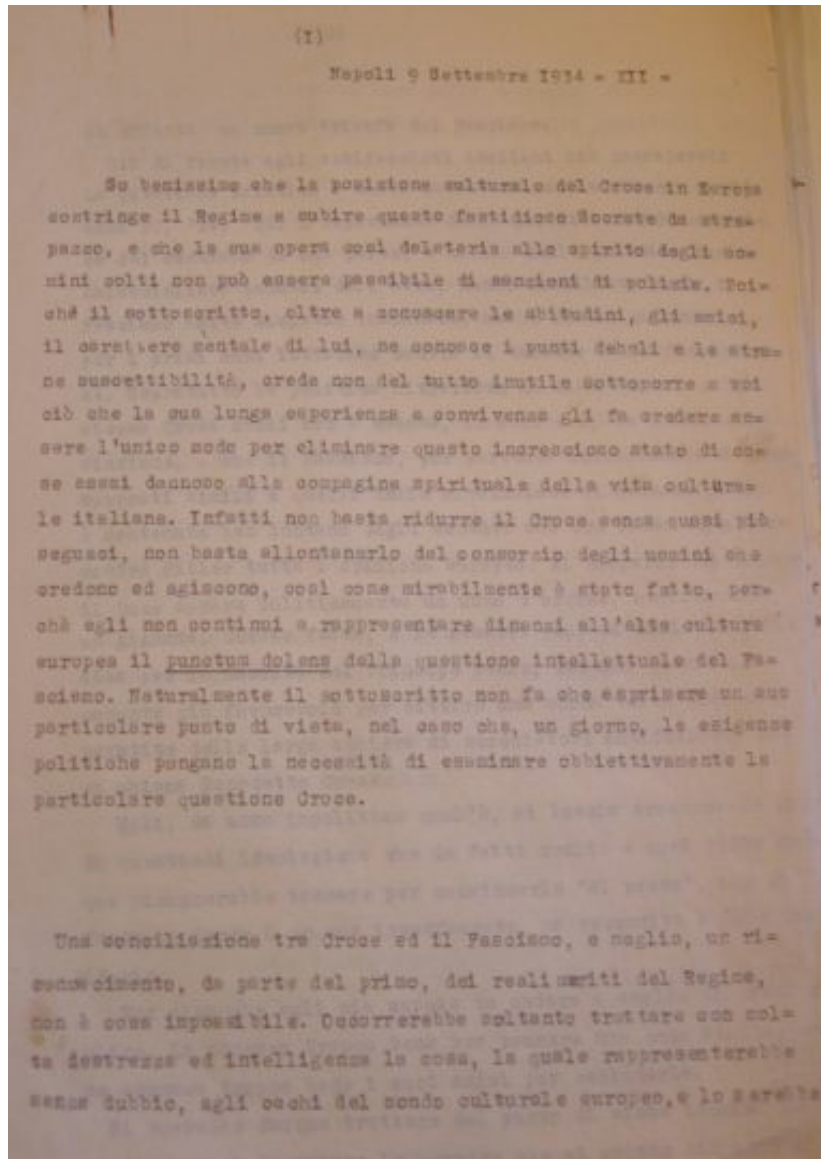
Les relations entre Croce et le chef du fascisme n'ont jamais été faciles. Cependant, le Duce ne l'a jamais fait arrêter et ne l'a pas contraint à l'exil comme tous les autres antifascistes. La position de Croce est assez particulière et nous ne pouvons nous empêcher de se poser des questions. En effet, comment se fait-il que Mussolini n'ait jamais utilisé ses escadrons pour nuire à la personne de Croce ? Comment se fait-il qu'il ne l'ait pas éliminé physiquement ou symboliquement comme tous les autres ? Cette situation si unique a porté certains milieux à imaginer même une connivence entre le chef du fascisme et le philosophe jusqu'au point de parler d'un pacte passé entre eux. Des dossiers de la Police Politique fasciste contenus dans les Archives d'état à Rome semblent expliquer cette situation et le choix du Duce de tolérer Croce.

Le dossier qui semble être le plus intéressant pour éclairer cette situation est un rapport qui présente de longues réflexions sur la position de l'historien pendant les années du fascisme et sur l'impossibilité pour Mussolini de se débarrasser de cet intellectuel gênant. Le rapport de la Police Politique fait en effet référence à la grande renommée mondiale de Croce qui contraint le Régime à le tolérer. L'agent chargé d'écrire le rapport affirme :

*Je sais très bien que la position culturelle de Croce en Europe contraint le Régime à subir ce Socrate à la manque très très pénible, et que ses oeuvres si nuisibles à l'esprit des hommes cultivés, ne peuvent pas être passibles des sanctions de la police.<sup>529</sup>*

<sup>529</sup> Document écrit à Naples le 9 septembre 1934, XII, p.1, Archives Centrales d'Etat à Rome, Fascicules

Ces mots éclairent bien quelle est la position du fascisme face à Croce et quelles sont les craintes de Mussolini. Ce document (dont l'image suit), jette une lumière nouvelle sur cette phase historique et sur certaines circonstances assez particulières de la vie de Croce pendant les années de dictature.



*Illustration 4: Rapport de l'agent Cesare sur B. Croce rédigé à Naples le 9 septembre 1934, p.1, enveloppe 348, 2e fascicule*

Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule. L'utilisation du chiffre romain XII est un détail très intéressant. En effet l'une des caractéristiques culturelles parmi les plus importantes de la " Révolution Fasciste " était l'introduction des chiffres romains, utilisés à partir de l'année zéro, année où avait eu lieu la Marche sur Rome, et donc, selon Mussolini, le début d'une Nouvelle Ère. Ainsi le chiffre XII désigne l'année 1934, c'est-à-dire la douzième année après la montée au pouvoir du Duce en 1922. L'introduction de " l'année fasciste " n'a pas été acceptée par la plupart des gens qui ont continué à utiliser le calendrier traditionnel, sauf dans le cas des militants les plus fanatiques. Par contre elle était utilisée dans la plupart des documents administratifs, et de manière systématique, dans les dossiers de la Police Politique.

L'agent en question affirme être au courant des habitudes de l'historien, de ses amis, de son caractère. Il dit même connaître ses point faibles et sa susceptibilité particulière. Selon lui, il ne suffit pas de réduire Croce à ne plus avoir de disciples, de l'éloigner du « consortium des hommes qui croient et qui agissent », ce qui a déjà été fait, selon lui de manière admirable, mais il faut faire plus. Ce fonctionnaire semble être persuadé de la dangerosité intellectuelle de Croce, et il affirme qu'il faut l'arrêter d'une manière ou d'une autre afin que celui ci :

*... ne continue pas à représenter face à la Haute Culture Européenne le punctum dolens de la question intellectuelle du fascisme.<sup>530</sup>*

Cet agent semble être plus cultivé que les autres dont nous avons étudié les rapports. En effet il recourt à une citation en latin et son style d'écriture est assez soutenu. Son nom, au contraire des autres, n'a pas été communiqué, mais nous pouvons supposer qu'il s'agit d'une personne importante, d'autant plus qu'il se permet de donner au Duce des conseils sur le *modus operandi* vis à vis de Croce. Son rapport laisse transparaître deux éléments importants : le premier est la crainte du pouvoir face à la popularité internationale de Croce, au moins autour des années trente. Le second est le fait est qu'il y avait un problème dans l'état corporatif mis en place par le Duce, et qui était à son apogée au moment où ce rapport a été rédigé. Ce problème consistait dans le fait que très peu d'intellectuels avaient suivi Benito Mussolini !

Cependant ce rapport va encore plus loin car le rédacteur propose au Duce de résoudre momentanément la « question Croce » par le biais d'une « conciliation » avec l'historien pour que celui-ci reconnaisse les mérites réels du Régime, ce qui n'est pas impossible selon cet informateur. Cette conciliation est, selon lui, d'une importance extrême pour le fascisme car l'opposition de Croce représente :

---

<sup>530</sup> Document écrit à Naples le 9 septembre 1934, XII, p.1, Archives Centrales d'état à Rome, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule.

... [une] fâcheuse situation assez dommageable à l'unité spirituelle de la vie culturelle italienne.<sup>531</sup>

L'étude de ce document permet de bien comprendre que Croce était un véritable problème pour le régime qui voulait homogénéiser la société en contrôlant les intellectuels.

### 3.3.3. Un accord entre Croce et Mussolini a-t-il vraiment existé ?

L'existence d'un accord entre le Duce et l'historien est l'une des questions les plus épineuses auxquelles nous avons été confrontés, et il est presque impossible d'y donner une réponse. Croce ne dit mot à ce sujet, le chef du fascisme et la hiérarchie non plus. Ce sont à nouveau les documents contenus dans les Archives d'état à Rome qui donnent fondement à cette hypothèse : tout d'abord, un télégramme a été envoyé par le Duce lui-même en 1927 pour demander que tout suivi de Croce et toute pression sur l'historien cesse immédiatement. Ensuite, les procès-verbaux dressés par l'informateur Cesare en 1934 ainsi que le rapport rédigé par un autre agent qui fait référence au plan de Cesare et semble laisser entendre que ce plan a pu un peu avancer. Enfin, le fait que l'une des oeuvres majeures de Croce, *Storia d'Europa nel secolo decimonono*, est publiée en 1932.

#### 3.3.3.1. Une grande surprise

Parmi les dossiers concernant Benedetto Croce, nous pouvons trouver un document de Mussolini en personne, qui ordonne d'arrêter toute forme de surveillance et tout suivi de l'historien. Voici le télégramme dont il s'agit<sup>532</sup> :

---

<sup>531</sup> *Op. cit.*, p.1.

<sup>532</sup> Télégramme écrit à Rome et envoyé à Naples. Le document n'a pas de date. Sûreté publique, enveloppe b24.





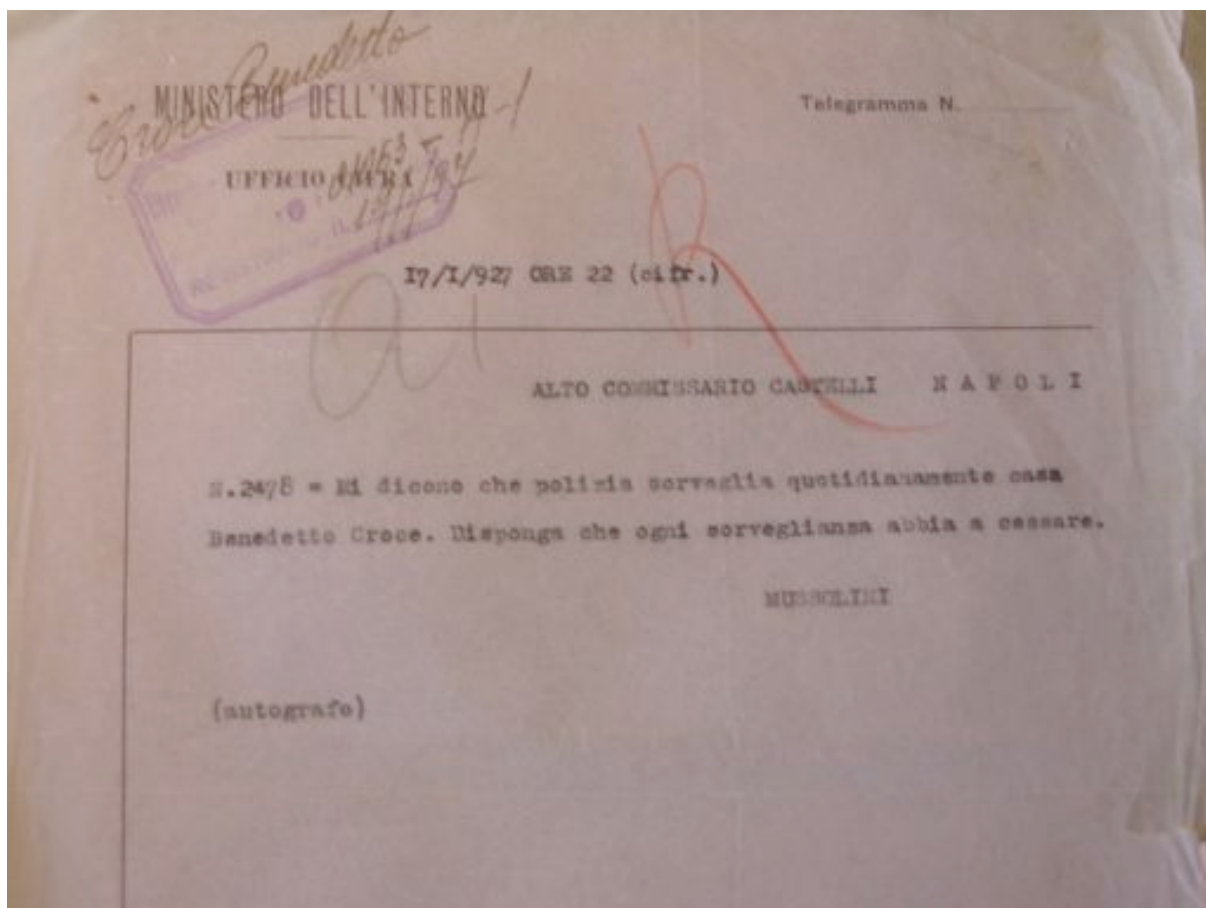
Illustration 5: Télégramme non daté de Mussolini au sujet de B. Croce, dossier de la Sûreté publique, enveloppe b24

*N. 2478 Stop on me dit que police surveille quotidiennement maison Benedetto Croce stop on dispose que toute surveillance cesse.*

*Mussolini*

Nous pouvons voir également que le même télégramme, destiné au commissaire Castelli de Naples, a été recopié par les services de la Sûreté publique.<sup>533</sup>

<sup>533</sup> Document daté du 17 janvier 1927. Sûreté publique, enveloppe b24.



*Illustration 6: Copie du télégramme de Mussolini rédigée le 17 janvier 1927, Sûreté publique, enveloppe b24*

Croce est la seule personne pour laquelle le Duce intervienne personnellement, et qui plus est en sa faveur. Pourquoi un dictateur impitoyable comme lui fait-il cela ? Il s'agit d'une grande surprise concernant une personne qui avait été considérée comme un opposant au fascisme et loin de tout compromis avec ce dernier.

Ce télégramme n'est pas daté mais sa retranscription l'est : elle date de 1927, sept ans avant le complot ourdi par l'agent Cesare. Nous pouvons nous demander la raison pour laquelle, déjà pendant les premières années de son Régime, Mussolini veut "amadouer" Croce en évitant de trop l'ennuyer ou de l'inquiéter avec des surveillances quotidiennes. Nous savons que le Duce aurait voulu que Croce accepte des responsabilités dans le nouveau gouvernement fasciste car il avait confiance en ses grandes qualités intellectuelles. Peut-être veut-il alors le flatter au début de son règne

en lui réservant un traitement de faveur ?

Il est difficile d'imaginer un véritable accord mis en place entre le Duce et l'historien où Mussolini offre à Croce la tranquillité en échange de son abstention de commentaires trop durs contre le Régime en place, mais la circonstance qui voit l'intervention directe de Mussolini à de quoi surprendre.

Pouvons-nous alors dire sur la base de ces éléments qu'un compromis a effectivement existé ?

Il est très difficile de répondre à cette question, mais il est clair que si un rapprochement entre Croce et Mussolini a eu lieu celui-ci a dû se produire entre la fin des années vingt et le début des années trente. Il s'agit pour le Duce de la période pendant laquelle il bénéficiait du plus large consensus auprès des masses. Il est probable que Mussolini aurait voulu que Croce soit aussi de son côté car il ne faut pas oublier qu'à ce moment le Duce avait déjà conquis Giovanni Gentile.

### **3.3.3.2. Un compromis possible entre le Duce et Croce ?**

Le procès-verbal de l'agent Cesare a un fort intérêt scientifique, pour son contenu et pour la minutie avec laquelle il a été rédigé. De plus, nous pouvons suivre le fil du discours de l'agent. La deuxième page commence avec la phrase :

*... exploiter, de manière admirable, la situation déterminée en premier lieu par sa position culturelle en Europe. Et, face cette situation il n'y a rien à faire.*<sup>534</sup>

L'agent en question préconise alors de mettre en place un rapprochement entre Croce et le fascisme. Ce rapprochement, selon lui, se ferait surtout au bénéfice du fascisme.

D'ailleurs le mot choisi est en soi assez particulier car l'agent parle de

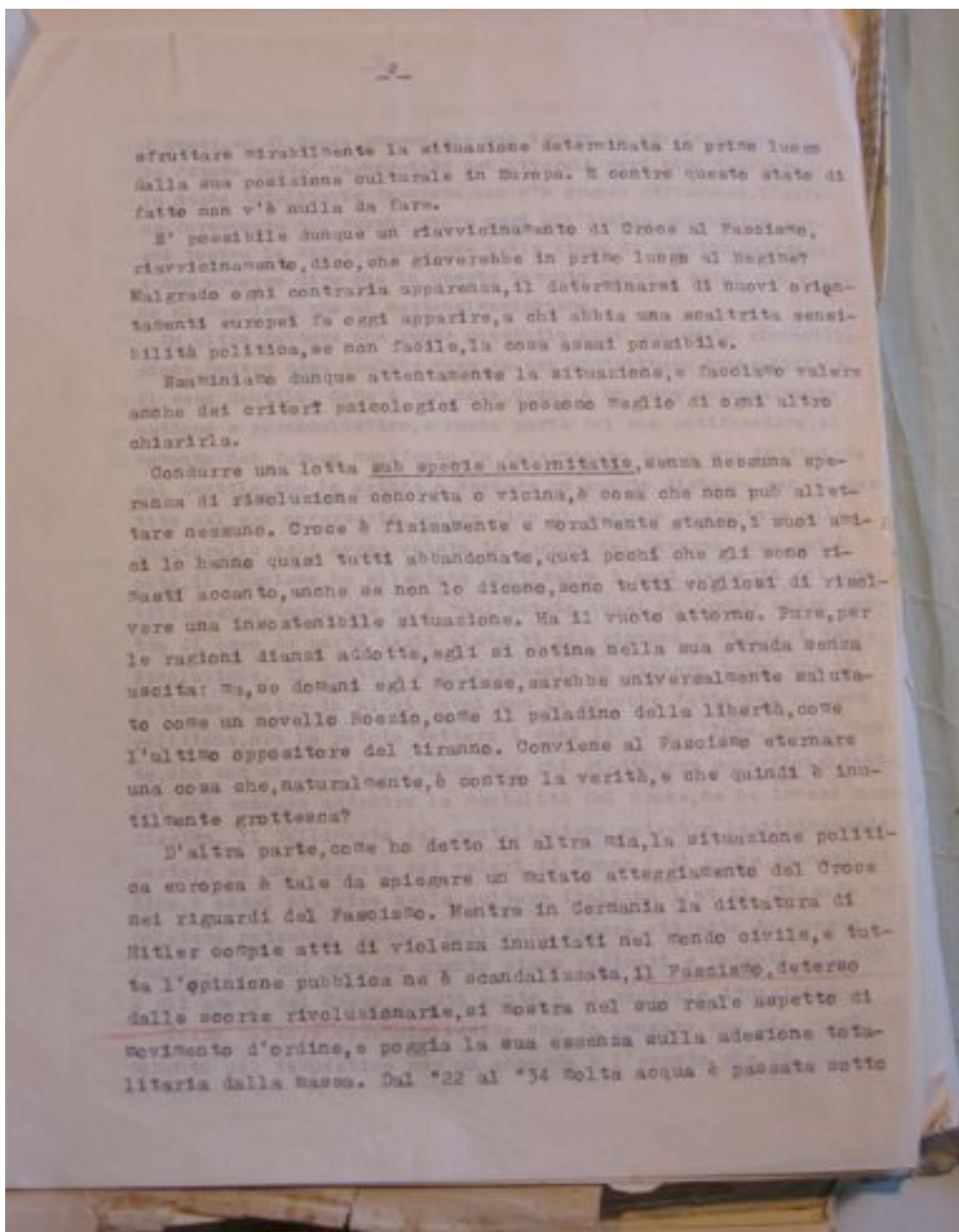
---

<sup>534</sup> Document écrit à Naples le 9 septembre 1934, XII, p.2, Archives Centrales d'Etat à Rome, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule.

« riavvicinamento » et non de « avvicinamento », le mot qui aurait correspondu le plus au mot « rapprochement ». Ces deux mots peuvent être utilisés de manière alternative dans certaines langues régionales, mais au niveau grammatical, et dans l'italien standard que cet employé semble maîtriser parfaitement, ils ont une signification complètement différente car le suffixe "ri" indique la répétition d'une action. Ainsi il pourrait être interprété comme le fait qu'un premier rapprochement entre Croce et le fascisme avait déjà eu lieu, selon le rédacteur de ce document. Ce premier rapprochement pourrait être celui des années vingt (nous avons pu voir le télégramme de 1927 qui pourrait être un élément concordant), que Croce n'a jamais reconnu mais que la critique lui impute.

L'agent propose alors de bien analyser la situation, en l'insérant ainsi dans le contexte européen, et d'essayer de conduire Croce à ce rapprochement en jouant aussi sur sa psyché. L'utilisation de méthodes psychologiques pour contraindre un dissident à se "réconcilier" avec le fascisme semble assez surprenante, sinon unique, dans un contexte où le Régime, désormais consolidé, utilisait systématiquement la torture, la réclusion et l'homicide politique...

Elle s'explique encore une fois par la place particulière de Croce dans l'intelligentzia européenne.



*Illustration 7: Rapport de l'agent Cesare sur B. Croce écrit à Naples le 9 septembre 1934, p.2, enveloppe 348, 2e fascicule*

Cette possibilité de "domestiquer" Croce est ainsi présentée comme la seule solution face à un défi qui est défini comme « sub specie aeternitatis » et qui n'a pas d'autre voie de sortie. Croce est décrit comme seul et fatigué, abandonné par tout le monde à

cause des pressions de la Police Politique. Pourtant il s'obstine à poursuivre son chemin, et en disant cela le rédacteur semble faire référence à son antifascisme. La réflexion qui suit a de quoi surprendre le lecteur car la personne qui écrit évoque la possibilité d'une mort imminente de l'historien, l'expression utilisée est « si demain il mourait ». La sensation est que le fascisme n'excluait pas du tout cette possibilité de provoquer la mort violente du philosophe. Cependant cette option est récusée par l'agent qui rédige le rapport car il affirme que si Croce décédait :

*... il serait universellement salué comme un nouveau Boèce,<sup>535</sup> comme le paladin de la liberté, comme le dernier opposant du tyran. Convient-il donc au fascisme de rendre éternelle une chose qui naturellement est contre la vérité et qui est donc inutilement grotesque ?<sup>536</sup>*

Selon ce zélé fonctionnaire du régime, Croce devrait se rapprocher du fascisme de manière spontanée car ce qui arrive dans les autres pays d'Europe sous le joug du nazisme est de nature à le pousser dans cette direction. En effet Hitler accomplit des actes de grande brutalité tandis que le fascisme se montre comme le garant de l'ordre qui repose sur le consensus des masses car il s'est « nettoyé » (*deterso*) de tout déchet révolutionnaire. Ce jugement indique comment les nazis étaient perçus par certains milieux fascistes, il témoigne du fait que tout le monde ne se sentait pas proche du nazisme à ce moment :

*... en Allemagne la dictature de Hitler accomplit des actes de violence inusités dans le monde civil et toute l'opinion publique en est scandalisée.<sup>537</sup>*

---

<sup>535</sup> Boèce ou Anicius Manlius Torquatus Severinus Boetius est un philosophe et un homme politique latin, né vers 470 à Rome, mis à mort en 525 à Pavie par Théodoric le Grand.

<sup>536</sup> Document écrit à Naples le 9 septembre 1934, XII, p.2, Archives Centrales d'Etat à Rome, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule.

<sup>537</sup> *Op. cit.*, p.2.

Ces réflexions sont utiles aussi pour voir comment les nouveaux fascistes, ceux qui succèdent aux escadrons des années vingt se voient eux-mêmes et voient leur parti car l'agent constate :

*Entre 1922 et 1934 beaucoup d'eau est passée sous les ponts...*<sup>538</sup>

Pour les hauts fonctionnaires fascistes, le fascisme des années trente n'a donc aucun lien de continuité avec celui des années vingt. C'est un fascisme qui s'est pacifié et qui ne pratique plus la violence, au moins celle de masse ; c'est un fascisme qui est devenu de plus en plus proche des intérêts de la bourgeoisie conservatrice. Celui qui écrit semble d'ailleurs être un conservateur et ne semble pas du tout avoir apprécié le caractère révolutionnaire du premier fascisme. La lettre, qui devait être adressée au Duce, est donc un document extraordinaire sur la façon dont le fascisme se voyait lui-même, le chemin qu'il avait parcouru, les victimes qu'il avait laissées derrière lui, mais aussi sur la façon dont il voyait les autres, les dissidents intérieurs, extérieurs, les dissidents politiques, les dissidents « intellectuels » et surtout sur la façon dont les hauts dignitaires fascistes voyaient les nazis, pourtant leurs futurs alliés.

Les réflexions du fonctionnaire ne se terminent pas là. En effet le rédacteur, qui semble très bien connaître les idéaux politiques et la pensée libérale de Croce, affirme que ce dissident du fascisme, en tant qu'historien, sait pertinemment qu'entre l'état fort rêvé par les libéraux et son maître Spaventa, et l'état totalitaire fasciste réalisé par Mussolini il n'y a guère de différence ! En écrivant cela il fait d'ailleurs preuve d'une grande finesse d'esprit car il se rend bien compte qu'il vit dans un état totalitaire et n'hésite à le mettre par écrit dans un document réservé, peut-être, au Duce en personne. D'ailleurs il connaît très bien les oeuvres de Croce et en a tiré les mêmes conclusions que nous, car effectivement nous avons déjà pu voir comment les premières réflexions de Croce étaient loin de la démocratie et préconisaient un état fort

---

<sup>538</sup> Document rédigé à Naples le 9 septembre 1934, XII, p.3, Archives Centrales d'état à Rome, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule.

se régissant au delà de tout principe éthique.

Mais il y a un autre facteur qui, selon l'agent anonyme, pourrait rapprocher Croce du fascisme, et c'est ce qu'il appelle le cas Gentile. Le philosophe, parmi les plus grands collaborateurs de Croce ainsi que l'un de ses amis les plus proches, avait adhéré au fascisme, on le sait. L'agent de police y fait référence, ainsi qu'au *Manifeste des Intellectuels Fascistes* publié en 1925<sup>539</sup> auquel Croce avait répondu dans la même année par un *Manifeste des Intellectuels Antifascistes*.<sup>540</sup> Cette prise de position de Gentile avait contribué, selon cet employé de la Police Politique, à l'éloignement de Croce du fascisme. Il semble très bien connaître le passé politique de Croce car il rappelle que jusque là l'historien avait voté pour le gouvernement. Gentile, poursuit-il, qui autrefois avait été le philosophe du régime, a été mis de côté par les éléments plus jeunes du parti, au point que le Vatican a pu mettre ses livres à l'index. Cette information nous fournit non seulement des détails quant à Gentile et à sa nouvelle situation au sein du fascisme, mais elle témoigne aussi des liens souterrains ayant existé entre l'Eglise et le fascisme. En effet, l'employé laisse entendre que si le Vatican a pu bannir les livres de Gentile c'est seulement parce que ce philosophe n'est plus protégé par Mussolini et par la hiérarchie comme avant. Il fait encore une fois preuve d'une grande finesse d'esprit, et montre qu'il connaît bien la situation politique et les mécanisme du pouvoir.

Selon lui c'est donc le moment d'agir pour (re) gagner Croce à la cause du fascisme. L'employé semble jouer sur le fait qu'avec la fin du *gentilisme* les valeurs propagées par Croce pourraient à nouveau être à la mode, et assure que, quoi qu'on dise, elles ont été toujours plus vivantes dans la culture italienne. Il propose alors de faire miroiter à Croce la possibilité de devenir à son tour le philosophe officiel du Régime. A ce moment il fait une observation qui laisse supposer qu'il connaissait personnellement Croce ou même qu'il fréquentait sa maison napolitaine car il fait référence à un trait de caractère de l'historien que ne connaissaient que ceux qui étaient en relation très étroite avec lui :

---

<sup>539</sup> Principaux signataires : Margherita Sarfatti, Ardengo Soffici, Filippo Tommaso Marinetti, Luigi Pirandello.

<sup>540</sup> Principaux signataires : Corrado Alvaro, Giovanni Amendola, Giustino Fortunato, Eugenio Montale, Gaetano Salvemini.



*Pour celui qui sait combien sont enracinées et puissantes les haines et les amours de Croce, ce point est d'importance capitale.*<sup>541</sup>

Cette information sur le caractère et les états d'âme les plus intimes de Croce nous permet de nous demander s'il ne s'agit pas de l'un de ses amis. La personne qui écrit parle aussi d'un autre facteur qui pourrait pousser l'historien à une conciliation avec le Duce : la visite du prince héritier et de son épouse.<sup>542</sup> Cette visite pourrait aboutir à la promulgation d'une amnistie qui pourrait permettre à beaucoup d'amis et de disciples de Croce de sortir de prison. L'informateur fait aussi référence à la naissance de l'héritier des Savoie qui pourrait faire penser à une reprise de l'état monarchique et à une reprise des rênes de la situation de la part de la famille royale. Il affirme savoir avec certitude que Croce est un fervent monarchiste fidèle au roi Victor Emmanuel III.

Après avoir indiqué minutieusement la stratégie pour un compromis possible entre Croce et Mussolini cet informateur indique les intermédiaires possibles pour les négociations. Ce détail confirme l'hypothèse que la personne en question faisait partie de l'entourage proche de Croce et il pourrait même s'agir d'un possible habitué de sa maison. Les photographies qui se réfèrent à ces deux documents se trouvent dans les deux pages qui suivent.

---

<sup>541</sup> Document écrit à Naples le 9 septembre 1934, XII, p.3, Archives Centrales d'état à Rome, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule.

<sup>542</sup> Marie José de Savoie (1906-2001) a été la dernière reine d'Italie.

3

... i ponti, ed il Croce stesso, che non ignora la storia, ed che tra  
lo "Stato forte" vagheggiato dai liberali puri, tipo Spaventa, e  
lo Stato totalitario fascista, non v'è grande differenza. L'azio-  
ne forsenata del Furehr giova oggi all'Italia, soprattutto per-  
chè mostra la differenziazione nella linea di proibiti politici;  
e non occorre dire che in questo momento Croce è assai più vicini-  
mo al Fascismo che al nazionalsocialismo.

Un altro fattore che rende possibile oggi una certa riconcilia-  
zione, mentre essa qualche mese fa era addirittura impossibile, è  
il caso Gentile. Come è ben noto, Croce è un uomo personalmente  
astioso e personalistico, e buona parte del suo antifascismo, al  
momento del famoso manifesto, fu determinata dalla sua invidiosità  
col Gentile, che lo spinse a segnare un aperto distacco con il par-  
tito del suo avversario, mentre fino al periodo posteriore alla  
Quartarella egli aveva votato in favore del Governo. Ora, com'è  
noto, il Fascismo ha allentato moltissimo i suoi rapporti col gen-  
tilianesimo, tanto che si è manifestato quasi un fronte unico con-  
tro di esso da parte degli elementi più giovani e migliori della  
Rivoluzione. Il Gentile è notoriamente in ribasso tanto che il  
Vaticano, mentre in altri tempi non lo avrebbe fatto per ragioni  
politiche, ora ha potuto mettere i suoi libri all'Indice. Questo fat-  
to, che non avrebbe importanza per chi giudicasse superficialmente,  
per chi conosce addentro la mentalità del Croce, ne ha invece gran-  
dissima. Il fallimento del gentilianesimo potrebbe legittimamente  
portare ad una ripresa dei valori di Croce ( il quale, checchè si  
dica, è assai più vive nella cultura italiana ); ed il filosofo na-  
poletano potrebbe assai facilmente essere attratto da questo mi-  
raggio. Per chi conosce quanto siano radicati e potenti gli odi  
e gli atteri del Croce, questo punto è di capitale importanza.

Terzo fattore essenzialissimo che fa pensare che sia questo il  
momento più tempestivo per un accordo è l'evento che si prepara

*Illustration 8: Rapport de l'agent Cesare sur B. Croce rédigé à Naples le 9 septembre 1934, enveloppe 348, 2e fascicule, p.3*

alla corte dei Principi di Piemonte. Circolano voci insistenti di amnistia e certamente Croce, nel caso che gli si prospettasse l'eventualità di un accordo, metterebbe sulla bilancia la possibilità di giovare con il suo intervento alle parecchie decine dei suoi amici che sono attualmente alla reclusione. Comunque, la nascita di un erede al Trono non potrà che determinare una viva ripresa dello spirito monarchico e sabaudo: il Croce, che è ancora formalmente monarchico e fedele a casa Savoia, non potrebbe che vedere in questa ripresa monarchica una nuova spinta ad un suo riavvicinamento al fascismo.

Altri fattori di ordine pratico potranno volta a volta vagliarsi in tema di disposizione. Per ora passiamo ad esaminare quali persone potrebbero opportunamente e delicatamente compiere le indispensabili trattative.

Possibili intermediari per le trattative

Le persone più vicine a Croce in questo momento, che maggiore influenza hanno sul suo animo, sono a Napoli il Professore Adolfo Omodeo ed il Professore Floriano Del Vecchio, a Torino il senatore Alessandro Casati. Costoro sono quelli a cui il Croce si rivolge sempre per consigli. Bisognerebbe dunque incominciare da questi. Escludendo il Casati, perchè lontano, mi sembra che la persona che dovrebbe iniziare gli approcci dovrebbe rivolgersi ad uno dei due, e specialmente all'Omodeo che è, tra quei dottrinali, l'uomo più pratico e ragionevole. Costui certamente non mancherebbe di prospettare al Croce la cosa e potrebbe influire su di lui in senso favorevole, specialmente data la sua condizione di professore universitario, quindi impiegato dello Stato.

La persona che dovrebbe compiere le trattative dovrebbe essere naturalmente molto amica dei predetti, e nello stesso tempo disposta a rendere un servizio al Regime. Secondo me non dovrebbe avere altro che una funzione mediativa.

Chi potrebbe essere? Facile qui un elenco delle persone che potrebbero essere scelte alla bisogna.

Illustration 9: Rapport de l'agent Cesare sur B. Croce rédigé à Naples le 9 septembre 1934, enveloppe 348, 2e fascicule, p.4

### 3.3.3.3. Les possibles intermédiaires d'un accord avec Mussolini

Ainsi l'informateur fait preuve d'une grande aisance en indiquant qui sont les personnes les plus proches de Croce et qui pourrait être utilisé pour ce qu'il définit comme de véritables « tractations » avec l'historien. Si nous comparons les écrits de cet informateur avec les mémoires de Croce que nous avons étudié également au cours de ce travail, nous nous rendons compte que différents éléments correspondent de manière frappante, et cela pourrait nous amener effectivement à croire que l'agent des services était un habitué de la maison de Croce. Il donne quelques noms parmi les personnes en qui l'historien fait confiance : le Professeur Adolfo Omodeo,<sup>543</sup> le Professeur Floriano Del Secolo,<sup>544</sup> et enfin le sénateur Alessandro Casati.<sup>545</sup> L'informateur affirme que les deux premiers sont à Naples, le troisième à Turin, qui était la ville d'origine de Adele Rossi, la femme de Croce, et où Croce séjournait régulièrement.

L'employé de la Police Politique connaît très bien le caractère de ces trois amis intimes de Croce. Ainsi il dissuade son interlocuteur de s'adresser d'abord à Casati car il est plus éloigné que les deux autres, et suggère Omodeo qu'il définit comme :

*... parmi ces doctrinaires, l'homme le plus pratique et raisonnable.*<sup>546</sup>

Il y a aussi une autre circonstance qui fait d'Omodeo un meilleur candidat pour ce complot car, comme dit l'informateur, ce dernier est un Professeur universitaire et donc un employé de l'état. L'agent ne s'arrête pas là, et après les trois premières personnes, il

---

<sup>543</sup> Adolfo Omodeo (1889-1946) a été un historien italien.

<sup>544</sup> Floriano Del Secolo (1877-1949) a été un homme de lettres et un homme politique italien.

<sup>545</sup> Alessandro Casati (1881-1955) a été un homme politique italien.

<sup>546</sup> Document écrit à Naples le 9 septembre 1934, XII, p.4, Archives Centrales d'état à Rome, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule.

y en a d'autres, toutes plus ou moins liées au philosophe : Ugo Ojetti,<sup>547</sup> Luigi Russo,<sup>548</sup> Fausto Nicolini, Ernesto Codignola.<sup>549</sup> Voici la photographie de cette page :

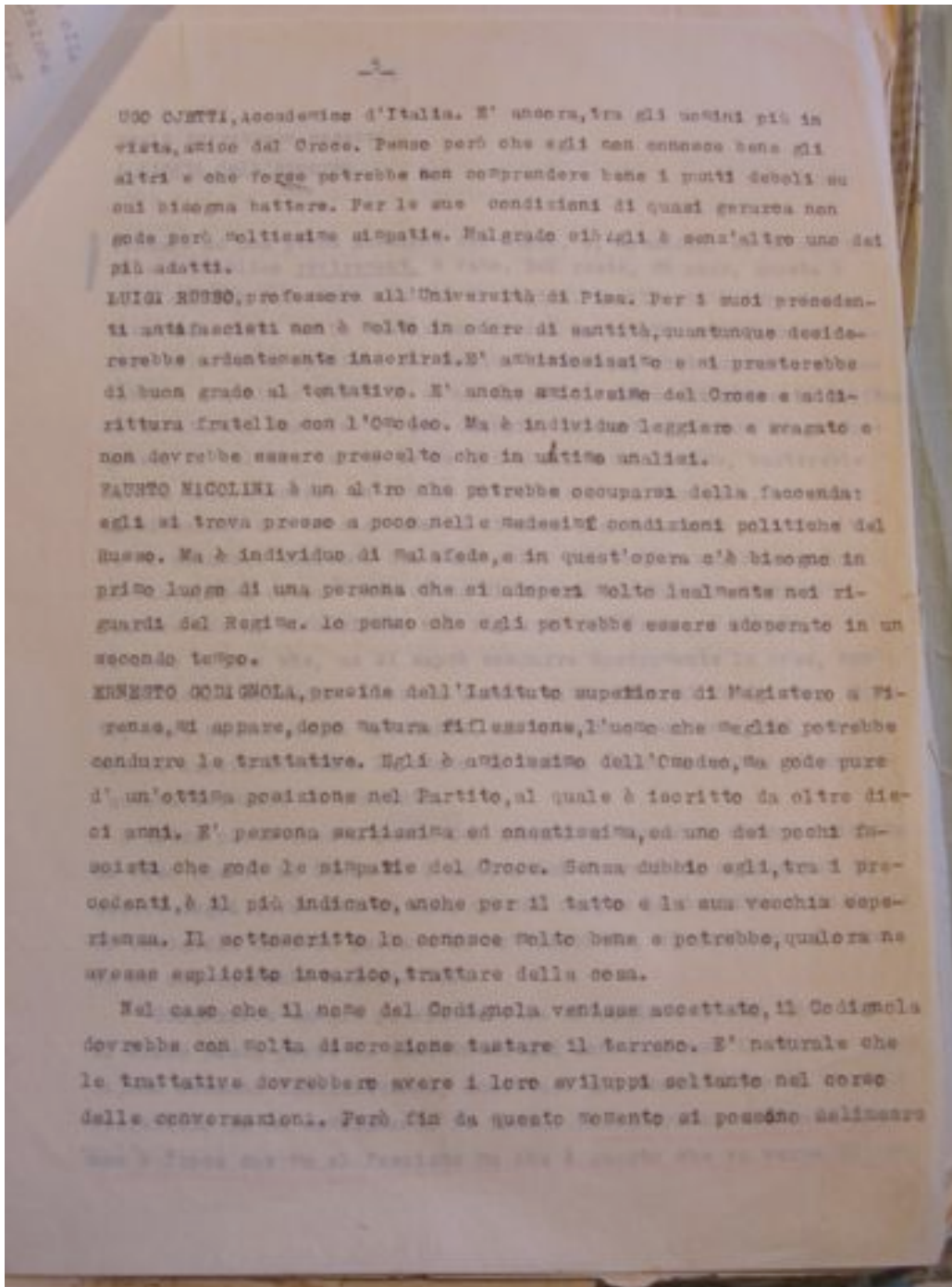
---

<sup>547</sup> Ugo Ojetti (1871-1946) a été un écrivain, critique d'art, journaliste italien.

<sup>548</sup> Luigi Russo (1892-1961) a été un critique littéraire italien.

<sup>549</sup> Ernesto Codignola (1885-1965) a été un pédagogue italien.





*Illustration 10: Rapport de l'agent Cesare sur B. Croce écrit à Naples le 9 septembre 1934, enveloppe 348, 2e fascicule, p.5*

Ainsi les personnes indiquées rentrent toutes dans le collimateur de la police fasciste. Il s'agit d'importants antifascistes, qui par la suite brilleront pour leur résistance au fascisme et le payeront de leur vie. Ils sont probablement tolérés à ce moment pour accomplir cette mission.

Ce précieux document se termine par une étrange sous-partie appelée *Les limites de l'accord* et qui mérite un examen à part.

#### 3.3.3.4. Un accord imparfait

Cet employé zélé de la Police Politique sait très bien qu'il est impossible de croire que Croce va adhérer à cet accord, ni qu'il va accomplir un revirement<sup>550</sup> total et public, mais au moins il ne pourra plus influencer négativement l'opinion que les intellectuels européens se font sur le fascisme. Ainsi dans le document qui suit l'informateur évoque la possibilité d'un Congrès organisé sous les auspices du Régime en proposant de révoquer la censure en vigueur sur Croce et sur sa revue *Critica*. *Nous pouvons* ainsi déduire que ce qu'il souhaite est une sorte d'échange car un accord réel avec Croce n'est pas possible. Le résultat est donc déjà à la base un "compromis imparfait".

Une phrase de l'informateur est particulièrement révélatrice des manipulations effectuées par la Police Politique :

*... ni Croce ni ses amis devraient se rendre compte être des instruments dans les mains de qui accomplit les négociations.*<sup>551</sup>

Cette dernière phrase met en lumière la complexité de la machine que le pouvoir fasciste mettait en oeuvre contre des personnes "intouchables" telles que Benedetto Croce.

Une autre caractéristique importante de cette page, et de quelques unes parmi les précédentes, est que certaines parties ont été soulignées en rouge comme étant plus

---

<sup>550</sup> Le mot est en français sur le document original.

<sup>551</sup> Document écrit à Naples le 9 septembre 1934, XII, p.6, Archives Centrales d'Etat à Rome, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule.

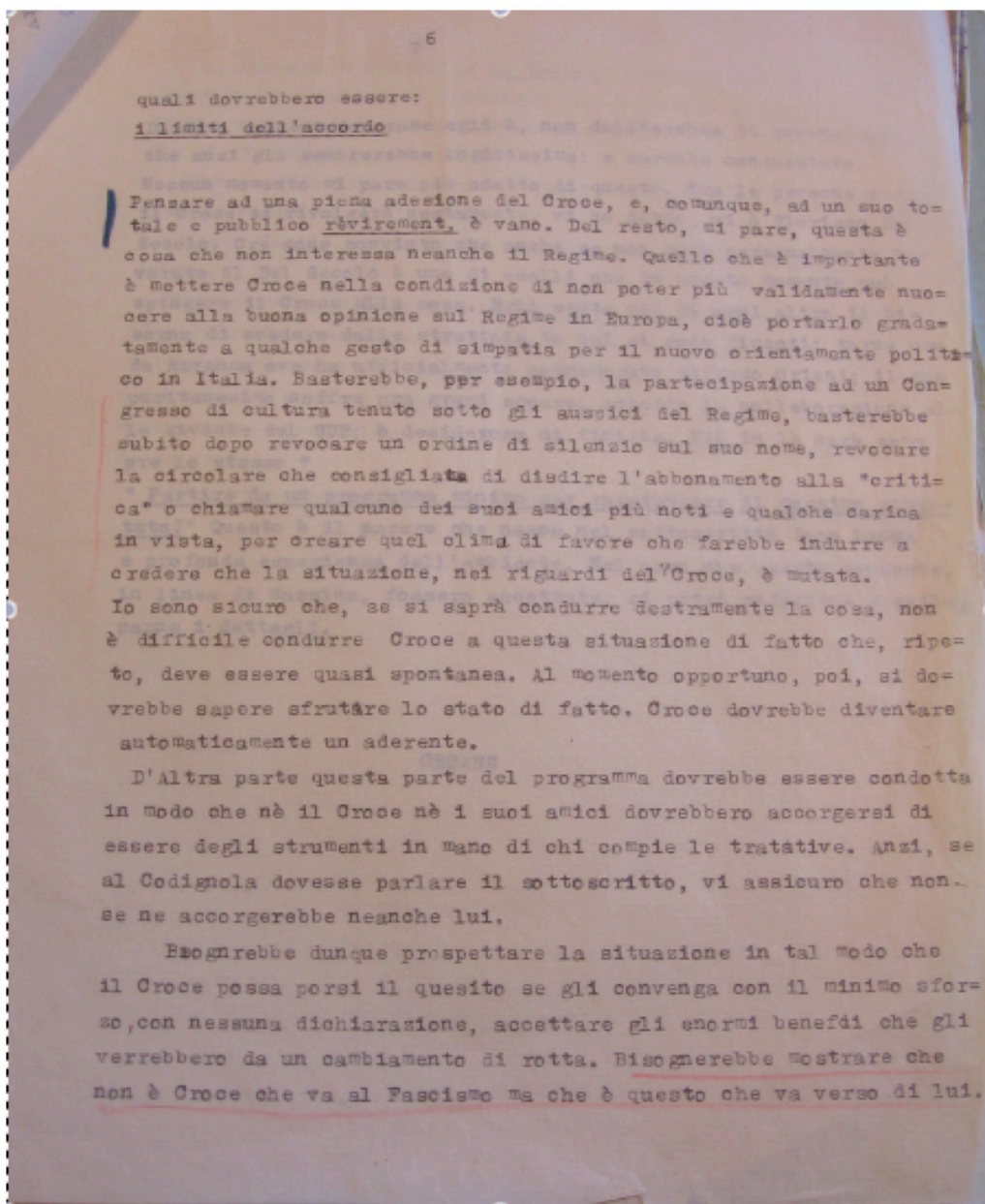
importantes. C'est le cas de la partie relative au Congrès ou bien de la dernière phrase du document suivant :

*Il faudrait démontrer que ce n'est pas Croce qui va au fascisme mais que c'est celui-ci qui va vers lui.<sup>552</sup>*

---

<sup>552</sup> *Op. cit.*, p.6.





*Illustration 11: Rapport de l'agent Cesare sur B. Croce rédigé à Naples le 9 septembre 1934, enveloppe 348, 2e fascicule, p.6*

Le document se termine avec une dernière page (photographie suivante) dans laquelle l'auteur du rapport considère Croce comme un égocentrique qui se laissera sûrement prendre au piège. Il faudrait donc s'appuyer sur Del Secolo pour le pousser à cet accord. Il dit en effet savoir que ce dernier vient de rentrer de Ravenne et se trouve dans un état de grande fragilité psychologique qui le rend parfaitement apte à servir

d'intermédiaire pour "corrompre" Croce. Le rapport, qui donne une idée du nombre d'informations que la Censure possédait même sur les états d'âme des intellectuels les plus connus, se termine avec le constat qu'il faut :

*" Partir d'un programme minimum pour atteindre le résultat maximum "*.<sup>553</sup>

L'agent explique pouvoir dire cela après une longue expérience dans ce « milieu ». Ce qui nous fait comprendre qu'il s'agit d'un agent secret expérimenté. Il clôt ainsi son rapport en affirmant qu'il est prêt à fournir plus de détails si son plan est accepté et signe du nom *Cesare*. Ce qui devait sûrement être un pseudonyme. Cette lettre est très instructive par sa méticulosité, sa richesse de détails, ce plan si élaboré. Elle nous fait comprendre comment cette gigantesque machine qu'était la Police Politique opérait et comment elle entrait dans le quotidien de Croce et des opposants au régime.

---

<sup>553</sup> Document rédigé à Naples le 9 septembre 1934, XII, p.7, Archives Centrales d'Etat à Rome, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule. Le texte est souligné en noir comme étant très important.

Da uomo egocentrico come egli è, non dubiterebbe di questa cosa, che anzi gli sembrerebbe logicissima: e sarebbe conquistato. Nessunimento vi pare più adatto di questo. Tra le persone a cui il Croce si rivolgerà certamente, vi ho detto, vi è Floriano Del Secolo. Ora sono convinto che anche se non sarà personalmente lavorato il Del Secolo è uno di quelli che in questo momento può spingere il Croce alla cosa. Egli sente più di ogni altro il bisogno di svadere dalle strettoie in cui si sono ficcati; torna ora da Ravenna ove ha ufficialmente commemorato Alfredo Oriani; il suo partitanesimo soffre ora gravi scosse; accetta la collaborazione alle riviste del GUP; è desideroso di finirle. Più in là sarà sempre lo stesso ?

" Partire da un programma minimo per raggiungere il massimo risultato: " Questo è il parere che nasce nel sottoscritto dopo lunga e profonda esperienza dell'ambiente. Nel caso che queste proposte, in linea di massima, fossero accettate, si potrà chiarirne e svilupparne i dettagli.

CESARE

*Illustration 12: Rapport de l'agent Cesare sur B. Croce rédigé à Naples le 9 septembre 1934, enveloppe 348, 2e fascicule, p.7*

### 3.3.3.5. Le plan de Cesare a-t-il été mis en place ?

Le plan si détaillé de l'informateur Cesare a-t-il finalement été mis en place ? La réponse à cette question peut éclairer une phase assez délicate et mystérieuse de la vie de Croce, ainsi que des ses relations avec le fascisme. Les documents contenus aux Archives d'état peuvent donner une réponse partielle à cette question, cette fois-ci à travers les écrits d'un autre agent qui fait référence à Cesare et à son plan. Si on s'en tient à ce que celui-ci a écrit, sa stratégie pour amener Croce au fascisme n'est restée que purement théorique. Cependant, un autre informateur revient sur ce premier plan qui semble avoir été partiellement mis en place. Le document qui suit nous offre beaucoup d'informations à ce sujet.<sup>554</sup>

---

<sup>554</sup> Document écrit à Naples le 20 septembre 1934/XII. Police politique, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule.

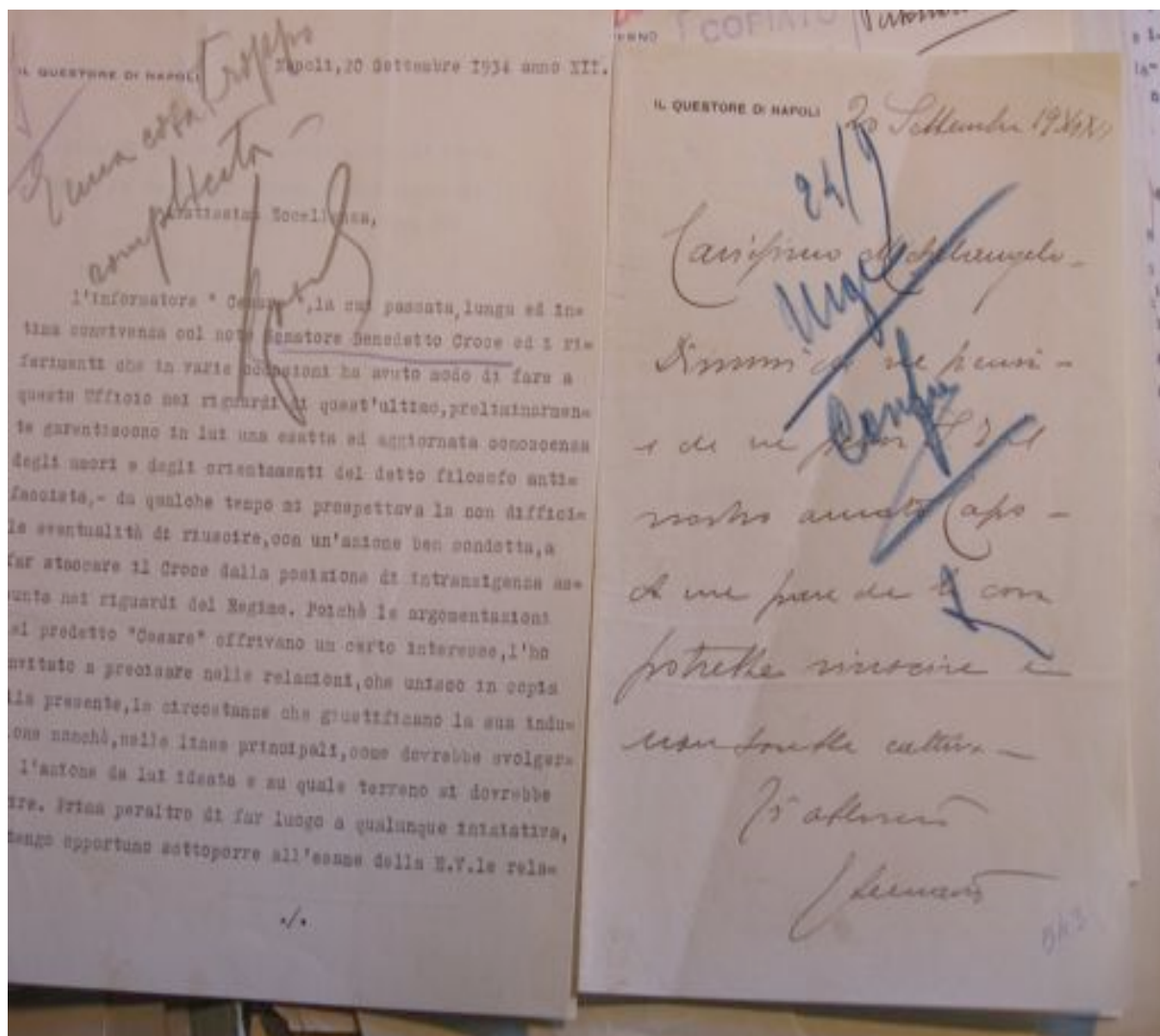


Illustration 13: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Naples le 20 septembre 1934, enveloppe 348, 2e fascicule

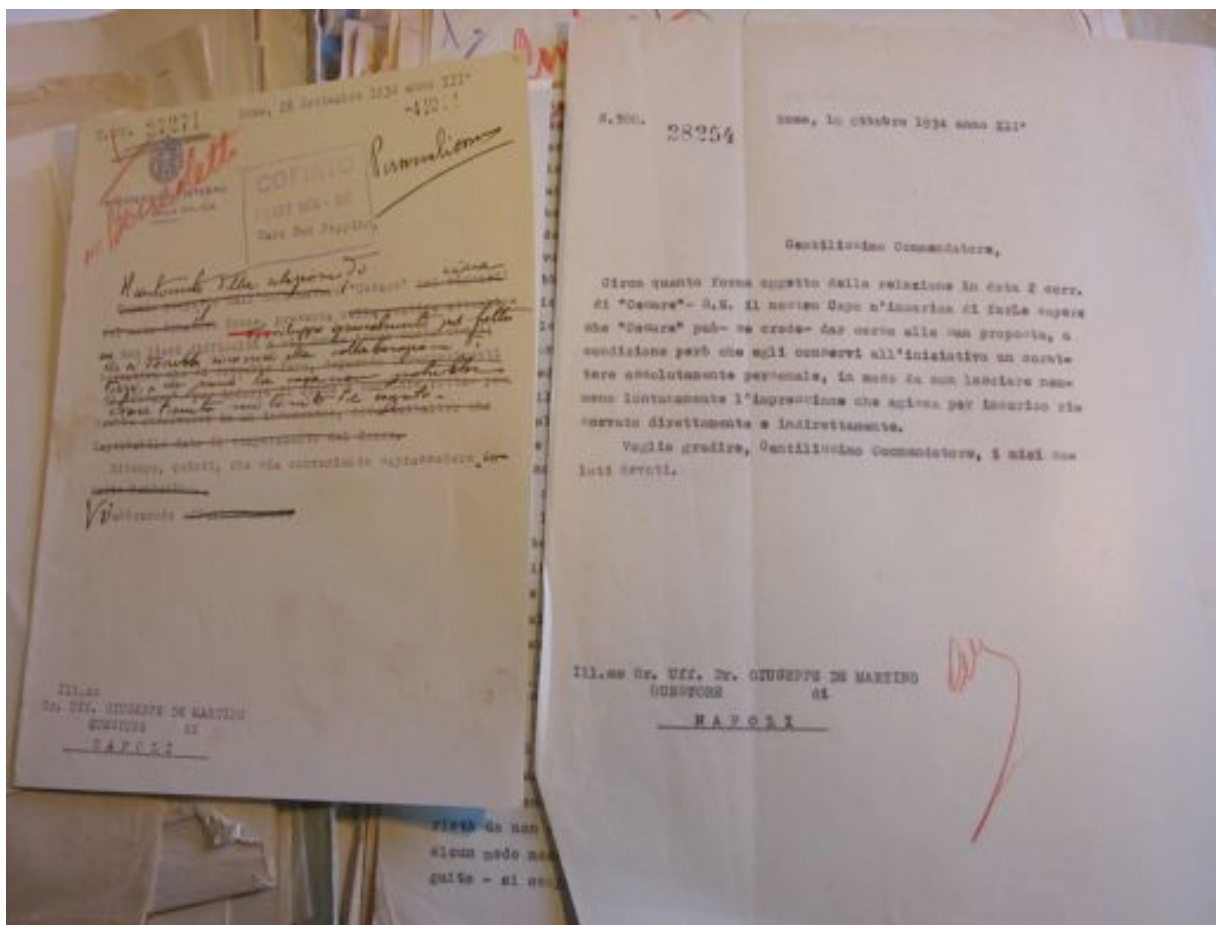
Le document dactylographié est accompagné d'une lettre de présentation, tous les deux datés au 20 septembre 1934. L'année est aussi indiquée en chiffres romains qui correspondent à l'année fasciste XII. Le deuxième agent confirme ce qu'on pouvait déjà pressentir, c'est-à-dire que Cesare était très proche de Croce, et fréquentait sa maison :

*L'informateur " Cesare " dont la longue et intime cohabitation passée avec le notoire Sénateur Benedetto Croce et les informations qu'il a pu donner à notre service, en*



*différentes occasions, sur ce dernier, garantissent de manière préliminaire qu'il a une connaissance exacte et à jour des humeurs et des orientations du dit philosophe antifasciste.*<sup>555</sup>

Cesare est donc considéré comme un informateur fiable car il connaît Croce depuis longtemps, et il fait partie de son entourage le plus proche.



*Illustration 14: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Naples le 10 octobre 1934, enveloppe 348, 2e fascicule*

<sup>555</sup> Document écrit à Naples le 20 septembre 1934/XII. Police Politique, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule. Il est envoyé à Rome à son " *Amatissima Eccellenza* " : Excellence très aimée. Certainement Mussolini en personne.

Après avoir présenté Cesare à son "Excellence" et s'en être porté garant, le deuxième agent revient dans deux autres rapports sur la possibilité d'ourdir un plan : le 28 septembre et le 10 octobre de la même année. Le premier rapport a été presque complètement barré et retranscrit de manière chaotique. Il est de ce fait presque illisible. Le deuxième, celui du 10 octobre, ne présente pas de problème de compréhension. L'agent s'adresse au questeur<sup>556</sup> de Naples, Giuseppe De Martino, pour lui indiquer que le plan de Cesare peut être mis en place :

*... notre chef me charge de vous faire savoir que "Cesare" peut -s'il le croit- donner libre cours à sa proposition mais à condition qu'il réserve à l'initiative un caractère absolument personnel, de manière à ne pas laisser, même de loin, l'impression qu'il agit directement ou indirectement pour le compte des services secrets.*<sup>557</sup>

Nous ne savons rien de plus sur ce plan de Cesare et sur sa réalisation. Tout semble absolument virtuel même si imminent. Cependant, d'autres documents pallient cette situation, et nous présentent cet "accord" comme *in fieri*. Aucun élément, toutefois, ne nous permet de dire que l'opération a eu lieu.

### **3.3.3.6. La publication de *Storia d'Europa nel secolo decimonono***

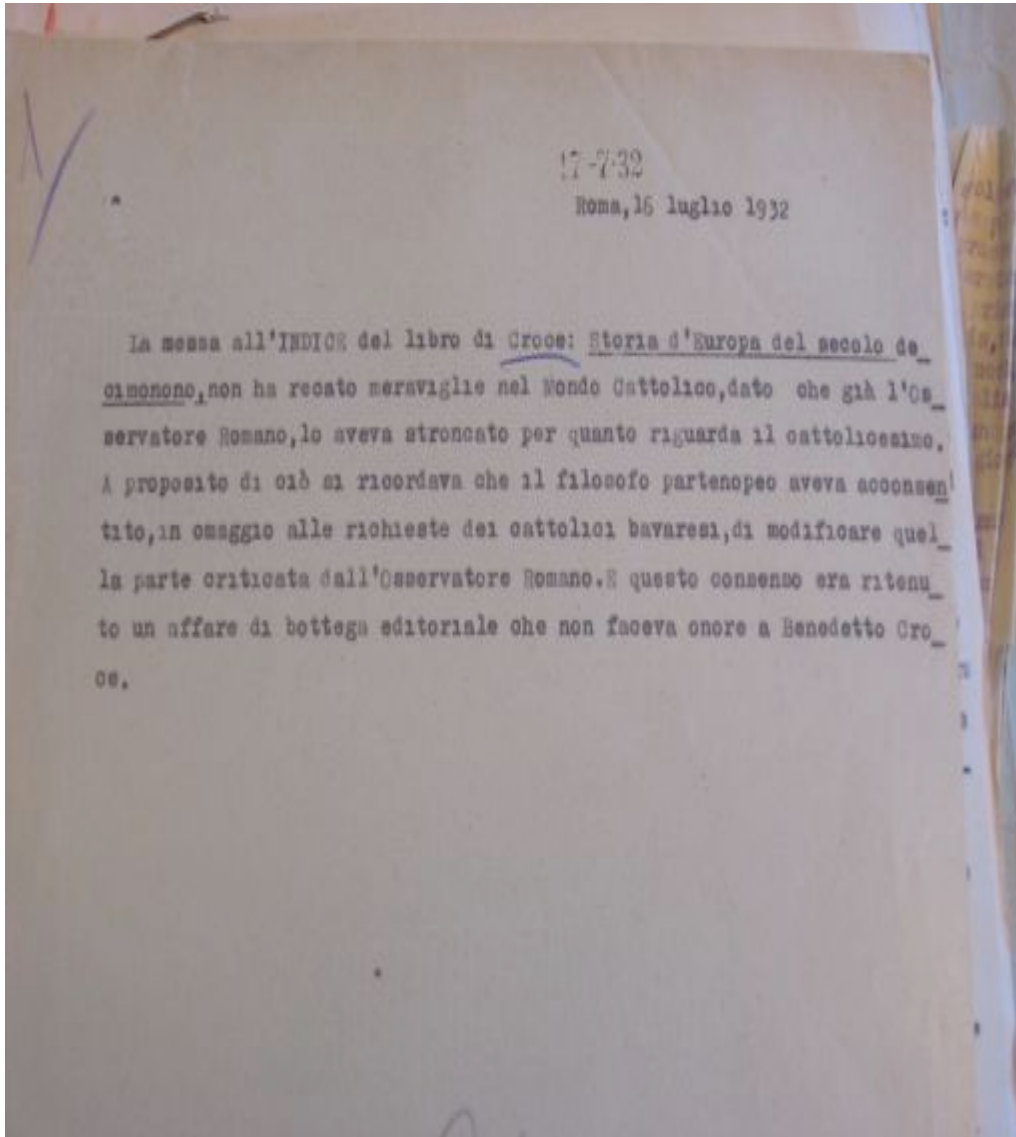
Dans un premier moment il a été affirmé que cette oeuvre semblait avoir évité la censure, mais en réalité les agents secrets avaient bien informé le Duce de cette parution, que pour autant Mussolini n'empêche pas, tout en la mettant à l'index. Dans le procès-verbal qui concerne la parution de cette oeuvre, il est fait référence à des modifications auxquelles Croce avait dû consentir en l'honneur de Mussolini dans

---

<sup>556</sup> Questeur : il s'agit d'un dirigeant de la police ayant l'autorité sur la sûreté publique d'une province.

<sup>557</sup> Document écrit à Rome le 10 octobre 1934/XII.

*l'Osservatore romano*<sup>558</sup> et, selon la Censure, cela avait été tout à l'honneur de Croce. Le texte n'est pas trop clair, cependant, une phrase sibylline : « un affaire di bottega editoriale »<sup>559</sup> peut faire penser à des ajustements qui ont existé entre le Duce, Croce et le Saint-Siège avant la publication. Le document concernant cette parution se trouve ci-dessous.<sup>560</sup>



*Illustration 15: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome le 16 juillet 1932, enveloppe 348, 2e fascicule*

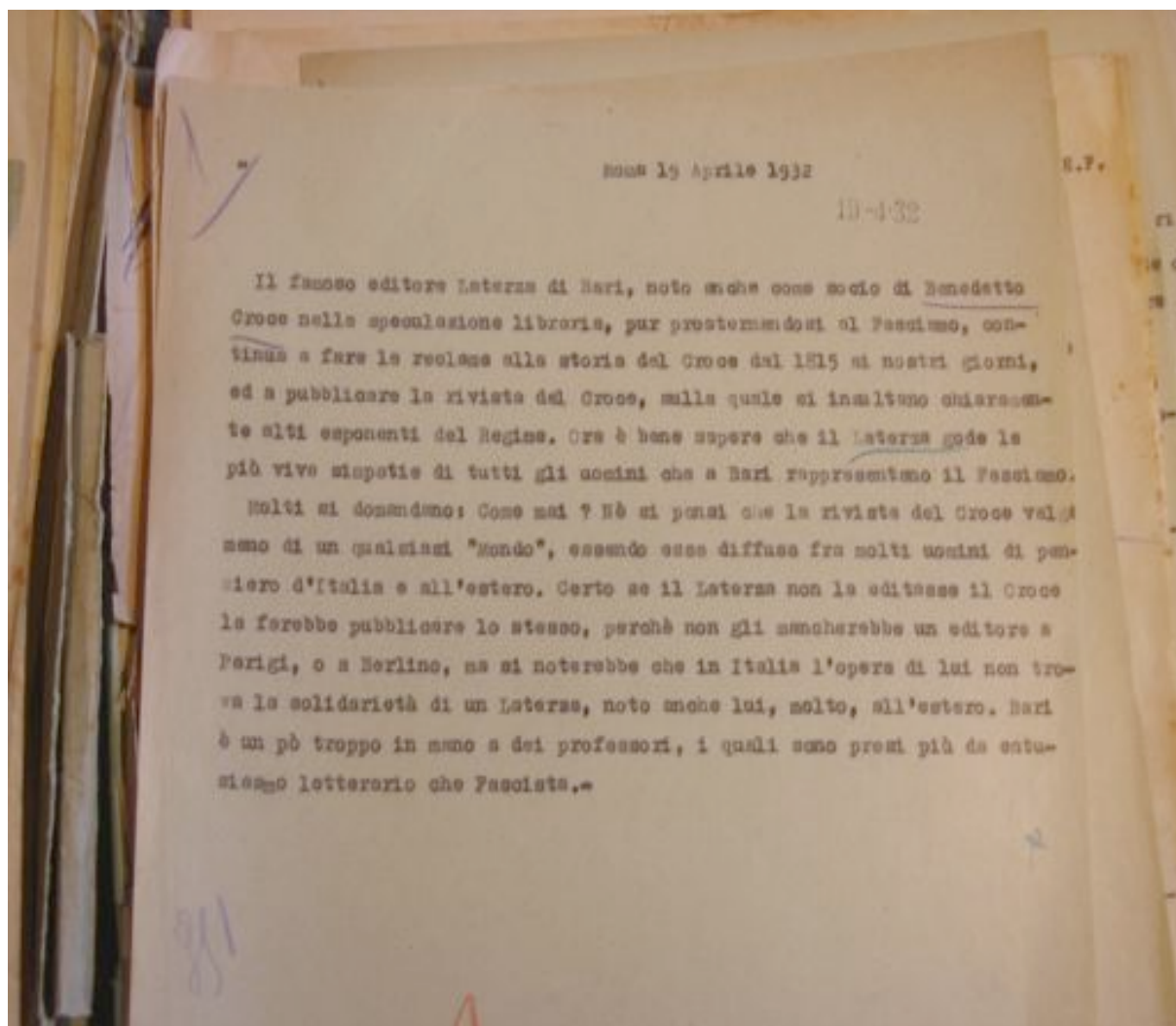
<sup>558</sup> *Osservatore romano* : Observateur romain. Il s'agit de l'édition hebdomadaire du journal du Saint-Siège.

<sup>559</sup> *Affare di bottega editoriale* : affaire de boutique éditoriale.

<sup>560</sup> Document rédigé à Rome par la police politique le 16 juillet 1932, répertorié le 17 juillet 1932. Fascicules Personnels, Enveloppe 348, 2e fascicule.



Un autre document semble aussi expliquer que le choix de laisser Croce publier sa *Storia d'Europa nel secolo decimonono* est dû au fait que l'auteur connaît beaucoup d'éditeurs en Italie et à l'étranger, et qu'il serait donc inutile de contraindre son éditeur de confiance, Giuseppe Laterza, à lui refuser la publication. Ses réflexions sont contenues dans l'image qui suit.



*Illustration 16: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome le 19 avril 1932, enveloppe 348, 1er fascicule*

Dans ce document nous comprenons bien que la popularité de Croce et sa renommée internationale jouent beaucoup en sa faveur en ce qui concerne les publications. En

effet l'agent, après s'être demandé la raison pour laquelle un éditeur comme Laterza qui affiche sa fidélité au fascisme, accepte de publier les oeuvres de Croce, dit bien que de toute manière :

*Bien sûr si Laterza ne le publiait pas, Croce la ferait publier quand même parce qu'il ne lui manquerait pas un éditeur à Paris ou à Berlin...*<sup>561</sup>

Le climat culturel de Berlin du début des années trente était en effet encore très ouvert, malgré le fait que le nazisme se profilait déjà à l'horizon. Le dossier se termine avec l'affirmation que si Croce peut publier à Bari c'est parce que cette ville est « dans les mains » des professeurs qui manifestent plus d'enthousiasme littéraire que fasciste, ce qui témoigne une nouvelle fois du fait que, en effet, le fascisme n'a pas eu l'influence escomptée auprès des intellectuels.

### **3.3.3.7. D'autres éléments concordants**

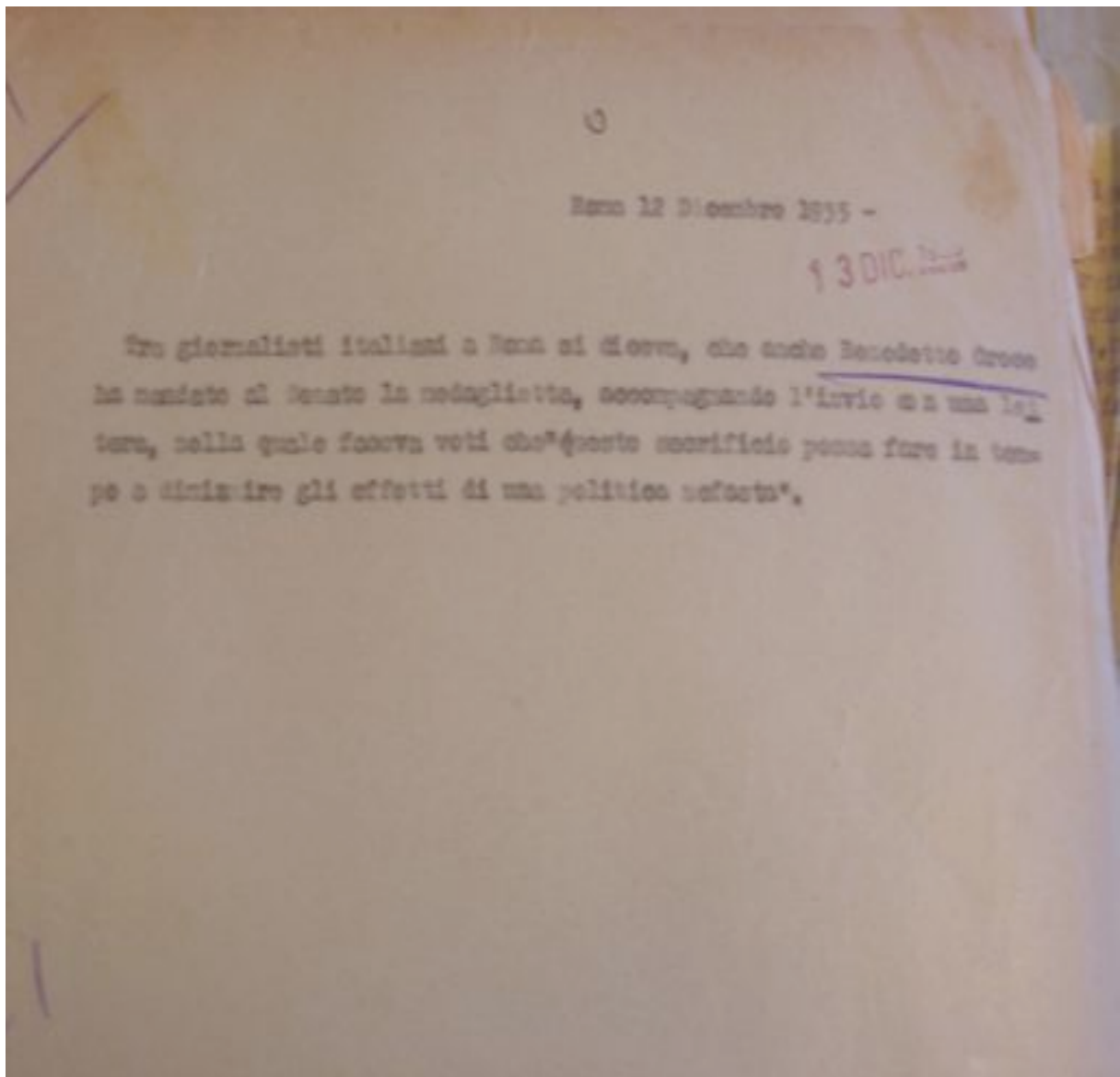
Croce, de son côté, adopte aussi des positions très ambiguës car, par exemple, après avoir condamné publiquement et dans ses écrits privés le fascisme, en 1935 il participe à la campagne de récolte de l'or<sup>562</sup> en envoyant au Duce sa médaille en or de sénateur, montrant ainsi sa fidélité au chef de l'état fasciste. Croce se montre très réticent à parler de cela dans ses écrits mais, une fois de plus, les procès-verbaux de la Police Politique confirment les faits. Le rapport de police qui signale cet événement est très laconique mais a quand même un grand intérêt. Le rapport est dans l'image qui

---

<sup>561</sup> Document rédigé à Rome le 19 avril 1932, répertorié le même jour. Police Politique, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 1er fascicule.

<sup>562</sup> En 1935 le Duce pRomeut une campagne de récolte de l'or pour pallier les sanctions internationales qui s'étaient abattues sur l'Italie à la suite de la conquête de l'Ethiopie. La campagne, que Mussolini qualifie de réponse à un siège économique, trouve un consensus très important auprès de la population, en particulier chez les femmes, qui offrent leurs alliances.

suit.<sup>563</sup>



*Illustration 17: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome le 12 décembre 1935, enveloppe 348, 1er fascicule*

L'information ne semble pas être de première main car il est dit que des journalistes italiens ont été à l'origine de la diffusion de cette nouvelle. Par contre nous apprenons quelque chose de nouveau grâce à ce rapport car il semble que Croce ait accompagné

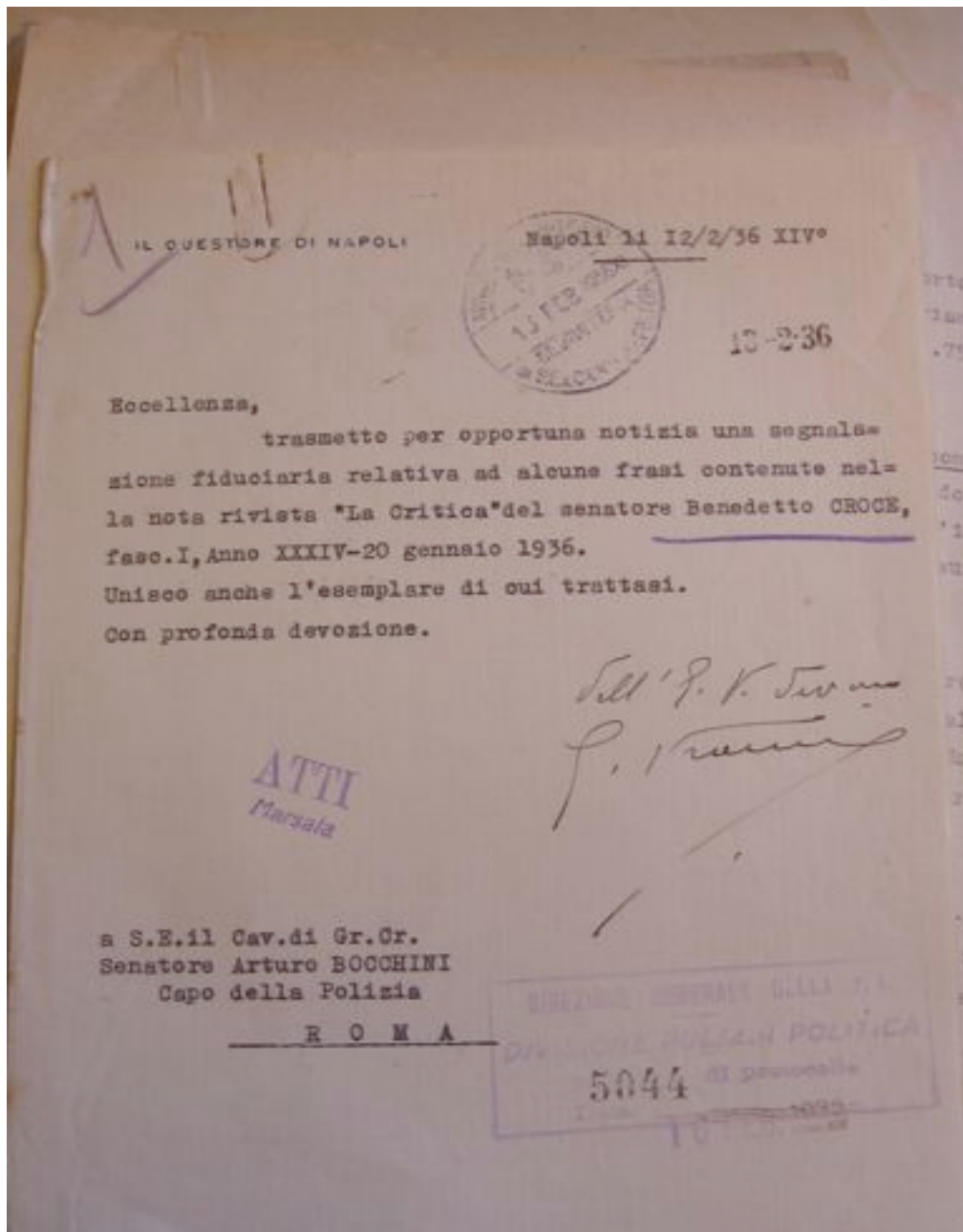
<sup>563</sup> Document écrit à Rome le 12 décembre 1935, répertorié le 13 décembre 1935. Police Politique, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 1er fascicule.

le retour de sa médaille d'une lettre où il dit espérer que ce geste puisse diminuer les effets d'une politique néfaste. Cette information est d'une énorme importance car non seulement nous n'avions aucune nouvelle de cette lettre d'accompagnement mais Croce, dans ses écrits, ne s'était jamais exprimé par rapport à la politique coloniale de son pays pendant ces années.

En 1936 le Duce fait encore preuve de tolérance par rapport à Croce car il n'intervient pas quand le questeur de Naples lui indique que dans certains articles de la revue *Critica* se trouvent des idées antifascistes.<sup>564</sup>

---

<sup>564</sup> Document rédigé à Rome le 12 février 1936, répertorié le 13 février 1936. Police politique, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule.



*Illustration 18: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome le 12 février 1936, enveloppe 348, 2e fascicule*

Pourtant le Duce surveillait les numéros de cette revue depuis très longtemps. Il avait même demandé à ce que lui soit fournie la liste des abonnés ; comme un document rédigé à Rome le 31 mai 1933 en témoigne.<sup>565</sup>

<sup>565</sup> Document écrit à Rome le 31 mai 1933, Sûreté publique, enveloppe b10.

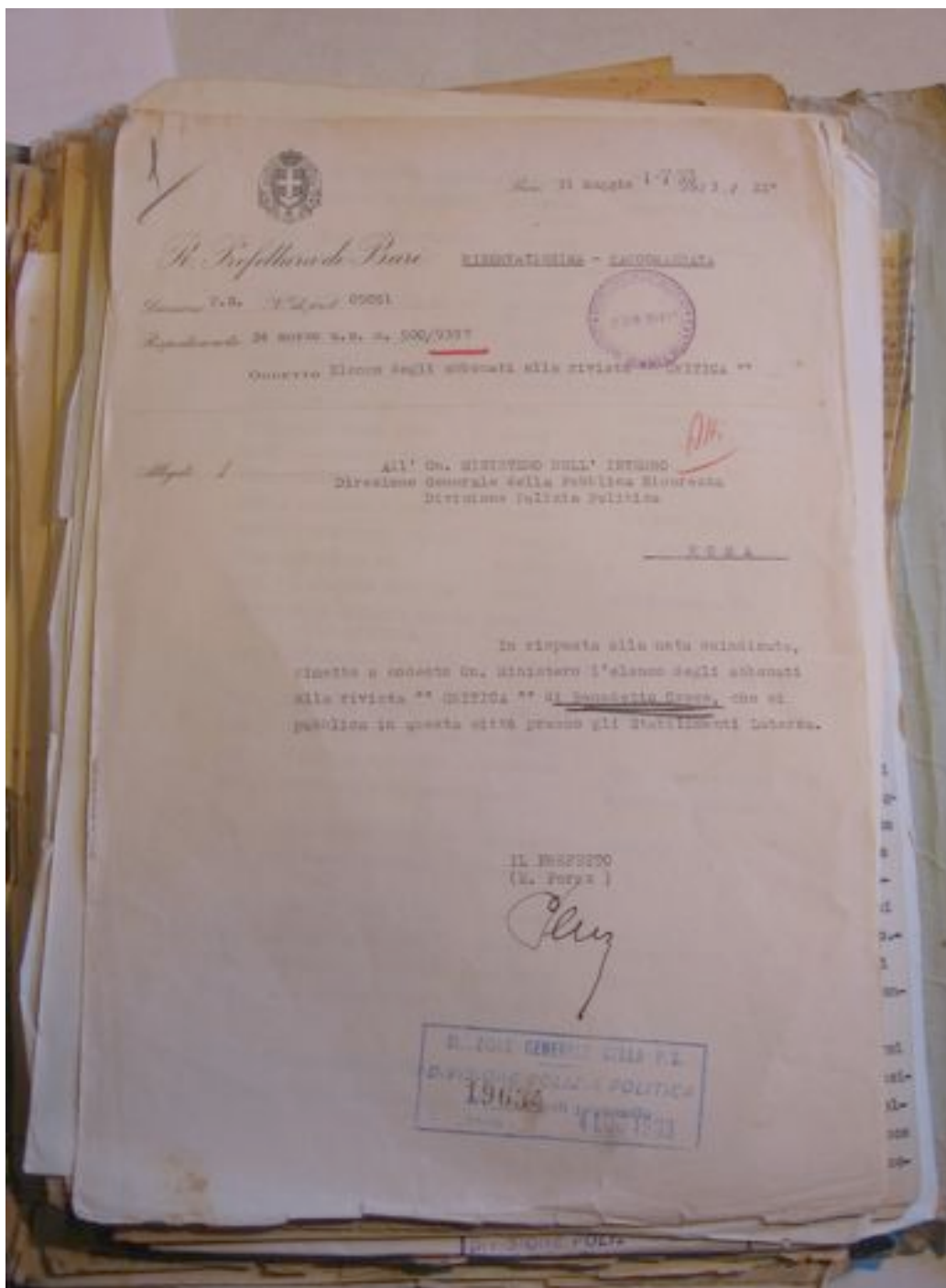


Illustration 19: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome le 31 mai 1933, enveloppe b10, Sûreté publique

Cette fois le rapport n'est pas adressé à la Police Politique mais à la *Pubblica Sicurezza*, la *Sûreté Publique*, l'appareil qui avait été mis en place directement par le Duce à son arrivée au pouvoir. L'en-tête de la lettre porte la mention :

« riservatissima ».<sup>566</sup> Il faut donc supposer qu'elle était envoyée à la Haute Hiérarchie ou bien directement au Duce. Le nom de la revue est en lettres majuscules et entre guillemets, le nom de Croce est bien souligné trois fois.

D'ailleurs, le fait de publier les livres de Croce a valu à l'éditeur Laterza d'entrer à son tour dans le collimateur de la Police Politique, et ceci malgré son adhésion au fascisme, comme en témoigne un dossier à son nom conservé aux Archives d'état. Laterza y est fiché en tant qu'éditeur, comme on peut le voir entre parenthèses dans la seconde ligne de la couverture du dossier ci-dessous.<sup>567</sup> Pendant les années du fascisme et aussi après l'armistice, non seulement sa correspondance professionnelle, mais aussi la correspondance personnelle ainsi que les ouvrages publiés sont passés au peigne fin par la Censure (voir ci-dessous la couverture arrachée par la Police Politique d'un catalogue de 1937).<sup>568</sup> Il est également suivi dans ses déplacements. Tout cela parce que Laterza est l'Editeur attitré de Croce.

---

<sup>566</sup> *Riservatissima* : très secret.

<sup>567</sup> Dossier de la Police Politique, Archives Centrales d'état, Rome, Fascicules Personnels, enveloppe 364.

<sup>568</sup> Couverture de catalogue des Editions Laterza, année 1937. Police Politique, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule.

MINISTERO DELL'INTERNO

DIREZIONE GENERALE DELLA PUBBLICA SICUREZZA

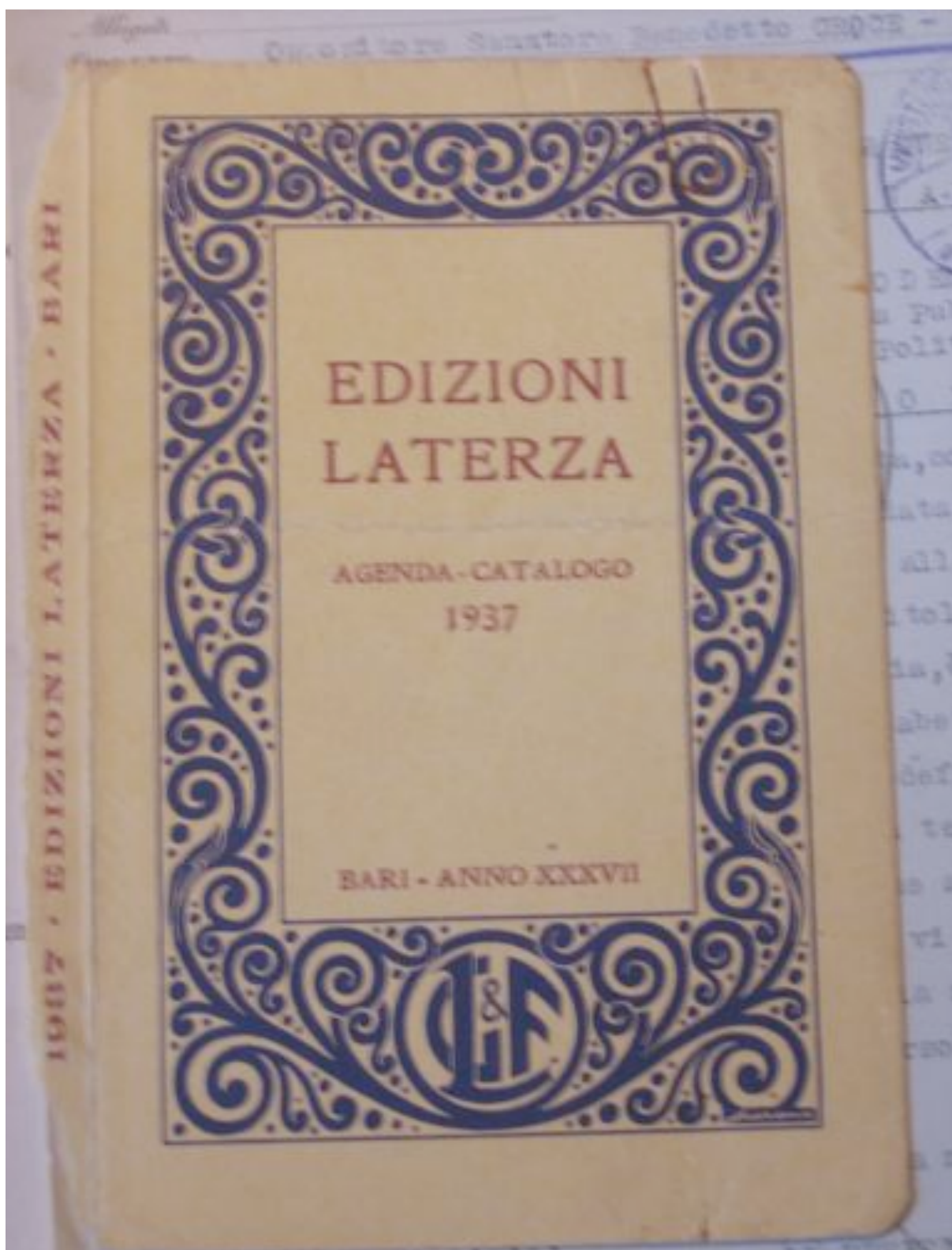
DIVISIONE POLIZIA POLITICA

Laterza Giuseppe  
(Editori)

(15 fasc.)

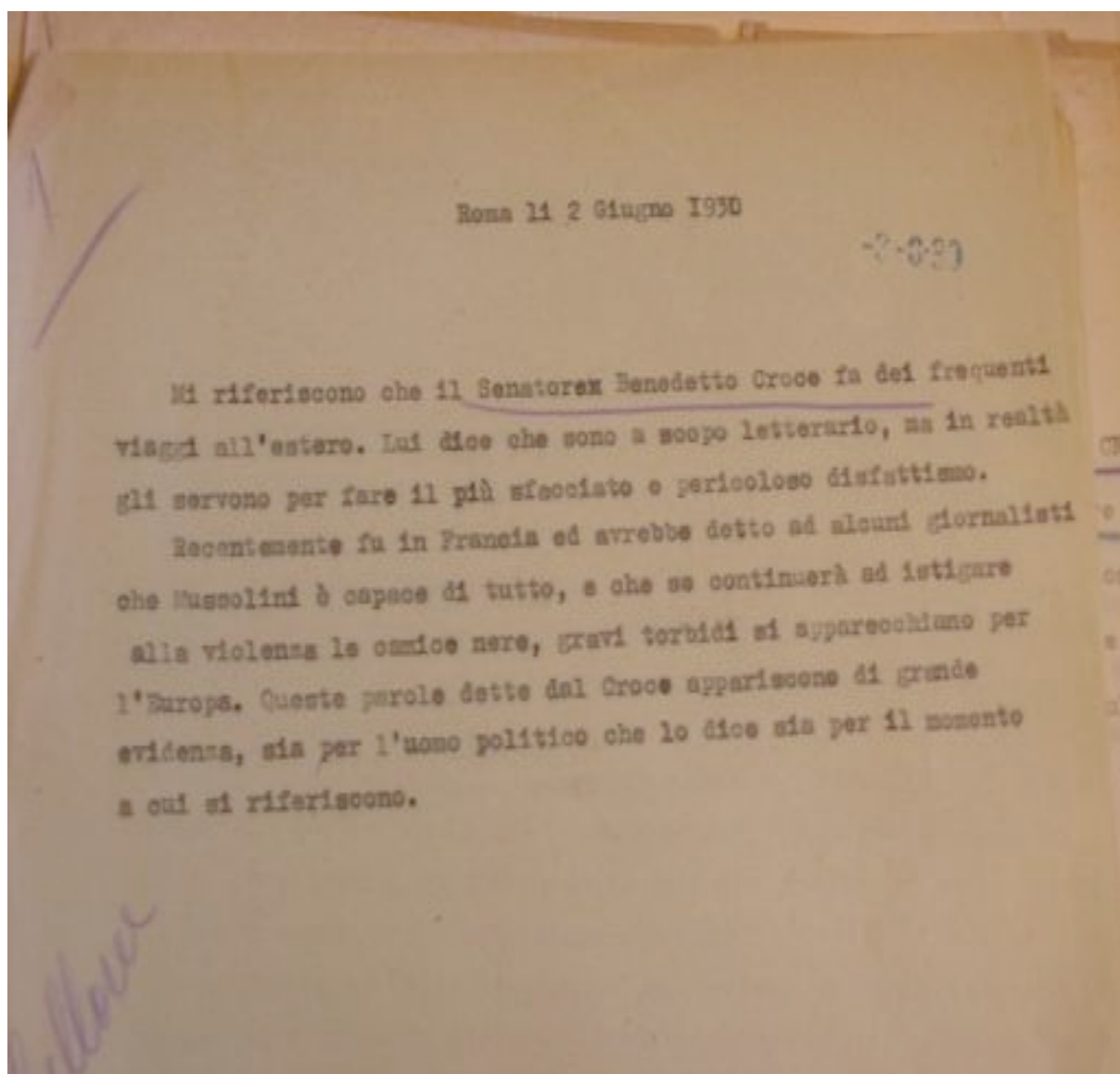
*Illustration 20: Couverture du dossier de G. Laterza confectionné par la Police Politique, enveloppe 364, 1er fascicule*





*Illustration 21: Couverture d'un catalogue des Editions Laterza de 1937, enveloppe 348, 2e fascicule*

Enfin, parmi les documents qui semblent suggérer un compromis avec le Duce, se trouve un rapport qui fait référence à des propos offensants à l'égard de Mussolini tenus par Croce lors d'un voyage en France.<sup>569</sup> Pourquoi alors le Duce ne l'a pas fait emprisonner à ce moment ? Pourquoi ne lui a-t-il pas adressé un rappel à l'ordre ? Pourtant nous connaissons l'importance que Mussolini accordait à son image à l'étranger à cette période.



*Illustration 22: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome le 2 juin 1930, enveloppe 348, 1er fascicule*

<sup>569</sup> Aucune information sur ce voyage n'est présente dans les écrits de Croce ni dans sa biographie.

Dans ce rapport, il est indiqué que Croce imagine que Mussolini peut encore inciter les *chemises noires* à accomplir des actes de violence et qu'il prévoit :

*... des troubles graves [qui] se dressent pour l'Europe.*<sup>570</sup>

L'historien fait ainsi preuve de son instinct prophétique car, déjà en 1930, il avait compris que Mussolini pouvait aller plus loin. Ce document a une grande importance car dans ses écrits, ce genre de réflexions apparaissent plus tard. Ce qui est aussi intéressant est le terme *chemises noires*, utilisé par l'historien. Une appellation qui est très rare dans ses écrits, même après la fin du fascisme.

### **3.3.4. L'inquiétude du Duce face à la popularité de Croce**

Une partie importante des documents conservés aux Archives d'état est constituée par des articles de journaux découpés par les agents et qui concernent les parutions des oeuvres de Croce, les actions importantes accomplies par ce dernier ou bien le succès qu'il rencontrait à l'Etranger ou en Italie. Il est clair que Mussolini, en tant que dirigeant porté au pouvoir par les masses, nourrissait une certaine inquiétude face aux relations que Croce entretenait avec le peuple, en particulier pendant la seconde moitié des années vingt et la première des années trente, lors de la mise en place de son système de pouvoir. Cette attitude se poursuit pendant les années de guerre au cours desquelles le Duce continue à suivre de près les apparitions publiques de l'historien, ses conférences à l'étranger, ses publications, même si celles-ci sont devenues plus rares. Au delà de l'aspect anecdotique, nous constatons, à travers l'analyse des rapports complétés par les agents, comment certaines idées de Croce, lors de ses discours publics avaient changé sans que cela n'ait de confirmation dans ses

---

<sup>570</sup> Document écrit à Rome, le 2 juin 1930, répertorié le 3 juin 1930. Police politique, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 1er fascicule.

oeuvres écrites.

Mussolini s'intéresse ainsi aux succès que Croce rencontre auprès du public, comme en témoigne un compte rendu de la Censure du 13 janvier 1943, enregistré deux jours plus tard, qui indique les milieux antifascistes de Rome déplorent qu'un article de Croce publié dans *Critica* le 20 novembre n'a pas eu l'issue espérée. L'agent en question spécifie que le hiérarque Bottai s'est empressé de répondre à ces déclarations et que son jugement a été considéré favorablement par les milieux catholiques<sup>571</sup>.

---

<sup>571</sup> Document écrit à Rome, le 13 janvier 1943, répertorié le 15 juin 1943. Police politique, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 1er fascicule.

15 GEN 1943

Roma, 13 gennaio 1943

Nell'ambiente antifascista a Roma si deplora, che il noto articolo di Benedetto Croce nella "Critica" del 20 novembre u.s. non ha esercitato una influenza notevole, e ciò perchè la sua dichiarazione cristiana è fatta in sede dialettica e storica, e non già in sede morale. Per questa ragione, l'articolo avrebbe prestato troppo agevolmente il fianco al contrattacco di Bottai. Persino nel campo cattolico c'è chi afferma, che l'articolo di Bottai è "scritto bene".



*Illustration 23: Rapport rédigé le 13 janvier 1943 par la Police Politique sur un article de B. Croce, enveloppe 348, 1er fascicule*

L'inquiétude de Mussolini face au succès que Croce rencontre à l'étranger est tout de même visible dans un procès-verbal du 18 juin 1941, répertorié le 19 :

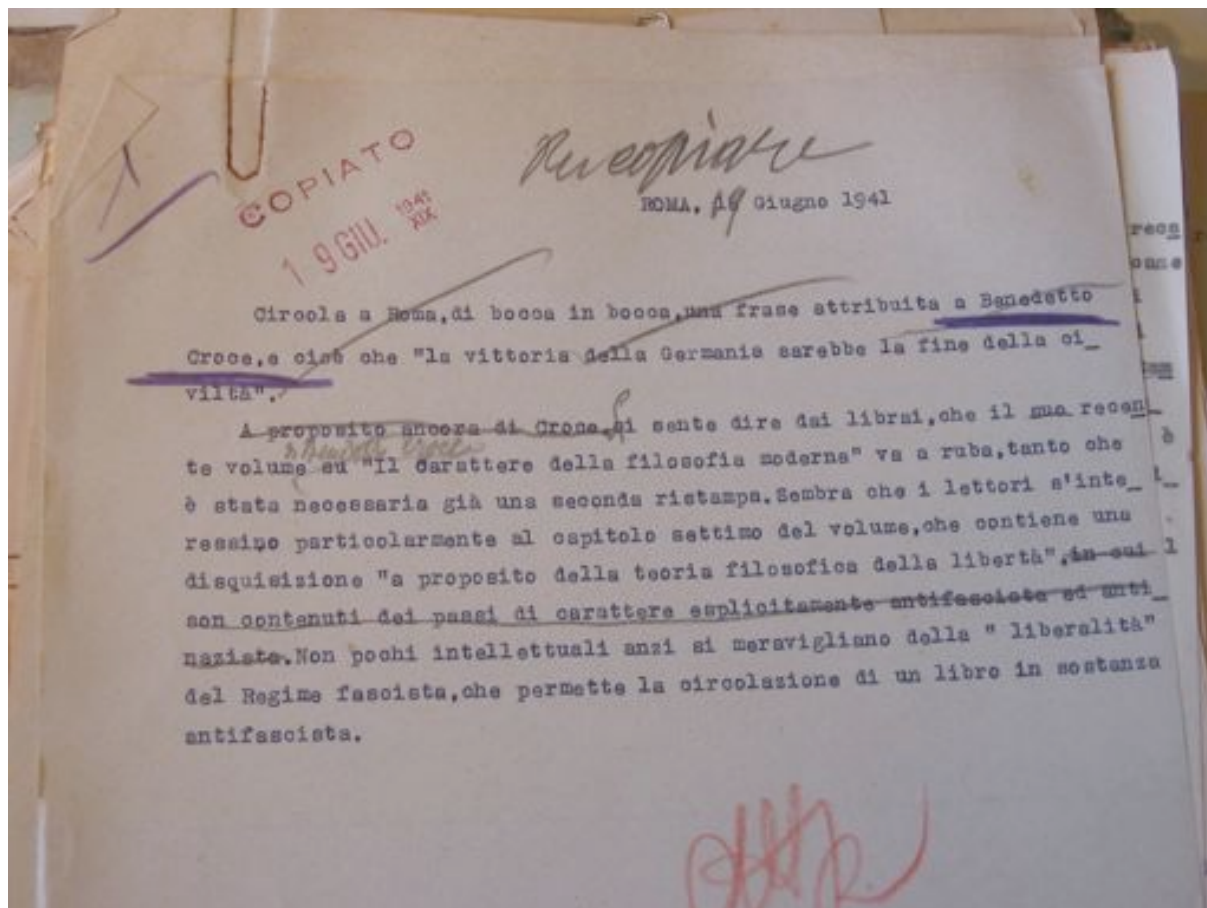


Illustration 24: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé le 18 juin 1941, enveloppe 348, 1er fascicule

Dans ce compte-rendu, l'agent de la Police Politique rapporte une phrase de Croce : « La victoire de l'Allemagne serait la fin de la civilisation ». Il pense probablement à une victoire des nazis et au triomphe de leur idéologie belliqueuse et raciste. Cette phrase a été barrée au stylo. Par la suite, l'agent signale que le livre de Croce *Il Carattere della filosofia moderna* a eu un énorme succès. Le terme utilisé est « va a ruba », une expression qu'on pourrait traduire par : « se vend comme des petits pains ». La possibilité d'une deuxième impression de l'oeuvre est évoquée. Le fonctionnaire en charge de ce dossier prend soin de souligner les parties qui ont intéressé le plus les

lecteurs, dans ce cas-là le septième chapitre. Si l'on imagine que la minutie de l'agent de la Police Politique était dictée par des ordres reçus de la hiérarchie et, peut être du Duce en personne, on peut en tirer les conclusions que Mussolini était extrêmement intéressé par la manière dont le public accueillait les oeuvres de Croce, un intérêt qui parfois frôle l'obsession. Ainsi, dans ce rapport même le contenu de ce septième chapitre est expliqué en détail. Le rédacteur affirme que cette partie du livre contient une disquisition sur la théorie philosophique de la liberté, un argument qui sans doute ne devait pas trop plaire au Duce ! Certaines lignes qui suivent ont été barrées, de même que la première partie de ce rapport. Voici le contenu de ce qui a été barré :

*[La théorie philosophique de la liberté] dans laquelle sont contenus des extraits à caractère explicitement antifasciste et antinazi.<sup>572</sup>*

Il est difficile d'imaginer qui a pu barrer ces lignes et pour quelle raison : le fonctionnaire de la police secrète qui ne voulait pas entendre ceci ? Le Duce en personne qui ne supportait pas que Croce puisse encore parler de la Liberté et en plus être apprécié par la critique ?

Différentes hypothèses peuvent être formulées à ce propos. Elles ne pourront jamais nous dévoiler la réalité, mais au moins nous donner des idées de ce qui a pu se passer autour de cette myriade de dossiers. Le rapport se termine par une louange indirecte du régime fasciste qui est si libéral qu'il permet la circulation de ce genre de livre à contenu antifasciste.

En dépit de l'Axe Rome-Berlin, Croce avait encore des admirateurs auprès des allemands, du moins c'est ce qui peut se déduire d'un autre document présent aux Archives d'état, toujours rédigé par la Police Politique. En effet celle-ci note, le 5 octobre 1942, qu'il y a encore beaucoup d'« allemands cultivés » qui apprécient Croce

---

<sup>572</sup> Document écrit à Rome, le 18 juin 1941, répertorié le 19 juin 1941/XIX, Police Politique, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 1er fascicule.



et qu'un article écrit contre lui n'a pas trouvé le succès espéré,<sup>573</sup> même que :

*Le public cultivé a stigmatisé cet article comme un signe de décadence.*<sup>574</sup>

Les informations qui suivent ont été complètement barrées. On annonçait que Croce avait reçu l'offre d'une chaire à l'Université de Cambridge et aussi de Berne ainsi que de traduire en allemand le livre d'un éditeur de Munich.<sup>575</sup> Il est difficile encore une fois de comprendre les raisons qui ont porté la personne qui a lu le rapport, à en barrer la fin, comme si elle ne voulait pas l'accepter :

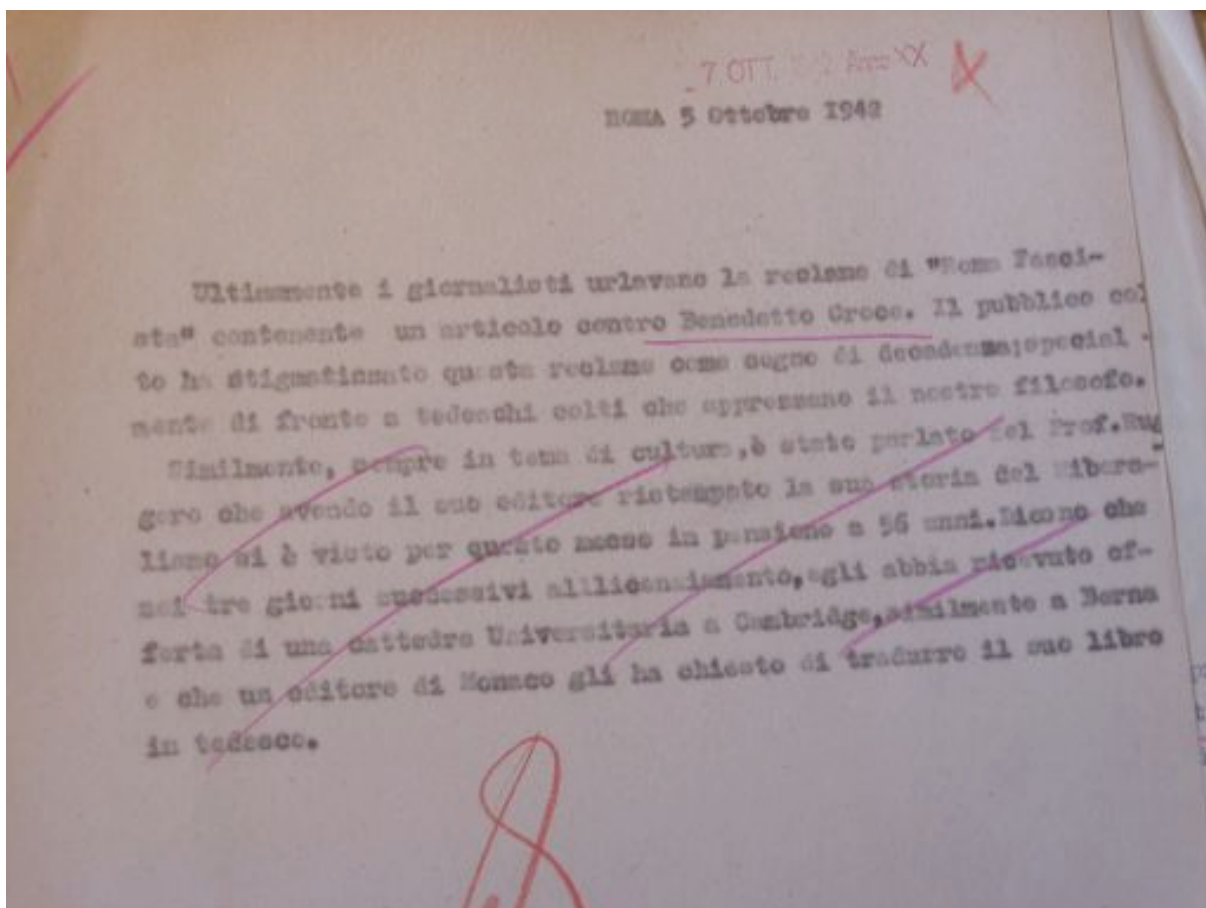
---

<sup>573</sup> Il n'est pas spécifié de quel article il s'agit.

<sup>574</sup> Document écrit à Rome, le 5 octobre 1942, répertorié le 7 octobre 1942/XX, Police Politique, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule.

<sup>575</sup> Il n'est pas spécifié de quel livre il s'agit.





*Illustration 25: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome, le 5 octobre 1942, enveloppe 348, 2e fascicule*

Ce que nous pouvons sans doute en déduire est que le Duce et son entourage étaient particulièrement intéressés par leur propre image et par ce que l'opinion publique italienne, et étrangère, pensait de Croce, et ceci même quand, au début des années quarante, le système dictatorial est bien solide et ne dépend plus de la faveur des autres pays. Ce rapport nous permet aussi d'explorer, même de manière indirecte, le point de vue des allemands, et de voir que, même si Croce affirme ne plus aimer les allemands, eux, l'aiment encore beaucoup, du moins dans certains cercles intellectuels.

### 3.3.5. Des revirements dans la pensée de Croce

Les procès-verbaux rédigés par les agents secrets ont aussi le mérite de nous renseigner sur quelques changements survenus dans l'idéologie de Croce dont il n'y a pas trace dans ses écrits. Les informations sont bien sûr indirectes et rien ne peut prouver que Croce ait réellement tenu les propos que la Police Politique lui attribue. Cependant, il n'y a pas non plus de raison fondée pour que les agents chargés de suivre l'historien aient rédigé des rapports contenant des informations inexactes sur ce que Croce disait. Ainsi, pour toutes ces raisons, il semble possible de retenir un certain nombre d'affirmations présentes dans ces dossiers des Archives d'état qui démontrent que l'historien a connu certains revirements quant à des concepts fondamentaux, ainsi que sur la question de la grève. Croce, on le sait, était en effet un ferme opposant à la grève qui était pour lui une manière de perturber et subvertir l'ordre naturel des choses, et qui ouvrait à toute dérive. Un rapport du 31 juillet 1943, répertorié le 2 août XXI, nous informe de l'existence d'un article publié par lui dans le *Giornale d'Italia* du 26 juillet : *Aristocrazie e Masse*. L'agent secret affirme que, selon les commentaires de certains « éléments universitaires »<sup>576</sup> :

*[Les mots de Croce] "ont effrayé les milieux étudiants", parce que l'auteur dit, entre autres, que même les grèves seront utiles à éduquer les masses à la liberté.*<sup>577</sup>

Nous apprenons ainsi que Croce avait tenu ces propos dans un article destiné aux jeunes. Cette situation n'apparaît pas du tout dans ses écrits privés où l'historien reste fidèle à ses positions initiales très conservatrices. Cependant ce n'est pas le seul document où la Censure fait référence à des propos très différents de ce que Croce a

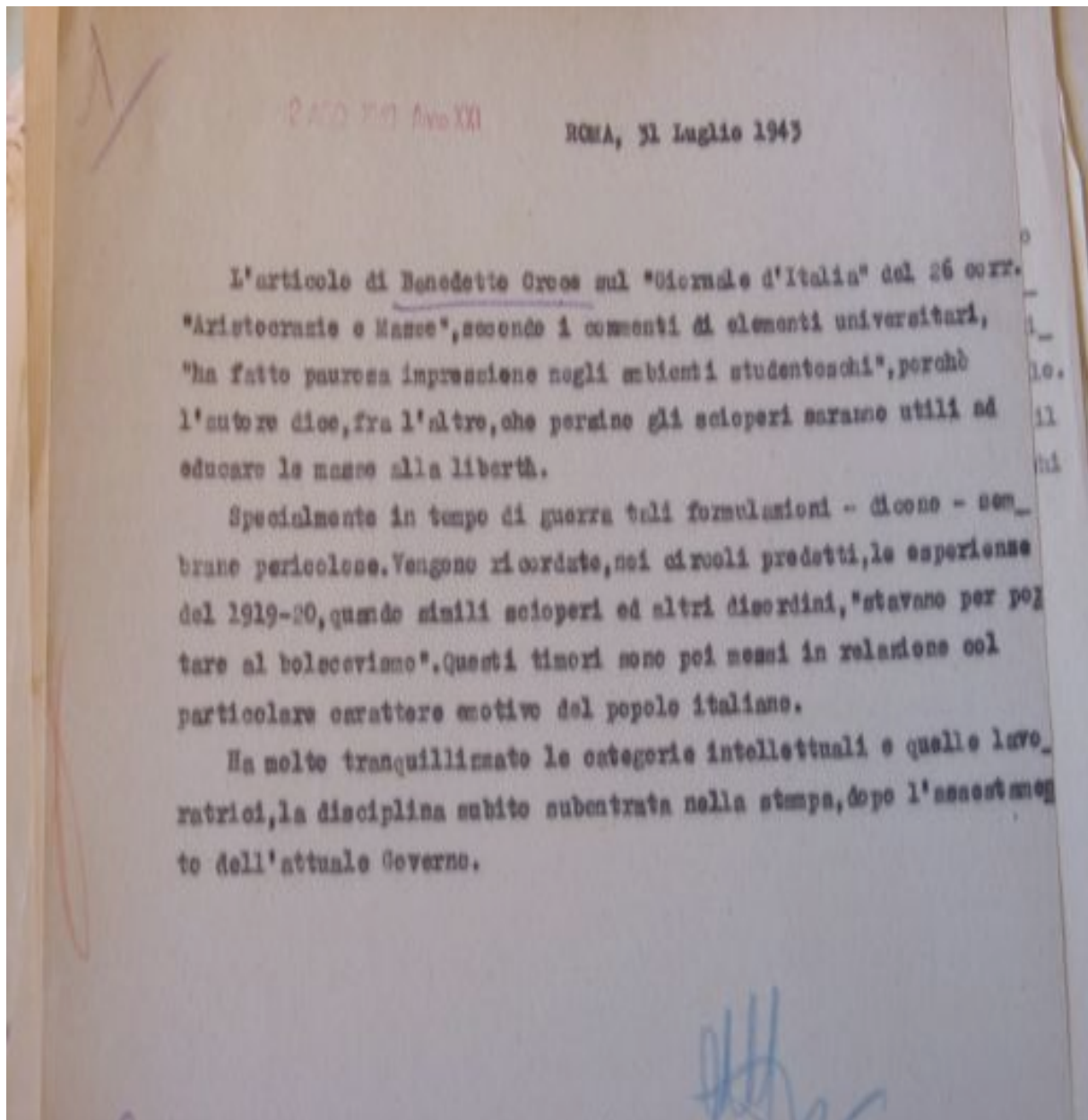
---

<sup>576</sup> Par « éléments universitaires » il faut entendre des enseignants, des étudiants mais aussi des employés de tout genre qui collaboraient avec le régime en informant la Police Politique des commentaires qui circulaient dans les Universités sur les discours et les articles de Croce et d'autres antifascistes. Le Duce était en effet très intéressé par les idées qui se propageaient et qui circulaient dans les Facultés.

<sup>577</sup> Document écrit à Rome, le 31 juillet 1943, répertorié le 2 août XXI. Police politique, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule.

toujours soutenu dans ses écrits privés et publics. Nous pouvons avancer l'hypothèse qu'effectivement l'expérience des deux Guerres mondiales, et en particulier de la Seconde qui reste encore plus profondément ancrée en lui, ont porté Croce à revoir certains concepts sur lesquels il s'était montré très rigide par le passé. Un sentiment de fierté le porte tout de même à ne pas mettre cela par écrit. Le fait que l'historien dise cela en 1943 laisse comprendre qu'en public il fait montre d'un grand optimisme en imaginant un avenir sans le fascisme.

De l'autre côté nous voyons bien comment le pouvoir craint encore un retour au *biennio rosso* de 1919-1920 et à l'émotion que celui-ci avait suscité au sein du peuple italien.



*Illustration 26: Rapport de la Police Politique sur B. Croce écrit à Rome, le 31 juillet 1943, enveloppe 348, 2e fascicule*

### **3.3.6. La nomination à l'Académie d'Italie**

La machine de contrôle et de répression mise en place par Benito Mussolini continue à opérer même après la chute du régime. Ainsi en août 1943 un agent signale qu'il y a une rumeur selon laquelle Benedetto Croce sera nommé président de

l'Académie royale d'Italie en succession à Luigi Federzoni<sup>578</sup> (voir ci-dessous).

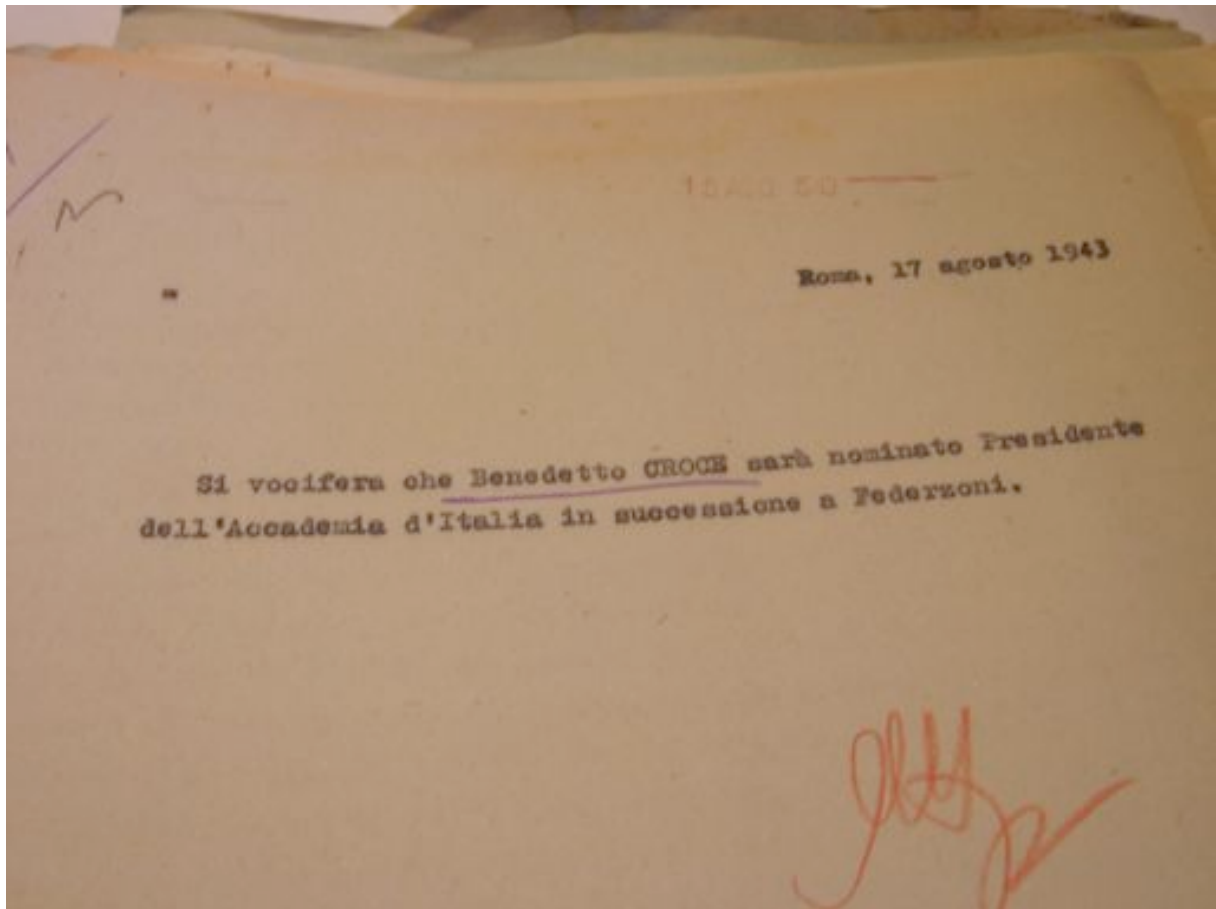


Illustration 27: Rapport de la Police Politique sur B. Croce, écrit à Rome le 17 août 1943, enveloppe 348, 2e fascicule

De la même manière, l'appareil de la Censure n'oublie pas de préciser que Croce a refusé cette nomination honorifique : le même agent<sup>579</sup> écrit à sa hiérarchie que l'on pense maintenant à un autre candidat.<sup>580</sup>

<sup>578</sup> Luigi Federzoni était un *gerarca* ; il est contraint de laisser sa place à la suite de la chute du régime.

<sup>579</sup> On peut imaginer qu'il s'agit de la même personne car la signature est presque identique.

<sup>580</sup> Le candidat, Enrico Fermi, physicien nucléaire très connu, avait une partie de sa famille juive. A cause de cette situation, lors de la promulgation des lois anti-sémites, il avait dû s'exiler aux Etats Unis (où il avait d'ailleurs collaboré à la construction de la bombe atomique).

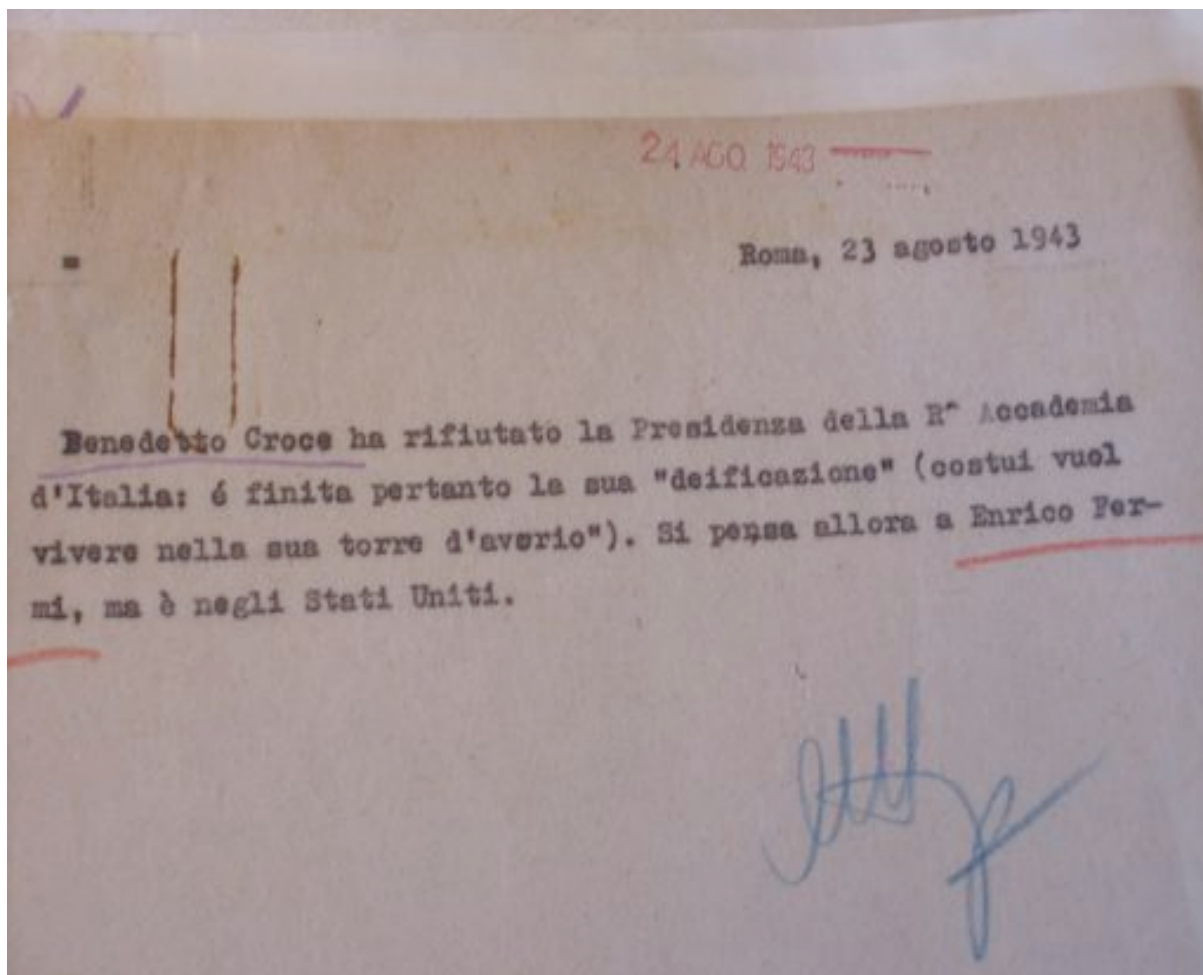


Illustration 28: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome le 23 août 1943, enveloppe 348, 2e fascicule

L'information est assortie d'un commentaire assez particulier :

*... sa "déification" est de ce fait terminée (il veut vivre dans sa tour d'ivoire)".<sup>581</sup>*

A travers ce commentaire sarcastique nous pouvons remarquer que Croce continue à être un intellectuel craint et rejeté. Même après la signature de l'armistice, il reste la cible de la Police Politique, et tous ses mouvements et ses choix continuent à être

<sup>581</sup> Document écrit à Rome, le 23 août 1943, répertorié le 24 août 1943. Police Politique, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule. L'utilisation des chiffres romains pour indiquer l'année fasciste ne semble plus être en vigueur. En haut, sur la droite, les chiffres romains semblent avoir été barrés.

observés minutieusement.

### 3.3.7. Les journaux : cette obsession éternelle du Duce

Comme nous avons déjà pu le voir, Mussolini redoutait énormément ce que les journaux italiens et étrangers écrivaient sur lui, sur les intellectuels opposés à son régime et, en particulier, sur son « ennemi juré » : Benedetto Croce. Les articles qui ont été découpés par la Censure peuvent se compter par centaines. Il est impossible de tous les passer en revue, mais nous essayerons au moins d'en analyser un échantillon pour voir ce qui tourmentait le plus le Duce.

Le fait que la plupart des articles aient été découpés par les agents avant d'être envoyés au Duce rend notre travail plus difficile car du coup il n'est pas toujours possible de remonter au journal dont l'article provenait et surtout à la date à laquelle il a été écrit. Un article publié par le groupe *Justice et Liberté*,<sup>582</sup> des exilés antifascistes qui avaient trouvé refuge en France,<sup>583</sup> nous aide à retrouver la date car il a été écrit à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de Croce, donc en 1936. De plus l'agent qui a découpé l'article a ajouté à la main : *Giustizia e Libertà (5)* et sur une autre ligne : *Parigi 31.1.*[la suite est illisible]. Le document, quant à lui, n'est pas répertorié mais nous laisse comprendre que Mussolini s'intéressait beaucoup en 1936 à ce que les exilés de son régime écrivaient dans leur revue<sup>584</sup> et à ce qu'il écrivaient sur Croce. Cela nous aide aussi à comprendre que Croce, malgré ses opinions, qui souvent avaient été en contraste avec les antifascistes plus intransigeants et, en particulier, avec le mouvement de Justice et Liberté, était quand même admiré par ce groupe qui ne manque pas de marquer son anniversaire avec un article en définissant Croce comme :

*... l'un des plus grands esprits de notre temps à l'école duquel s'est formé, ne serait-ce*

<sup>582</sup> Article du journal *Justice et Liberté*. Police politique, enveloppe FP 348, 2e fascicule.

<sup>583</sup> Parmi eux il y a : Carlo Rosselli, Emilio Lussu, Alberto Cianca, Vincenzo Nitti, Gaetano Salvemini.

<sup>584</sup> Ils étaient d'ailleurs tous suivis dans les pays où ils s'étaient réfugiés par des collaborateurs au fascisme et par les milices d'extrême droite.

*que pour en prendre le contrepied, tout ce que l'Italie compte de bon en fait de philosophie, d'histoire, de littérature, et aussi –pourquoi pas ?– de pensée politique.*<sup>585</sup>

Il s'agit d'un grand hommage rendu à cet intellectuel qui avait été souvent très dur contre ses propres disciples, et avait critiqué âprement les adhérents de Justice et Liberté pour leur position trop proche de Sorel.

L'article est d'une grande importance car il contient *in nuce* les raisons profondes du différend entre Croce et ce groupe politique. L'auteur de l'article écrit en effet que Croce, le propriétaire terrien conservateur, peut accuser ses « jeunes amis » d'être des socialistes révolutionnaires faisant recours aussi à des méthodes violentes, mais Croce philosophe, confesseur de la liberté, est capable d'aller au-delà de leur « empirisme révolutionnaire ». L'article fait aussi référence à la visite au siège du journal de Gramsci *Ordine Nuovo* en 1920, pendant l'occupation des usines ; un événement qui, comme nous avons pu le voir, est resté ancré aussi dans la mémoire de Croce qui y est revenu dans ses écrits avec beaucoup d'émotion. La personne qui écrit parle enfin de la façon dont Croce avait défendu en 1924 le jeune Piero Gobetti, mort à Paris en 1926 à la suite d'une agression fasciste. Toutefois, Croce n'a certainement pas pu prendre connaissance de cet hommage que les jeunes de *Giustizia e Libertà* lui rendaient, à cause de la Censure. Eux, en revanche, semblent avoir lu les numéros de la revue *Critica* car l'auteur de l'article en recopie certains extraits, en particulier ceux où Croce critiquait le concept de « race » et établissait la distinction entre la race d'hommes qui travaillent pour leurs intérêts particuliers et ceux qui ont la conscience d'oeuvrer pour l'universel.

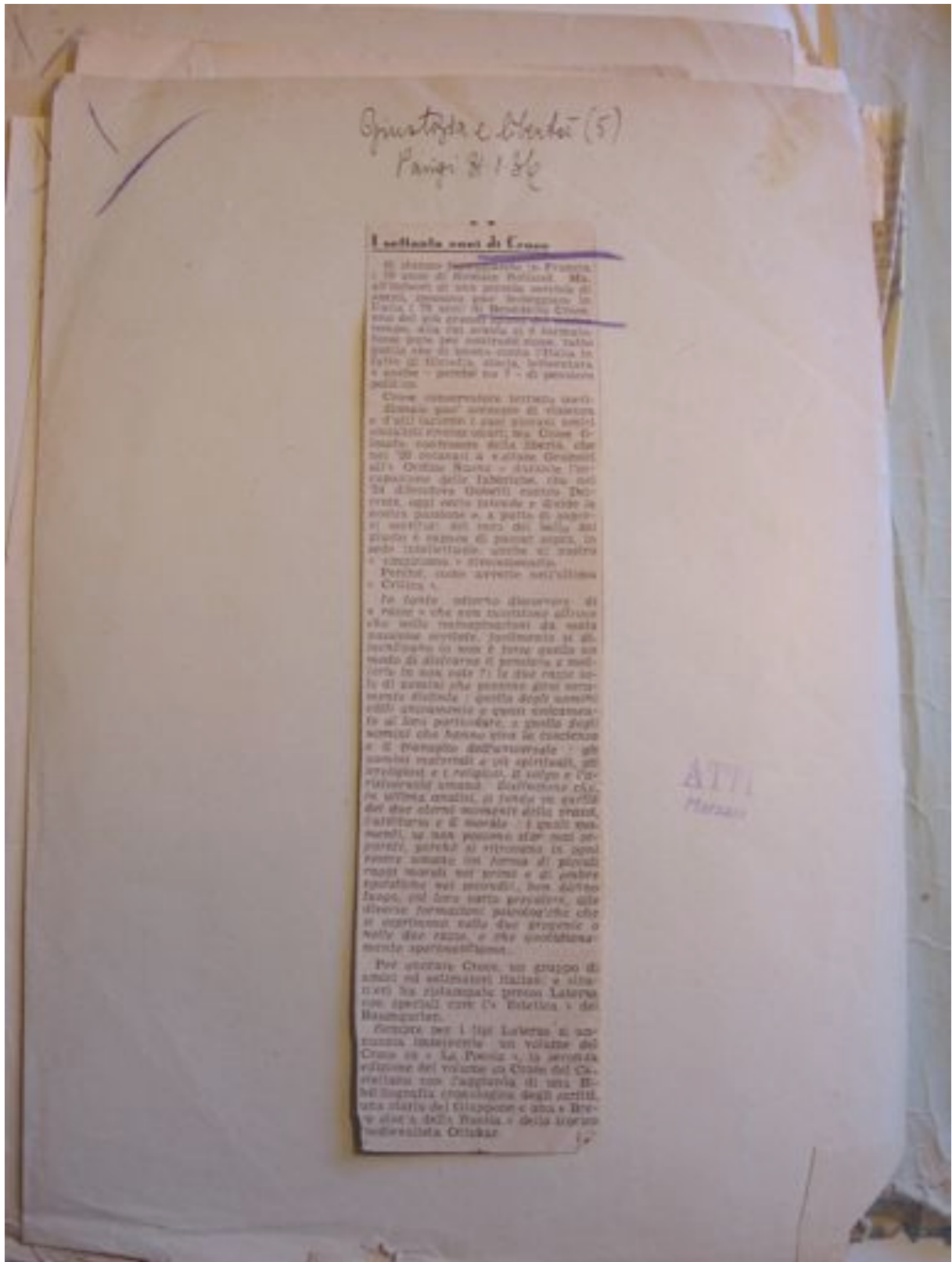
L'auteur affirme que, pour honorer Croce, un groupe d'amis et d'admirateurs italiens et étrangers de l'historien a fait réimprimer chez l'éditeur Laterza, l'*Estetica* de Baumgarten. Il affirme aussi que d'autres volumes vont être imprimés ou réimprimés dans les prochains temps. Il s'agit d'un livre de Croce sur *La Poesia* et de la réédition d'un livre non spécifié que Giovanni Castellano avait écrit sur Croce qui sortirait avec

---

<sup>585</sup> Citation de : *I settanta anni di Croce*, le titre et la date véritables du journal, ainsi que le lieu d'édition, sont manquants. *Un agent a rajouté à la main Paris, 31 janvier* et une année qui est illisible.



des chapitres nouveaux. En somme, l'article, avec ses louanges de Croce et ses informations sur les prochaines éditions, a vraiment de quoi susciter la colère du Duce !



Spinoza e Mendel (5)  
Parigi 31/1/31

**L'ottanta anni di Croce**

Il grande intellettuale in Francia, il 19 anni di Benedetto Croce. Ma, all'indomani di una grande vittoria di guerra, insomma poco dopo, in Italia, il 19 anni di Benedetto Croce, uno dei più grandi intellettuali del secolo, non era ancora che un bambino, non era ancora che un bambino, non era ancora che un bambino...

Come conservatore, intimo amico di Mussolini, come di ritorno a d'ulti lacrime e non poteva non essere il più grande intellettuale del secolo, ma Croce fu sempre, e sempre sarà, un uomo di libertà, che nel '30 cercava a vedere Giuseppe alla Croce Nuova - durante l'occupazione delle fabbriche, ma nel '34 il direttore Quasimodo, contro De Santis, ogni volta che si diceva di essere italiano, e a parte di sapere...

Perché, come avviene nell'ultimo « Critica ».

Le forze, infatti, discorrono di « razza » che non esistono affatto che nelle immaginazioni da tutti le nazioni civili. Inoltrando si di un'idea di non è forse quella un modo di diffondere il pensiero e mettere in una rete? In che modo, infatti di uomini che possono aver veramente discorde: quella degli uomini, della umanità e quasi esclusivamente al loro patrimonio, e quella degli uomini che fanno una in coscienza e il principio dell'umanità - gli uomini materiali e gli spirituali, gli intellettuali e i religiosi, il corpo e l'anima, l'umano e il divino. L'umanità che, in ultima analisi, si fonda in verità dei due ordini superiori della razza, l'umano e il divino. I quali, tuttavia, se non possono aver una propria, perché si ritrovano in ogni essere umano, nel senso di piccoli reati morali nel primo e di ombre spirituali nel secondo. Non detto, forse, per loro parte personale, alle diverse formazioni psicologiche che si esprimono nelle due gerarchie o nelle due razze, e che costituiscono l'apertissimo.

Per questo Croce, un gruppo di amici ed estimatori italiani, e altri, non ha ripubblicato presso Laterza una opera di Croce, la « Storia » del Baumgarten.

Perché per i tipi Laterza si pubblica l'opera: un volume del Croce in « La Poesia », la seconda edizione del volume in Croce del Cavallotti con l'aggiunta di una Bibliografia cronologica degli scritti, una storia del Giappone e una « Breve storia della Russia » della signora nobilissima Olsufka.

ATTI  
Firenze

Illustration 29: Article du journal Justice et Liberté sur B. Croce, publié à Paris le 31 janvier 1931, enveloppe 348, 2e fascicule

Un autre document sur lequel nous devons nous attarder est un article de novembre



Illustration 30: Article de journal de 1931, probablement l'édition française de *Il Giornale*, enveloppe 348, 2e fascicule

<sup>586</sup> Article de journal. Police politique, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule.

L'article est intitulé *La più bella opera di Benedetto Croce*,<sup>587</sup> et par « oeuvre » il ne faut pas entendre un ouvrage littéraire. En effet l'article loue le fait que Croce ait accepté de s'occuper de la fille de Mario Vinciguerra, condamné par le Tribunal Spécial Fasciste à quinze ans de réclusion. Nous savons par différents témoignages que Croce était très généreux. Il avait aidé plusieurs jeunes désargentés à faire leurs études ainsi que d'autres personnes en position économique et sociale fragile. Pendant les années du fascisme il porte secours aux enfants et aux veuves de plusieurs antifascistes tués par le régime, même quand il n'était pas complètement d'accord sur les choix et les idées des personnes en question. Il avait par exemple soutenu moralement et économiquement Anna Gobetti, veuve de Piero Gobetti. Ces décisions ont un tel écho qu'un article lui est dédié dans le journal précédemment cité, qui définit Croce comme « *le grand philosophe que tout le monde honore* ». Une telle nouvelle ne pouvait pas plaire à la Censure qui non seulement découpe l'article, mais entoure d'un trait de crayon bleu toute la première partie où est bien décrit le lien avec Vinciguerra et sa fille. L'article parle aussi de la manière dont Croce a décidé de se consacrer à la publication du livre de Vinciguerra, *I Romantici*. L'auteur dit en conclusion de son article :

*L'esprit de Croce est grand ; son coeur le dépasse.*<sup>588</sup>

L'affirmation a de quoi faire sursauter Mussolini et ses Hauts fonctionnaires car, malgré toutes ses tentatives de désacralisation, Croce est encore aimé et respecté à l'étranger.

Une autre sorte d'article qui intéresse le Duce est celui qui concerne les *smentite* c'est-à-dire les démentis de Croce par rapport à certaines phrases ou actions qui lui avaient été attribuées. C'est le cas de l'article qui suit,<sup>589</sup> lui aussi découpé dans un

---

<sup>587</sup> *La più bella opera di Benedetto Croce* : La plus belle oeuvre de Benedetto Croce.

<sup>588</sup> Citation de l'édition française de *Il Giornale*, novembre 1931 (il manque le jour), Paris.

<sup>589</sup> Article de *La Stampa* du 19 juillet (année inconnue). Police Politique, Fascicules Personnels, enveloppe 348,

journal (probablement *La Stampa*, de Turin). Nous essayerons alors d'étudier la nature de l'article ainsi que ses contenus dans le but de voir ce que la Censure ciblait, et ce dont elle était à l'affût.

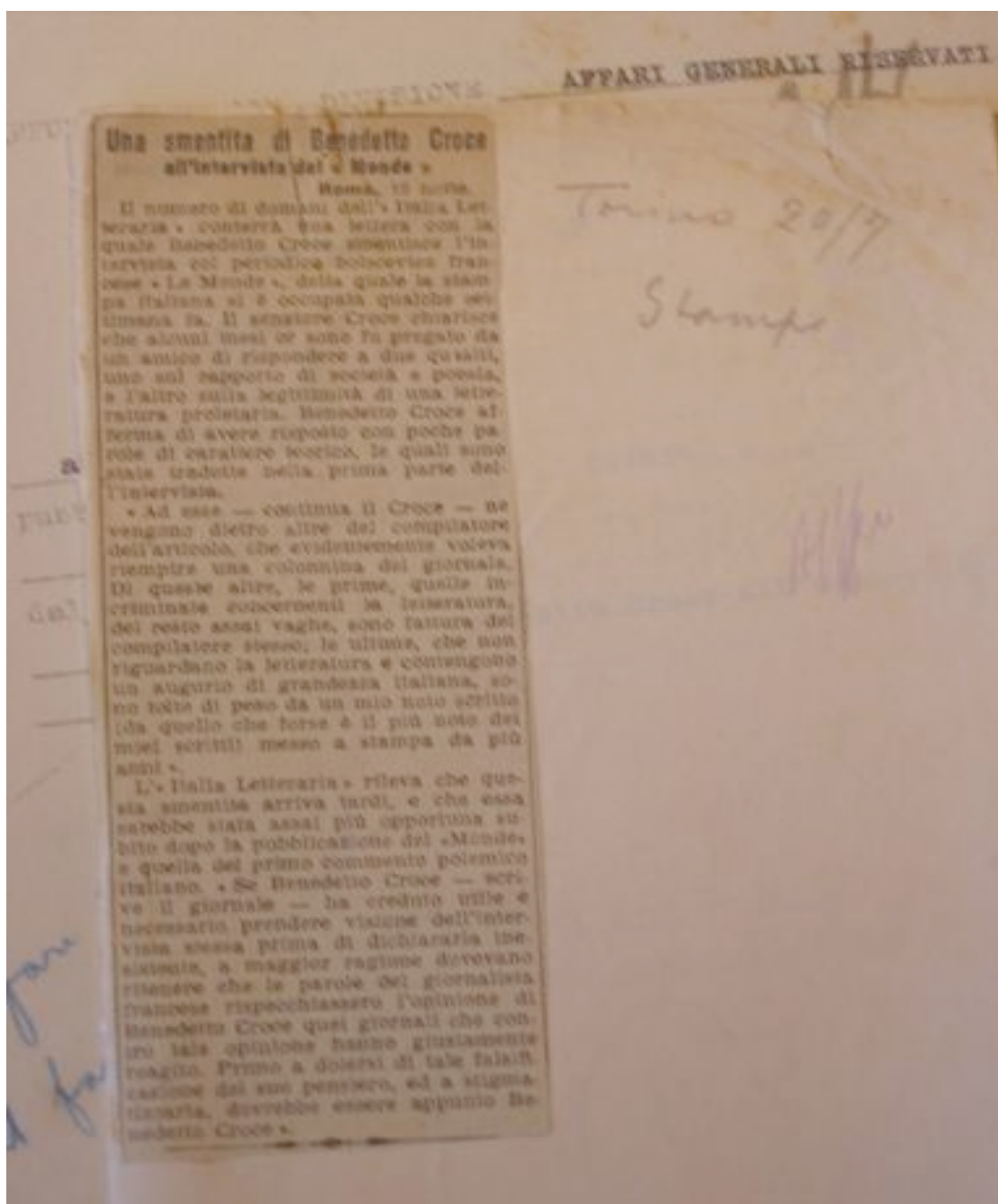


Illustration 31: Article de La Stampa sur B. Croce. enveloppe 348, 2e fascicule

L'article a été envoyé à la division *Affari Generali Riservati*.<sup>590</sup> L'objet de l'article est donc un démenti que Croce aurait fait au journal français *Le Monde*. Il est très difficile de comprendre la raison pour laquelle la Police Politique s'est occupée de cette affaire en la classant de plus parmi les affaires réservées au Duce car le contenu de l'article est essentiellement littéraire; mais il est probable que le Duce voulait voir

<sup>590</sup> *Affari Generali Riservati* : Affaires Générales Réservées.

personnellement tout ce qui concernait Croce et les journaux étrangers (en particulier français et anglais). Ainsi la querelle qui concerne l'historien et *Le Monde* consiste en un propos que Croce avait tenu sur la relation entre la société et la poésie et sur la nécessité d'une littérature prolétaire, un concept communiste. Croce reproche au journal d'avoir ajouté dans l'article des propos qui n'étaient pas les siens et qui ont été repris en partie dans l'une de ses oeuvres. Dans l'article est souligné le caractère tardif avec lequel le démenti est arrivé. Au-delà de la querelle littéraire, ce qui est important est qu'au fur et à mesure que nous lisons, nous pouvons comprendre que cet article vient du journal *L'Italia Letteraria*. Ceci nous permet aussi d'avoir une idée sur la date de publication car cette revue a été éditée sous le fascisme entre 1929 et 1936.

L'obsession de Mussolini pour ce que la presse étrangère et italienne disait ne concernait pas toutefois seulement Croce. L'article qui suit est un exemple de la façon dont le Duce suivait les autres antifascistes, au moins les plus connus d'entre eux. L'article découpé concerne cette fois-ci l'opposant Carlo Sforza réfugié aux états Unis.<sup>591</sup> Le journal en question est le *New York Herald Tribune*, l'année d'édition n'est pas visible suite à la coupure, mais cela devrait être 1940, année d'exil du comte Sforza.

---

<sup>591</sup> Article du journal *New York Herald Tribune*. Police politique, Fascicules Personnels, enveloppe 348, 2e fascicule.



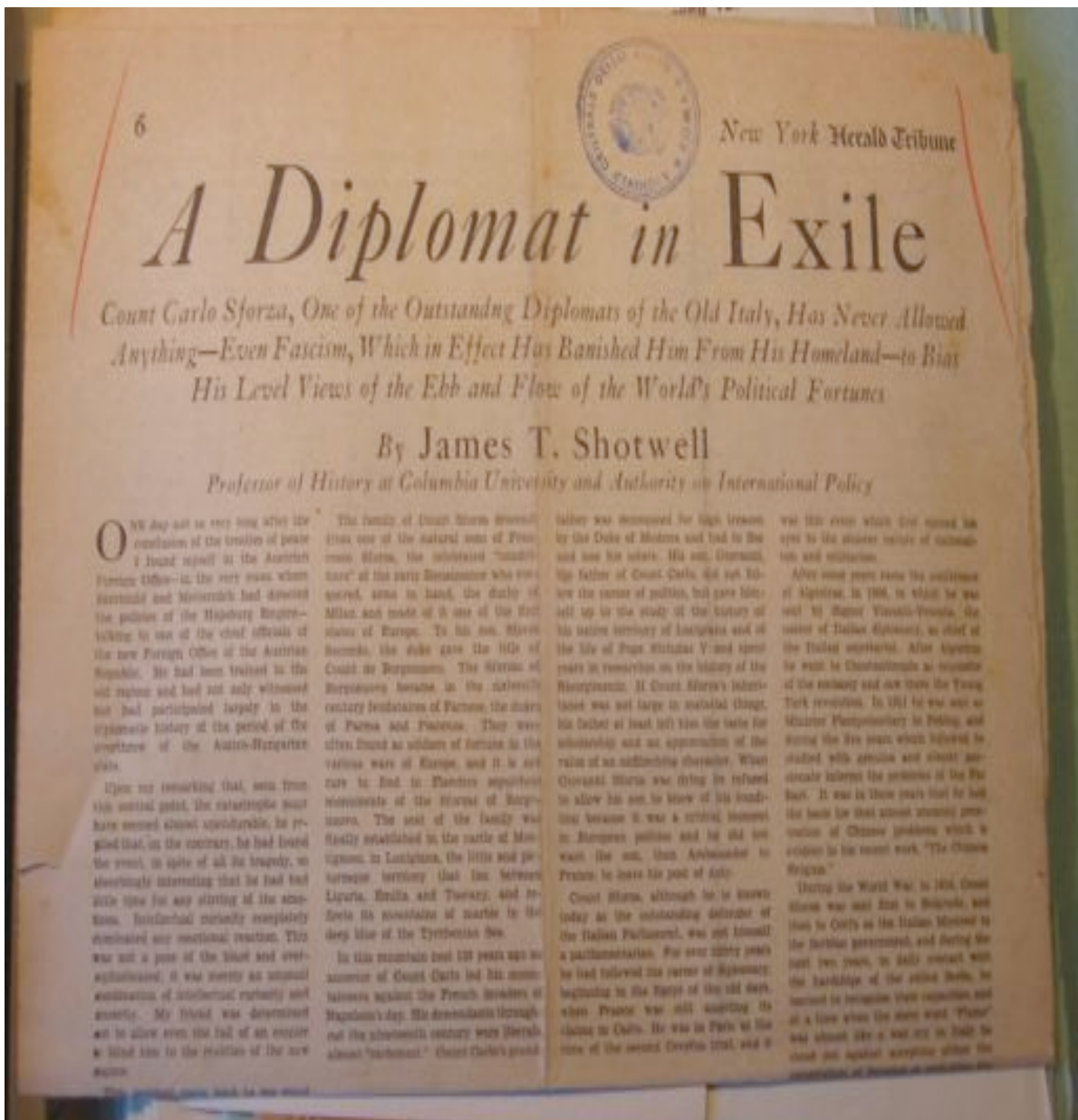


Illustration 32: Article du New York Herald Tribune sur C. Sforza, enveloppe 348, 2e fascicule

Le titre et le chapeau de l'article sont entourés en rouge.

Les conclusions que nous pouvons tirer de l'étude de ce petit échantillon sont que rien n'échappait à la Censure fasciste. La machine répressive mise en place par Mussolini consistant en la Police Politique, la Sûreté publique, ainsi que d'autres fonctionnaires et informateurs privés, suivait tout, observait tout, triait tout et, au moment opportun, était prête à passer à l'action.



### **3.3.8. La correspondance confisquée entre Croce et Vossler**

Nous avons déjà eu l'occasion de nous occuper de la correspondance entre Benedetto Croce et Karl Vossler. Il s'agit de centaines de lettres dont une partie importante a été publiée par Emanuele Cutinelli Réndina dans un volume assez récent. Il faudrait à présent s'occuper de la correspondance manquée, c'est-à-dire des lettres confisquées par la Police Politique et la Sûreté publique. Comme tous ceux qui avaient des relations avec Croce, Vossler a fait l'objet d'une surveillance de la part des agents du régime, et sa correspondance avec Croce était continuellement contrôlée. Nous pouvons alors commencer l'analyse d'une partie de cette correspondance confisquée en observant la couverture du dossier de Karl Vossler, fiché par la police secrète dès le début de la dictature.<sup>592</sup>

---

<sup>592</sup> Dossier rédigé par la Police Politique, Fascicules Personnels, enveloppe 367.



*Illustration 33: Couverture du dossier confectionné par la Police Politique sur K. Vossler, enveloppe 367*

L'échange épistolaire entre lui et Croce est très intéressant car il ne faut pas oublier que, à partir de 1933, tous deux vivaient dans un pays soumis à la dictature, le racisme, la xénophobie... la censure ! Souvent ils tâchent de trouver des mots de substitution pour ne pas prononcer ou écrire ce que le régime ne voulait pas entendre ou lire. Il s'agit, comme on le verra, de simples mots ou bien de phrases entières assez recherchées et parfois ironiques à travers lesquelles ils indiquent, et dénoncent, les dérives autoritaires de leur époque.

La plupart des lettres a été recopiée par la Censure, qui a fait suivre au destinataire les originaux. Cependant, un certain nombre de lettres a quand même été définitivement intercepté. Voici ci-dessous un document type produit la Police Politique pour indiquer que la lettre avait été interceptée, lue, recopiée et finalement délivrée à son destinataire<sup>593</sup> :

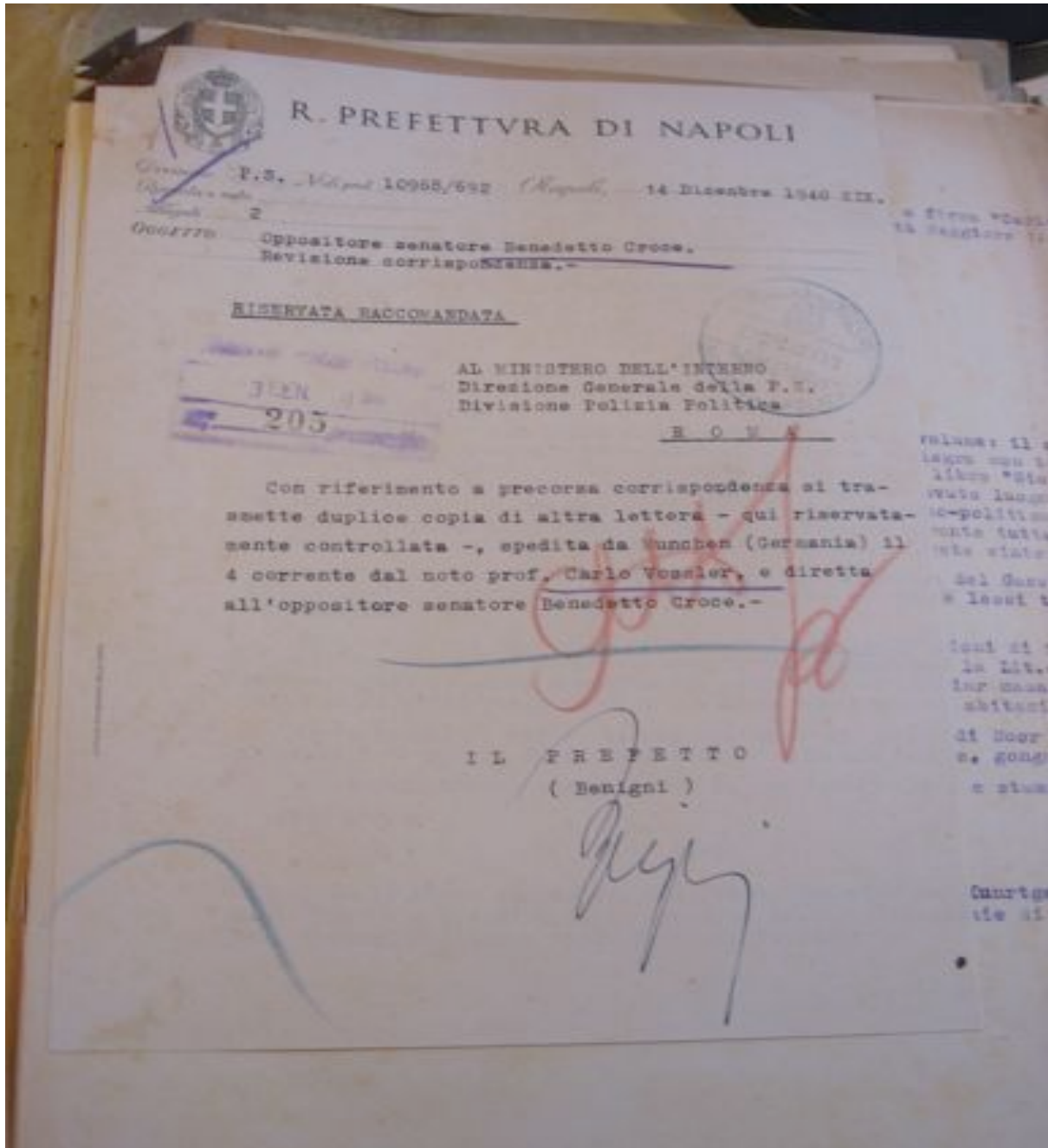


Illustration 34: Surveillance de la correspondance entre B. Croce et K. Vossler, enveloppe 367

<sup>593</sup> Document établi par la Police Politique, Fascicules Personnels, enveloppe 367.

Croce est qualifié de « noto oppositore »<sup>594</sup> et il est spécifié que la lettre a été recopiée deux fois, transmise en double copie et qu'elle a été classée comme réservée. Il est aussi fait référence au fait qu'il y a une correspondance « precorsa », c'est-à-dire précédente, ce qui permet de comprendre que la Censure était au courant de cet échange qui durait depuis des années, et qu'elle avait fait contrôler la correspondance précédente, probablement aussi en service réservé.

La lettre suivante est celle que Vossler envoie de La Havane, le 23 février 1939, à la veille de la Seconde Guerre mondiale.<sup>595</sup>

---

<sup>594</sup> *Noto oppositore* : opposant notoire.

<sup>595</sup> Document écrit par la Police Politique, Fascicules Personnels, enveloppe 367.

Copia di lettera ordinaria, proveniente dal Cuba, e firmata "Carlo"  
e diretta: "Signor Benedetto Croce - Via Trinità Maggiore 12 - Na-  
poli - Italia".

(Timbro postale: Habana-Cuba 2) febr. 1939)

La Habana 23.2.39  
Hotel Vedado - Vedado 19 y H.

Carissimo Benedetto,

sto qui con mia moglie da più di un mese, e fra dieci gior-  
ni torneremo in patria, facendo per strada un piccolo soggiorno  
a Parigi.

Abbiamo visto cose assai belle e strane. Gran caldo, un so-  
le che incanta e affioca. Una vegetazione strabiliante. Mia moglie  
che ama tanto i fiori e gli alberi, si trova in continua commo-  
ne botanica. La città - la Misa degli americani - conserva alcu-  
ni edifici assai belli dell'epoca spagnola, e palazzi moderni di  
stile yankee fra i quali alcuni veramente grandiosi e armoniosi;  
il resto è piuttosto brutto e insignificante. - Ho dato una decina  
di conferenze, e se ne restano altre cinque da fare. Le cose d'I-  
spagna interessano qui assai. Han fondato un "Instituto de altas  
Estudios", staccato dall'università, e che dovrebbe mantenersi  
indipendente dalla politica e politicaria dei partiti che infesta  
il paese. Ebbi l'onore d'inaugurare questo Istituto con un "cur-  
sillo" di lezioni di mia specialità, e mi decisi ad offrire lezioni  
mi su Tirso de Molina e il teatro spagnolo, avendo da dire qualco-  
sa di novo a questo proposito. L'organizzatore di questo esperimen-  
to è il Dr. Chacón y Calvo, una persona seria, attiva e intelligen-  
te, discepolo di Menéndez Pidal. Sfortunatamente cadde ammalato  
pochi giorni dopo il nostro arrivo e dovette subire una operazione  
- "no grave pero muy molestia" -; adesso sta in via di guarigione.

A me si fa bene assai conversare con persone non - tedesche  
e anche, si tedesche, aliene al paludismo nostrano. Il vapore era  
pieno di ebrei emigranti, e se ne vedono molti per la città. Ieri  
lessi di Thomas Mann "Dieser Friede", un opuscolo sul convegno  
di Monaco; - e lessi nel momento della mia partenza (agli ultimi  
di dicembre) una breve notizia sulla Frankf-Seitung a proposito  
di una lettera tua contro la passione antisemitica. In Germania  
non avresti potute pubblicarla e spero e auguro che non te n'ab-  
bian dato "noise".

Stiamo preparando un fascicolo speciale della Revista Cubana  
in onore di Menéndez Pidal che compie il 70 anno a fin di Marzo. -

\*/.

Illustration 35: Copie de la lettre envoyée par K. Vossler à B. Croce de La Havane,  
23 février 1939, enveloppe 367

La lettre a été retranscrite, il est précisé qu'il s'agit d'une copie, mais il n'y a pas de trace de l'original dans le dossier. La manière dont Vossler définit le nazisme et la mentalité raciste qui s'est répandue en Allemagne est ici à observer. Il précise en effet qu'il évite de parler avec ses propres concitoyens de ces sujets car cela lui évite d'être contaminé par ce qu'il définit comme le « paludismo nostrano ».<sup>596</sup> La référence à cette maladie est assez éclairante car elle permet de contourner la censure en évitant d'être arrêté pour outrage à l'autorité tout en donnant l'idée du *morbus* qui s'est répandu en Italie et en Allemagne. Vossler évoque également la « politica o politicheria dei partiti che infesta il paese » ;<sup>597</sup> il est difficile de comprendre si avec le mot pays il entend Cuba ou bien l'Allemagne, son pays, ou bien toute l'Europe.

La lettre fait aussi référence à l'état de détresse des juifs qui fuient l'Europe, ce qui en fait un portrait de son époque. Vossler raconte en effet que le bateau à vapeur qui les a amené à Cuba était plein de « ebrei migranti »<sup>598</sup> et que beaucoup sont présent en ville. Il fait aussi référence à Thomas Mann et à son « opuscolo »<sup>599</sup> *Dieser Frieda*. Vossler parle aussi des écrits de Croce contre l'antisémitisme. Il affirme en avoir été informé par un article paru dans le journal *Frankfurter Zeitung*. Il ne cache pas son étonnement car il affirme qu'en Allemagne son ami n'aurait jamais pu publier un écrit en faveur des juifs. Vossler espère que ceci ne causera pas d'ennuis à Croce en Italie. Cette fois-ci il recourt à un autre stratagème linguistique pour contourner la Censure car il utilise le mot anglais « noise » pour sous-entendre le scandale que les opinions de Croce ont pu soulever ou bien les ennuis avec le Duce. La lettre devait certainement avoir une suite car Vossler fait référence à un projet éditorial : celui d'un fascicule spécial en l'honneur de *Menéndez Pidal*<sup>600</sup> qui aura soixante dix ans. Malheureusement la suite ne nous est pas connue.

Une autre lettre concerne toujours la Guerre et les atrocités qui se produisent en Europe. En effet, le 28 septembre 1939, Vossler commence en parlant du dernier

---

<sup>596</sup> *Paludismo nostrano* : paludisme de chez nous

<sup>597</sup> *Politica o politicheria dei partiti che infesta il paese* : politique ou politique de bas étage des partis qui infeste le pays

<sup>598</sup> *Ebrei migranti* : migrants juifs

<sup>599</sup> *Opuscolo* : brochure

<sup>600</sup> Il s'agit probablement de l'historien et philologue espagnol Ramon Menéndez Pidal (1869-1968).

numéro de la revue *Critica* qu'il a lu, mais ses pensées s'assombrissent vite et reviennent à la guerre qui est en train de dévaster son propre pays et beaucoup d'autres nations ; en faisant référence à la Guerre, il la qualifie de « burrasca » une expression qui équivaut à une « forte tempête ». Il écrit à propos de la revue de Croce et de la période historique qu'ils sont en train de traverser :

*... j'espère et je te souhaite que tu puisses la continuer et la porter saine et sauve à travers cette tempête, comme tu la conduisis à travers celle d'il y a 25 ans.<sup>601</sup>*

L'inquiétude de Vossler ainsi que son incertitude quant à l'avenir matériel, et surtout spirituel de l'humanité, est fortement perceptible à travers ces quelques lignes lourdes de signification. Pour Croce c'est différent car à ce moment l'Italie n'est pas encore entrée en Guerre. Vossler reconnaît aussi à Croce le rôle de bastion autour duquel peut se retrouver l'humanité qui veut échapper aux horreurs de la Guerre. L'historien assume aussi aux yeux de Vossler le rôle de guide spirituel qui peut conduire les êtres humains au-delà des horreurs quotidiennes auxquelles l'Histoire les soumet.

Quant à la Guerre, elle est vue ici comme une calamité naturelle qui se déchaîne sur l'humanité. Le lexique est emprunté à la nature, à la mer en particulier.

---

<sup>601</sup> Copie de carte postale écrite à Munich le 28 septembre 1939. Police Politique, Fascicules Personnels, enveloppe 367

Copia di cartolina per illustrata, proveniente dalla Germania,  
a firma "Carlo" - e diretta: Al Senatore Benedetto Croce - Via  
Trinità Maggiore 12 - Napoli.  
(Timbro postale: Monaco 28.9.39.)

\*\*\*\*\*

M. 28.9.39.

Mio caro Benedetto,

ho ricevuto e letto con molto piacere il fascicolo V.  
della Critica, e spero ed auguro <sup>ti</sup> una riedizione continuata e por-  
tata sana e salva attraverso questa barriera, come la conduce-  
sti attraverso quella di 25 anni fa.

Qui tutti bene. Salutami i tuoi

tuo

Carlo

*Illustration 36: Copie de carte postale envoyée par K. Vossler à B. Croce de Munich le 28 septembre 1939, enveloppe 367*



Une autre lettre de Vossler adressée à Croce et visée par la Censure remonte au 8 mai 1940.<sup>602</sup> La missive a un contenu sibyllin qui a dû éveiller aussi l'intérêt de la Police Politique. En effet, il y est fait référence à des colis qui arrivent à la famille Vossler et qui semblent contenir des victuailles. Vossler affirme avoir appris par une certaine comtesse Casati que l'auteur des envois est bien Croce. Il est difficile d'établir s'il s'agit effectivement de denrées alimentaires ou bien si ces colis cachent autre chose. Vossler les définit comme de « *valorosi campioni senza valore* ». <sup>603</sup> Cette formule pourrait faire penser aux deux possibilités. Il est vrai que Croce était un homme généreux, il est possible qu'il ait envoyé à son ami des denrées alimentaires dont il avait besoin car l'Allemagne en était à ce moment à sa deuxième année de guerre. Cependant, cette possibilité est invalidée par le fait que Vossler affirme que les colis arrivent à une charcuterie de Milan où probablement sa famille se trouvait à ce moment. L'Italie venait à peine d'entrer en guerre deux mois plus tôt, le 10 juin 1940, et les rationnements ne devaient pas être si durs à l'époque. Pour quelle raison alors Croce envoyait-il des denrées alimentaires à Milan ? Le fait de ne pas avoir dévoilé tout de suite son identité est aussi une manière de faire typique de Croce qui n'aimait pas beaucoup être loué comme bienfaiteur, mais on peut se demander si ces colis cachaient plutôt des livres ou des oeuvres interdites en Allemagne. Vossler aurait pu profiter de ses fréquents séjours en Italie (sa femme était italienne) pour se les procurer à travers Croce. Ainsi les deux amis essayaient de contourner la censure en faisant référence à des victuailles. Les oeuvres pouvaient concerner aussi des volumes de Croce lui-même. De toute manière ces quelques lignes ont attiré la curiosité de l'agent de la police secrète qui a soustrait la lettre pour l'examiner. Il ne semble pas qu'il y ait eu de suite à ces contrôles ni qu'aucun colis n'ait été ouvert et confisqué. Si l'histoire de victuailles envoyées à Milan faisait effectivement partie d'un plan, il a bien marché.

---

<sup>602</sup> Copie de carte postale écrite le 8 mai 1940. Police Politique, Fascicules Personnels, enveloppe 367.

<sup>603</sup> *Valorosi campioni senza valore* : échantillons vaillants sans valeur.

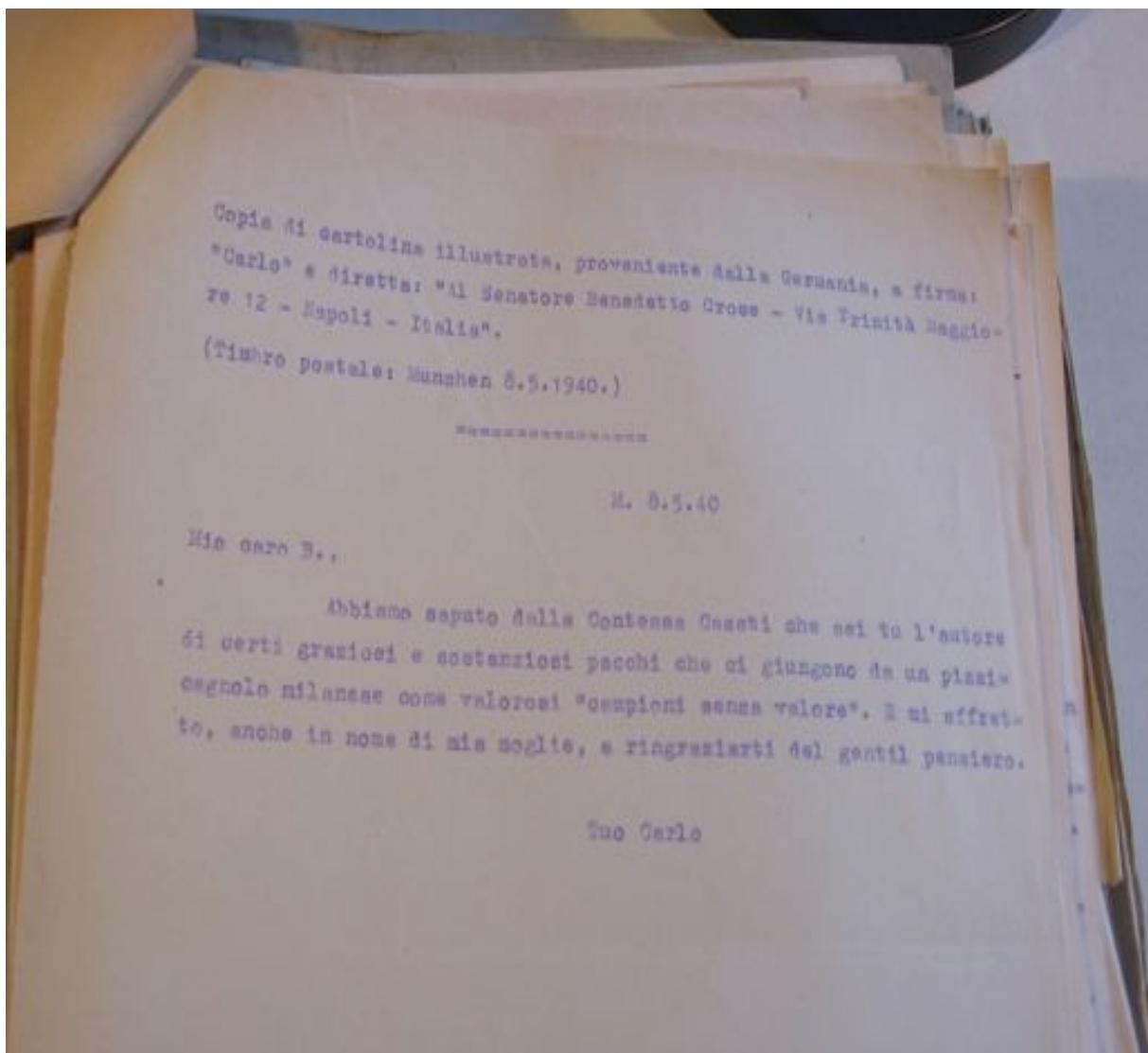


Illustration 37: Copie de carte postale envoyée d'Allemagne par K. Vossler à B. Croce le 8 mai 1940, enveloppe 367

La thématique de la Guerre et de la détresse qu'elle suscite revient dans une autre lettre du 8 avril 1940,<sup>604</sup> quand l'Italie est aussi à la veille de son entrée en guerre. Vossler écrit de Munich et fait référence à l'article de Croce sur la pensée historique et les horreurs du monde se trouvant dans le dernier fascicule de la *Critica*. L'auteur allemand félicite son ami italien pour son optimisme qui persiste malgré tout ce qui se passe, ce qui nous ramène une fois de plus à la différence existant entre ce que Croce écrit dans ses cahiers privés et ce qu'il affirme dans ses oeuvres destinées à la

<sup>604</sup> Copie de carte postale écrite le 8 avril 1940. Police politique, Fascicules Personnels, enveloppe 367.

publication.

Vossler fait aussi référence à une conférence qui a eu lieu dans son pays dans les semaines passées, et à laquelle ont participé plusieurs chercheurs allemands et italiens. Il souligne que parmi les conférenciers il y avait aussi un jeune espagnol : Pedro Lain.<sup>605</sup> Vossler le définit comme quelqu'un de pas trop intelligent mais très convaincu de sa mission. La mission dont on parle est probablement la nouvelle organisation de l'état mise en place par Franco après la fin de la Guerre civile espagnole. C'est la première fois qu'un commentaire sur la Guerre d'Espagne et sur l'état franquiste apparaît dans les écrits et la correspondance de Croce, même si c'est Vossler qui en est l'auteur et non Croce. L'écrivain allemand affirme que ce jeune homme a vu beaucoup d'horreur mais qu'il est ferme dans ses propos jusqu'au fanatisme. Il nous fournit aussi des détails sur la conférence de Lain qui est définie comme un véritable acte de foi. Ceci nous fait comprendre la dévotion d'une partie des jeunes à l'Espagne franquiste. Lain n'est quand même pas représentatif de toute la jeunesse espagnole car il est clair que dans ce genre de colloques internationaux, les états concernés, tous régis par des gouvernements d'extrême droite, envoyaient chacun les éléments plus fidèles au régime qui étaient les seuls à pouvoir accéder à ou bien poursuivre des études. Malgré sa foi sincère dans l'Espagne de Franco, le discours de Lain manque de la phraséologie « rhétorique » et « pseudo-patriotique » habituelle selon Vossler. Nous pourrions nous demander la raison de cette absence chez un jeune qui croit en la cause de Franco et qui se sent investi d'une véritable mission. Peut-être le premier commentaire de l'intellectuel allemand a-t-il été trop hâtif ? Il est possible que le jeune Lain ait été moins extrême que Vossler ne le dit et qu'il ait dû faire montre d'une grande admiration et fidélité au régime pour être autorisé par son gouvernement à s'expatrier et participer au colloque.

---

<sup>605</sup> Il s'agit probablement de Pedro Lain Entralgo (1908-2001) médecin et historien espagnol.

Copia di lettera cartacea, proveniente dalla Germania, a firma  
 "Carlo" - e diretto: Senatore Benedetto Croce - Istituto Magisterini -  
 Napoli - Italia  
 (Timbro postale: München 8 aprile 40.)

-----

München 8 aprile 40

Mio caro Benedetto,

Ricevo in questo momento il sesto volume della tua "Letteratura della Nuova Italia" e leggo le tue argute malinconie, per un commovente silenzio. Ti auguro di tutto il mio cuore forza e occasione di farti seguire il voi. scritto. Trattati di una lista e triste. Le tue considerazioni sul "pensiero storico e gli errori del mondo" nell'ultima fascicolo della "Critica" mi provano di nuovo - se mai lo non l'avessi saputo - che il tuo ottimismo filosofico persiste e si mantieni in piedi, anche al fractus illibetina erbia. Dunque, tiriamo avanti, e lasciamo la "heilige Wahrheit" ai giovani ai quali s'attende meglio. Piace sui viaggi di disse l'ultima volta che lo vidi qui a Monaco quel tipo allegro e per anni oppresso dal peso degli anni che è Paul Valéry. Sia che con ogni probabilità, ti ti- rò, che la tua notarelle sul bovic mi rievocò assai viva l'immagine di quel brav'uomo qual'è lo vidi in una sala dell'Università a Bonn, montato su un tavolino e lo uowwsté acuti perorare con plastica eloquenza in mezzo alla folla dell'agitata studentesca di cui faceva parte. Dev'essere stato nell'anno 1894.

Fra le "varietà" m'interessano specialmente quel che ti è riuscito accertare intorno a Benedetto Spinoza. In quanto a me, poco di nuovo. Sto sempre occupato nell'attesa del poema generoso di Sor Juana de Jesús, che progredisce pian piano ed a stento, data la difficoltà esteriore ed intrinseca della faccenda... C'è in questi mesi grande scambio di conferenzieri politico-scientificanti (e viceversa) fra le nostre Patrie, e così avremo qui, settimana fa, il Prof. Amoretti, ed avremo parecchi altri. Avremo anche uno spagnolo, Pedro Lain, ragazzo serio, simpatico, e non successivamente intelligente, simpatico e tutto compreso da quel oh'egli crede la sua missione, pieno di fede, un senso fanatico. Che di errori ne ha visti assai. La conferenza sua, che era piuttosto una professione che un atto di propaganda, si distingueva per l'assenza della solita fraseologia rettorica e pseudo-patriottica.

Saluti a tutti, e specialmente la nostra cara hispanista.

Tuo aff. co

Carlo

Illustration 38: Copie de carte postale envoyée d'Allemagne par K. Vossler à B. Croce le 8 avril 1940, enveloppe 367

### 3.3.9. La lettre d'un italien à Croce

Parmi les centaines de lettres que la Sûreté publique a interceptées dans la correspondance de Croce il y en a une (l'original a été confisqué) qui a été envoyée à Croce, probablement au tout début des années quarante, par un italien vivant à New-York mais qui ne donne pas son nom pour des raisons de sécurité.<sup>606</sup> Le fait que la lettre ait été confisquée n'est pas surprenant lorsqu'on lit le texte. Il s'agit en effet de trois pages de dénonciation du régime et d'insultes contre son chef. La personne qui a écrit la lettre semble haïr le Duce et être révoltée face à ce qui se passait en Italie. Voici les photographies de cette lettre :

---

<sup>606</sup> Lettre anonyme et sans date. Sûreté publique, enveloppe b10.

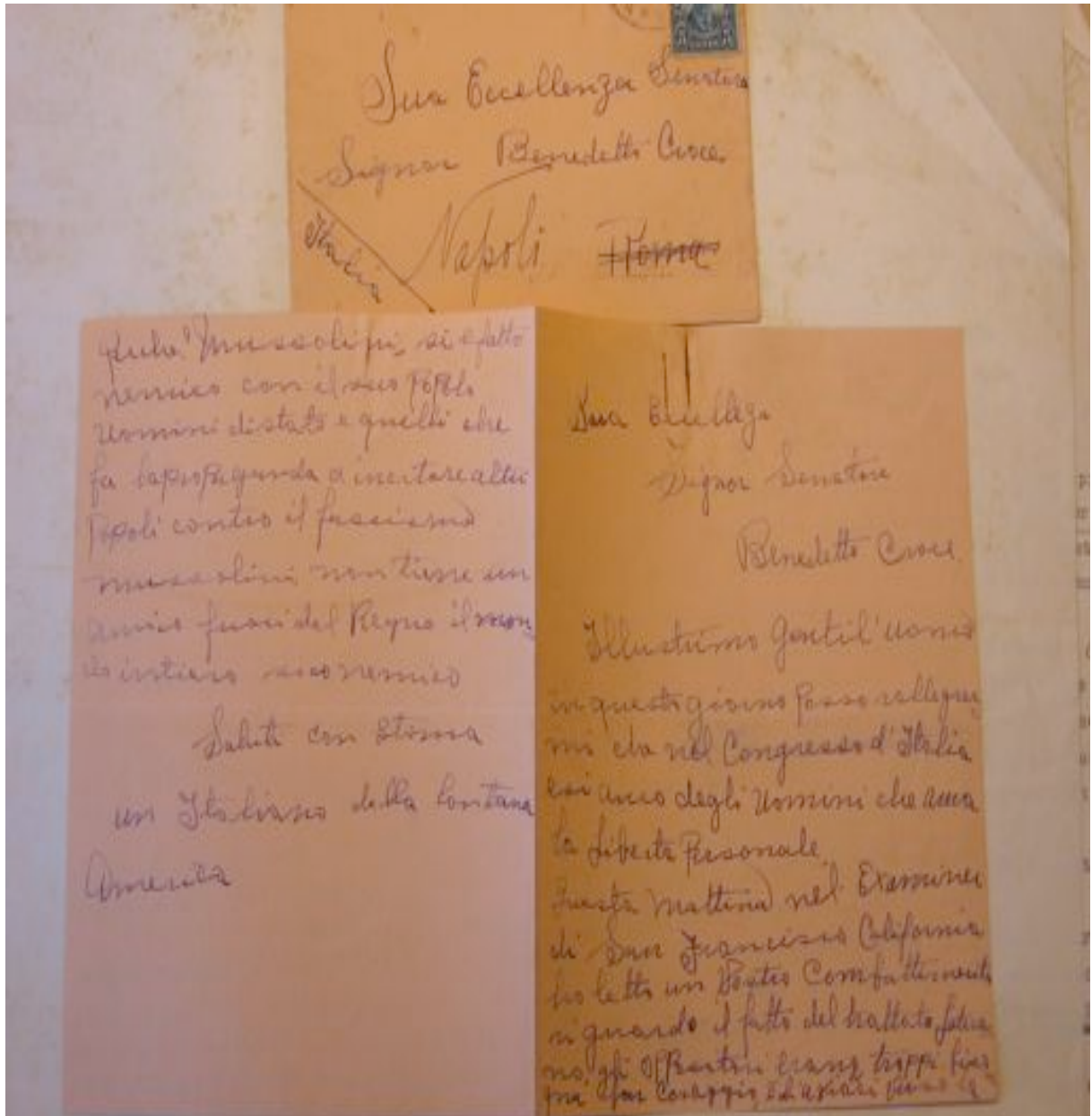


Illustration 39: Lettre anonyme envoyée de New-York à B. Croce (non datée), Sûreté publique, enveloppe b10



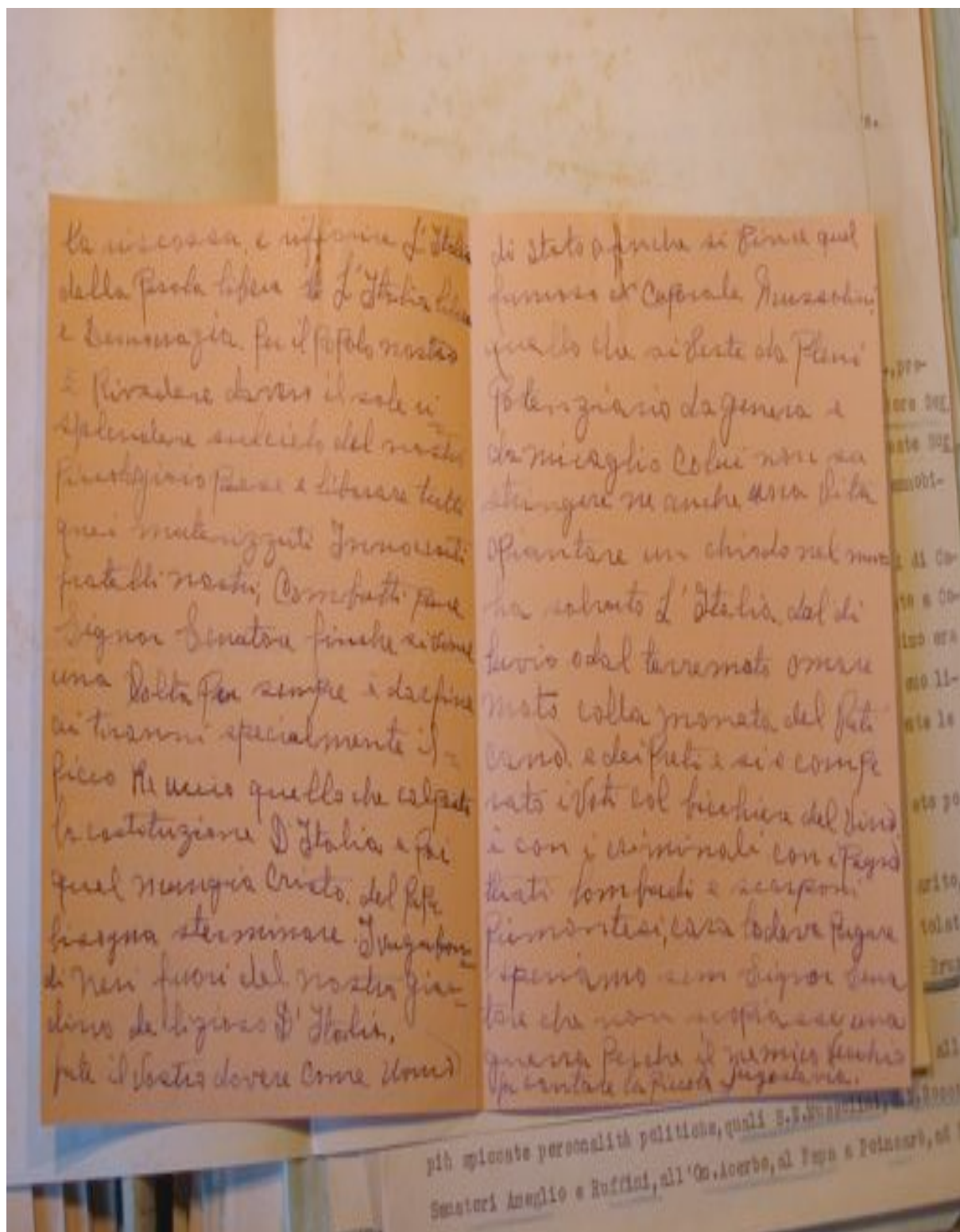


Illustration 40: Lettre anonyme envoyée de New York à B. Croce (non datée), Sûreté publique, enveloppe b.10

Comme nous pouvons le voir, la personne en question s'adresse à Croce avec beaucoup de respect :

*Son Excellence le Sénateur*

*Monsieur Benedetto Croce*

Au début de la lettre la personne se déclare être un italien vivant en Amérique qui a assisté au « Congrès d'Italie aux côtés d'autres hommes qui aiment la liberté personnelle ».<sup>607</sup> Son style d'écriture, son niveau d'orthographe et de grammaire ne nous permettent pas de l'identifier comme étant le comte Sforza car il s'agit, dans ce cas-ci, d'une personne peu instruite. La personne en question commence tout de suite à tonner contre Mussolini, contre le Pape qui l'a aidé à consolider son pouvoir, contre le peuple italien qui l'a soutenu... en somme il y en a pour tout le monde ! Le fait que cet italien sente la nécessité de s'adresser à Croce témoigne du fait que l'historien continue à être le bastion autour duquel se retrouve l'opposition antifasciste même pour les personnes très humbles. Ainsi cet antifasciste espère que « le soleil puisse un jour se lever sur une Italie libre et démocratique ».

Cet homme espère que tous ceux qui se sont battus contre Mussolini et moisissent désormais dans les prisons fascistes puissent un jour sortir et que l'Italie soit libérée de tous les tyrans. Le Pape, qui a signé les Accords du Latran, est défini comme un « *mangia criato* », ce qui dans les dialectes du Sud de l'Italie signifie un « dévoreur de la création », par « dévoreur » nous pouvons entendre « destructeur » de la création. Cet humble italien espère qu'il puisse y avoir une révolte de tous les italiens contre Mussolini et contre le Pape et demande à Croce de faire son devoir d'homme

---

<sup>607</sup> Cet événement peut soit faire référence au Congrès italo-américain de Montevideo d'août 1942 (mais cette date semble trop tardive), soit à la fondation de la Mazzini Society en 1940 et ses activités en direction de la communauté italienne aux Etats-Unis.

Pour plus d'information sur les activités de cette communauté, voir l'article de Leonardo Casalino : *Le rôle de la Mazzini Society dans l'émigration démocratique antifasciste italienne aux Etats-Unis, 1940-1943*. In : *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, N. 60, Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine, Nanterre, 2000, p. 16-22.



d'état<sup>608</sup> pour vaincre le Duce, qui selon lui est un inapte et un incapable qui a su faire les bonnes alliances et qui a su sauver l'Italie de la crise de la monnaie. Il fait référence probablement à la crise des années trente qu'effectivement Mussolini arriva à bien gérer et à dépasser. Le reste de la lettre est très difficile à comprendre. Le rédacteur parle d'un Duce qui maintenant est de mèche avec des prêtres et se réjouit en buvant son verre de vin,<sup>609</sup> et qui est en accord avec les criminels lombards et piémontais. La lettre se termine par le souhait qu'une guerre n'éclate pas, une affirmation assez étrange pour une lettre écrite à la fin des années trente, mais peut-être fait-il allusion à l'Italie, qui n'est entrée en guerre qu'en juin 1940. Le rédacteur écrit en effet ceci :

*Espérons Monsieur le Sénateur qu'une guerre n'éclate car le Vieil ennemi fait chanter  
la Petite Yougoslavie.*

Il est difficile de comprendre la signification de ces mots. Il font probablement référence aux cibles de Mussolini sur les territoires de la Yougoslavie habités par des minorités italiennes (entre autres).

Cet italien d'Amérique semble dire que Mussolini s'est fait l'ennemi de son propre peuple, et il n'a plus maintenant aucun ami dans le monde. Il prend ainsi congé de Croce, après avoir encore montré un grand respect et son estime. En ce qui concerne les ennemis que le Duce s'était fait dans tous les pays du monde, l'alliance avec l'Allemagne hitlérienne lui montre qu'il avait tort. Cet autre détail pourrait faire penser que la lettre a été écrite avant l'entrée en guerre de l'Italie. L'auteur, qui s'exprime presque entièrement en dialecte, laisse beaucoup de questions sans réponse. La lettre nous offre aussi l'occasion de réfléchir sur ce qui se passait en Amérique parmi les réfugiés du régime.

Le rôle de guide moral est d'ailleurs reconnu à Croce par des personnes venant

---

<sup>608</sup> Les majuscules sont dans le texte de la lettre originale.

<sup>609</sup> L'affirmation « verre de vin » fait-elle référence au fait que Mussolini aimait boire ou bien au vin qu'on utilise pendant la messe ? Nous pourrions plutôt penser à cela car l'affirmation vient tout de suite après la dénonciation des accord avec le Pape.

de milieux sociaux des plus différents. Ainsi, l'écrivain Alberto Moravia<sup>610</sup> reçoit une lettre du 28 août 1943 interceptée par la Police Politique, dans laquelle il est indiqué en ces termes que Croce dialogue avec Churchill et Roosevelt :

*Que le message se diffuse pour que sur le nom de Benedetto Croce retombe le jugement de ceux qui savent comment l'honneur et l'indépendance d'une Nation sont les vrais présupposés de toute liberté.*<sup>611</sup>

---

<sup>610</sup> Alberto Moravia (1907-1990) est un écrivain italien.

<sup>611</sup> Lettre envoyée à Alberto Moravia le 28 août 1943 au sujet de B. Croce.



## QUESTURA DI ROMA

PRO = MEMORIA

Durante la revisione della corrispondenza, è stata tolta di corso una lettera proveniente da Torino, diretta ad Alberto Moravia, via Donizetti 6- Roma, contenente un foglio dal titolo "Messaggio del Senatore Benedetto Croce a W.Churchill e a T.Roosevelt".

A tale messaggio, di cui si unisce copia, è posta una aggiunta che termina con le parole: *Si* diffonda il messaggio, perchè sul nome di Benedetto Croce ricada il giudizio di coloro che sanno come l'onore e l'indipendenza di una Nazione siano i veri presupposti di ogni libertà, - .

Roma, 28 Agosto 1943

Illustration 41: Suivi d'une lettre envoyée à A. Moravia au sujet de B. Croce le 28 août 1943

### **3.3.10. Les dossiers vides**

Dans l'analyse du fonds des Archives d'état à Rome, il faut mentionner les différents dossiers vides et les lettres arrivées déchirées ou bien auxquelles des pages ont été ôtées. En particulier pour ce qui concerne Benedetto Croce, le dossier à son nom constitué par le Ministère de l'Education est complètement vide, et celui du Secrétariat Personnel du Duce ne contient que quelques documents de peu de valeur. A l'intérieur de ce dossier classé dans celui du « courrier ordinaire », nous ne trouvons que quelques documents d'inconnus ou bien des suivis de lettres, dont un illisible sur lequel on reconnaît seulement le nom de Vossler. Les photographies qui suivent témoignent de cette situation :

# SEGRETERIA PARTICOLARE DEL DUCE

n. 204.553

RACCOMANDATO

RACCOMANDANTE

Croce  
Benedelli  
Romy

Gen. Bolla

OGGETTO

1940-

Illustration 42: Suivi de recommandé envoyé à B. Croce en 1940, Secrétariat Personnel du Duce, enveloppe b421

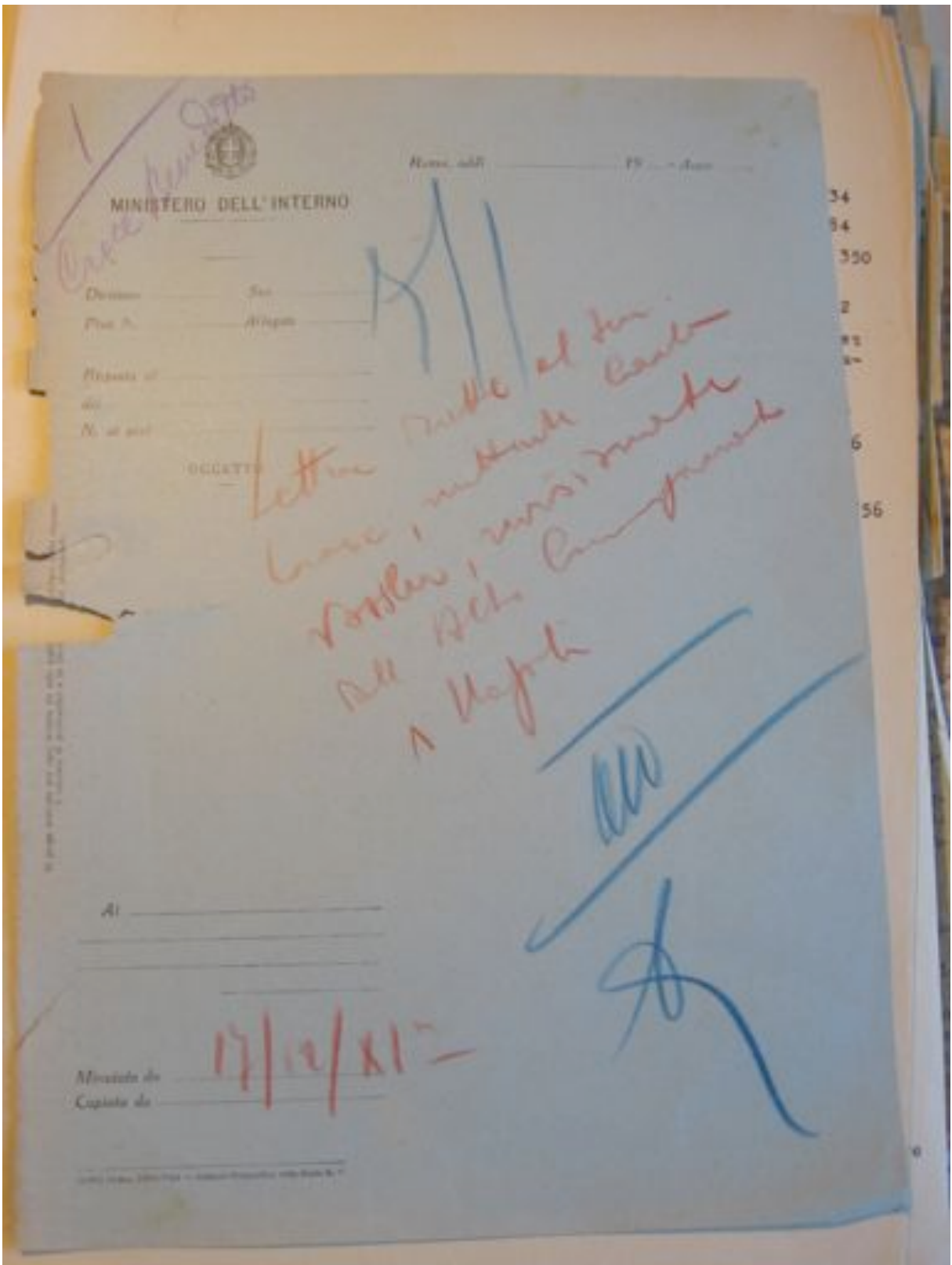
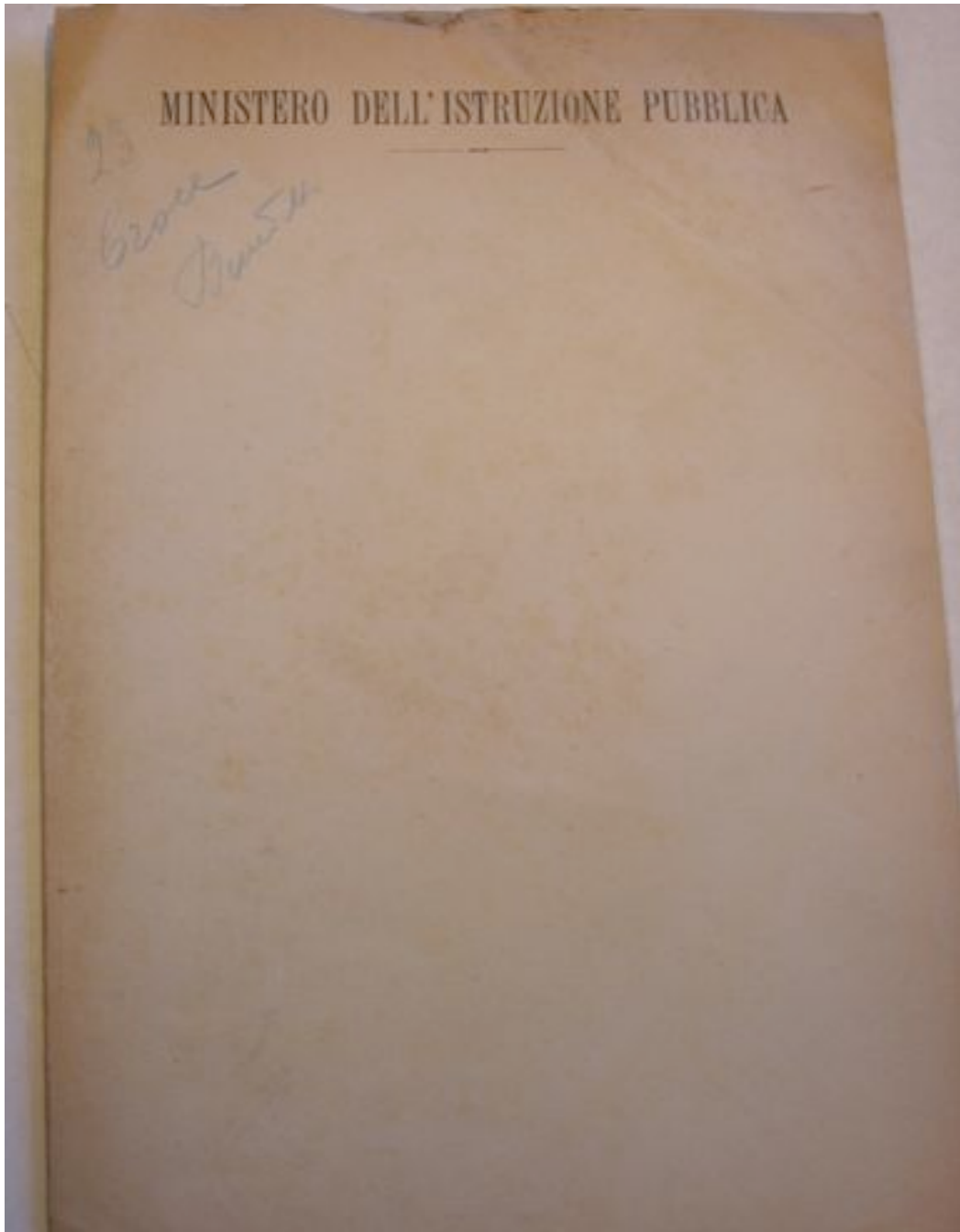


Illustration 43: Suivi de lettre de K. Vossler, Secrétariat Personnel du Duce, enveloppe b421

En ce qui concerne le dossier de l'Education Nationale, il est étonnant qu'il soit vide, car il ne devait pas contenir des documents si compromettants sachant que l'activité de Croce en tant que professeur d'Université était réduite. Nous pouvons nous demander si ce n'est pas Croce lui-même qui en a retiré le contenu.



*Illustration 44: Couverture du dossier de B. Croce confectionné par le Ministère de l'Education Nationale*



*Illustration 45: Pochette vide du dossier sur B. Croce confectionné par le Ministère de l'Education Nationale*



## Conclusion

L'historien et philosophe italien Benedetto Croce vit dans une époque difficile dominée par la guerre, l'éclipse de la démocratie et le recours à la dictature. Il se questionne sur le rôle et les conséquences de la guerre sur la société civile ainsi que sur le fonctionnement des états. Le but de cette thèse a été de montrer quelle a été la position de cet intellectuel face aux conflits qui se sont déroulés pendant son époque et face au régime fasciste. Au cours de la rédaction une autre question s'est imposée : quelle a été la réaction de Croce face aux traités de paix qui ont suivi les guerres mondiales ? Et quelle est sa pensée face à la paix en général ?

Les événements tragiques dont l'historien a été le spectateur ont beaucoup influencé ses idées et l'ont porté à envisager de manière différente certains concepts, en particulier celui de la guerre et de la paix, de leur rôle dans la vie des nations, de leur caractère éphémère.

Croce a toujours cru en l'importance de la guerre qui est intrinsèque à l'idéologie libérale dans laquelle il croyait fermement. Malgré cela il est très inquiet lors de l'éclatement de la Première Guerre mondiale. Il tonne aussi contre le passage de l'Italie de la Triple Alliance à l'Entente. Malgré ses mises en garde, dès l'instant où l'Italie entre dans le conflit, il se range toutefois du côté de sa Patrie en abandonnant toute polémique. Au moment de la catastrophe de Caporetto, en 1917, Croce exhorte son peuple à continuer à se battre pour la victoire de l'Italie, en affirmant que ses critiques et ses mises en garde appartiennent désormais au passé, et qu'il faut maintenant se battre jusqu'au bout en accord avec le choix du gouvernement.

En dépit de cela, son désarroi face aux jeunes vies fauchées par la guerre ressort de ses écrits pour les soldats morts au front, et est empreint d'une tristesse infinie. C'est là l'une des parties les plus émouvantes de l'ensemble de son oeuvre. Dans ces écrits, Croce essaie de reconstruire la vie passée de ces jeunes, leurs fonctions au front, les circonstances de leur mort. Il insiste beaucoup sur leurs qualités morales, et participe avec vive sensibilité à la douleur de leurs parents. L'écrivain, profondément convaincu de la nécessité de la guerre, n'arrive pas à ignorer le coût humain qu'elle implique. En

cela l'intellectuel qu'il est demeure profondément humain.

Dans l'entre-deux guerres, Croce, perturbé par le tournant que l'Histoire a pris en Italie et ailleurs, ainsi que par l'apparition de personnes telles que Benito Mussolini, pointe du doigt les blessures avec lesquelles la société civile est sortie du conflit, et met en garde l'humanité contre les dangers qui l'entourent. Il dénonce aussi les traités de paix. Selon lui, en effet, les nations victorieuses ont profondément humilié l'Allemagne vaincue. Cette situation est dangereuse car elle pourrait faire apparaître en Allemagne un esprit de vengeance capable de dégénérer en une autre guerre mondiale. Ses propos suscitent à ce moment l'hilarité ou l'irritation de la plupart de ses contemporains, contraints par la suite à reconnaître qu'il avait raison.

Les craintes de Croce deviennent en particulier une réalité quand, en 1922, à la suite de la Marche sur Rome, Mussolini accède au pouvoir. Dans un premier temps, l'historien accepte ce qui s'est passé car il pense que Mussolini est un mal mineur pour l'Italie de cette période, en proie au chaos social et aux grèves. A ce moment il semble nourrir une relation de respect et de crainte à l'égard du Duce. Il pense que le fascisme peut être « domestiqué » et englobé dans le jeu des partis traditionnels. C'est probablement pour cela qu'il reste muet dans ses écrits face à ces événements. Cependant, au fur et à mesure que son pays plonge dans la dictature, et que le Duce montre aux italiens son vrai visage, Croce est contraint d'admettre avoir commis une erreur d'évaluation (il le fait en particulier dans ses écrits de la fin de la Seconde Guerre mondiale). Il prend ses distances avec Mussolini et s'engage progressivement dans une bataille personnelle contre lui pour le retour de la démocratie et de l'état de droit en Italie.

A partir de ce moment, son statut est celui d'un étranger dans son propre pays. Croce est aliéné par tout son entourage. Les jeunes qui fréquentaient sa maison, ainsi que toutes ses amitiés se retrouvent en effet sous l'emprise de la peur car ils risquent la prison en entretenant des relations avec une personne honnie par le régime. Ainsi beaucoup d'entre eux préfèrent éviter tout contact avec lui, d'autres se laissent prendre par la propagande fasciste et abandonnent Croce pour embrasser le *credo* propagé par Mussolini. L'intellectuel devient ainsi une *persona non grata*. Ses anciennes

connaissances font semblant de ne pas le voir quand il se promène dans la rue, et une grande partie de la société civile l'oublie pour des raisons de convenance.

Malgré cette situation, Croce ne se laisse pas intimider et continue dans ses écrits à dénoncer le pouvoir fasciste, ses méthodes, ses techniques de pouvoir, la suppression de toute liberté. Mussolini, de manière étonnante, tolère cet intellectuel gênant pour des raisons qu'il est difficile d'éclairer, probablement pour sa grande renommée dans le monde. Croce continue ainsi à vivre dans « une tour d'ivoire » depuis laquelle il arrive à parler, à écrire, et même à publier contre le régime qui s'est installé en Italie. Entretemps le pays s'achemine sur la voie qui le porte vers la Seconde Guerre mondiale.

Curieusement l'historien est muet face à la prise du pouvoir par Hitler, en 1933, et face à la Conquête de l'Ethiopie en 1935 de la part de l'Italie fasciste. Croce ne s'exprime pas non plus à l'occasion des sanctions qui en suivent. Même l'éclatement de la guerre d'Espagne, en 1936, et l'envoi de milices italiennes en soutien à Franco ne suscitent pas de réaction immédiate dans ses écrits. Difficile de dire si un pacte secret entre le Duce et l'historien est à l'origine de ce silence ou bien si Croce était favorable à ce qui se passait. Rien ne nous laisse deviner sa pensée à ce moment, mais nous avons essayé d'éclairer ce point à travers l'analyse du matériel contenu aux Archives d'état de Rome.

L'historien fait entendre sa voix lors de l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale. Cette fois c'est pour contrecarrer cette guerre qu'il la rejette de tout son être car elle a été déclenchée par des tyrans ayant pour but l'asservissement de toute l'humanité. Croce affirme dès le début des hostilités ne pas pouvoir accepter cette guerre, et ne pas pouvoir se ranger du côté de sa Patrie. Ainsi, tout au long du conflit, il espère que son pays perde la guerre car la victoire de l'Italie serait la ruine des autres peuples sous le joug d'une Allemagne dégénérée.

Les années de conflit sont particulièrement dures pour l'historien qui est continuellement à l'affût de nouvelles sur le déroulement de la guerre. Lors de la phase finale des hostilités, après l'armistice de 1943, l'Italie devient le champ de bataille pour les deux armées qui s'affrontent. Ainsi Croce assiste impuissant aux bombardements

continus qui détruisent le patrimoine artistique de son pays, de sa ville, de son univers. Il est annihilé face à la nouvelle de la destruction de son village natal, Montenerodomo, et de la mort de certains membres de sa famille.

Les nouvelles des souffrances endurées par son peuple, en particulier des exécutions de civils italiens par les milices nazies présentes sur place, plongent Croce dans un état d'anéantissement physique et moral. Cette Seconde Guerre mondiale le marque dans sa chair plus que la Première. Après le conflit, il n'y a plus pour lui de concept de « Patrie » ni de confiance en l'humanité. La guerre est désormais un tribut en vies humaines qui se transmet de génération en génération, tel un minotaure affamé.

La paix n'est qu'un idéal irréalisable car elle a une nature éphémère et n'existe que dans l'intervalle entre deux guerres. La paix perpétuelle est une utopie perpétuelle, affirme Croce dans ses écrits qui ne laissent à l'humanité aucune possibilité de rédemption. Malgré son engagement auprès des Alliés, et sa participation active à la reconstruction de son pays, il fait montre d'un esprit profondément négatif. Les désaccords avec les nouvelles forces politiques, en particulier avec les jeunes, ne font qu'empirer cette situation. Dans l'après-guerre, Croce est lentement isolé par ses amis. Il se replie en lui-même, il ne semble plus comprendre le monde qui l'entoure. Dans ses écrits il continue à appeler « Société des Nations » la structure qui, depuis 1945 est devenue l'ONU.

Cette aliénation physique, morale et mentale caractérise les dernières années de vie de cet homme de culture, jusqu'à sa mort en 1952. La disparition de Croce n'est pas simplement la fin d'une personne, mais c'est la fin d'une époque. Il avait en effet incarné le libéralisme dans son acception morale, et ce courant, devenu anachronique, disparaît au moment où ses deux ennemis, le catholicisme (Démocratie Chrétienne) et le communisme (Parti Communiste Italien), triomphent, au moment où l'Italie entre dans une période de prospérité économique et de paix. Malgré ces années d'oubli, l'enseignement de Croce n'est pas complètement effacé. Ainsi sa volonté de fonder un institut voué à l'enseignement de l'histoire et à la formation des historiens est exaucée avec la fondation de l'*Istituto Italiano per gli Studi Storici*, en 1947, et la *Biblioteca Benedetto Croce*, en 1955. Tous deux ont leur siège au palais *Filomarino* la résidence

personnelle de Croce. La première institution est la garante de son enseignement moral et spirituel, la deuxième celle du patrimoine de sa bibliothèque et ses archives. *L'Istituto Italiano per gli studi storici* a eu parmi ses premiers directeur l'historien français Frédéric Chabod, par la suite Giovanni Pugliese Caratelli, et à partir de 1986 Gennaro Sasso. Il a laissé une empreinte profonde dans l'histoire de la culture italienne du demi-siècle dernier. A partir de la fin des années quatre-vingt-dix, les études crociennes connaissent un renouveau car des chercheurs se sont remis à étudier sa correspondance personnelle, une étude qui a porté à des publications importantes. C'est le cas d'Emanuele Cutinelli-Réndina, d'Alberto Brambilla, de Carlo De Frede, de Gennaro Sasso, de Cristina Farnetti. Cette nouvelle attention pour l'enseignement de Croce a porté à la création d'un prix national en honneur de l'historien, le *Premio Nazionale di Cultura Benedetto Croce*, dont la cérémonie se déroule à Pescasseroli, son village natal. *L'Istituto Italiano*, de son côté, a parrainé plusieurs manifestations culturelles, colloques et conférences sur Croce. Ainsi, à la différence du Parti Libéral, l'enseignement de ce grand historien n'a pas disparu. S'il a été désuet dans l'après-guerre et pendant les années de plomb, alors que la polarisation de la société au niveau politique et social ne donnait pas d'espace au message crocien, il a connu une nouvelle attention de la part de cercles intellectuels dans la nouvelle société italienne qui s'est formée après les graves scandales de corruption de la seconde moitié des années 1990.

Face au chaos politique, économique et institutionnel qui caractérise l'Italie d'aujourd'hui, Croce représente un exemple de droiture morale. Le président de la république Giorgio Napolitano a ainsi montré à plusieurs reprises sa volonté de relancer les études sur Croce. Le 20 juin 2006, lors d'une rencontre avec les journalistes à *Palazzo Filomarino*, il a affirmé que la maison de Croce était un monument et qu'il était venu à rendre hommage à l'homme envers qui il avait une dette personnelle, culturelle et morale. Il a parlé de Croce en le définissant comme :

*... ce point authentique de repère de la culture nationale.*

Le 15 juin 2010, le président Napolitano a assisté à la cérémonie de présentation de l'ouvrage qui recueille l'échange épistolaire entre Croce et Laterza<sup>612</sup> auprès du siège romain de la maison d'édition Laterza. Au cours de cette cérémonie a été soulignée l'amitié qui unissait l'historien et son éditeur, qui a même résisté aux attaques et aux restrictions de la censure fasciste.

---

<sup>612</sup> A. Pompilio (dir.), *Benedetto Croce - Giovanni Laterza Carteggio 1931-1943*, Laterza, Roma, 2010.

## SOURCES

### 1. Sources manuscrites : Archives d'état, Rome

La quantité de matériel relatif au fascisme contenu dans les Archives d'état à Rome a de quoi surprendre car il constitue à lui seul une grande partie des sources conservées par cette institution<sup>613</sup>. La diversité du matériel est aussi très intéressante. En effet, si le Duce faisait systématiquement contrôler la correspondance de Croce, l'historien a été aussi constamment suivi dans ses déplacements à Naples, en Italie et en Europe, et Mussolini était également intéressé par le jugement que la presse étrangère accordait aux oeuvres de Croce, et par la manière dont le public les accueillait. A cette fin il suivait de manière attentive les articles de critique publiés dans les journaux étrangers qui souvent étaient découpés par la Censure et présentés au Duce. Croce était surveillé par les services secrets ordinaires, la *Pubblica Sicurezza* (*Sûreté Publique*), existant depuis 1880, mais aussi par la *Polizia Politica* créée en 1927 par Mussolini, après son arrivée au pouvoir. Il était aussi surveillé en tant que Professeur d'Université, et un dossier à son nom apparaît parmi ceux du personnel de l'Education Nationale. Ce dossier est présent aux Archives d'état mais vide de son contenu. Un dossier portant le nom de Croce apparaît aussi dans la partie consacrée au *Segreteria Particolare del Duce* (*Secrétariat Personnel du Duce*), l'organisme qui collectait les éléments les plus importants triés par les agents. Ce Secrétariat se trouvait au Palazzo Venezia, la résidence de Mussolini, car celui-ci voulait viser personnellement ces documents. Croce est davantage considéré par ce secrétariat comme un "ennemi ordinaire" que comme un "ennemi politique", mais son dossier est l'un des plus volumineux, inférieur seulement à celui d'Antonio Gramsci, considéré, lui, comme le plus grand ennemi politique du Duce.

---

<sup>613</sup> Les enveloppes contenues aux Archives d'état sont dispersées. Le contenu ne suit pas toujours l'ordre alphabétique et plusieurs documents sont disposés de manière chaotique.

## **1.1. Divisione Polizia Politica, Fascicules Personnels, 1927-1944**

Enveloppe 345

Enveloppe 348 : 69 fascicules (dont 2 fascicules sur B. Croce)

Enveloppe 349 : 66 fascicules

Enveloppe 350 : 70 fascicules

Enveloppe 351 : 60 fascicules

Enveloppe 352 : 70 fascicules

Enveloppe 353 : 66 fascicules

Enveloppe 354 : 65 fascicules

Enveloppe 355 : 70 fascicules

Enveloppe 356 : 67 fascicules

Enveloppe 357 : 70 fascicules

Enveloppe 358 : 70 fascicules (dont G. Laterza, Famille Labriola)

Enveloppe 359 : 69 fascicules

Enveloppe 360 : 68 fascicules (dont A. et A. Momigliano, A. Mondadori, F. Nicolini)

Enveloppe 361 : 69 fascicules (dont A. Omodeo, Famille Parente)

Enveloppe 362 : 70 fascicules ( dont A. Prospero, G. Prezzolini)

Enveloppe 363 : 70 fascicules (dont A. Rossi, Maria Rosselli)

Enveloppe 364 : 68 fascicules

Enveloppe 365 : 69 fascicules (dont T. Sprigge, Famille Sipari)

Enveloppe 366 : 70 fascicules (dont F. Venturi)

Enveloppe 367 : 70 fascicules (dont K. Vossler, B. Croce, Famille Croce)

## **1.2. Pubblica Sicurezza, Divisione Affari Generali e Riservati**

Enveloppe b.10 (surveillance de Croce, année 1929, 50 documents)

Enveloppe b.24 (surveillance de Croce, années 1930-31, 60 documents)



### **1.3. Personale Pubblica Istruzione<sup>614</sup>**

Dossier vide

### **1.4. Segreteria Particolare del Duce**

Carteggio riservato : néant

Carteggio ordinario : Enveloppe SPDCO 204553 (5 rapports de surveillance)

---

<sup>614</sup> *Personale Pubblica Istruzione* : Personnel de l'Education Nationale

## 2. Sources éditées

### 2.1. Sources narratives de B. Croce

*Che cosa è il liberalismo. Premessa per la ricostruzione di un partito liberale italiano,* in *Per la nuova vita dell'Italia, Scritti e Discorsi 1943-1944*, Naples : Ricciardi, 1944

*Considerazioni sul problema morale del tempo nostro*, Bari : Laterza, 1945

*Contributo alla critica di me stesso*, (dir. Giuseppe Galasso), Milan : Adelphi, 1989

*Contro l'approvazione del dettato di pace, discorso tenuto all'assemblea costituente il 24 luglio 1947*, Bari : Laterza, 1947

*Conversazioni Critiche, serie V*, Bari : Laterza, 1907

*Discorsi parlamentari*, Naples : Il Mulino, 2002

*Due anni di vita politica italiana, (1946-1947)*, Bari : Laterza, 1948

*Etica e Politica in Saggi Filosofici*, Bari : Laterza, 1956

*Goethe, vol.I*, Bari : Laterza, 1946

*Histoire de l'Europe au XIX siècle*, Paris : Gallimard, 1994

*Il dissidio spirituale della Germania con l'Europa*, Bari : Laterza, 1944

*La storia come pensiero e come azione*, Bari : Laterza, 1952

*La vita sociale della nuova Italia*, Bari : Laterza, 1947-1950

*Libertà e Giustizia, revisione di due concetti filosofici*, Bari : Laterza, 1944

*L'Italia dal 1914 al 1918, Pagine sulla Guerra*, Bari : Laterza, 1950

*L'Italia nella vita internazionale, Discorso pronunciato in Roma il 21 settembre 1944*,  
Bari : Laterza, 1944

*Nuove pagine sparse*, serie prima, Naples : Ricciardi, 1949

*Nuove pagine sparse*, serie seconda, Naples : Ricciardi, 1960

*Pagine sparse*, Bari : Laterza, 1960

*Pensiero politico e politica attuale, Scritti e discorsi (1945)*, Bari : Laterza, 1946

*Per la nuova vita dell'Italia, Scritti e Discorsi 1943-1944*, Naples : Ricciardi, 1944

*Per la storia del comunismo in quanto realtà politica*, Bari : Laterza, 1944

*Primi saggi*, Bari : Laterza, 1951

*Primi saggi* (terza edizione), Bari : Laterza, 1951

*Quando l'Italia era tagliata in due, Estratto di un diario (Luglio 1943-Giugno 1944)*,  
Bari : Laterza, 1948

*Saggi filosofici VI, Etica e politica* (quarta edizione), Bari : Laterza, 1956

*Saggi filosofici, Indagini su Hegel e schiarimenti filosofici*, Bari : Laterza, 1952

*Scritti e discorsi politici, vol.I, Bari : Laterza, 1973*

*Scritti e discorsi politici, vol.II, Bari : Laterza, 1973*

*Storia d'Europa nel secolo decimono, Bari : Laterza, 1953*

*Storia d'Italia dal 1871 al 1915, Bari : Laterza, 1953*

*Storia del regno di Napoli, Bari : Laterza, 1953*

*Storia della età barocca in Italia, Bari : Laterza, 1953*

*Storia della letteratura italiana, Bari : Laterza, 1954*

*Taccuini di guerra, Milan : Adelphi, 2004*

*Ultimi saggi, Bari : Laterza, 1948*

*Uomini e cose della vecchia Italia, serie prima, Bari : Laterza, 1956*

*Uomini e cose della vecchia Italia, serie seconda, Bari : Laterza, 1956*

## 2.2. Etudes sur les sources narratives

Abbate M., *La filosofia di Benedetto Croce e la crisi della societa' italiana*, Turin : Einaudi, 1974

Ammendola V., *La concezione educativa in Benedetto Croce*, Naples : Loffredo, 1973

Bausola A., *Etica e politica nel pensiero di Benedetto Croce*, Milan : Vita e Pensiero, 1972

Bazzoli M., *Fonti del pensiero politico di Benedetto Croce*, Milan : Marzorati, 1971

Bonetti P., *Introduzione a Croce*, Rome-Bari : Laterza, 2000

Buonajuto M., *Benedetto Croce: l'etica e la politica*, Lanciano : Itinerari, 1993

Castellano G., *B. Croce : Il filosofo, il critico, lo storico*, Bari : Laterza, 1936

Cavallera H. A., *Attività educativa e teoria pedagogica in Benedetto Croce*, Bologne : Edizioni Magistero, 1979

Cigliana S., *Croce e la cultura irrazionalistica*, in *Ead., Futurismo esoterico. Contributi per una storia dell'irrazionalismo italiano tra Ottocento e Novecento*, Naples : Liguori, 2002

Chabod F., *De Machiavel à Benedetto Croce*, Genève : Droz, 1970

Chielli A., *La vita e il vivere. Benedetto Croce nella "crisi" della cultura europea (1893-1909)*, Lecce : Pensa Multimedia, 2004

Contini G., *L'influenza culturale di Benedetto Croce*, Milan-Naples : Ricciardi 1967

Contini G., *La parte di Benedetto Croce nella cultura italiana*, Turin : Einaudi, 1989

Contini G., *Per conoscere Croce*, Naples : Edizioni Scientifiche Italiane, 1998

De Frede C., *Benedetto Croce, il fascismo e la storia: saggi storiografici*, Naples : De Simone, 1983

Dondoli L., *Benedetto Croce: intuizione, conoscenza storica e panteismo etico*, Rome : Edizioni dell'Ateneo, 1984

Dondoli L., *Considerazioni sul pensiero politico di Benedetto Croce*, Naples : Loffredo, 1990

Dondoli L., *Informazioni bibliografiche: la teoria della storia di Benedetto Croce*, Florence : Le Monnier, 1991

Folino Gallo R., *La storia nella filosofia dello spirito di Benedetto Croce*, Cosenza : Pellegrini, 1977

Giammattei E., *Croce e la genealogia della scrittura laica*, in *La civile letteratura. Studi sull'Ottocento e il Novecento offerti ad Antonio Palermo*, volume II, Naples : Liguori, 2002

Giordano M. G., Iermano T., *Benedetto Croce e la cultura del novecento*, Avellino : Sabatia, 1988

Guidorizzi E., *L'accento della poesia in Benedetto Croce*, Naples : Bibliopolis, 2003

Maggi M., *La filosofia di Benedetto Croce*, Naples : Bibliopolis, 1998

Pane R., *Benedetto Croce : 1942-1944*, Sorrento : Centro culturale B. Capasso, 1982

Patanè A., *La bibliografia di Benedetto Croce*, in *Rivista della Scuola Superiore dell'economia e delle finanze*, Rome : Centro Ricerche Documentazione Economica e Finanziaria, 2004

Pezzino G., *Il filosofo e la liberta: morale e politica in Benedetto Croce*, Catania : Edizioni del Prisma, 1988

Pirro V., *Filosofia e politica in Benedetto Croce*, Rome : Bulzoni, 1976

Polverini G., *Benedetto Croce e il comunismo*, Côme : Tip. editrice C. Nani, 1975

Puppo M., *Il metodo e la critica di Benedetto Croce*, Milan : Mursia, 1964

Rocco Montano, *Arte, realtà e storia. L'estetica del Croce e il mondo dell'arte*, Venise : Marsilio, 2003

Sansone M., *Saggi di ermeneutica crociana*, Vitilio Masiello (dir.), Bari : Adriatica, 2002

Sasso G., *La Storia d'Italia di Benedetto Croce: cinquant'anni dopo*, Naples : Bibliopolis, 1979

Vettori V., *Benedetto Croce e il rinnovamento della cultura nell'Italia del novecento*, Rome : Terrenzio-Papi, 1970

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Dictionnaires

Jewell E.J. and Abate F., *The new Oxford American Dictionary*, Oxford : Oxford University Press, 2001

Joseph W. A., Kahler M., Nzongola-Ntalaja G., Stallings B.B., Weir M., *The Oxford companion to politics of the world*, NewYork - Oxford : Oxford University Press, 1993

Hermet G., Badie B., Birnbaun P., Braud P., *Dictionnaire de la Science Politique et des institutions politiques*, Paris : Editions Armand Colin, 2010

Hocq C., *Dictionnaire d'Histoire Politique du XXe siècle*, Paris : Editions Ellipses, 2005

Labica G., Bensussan G., *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris : Quadrige/Puf, 1982

Rey A. (dir.), *le Petit Robert de la langue française 2006*, Paris : Dictionnaires Le Robert, 2006

Urdang L., *Collins Dictionary of the English language*, Glasgow : William Collins Sons and Co. Ltd., 1986

Zingarelli N., *loZingarelli 2010 Vocabolario della lingua italiana*, Bologne : Zanichelli 2010



## 2. Travaux à caractère biographique

Albertoni E. A., *Mosca and the Theory of Elitism*, Oxford : Basil Blackwell, 1987

Aliquò Mazzei F., *Piero Gobetti. Profilo di un rivoluzionario liberale*, Firenze : Pugliese, 2008

Allegri Sidi-Maamar N., *Entre philosophie et politique, Giovanni Gentile : un philosophe engagé sous le fascisme*, Paris : l'Harmattan, 2001

Boulay C., *Benedetto Croce jusqu'en 1911: trente ans de vie intellectuelle*, Genève-Paris : Droz, 1981

Croce E., *Silvio Spaventa*, Adelphi, Milan : 1969

Cutinelli-Réndina E., Lettera autobiografica di un ottuogenario, Napoli, 27 luglio 1949, Florence : Bibliopolis, 2005

Cristofolini P., *Vico et l'histoire*, Paris : PUF 1995

Franchini R., Lunati G., Tessitore F., *Il ritorno di Croce nella cultura italiana*, Atti del Convegno rotariano di Pescasseroli, 1989, con un aggiornamento bibliografico dal 1953 al 1988, Rimini : Rusconi, 1999

Galasso G., *Benedetto Croce*, Milan : Fabbri, 2001

Garin E., *Bertrando Spaventa*, Naples : Bibliopolis, 2007

Guccione E., *Luigi Sturzo*, Palerme : Flaccovio, 2010

Rizi F.F., *Benedetto Croce and Italian fascism*, Toronto : University of Toronto Press,

2003

Silvestri C., *Matteotti, Mussolini e il dramma italiano*, Roma : Ruffolo, 1947

Vacca G., *Politica e filosofia in Bertrando Spaventa*, Bari : Laterza, 1966

Vailati V., *Badoglio racconta*, Turin : Ilte, 1955

### 3. Bibliographie générale

#### 3.1. Travaux sur l'histoire des conflits

Bollani E., Beretta L. et Ronzoni D.F. (dir.), *La grande guerra 1915-1918 vista da casa (diario di una signora monzese)*, Missaglia : Bellavite, 2009

Caracciolo F., *'43/'44 Diario di Napoli*, Florence: Vallecchi Editore, 1964

Causarano P., Galimi V., Guedj F., Huret R., Lespinet-Moret I., Martin J., Pinault M., Vigna X., Yusta M., *Le XXe siècle des guerres*, Paris : Les Editions de l'Atelier/Editions Ouvrières, 2004

Craveri R., *La Campagna d'Italia e i servizi segreti, La storia dell'ORI (1943-1945), Protagonisti*, Rome : La Pietra, 1980

Fauque V., *La Dissolution d'un monde. La Grande Guerre et l'instauration de la modernité culturelle en Occident*, Paris : Presses de l'Université Laval-Paris, L'Harmattan, 2002

Gallo M., *L'affaire d'Ethiopie, aux origines de la guerre mondiale*, Paris : Editions du centurion, 1967

Giorgerini G., *Da Matapan al Golfo Persico, La Marina militare italiana dal fascismo alla Repubblica*, Milan : Mondadori, 1989

Gooch J., *Mussolini and his generals. The armed Forces and fascism foreign policy, 1922-1940*, Cambridge : Cambridge University Press, 2007

Grandhomme J. N., *La Première Guerre mondiale en France*, Rennes : Editions

Ouest-France, 2002

Isnenghi M., *La Première Guerre mondiale, XXe siècle*, Florence : Casterman/Giunti, 1993

Isnenghi M., *Il mito della grande guerra*, Bari : Laterza, 1970

Labanca N. *Oltremare*, Bologne : Il Mulino, 2002

Malfese F., *Storia del brigantaggio dopo l'Unità*, Milan : Feltrinelli, 1966

Pavone C., *Une guerre civile*, Paris : Seuil, 2005 ; Turin : Bollati Boringhieri, 1991

Pieri P., *Storia militare del Risorgimento*, Turin : Einaudi, 1962

Rochat G., Isnenghi M., *La grande guerra*, Florence : La Nuova Italia, 2000

Rochat G., *Le guerre italiane 1935-1943. Dall'impero d'Etiopia alla disfatta*, Turin : Einaudi, 2005

### 3.2. Travaux sur les doctrines politiques

Albertoni E.A., *Histoire des Doctrines Politiques en Italie*, Paris : Presses Universitaires de France, 1981

Bessone M. et Biziou M. (dir.), *Adam Smith philosophe, De la morale à l'économie ou philosophie du libéralisme*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2009

Bobbio N., *Libéralisme et démocratie*, (traduit de l'italien par Nicola Giovannini), Paris : Les éditions du Cerf, 1996

Cain P.J., *Hobson and Imperialism, Radicalism, New Liberalism and Finance 1887-1938*, Oxford - New York : Oxford University Press, 2002

Gauchet M., *L'avènement de la démocratie II, La crise du libéralisme 1880-1914*, Paris : Editions Gallimard, 2007

Kévorkian G., Audier S., Biziou M., Boss G., Campagnolo G., Deleule D., Escudier A., Eyssidieux-Vaissermann A., Jaume L., Lacroix J., Lagueux M., Ménissier T., Munoz-Dardé V., Nadeau C., Raynaud P., Spector C., Steiner P., Tinland O., Waterlot G. (dir.), *La pensée libérale, histoire et controverses*, Paris : Ellipses, 2010

Nordon P., *Histoire des Doctrines Politiques en Grande-Bretagne*, Paris : Presses Universitaires de France, 1966

Poli B., *Histoire des Doctrines Politiques aux Etats-Unis*, Vendôme : Presses Universitaires de France, 1994

Rosselli C., *Socialisme libéral*, Paris : Libr.Valois, 1930

Tenzer N., *Histoire des Doctrines Politiques en France*, Vendôme : Presses Universitaires de France, 1996

Vergnaud P., *L'idée de la nationalité et de la libre disposition des peuples dans ses rapports avec l'idée de l'état (Etude des doctrines politiques contemporaines 1870-1950)*, Genève : Droz, 1955

### 3.3. Travaux traitant d'histoire politique et sociale en Italie et en Europe

Adler F. H., *Italian Industrialists from Liberalism to Fascism, The Political Development of the Industrial Bourgeoisie, 1906-1934*, Cambridge : Cambridge University Press, 1995

Alatri P., *Nitti, D'Annunzio e la questione adriatica (1919-20)*, Milan : Feltrinelli, 1959

Bossi M., Hofmann A., Rosset F., *Il gruppo di Coppet e il viaggio, Liberalismo e conoscenza dell'Europa tra Sette e Ottocento*, Atti del VII Convegno di Coppet, Firenze, 6-9 marzo 2002, Florence : Olschki, 2006

Cavina P. et Grilli L., *Gaetano Salvemini e Gioacchino Volpe : dalla storia medievale alla storia contemporanea*, Pisa : Ed. Della Normale, 2008

Camous T., *La violence de masse dans l'Histoire, état, libéralisme, religion*, Paris : PUF (Presses Universitaires de France), 2010

Castronovo V., *La Stampa italiana dall'unità al fascismo*, Bari : Laterza, 1995

Chabod F., *L'Italia contemporanea (1918-1948)*, Turin : Einaudi, 1961

Chiodi G. M., *La giustizia amministrativa nel pensiero politico di Silvio Spaventa*, Laterza, Bari : 1969

De Grand A., *The Hunchbak's Tailor, Giovanni Giolitti and Liberal Italy from the Challenge of Mass Politics to the Rise of Fascism, 1882-1922*, Westport : Praeger Publishers, 2001

De Lara P. (dir.), *Naissance du totalitarisme*, in *Démocratie ou totalitarisme*,

Collection dirigé par Stéphane Courtois, Paris : Les éditions du Cerf, 2011

De Luca S., *Il « secolo breve » della democrazia italiana (1919-2008)*, in *Ventesimo secolo*, Anno VIII, Catanzaro : Rubbettino, 2009

Fortunato G., *Il Mezzogiorno e lo Stato italiano. Discorsi politici, 1880-1910*, 2 voll., Bari : Laterza, 1911

Galante Garrone A., *I radicali in Italia (1849-1925)*, Milan : Garzanti, 1973

Gobetti P., *La rivoluzione liberale. Saggio sulla lotta politica in Italia*, Bologne : Cappelli, 1924

Godechot J., *Histoire de l'Italie Moderne, 1770-1870, Le Risorgimento*, Paris : Hachette, 1971

Gouesbier Y., *La maison de sable, Histoire et politique en Italie, de Benedetto Croce à Renzo De Felice*, Rome : Ecole Française de Rome, 2007

Labriola A., *Socialisme et philosophie (lettres à Georges Sorel)*, Réédition, Paris : Editions du Sandre, 2007

Lucchese, S. : *Federalismo, socialismo e questione meridionale* in Gaetano Salvemini. Manduria : Lacaita, 2004

Machiavel N., *Le Prince*, Paris : Le Livre de Poche, 1985

Mac Smith D., *Storia d'Italia 1861/1958*, Bari : Laterza, 1959

Montanelli I., *L'Italia di Giolitti*, Milan : Rizzoli, 1974



Montanelli I., *L'Italia in camicia nera*, Milan : Rizzoli, 1977

Mosca G., *Elementi di scienza politica*, Bari : Laterza, 1953

Mulas F., *D'Annunzio, Scarfoglio, Pascarella e la Sardegna*, Cargeghe : Biblioteca di Sardegna, 2007

Nicolini F., *Croce, La vita sociale della nuova Italia*, Turin : UTET, 1962

Porciani I., *La festa della nazione: rappresentazione dello Stato e spazi sociali nell'Italia unita*, Bologna : Il Mulino, 1997

Romano S., *La philosophie comme histoire de la liberté, contre le positivisme*, Paris : Editions du Seuil, 1983

Sabbatucci G. et Vidotto V. (dir.), *Storia d'Italia, Liberalismo e democrazia 1887-1914*, Bari : Laterza, 1999

Seton-Watson C., *Italy from liberalism to fascism; 1870-1925*, Londres : Methuen, 1967

Sartori G., *Teoria dei partiti e caso italiano*, Milan : SugarCo, 1982

Sforza C., *L'Italia dal 1914 al 1944 quale io la vidi*, Rome : Mondadori, 1945

Spaventa B., *Studi sull'etica di Hegel*, Naples : Stamperia della Regia Università, 1869

Spaventa B., *Saggi critici di filosofia politica e religione*, Rome : Tip. Giordano Bruno, 1899

Spaventa B., *Opere*, a cura di G. Gentile, "Classici della Filosofia", 3 voll., Florence : Sansoni, 1972

Spaventa S., *La politica della Destra, scritti e discorsi*, ed. Benedetto Croce, Bari : Laterza, 1910

Spaventa S., *Dal 1848 al 1861. Lettere scritti documenti*, ed. Benedetto Croce, Bari : Laterza, 1923

Tramontana C., *La religione del confine. Benedetto Croce e Giovanni Gentile lettori di Dante*, Naples : Liguori, 2004

Vidal F., *Histoire industrielle de l'Italie, De 1860 à nos jours, Comprendre le modèle italien*, Paris : Seli Arslan, 1998

### 3.4. Travaux sur le fascisme

Casalino L., *Le rôle de la Mazzini Society dans l'émigration démocratique antifasciste italienne aux Etats-Unis, 1940-43*, in Matériaux pour l'histoire de notre temps, N.60, BDIC (Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine), Nanterre, 2000

Ciampelli N. (dir.), *fascisme et critique littéraire - Les hommes, les idées, les institutions ; Fra Croce e Gentile : il caso di Luigi Russo*, in *Transalpina*, volume I, Caen : Presses universitaires de Caen, 2009

Del Boca A., Legnani M., Rossi M.G., *Il regime fascista*, Bari : Laterza 1995

De Felice R., *Le interpretazioni del fascismo*, Bari : Laterza, 1997

Gallo M., *L'Italie de Mussolini, vingt ans d'ère fasciste*, Paris : Librairie Académique Perrin, 1982

Gentile E., *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, Paris : Gallimard, 2004

Malusa L., *Le cinque piaghe della Santa Chiesa di Antonio Rosmini*, Milan : Jaca Book, 1998

Pugliese S. G., *Fascism, Anti-fascism, and the Resistance in Italy: 1919 to the Present*, Rowman & Littlefield, New York : 2004

Romagnosi G. D., *Della Costituzione di una Monarchia Nazionale Rappresentativa*, Rome : Reale Accademia d'Italia, 1937

Roberts D., *Historicism and fascism in modern Italy*, Toronto : University of Toronto

Press, 2007

Salvemini G., *The Fascist Dictatorship in Italy*, Londres : Cape, 1928

Salvemini G., *Under the Axe of Fascism*, New York : Viking Press, 1936

Salvemini G., *The Origins of Fascism*, New York : Harper and row : 1973

### 3.5. Travaux sur les échanges épistolaires de B. Croce

Berti S., *B. Croce – F. Venturi Carteggio*, Naples : Il Mulino, 2008

Cutinelli-Réndina E., *Carteggio Croce – Bergel*, Naples : Istituto Italiano per gli Studi Storici, 2009

Cutinelli-Réndina E., *Carteggio Croce – Vossler 1899-1949*, Naples : Bibliopolis, 1991

Cutinelli-Réndina E., *Croce – Mann. Lettere 1930-36*, Naples : Pagano, 1999

Pompilio A. (dir.), *Benedetto Croce – Giovanni Laterza, Carteggio 1901-1910*, Bari : Laterza, 2004

Pompilio A. (dir.), *Benedetto Croce – Giovanni Laterza, Carteggio 1911-1920*, Bari : Laterza, 2005

Pompilio A. (dir.), *Benedetto Croce – Giovanni Laterza, Carteggio 1921-1930*, Bari : Laterza, 2006

Pompilio A. (dir.), *Benedetto Croce – Giovanni Laterza, Carteggio 1931-1943*, Vol. I et II, Bari : Laterza, 2009

Schinaia A.-Ruggero N., *Carteggio Croce – De Ruggiero*, Naples : Il Mulino, 2008

Zeno L., *Ritratto di Carlo Sforza, col carteggio Croce-Sforza e altri documenti inediti*, Florence : Le Monnier, 1975

## Table des illustrations

Illustration 1: Couverture du dossier de la Police Politique sur B. Croce, enveloppe 348, 1er fascicule.....	295
Illustration 2: Couverture du cahier renfermant la liste des contacts de B. Croce, établi par la Police Politique, enveloppe 348, 1er fascicule.....	297
Illustration 3: Première page du cahier renfermant les contacts de B. Croce, enveloppe 348, 1er fascicule.....	298
Illustration 4: Rapport de l'agent Cesare sur B. Croce rédigé à Naples le 9 septembre 1934, p.1, enveloppe 348, 2e fascicule.....	301
Illustration 5: Télégramme non daté de Mussolini au sujet de B. Croce, dossier de la Sûreté publique, enveloppe b24.....	304
Illustration 6: Copie du télégramme de Mussolini rédigée le 17 janvier 1927, Sûreté publique, enveloppe b24.....	305
Illustration 7: Rapport de l'agent Cesare sur B. Croce écrit à Naples le 9 septembre 1934, p.2, enveloppe 348, 2e fascicule.....	308
Illustration 8: Rapport de l'agent Cesare sur B. Croce rédigé à Naples le 9 septembre 1934, enveloppe 348, 2e fascicule, p.3.....	313
Illustration 9: Rapport de l'agent Cesare sur B. Croce rédigé à Naples le 9 septembre 1934, enveloppe 348, 2e fascicule, p.4.....	314
Illustration 10: Rapport de l'agent Cesare sur B. Croce écrit à Naples le 9 septembre 1934, enveloppe 348, 2e fascicule, p.5.....	317
Illustration 11: Rapport de l'agent Cesare sur B. Croce rédigé à Naples le 9 septembre 1934, enveloppe 348, 2e fascicule, p.6.....	320
Illustration 12: Rapport de l'agent Cesare sur B. Croce rédigé à Naples le 9 septembre 1934, enveloppe 348, 2e fascicule, p.7.....	323
Illustration 13: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Naples le 20 septembre 1934, enveloppe 348, 2e fascicule.....	325
Illustration 14: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Naples le 10 octobre 1934, enveloppe 348, 2e fascicule.....	326
Illustration 15: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome le 16 juillet 1932, enveloppe 348, 2e fascicule.....	328
Illustration 16: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome le 19 avril 1932, enveloppe 348, 1er fascicule.....	329
Illustration 17: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome le 12 décembre 1935, enveloppe 348, 1er fascicule.....	331
Illustration 18: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome le 12 février 1936, enveloppe 348, 2e fascicule.....	333
Illustration 19: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome le 31 mai 1933, enveloppe b10, Sûreté publique.....	334
Illustration 20: Couverture du dossier de G. Laterza confectionné par la Police Politique, enveloppe 364, 1er fascicule.....	336
Illustration 21: Couverture d'un catalogue des Editions Laterza de 1937, enveloppe 348, 2e fascicule.....	337
Illustration 22: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome le 2 juin	

1930, enveloppe 348, 1er fascicule.....	338
Illustration 23: Rapport rédigé le 13 janvier 1943 par la Police Politique sur un article de B. Croce, enveloppe 348, 1er fascicule.....	341
Illustration 24: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé le 18 juin 1941, enveloppe 348, 1er fascicule.....	342
Illustration 25: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome, le 5 octobre 1942, enveloppe 348, 2e fascicule.....	345
Illustration 26: Rapport de la Police Politique sur B. Croce écrit à Rome, le 31 juillet 1943, enveloppe 348, 2e fascicule.....	348
Illustration 27: Rapport de la Police Politique sur B. Croce, écrit à Rome le 17 août 1943, enveloppe 348, 2e fascicule.....	349
Illustration 28: Rapport de la Police Politique sur B. Croce rédigé à Rome le 23 août 1943, enveloppe 348, 2e fascicule.....	350
Illustration 29: Article du journal Justice et Liberté sur B. Croce, publié à Paris le 31 janvier 1931, enveloppe 348, 2e fascicule.....	354
Illustration 30: Article de journal de 1931, probablement l'édition française de Il Giornale, enveloppe 348, 2e fascicule.....	355
Illustration 31: Article de La Stampa sur B. Croce. enveloppe 348, 2e fascicule.....	358
Illustration 32: Article du New York Herald Tribune sur C. Sforza, enveloppe 348, 2e fascicule.....	360
Illustration 33: Couverture du dossier confectionné par la Police Politique sur K. Vossler, enveloppe 367.....	362
Illustration 34: Surveillance de la correspondance entre B. Croce et K. Vossler, enveloppe 367.....	364
Illustration 35: Copie de la lettre envoyée par K. Vossler à B. Croce de La Havane, 23 février 1939, enveloppe 367.....	366
Illustration 36: Copie de carte postale envoyée par K. Vossler à B. Croce de Munich le 28 septembre 1939, enveloppe 367.....	369
Illustration 37: Copie de carte postale envoyée d'Allemagne par K. Vossler à B. Croce le 8 mai 1940, enveloppe 367.....	371
Illustration 38: Copie de carte postale envoyée d'Allemagne par K. Vossler à B. Croce le 8 avril 1940, enveloppe 367.....	373
Illustration 39: Lettre anonyme envoyée de New-York à B. Croce (non datée), Sûreté publique, enveloppe b10.....	375
Illustration 40: Lettre anonyme envoyée de New York à B. Croce (non datée), Sûreté publique, enveloppe b.10.....	376
Illustration 41: Suivi d'une lettre envoyée à A. Moravia au sujet de B. Croce le 28 août 1943.....	380
Illustration 42: Suivi de recommandé envoyé à B. Croce en 1940, Secrétariat Personnel du Duce, enveloppe b421.....	382
Illustration 43: Suivi de lettre de K. Vossler, Secrétariat Personnel du Duce, enveloppe b421.....	383
Illustration 44: Couverture du dossier de B. Croce confectionné par le Ministère de l'Education Nationale.....	384
Illustration 45: Pochette vide du dossier sur B. Croce confectionné par le Ministère de	





## Index

Abruzzes.....	19, 194
Accords du Latran.....	102
Acquarone.....	238, 239
Adler.....	99, 104, 408
Adoua.....	76
Afrique.....	40, 41, 74, 75, 102, 109, 128, 222
Agnelli.....	107
Albertini.....	104
Albertoni.....	63, 65, 66, 406
Allemagne.....	11, 26, 42, 45, 47, 48, 55, 73, 74, 110, 118, 123, 124, 132, 147, 148, 158, 159, 160, 166, 168, 169, 171, 209, 210, 212, 216, 225, 226, 231, 233, 249, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 278, 279, 283, 285, 286, 287, 288, 309, 342, 367, 370, 378, 387, 388
Alliés.....	10, 171, 172, 176, 178, 185, 187, 190, 195, 198, 199, 214, 217, 220, 221, 222, 223, 239, 250, 251, 299, 389
Alsace.....	47
Amendola.....	67, 104
Ancône.....	87
Andria.....	25
Angioini.....	198
Angleterre.....	69, 101, 180, 206, 209, 214, 217, 239, 274
Anzio.....	196
Aoste.....	96
Aragon.....	198
Attanasio.....	18
Autriche.....	42, 45, 81, 87, 89, 157
Avanti.....	29, 32, 86, 105, 164
Aventin.....	101
Axe.....	214, 343, 413
Badoglio.....	174, 181, 182, 200, 203, 204, 227, 230, 246
Balbo.....	65
Balkans.....	81
Barbagallo.....	76, 81, 84, 85
Baumgarten.....	352
Bava Beccaris.....	69, 78
Belgique.....	215
Benni.....	105
Bergamini.....	137
Berlin.....	45, 330, 343
Berne.....	344
biennio rosso.....	51, 87, 93, 347
Bismarck.....	166, 167, 172, 283
bismarckisme.....	166, 167

Bissolati.....	85, 86
Bonetti.....	83, 398
Bonomi.....	85, 86
Bottai.....	340
Boulay.....	70, 402
Brambilla.....	390
Braun.....	147, 148, 149
Bresci.....	80
brigantaggio.....	72, 405
Brindisi.....	238
Bronte.....	69
Bulgarie.....	45
Cadorna.....	90, 129
Caferio.....	25
Cagoule.....	68
Caianello Pasquale del Pezzo.....	25
Calabre.....	176
Cambridge.....	344, 404, 408
Caporetto.....	43, 44, 45, 90, 92, 123, 145, 150, 151, 152, 153, 155, 386
Capri.....	176, 177, 178, 179, 180, 185, 190, 196
Caracciolo.....	189, 404
Caratelli.....	390
Carducci.....	19
Casati.....	228, 229, 315, 370
Castellano.....	352, 398
Castelli.....	304
Cavallotti.....	74
Cavour.....	65, 69, 186, 252
Cesare.....	65, 303, 305, 306, 321, 324, 325, 326, 327
Céspedes.....	194
Chabod.....	78, 98, 390, 408
Chamberlain.....	101
chemises noires.....	10, 52, 56, 93, 94, 100, 165, 168, 339
Chicago Daily News.....	179
Churchill.....	101, 200, 201, 206, 207, 379
Codignola.....	316
colonialisme.....	108, 110, 111
Comité de Libération Nationale.....	184, 200, 201, 224
communisme.....	9, 116, 179, 203, 251, 254, 255, 256, 257, 259, 292, 389
Communisme.....	257
Confederazione Generale Del Lavoro.....	87
Confindustria.....	103, 104, 105, 107
Coppola.....	55
Corriere del Mattino.....	25
Corriere della Sera.....	79, 104

Corriere di Napoli.....	25
Costa.....	76
Crispi.....	40, 68, 73, 74, 75, 76, 108
Critica.....	34, 35, 37, 42, 210, 271, 318, 332, 340, 352, 368, 371
Croatie.....	49, 50, 249
Croce.....	3, 4, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 60, 62, 63, 66, 70, 77, 80, 82, 83, 88, 91, 97, 100, 101, 104, 105, 107, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 315, 318, 319, 320, 321, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 335, 338, 339, 340, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 356, 358, 359, 361, 362, 364, 367, 368, 370, 371, 372, 374, 376, 377, 378, 379, 381, 384, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 395, 398, 399, 400, 402, 409, 410, 411, 412, 414
D'Annunzio.....	91, 408, 410
D'Annunzio.....	39, 50, 51
Dalmatie.....	89, 90
Dantzig.....	47
De Frede.....	390
De Grand.....	89, 408
De Luca.....	91, 92, 409
De Martino.....	327
De Nicola.....	198, 204, 243
De Sanctis.....	19, 23, 38
de Zerbi.....	25
Degl'Innocenti.....	86
Del Secolo.....	184, 315, 320
Démocratie Chrétienne.....	203, 389
Depretis.....	21, 73
Deuxième Guerre mondiale.....	49, 147, 182, 190, 206, 207, 225, 248
Di Rudini.....	74, 76, 77
Dogali.....	40, 41, 110
Donegani.....	105
Donovan.....	179, 180, 187
Duce.....	53, 55, 57, 83, 96, 97, 98, 100, 102, 103, 104, 105, 107, 109, 110, 111, 120, 164,

167, 178, 179, 189, 214, 215, 216, 217, 226, 236, 237, 248, 270, 294, 295, 298, 299, 300, 302, 303, 305, 306, 310, 312, 327, 328, 330, 332, 333, 334, 335, 338, 339, 343, 345, 351, 353, 356, 358, 359, 367, 374, 377, 378, 381, 387, 388, 392, 394	
Eden.....	201
Einaudi.....	67, 78, 104, 405, 408
Einstein.....	160, 210, 270
Empire austro-hongrois.....	68, 90
Empire ottoman.....	74
Empire romain.....	128, 222, 270, 275, 283
Engels.....	30, 31
Espagne.....	3, 10, 26, 30, 249, 372, 388
Ethiopie.....	3, 10, 40, 74, 75, 101, 102, 109, 209, 217, 388, 404
Europe.....	4, 9, 11, 38, 42, 46, 47, 71, 73, 102, 119, 121, 136, 139, 142, 143, 155, 156, 157, 158, 161, 165, 166, 167, 169, 171, 174, 179, 180, 187, 193, 194, 199, 205, 209, 215, 217, 222, 254, 258, 261, 262, 263, 264, 269, 274, 275, 278, 282, 300, 306, 309, 339, 367, 392, 395, 408
Facta.....	96, 97
Farnetti.....	390
Fasci Siciliani.....	75
fascisme....	3, 9, 10, 11, 12, 34, 38, 39, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 65, 67, 68, 71, 78, 79, 81, 83, 88, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 111, 114, 116, 161, 164, 165, 167, 168, 174, 180, 183, 184, 185, 188, 201, 203, 206, 207, 208, 209, 210, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 221, 223, 225, 226, 229, 231, 236, 237, 238, 239, 241, 242, 243, 248, 249, 250, 251, 252, 259, 270, 272, 295, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 305, 306, 307, 309, 310, 311, 317, 318, 319, 324, 330, 335, 339, 347, 356, 359, 387, 392, 412
Ferraioli.....	142, 143, 146
FIAT.....	106
Filomarino.....	389, 390
FIOM.....	106
Fiume.....	50, 51, 90, 91, 96
Flores.....	19
Fortunato.....	24, 82
France. 10, 19, 26, 47, 68, 69, 71, 73, 74, 76, 82, 83, 144, 215, 243, 267, 270, 274, 338, 351, 404, 405, 406, 407, 408	
Frankfurter Zeitung.....	270, 367
Frédéric II.....	283
Fronte nazionale della liberazione.....	180
Führer.....	273
Gallo.....	74, 102, 404, 412
Garibaldi.....	69, 181, 184
Gazzetta di Bari.....	226
Gentile.....	34, 38, 39, 54, 79, 100, 107, 111, 165, 306, 311, 411, 412
George.....	101
Giolitti 40, 41, 49, 51, 52, 74, 75, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 87, 89, 90, 93, 94, 95, 96, 105,	

113, 408	
Giornale d'Italia.....	137, 150, 346
Giustizia e Libertà.....	351, 352
Gobetti.....	54, 55, 67, 107, 202, 352, 356
Goethe.....	44, 282, 287, 395
Gouesbier.....	69, 409
Gramsci.....	55, 202, 352, 392
Grande Guerre.....	44, 45, 46, 47, 79, 86, 88, 157, 268, 269, 404
Grande-Bretagne.....	205, 206, 209, 406
Grèce.....	124, 274
Guernica.....	102
Guillaume II.....	45
Hegel.....	23, 31, 35, 36, 38, 264, 396
Herbart.....	24
Hitler...130, 166, 172, 174, 178, 210, 212, 215, 221, 224, 225, 270, 271, 273, 275, 309, 388	
Hollande.....	26
Il Giornale.....	355
Il Mattino.....	25
Il Tempo.....	162
impérialisme.....	108
Irlande.....	273
Ischia.....	20, 178
Isnenghi.....	108, 109, 405
Isonzo.....	45, 153
Italie...3, 9, 10, 11, 12, 24, 25, 26, 33, 34, 36, 38, 40, 41, 42, 45, 46, 50, 51, 53, 54, 55, 63, 64, 65, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 82, 83, 84, 86, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 94, 95, 97, 98, 101, 102, 104, 107, 108, 109, 110, 112, 113, 116, 119, 120, 123, 125, 126, 127, 128, 129, 132, 133, 134, 135, 136, 139, 149, 150, 153, 154, 155, 157, 158, 165, 168, 169, 171, 172, 173, 174, 175, 179, 180, 181, 182, 185, 187, 190, 192, 193, 197, 199, 200, 202, 204, 206, 208, 209, 210, 212, 213, 214, 216, 217, 218, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 230, 231, 236, 237, 238, 239, 241, 243, 244, 247, 248, 250, 251, 253, 254, 259, 264, 266, 267, 268, 270, 272, 274, 275, 299, 329, 339, 348, 349, 352, 367, 368, 370, 371, 374, 377, 378, 386, 387, 388, 389, 390, 392, 406, 408, 409, 411, 412	
Justice et Liberté.....	351, 352
Kant.....	23, 44, 282
L'Italia Letteraria.....	359
La Havane.....	365
La Stampa.....	357
La Voce.....	85, 89
Labriola.....	22, 23, 24, 25, 26, 29, 30, 31, 33, 34, 82, 393
Lain.....	372
Laterza...34, 70, 329, 330, 335, 352, 391, 393, 395, 396, 397, 398, 405, 409, 410, 412, 414	

latifundium.....	75
Latium.....	78
Lazzarri.....	82
Le Monde.....	358, 359
Leghe bianche.....	52
Leghe rosse.....	52
libéralisme. .58, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 70, 71, 75, 76, 77, 80, 83, 85, 86, 87, 95, 96, 99, 103, 104, 112, 113, 114, 115, 116, 186, 224, 250, 252, 257, 258, 291, 292, 389, 406, 408	
Libéralisme.....	96, 406
liberalismo.....	58, 112, 115, 395
Liberalismo.....	70, 408, 410
liberismo.....	58, 112, 115, 116
Libye.....	3, 41, 74, 82, 86, 92, 108
Lippmann.....	248
Liutprand.....	276
Lorraine.....	47
Lucetti.....	178
Lumières.....	112, 113
Mac Smith.....	38, 41, 55, 69, 70, 79, 83, 100, 409
Macfarlane.....	195, 207
Machiavel.....	63
Mafia.....	72, 81
Maiori.....	177
Mangoni.....	87
Mann.....	160, 210, 218, 233, 270, 367, 414
Marche sur Rome.....	89, 94, 96, 97, 103, 109, 387
Margherita.....	96, 103
Marx.....	30, 31, 62, 401
marxisme.....	29, 30, 31, 32, 33, 39, 62
Marxisme.....	62, 401
marxiste.....	29, 31, 254
Matteotti.....	56, 100, 103, 104, 105, 165, 169, 237
Mazzini.....	64, 112, 412
Menelik.....	75
Messine.....	142
Milan.....	32, 69, 72, 78, 80, 244, 370, 395, 397, 398, 399, 400, 404, 405, 410, 412
Modigliani.....	78
monarchie.....	10, 56, 65, 96, 98, 184, 188, 218, 226, 236, 237, 238, 239, 240, 242, 243, 244, 245, 247, 248, 252
Monte Cassino.....	197
Montenerodomo.....	194, 389
Montesquieu.....	61
Moravia.....	378
Mosca.....	66, 76, 410

Munich.....	45, 344, 371
Munthe.....	196
Mussolini. 10, 44, 50, 52, 53, 54, 56, 57, 68, 83, 86, 89, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 107, 108, 109, 110, 111, 116, 120, 121, 130, 164, 167, 169, 172, 174, 176, 178, 183, 188, 200, 208, 210, 213, 215, 217, 218, 224, 226, 227, 236, 237, 242, 243, 244, 248, 251, 269, 270, 294, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 310, 311, 312, 315, 327, 338, 339, 340, 342, 343, 348, 351, 356, 359, 360, 377, 378, 387, 388, 392, 404, 412	
Naples...13, 14, 18, 19, 20, 24, 25, 26, 27, 28, 34, 35, 55, 142, 173, 179, 181, 184, 188, 190, 191, 192, 195, 196, 198, 228, 251, 295, 304, 315, 327, 332, 392, 395, 396, 398, 399, 411, 414	
Napolitano.....	390, 391
nationalisme.....	48, 49, 50, 80, 86, 92, 111, 151, 164, 269, 282
nazisme.....	9, 11, 161, 166, 206, 207, 208, 209, 214, 215, 239, 270, 272, 276, 287, 309, 330, 367
New York Herald Tribune.....	359
Nicolini.....	18, 24, 32, 38, 43, 54, 316, 393, 410
Nitti.....	67, 85, 91
Norvège.....	215
Ojetti.....	316
Olivetti.....	103, 105, 107
Omodeo.....	229, 315, 393
Ordine Nuovo.....	202, 352
Orlando.....	90, 91
Palazzo Vidoni.....	106
Pantaleoni.....	82, 87
Pape.....	68, 72, 90, 102, 118, 377
Pareto.....	66, 78, 82
Paris. 47, 90, 220, 221, 330, 352, 395, 401, 402, 404, 405, 406, 408, 409, 410, 411, 412	
Parti Communiste d'Italie.....	94
Parti Communiste Italien.....	389
Parti d'Action.....	186, 203
Parti Démocratique du Travail.....	203
Parti Libéral.....	59, 88, 94, 107, 113, 186, 203, 251, 252, 253, 390
Parti National Fasciste.....	103
Parti Nationaliste.....	86, 92, 102
Parti Populaire.....	91, 94
Parti Socialiste.....	32, 41, 71, 77, 82, 86, 93, 94, 139, 203
Parti Socialiste Italien.....	94
Parti Socialiste Unifié.....	94
Partito dei Lavoratori Italiani.....	86
Pavone.....	179, 180, 405
Pays-Bas.....	215
Pescasseroli.....	13, 390, 402
Petraccone.....	143, 144, 145, 146, 149

Piave.....	45
Pidal.....	367
Piémont.....	65, 69, 72, 98, 243
Pô.....	78, 93
Police Politique.....	3, 261, 294, 299, 300, 309, 311, 315, 318, 321, 330, 334, 335, 342, 343, 346, 350, 358, 360, 361, 363, 370, 379
Pologne.....	47, 215, 273
Portugal.....	26
Pouilles.....	78
Première Guerre mondiale.....	3, 9, 25, 39, 40, 42, 48, 85, 87, 88, 89, 98, 111, 117, 121, 125, 131, 134, 137, 139, 143, 144, 146, 147, 148, 149, 157, 158, 161, 164, 168, 170, 180, 196, 204, 205, 207, 386, 404, 405
Prezzolini.....	89, 393
Prusse.....	47, 167
Quarnaro.....	89
Raimondo.....	182
Ravenne.....	320
Reale.....	240, 412
Reich.....	231
Renaissance.....	28, 38, 113, 120
Réndina.....	361, 390, 402, 414
Rhénanie.....	102
Ricci.....	141, 142
Risorgimento.....	29, 41, 50, 54, 69, 90, 103, 112, 165, 170, 173, 181, 264, 281, 405, 409
Rivoluzione liberale.....	67
Rizi.....	26, 30, 31, 32, 55, 86, 113, 204, 402
Rocco.....	25, 55, 400
Romagnosi.....	64
Rome.....	3, 4, 20, 21, 27, 53, 68, 72, 102, 162, 176, 194, 195, 203, 241, 274, 293, 300, 303, 333, 340, 343, 381, 387, 388, 392, 398, 404, 409
Roosevelt.....	101, 179, 201, 379
Rosmini.....	64, 412
Rosselli.....	67, 68, 393
Rossi.....	148, 149, 315, 393, 412
Rossoni.....	103
Rousseau.....	64, 66
Royaume-Uni.....	239
Russo.....	316, 412
Sabbatucci.....	70, 410
Salandra.....	89, 93, 94
Salerne.....	228
Salò.....	172, 183, 228
Salvatorelli.....	88
Salvemini.....	67, 70, 82, 89, 413
San Sepolcro.....	92



Sandirocco.....	194
Sardaigne.....	65, 98
Sarfatti.....	97, 103
Sartori.....	70, 91, 410
Sasso.....	390
Savoie.....	65, 188, 239, 243, 312
Scarfoglio.....	25
Schilizzi.....	25
Schmidt.....	266
Seconde Guerre mondiale.....	3, 9, 11, 71, 112, 113, 117, 124, 125, 158, 159, 167, 169, 171, 207, 208, 213, 220, 221, 254, 255, 256, 258, 259, 262, 281, 285, 365, 387, 388, 389
Serao.....	25, 34
settimana rossa.....	87, 88
Sforza.....	203, 204, 230, 240, 359, 377
Sipari.....	13, 393
socialisme.....	30, 31, 60, 67, 68, 77, 92, 116, 140, 186, 254
socialiste.....	29, 31, 32, 33, 52, 57, 75, 76, 77, 78, 79, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 91, 92, 93, 94, 100, 101, 105, 115, 139, 140, 148, 164, 165, 166, 169, 254, 352
Société des Nations.....	161, 162, 163, 164, 217, 235, 389
Sonnino.....	81, 90
Sorel.....	31, 352
Sorrento.....	176, 177, 185, 190, 192, 196
Spaventa.....	12, 14, 15, 16, 18, 20, 21, 22, 23, 26, 38, 310, 402, 403, 408, 410, 411
Staline.....	200, 201, 206
Statuto Albertino.....	98, 248
Sturzo.....	49, 93, 94, 96
Tarchiani.....	182, 240
The Times.....	243
Togliatti.....	199, 200, 201, 202, 203, 204, 224, 225
Tompkins.....	179
Torelli Viollier.....	79
Trente.....	89
Trieste.....	89
Triple Alliance.....	42, 73, 89, 123, 386
Triple Entente.....	89, 123, 135
Triplice.....	74
Troisième Internationale.....	94
Turati.....	32, 78, 82
Turin.....	202, 315, 357, 405, 408, 410
U.R.S.S.....	200, 254
Umberto.....	78, 80, 242, 243, 244, 245
Union Soviétique.....	11, 171, 254
Union Syndicale.....	86
Union Syndicale Italienne.....	86

Valona.....	89
Ventotene.....	178, 179
Versailles.....	47, 158
Vico.....	23, 26, 29, 36
Victor Emmanuel III.....	40, 56, 82, 96, 98, 237, 242, 243, 247, 248, 249, 312
Vidotto.....	70, 410
Vinciguerra.....	356
Virgile.....	19
Volpe.....	70, 408
Vossler....	49, 55, 131, 132, 135, 136, 137, 156, 160, 165, 166, 169, 295, 361, 365, 367, 368, 370, 371, 372, 381, 393, 414
Weimar.....	55, 160, 166, 269
Whitaker.....	179, 193
Wilson.....	47, 157
Wolfe.....	211
Yougoslavie.....	378
Zanardelli.....	79, 80
Zaniboni.....	179, 227